Notes du mont Royal
www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

18536
p. de la

HISTOIRE
D'HÉRODOTE.

TOME SECOND.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT.

307796

HISTOIRE D'HÉRODOTE,

SUIVIE

DE LA VIE D'HOMÈRE.

NOUVELLE TRADUCTION,

PAR A. F. MIOT,

ANCIEN CONSEILLER D'ÉTAT.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON *1893*

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT, PÈRE ET FILS,

LIBRAIRES, RUE JACOB, N° 24.

1822.

TABLE

DU TOME SECOND.

Sommaires des Livres contenus dans le second tome, page vij.
Quatrième Livre, ... 1.
Notes du Quatrième Livre, ... 144.
Cinquième Livre, ... 187.
Notes de Cinquième Livre, ... 284.
Sixième Livre, ... 307.
Notes du Sixième Livre, ... 409.
Septième Livre, ... 437.
Notes du Septième Livre, ... 613.

SOMMAIRES DES LIVRES

CONTENUS DANS LE SECOND VOLUME.

LIVRE QUATRIÈME. — MELPOMÈNE.

Darius forme le dessein de faire la guerre aux Scythes, qui jadis avaient régné pendant vingt-huit années en Asie. Dans l'absence de leurs maris, les femmes scythes s'étaient abandonnées à leurs esclaves (Ch. Ier).

Les Scythes aveuglent leurs esclaves pour les occuper uniquement à battre le lait (II).

Les jeunes gens, nés du commerce des femmes scythes avec ces esclaves, s'opposent à la rentrée de leurs maîtres, qui finissent par les disperser, en s'armant d'un simple fouet (III — IV).

Ce que les Scythes rapportent de leur propre origine ; ils se nomment eux-mêmes Scolotes (V — VII).

Les Grecs, habitants des bords du Pont-Euxin, font descendre les Scythes d'Hercule et d'Échidna (VIII — X).

Suivant une version plus vraisemblable, les Scythes sont des peuples nomades qui, vaincus à la guerre, par les Massagètes, chassent, à leur tour, les Cimmériens du pays qu'ils habitaient. En les poursuivant, ils se trompent de route, et tombent sur la Médie. Dissensions intestines chez les Cimmériens ; ceux qui périssent dans ces troubles sont enterrés sur les bords du Tyras ; ceux qui survivent vont occuper la presqu'île, où la ville de Sinope fut bâtie par la suite (XI — XII).

Aristée, de Proconèse, auteur d'un poëme appelé les Arimaspies, parle des peuples qui habitent au-dessus des Scythes.

Aventures merveilleuses de cet Aristée, rapportées par les Métapontins et les Proconésiens (XIII — XV).

Personne, dans ces contrées, ne s'est avancé au-delà du pays des Issédons (XVI).

Peuples scythes ; peuples limitrophes des Scythes ; les Callipides, sur l'Hypanis, à l'occident du Borysthène ; au-dessus, les Alazons ; ensuite les Scythes laboureurs ; enfin les Neures (XVII).

L'Hyléc, à l'orient du Borysthène ; au-dessus, les Scythes cultivateurs, qui prennent le nom de Borysthénites, et d'Olbiopolites ; après le Désert, les Androphages (XVIII).

Les Scythes nomades habitent à l'orient du Panticapès, et jusqu'au Gerrhus (XIX).

Au delà du Gerrhus, les Scythes royaux, qui ont au midi les Taures, à l'orient le Tanaïs, et au nord les Mélanchlænes (XX).

Au-delà du Tanaïs, les Sauromates ; plus loin, les Budins, et vers l'orient, les Thyssagètes et les Jyrques, qui ont une manière singulière de chasser ; enfin, au-delà des Jyrques, une peuplade scythe, qui s'est séparée des Scythes royaux (XXI — XXII).

Toute cette partie du territoire est en plaine ; au-delà un pays montueux, habité par les Argippéens, nation chauve, qui vit du fruit d'un arbre appelé *pontique*, et qu'ils nomment *aschy* ; ce peuple chauve est regardé par ses voisins comme sacré (XXIII — XXIV).

On dit qu'au-delà vivent des hommes qui ont des pieds de chèvres, et d'autres qui dorment six mois de l'année. A l'orient des Argippéens, se trouvent les Issédons, qui mangent les corps de leurs parents, et croient ainsi les honorer (XXV — XXVI).

Les gryphons, gardiens de l'or, et les Arimaspes, qui n'ont

qu'un œil, suivant quelques récits fabuleux, habitent au nord des Issédons (XXVII).

L'hiver est très-rude dans ces contrées : les chevaux le supportent; les ânes et les mulets y succombent. Le froid est cause que les bœufs n'ont point de cornes, ou n'en ont que de très-petites (XXVIII — XXIX).

Par quelle cause on ne peut pas avoir des mulets en Élide (XXX).

Les plumes que l'on dit voltiger dans les contrées au-delà de la Scythie, ne sont autre chose que des flocons de neige (XXXI. Voyez aussi ch. VII).

Hyperboréens. Offrandes, enveloppées dans de la paille de froment, envoyées par ce peuple à Délos (XXXII — XXXIV).

Le poète Olen, auteur des hymnes sacrés qui se chantent à Délos (XXXV).

Fable au sujet de l'hyperboréen Abaris, que l'on dit avoir fait sur une flèche le tour du monde. Hérodote tourne en dérision ceux qui supposent la terre ronde, comme si elle eût été faite sur un tour (XXXVI).

Description de la terre suivant l'opinion d'Hérodote : l'Asie, séparée vers l'occident, en deux grandes péninsules, dont l'une forme l'Asie inférieure (Voyez Livre Ier, ch. LXXII, et Liv. II, ch. XXXIV), et l'autre l'Arabie. Le reste du continent de l'Asie, borné au midi par la mer Méridionale, au nord par la mer Caspienne et l'Araxe, à l'orient par l'Inde, et au-delà de l'Inde, des déserts ou des pays inconnus (XXXVII — XL).

La Libye ne tient à l'Asie que par une langue étroite de terre. Du reste, elle est entièrement environnée par la mer, comme le voyage fait par les Phéniciens, d'après l'ordre du roi Nécos, l'a démontré. Sataspe, chargé par Darius,

de faire le même voyage ne peut l'exécuter (XLI — XLIII).

Une grande partie de l'Asie a été, au contraire, reconnue par Scylax, qui entreprit cette navigation d'après les ordres de Darius (XLIV).

L'Europe s'étend dans sa longueur autant que la Libye et l'Asie, mais on ignore jusqu'où elle s'étend en largeur vers le nord, et si elle est entourée par la mer. On n'aurait pas dû employer, pour désigner la terre, qui est une, trois noms différents dont l'origine, d'ailleurs, est très-incertaine (XLV. Voyez aussi, plus haut, XLII).

A l'exception des Scythes, aucun des peuples qui habitent les bords du Pont-Euxin n'est civilisé. Les Scythes, vivant du produit de leurs troupeaux, n'ayant pas d'habitation fixe, sont invincibles, et, pour ainsi dire, introuvables (XLVI).

Des fleuves en grand nombre arrosent leur territoire; l'Ister, est le plus considérable de tous (XLVII — L).

Le Tyras, l'Hypanis, le Borysthène, le Panticapès, l'Hypacyris, le Gerrhus, le Tanaïs, dans lequel se jette l'Hyrgis (LI — LVII).

Les pâturages de la Scythie donnent beaucoup de bile aux moutons (LVIII).

Institutions et lois en usage chez les Scythes. Noms de leurs Dieux. Mars, seul, a un temple parmi eux (LIX).

Rites des sacrifices (LX — LXI).

Temple de Mars; autel, image du Dieu; sacrifices dans tous les districts (LXII).

Les Scythes ont les porcs en aversion (LXIII).

Ils emploient et préparent, pour leurs usages domestiques, les peaux et les crânes des hommes qu'ils ont tués à la guerre (LXIV — LXV).

Prérogatives dont jouissent les hommes qui se sont distingués à la guerre (LXVI).

Mode de divination. Énarées (Voyez Livre Ier, ch. CV); ils prétendent avoir reçu de Vénus le don de deviner (LXVII).

De quelle manière, les devins sont consultés lorsque le Roi est malade (LXVIII — LXIX).

Cérémonies en usage pour les serments (LXX).

Sépultures des Rois; cérémonies barbares qui accompagnent leurs funérailles (LXXI — LXXII).

Funérailles des particuliers; de quelle manière les Scythes se purifient lorsqu'elles sont terminées (LXXIII).

Le chanvre croît en Scythie spontanément, et est cultivé; la plante s'emploie pour fabriquer les vêtements, et ses graines comme fumigation (LXXIV — LXXV).

Aversion des Scythes pour les mœurs étrangères. Anacharsis, en revenant de ses voyages, est tué dans une cérémonie religieuse qu'il pratiquait, à l'imitation de celles des Grecs (LXXVI — LXXVII).

Scylès un de leurs rois, qui avait suivi les mœurs des Grecs, est également chassé, et tué ensuite, après avoir été livré par Sitalcès, roi de Thrace (LXXVIII — LXXX).

Population de la Scythie; vasé formé avec les pointes des javelots de tous les Scythes. Ce monument se voit à Exampée (LXXXI).

Vestige d'un pied d'Hercule de deux coudées de long, qui se voit sur une pierre, près du Tyras (LXXXII).

Artabane tente de vains efforts pour détourner Darius de faire la guerre aux Scythes (LXXXIII).

Darius fait mourir les enfants d'Œobasus, qui avait demandé au roi d'en garder un près de lui (LXXXIV).

Darius arrive sur le Bosphore, à l'endroit où le pont avait été construit; il contemple l'Euxin. Dimensions de cette

mer, du Bosphore, de la Propontide et de l'Hellespont (LXXXV — LXXXVI).

Darius fait élever deux colonnes, avec des inscriptions assyriennes et grecques (LXXXVII).

Il récompense magnifiquement l'architecte qui avait construit le pont (LXXXVIII).

Les Ioniens sont chargés de se rendre sur l'Ister, et d'y construire un pont. Darius s'avance par la Thrace (LXXXIX).

Inscription qu'il laisse sur les bords du Téare (XC — XCI).

Amas de pierres élevées comme monument du passage de l'armée (XCII).

Les Thraces se rendent à Darius; les Gêtes sont soumis par force; ce peuple a pris le surnom d'*Immortel*; par quelle raison. Zalmoxis, leur législateur (XCIII — XCIV).

Opinions diverses sur Zalmoxis (XCV — XCVI).

Darius passe l'Ister; averti par Coës, Lesbien, il ne fait pas rompre le pont, et en confie la garde aux Ioniens. (XCVII — XCVIII).

Dimensions de la Scythie, qui s'étend de l'embouchure du Danube au Tanaïs; elle est bornée dans les terres par le pays des Agathyrses, des Neures, des Androphages et des Mélanchlænes (XCIX — C).

Elle forme un grand quadrilatère de vingt jours de marche de chaque côté (CI).

Les rois Scythes délibèrent avec les rois des peuples voisins sur les moyens de repousser l'invasion de Darius (CII).

Mœurs des peuples limitrophes de la Scythie: les Taures, les Agathyrses, les Neures, les Androphages, les Mélanchlænes, les Budins (CIII — CVII. Voyez aussi XXI).

Gelonus, ville d'origine grecque, construite tout en bois (CVIII — CIX).

Les Sauromates (Voyez aussi XXI), issus des Scythes et des Amazones (CX — CXVII).

Les Gélons, les Budins et les Sauromates promettent des secours aux Scythes; les autres peuples s'y refusent (CXVIII — CXIX).

Guerre entre les Scythes et les Perses; les Scythes se divisent en trois corps, et attirent Darius au-delà du Tanaïs; il atteint l'Oarus, bâtit des forts sur ce fleuve, et rentre en Scythie pour se mettre à la poursuite des deux corps qui y étaient restés (CXX — CXXV).

Idanthyrse répond noblement à la proposition que lui fait Darius de l'attendre pour combattre, ou de se soumettre (CXXVI — CXXVII).

Les Scythes envoient proposer aux Ioniens de rompre le pont sur l'Ister, et tiennent les Perses dans une terreur continuelle par leurs fréquentes attaques, malgré l'effroi que le cri des ânes causait aux chevaux des Scythes (CXXVIII — CXXX).

Les Scythes envoient en présent, à Darius, un oiseau, un rat, une grenouille et cinq flèches (CXXXI — CXXXII).

Les Ioniens promettent aux Scythes de rompre le pont de l'Ister, à l'expiration du délai fixé par Darius (CXXXIII).

Darius se décide à la retraite, et se met en marche pour regagner l'Ister, après avoir laissé dans le camp ses malades (CXXXIV — CXXXVI).

Les Scythes arrivent avant lui sur l'Ister, et somment les Ioniens de rompre le pont; Miltiade est de cet avis, les autres tyrans de l'Ionie sont d'une opinion contraire (CXXXVII — CXXXIX).

Darius arrive enfin sur l'Ister, et repasse en Thrace sur le pont, qui, suivant l'avis d'Histiée, avait été maintenu (CXL — CXLII).

Darius retourne en Asie, après avoir laissé, en Europe, Mégabaze avec une armée (CXLIII — CXLIV).

Expédition des Perses en Libye; origine du royaume de Cyrène; les Myniens, expulsés de Lemnos par les Pélasges, cherchent un asyle en Laconie (CXLV — CXLVI).

Théras conduit une partie de ces Myniens dans l'île de Calliste, qui prit ensuite le nom de Théra; le reste se partage en plusieurs troupes et bâtit six villes (CXLVII — CXLVIII).

Oiolycus, fils de Théras, reste à Sparte, et son fils, Égée, donne son nom à une des tribus de cette ville (CXLIX).

Grinus, roi de Théra, va consulter, avec le jeune Battus, l'oracle de Delphes, qui lui ordonne de bâtir une ville dans la Libye (CL).

Les Théréens, d'après cet oracle, se rendent, sous la conduite de Corobius, le Crétois, dans l'île de Platée (CLI).

Corobius, abandonné seul dans cette île, est sauvé par un vaisseau samien, dont le pilote se nommait Colæus, et qui ensuite est porté par la tempête à Tartessus (Voyez Livre I, ch. CLXIII), où il fait un commerce très-avantageux (CLII).

Les Théréens envoient à Platée une colonie, sous la conduite de Battus (CLIII).

Origine de ce Battus; sa famille; il était bégue, et celui que l'oracle avait désigné pour roi, et pour fonder une colonie à Cyrène en Libye. Le mot *Battus*, en langage libyen, veut dire *Roi* (CLIV — CLVI).

Il fonde d'abord une colonie à Platée; ensuite une autre à Aziris; enfin, il bâtit Cyrène (CLVII — CLVIII).

Sous le règne de Battus II, surnommé *l'Heureux*, fils d'Arcésilaüs Ier, et petit-fils de Battus Ier, ou le fondateur, les peuples grecs invités par l'oracle, envoient des colons à Cyrène. Les Libyens, chassés de leur territoire, se donnent au roi d'Égypte Apriès; les Égyptiens sont battus par les Cyrénéens, et se révoltent contre Apriès (CLIX).

Arcésilaüs II succède à Battus, son frère; se sépare de lui, et va de son côté fonder la ville de Barcé (CLX).

Battus III succède à Arcésilaüs II; il était boiteux. Sous son règne, Démonax, de Mantinée, vient à Cyrène pour concilier les différents qui s'étaient élevés parmi les habitants. Arcésilaüs III, qui succède à son père, Battus III, est chassé du trône, et se retire à Samos; sa femme, Phérétime, se retire en Cypre, et demande une armée à Évelthon, roi de Salamine, qui lui répond, en lui envoyant une quenouille et un fuseau (CLXI — CLXII).

Arcésilaüs III, aidé par les Samiens, recouvre l'autorité; il est tué à Barcé (CLXIII — CLXIV).

Phérétime, sa veuve, implore le secours d'Aryandès, gouverneur d'Égypte, au nom de Darius. Argent aryandique, aussi pur que l'or des dariques. (CLXV — CLXVI).

Aryandès envoie une armée considérable en Libye, en apparence pour venger la mort d'Arcésilaüs III; mais véritablement dans le dessein de soumettre la Libye aux Perses (CLXVII).

Peuples de Libye; les premiers, en partant de l'Égypte, sont les Adrymanchides, les Giligammes, chez lesquels croît le silphium, les Asbystes, au-delà de Cyrène, les Auachises, les Cabales, les Nasamons (CLXVIII — CLXXII. Voyez aussi Livre II, ch. XXXII).

Les Psylles, les Garamantes, les Maces; sur leurs confins coule le fleuve Cynips; colline des Graces; Gindanes, Lotophages, Maschlyes; lac Tritonis: aventures de Jason et du navire Argo qui était entré dans ce lac; les Ausenses, chez lesquels les jeunes filles célèbrent tous les ans une fête en l'honneur de Minerve (CLXXIII — CLXXX).

Tous ces peuples sont nomades. Libye habitée par les bêtes sauvages. Libye déserte, où l'on trouve, de dix jours en dix jours, des monticules avec du sel et des sources d'eau;

ces tertres sont habités ; les Ammoniens sont du nombre de ces habitants. Temple de Jupiter Ammon. Source d'eau merveilleuse, ou Fontaine du Soleil (CLXXXI).

Territoire d'Augila fertile en palmiers (CLXXXII. Voyez aussi CLXXII).

Garamantes, peuples du désert. Bœufs qui paissent en arrière. Troglodytes Éthiopiens, très-légers à la course (CLXXXIII).

Atarantes, qui maudissent les feux du soleil; Atlantes, habitants de l'Atlas ; ils prétendent que ce mont est une des colonnes du ciel (CLXXXIV).

Les peuples au-delà des Atlantes sont inconnus (CLXXXV).

Tous ces peuples sont nomades, mangent de la chair des animaux et boivent du lait; mais, à l'exemple des Égyptiens, s'abstiennent de la chair des vaches (CLXXXVI).

Ils vivent long-temps, et cautérisent les veines du sommet de la tête de leurs enfants pour les garantir de la pituite (CLXXXVII).

Ils rendent un culte au Soleil et à la Lune; les habitants des bords du lac Tritonis reconnaissent aussi pour dieux Triton, Neptune et Minerve. Les Grecs ont pris d'eux l'égide qu'ils donnent à cette dernière divinité (CLXXXVIII — CLXXXIX).

Les Nasamons enterrent les morts assis (CXC).

A l'occident du fleuve Triton, habitent les Maxyes et les autres Libyens cultivateurs ; leur territoire est célèbre par la quantité de bêtes féroces qu'il nourrit; quelques-unes sont des espèces fabuleuses, aussi bien que les hommes cynocéphales ou acéphales (CXCI).

Animaux particuliers à la Libye (CXCII).

Après les Maxyes, on trouve les Zauéces (CXCIII).

Les Gyzantes; dans leur pays est un lac où l'on pêche des paillettes d'or comme on recueille de la poix à Zacynthe (CXCIV — CXCV).

Sur la côte occidentale de la Libye est un peuple avec lequel les Carthaginois font un commerce sans parler (CXCVI).

Les Libyens et les Éthiopiens sont les peuples indigènes de la Libye; les Grecs et les Phéniciens y sont venus du dehors (CXCVII).

Le sol de la Libye est moins fertile que celui de l'Asie et de l'Europe, si l'on en excepte les bords du Cynips et le territoire des Évespérides (CXCVIII. Voyez aussi CLXXI).

Dans la Cyrénaïque, on observe trois régions distinctes pour l'époque de la récolte (CXCIX).

Les Perses font le siége de Barcé; leurs attaques sont déjouées par l'industrie d'un ouvrier en airain (CC).

Enfin, ils s'emparent de la ville par ruse (CCI).

Cruautés exercées par Phérétime sur les femmes de Barcé (CCII).

Les Perses tentent ensuite, mais inutilement de s'emparer de Cyrène; ils se retirent et sont attaqués dans leur retraite par les Libyens (CCIII).

Les prisonniers faits à Barcé sont envoyés dans la Bactriane, où ils fondent une ville, à laquelle ils donnent le nom de Barcé (CCIV).

Phérétime meurt misérablement, rongée par les vers (CCV).

LIVRE CINQUIÈME. — TERPSICHORE.

Mégabaze, que Darius avait laissé en Europe, soumet d'abord les Périnthiens, qui venaient d'être battus par les Pæoniens, et ensuite toute la Thrace (ch. I — II).

Thraces; nation puissante, mais divisée en un grand nombre de peuples différents; leurs institutions (III).

Les Gêtes (Voyez Livre IV, ch. XCIV); les Trauses

pleurent à la naissance de leurs enfants, se réjouissent à la mort de leurs concitoyens (IV).

Chez quelques peuples thraces, la femme que l'on juge avoir été le plus aimée, se sacrifie sur le tombeau de son mari (V).

Coutumes particulières de quelques autres peuples de la Thrace (VI — VIII).

Les nations situées au nord de la Thrace sont peu connues. Sigynnes; on croit qu'ils descendent des Mèdes (IX).

Les régions au-delà de l'Ister, inhabitées, à cause de la grande quantité d'abeilles qui s'y trouvent; assertion fausse (X).

Darius donne à Coës le pouvoir suprême dans Mitylène, et à Histiée, tyran de Milet, le territoire de Myrcine, des Édoniens (XI. Voyez Livre IV, ch. CXXXVII).

Les Pæoniens, par suite d'une intrigue de deux frères, de cette nation, qui avaient amené leur sœur à Sardes, sont soumis à Darius, et transférés en Asie (XII — XV).

Manière singulière de vivre des Pæoniens qui habitent le lac de Prasias, et nourrissent leurs chevaux avec du poisson (XVI).

Mégabaze demande, au nom de Darius, la terre et l'eau à Amyntas, roi de Macédoine. Les envoyés perses, ayant voulu, dans un festin, insulter les femmes macédoniennes, sont mis à mort par Alexandre, fils d'Amyntas (XVII — XXI).

Les rois de Macédoine sont Grecs, et originaires d'Argos (XXII).

Darius fait venir à Sardes Histiée, qui avait commencé à fortifier le territoire de Myrcine, et l'emmène avec lui à Suze (XXIII — XXIV).

Darius établit Artapherne gouverneur de Sardes, et Otane commandant de l'armée des côtes. Otane était fils

d'un des juges royaux qui fut écorché par l'ordre de Cambyse, pour s'être laissé corrompre, et dont la peau recouvrait le siége où son fils, qui lui succéda dans ses fonctions de juge, se plaçait pour rendre la justice (XXV).

Otane s'empare de Byzance, de Chalcédoine, et de Lemnos (XXVII).

Naxos et Milet deviennent la cause des nouveaux malheurs de l'Ionie (XXVI — XXVIII).

Les Pariens avaient autrefois concilié les affaires des Milésiens (XXIX).

Les bannis de Naxos viennent implorer le secours d'Aristagoras, qu'Histiée avait laissé pour gouverner Milet en son absence; celui-ci s'adresse à Artapherne, et lui propose de se rendre maître de Naxos (XXX — XXXI).

Megabaze est envoyé avec des troupes perses pour cette expédition, qui manque, à la suite d'une querelle survenue entre le général perse et Aristagoras (XXXII — XXXIV).

Aristagoras, craignant la vengeance des Perses, et à l'instigation d'Histiée, médite, contre l'avis d'Hécatée, l'historien, de soulever l'Ionie (XXXV — XXXVI).

Il rend, en apparence, la liberté aux Milésiens, et après s'être emparé des tyrans des différentes villes de l'Ionie, il les remet à la disposition des habitants. Il se rend ensuite à Sparte, pour demander des secours en faveur des Ioniens (XXXVII — XXXVIII).

Anaxandride, roi de Sparte, ayant une femme stérile, est contraint, par les éphores, à en épouser une seconde, qui donne le jour à Cléomène. Peu de temps après, la première femme d'Anaxandride accouche de Doriée. Cléomène lui est préféré, et succède à son père. Doriée quitte Lacédémone, et, après avoir porté des secours aux Sybarites, en guerre

avec les Crotoniates, se rend en Sicile, où il périt (XXXIX — XLVIII).

Aristagoras arrive à Sparte; il fait voir à Cléomène, sur un tableau en cuivre, qu'il avait apporté, la route de Sardes à Suze, et veut corrompre le roi, en lui offrant de l'argent; Cléomène, averti par sa fille, encore enfant, résiste aux offres d'Aristagoras, qui est obligé de sortir de Sparte (XLIX — LI).

Route d'Éphèse à Suze, décrite par stations et par parasanges (LII — LIV).

De Sparte, Aristagoras se rend à Athènes. Digression sur l'état politique de cette ville. Hipparque, fils de Pisistrate, avait été tué par Harmodius et Aristogiton, Géphyréens d'origine (LV — LVI).

Les Géphyréens étaient venus en Grèce avec Cadmus (LVII).

Les Grecs ont reçu des Phéniciens des lettres qui n'étaient pas, avant leur arrivée, en usage dans la Grèce (LVIII).

Lettres cadméennes employées dans diverses inscriptions (LIX — LXI).

Hippias, frère d'Hipparque, lui succède, et maltraite les Athéniens. Les Alcmæonides se préparent à rentrer dans Athènes; ils se chargent de la restauration du Temple de Delphes (Voyez, Liv. I, ch. XXX, et L. II, ch. CLXXX); ils corrompent la Pythie, pour l'engager à prescrire aux Lacédémoniens de délivrer Athènes du joug d'Hippias. Les Lacédémoniens font une première expédition en Attique; elle est malheureuse (LXII — LXIII).

Une seconde, sous la conduite de Cléomène, réussit; les Pisistratides, chassés d'Athènes, se réfugient à Sigée (Voy. aussi plus bas, ch. XCIV). Quelle était l'origine des Pisistratides (LXIV — LXV).

Isagoras et Clisthène, l'un et l'autre de la famille des Alcmæo-

nides, se mettent chacun à la tête d'une faction. Clisthène l'emporte, par la faveur du peuple, et partage les Athéniens en dix tribus (LXVI).

Il fit cette distribution à l'imitation d'un de ses ancêtres, tyran de Sicyone, qui avait empêché les rhapsodes de chanter les vers d'Homère, et donné aux tribus, qu'il forma, des noms injurieux pour les citoyens (LXVII — LXVIII).

Isagoras appelle à Athènes Cléomène, roi de Sparte, pour renverser la puissance de Clisthène : Cléomène chasse de la ville les Alcmæonides, qui étaient sous un anathème; mais, bientôt, il est lui-même contraint d'abandonner Athènes (LXIX — LXXIII).

Les Péloponésiens, réunis aux Béotiens et aux Chalcidiens, font une invasion dans l'Attique (LXXIV).

Mais à la suite d'une difficulté élevée entre les deux rois de Sparte, qui étaient à la tête de l'armée, les Péloponésiens se séparent. Il a, depuis, été réglé que les rois de Sparte ne se mettraient jamais tous deux en même temps à la tête des armées (LXXV — LXXVI).

Les Athéniens, après la retraite des Péloponésiens, se vengent des Béotiens et des Chalcidiens. Athènes devient ensuite florissante, et doit sa puissance à ses institutions amies de la liberté (LXXVII — LXXVIII).

Les Thébains voulant, à leur tour, se venger des Athéniens, implorent, d'après un oracle, le secours des Éginètes, qui leur envoient les images des Æacides. Les Éginètes dévastent ensuite l'Attique (LXXIX — LXXXI).

Origine de l'ancienne inimitié qui subsistait entre les Éginètes et les Athéniens, à l'occasion des statues de deux déesses, dont les Athéniens voulurent s'emparer par force. Prodige qui les arrête dans cette entreprise sacrilége; un seul Athénien se sauve de cette expédition, et les femmes d'Athènes le font mourir à coups d'aiguilles. A la suite de

cet événement, la forme du vêtement des femmes athéniennes fut changée (LXXXII — LXXXVIII).

Les Athéniens se disposant à faire la guerre contre Égine, malgré la réponse de l'oracle, sont arrêtés par les intrigues des Lacédémoniens, qui, ayant rappelé Hippias de Sigée, veulent le rétablir dans Athènes (LXXXIX — XC).

Les Lacédémoniens réunissent leurs alliés, et essaient de les déterminer à seconder leur projet en faveur d'Hippias; les Corinthiens s'y refusent. Beau discours de Sosiclès, de Corinthe, qui par l'exemple des maux que sa patrie a soufferts sous la tyrannie, détermine les alliés à rejeter les propositions des Lacédémoniens. C'est dans ce discours que sont rapportées l'aventure de Cypsélus conservé miraculeusement, et les cruautés de Périandre, qui lui succéda (XCI — XCIII).

Hippias retourne à Sigée, que Pisistrate avait jadis enlevé aux Mityléniens. Guerres qui eurent lieu au sujet de cette possession. C'est dans un des combats qu'elles amenèrent, que le poète Alcée, de Mitylène, perdit ses armes. Poëme célèbre où il déplore son malheur (XCIV — XCV).

Hippias, de retour en Asie, sollicite les secours des Perses contre les Athéniens (XCVI).

C'est en ce temps qu'Aristagoras arrive à Athènes (Voyez plus haut, ch. LV), et obtient un secours de vingt vaisseaux, secours qui fut la cause des malheurs des Grecs et des barbares (XCVII).

De retour en Asie, Aristagoras engage les Pæoniens qui avaient été transférés en Phrygie, par les ordres de Darius (Voyez plus haut, ch. XV), à retourner dans leur patrie (XCVIII).

Les Ioniens, unis aux Athéniens, s'emparent de Sardes, à l'exception de la citadelle; la ville est détruite par un incendie (XCIX — CI).

Les Perses attaquent les Grecs dans leur retraite, et les battent près d'Éphèse (CII).

Les Athéniens rentrent chez eux ; mais les Ioniens continuent la guerre, et entraînent dans leur parti les villes de l'Hellespont et de la Carie (CIII).

Cypre même, à l'exception d'Amathonte, se détache des Perses, à l'instigation d'Onésilus, roi de Salamine (CIV).

Darius, en apprenant les événements de Sardes, entre en fureur, lance une flèche vers les cieux, en demandant aux Dieux de pouvoir se venger des Athéniens ; il fait partir ensuite Histiée, pour apaiser les troubles de l'Ionie (CV — CVII).

La flotte des Ioniens et les troupes des Perses arrivent dans l'île de Cypre ; les Ioniens sont vainqueurs sur mer, et les Perses sur terre. Onésilus, aidé de son écuyer, tue un des généraux des Perses, qui montait un cheval accoutumé à combattre ; il périt cependant, et les habitants d'Amathonte, qui, d'abord, avaient injurieusement traité son cadavre, lui rendent ensuite des honneurs héroïques, pour satisfaire à l'oracle. Cypre est entièrement soumise aux Perses (CVIII — CXVI).

Les généraux perses poursuivent de tous côtés les Ioniens et leurs alliés (CXVII — CXVIII).

Les Cariens, les seuls qui aient un temple consacré à Jupiter-Stratius, unis aux Ioniens, éprouvent deux fois une grande défaite (CXIX — CXX).

Mais enfin ils surprennent les Perses dans une embuscade, et les battent (CXXI).

Toutes les villes de l'Hellespont, de l'Ionie et de l'Æolie sont soumises par les Perses (CXXII — CXXIII).

Aristagoras, désespérant de sa fortune, quitte Milet, et se réfugie à Myrcine, des Édoniens (Voyez aussi ch. XI et XXII) ; il est tué dans une guerre contre les Thraces (CXXIV — CXXVI).

LIVRE SIXIÈME. — ÉRATO.

Histiée, revenant en Ionie, est soupçonné par Artapherne d'être le véritable auteur des troubles; il quitte Sardes; les Milésiens ne veulent pas le recevoir; il se retire avec quelques vaisseaux lesbiens à Byzance (ch. I — V).

Les Perses font des préparatifs pour attaquer Milet par terre et par mer; les Ioniens arment une flotte considérable, qui s'exerce sous la conduite de Denys de Phocée; mais bientôt la discipline s'altère, et les Ioniens trahis, par plusieurs de leurs chefs, et abandonnés d'une grande partie des Samiens, sont battus devant Milet (VI — XV).

Quelques vaisseaux de Chio se sauvent; une partie des hommes qui les montaient sont tués par les Éphésiens (XVI).

Denys le Phocéen se rend en Sicile, où il fait le métier de pirate (XVII).

La ville de Milet est prise, comme la Pythie l'avait prédit (XVIII — XIX).

Les habitants sont déportés sur les bords de la mer Érythrée, à l'embouchure du Tigre (XX).

Les Athéniens montrent la plus grande affliction, et condamnent à une amende le poète Phrynicus, qui composa sur la prise de Milet, une tragédie dont la représentation avait trop fortement ému les spectateurs (XXI).

Quelques Samiens, réunis aux Milésiens qui parvinrent à s'échapper, se rendent en Sicile, et s'emparent de la ville de Zancle. Scythès, qui en était tyran, se réfugie près de Darius (XXII — XXIV).

Samos et la Carie retombent sous le joug des Perses (XXV).

Histiée s'empare de Chio; mais étant passé sur le continent, avec quelques troupes, il est fait prisonnier par les Perses,

et conduit à Artapherne, qui le fait mettre à mort sans attendre les ordres du roi (XXVI — XXX).

Le reste de l'Ionie est soumis par les Perses, qui s'emparent également de toute la Chersonnèse hellespontique, et de la Thrace, jusqu'à Byzance (XXXI — XXXIII).

Digression sur la Chersonnèse de Thrace : du temps de Pisistrate, Miltiade, fils de Cypsélus, à qui des députés dolonces avaient offert le pouvoir, y régnait, et y avait établi une colonie Athénienne (XXXIV — XXXVII).

Stésagoras, fils de Cimon, son frère utérin, lui avait succédé (Voyez aussi, plus bas, ch. CIII); et, après lui, un autre Miltiade, fils de Cimon, y avait été envoyé par Pisistrate (XXXVIII — XXXIX).

Ce Miltiade, depuis général des Athéniens, et célèbre par la victoire de Marathon, s'enfuit de la Chersonnèse, pour échapper aux Scythes qui, après l'expédition de Darius, y firent une invasion; ramené dans ses états, il les quitte de nouveau, et s'enfuit, avec cinq vaisseaux, à Athènes; il en sauve quatre; le cinquième, sur lequel était son fils Antiochus, est pris par les Phéniciens. Antiochus est envoyé à Darius, qui l'accueille et le traite honorablement (XL — XLI).

L'Ionie entièrement pacifiée, et l'administration réglée, Mardonius part avec une flotte considérable pour porter la guerre en Europe, contre les villes d'Athènes et d'Érétrie (XLII — XLIII. Voyez aussi plus haut, Livre V, ch. XCIX).

Après s'être emparé de l'île de Thasos, la flotte des Perses essuie une tempête terrible sous le mont Athos; la plus grande partie des vaisseaux qui la composaient y périt (XLIV).

L'armée de terre, marchant sur la Macédoine, est battue par les Bryges, peuple de Thrace; Mardonius revient en Asie (XLV).

Les Thasiens, dont la position était florissante, accusés de se préparer à la révolte, sont obligés de livrer leurs vaisseaux (XLVI — XLVII).

Darius envoie demander l'eau et la terre dans la Grèce (XLVIII. Voyez aussi Livre VII, ch. XXXII, et CXXXI — CXXXVI).

Plusieurs villes de la Grèce, et entre autres celle d'Égine, ayant acquiescé à cette demande; les Athéniens accusent les Éginètes à Lacédémone (XLIX).

Cléomène, roi de Sparte, se rend à Égine, pour se faire livrer les auteurs de la défection; mais il est arrêté par les intrigues de Démarate, le second roi de Sparte, et forcé de retourner à Lacédémone, sans avoir rempli l'objet de sa mission (L — LI).

Digression sur les rois de Sparte; Aristodémus, fondateur de leur race; ses deux enfants jumeaux, Eurysthène et Proclès, forment la tige des deux familles royales de Sparte (LII).

Les rois doriens, suivant les auteurs grecs, sont Hellènes par leurs ancêtres, jusqu'à Persée, et Egyptiens par Danaé; d'autres traditions veulent que Persée, quoique d'origine assyrienne, soit devenu Grec (LIII — LV).

Droits des rois de Sparte, en campagne et pendant la paix; honneurs qui leur sont rendus après la mort. Les Lacédémoniens ont quelques institutions qui leur sont communes, soit avec les Perses, soit avec les Égyptiens (LVI — LX).

Ariston, roi de Sparte, s'était marié deux fois sans avoir eu d'enfants; il épouse une troisième femme, qui, dans son enfance, avait été d'une extrême laideur, et devint ensuite la plus belle femme de Sparte, par un prodige arrivé dans le temple d'Hélène (LXI — LXII).

Cette troisième épouse d'Ariston lui donne pour fils Démarate. Incertitude sur la légitimité de ce fils (LXIII).

Sous ce prétexte, Cléomène suborne Léotychide, qui soutient que Démarate, étant bâtard, ne peut régner à Sparte (LXIV — LXV).

Démarate, sur la réponse de la Pythie, est destitué de la royauté (LXVI).

Insulté par Léotychide, qui lui succède, il conjure sa mère de lui déclarer s'il est réellement fils d'Ariston. Sa mère l'assure qu'il est fils de ce roi, ou du héros Astrabacus (LXVII — LXIX).

Après avoir reçu cette réponse, il part de Sparte, se rend d'abord en Élide, ensuite à Zacynthe, et enfin près de Darius qui l'accueille (LXXI).

Léotychide, qui lui succéda, et dont la fille, Lampito, épousa Archidamus, fut, par la suite, dans la guerre de Thessalie, convaincu de péculat, banni de Sparte, et se retira à Tégée, où il mourut (LXXII).

Cléomène retourne à Égine, avec Léotychide, et fait livrer aux Athéniens ceux d'Égine qui s'étaient déclarés en faveur des Mèdes (LXXIII).

La ruse dont il s'était servi pour faire destituer Démarate étant découverte, il est exilé de Sparte, et se réfugie en Arcadie, dont il excite les habitants à déclarer la guerre à Lacédémone, après leur avoir fait jurer par l'eau du Styx de ne pas l'abandonner (LXXIV).

Rappelé à Sparte, il tombe en démence, et se tue lui-même en se déchirant à coups de couteau (LXXV).

Cette mort passe pour la punition d'une profanation dont il s'était rendu coupable dans la guerre contre les Argiens, où il avait fait massacrer des ennemis qui s'étaient réfugiés dans le bois sacré d'Argos (LXXVI — LXXXII).

Après les revers des Argiens, les esclaves s'étaient emparés de l'autorité (LXXXIII).

Cléomène est accusé de s'être habitué à boire du vin pur avec

les Scythes. Origine de ce mot, en usage chez les Grecs : *Verse-moi à la scythe* (LXXXIV).

Léotychide se rend à Athènes pour se faire remettre les ôtages éginètes ; les Athéniens, pour se venger de l'invasion faite par les Lacédémoniens, dans l'Attique (Voyez Livre V, ch. LXXXI), s'y refuseut; discours de Léotychide, qui rappelle l'histoire de Glaucus, dont la postérité fut détruite pour avoir fait un faux serment (LXXXV — LXXXVII).

Détail des agressions faites par les Éginètes contre les Athéniens, qui, aidés par la trahison de Nicodrome, sont sur le point de s'emparer d'Égine (LXXXVIII — XCIII).

Datis et Artapherne, substitués à Mardonius dans le commandement de l'armée perse, se dirigent sur la Grèce, avec une flotte nombreuse (XCIV — XCV).

Ils prennent Naxos et quelques autres îles Cyclades; mais ils respectent Délos (XCVI — XCVII).

Délos éprouve un tremblement de terre (XCVIII).

La flotte arrive en Eubée ; les Perses s'y emparent de Caryste et d'Érétrie (XCIX — CII).

Les Athéniens se mettent en campagne sous le commandement de divers généraux dont le plus célèbre est le même Miltiade, qui avait été obligé de s'enfuir de la Chersonnèse (Voy. ch. XLI). Il était fils de Cimon, trois fois vainqueur à Olympie (CIII — CIV. Voy. aussi ch. XXXVIII — XXXIX).

Le dieu Pan apparaît à Phidippide, envoyé par les Athéniens, pour demander des secours à Lacédémone (CV).

Les Spartiates refusent de partir avant la pleine lune (CVI).

Songe d'Hippias; funeste augure qu'il tire de la perte d'une de ses dents, en débarquant près de Marathon (CVII).

Les Platéens seuls vont au secours des Athéniens (CVIII).

Miltiade détermine le polémarque Callimaque à combattre (CIX — CX).

Bataille de Marathon (CXI — CXIII).

Action courageuse de Cynégire (CXIV).

Les Perses font voile pour Phalère; mais les Athéniens, étant accourus promptement au secours de leur ville, la flotte ennemie retourne en Asie (CXV — CXVI).

Nombre des morts dans les champs de Marathon, de part et d'autre; par quel prodige Épizélus fut privé de la vue dans le combat (CXVII).

Image d'Apollon enlevée par les Perses, dans le Délium de Béotie, et rendue au temple de Délos par l'ordre de Datis (CXVIII).

Les prisonniers faits à Érétrie sont transférés en Asie, dans un territoire situé près d'une fontaine qui produit du bitume, du sel et de l'huile (CXIX).

Les secours des Spartiates n'arrivent à Athènes qu'après la bataille de Marathon (CXX).

Les Alcmæonides, accusés d'avoir, en levant un bouclier, donné le signal à la flotte perse de se rendre à Phalère, sont justifiés de cette accusation. Hérodote regarde les Alcmæonides comme autant ennemis des Pisistratides, qu'un certain Callias qui avait acheté les biens d'Hippias, et dont il fait un éloge particulier (CXXI — CXXII).

Motifs sur lesquels il fonde leur défense (CXXIII — CXXIV. Voyez aussi, Livre V, ch. LXII — LXIII).

Origine de la fortune de la famille des Alcmæonides; elle est enrichie par un Alcmæon, fils de Mégaclès, à qui Crésus avait donné la permission de prendre dans son trésor tout l'or qu'il pourrait porter sur lui (CXXV).

La splendeur de la maison s'augmente ensuite par le mariage de Mégaclès, fils d'Alcmæon, avec Agariste, fille de Clisthène, tyran de Sicyone, qui avait réuni les jeunes gens les plus célèbres de la Grèce pour choisir un gendre parmi eux; énumération des prétendants. Clisthène hésite entre

Hippoclide et Mégaclès. Hippoclide est exclu après une danse indécente qu'il exécute devant Clisthène; Mégaclès est choisi (CXXVI — CXXX).

De ce mariage naît Hippocrate, père d'une seconde Agariste, qui épouse Xanthippe, et donne le jour à Périclès (CXXXI).

Miltiade, après avoir promis aux Athéniens de les enrichir, mène leur flotte devant Paros; il est blessé dans cette île, en escaladant les murs du temple de Cérès Thesmophore, et revient à Athènes sans avoir réussi dans son entreprise; il est accusé et condamné à une amende (CXXXII — CXXXVI).

Miltiade avait autrefois rangé sous les lois d'Athènes l'île de Lemnos, après en avoir chassé les Pélasges, qui s'y étaient établis lorsqu'ils furent bannis de l'Attique. Ces Pélasges enlèvent des femmes athéniennes dans le bourg de Brauron, les conduisent à Lemnos, et finissent par les égorger, avec les enfants qu'ils en avaient eus. De là est venu l'usage d'appeler, en Grèce, *actions lemniennes*, tous les faits atroces (CXXXVII — CXL).

LIVRE SEPTIÈME. — POLYMNIE.

Darius prépare une nouvelle expédition contre la Grèce, et en même temps contre l'Égypte révoltée (ch. I).

Au moment de se mettre en campagne, il nomme, d'après les conseils de Démarate, Xerxès pour son successeur, au lieu d'Artabazane, son fils aîné (II — III).

Darius meurt; Xerxès lui succède (IV).

Il est excité à faire la guerre aux Grecs par les Aleuades et les Pisistratides qui se trouvent près de lui, et particulièrement par des prédictions falsifiées qu'Onomacrite, le devin, lui récite (V — VI).

Il soumet l'Égypte, dont il nomme Achæmenès gouverneur (VII).

Xerxès convoque un grand conseil, où l'on délibère sur la guerre à faire aux Grecs (VIII).

Mardonius appuie les projets de Xerxès (IX).

Artabane, oncle du roi, les combat fortement (X).

Xerxès s'emporte d'abord contre Artabane, qu'il accuse de lâcheté; mais dont il adopte ensuite l'opinion, malgré les avertissements qu'il reçoit dans un songe (XI — XII).

Il convoque de nouveau le conseil, et déclare qu'il a renoncé à l'expédition de la Grèce (XIII).

La nuit suivante, de nouveaux songes ébranlent cette résolution, et finissent également par convaincre Artabane; la guerre est résolue (XIV — XIX).

Immenses préparatifs pour cette expédition; quatre années y sont employées (XX — XXI).

On perce le mont Athos, et l'on prépare les cordages nécessaires pour la construction des ponts (XXII — XXV).

L'armée part de Critalles, en Cappadoce, et arrive à Célænes, ville sur le Mæandre, où l'on voit une outre faite avec la peau du Silène Marsyas. Pythius, le Lydien, reçoit magnifiquement Darius et son armée (XXVI — XXIX).

Darius passe par Colosses, et plusieurs autres villes de la Phrygie (XXX — XXXI).

Il arrive à Sardes, d'où il envoie des hérauts demander dans la Grèce l'eau et la terre (XXXII. Voyez aussi Livre VI, ch. XLVIII; et Livre VII, ch. CXXXI — CXXXIII).

Il fait reconstruire les premiers ponts qu'il avait jetés sur l'Hellespont, et que la tempête avait détruits. Il fait châtier la mer à coups de fouet (XXXIII — XXXV).

Les ponts sont rétablis ; détails sur leur construction (XXXVI).

Au moment où Xerxès part de Sardes, on observe une éclipse de soleil (XXXVII).

Le roi fait tuer et couper en deux un des fils de Pythius que celui-ci avait demandé de conserver près de lui (XXXVIII — XXXIX).

Ordre dans lequel l'armée marche ; chevaux niséens ; char consacré à Jupiter (XL — XLI).

L'armée s'avance par la Mysie, et parvient au pied de l'Ida, où elle essuie un violent orage qui tue beaucoup de soldats ; les eaux du Scamandre ne peuvent suffire aux besoins de l'armée (XLII — XLIII).

Xerxès arrive à Abydos, et déplore, en voyant les nombreuses troupes rassemblées sous ses yeux, la brièveté de la vie humaine ; entretien remarquable d'Artabane avec Xerxès (XLIV — LII).

Après avoir fait partir Artabane pour Suze, Xerxès traverse l'Hellespont ; sept jours sont employés au passage de ses troupes (LIII — LVII).

Route que tient l'armée de terre et la flotte jusqu'au Dorisque ; le fleuve Mélas est mis à sec (LVIII).

Le Dorisque est une plaine sur la côte de Thrace, et que l'Hèbre traverse. Xerxès ordonne de tirer les vaisseaux à terre, et procède au dénombrement de ses troupes, en les faisant passer successivement dans une enceinte qui contenait dix mille hommes (LIX — LX).

Nomenclature de toutes les nations qui avaient fourni des troupes à cette armée ; description faite par l'historien, de leurs habillements et de leurs armes, en commençant par les Perses, qui jadis portaient le nom d'*Artéens ;* les Mèdes, autrefois appelés *Ariens ;* les Cisséens ; les Hyrcaniens ; les Assyriens, nommés *Syriens* par les Grecs ; les Chaldéens,

les Bactriens, les Saces, peuple scythe, les Indiens, les Ariens, les Parthes, les Chorasmiens, les Sogdiens, les Gandariens, les Dadices, les Caspiens, les Sarangéens, les Pactyices, les Outiens, les Myciens, les Paricaniens, les Arabes, les Éthiopiens Libyens, les Éthiopiens d'Asie qui diffèrent par la langue et la chevelure de ceux de Libye, les Libyens, les Paphlagoniens, les Ligyens, les Mantinéens, les Maryandiniens, les Syriens, que les Perses nomment *Cappadociens*, les Phrygiens (ils portaient, en Europe, le nom de *Briges*, et étaient limitrophes des Macédoniens), les Arméniens, colonie des Phrygiens, les Lydiens, autrefois *Mœoniens*, les Mysiens, les mêmes que les Olympiens, les Thraces d'Asie, ou Bithyniens, autrefois les *Strymoniens* en Europe, les ***, les Cabéliens Mæoniens, les mêmes que les Lasoniens, les Myliens, les Mosques, les Tibaréniens, les Macrons, les Mosynœques, les Mares, les Colchidiens, les Alarodiens, les Saspires, les Insulaires de la mer Érythrée (LXI — LXXX).

Toutes ces nations avaient fourni l'infanterie de l'armée; elles étaient sous le commandement des myriarques, des chiliarques et autres chefs (LXXXI).

Noms des généraux de l'infanterie (LXXXII).

D'où vient le nom d'*Immortels*, donné à l'un des corps de l'armée perse (LXXXIII).

Cavalerie des Perses; elle était fournie par les Perses, les Sagartiens nomades, les Mèdes, les Cissiens, les Indiens, les Bactriens, les Caspiens, les Libyens, qui montaient des chars de guerre, ainsi que les Caspires et les Paricaniens, enfin les Arabes, qui montaient des chameaux (LXXXIV — LXXXVII).

Noms des généraux de la cavalerie (LXXXVIII).

La flotte; nombre des trirèmes; noms des peuples qui avaient fourni des vaisseaux : les Phéniciens et les Syriens

de Palestine, les Égyptiens, les Cypriens, les Cilicieus, autrefois appelés *Hypachéens*, les Pamphyliens, les Lyciens, d'origine crétoise, autrefois nommés *Termiles*, les Doriens d'Asie, originaires du Péloponèse, les Cariens, les Ioniens, originaires de l'Achaïe dans le Péloponèse, ensuite nommés *Pélasges-Agialéens*, les Insulaires, les Æoliens, autrefois *Pélasges*, les Hellespontiens, colonie dorienne et ionienne. Tous les vaisseaux de la flotte avaient une garnison mède, perse, ou sace; ceux de Sidon étaient les meilleurs voiliers (LXXXIX — XCVI).

Noms des généraux et des chefs particuliers de la flotte: Artémise d'Halicarnasse se distinguait parmi eux. (XCVII—XCIX).

Xerxès fait la revue des troupes de terre et de mer (C).

Entretien avec Démarate, qui lui fait connaître la discipline des Lacédémoniens (CI — CIV).

Xerxès nomme Mascame gouverneur du château dorisque: rare exemple de fidélité que donnent Mascame et Bogès gouverneur d'Éion (CV — CVIII).

Xerxès continue sa marche vers la Grèce, et réunit à son armée des troupes tirées de tous les pays qu'il traverse. Châteaux de la Samothrace, Mésambre, Strymé, le fleuve Lissus épuisé, région briatinque, Maronée, Dicée, Abdère; lacs d'Ismaris et de Bistonis. Rivières; le Trave, le Composte, le Nestus; lac mis à sec par les bêtes de somme de l'armée (CIX).

Peuples de Thrace: Pætiens, Ciconiens, Bistoniens, Sapæens, Dersæens, Édoniens, Sâtres (CX).

Les Sâtres n'ont jamais été soumis. Oracle de Bacchus rendu par les Besses (CXI).

Châteaux des Pières. Mont-Pangée; ses mines (CXII).

Pæoniens, Dobères; Pæoples; le Strymon, Eion, terri-

toire de Phyllis. Les mages sacrifient des chevaux blancs sur les bords du Strymon (CXIII).

Les Neuf-Chemins, lieu où les Perses enterrèrent vivants neuf enfants (CXIV).

Argile, en Bisaltie, Stagire, Acanthe, plaine de Sylée; le chemin parcouru par l'armée perse, conservé religieusement par les Thraces (CXV).

Xerxès accorde des faveurs aux habitants d'Acanthe. Artachée, qui avait présidé aux travaux de l'Athos, meurt; les Acanthiens lui rendent des honneurs héroïques (CXVI — CXVII).

Les villes grecques ruinées par les repas qu'elles sont obligées de donner à l'armée de Xerxès. Moyens employés par les Abdéritains pour échapper du moins à la moitié de cette dépense (CXVIII — CXX).

Xerxès se sépare de la flotte à Acanthe. La flotte se rend dans le golfe de Therme; contrées qu'elle côtoie dans sa route (CXXI — CXXIII).

L'armée de terre s'avance dans le pays en suivant les bords de l'Échidore, fleuve qui se jette dans la mer, près de l'Axius (CXXIV).

Pendant la route de l'armée, des lions se jettent sur les chameaux, nourriture qu'ils préfèrent à toute autre. Le Notus et l'Achéloüs sont, en Europe, la limite de l'habitation des lions (CXXV — CXXVI).

Les Perses campent à Therme; l'Échidore est mis à sec (CXXVII).

Xerxès va visiter l'embouchure du Pénée. Description de la Thessalie, qui, avant que les eaux se fussent ouvert un passage par le lit du Pénée, était une vaste inondation (CXXVIII — CXXX).

***

Les hérauts que Xerxès avait envoyés en Grèce reviennent, les uns avec l'hommage demandé, les autres les mains vides : les cités grecques qui ne se soumettent point aux Perses, se lient entre elles par un serment commun (CXXXI — CXXXII).

Par quelle raison Xerxès n'avait point envoyé de hérauts à Sparte, ni à Athènes (CXXXIII. Voy. aussi ch. XXXII).

Expiation pour le meurtre des hérauts perses, éxigée par Talthybius (CXXXIV. Voyez aussi Liv. VI, ch. XLVIII).

Xerxès refuse, dans la suite, de tirer vengeance de ce meurtre par la mort des deux Lacédémoniens qui s'étaient dévoués (CXXXV — CXXXVII).

Différence d'opinion entre les diverses cités grecques, au sujet du parti à prendre relativement à l'expédition de Xerxès (CXXXVIII).

Les Athéniens sont, par leur fermeté, les sauveurs de la Grèce (CXXXIX).

Oracles menaçants adressés par la Pythie aux Athéniens ; elle leur conseille enfin de se confier à des murs de bois. Thémistocle interprète cette réponse, et l'applique aux vaisseaux, que déja, il avait déterminé ses concitoyens à construire avec l'argent que l'on voulait d'abord distribuer par tête à tous les Athéniens (CXL — CXLIV).

Les Grecs arrangent leurs différends intérieurs, et envoient des espions en Asie. Xerxès les renvoie sans leur faire de mal (CXLV — CXLVII).

Les Argiens refusent leurs secours à la ligue grecque (CXLVIII — CLII).

Des députés athéniens et lacédémoniens se rendent près de Gélon, tyran de Syracuse, et lui demandent des secours ; il consent à leur en accorder, mais il y met pour condition, qu'il aura le commandement ou sur mer ou sur terre ; les

députés s'y refusent, et partent, sans avoir rien obtenu. (CLIII — CLXII).

Gélon, après leur départ, envoie un homme affidé, Cadmus, de Cos, pour observer les événements, et se mettre en mesure de s'arranger avec les Perses, s'ils sont vainqueurs; rare exemple de fidélité que donne ce Cadmus, en rapportant les trésors qui lui avaient été confiés (CLXIII — CLXIV).

Les Siciliens prétendent que l'invasion des Carthaginois, sous Amilcar, les empêcha seule d'envoyer des secours aux Grecs; issue de cette guerre; Amilcar est vaincu et tué; les Carthaginois lui rendent des honneurs héroïques (CLXV — CLXVII).

Les Corcyréens, auxquels les Grecs avaient également demandé des secours, les trompent (CLXVIII).

L'oracle détourne les Crétois du dessein où ils étaient de donner des secours aux Grecs (CLXIX).

Hérodote raconte, à cette occasion, la guerre faite aux Siciliens pour venger la mort de Minos, les suites de cette expédition, l'établissement d'une colonie crétoise dans l'Iapygie, et les guerres malheureuses que lui firent les Tarentins et les habitants de Rhégium (CLXX).

L'île de Crète repeuplée pour la troisième fois (CLXXI).

Les Thessaliens, qui d'abord avaient fait cause commune avec les Grecs, sont forcés de se soumettre aux Mèdes (CLXXII— CLXXIV).

Les députés de la ligue grecque choisissent le défilé des Thermopyles et le détroit de l'Artémisium, comme les points les plus aisés à défendre. Description des lieux (CLXXV — CLXXVII. Voyez aussi plus bas, à l'égard des Thermopyles, le ch. CC).

Sacrifices offerts aux Vents par les Grecs (CLXXVIII).

Commencement des hostilités ; trois vaisseaux grecs tombent au pouvoir des Perses ; à la suite de cet événement, toute la flotte grecque se retire dans l'Artémisium, sous Chalcis (CLXXIX — CLXXXII).

La flotte perse, après avoir élevé une colonne de pierre sur un écueil, se rend à Sépias de Magnésie (CLXXXIII).

Évaluation du nombre d'hommes que Xerxès avait avec lui à Sépias et aux Thermopyles (CLXXXIV — CLXXXVII).

Tempête terrible, pendant trois jours, sous le cap Sépias ; les Perses y perdent quatre cents vaisseaux et de grandes richesses, qui font la fortune d'un habitant de Magnésie, nommé Aminoclès (CLXXXVIII — CXC).

Les vents s'apaisent le quatrième jour, à la suite d'un sacrifice offert par les mages (CXCI).

Les Grecs, ayant appris les effets de ce naufrage, reviennent dans l'Artémisium, et adressent des actions de grace à Neptune Sauveur (CXCII).

La flotte des Perses se rend aux Aphètes (CXCIII).

Quinze de leurs vaisseaux, dont un commandé par Sandoce, tombent entre les mains des Grecs. Ce Sandoce avait été condamné au supplice de la croix, par Darius, pour s'être laissé corrompre dans ses fonctions de juge royal, mais avait obtenu sa grace en considération de ses anciens services (CXCIV).

Aridolis, tyran d'Alabande, en Carie, et Penthylus, général des Paphiens, sont faits prisonniers dans cette action (CXCV).

L'armée de terre des Perses arrive dans le pays des Méliens ; Xerxès fait lutter les chevaux perses avec les chevaux

thessaliens ; ceux-ci ont le dessous. Plusieurs fleuves mis à sec (CXCVI).

Jupiter Laphystien. Histoire d'Athamas ; Phryxus ; Cytissore ; (CXCVII).

Situation du pays ; Roches Trachiniennes ; Antycire ; fleuves : le Sperchius, le Dryas, le Mélas (CXCVIII).

Trachis, l'Asopus (CXCIX).

Le fleuve Phœnix ; ville d'Anthéla ; siéges des Amphictyons (CC. Voyez aussi CLXXVI).

Les Perses campent dans la Trachinie ; les Grecs dans le défilé des Thermopyles (CCI).

Quels sont les peuples grecs qui avaient fourni des troupes (CCII — CCIII).

Leurs chefs : Léonidas, commandant-général ; sa généalogie (CCIV).

Il était devenu roi de Sparte, contre toute probabilité (CCV).

Les Grecs réunis aux Thermopyles n'étaient qu'une avant-garde, le reste était occupé à la fête des Carnies, et aux Jeux Olympiques (CCVI).

Les autres Grecs se décidant à fuir, Léonidas insiste et les détermine à défendre les Thermopyles (CCVII).

Un espion, envoyé par Xerxès, trouve les Lacédémoniens occupés à peigner leur chevelure (CCVIII).

Entretien, à ce sujet, entre Xerxès et Démarate (CCIX).

Combat aux Thermopyles ; les Perses y sont battus dans les premiers jours (CCX — CCXII).

Épialte indique à Xerxès un sentier par les montagnes ; les Grecs sont tournés ; la tête d'Épialte est mise à prix par les Lacédémoniens (CCXIII — CCXVIII).

Léonidas, instruit de la trahison, renvoie la plupart des troupes grecques, et reste avec les Lacédémoniens, déterminés à mourir comme lui (CCXIX).

Oracle qui avait prédit que Sparte serait réduite en esclavage ou perdrait son roi (CCXX).

Le devin Mégistias refuse de quitter les Lacédémoniens (CCXXI).

Les Thespiens et les Thébains restent seuls avec les trois cents Spartiates (CCXXII).

Après un combat acharné, tous les Grecs succombent, à l'exception des Thébains, qui demandent la vie aux Perses, et qui en sont mal accueillis (CCXXIII — CCXXV. Voyez aussi ch. CCXXXIII).

Diénecès de Sparte, celui qui se distingue le plus; mot heureux de lui sur l'avantage que les Lacédémoniens auront de combattre à l'ombre (CCXXVI — CCXXVII).

Inscriptions des monuments élevés aux Thermopyles (CCXXVIII).

Deux Lacédémoniens, affligés d'un mal d'yeux, se conduisent différemment: l'un retourne au combat; l'autre revient à Sparte, et est regardé comme déshonoré (CCXXIX — CCXXXI).

Un autre des trois cents, qui était également revenu à Sparte et tombé dans le mépris, s'étrangle, de désespoir (CCXXXII).

Démarate donne à Xerxès le conseil de s'emparer de l'île de Cythère, et d'attaquer les Lacédémoniens sur leur propre territoire (CCXXXIV — CCXXXV).

Achæmenès fait rejeter le conseil de Démarate, et veut faire soupçonner sa bonne foi; Xerxès prend la défense de Démarate, et l'excuse (CCXXXVI — CCXXXVII).

Traitement injurieux que Xerxès fait subir au cadavre de Léonidas (CCXXXVIII).

Démarate avait donné avis aux Spartiates des préparatifs des Perses contre les Grecs, et fait parvenir cet avis, au moyen de tablettes sur lesquelles les lettres étaient cachées par une couche de cire, de manière que l'on n'y voyait rien d'écrit; le stratagême est découvert par la femme de Léonidas, nommée Gorgo, qui conseille d'enlever la cire (CCXXXIX).

HISTOIRE
D'HÉRODOTE.

LIVRE QUATRIÈME. — MELPOMÈNE.

I. Maître de Babylone, Darius tourna ses armes contre les Scythes. A cette époque, l'Asie florissante regorgeait d'hommes et de richesses; et au sein d'une si grande prospérité, Darius conçut le desir de tirer vengeance des Scythes. On a vu qu'ils s'étaient autrefois jetés sur la Médie, qu'ils avaient battu l'armée qu'on leur avait opposée, et par cette première agression, commencé les hostilités. A la suite de leur victoire, ils régnèrent, comme je l'ai dit ailleurs, pendant vingt-huit ans sur la haute Asie, où ils étaient entrés en poursuivant les Cimmériens, et avaient arraché l'empire aux Mèdes qui, avant leur invasion, dominaient sur toute l'Asie. Après ce long séjour de vingt-huit ans, les Scythes, chassés à leur tour, trouvèrent pour revenir chez eux des difficultés non

moins grandes que celles qu'ils avaient eu à surmonter dans leur expédition de Médie : une armée redoutable vint à leur rencontre, et s'opposa à leur rentrée. Voici comment cette armée se forma.

II. Les femmes Scythes, fatiguées de l'absence de leurs maris, qui, depuis un si long temps, les avaient abandonnées, s'étaient livrées à leurs esclaves.

Les Scythes sont dans l'habitude de crever les yeux à tous leurs esclaves, et les emploient à préparer le lait, dont ils font leur principale nourriture; pour le tirer des mamelles de leurs juments ils se servent de tubes faits avec des os, et assez semblables pour la forme à une flûte. Ils appliquent ces tubes aux parties génitales de la cavale, et soufflent dedans avec la bouche: pendant ce temps on trait le lait. Ils prétendent que ce procédé fait gonfler les veines de la jument, et déprime en même temps ses mamelles. Ils recueillent le lait dans des vases de bois creux, autour desquels ils rangent leurs esclaves aveugles, qui doivent les agiter continuellement. On puise d'abord la partie de la liqueur qui monte à la surface et regardée comme la plus précieuse; celle qui reste au-dessous est beaucoup moins estimée. C'est pour attacher leurs esclaves sans distraction à ce service, que les Scythes, qui ne sont point laboureurs mais nomades, les privent de la vue.

III. Du commerce de leurs femmes avec ces esclaves naquit une génération de jeunes gens qui, instruits de leur origine, se portèrent en armes à la rencontre des Scythes chassés de la Médie. Les révoltés coupèrent d'abord le terrain où ils campaient, par un large fossé, tiré du mont Taurus jusqu'au palus Méotide, lac d'une très-grande étendue, et s'étant ainsi fortifiés, en vinrent ensuite aux mains avec les Scythes, qui tentèrent plusieurs fois de pénétrer au-delà du fossé. Après un grand nombre d'engagements dans lesquels les Scythes n'obtinrent aucun succès, l'un d'eux parla ainsi aux autres : « Que « faisons-nous, compagnons? En combattant « contre nos esclaves, chaque jour notre propre « force diminue par les pertes que nous faisons, « et ceux que nous tuons sont autant à retran- « cher sur le nombre des hommes dont nous « resterons les maîtres : c'est perdre doublement. « Si vous m'en croyez, nous laisserons de côté l'arc « et la lance : que chacun de nous prenne seule- « ment le fouet de son cheval, et marchons contre « ces rebelles. Tant qu'ils nous trouveront les « armes à la main ils se croiront nos égaux, ou « du moins nés de nos égaux; mais en voyant « dans nos mains un fouet au lieu d'armes, ils « se ressouviendront qu'ils ne sont que nos es- « claves, et n'oseront plus nous tenir tête. »

IV. Les Scythes suivirent ce conseil, et en effet les esclaves, frappés d'étonnement, ne pensèrent

plus à combattre et prirent la fuite. C'est ainsi que les Scythes, chassés par les Mèdes après avoir été les maîtres de l'Asie, retournèrent dans leur patrie, et c'est contre eux et pour tirer vengeance de leur agression, que Darius rassemblait une armée.

V. Si l'on s'en rapporte à leur propre aveu, les Scythes seraient, la plus moderne de toutes les nations. Ils disent que le premier homme qui naquit dans leur pays jusqu'alors désert, se nommait Targitaüs, et ils ajoutent, ce qui ne mérite à mon avis aucune croyance, mais enfin ils le soutiennent, que ce Targitaüs eut pour père Jupiter, et pour mère la fille du fleuve Borysthène. Après avoir établi les auteurs de ses jours, ils donnent à Targitaüs trois enfants, Leipoxaïs, Arpoxaïs, et Colaxaïs, le plus jeune des trois. Ils prétendent aussi que sous leur règne il tomba du ciel divers instruments fabriqués en or : une charrue avec son joug, une hache et un vase. Le plus âgé des fils de Targitaüs les ayant vus le premier, s'approcha pour s'en saisir, mais dans ce moment l'or dont ils étaient composés devint tellement brûlant qu'il ne put les toucher; le second succéda au premier, et la même chose arriva : enfin, le feu s'éteignit lorsque le troisième se présenta, et il put enlever et porter chez lui les divers instruments. Ce prodige détermina les deux aînés à céder la totalité de l'empire à leur plus jeune frère.

VI. De Leipoxaïs descendent les Scythes, connus

sous le nom d'Auchates; d'Arpoxaïs ceux qui portent celui de Catiares et de Traspies; enfin, du plus jeune des trois frères les Scythes royaux appelés Paralates (1). Du reste, toute la nation prise ensemble porte le nom de Scolotes, d'après un mot de leur langue qui signifie roi: les Grecs lui donnent celui de Scythes.

VII. Telle est l'origine que les Scythes s'attribuent. Quant à l'intervalle de temps qui s'est écoulé depuis qu'ils ont commencé d'exister, ils comptent mille ans juste de leur premier roi Targitaüs à l'époque de l'invasion de Darius. Leurs rois conservent précieusement l'or tombé du ciel, le regardent comme sacré, et offrent chaque année des sacrifices pour se rendre favorable la divinité dont il leur représente la puissance. Les Scythes prétendent que si celui qui tient sous sa garde ce métal sacré vient à s'endormir en plein air, pendant les fêtes que l'on célèbre, il doit mourir dans l'année, et lui accordent en compensation du risque qu'il court, tout le terrain dont il peut, dans l'espace d'une journée, faire le tour à cheval. Comme le pays occupé par les Scythes est très-étendu, le roi Colaxaïs l'a divisé, pour ses enfants, en trois parties, dont une beaucoup plus grande que les autres, est celle où l'or sacré se conserve religieusement. Enfin, les Scythes assurent que lorsqu'on est parvenu aux confins de leur territoire vers le nord, il est impossible de pénétrer, ni

même de rien voir au-delà, à cause de la quantité innombrable de plumes qui voltigent. Ils prétendent que l'air et la terre en sont tellement remplis, que la vue même est interceptée.

VIII. Jusqu'ici j'ai rapporté ce que les Scythes disent, et d'eux-mêmes et de leur pays. Les Grecs, habitants les bords du Pont-Euxin, en parlent bien différemment. Ils racontent qu'Hercule, chassant devant lui les troupeaux de Gérion, était arrivé dans la contrée que les Scythes occupent actuellement, alors entièrement déserte. Gérion habitait bien au-delà du Pont-Euxin, l'île à laquelle les Grecs donnent le nom d'Érythia, située près de Gadés (*), dans l'Océan, en-dehors des colonnes d'Hercule (Les Grecs disent au surplus que l'Océan, dont ils placent l'origine aux lieux où le soleil se lève, coule autour de la terre; mais c'est une simple opinion qu'ils avancent, et dont ils ne peuvent fournir la preuve par aucun fait). C'est donc de cette île d'Érythia qu'ils prétendent qu'Hercule était parti pour arriver dans ce que l'on appelle aujourd'hui la Scythie. Ils ajoutent que, surpris en route par l'hiver et les glaces, il s'était endormi enveloppé dans sa peau de lion, et que pendant son sommeil les juments de son char, qu'il avait laissées paître librement, étaient disparues.

IX. A son réveil, Hercule se mit à leur recherche,

(*) Cadix aujourd'hui.

et, parcourant toute la contrée, atteignit enfin l'Hylée (*), où il fit, dans une caverne, la rencontre d'une femme nommée Échidna (**), sorte de monstre qui n'appartenait qu'à moitié à l'espèce humaine. La partie supérieure de son corps, depuis la ceinture était d'une femme, et la partie inférieure d'un serpent. Hercule, après le premier moment de surprise, lui demanda si elle n'avait point vu ses juments égarées. Échidna lui répondit qu'elle les avait en son pouvoir, mais ne voulut les lui rendre qu'à condition qu'il passerait la nuit avec elle. Hercule y consentit: cependant elle différa le plus long-temps qu'elle put la restitution, afin de prolonger ce commerce. A la fin, Hercule voulant absolument partir, elle ramena les juments, et lui dit, en les rendant : « C'est moi qui vous ai conservé « vos juments, que le hasard avait conduites jus- « qu'ici : mais vous m'avez payé le prix de ce « service; je porte dans mon sein trois enfants « dont vous êtes le père. Actuellement, dites-moi « quel parti vous voulez que je prenne à leur « égard quand ils seront élevés. Dois-je les garder « dans le pays où je vis, et qui m'est soumis? « dois-je les envoyer près de vous? » Hercule répondit : « Lorsque les enfants entreront dans « l'âge viril, vous ferez, si vous voulez m'en

(*) Forêt, pays couvert de bois.
(**) Serpent, vipère.

« croire, ce que je vais vous dire. Présentez-leur cet « arc : celui d'entre eux qui saura le tendre comme « je viens de le faire, et se serrer avec cette cein- « ture de la même manière que moi, laissez-le « maître du territoire que vous possédez, et qu'il « y demeure. Quant à tout autre de vos enfants, « s'il ne peut faire ce que je viens de prescrire, « chassez-le du pays ; en agissant ainsi vous m'au- « rez obéi et vous n'aurez qu'à vous en applaudir. »

X. Après ces mots Hercule prit un de ses arcs, car il en portait ordinairement deux, détacha sa ceinture, remit à Échidna l'un et l'autre et s'éloigna bientôt (la ceinture portait à l'endroit où elle s'agrafait un flacon d'or). Lorsque les enfants eurent atteint l'âge viril, leur mère donna des noms à chacun. L'aîné eut celui d'Agathyrsus, le second celui de Gélon, et le plus jeune celui de Scythès. Ensuite, d'après les instructions qu'elle avait reçues d'Hercule, elle bannit les deux aînés Agathyrsus et Gélon, qui ne purent satisfaire à l'épreuve qu'elle leur fit subir, et conserva seulement dans le pays le plus jeune, qui sut accomplir tout ce qu'Hercule avait ordonné. C'est de ce Scythès que sont descendus les rois qui ont régné depuis en Scythie, et c'est aussi du flacon qui pendait à la ceinture d'Hercule, que les Scythes ont conservé jusques à nos jours l'usage d'en porter de semblables. Voilà tout ce que put faire la mère de Scythès en faveur de ce fils ; et tels sont les détails que donnent, sur

l'origine des Scythes, les Grecs qui habitent les bords du Pont-Euxin.

XI. Il existe encore une autre version, à laquelle je me rangerais plus volontiers qu'à toute autre. Suivant cette version, les Scythes sont des peuples nomades d'Asie qui, chassés par les Massagètes du pays qu'ils occupaient, vinrent passer le fleuve Araxe et se fixer dans la Cimmérie. On voit, en effet, que le territoire qu'habitent aujourd'hui les Scythes est l'ancien pays des Cimmériens. Les Cimmériens attaqués par les Scythes, qui les pressaient avec une armée nombreuse, délibérèrent sur le parti qu'ils avaient à prendre. Dans cette délibération, la différence d'opinion les divisa en deux partis puissants; mais celui auquel leurs rois présidaient montra des sentiments plus honorables que l'autre. Le parti populaire pensait qu'il fallait se retirer et ne point courir les risques d'une bataille. Les rois étaient, au contraire, d'avis que l'on défendît le pays, et que l'on attendît les agresseurs pour les combattre. Après d'inutiles efforts des deux côtés, chaque parti resta inébranlable; le peuple ne voulut point se rendre à l'opinion des rois, ni les rois à celle du peuple. Ainsi, le parti populaire arrêta de céder le pays aux ennemis et de se retirer sans combattre; tandis que les rois comparant les biens dont ils avaient joui jusqu'alors aux maux évidents qui les attendaient en quittant leur patrie, résolurent de périr sur les lieux plutôt que de suivre le

peuple dans sa fuite. Enfin, comme ces deux partis aussi prononcés et aussi opposés d'opinion se trouvaient à-peu-près égaux en nombre, ils en vinrent aux mains. Dans ce combat, tous ceux qui avaient partagé le sentiment des rois périrent, et la faction populaire victorieuse ensevelit les morts sur les rives du fleuve Tyras, où l'on voit encore leurs tombeaux. Libre ensuite d'exécuter son projet, tout le peuple Cimmérien sortit du pays, et les Scythes qui survinrent le trouvèrent entièrement désert lorsqu'ils s'en emparèrent.

XII. Il subsiste encore dans la Scythie des villes cimmériennes, telles, par exemple, que Porthemia et Cimmerium (2). Une partie du pays conserve même le nom de Cimmérie, et un détroit y porte celui de Bosphore Cimmérien. Il paraît constant aussi que ce sont les Cimmériens fuyant en Asie l'invasion des Scythes, qui envoyèrent des colonies dans la péninsule, où est actuellement bâtie la ville grecque de Sinope. Du reste, il est évident que les Scythes, qui se mirent à leur poursuite, n'entrèrent en Médie qu'après s'être trompés de chemin; car les Cimmériens, dans leur fuite, marchèrent constamment le long du rivage, tandis que les Scythes, qui les suivaient, prirent leur route en laissant à droite le Caucase, et se dirigeant ensuite par l'intérieur des terres, pénétrèrent enfin en Médie. C'est en cela que consiste cette troisième version, sur laquelle d'ailleurs les barbares et les Grecs sont d'accord.

XIII. Au surplus, Aristée de Proconèse, fils de Caustrobius, et poëte épique (3), rapporte dans ses vers, que, cédant aux inspirations d'Apollon, il s'était rendu chez les Issédons, et qu'il y avait appris qu'au-delà de leur pays habitaient les Arimaspes, qui n'ont qu'un œil; qu'au-delà de ces derniers on trouvait les Gryphons, gardiens des mines d'or, et qu'enfin au-delà du pays des Gryphons vivaient les Hyperboréens qui touchent à la mer. Il ajoute, que ces peuples divers, à l'exception des Hyperboréens, sont continuellement en guerre avec les nations qui leur sont limitrophes, et que ce sont les Arismaspes qui ont commencé les hostilités; qu'à la suite de ces guerres les Issédons avaient été chassés de leur pays par les Arimaspes, et qu'à leur tour les Issédons avaient chassé les Scythes de celui qu'ils occupaient; qu'enfin, les Cimmériens, habitant sur les bords de la mer méridionale (4), poussés par les Scythes, avaient abandonné leur patrie; mais sur ces faits, et sur le pays même, Aristée n'est pas d'accord avec les Scythes.

XIV. J'ai déja dit quelle était la patrie de cet Aristée, et je vais rapporter ici ce que j'ai appris sur son compte à Proconèse et à Cyzique. On m'y raconta qu'Aristée, qui ne le cédait à aucun de ses concitoyens pour la naissance, était mort à Proconèse, dans un moulin à foulon où il était entré : que le maître du moulin, après en avoir fermé les portes, était venu annoncer cet évé-

nement à la famille d'Aristée, et que le bruit de sa mort s'était ensuite répandu dans la ville; mais qu'un citoyen de Cyzique, qui arrivait de la ville d'Artacé, avait démenti cette nouvelle, en soutenant qu'il venait de rencontrer en route Aristée qui allait à Cyzique, et avec lequel il s'était même entretenu : que cependant, quoique le voyageur persistât dans ce qu'il avançait, les parents s'étaient rendus au moulin à foulon avec tout ce qui était nécessaire pour enlever le corps; mais qu'ayant fait ouvrir les portes du bâtiment, ils n'avaient trouvé Aristée ni mort ni vivant. On me dit, en outre, que sept ans après il reparut à Proconèse, qu'il y écrivit le poëme auquel les Grecs donnent le nom d'Arismapies; et qu'après l'avoir publié, il disparut une seconde fois. Ce sont là les détails qui m'ont été donnés par les citoyens de Proconèse et de Cyzique.

XV. Avant de quitter ce sujet, je rapporterai aussi ce qui est arrivé aux habitants de Métaponte, en Italie, trois cent quarante ans après la seconde disparition d'Aristée, et ce que j'ai appris en comparant les récits recueillis dans cette ville avec ceux des Proconésiens. Les Métapontins soutiennent que ce même Aristée ayant apparu dans le pays, leur ordonna d'élever un autel à Apollon, et de placer, près de la statue de ce Dieu, une image à laquelle ils donneraient le nom d'Aristée de Proconèse. Ils ajoutent qu'Aristée, en leur intimant cet ordre, les avait assurés

en même temps que, de toutes les parties de l'Italie, la contrée qu'ils habitaient était la seule où Apollon se fût déja montré, et que lui Aristée, tel qu'ils le voyaient maintenant, y était venu à sa suite, mais qu'alors il était sous la forme d'un corbeau. Après leur avoir parlé ainsi, Aristée disparut. Les Métapontins envoyèrent à Delphes interroger l'oracle, et lui demander : « Quelle « confiance ils devaient accorder à cette vision. » La Pythie leur répondit : « Qu'il fallait obéir aux « ordres qu'ils avaient reçus, et qu'ils n'auraient « point à s'en repentir. » Sur cette réponse, les Métapontins exécutèrent ce qui leur avait été prescrit ; et l'on voit encore aujourd'hui dans la ville, au milieu de la place publique, une statue qui porte le nom d'Aristée, à côté de celle d'Apollon : des lauriers croissent autour. Mais c'est assez parler d'Aristée.

XVI. On ne sait rien de positif sur le pays situé plus loin que la contrée dont j'ai commencé à faire la description, et je ne connais personne qui m'en ait parlé comme l'ayant vu lui-même. Aristée, dont je viens de faire mention, n'est pas allé au-delà des Issédons, et le dit dans son poëme ; il ne parle donc de ce qui peut exister plus loin, que d'après ce qu'il en a entendu dire aux Issédons. Quant à moi, je me propose seulement d'exposer sans réserve ce que j'ai appris de certain par les discours que j'ai recueillis, et j'ai poussé mes informations aussi loin que j'ai pu le faire.

XVII. A partir du comptoir des Borysthénites, qui se trouve à-peu-près à moitié de la côte maritime de toute la Scythie, habitent les Callipides; ce sont les Grecs-Scythes. On rencontre ensuite un autre peuple qui porte le nom d'Alazons. Les Callipides ont des mœurs semblables à celles des Scythes, à l'exception cependant qu'ils sèment du froment et s'en nourrissent. Ils mangent aussi des oignons, de l'ail, des lentilles et du millet. Après les Alazons viennent les Scythes laboureurs, qui cultivent le blé, non pas pour s'en nourrir, mais pour le vendre. Les Neures habitent au-delà. Après le territoire occupé par eux, tout le pays qui s'étend vers le nord, est, autant que nous pouvons le savoir, entièrement inhabité. Ces divers peuples vivent sur les rives du fleuve Hypanis, à l'occident du Borysthène.

XVIII. Après avoir passé le Borysthène, la première contrée qui se présente vers la mer est l'Hylée (5); plus haut sont les Scythes cultivateurs, que les Grecs habitant les environs du fleuve Hypanis, nomment Borysthénites, et qui se donnent eux-mêmes le nom d'Olbiopolites (6). De ces Scythes cultivateurs, partie habite une contrée qui a trois journées de marche en profondeur vers l'orient, et s'étend jusques à un fleuve nommé le Panticapès; l'autre partie occupe une région qui s'enfonce vers le nord, dans un espace de onze journées de marche, en remontant le Borysthène. A la suite, on trouve un

pays inhabité; au-delà sont les Androphages (*), peuple particulier, qui n'a rien de commun avec les Scythes. Ensuite commence le vrai désert où il n'existe, au moins à notre connaissance, aucune nation.

XIX. Lorsque l'on a traversé le territoire des Scythes cultivateurs et passé le fleuve Panticapès, on trouve au levant les Scythes nomades, qui ne labourent ni ne sèment. En général, toute la contrée, à l'exception de l'Hylée, produit peu d'arbres. Ces nomades occupent un pays ouvert qui s'étend vers l'orient, dans un espace de quatorze journées de marche, jusques au fleuve Gerrhus (7).

XX. Au-delà du Gerrhus est le territoire royal. Le peuple, qui l'habite, forme la plus noble et la plus nombreuse de toutes les nations Scythes, et regarde les autres Scythes comme des sujets. Leur territoire touche au midi la Taurique, et à l'orient s'avance, d'un côté jusques au fossé que les enfants des esclaves aveugles avaient creusé, et de l'autre jusques au comptoir des Cremniens, situé sur le palus Méotide. Ils ont aussi des possessions sur le Tanaïs. Au-delà de la Scythie royale, en allant vers le nord, on trouve les Melanchlænes (**), nation différente, qui n'est pas Scythe. Enfin, au-delà des Melanchlænes, on

(*) Mangeurs d'hommes.

(**) Hommes aux manteaux, aux vêtements noirs.

ne trouve, autant que nous le sachions, que des marais et un désert.

XXI. Après avoir passé le Tanaïs, on cesse d'être en Scythie; et la première région qui se présente, est celle des Sauromates. Ce peuple occupe, à partir de l'enfoncement que forme le palus Méotide, un vaste pays qui s'étend vers le nord, dans une profondeur de quinze journées de marche, contrée tout-à-fait dépourvue d'arbres croissant spontanément ou cultivés. Au-dessus des Sauromates est la seconde région occupée par les Budins, dont le pays est, au contraire, couvert d'épaisses forêts.

XXII. Au-delà des Budins, en allant au nord, se trouve d'abord un désert, qui a sept journées de marche en profondeur. A la suite de ce désert, en inclinant un peu vers l'orient, sont les Thyssagètes, nation nombreuse et indépendante, qui vit de la chasse. Limitrophes à ce dernier peuple, et dans la même contrée, habitent les Jyrques, qui vivent également de chasse, mais qui la font d'une manière particulière. Le chasseur monte sur un arbre où il se met à l'affût (les arbres abondent dans tout le pays); il tient près de lui un cheval instruit à se coucher sur le ventre, pour paraître le moins possible au-dessus du sol, et un chien dressé. Quand l'animal passe sous l'arbre, le chasseur lui décoche une flèche et saute promptement à cheval pour le poursuivre, tandis que le chien se met sur les voies. Au-delà

des Jyrques, en tournant vers l'orient, habite une peuplade qui, après s'être séparée des Scythes royaux, est venue, à la suite de sa défection, se fixer dans cette contrée.

XXIII. Jusques au territoire occupé par cette peuplade, tout le pays que nous avons successivement décrit est entièrement plat et très-uni; mais à partir de ce point il devient pierreux et montueux. Lorsqu'on a voyagé pendant longtemps sur ce terrain difficile, on trouve une nation qui habite au pied d'un mont très-élevé. Tous les individus qui la composent, hommes ou femmes, sont chauves de naissance, ont le nez applati et les joues épaisses. Ils s'habillent à la manière des Scythes, mais parlent une langue particulière et tirent leur nourriture des arbres. Celui qui leur en fournit le plus abondamment se nomme *Pontique;* il est à-peu-près de la grandeur d'un figuier, et porte un fruit de la figure d'une fève, renfermant un noyau. Lorsque ce fruit a atteint sa maturité, ils le mettent en presse, et en expriment, à travers une étoffe, un suc visqueux, de couleur noire, qu'ils nomment *Aschy*. Ils sucent cet extrait ou le mêlent avec du lait pour le boire. De la partie épaisse, qui reste sous le pressoir, ils forment des gâteaux dont ils se nourrissent. Comme ils manquent de bons pâturages ils ont peu de troupeaux. Chacun d'eux a sa demeure sous un arbre, l'hiver il y suspend une couverture blanche de poils feutrés et l'enlève

en été. On les regarde tous comme des êtres sacrés, et personne n'oserait leur faire injure; aussi l'on ne voit chez eux aucune arme de guerre. Ils sont même ordinairement pris pour juges des différends qui naissent entre leurs voisins; et si un homme banni de sa patrie se refugie sur leur territoire, son asyle est respecté. Ils sont connus sous le nom d'Argippéens.

XXIV. Tout le pays jusqu'à celui qui est occupé par cette nation chauve, ainsi que les peuples placés sur la route, sont assez bien connus par les renseignements qu'il est facile de tirer des Scythes qui visitent la contrée, et même des Grecs qui s'y rendent du comptoir des Borysthénistes ou des autres ports du Pont-Euxin. Dans ces voyages, les Scythes, pour traiter de leurs affaires, sont obligés d'avoir jusqu'à sept différents interprètes: on compte autant de langues en usage chez ces diverses nations.

XXV. Mais la connaissance du pays s'arrête à ce point. Il n'y a rien de certain à dire sur ce qui est au-delà du peuple chauve; des montagnes élevées et impraticables ne permettent pas d'aller plus loin. Les Argippéens racontent cependant, mais je suis loin d'y ajouter foi, que des hommes qui ont des pieds de chèvre habitent ces montagnes; et que, après les avoir traversées, on trouve une autre race d'hommes qui dorment pendant six mois de l'année; pour moi je n'admets rien de tous ces récits. Quant au pays situé à l'orient,

il est habité par les Issédons et bien connu. Mais il n'en est pas de même de celui qui est au nord: il n'est connu ni des Argippéens, ni des Issédons, et l'on n'en sait que ce qu'ils rapportent sur des traditions incertaines.

XXVI. Les Issédons ont quelques institutions particulières que je ne puis passer sous silence. Lorsqu'un père de famille meurt, ses parents se rendent dans sa maison et se rassemblent autour de lui, conduisant avec eux des bestiaux qu'ils sacrifient en l'honneur du mort. Ils coupent en morceaux les victimes ainsi que le corps du défunt; puis, mêlant ensemble ces différentes chairs, ils en font un repas. Ils réservent la tête du mort, dont ils préparent le crâne, en l'épilant avec soin, et le dorent ensuite. Ces crânes leur servent de vases sacrés pour les libations, dans les grands sacrifices annuels qu'ils sont dans l'usage de faire. Les fils rendent ces devoirs à leurs pères, comme chez les Grecs on célèbre les génésies (8). Du reste, les Issédons jouissent d'une grande réputation d'équité; chez eux, les femmes ont une autorité égale à celle des hommes. Ces détails suffiront pour faire connaître ce peuple.

XXVII. Suivant le rapport des Issédons, c'est au-delà de leur pays qu'habite la race d'hommes qui n'a qu'un œil, et les Gryphons, gardiens des mines d'or. Ils ont transmis cette fable aux Scythes, et c'est de ces derniers que nous la tenons nous,

mêmes; aussi avons-nous donné à ces peuples le nom d'Arimaspes, qui est un mot scythe. Dans cette langue *arima* signifie un, et *spou* œil.

XXVIII. L'hiver est très-rude dans tous les pays dont nous venons de parler. Le froid y est même si rigoureux que pendant huit mois de l'année l'eau que l'on jette sur la terre ne la délaye pas, et que ce n'est qu'en allumant du feu que l'on peut amollir le sol. Comme la mer même gèle, ainsi que tout le bosphore Cimmérien, les Scythes, qui habitent en-deçà du fossé, campent souvent sur la glace, et y font passer leurs chariots pour se transporter jusques chez les Sindes (9). L'hiver dure ainsi huit mois, et pendant les quatre autres mois de l'année le froid est encore très-sensible. Cet hiver, comme on le voit, ne ressemble pas à celui qui s'observe par-tout ailleurs: les autres saisons ne diffèrent pas moins. Il pleut à peine pendant le printemps, et dans l'été il ne cesse de pleuvoir. A l'époque où le tonnerre se fait entendre ailleurs il ne tonne jamais, et dans l'été les coups de tonnerre se succèdent presque sans interruption; mais s'il vient à tonner pendant l'hiver, cet évènement est regardé comme une sorte de miracle; enfin, un tremblement de terre, soit en hiver, soit en été, est, dans l'opinion des Scythes, un prodige (10). Les chevaux supportent la longueur de l'hiver; les ânes et les mulets ne peuvent s'y accoutumer. Il est remarquable cependant que les chevaux qui vivent sur

la glace y maigrissent promptement, tandis que les ânes et les mulets soutiennent mieux la gelée.

XXIX. Le froid est encore, suivant mon opinion, cause que les bœufs naissent sans cornes en Scythie; elle est même fortifiée par ce passage d'Homère dans l'Odyssée:

« Et la Libye où les agneaux portent des cornes « presqu'en naissant. » (*)

Le poëte indique ici très-justement que dans les pays chauds les cornes des animaux se forment très-promptement, tandis que dans les pays où le froid est extrême, les bestiaux ou n'en ont point du tout, ou s'ils en ont, à peine sont-elles apparentes: c'est donc au froid qu'il faut attribuer cette privation.

XXX. Je ne puis aussi m'empêcher de remarquer avec étonnement (on me pardonnera ces digressions que je me plais à mêler à mon récit), que dans tout le territoire d'Élée on ne peut y faire naître aucun mulet; et cependant on ne doit en accuser ni le climat, qui n'est pas froid, ni aucune autre cause connue. Les Éléens attribuent cette singularité à une malédiction particulière, qui empêche les mulets de naître dans leur pays (11). Aussi à l'époque où les juments commencent à entrer en chaleur, ils les conduisent chez leurs voisins, et les font saillir, hors

(*) Odyssée. IV, v. 85.

de leur propre territoire, par des ânes; lorsqu'elles sont pleines, ils les ramènent dans l'intérieur.

XXXI. On se rappelle que j'ai déja parlé des plumes qui, suivant ce que rapportent les Scythes, remplissant l'air empêchent de pénétrer et même de voir au-delà des limites de leur pays: je vais dire maintenant quel est mon sentiment sur ce phénomène. Il paraît certain que dans cette contrée il neige habituellement, moins cependant, comme il est naturel, pendant l'été que pendant l'hiver. Tous ceux qui ont vu de près tomber la neige à gros flocons, conviendront, avec moi, que ces flocons ressemblent alors à des plumes; et comme ce pays, situé d'ailleurs au nord, est tout-à-fait inhabitable, à cause de la rudesse des hivers, les Scythes et les nations qui leur sont contiguës, en comparant cette neige avec des plumes, ont dit qu'elles rendaient le pays impénétrable. C'est tout ce que j'ai recueilli sur ces contrées éloignées.

XXXII. Quant aux Hyperboréens, ni les Scythes, ni les peuples qui les avoisinent, n'en parlent. On prétend seulement que les Issédons en ont fait quelque mention; mais j'ai peine à le croire, car alors les Scythes en auraient également parlé comme ils ont parlé des Arimaspes. Cependant Hésiode les cite, ainsi qu'Homère dans ses Épigones; s'il est vrai, toutefois, qu'Homère soit réellement l'auteur du poëme qui porte ce nom.

XXXIII. Les habitants de Délos sont ceux qui

ont donné le plus de détails sur ce peuple. Ils racontent que des offrandes sacrées, enveloppées dans de la paille de froment, et envoyées par des Hyperboréens à Délos, étaient apportées en Scythie; que de la Scythie ces mêmes offrandes passaient successivement d'un peuple limitrophe à un autre, allant toujours vers le couchant, jusques au golfe Adriatique; qu'ensuite prenant leur route vers le midi, les premiers peuples qui les recevaient étaient les Dodoniens; que de chez eux elles arrivaient dans le golfe Malée, d'où elles étaient transportées en Eubée et portées de ville en ville jusques à Caryste; que sans passer par l'île d'Andros, les Carystiens les remettaient à Ténos, et qu'enfin les Téniens les déposaient à Délos. C'est de cette manière que ces offrandes parvenaient dans cette dernière île. On ajoute à ce récit que d'abord les Hyperboréens avaient chargé deux jeunes filles, nommées Hyperoché et Laodice, de porter ces offrandes, et qu'ils les avaient fait accompagner, pour leur sûreté, par cinq de leurs concitoyens (ces cinq envoyés, connus actuellement sous le nom de Perphères, sont honorés particulièrement à Délos), que les Hyperboréens n'ayant vu revenir ni les jeunes filles ni leur escorte, et craignant de n'acquérir jamais la certitude que leurs offrandes fussent arrivées à leur destination, avaient pris le parti d'en envoyer de nouvelles, qu'on eut soin alors d'envelopper dans de la paille de froment, et

qu'ils les portèrent jusques à la limite de leur territoire, en engageant leurs voisins à les faire passer à une autre frontière, et ainsi de suite. C'était par cette voie que les offrandes étaient enfin parvenues à Délos. Au surplus, je connais un fait qui semble avoir quelque rapport à ce sujet; c'est que les femmes de Thrace et de Pæonie, toutes les fois qu'elles sacrifient à Diane souveraine, ne font aucune offrande sans y joindre de la paille de froment.

XXXIV. Les jeunes filles et les jeunes garçons de Délos sont dans l'usage de consacrer leur chevelure en l'honneur des deux vierges envoyées par les Hyperboréens, et qui moururent à Délos. Les jeunes filles coupent la leur avant de se marier, et la roulent autour d'un fuseau qu'elles déposent sur le tombeau des vierges (ce tombeau est situé dans l'enceinte du temple de Diane, en entrant à droite, et ombragé par un olivier qui est né auprès); les jeunes garçons entourent de leurs cheveux un paquet d'herbes, et le déposent aussi sur le même monument. Tels sont les honneurs rendus par les Déliens aux vierges hyperboréennes.

XXXV. Les Déliens racontent en outre qu'avant Hyperoché et Laodice, deux autres jeunes filles, nées également chez les Hyperboréens, nommées Argé et Opis, s'étaient rendues à Délos afin de s'acquitter d'un vœu fait à Lucine pour un heureux accouchement. Ils disent que l'une et l'autre étaient

venues sous la conduite des divinités du lieu, et qu'à ce titre on leur rendait des honneurs particuliers. Les femmes de Délos faisaient à leur intention une quête en chantant l'hymne composé par Olen le lycien, et dans lequel Opis et Argé sont célébrées sous leur nom. Cet usage était passé de Délos dans les îles voisines et dans l'Ionie; la quête s'y faisait en chantant également des hymnes où les mêmes noms se trouvaient répétés (Olen, dont je parle ici, est un poëte originaire de Lycie, qui a composé tous les hymnes anciens chantés à Délos). Une autre cérémonie pratiquée dans ces fêtes consistait à prendre les cendres de l'autel, où les cuisses des victimes avaient été brûlées, pour aller les répandre sur les tombeaux d'Opis et d'Argé. Ils sont situés derrière le temple de Diane, en tournant vers l'orient, et près du lieu où mangent les Céens quand ils viennent visiter ce temple.

XXXVI. Voilà tout ce que je puis dire des Hyperboréens : je passerai même sous silence la fable d'un certain Abaris Hyperboréen, que l'on dit avoir fait, porté sur une flèche et sans manger, le tour de la terre entière. Ce qu'il faut conclure cependant, c'est que s'il existe réellement des Hyperboréens il doit aussi exister des Hyperaustraliens (12). Du reste, je ne puis m'empêcher de rire un peu de tous ceux qui se mêlent de décrire les contours de la terre, sans être guidés par aucun raisonnement solide; qui, par

exemple, nous peignent l'océan embrassant dans son cours toute la terre, qu'ils nous font ronde comme si elle eût été travaillée au tour, et qui, de plus, veulent que l'Europe soit égale à l'Asie. Sur ce dernier point, je vais au moins faire voir en peu de mots quelle est la véritable grandeur de chacune de ces deux parties du monde, et quelle est la figure de l'une et de l'autre.

XXXVII. En Asie, la Perse est bornée par la mer du midi (13), connue sous le nom de mer Érythrée. Au-dessus des Perses, en remontant vers le nord, sont les Mèdes; au-dessus des Mèdes, les Saspires; et au-dessus de ceux-ci, les habitants de la Colchide, qui confine à la mer du nord (*), où le Phase a son embouchure. Ces quatre nations occupent, comme on voit, l'espace compris d'une mer à l'autre.

XXXVIII. A partir des extrémités de cet espace, et marchant vers l'occident, se présentent deux grandes régions, ayant chacune la forme d'une péninsule, et qui vont aboutir à la mer. Je vais les décrire. La première, dans sa partie septentrionale, commence au Phase, suit les contours des rivages du Pont-Euxin et de l'Hellespont, jusqu'au cap Sigée, dans la Troade; tandis que dans sa partie méridionale, prenant son origine au golphe Myriandrique, sur la côte de Phénicie, elle s'étend le long de la mer jusqu'au promon-

(*) Mer du Nord, le Pont-Euxin, par rapport aux Perses.

toire Triopium. Cette première péninsule est habitée par trente peuples différents.

XXXIX. La seconde péninsule commence à la Perse proprement dite, et longe les bords de la mer Érythrée. Elle comprend, en premier lieu, les côtes maritimes de la Perse, ensuite l'Assyrie; enfin, après l'Assyrie l'Arabie, et vient se terminer (non pas réellement, mais par une sorte de convention adoptée) (14), au golfe Arabique, dans lequel Darius a introduit le canal tiré du Nil (15). Entre la Perse et la Phénicie est un immense pays, dont le prolongement se dirige vers notre mer Méditerranée, renfermant la Syrie-Palestine jusqu'à l'Égypte, où il finit. Il fait la limite de cette seconde péninsule, et ne comprend que les trois peuples que j'ai nommés plus haut, les Perses, les Assyriens, et les Arabes. Telle est l'extension de l'Asie vers le couchant, à partir de la Perse.

XL. A l'orient, l'Asie comprend, au-delà de la Perse, de la Médie, du pays des Saspires et de la Colchide, toute la région bornée au midi par la mer Érythrée, et au nord, par la mer Caspienne et le fleuve Araxe, dont le cours se dirige vers le soleil levant. Ainsi l'Asie est habitée jusqu'à l'Inde, mais au-delà, en allant vers l'orient, ce n'est plus qu'un désert sur lequel on ne sait rien. On peut déduire de cette description la grandeur réelle et la figure de l'Asie.

XLI. La Libye, comme contiguë à l'Égypte (16),

est, en quelque sorte, une dépendance de la seconde des deux péninsules dont je viens de parler, et qui est très-étroite dans la partie où elle touche à l'Égypte, puisque de la mer Méditerranée à la mer Érythrée, on compte en tout cent mille orgyes, qui ne font que mille stades; mais à partir de cette espèce d'isthme, la région s'élargit considérablement et devient la Libye proprement dite.

XLII. Je m'étonne, au surplus, que quelques-uns aient voulu diviser la terre en trois parties, la Libye, l'Asie et l'Europe, et déterminer leurs limites réciproques. Il existe une trop grande disproportion entre ces trois parties pour admettre une telle division. L'Europe seule, à la prendre en longueur, est aussi étendue que les deux autres (17), mais si on ne la considère que par sa largeur, elle leur est bien inférieure, et on ne peut plus admettre de comparaison entre elles. En effet, il est évident que la Libye est entièrement entourée par la mer, à l'exception du petit côté par lequel elle confine à l'Égypte, et la démonstration complète de cette vérité a eu lieu, pour la première fois, sous le règne de Nécos. Nous savons que lorsque ce roi d'Égypte eut abandonné le projet de creuser le canal entre le Nil et le golfe d'Arabie, il détacha des vaisseaux montés par des Phéniciens, qui eurent ordre de rentrer dans la mer du Nord, par les colonnes d'Hercule, et de revenir ainsi en Égypte. Ces

Phinéciens, partis du golfe Arabique, naviguèrent sur la mer du midi. Lorsque l'automne arrivait (18), quelle que fût la contrée de la côte de la Libye où ils se trouvassent, ils y abordaient et ensemençaient des terres. Ils attendaient ensuite l'époque de la moisson, et lorsqu'ils avaient recueilli le grain, se remettaient en mer. Leur voyage, conduit de cette manière, dura deux années. Dans la troisième, parvenus à la hauteur des colonnes d'Hercule, ils changèrent de direction pour les passer, et revinrent en Égypte. Ils rapportèrent un fait que je ne crois pas, mais qui peut-être ne paraîtra pas indigne de foi à tout autre, c'est qu'en faisant le tour de la Libye ils avaient eu le soleil à droite (19). C'est ainsi que la figure de la Libye a été connue pour la première fois.

XLIII. Ce fut sans doute d'après ce voyage que les Carthaginois ont dit qu'ils la connaissaient aussi (20), puisque la tentative faite par Sataspe, fils de Téaspis, de la tribu perse des Achæménides, n'a pas réussi, et qu'il ne fit pas le tour de la Libye comme il avait été chargé de le faire. Effrayé, au contraire, de la longueur de la navigation et de la solitude des mers qu'il avait à parcourir, il revint sur ses pas, sans exécuter une entreprise que sa mère lui avait imposée comme punition, et voici à quelle occasion. Sataspe avait fait violence à la fille de Zopyre, fils de Mégabyse, et fut condamné à mort pour ce crime, sous le

règne de Xerxès. Sa mère, sœur de Darius, pour obtenir la révocation de cette sentence, proposa d'imposer à son fils, comme une peine plus grave, l'obligation de faire par mer le tour de la Libye, et de revenir dans le golfe Arabique. Xerxès consentit à cette proposition, et Sataspe se rendit en Égypte. Il y prit des vaisseaux et des matelots, fit voile vers les colonnes d'Hercule, traversa le détroit et doubla le promontoire de la Libye, connu sous le nom de Soloëis, faisant route au midi. Mais après avoir tenu la mer pendant plusieurs mois, et les bornes de son voyage reculant sans cesse devant lui, il prit le parti de retourner et de revenir en Égypte. En rendant compte de son expédition à Xerxès, il lui dit : « Qu'au point « le plus extrême de sa route, il avait navi- « gué le long d'un rivage habité par une espèce « d'hommes d'une très-petite stature ; que ces « hommes étaient vêtus d'habits de feuilles de « palmier, et que lorsqu'ils avaient aperçu les « vaisseaux, ils s'étaient enfuis vers les mon- « tagnes, abandonnant entièrement les villes. Il « ajouta qu'il était entré dans ces villes, mais « qu'il n'y avait causé aucun dommage et s'était « borné à enlever quelques troupeaux. Quant au « motif qui l'avait empêché d'achever le tour de « la Libye, il donna pour raison que le vaisseau « qu'il montait n'avait pu aller plus avant et « s'était arrêté dans sa course. » Xerxès n'admit point cette excuse ; et, irrité de ce que Sataspe

n'avait point rempli l'obligation qui lui était imposée, le fit mettre à mort, en punition de son premier crime. Un eunuque de ce Sataspe s'enfuit à Samos dès qu'il eut connaissance de la mort de son maître. Il y porta de grandes richesses, dont il fut dépouillé par un des habitants dont je sais le nom, mais que je veux taire.

XLIV. Darius fit reconnaître plusieurs parties de l'Asie. Il voulut, entre autres, rechercher dans quelle mer l'Indus, le second fleuve après le Nil, qui nourrisse des crocodiles, avait son embouchure, et fit partir pour cette découverte des vaisseaux montés par des hommes en état de lui faire des rapports exacts. De ce nombre était Scylax, citoyen de Caryandie. La flotte partie de la ville de Caspatyre, dans la province de Pactyice, descendit le fleuve vers l'océan, jusques à la mer; ensuite, faisant voile vers le couchant, elle arriva, après trente mois de navigation, dans le même port d'où le roi d'Égypte avait fait partir les Phéniciens pour entreprendre, comme je l'ai dit plus haut, le tour de la Libye. A la suite de l'expédition de Scylax, Darius soumit les Indiens, et ses flottes fréquentèrent la mer de l'Inde. Ainsi toute l'Asie, à l'exception de la partie située à l'orient, au-delà de l'Inde (21), fut connue, et l'on vit qu'elle présentait à-peu-près la même figure que la Libye.

XLV. Quant à l'Europe, personne n'a jusqu'ici pu s'assurer avec évidence, ni du côté de l'orient,

ni du côté du nord, si elle est réellement entourée par la mer. On sait seulement, comme on l'a vu plus haut, que dans le sens de sa longueur elle égale les deux autres parties du monde prises ensemble. Il m'est aussi assez difficile d'expliquer par quelle raison, la terre étant une, on a songé à la distinguer par trois noms différents, dont chacun se tire de celui d'une femme, et pourquoi ce sont deux fleuves qui forment les limites entre ces parties (22), l'un le Nil, fleuve d'Égypte, et l'autre le Phase, fleuve de la Colchide (quelques-uns substituent à ce dernier fleuve le Tanaïs qui se jette dans le palus Méotide, et le détroit Cimmérien) (23). Je n'ai pas même pu savoir les noms de ceux qui ont fait ces trois grandes divisions, ou qui leur ont donné les dénominations qu'elles portent. On croit néanmoins, d'après ce que rapportent les Grecs, que la Libye fut ainsi nommée du nom d'une femme indigène, et qui s'appelait Libya, et l'Asie du nom de la femme de Prométhée. Cependant les Lydiens réclament pour eux l'honneur d'avoir donné le nom à l'Asie, et soutiennent qu'il vient non pas de la femme de Prométhée, mais d'Asias, fils de Cotys, petit-fils de Manés, et que la tribu Asiade, qui existe à Sardes, tire le sien de la même origine. Quant à l'Europe, personne ne sait, comme je l'ai déja dit, si elle est entièrement entourée par la mer, ni de qui elle a pris son nom, ni quel est celui qui le lui a imposé, à moins que l'on ne suppose,

avec quelques-uns, qu'elle le tienne d'Europe de Tyr, et que jusques-là cette partie du monde n'ait pas eu plus que les autres de nom distinctif. Il faut cependant remarquer que cette Europe de Tyr était évidemment née en Asie, qu'elle n'a jamais mis le pied sur le continent que les Grecs nomment Europe, et qu'elle n'a voyagé que pour aller de Phénicie en Crète, et retourner de Crète en Lycie. C'est tout ce que j'ai à dire sur ce sujet. Nous ne nous servirons pas moins de ces noms qui sont aujourd'hui consacrés par l'usage.

XLVI. Les bords du Pont-Euxin, vers lesquels Darius allait porter la guerre, ne sont habités que par des peuples non civilisés, si l'on en excepte les Scythes; et l'on n'y connaît aucune nation à mettre en parallèle avec eux pour les lumières ni aucun homme plus célèbre que le Scythe Anacharsis. Il faut même avouer, quoique le reste de leurs institutions me plaise fort peu, que dans un point très-important pour les hommes, ils ont plus sagement que par-tout ailleurs combiné leur manière de vivre. Le grand avantage qu'ils y trouvent consiste en ce qu'il est impossible à ceux qui essayent de leur faire la guerre de se dérober à eux, tandis qu'au contraire il est impossible à qui que ce soit de les joindre, s'ils ne veulent pas se laisser atteindre. En effet, puisqu'ils n'ont ni ville ni murailles, que leurs chariots sont leur unique habitation, qu'ils trans-

portent leur maison par-tout où il leur plaît, qu'ils combattent tous à cheval avec l'arc, qu'ils ne se nourrissent jamais des produits de la charrue, mais seulement de leurs bestiaux; comment ne seraient-ils pas à-la-fois invincibles, et, pour ainsi dire, introuvables?

XLVII. Ils tiennent tous ces avantages de la nature de leur pays parfaitement plat, et trouvent encore dans les fleuves qui le traversent de puissants moyens de défense. La surface du terrain, tout en plaines, abonde d'ailleurs en pâturages et en sources, et les fleuves ou rivières, proprement dits, sont, en Scythie, aussi nombreux que le sont les simples canaux en Égypte. Je citerai, parmi ces fleuves, ceux qui sont les plus célèbres, et navigables au-dessus de leur embouchure: l'Ister qui se jette dans la mer par cinq bouches, le Tyras, l'Hypanis, le Borysthène, le Panticapès, l'Hypacyris, le Gerrhus, le Tanaïs; et je vais décrire leur cours.

XLVIII. L'Ister (*), le plus grand de tous les fleuves que nous connaissions, roule une même quantité d'eau dans l'été et dans l'hiver. Il vient du couchant, et se présente le premier en Scythie. Il doit son volume au grand nombre de rivières qu'il reçoit. La Scythie lui en fournit cinq: une que les Scythes nomment Porata, et les Grecs

(*) Le Danube.

Pyretos, le Tiarantus, l'Ararus, le Naparis et l'Ordessus. La première de ces cinq rivières est très-grande, elle court à l'orient et elle se réunit à l'Ister; le Tiarantus, plus petit, se dirige en grande partie au couchant; l'Ararus, le Naparis et l'Ordessus, qui coulent entre ces deux rivières, vont comme elles se jeter dans l'Ister. Telles sont les rivières de Scythie qui grossissent l'Ister.

XLIX. Le Maris, sortant du pays des Agathyrses, se jette aussi dans le même fleuve, qui reçoit en outre trois autres grandes rivières; celles-ci descendent des sommets de l'Hæmus et coulent au nord : elles se nomment l'Atlas, l'Auras et le Tibisis. De la Thrace et du pays des Thraces Crobysiens, l'Athrys, le Noès et l'Artanès viennent encore tomber dans l'Ister. Le Scios, qui descend de la Pæonie et du mont Rhodope, en traversant l'Hæmus par le milieu, lui porte également ses eaux. L'Angrus, sortant de l'Illyrie, après avoir coulé vers le nord et arrosé les champs Triballiques, se joint au Brongus, pour se jeter avec lui dans l'Ister, où ces deux grands fleuves entrent réunis. Enfin, il reçoit le Carpis et l'Alpis, dont les sources se trouvent dans le pays situé au-dessus des Umbres, et qui se dirigent l'un et l'autre au nord. Du reste, après avoir pris sa source chez les Celtes, les plus reculés de tous les peuples situés aux extrémités occidentales de l'Europe, si l'on en excepte les Cynètes, ce grand fleuve traverse entièrement cette partie du

monde, et c'est à la fin de ce long cours qu'il vient baigner un des côtés de la Scythie.

L. L'Ister, grossi des eaux de toutes les rivières que je viens de nommer et de beaucoup d'autres encore, devient un fleuve immense; et, à ne considérer que le volume de ses eaux, il l'emporte en grandeur sur le Nil, qui ne reçoit dans son cours ni rivière, ni même aucune source dont il puisse s'accroître (24). De plus, l'Ister est également plein pendant l'été et pendant l'hiver, et je crois pouvoir en expliquer la raison. Il reste le même en hiver ou varie à peine, parce que dans le climat sous lequel il coule il pleut alors très-peu, tandis que la terre est ensevelie sous la neige. Cette neige, tombée en grande abondance pendant l'hiver, se fond à l'approche de l'été; les eaux qu'elle fournit se rendent dans l'Ister, et le fleuve se grossit de leur masse, à laquelle se joignent des pluies fréquentes et très-fortes: car l'été est la saison pluvieuse de ces contrées. Ainsi, autant la quantité d'eau élevée de l'Ister par l'ardeur du soleil est plus considérable pendant l'été que pendant l'hiver, autant celle qui rentre dans son lit en été l'emporte sur celle qui lui arrive en hiver. Et ces quantités, opposées réciproquement l'une à l'autre, produisent une sorte d'équilibre, d'où il résulte que le fleuve paraît constamment du même volume.

LI. Tel est l'Ister, un des fleuves de la Scythie.

Après lui vient le Tyras : il court du nord au midi, et sort d'un vaste lac, qui sert de limite entre la Scythie et la Neuride. A son embouchure habitent les Grecs-Tyrites.

LII. Le troisième fleuve est l'Hypanis, qui prend sa source en Scythie, dans un grand lac qu'on a assez justement nommé la mère de l'Hypanis, et autour duquel paissent des troupeaux de chevaux sauvages blancs. Le fleuve, sortant du lac, coule dans un canal peu considérable : pendant les cinq premiers jours de navigation, ses eaux sont douces, mais pendant les quatre derniers elles sont amères. Leur mauvaise qualité provient d'une source qui tombe dans le fleuve, et qui est d'une telle amertume, que, bien qu'elle soit d'un très-petit volume, elle infecte de sa saveur tout l'Hypanis, fleuve encore assez considérable parmi ceux du second ordre. Cette source se trouve dans les montagnes situées sur les confins du pays des Scythes cultivateurs et des Alazons. En langue scythe, on lui donne, ainsi qu'au lieu où elle prend naissance, le nom *d'Exampée :* ce mot traduit en la nôtre, signifie les voies sacrées. Le Tyras et l'Hypanis sont, à leur origine, très-rapprochés l'un de l'autre, mais dans la suite de leur cours, ils s'éloignent et laissent au milieu d'eux un large intervalle.

LIII. Le quatrième fleuve de la Scythie est le Borysthène. C'est après l'Ister le plus grand, et celui qui, selon mon opinion, surpasse, par la

fécondité qu'il répand, les fleuves de la Scythie, et même ceux des autres pays, si l'on en excepte le Nil, avec lequel on ne peut rien comparer au monde; mais après lui le Borysthène l'emporte sur tous. Ses bords étalent les pâturages les plus beaux et les plus salutaires. Il fournit les poissons les plus excellents et en grande abondance. Ses eaux sont agréables à boire. Il coule pur et limpide, même lorsque les fleuves voisins sont limoneux. Les plus riches moissons croissent sur ses rives, et l'herbe la plus épaisse s'élève dans les lieux non cultivés. Des salines naturelles, formées à son embouchure, donnent un sel solide, dans une quantité inépuisable. On y pêche de grands cétacées sans arètes, connus sous le nom d'antacées et propres à être salés (25). Enfin, ce fleuve offre une foule de productions également admirables. On sait que son cours vient du nord pendant l'espace de quarante jours de navigation, en remontant jusqu'à un lieu nommé Gerrhus. Au-delà, on ignore quelles sont les régions qu'il parcourt. Il paraît seulement qu'il ne traverse qu'un pays désert avant d'entrer chez les Scythes cultivateurs qui habitent ses bords, dans un espace de dix jours de navigation. Au surplus, je ne puis pas plus indiquer quelles sont les sources du Borysthène que celles du Nil, et je ne crois pas qu'aucun Grec soit à cet égard mieux instruit que moi. En s'approchant de la mer, le Borysthène se mêle à l'Hypanis, et se jette avec lui dans les

mêmes marais (26). Le terrain intermédiaire entre ces deux fleuves forme une saillie qui porte le nom de promontoire d'Hippolaüs. On y voit un temple élevé en l'honneur de Cérès. Au-delà de ce temple, et sur les bords de l'Hypanis, vivent les Borysthénites. Voilà ce que j'avais à dire sur ces deux fleuves.

LIV. Le cinquième dont j'ai à parler est le Panticapès. Il vient du nord, et prend sa source dans un lac. L'espace qui se trouve entre ce fleuve et le Borysthène est habité par les Scythes cultivateurs. Il arrose ensuite l'Hylée, et se confond avec le Borysthène.

LV. Le sixième est l'Hypacyris. Il sort également d'un lac; et, après avoir traversé par le milieu le pays des Scythes nomades, va se jeter dans la mer près de la ville de Carcinitis, laissant à droite l'Hylée et la contrée que l'on appelle la carrière d'Achille.

LVI. Le septième est le Gerrhus. Ce fleuve n'est qu'une branche du Borysthène (27). Il en sort dans la partie connue de son cours, et on le distingue alors du Borysthène par le nom de Gerrhus, pris de celui du pays même où cette séparation a lieu. Il coule vers la mer, et servant de limite entre le pays des Scythes nomades et celui des Scythes royaux, il va se jeter dans l'Hypacyris.

LVII. Le huitième est le Tanaïs. Ce fleuve tire sa source d'un vaste lac, et a son embouchure

dans celui que l'on appelle le palus Méotide, qui sépare les Scythes royaux des Sauromates. Le Tanaïs reçoit dans son cours une rivière nommée l'Hyrgis.

LVIII. Tels sont les fleuves célèbres qui arrosent la Scythie. On remarque que les pâturages du pays fournissent une herbe qui a la propriété de produire une très-grande abondance de bile chez les bestiaux qui s'en nourrissent, comme il est facile de s'en convaincre à l'ouverture du corps des animaux (28).

LIX. Après avoir décrit les grands avantages que le pays offre, je parlerai des institutions et des lois en usage parmi les Scythes. Les seuls dieux auxquels ils rendent un culte sont d'abord Vesta, leur principale divinité; ensuite Jupiter, et la Terre, qu'ils regardent comme sa femme: puis, au troisième rang, Apollon, Vénus-Uranie, Hercule et Mars. Les Scythes en général ne reconnaissent point d'autres divinités, mais les Scythes royaux sacrifient en outre à Neptune. Dans leur langue, ils donnent à Vesta le nom de *Tabiti*, et à Jupiter, très-sensément suivant mon opinion, celui de *Papæus* (29). La Terre s'appelle *Apia*, Apollon, *Œtosyrus*, Vénus-Uranie, *Artimpasa*, Neptune, *Thamisadas*. Du reste, ils ne consacrent à leurs dieux ni temples, ni autels, à l'exception de Mars seul auquel ils ont jugé à propos d'en élever.

LX. Dans toutes leurs cérémonies religieuses,

les sacrifices ont lieu de la même manière, et voici comment ils se font. La victime est debout ayant les jambes de devant enlacées dans une corde, le sacrificateur se tient derrière l'animal, et, en tirant l'extrémité de cette corde, le renverse. Dès qu'il est tombé par terre, on invoque le Dieu auquel le sacrifice est offert, et le sacrificateur tournant un bâton, qui passe dans un nœud coulant jeté autour du cou de la victime, l'étrangle. Il n'y a ni feu allumé, ni auspices, ni libations. L'animal étranglé est seulement écorché, et ensuite on le fait cuire.

LXI. Comme la Scythie est entièrement dépourvue d'arbres, et que l'on n'y trouve pas même le bois nécessaire pour faire cuire les viandes, après avoir écorché les victimes, on dépouille les os de la chair qui leur était attachée, et on jette les viandes dans des chaudières fabriquées dans le pays, lorsqu'il s'en trouve sous la main. Ces chaudières sont assez semblables aux cratères lesbiens, si ce n'est qu'elles sont beaucoup plus grandes; et l'on y cuit les viandes, en faisant le feu avec les os que l'on a recueillis. Si ces chaudières manquent, on rassemble les morceaux dans l'enveloppe du ventre même de la victime, on y mêle de l'eau, et on les fait cuire en brûlant également les os. La capacité du ventre de l'animal est assez grande pour contenir facilement toute la chair séparée des os et coupée en morceaux. De cette manière un bœuf sert à se cuire lui-même,

et il en est ainsi de toute autre espèce de victime. Lorsque les viandes sont prêtes, celui qui fait le sacrifice offre les prémices des chairs et des entrailles en les jetant en l'air en avant de lui. Les Scythes sacrifient toutes sortes de bétail et principalement des chevaux.

LXII. Ce mode de sacrifices est en usage chez les Scythes pour toutes leurs divinités, sans distinction, à l'exception de Mars; ceux qui s'offrent à ce Dieu, se font d'une autre manière. Dans chaque district ils élèvent près du lieu où les magistrats tiennent leurs séances, ce qu'ils appellent le temple de Mars, et voici comment il est construit. On rassemble un grand nombre de fascines de sarment, que l'on entasse dans un espace long de trois stades, et de même largeur, sur une hauteur moindre, en ménageant au-dessus une surface plane et quadrangulaire. Trois des côtés de cet amas sont coupés à pic, un seul est en pente et accessible. Cent cinquante chariots sont chaque année occupés à transporter les fascines de sarment nécessaires pour ces constructions, que les hivers endommagent toujours. Sur tous ces édifices s'élève un vieux cimeterre de fer, que l'on dit être le simulacre du dieu Mars, et c'est à ce cimeterre que les Scythes, tous les ans, offrent en sacrifice des bestiaux et des chevaux. Ces offrandes sont beaucoup plus nombreuses que celles que reçoivent les autres divinités. C'est aussi à ce même simulacre que des prisonniers faits à la guerre,

ils sacrifient un homme sur cent, non pas comme les victimes ordinaires, mais avec des cérémonies différentes. Après avoir versé du vin sur la tête des prisonniers, ils les égorgent au-dessus d'un vase; portant ensuite ce vase sur l'amas de sarments, ils arrosent le cimeterre avec le sang qu'il contient. Cette aspersion faite sur la plateforme de l'édifice, ils en descendent, puis coupent l'épaule et la main droites à tous les hommes qu'ils ont égorgés, et dont les corps sont restés à terre; lancent dans l'air ces membres, et les laissent où ils sont tombés, ainsi séparés du tronc. Ils sacrifient ensuite des victimes ordinaires, et se retirent.

LXIII. Tels sont leurs divers sacrifices : ils n'immolent jamais de porcs, et ne veulent même pas qu'on en nourrisse dans le pays.

LXIV. Je vais actuellement parler de leur manière de faire la guerre. Un Scythe boit toujours le sang du premier homme qu'il a jeté par terre. Il coupe les têtes de tous les ennemis qu'il tue et les présente au roi, et ce n'est qu'en les apportant qu'il a droit au partage du butin, sinon, il n'y est pas admis. Il écorche ces têtes en taillant la peau en cercle autour des oreilles, et la détache ainsi de la partie osseuse. Après cette opération, il en racle exactement toute la partie charnue avec une côte de bœuf, puis, en frottant cette peau entre ses mains pour l'assouplir, il en fait une espèce de serviette dont il

se sert pour manger. Les Scythes suspendent ces peaux ainsi préparées à la bride du cheval qu'ils montent, et tirent vanité de ces trophées. Celui qui en possède le plus passe pour le plus brave. Il en est même quelques-uns qui font des espèces de manteaux, de plusieurs de ces peaux cousues ensemble, à-peu-près dans la forme des habits de nos bergers, et s'en revêtent. Plusieurs aussi sont dans l'habitude d'écorcher la main droite des hommes qu'ils ont tués, et de faire de ces peaux, auxquelles ils laissent les ongles, la couverture de leurs carquois. Ces sortes d'ornements ont de l'éclat, car la peau de l'homme est épaisse, brillante, et ne le cède en blancheur à aucune autre. D'autres enfin, enlevent la peau entière des hommes et, l'étendant sur des bâtons, la portent à cheval pour la faire voir.

LXV. Quant à la partie osseuse de la tête, non pas de tous ceux qu'ils ont tués, mais seulement de leurs plus grands ennemis, ils la préparent ainsi. Ils la scient d'abord au-dessous des sourcils, et nettoyent ensuite avec soin la cavité du crâne. Si le possesseur est pauvre, il se contente d'étendre en-dehors de ce crâne une peau de bœuf et s'en sert comme d'une coupe. Si au contraire il est riche, après avoir garni de même le crâne extérieurement en peau de bœuf, il le dore en-dedans, et en fait usage également pour boire. Ils donnent une semblable préparation aux crânes de ceux de leurs compatriotes, qui,

lorsqu'ils ont eu quelque différent avec eux, ont été remis en leur pouvoir par le jugement du roi (30), et lorsqu'un étranger vient les visiter, s'ils ont quelque considération pour lui, ils lui montrent ces crânes en disant : « Ceux dont vous « voyez les crânes ont été jadis nos amis ou nos « parents, ils nous ont fait ensuite la guerre, et « nous les avons vaincus. » C'est ainsi qu'ils se vantent de leurs hauts-faits.

LXVI. Tous les ans le magistrat du district réunit les Scythes qui habitent son arrondissement, verse en cérémonie du vin mêlé avec de l'eau dans une coupe et en fait boire à tous ceux qui ont tué des ennemis à la guerre. Ceux qui n'ont point eu cette gloire, ne peuvent goûter de la liqueur, et se tiennent honteusement assis à part : c'est pour eux la plus grande marque de mépris. Les guerriers qui ont mis à mort un grand nombre d'ennemis, jouissent d'une distinction particulière; ils reçoivent deux coupes pleines au lieu d'une, et boivent à-la-fois dans l'une et l'autre.

LXVII. On voit chez les Scythes un grand nombre de devins qui se servent de baguettes de saule pour prophétiser. Ils portent avec eux de grands faisceaux de ces sortes de baguettes, et lorsqu'ils veulent opérer, ils les mettent par terre et dénouent le faisceau ; puis ils rangent séparément chaque baguette, en jetant les sorts, et à mesure qu'ils les prononcent, ils réunissent de nouveau une à une les baguettes en paquets.

Cette sorte de divination est nationale parmi eux. Les Énarées, ces semi-hommes, dont j'ai déja parlé (*), et qu'on trouve chez les Scythes, prétendent aussi que Vénus leur a donné le don de la divination; mais ils se servent pour l'exercer de l'écorce de tilleul. Ils fendent cette écorce en trois, et la roulent ou déroulent entre les doigts, en prononçant leurs prédictions.

LXVIII. Lorsque le roi des Scythes est malade, il fait venir près de lui trois des plus célèbres devins, qui jettent les sorts comme je viens de le dire. Ordinairement quand ils les ont jetés, ils déclarent que tel ou tel a parjuré, après avoir fait serment par le foyer du roi, et ils indiquent un de leurs compatriotes comme le coupable (Il faut savoir que chez les Scythes il est d'usage, lorsqu'on veut faire le serment le plus sacré, de jurer par le foyer du roi). Sur cette déclaration, on saisit et on amène celui qu'ils ont désigné. Lorsqu'il est arrivé, les devins l'accusent, et lui disent que leur art leur a fait découvrir qu'il s'est parjuré, quoiqu'il eût fait serment par le foyer du roi, et que c'est par cette raison que le roi se trouve actuellement malade. L'accusé nie le fait, prétend qu'il ne s'est point parjuré, et se plaint vivement de l'accusation. Sur sa dénégation, le roi fait appeler d'autres devins en nombre double; et si les nouveaux arrivés, en jetant les

(*) Livre I, chap. 105. Voyez aussi la note 35, t. I, p. 196.

sorts, déclarent qu'effectivement celui qui est désigné a parjuré, on lui coupe sur-le-champ la tête, et ses biens sont partagés entre les trois premiers devins. Si au contraire les seconds appelés absolvent l'accusé, on en fait venir de nouveaux, et ainsi de suite en grand nombre. Enfin, si la majorité le déclare innocent, les premiers devins sont eux-mêmes condamnés à mort.

LXIX. Leur supplice est très-rigoureux. On remplit un chariot de sarments de vigne, et on y attèle des bœufs. Les condamnés sont placés au milieu de ces sarments, enchaînés par les pieds, les mains liées derrière le dos, et un baillon dans la bouche. Ensuite on met le feu aux sarments, et les bœufs irrités par la flamme qui les poursuit, se mettent à courir. Plusieurs de ces bœufs périssent dans le feu avec les devins. D'autres à moitié brûlés parviennent à échapper, lorsque le timon qui les retient est consumé. Ces devins, auxquels on donne alors le nom de faux prophètes, sont encore exposés au même supplice, pour d'autres causes. Quand c'est le roi qui condamne un accusé à mort, les enfants mâles partagent le sort de leurs pères, mais on ne fait aucun mal aux filles.

LXX. Les Scythes observent quelques cérémonies particulières pour se lier réciproquement par des serments. On verse du vin dans une grande coupe, et on y mêle du sang que les contractants tirent de leur corps avec la pointe d'une

alène, ou en se coupant une petite portion de chair. Chacun trempe dans la coupe où le mélange s'est fait, son sabre et ses flèches, sa sagare et son javelot : cette cérémonie est accompagnée de grandes imprécations. Ensuite, ceux qui ont fait le serment boivent le vin et le sang, et en donnent à boire aux personnages les plus distingués de leur suite.

LXXI. Les tombeaux des rois Scythes sont dans le pays des Gerrhes, au point où le Borysthène cesse d'être navigable, en remontant. Dès que le roi est expiré, on creuse dans ce lieu une grande fosse carrée, et aussitôt qu'elle est terminée, on y transporte le cadavre. Le corps est enduit de cire, et la capacité de l'abdomen, qu'on a ouvert et nettoyé, est remplie de souchet odorant pilé, d'aromates et de graines de selin et d'aneth : cette cavité se recoud par derrière. Le cadavre ainsi préparé est conduit sur un chariot d'un peuple à l'autre. Ceux qui le reçoivent à son passage, pour marquer leur douleur, imitent ce que les Scythes royaux ont fait en signe de deuil. Ils se coupent le bout des oreilles, se rasent les cheveux, se font des entailles aux bras, se découpent le front et le nez, et se percent la main gauche avec une flèche. Cependant le chariot traverse successivement le pays soumis à la domination des Scythes, et le cortége qui l'a d'abord accompagné à son départ, s'accroît continuellement de tous ceux qui se réunissent à lui, pen-

dant qu'il passe sur chaque territoire, et qui ne le quittent plus. Enfin le convoi atteint le pays des Gerrhes, le dernier de ceux qui reconnaissent la domination des Scythes, et où sont les sépultures des rois. Lorsque le corps a été déposé sur un lit dans le tombeau préparé, on place ça et là autour du mort des piques pour soutenir diverses pièces de bois sur lesquelles on étend des claies d'osier en forme de toiture. En même temps on étrangle et l'on enterre, dans un lieu réservé sur la largeur du tombeau, une des concubines du roi, un échanson, un cuisinier, un écuyer, un secrétaire, un huissier, des chevaux, enfin les prémices de tout ce que le roi possédait, ainsi que des flacons d'or; les Scythes ne connaissent l'usage ni de l'argent ni de l'airain. On élève ensuite sur le tout un tertre, que l'on travaille à l'envi à porter le plus haut possible.

LXXII. Après une année révolue, d'autres cérémonies ont lieu. Parmi les domestiques du roi, qui sont toujours Scythes d'origine (le roi n'a point d'esclaves achetés et se fait servir par qui bon lui semble), cinquante hommes choisis comme les plus distingués et les mieux faits, sont étranglés, et l'on tue en même temps un pareil nombre des plus beaux chevaux. On enlève les intestins du corps des hommes et des chevaux, on remplit le vide avec de la paille et l'on recoud la peau. On place ensuite un demi-cercle en bois, sou-

tenu par deux pieux fichés perpendiculairement en terre, et plus loin à une certaine distance, un second demi-cercle, porté de la même manière sur deux autres pieux. Lorsque le nombre nécessaire de ces sortes de chassis a été construit, on monte dessus les corps des chevaux empaillés et traversés jusqu'au cou par une barre épaisse de bois; ces corps reposent ainsi dans les demi-cercles dont j'ai parlé, l'antérieur servant à soutenir les épaules, et celui de derrière les cuisses et le ventre; les jambes de l'animal restent suspendues à quelque distance de terre. Après on ajuste les mords et les brides, dont les extrémités sont attachées en arrière à l'un des pieux. Les choses ainsi disposées, on met sur les chevaux les corps des cinquante domestiques étranglés, on les y assujettit au moyen d'un pieu pointu qui, pour maintenir le corps droit, y pénètre jusqu'au cou, et dont l'extrémité entre dans un trou pratiqué sur le morceau de bois qui traverse le corps du cheval. Enfin, après avoir rangé tous ces cavaliers en cercle autour du monument, les hommes chargés de cette opération se retirent.

LXXIII. Telles sont les cérémonies usitées pour les funérailles des rois. Quant aux autres Scythes, lorsqu'ils viennent à mourir, les plus proches parents du mort placent son corps sur un chariot, et le promènent chez tous leurs amis. Chacun des Scythes chez lequel le corps est conduit donne un festin à tous ceux qui l'accompagnent,

et on sert devant le défunt une part comme à tous les autres convives. Ces visites durent pendant quarante jours, au bout desquels on enterre le mort. Il me reste actuellement à dire comment les Scythes se purifient après avoir terminé ces funérailles. Ils commencent par se frotter et se laver la tête avec soin; puis pour se nettoyer le corps, ils fixent autour d'eux trois pieux de bois inclinés l'un vers l'autre. Ils tendent sur ces pieux des morceaux d'étoffe de laine foulée, joints ensemble très-exactement, et placent au centre de cette espèce d'enclos des pierres rougies au feu.

LXXIV. La Scythie produit le chanvre, plante assez semblable au lin, mais qui est beaucoup plus épaisse et s'élève plus haut. Elle croît spontanément et cultivée. C'est avec elle que les Thraces se font des vêtements peu différents de ceux qui sont tissus en lin. Effectivement, à moins d'y être très-exercé, il est difficile de distinguer si leur habillement est de lin ou de chanvre, et certes celui qui n'aurait jamais vu cette dernière plante ne douterait pas que l'étoffe ne fût de lin.

LXXV. Ce sont les graines de cette plante que les Scythes emploient pour se purifier. Ils les introduisent sous les couvertures de laine dont je viens de parler, et les font tomber sur les pierres étincelantes de feu. Il s'en élève sur-le-champ une vapeur si abondante, que je ne connais en

Grèce aucune étuve plus chaude. Les Scythes aiment extraordinairement ce bain de sueur, et poussent des cris quand ils le prennent. Il leur tient lieu de bains ordinaires, car ils n'emploient jamais l'eau pour se laver le corps. Les femmes suivent une autre méthode. Elles prennent du bois de cyprès, de cèdre, et d'un autre arbre qui produit une sorte d'encens, broyent ce bois arrosé d'eau, et en forment une pâte très-épaisse, dont elles se couvrent le corps et la figure. Cet enduit leur donne une odeur agréable, et après l'avoir gardé pendant deux jours, la peau, lorsqu'elles le détachent, se trouve parfaitement nettoyée et éclaircie.

LXXVI. Les Scythes ont en général de l'aversion pour tous les usages étrangers, et principalement pour ceux des Grecs, ainsi qu'ils l'ont fait voir d'abord à l'égard d'Anacharsis, et une autre fois au sujet de Scylès. Anacharsis, après avoir voyagé chez un grand nombre de nations différentes, et s'être fait remarquer par sa grande sagesse, s'était mis en route pour retourner dans sa patrie. Embarqué sur l'Hellespont, il arriva à Cyzique au moment où les habitants de la ville célébraient la fête de la mère des dieux. Il y prit part, et fit vœu, s'il arrivait heureusement chez lui, d'offrir à la déesse un sacrifice selon le rit qu'il avait vu observer par les Cyzicéniens, et d'établir une veillée religieuse en son honneur. Il revint en effet en Scythie,

et aborda dans l'Hylée; cette contrée, voisine de celle que l'on appelle la Carrière d'Achille, abonde en arbres de toute nature. A son débarquement, il accomplit son vœu et célébra la fête, où il se fit voir jouant du tympanon, et ayant des images de la déesse suspendues au cou. Un des Scythes présents s'empressa d'en aller avertir le roi. Saulius, c'était le nom de ce roi, se rendit sur les lieux, et ayant vu par lui-même l'action d'Anacharsis, le tua sur-le-champ d'un coup de flèche. Aujourd'hui même, si l'on fait quelque question à des Scythes sur le compte d'Anacharsis, ils répondent qu'ils ne le connaissent pas : ils ne peuvent encore lui pardonner d'avoir voyagé dans la Grèce et pratiqué des cérémonies étrangères. Au surplus, j'ai su de Timnès, tuteur d'Arispithès, qu'Anacharsis était l'oncle paternel d'Indathyrse, roi des Scythes, et qu'il était fils de Gnurus, petit-fils de Lycus, et arrière-petit-fils de Spargapithès. Si cela est exact, et qu'Anacharsis fût réellement de cette maison, qu'il apprenne chez les morts qu'il a été tué par son propre frère, car Indathyrse était fils de Saulius, et c'est Saulius qui a tué Anacharsis.

LXXVII. Cependant j'ai entendu raconter diversement les choses par les Péloponnésiens. Ils prétendent qu'Anacharsis avait été envoyé par le roi des Scythes en Grèce pour s'y instruire, et qu'à son retour il avait dit à celui qui lui avait donné cette mission, « que tous les Grecs s'ap-

« pliquaient à l'étude des sciences et des arts, à « l'exception des Lacédémoniens, mais que ceux-« ci avaient, sur les autres, l'avantage d'être les « seuls qui sussent parler et répondre avec pru-« dence et mesure. » Cette version est une fable dont les Grecs même se moquent, et il paraît constant qu'Anacharsis périt comme je l'ai rapporté, pour avoir adopté des usages étrangers et les mœurs des Grecs.

LXXVIII. Long-temps après cet évènement, Scylès, fils d'Ariapithès, éprouva à-peu-près le même sort. Ariapithès, parmi plusieurs enfants, avait pour fils Scylès, né d'une femme qui n'était pas d'origine Scythe, mais de la ville d'Istros (31). La mère enseigna à son fils la langue et les lettres grecques. Dans la suite Ariapithès ayant été tué en trahison par Spargapithès, roi des Agathyrses, Scylès lui succéda et se maria avec une des femmes de son père, qui se nommait Opée; cette Opée était Scythe et avait eu d'Ariapithès un fils nommé Oricus. Scylès devenu roi, dédaignant les mœurs et la manière de vivre des Scythes, cherchait à se rapprocher de plus en plus de celles des Grecs, que l'éducation qu'il avait reçue, le portait à préférer; mais cette inclination lui fit commettre de grandes fautes. Toutes les fois que Scylès conduisait son armée dans la ville des Borysthénites (on remarquera que les Borysthénites prétendent être d'origine milésienne), il laissait ses troupes dans les faubourgs exté-

rieurs, et lui seul entrait dans l'enceinte des murailles dont il faisait fermer les portes. Là, il quittait les vêtements scythes, prenait ceux des Grecs, et paraissait ainsi dans la place publique sans gardes, et sans aucune suite, tandis que les portes de la ville étaient soigneusement surveillées, dans la crainte que quelque Scythe ne l'aperçût sous ses nouveaux habits. Il se conformait aussi dans le reste de sa manière de vivre aux usages grecs et s'y assujettissait dans toutes les cérémonies religieuses : après avoir passé ainsi un mois, il reprenait les vêtements scythes, et s'en retournait. Il fit la même chose plusieurs fois, et bâtit en outre sur les rives du Borysthène une maison où il habitait avec une femme du pays, qu'il avait épousée.

LXXIX. Enfin, comme il était dans la destinée qu'il devait périr, il fournit lui-même l'occasion de sa perte. Il eut le desir de se faire initier aux mystères de Bacchus; mais, au moment où on allait lui donner l'initiation, un prodige extraordinaire se manifesta. Scylès, comme je viens de le dire il y a un moment, possédait près du Borysthène une vaste et magnifique maison, autour de laquelle étaient rangés des Sphynx et des Gryphons de marbre blanc; un dard enflammé, lancé probablement par un dieu ennemi, s'attacha à cette maison et la brûla toute entière (32). Malgré cet avertissement, Scylès n'en accomplit pas moins les cérémonies de l'initiation (Il faut

observer ici que les Scythes reprochent aux Grecs, comme un acte deshonorant, leurs bacchanales, parce que, disent-ils, il répugne au bon sens d'imaginer un dieu qui exige des hommes le sacrifice de leur raison). Lorsque l'initiation fut terminée, un des Borysthénites alla trouver en secret les Scythes et leur découvrit ce qui se passait. « Vous vous moquez, « leur disait-il, quand vous nous voyez saisis « des fureurs du dieu qui s'empare de nous, cé- « lébrer nos bacchanales; eh bien! ce dieu s'est « aussi emparé de votre roi, le voilà qui se mêle « à ces bacchanales, le voilà qui cède aux mêmes « fureurs. Si vous en doutez encore, venez, « suivez-moi, et je vous le ferai voir. » Plusieurs Scythes suivirent effectivement le Borysthénite, qui les cacha dans une tour où il les engagea d'attendre quelque temps. Bientôt ils virent paraître dans un chœur de bacchantes, Scylès, vêtu lui-même en bacchante, et ne pouvant contenir leur douleur, ils se hâtèrent de sortir, pour aller publier dans toute l'armée, ce qu'ils venaient de voir.

LXXX. A la suite de ces évènements, Scylès étant retourné dans l'intérieur de ses provinces, les Scythes se révoltèrent contre lui et mirent à leur tête un de ses frères nommé Octamasade, né d'une fille de Térée. Dès que Scylès apprit cette rebellion, comme il en connaissait d'avance la cause, il se hâta de se refugier en

Thrace; mais, instruit de cette fuite, et résolu de porter la guerre dans le pays même où il s'était retiré, Octamasade se mit en mouvement avec son armée, et après avoir passé l'Ister, trouva les Thraces qui allaient à sa rencontre. Sitalcès les commandait. Au moment d'en venir aux mains, il envoya à Octamasade un député qui lui parla de sa part en ces termes : « Pourquoi courir l'un « et l'autre les hasards d'un combat? Vous êtes un « fils de ma sœur, et vous avez près de vous mon « frère; rendez-moi ce frère et je vous livrerai « le vôtre. Par cet échange il devient inutile que « vous et moi nous nous exposions aux dangers « de la guerre. » Telles furent les propositions que fit l'envoyé de Sitalcès. Octamasade avait en effet alors près de lui un frère de Sitalcès, qui s'était refugié dans ses états. Les conditions furent acceptées, et Octamasade remit son oncle maternel entre les mains de Sitalcès, qui de son côté livra Scylès. Sitalcès ayant reçu son frère, l'emmena avec lui; mais Octamasade, dès qu'il eut le sien en son pouvoir, lui fit couper la tête. C'est ainsi que les Scythes se montrent attachés à leurs propres institutions, et c'est ainsi qu'ils punissent ceux d'entre eux qui adoptent des usages étrangers.

LXXXI. Je ne puis pas dire positivement quelle est la population de la Scythie. Les rapports que j'ai recueillis sur ce sujet diffèrent entre eux; les uns élèvent très-haut le nombre des Scythes,

les autres le réduisent infiniment, si l'on ne veut parler que des vrais Scythes; voici cependant ce que j'ai vu par moi-même. Il existe entre le Borysthène et l'Hypanis un lieu nommé Exampée, dont j'ai déja fait mention, en parlant de la source d'eau amère qui s'y trouve, et qui, se mêlant à l'Hypanis, fait que les eaux de ce fleuve ne peuvent plus se boire. On voit dans ce lieu un vase d'airain, dont la grandeur est six fois celle du cratère que Pausanias, fils de Cléombrote, consacra à l'entrée du Pont-Euxin. Je ferai la description de cet immense vase pour ceux qui ne l'ont point vu. Il peut contenir facilement six cents amphores, et l'épaisseur de ses parois est de six doigts. Les naturels du pays disent qu'il a été fabriqué avec des pointes de dards, et voici à quelle occasion. Un de leurs rois, nommé Ariantas, voulant connaître le nombre des Scythes, ordonna à chacun d'eux, sous peine de mort, de lui apporter la pointe d'un de ses javelots. Le roi rassembla de cette manière une très-grande quantité de pointes, et desirant laisser un monument qui perpétuât le souvenir de ce genre de dénombrement, il en fit faire le vase d'airain qui se voit à Exampée. C'est tout ce que je puis dire sur la population du pays.

LXXXII. Du reste, la Scythie ne présente rien de remarquable, si ce n'est la quantité et la grandeur des fleuves qui l'arrosent. Elle offre cependant, indépendamment de ces fleuves et

de l'étendue de ses prairies, une sorte de merveille que je ne puis passer sous silence; c'est une pierre sur laquelle on prétend voir les vestiges d'un pas d'Hercule: cette empreinte, semblable pour la forme au pied d'un homme, a deux coudées de long: la pierre se voit près des rives du Tyras. Je termine ici ce que j'avais à dire sur le pays et les mœurs des Scythes (33); et je reprends actuellement la narration que j'avais entamée en commençant.

LXXXIII. Darius ayant résolu, comme je l'ai dit, de faire la guerre aux Scythes, donna des ordres pour rassembler une armée de terre, équiper ses flottes, et jeter un pont sur le bosphore de Thrace. Cependant Artabane, fils d'Hystaspe, et frère de Darius, n'était point d'avis de cette expédition, et appuyait son opinion sur l'extrême pauvreté des Scythes; mais, comme il ne réussit pas à faire adopter ce conseil salutaire, il se tut, et le roi partit de Suze avec son armée.

LXXXIV. Darius se mettait en marche, lorsqu'un Perse nommé Œobasus, qui avait trois fils, tous les trois commandés pour cette expédition, vint le supplier de lui permettre d'en garder un auprès de lui. Le roi répondit comme il aurait pu le faire à un ami, qui n'eût demandé rien que de raisonnable, qu'il consentait même à laisser les trois. Œobasus s'en retournait joyeux et charmé d'avoir soustrait ses fils aux dangers de la guerre, mais Darius avait déja donné

à ses gardes l'ordre de tuer les trois enfants. Cet ordre s'exécuta; et les corps furent laissés sur la place : c'est ainsi que Darius avait entendu la faveur qu'il accordait à Œobasus.

LXXXV. Darius ayant quitté Suze, arriva à Calchédoine, sur le bosphore, au lieu où le pont avait été jeté, et y prit un vaisseau qui le conduisit aux îles Cyanées (*). Les Grecs prétendent que ces îles ont été jadis flottantes. Là, il s'assit près d'un monument sacré, et contempla avec admiration le Pont-Euxin, coup-d'œil magnifique, et le plus admirable de tous ceux que peuvent offrir les mers les plus célèbres. La longueur de celle-ci est de onze mille cent stades; et sa plus grande largeur, de trois mille cent stades. Le détroit par lequel elle communique à la mer de Grèce a quatre stades de large, et ce canal ou col, qui prend le nom de Bosphore, et sur lequel le pont était construit, a cent vingt stades de long. Le Bosphore s'ouvre sur la Propontide, qui a cinq cents stades de large, sur une longueur de mille quatre cents, et communique avec l'Hellespont, canal très-resserré, n'ayant que sept stades de large, sur trois cents de long. Enfin l'Hellespont verse ses eaux dans cette mer ouverte, à laquelle nous donnons le nom de mer Égée.

LXXXVI. Je crois devoir indiquer ici comment ces mesures ont été prises. La route qu'un vais-

(*) Les îles Bleues.

seau peut faire dans un long jour de l'année est estimée à soixante-dix mille orgyes, et pendant la nuit à soixante mille. Cela posé, de l'entrée du Pont-Euxin jusqu'à l'embouchure du Phase, ce qui est la ligne de plus grande longueur de cette mer, on compte neuf jours et huit nuits de navigation, qui donnent un million cent dix mille orgyes, et ce nombre d'orgyes fait onze mille cent stades. De la contrée des Sindes jusqu'à Thémyscyre, ville située sur le Thermodon, intervalle qui donne la plus grande largeur du Pont-Euxin, on compte trois jours et trois nuits de navigation, c'est-à-dire trois cent trente mille orgyes ou trois mille trois cents stades. C'est ainsi que j'ai déduit les diverses dimensions du Pont, du Bosphore et de l'Hellespont, telles que je les ai rapportées (34). Le Pont-Euxin tient en outre à un vaste lac, qui se jette dans cette mer, et qui ne lui est pas beaucoup inférieur en grandeur. Il est connu sous le nom de Palus-Méotide ou de Mère-du-Pont.

LXXXVII. Darius, après avoir admiré l'aspect de l'Euxin, fit voile en arrière, et vint visiter le pont que l'architecte Mandroclès, de Samos, avait construit. Dans le trajet, il observa le Bosphore, et ordonna d'élever près du rivage deux colonnes de pierre blanche; il fit graver sur l'une en caractères assyriens, et sur l'autre en caractères grecs, le dénombrement des nations dont étaient tirées les troupes de l'armée qu'il conduisait, et il en avait amenées de tous les peuples sur lesquels

il régnait. La force de ces troupes, tant infanterie que cavalerie, était de sept cent mille hommes, non compris la flotte composée de deux cents vaisseaux. Les Byzantins se sont servis par la suite, pour orner le temple de Diane Orthosienne, des mêmes colonnes, qu'ils ont transportées dans leur ville, à l'exception d'une des pierres dont elles étaient construites, couverte de caractères assyriens, qui est restée près du temple de Bacchus, à Byzance. Quant au lieu où le pont de Darius a été jeté, je crois, d'après mes conjectures, qu'on peut le fixer à moitié chemin entre Byzance et le temple élevé à l'ouverture du Bosphore.

LXXXVIII. Darius, satisfait des travaux du pont, accorda à l'architecte de grandes récompenses. De la valeur de ces dons, Mandroclès, à titre de prémices, consacra, dans le temple de Junon, un tableau qui représentait la jonction des rives du Bosphore, le roi Darius assis sur un trône, faisant passer sous ses yeux son armée, et portait cette inscription en vers :

« Mandroclès a consacré à Junon ce tableau, « en mémoire du pont de bateaux qu'il a con- « struit pour joindre les rives du Bosphore pois- « sonneux. C'est ainsi qu'en réalisant la pensée « du roi Darius, il a mérité pour lui une cou- « ronne, et assuré aux Samiens une gloire im- « mortelle. »

Tel était le monument consacré par l'auteur même de cet ouvrage.

LXXXIX. Darius, après avoir magnifiquement récompensé Mandroclès, passa en Europe. Il ordonna en même temps aux Ioniens d'entrer dans le Pont-Euxin, de s'avancer jusques à l'Ister, de remonter le fleuve et d'y construire un pont. Les Ioniens, les Æoliens et les Hellespontins, étaient chargés de la conduite des vaisseaux. La flotte partit donc des îles Cyanées, fit voile directement pour l'Ister, le remonta pendant deux jours au-dessus de son embouchure, et jeta un pont sur le canal du fleuve, au point où il se partage en plusieurs bouches pour se rendre à la mer. Cependant Darius ayant traversé le Bosphore sur le pont de bateaux, continua sa route par la Thrace, et arriva aux sources du Téare, près desquelles il campa pendant trois jours.

XC. Sur la foi des naturels du pays, le Téare passe pour un fleuve merveilleux, dont les eaux sont excellentes par leurs qualités médicinales, et entre autres pour la guérison de la gale des hommes et des chevaux. Les sources de ce fleuve sont au nombre de trente-huit, toutes jaillissantes du même rocher; les unes froides, les autres chaudes. Les deux routes qui conduisent à ces sources sont égales en longueur, soit que l'on s'y rende de la ville d'Hérée, près de Périnthe, soit que l'on parte d'Apollonie sur le Pont-Euxin: l'une comme l'autre est de deux jours de marche. Le Téare se jette dans le Contadesdus, qui lui-même entre dans l'Agrianès; l'Agrianès tombe

dans l'Hèbre, et enfin l'Hèbre a son embouchure dans la mer près de la ville d'Ænos.

XCI. Pendant le séjour qu'il fit près des sources du fleuve, Darius, charmé des propriétés de ses eaux, donna l'ordre d'élever une colonne sur laquelle il fit graver cette inscription. « Les sources « du Téare donnent des eaux meilleures et plus « belles que celles de tous les autres fleuves. Et « c'est sur ses bords que vint camper, à la tête « d'une armée qu'il conduisait contre les Scythes, « le meilleur et le plus beau de tous les hommes, « Darius, fils d'Hystaspe, roi des Perses et de tout « le continent. »

XCII. Darius partit ensuite de ce lieu; parvenu à un autre fleuve nommé l'Artiscus, qui coule à travers le pays des Odryses, il voulut laisser sur ses bords un monument de son passage. Il désigna donc à l'armée un certain espace de terrain, dans lequel il ordonna à chacun des hommes qui la composaient, de déposer en passant une pierre : cet ordre fut exécuté; et il se forma de vastes amas de pierre très-élevés qu'il laissa derrière lui en poursuivant sa route.

XCIII. Avant d'arriver sur l'Ister, il soumit les Gètes, qui se sont donné le surnom d'immortels, la seule nation qui lui opposa quelque résistance. Les Thraces, habitants de Salmydesse, et ceux qui, connus sous le nom de Scyrmiades et de Niséens, occupent le pays situé au-dessus des villes d'Apollonie et de Mesembria, s'étaient

rendus sans combat; mais les Gètes, qui, par une extrême imprudence, essayèrent de se défendre, furent réduits en esclavage. Ce peuple est regardé comme le plus noble et le plus vertueux de tous les Thraces.

XCIV. Quant au titre d'immortels, ils l'ont pris de l'opinion où ils sont qu'ils ne meurent pas, mais que tous ceux qui sortent de la vie ne font que se rendre près de leur dieu Zalmoxis, invoqué par quelques-uns d'entre eux sous le nom de Gébéleizis. Tous les cinq ans le roi désigne un député qu'ils envoient à Zalmoxis pour lui faire part de leurs besoins. Voici de quelle manière cette députation se fait. Un certain nombre de Gètes se rangent en ordre, chacun d'eux tenant en main trois piques (35). D'autres saisissent par les pieds et les mains celui qui doit être envoyé à Zalmoxis, et le lancent avec force en l'air sur les pointes de ces piques. Si l'homme meurt sur-le-champ de ses blessures, ils en concluent que la divinité est favorable; s'il survit, ils accusent l'envoyé désigné comme coupable de quelque crime et croient qu'il est un méchant homme. Alors ils le rejettent, et à sa place ils en envoient un autre, à qui ils donnent leurs commissions pendant qu'il vit encore. Ces mêmes Thraces sont aussi dans l'habitude, lorsqu'il tonne ou que des éclairs se font voir, de tirer des flèches contre le ciel pour le menacer : ils ne croient pas qu'il existe d'autre dieu que le leur.

XCV. J'ai appris des Grecs, habitants les bords de l'Hellespont et du Pont-Euxin, quelques particularités sur le compte de ce dieu. Ils disent que Zalmoxis n'était qu'un homme, qu'il avait été esclave à Samos, où il appartenait à Pythagore, fils de Mnésarque; qu'ayant ensuite obtenu sa liberté il avait amassé de grandes richesses, et qu'il était retourné avec elles dans sa patrie. Ils ajoutent que dans le temps où les Thraces, plongés dans l'ignorance, n'avaient qu'une existence misérable, Zalmoxis s'était instruit de la manière de vivre des Ioniens, et avait acquis des mœurs plus polies que celles de sa patrie, soit par le commerce qu'il avait eu avec les Grecs, soit par les leçons de Pythagore, qui n'est pas le moins distingué des sages de la Grèce; que de retour dans sa patrie, il y forma un établissement dans lequel il rassemblait les principaux citoyens; qu'il leur donnait des repas, et que dans ces repas il enseignait que lui et ceux qu'il admettait à sa table ne devaient jamais mourir, et seraient transportés dans un lieu où ils jouiraient éternellement de tous les biens desirables; qu'en même temps qu'il leur tenait ces discours, il faisait construire secrètement une chambre souterraine; que lorsqu'elle fut finie, il disparut et se retira dans ce souterrain, où il vécut pendant trois ans; que cependant on le pleura comme mort dans toute la Thrace; mais qu'à la quatrième année il reparut, et confirma ainsi lui-même ce qu'il avait

annoncé à ses compatriotes. Tels sont les détails que l'on donne sur Zalmoxis (36).

XCVI. Quant à moi, je ne regarde ce qui dans ce récit a rapport à la construction du souterrain, ni comme tout-à-fait indigne de foi, ni comme une chose avérée; mais je crois que Zalmoxis a vécu plusieurs années avant Pythagore. Au surplus, qu'il y ait eu un Zalmoxis homme, ou que ce soit un dieu particulier aux Gètes, c'est ce qu'il importe peu de vérifier; le fait est que les Gètes vivaient sous l'empire de ses institutions, quand ils furent soumis par les Perses et obligés de suivre l'armée de Darius.

XCVII. Darius étant arrivé sur l'Ister avec son armée, la fit passer entièrement de l'autre côté du fleuve, et ordonna aux Ioniens de rompre le pont de bâteaux qu'ils avaient construit, et de le suivre sur le continent avec toutes les troupes qui se trouvaient embarquées sur la flotte. Les Ioniens allaient obéir et détruire leur ouvrage, lorsque Coès, fils d'Erxandre, qui commandait les Mytiléniens, vint trouver Darius; et, après lui avoir demandé s'il avait pour agréable d'entendre un avis utile, lui parla en ces termes: « Vous allez, ô roi, faire la guerre dans un pays « où il n'existe ni champs cultivés, ni villes ha- « bitées : laissez donc, croyez-moi, subsister ce « pont, et chargez du soin de le garder ceux qui « viennent de le construire. Si nous joignons les « Scythes, et si, comme nous en avons le dessein,

« nous les soumettons, le pont servira à notre « retour; si, au contraire, nous ne pouvons « pas les joindre, il sera encore pour nous un « moyen de retraite assuré. Certes, je ne crains « pas que nous soyons vaincus par les Scythes, « mais je crains que ne pouvant pas réussir « à les joindre, et errant sur leurs traces, nous « n'ayons beaucoup à souffrir. Cependant, comme « on pourrait penser que j'ouvre cet avis pour « rester moi-même en arrière, je déclare que je « ne le propose ici que parce que je le crois avan- « tageux pour vous; quant à moi, je suis déter- « miné à vous suivre lors même que vous vou- « driez me laisser ici. » Darius applaudit beaucoup à la sagesse de cet avis, et s'empressa de répondre à Coès : « Lesbien, lorsque je serai de retour dans « mon palais, après avoir échappé aux hasards « de la guerre, ne manque pas de te présenter « devant moi, afin que je puisse, par mes bien- « faits, reconnaître le conseil utile que tu viens « de me donner. »

XCVIII. En disant ces mots, Darius prit une courroie, sur laquelle il fit soixante nœuds, et ayant appelé près de lui les tyrans des villes ioniennes, il leur adressa ces paroles : « Ioniens, « j'ai renoncé à la première résolution que j'avais « prise au sujet du pont, et que je vous avais « manifestée. Recevez donc cette courroie, et exé- « cutez ce que je vais vous prescrire. A compter « du moment où je partirai d'ici pour aller cher-

« cher les Scythes, vous déferez chaque jour un « de ces nœuds. Si, après que le nombre de jours « nécessaires pour les dénouer tous sera passé, « je ne parais pas, mettez à la voile et retournez « dans votre patrie. Jusqu'à cette époque, puis- « que j'ai changé de dessein, veillez à la garde « de ce pont, mettez vos soins à le préserver de « tout dommage, et assurez sa défense. En agis- « sant ainsi, vous me servirez beaucoup. » Darius ayant fini de parler se mit en marche et se porta en avant.

XCIX. La Thrace tenant au Pont-Euxin, est en avant de la Scythie, qui ne commence qu'au point où se termine le golfe dépendant de la Thrace. Ainsi l'Ister traverse la Scythie pour se rendre à la mer, et son embouchure est tournée vers l'orient. Ce ne sera donc que depuis l'Ister, et en suivant la mer, que je vais donner la mesure de la contrée connue sous le nom de Scythie. Immédiatement après l'Ister, on trouve ce que l'on appelle la vieille Scythie; elle est située au midi, et s'étend jusqu'à la ville de Carcinitis. A partir de cette ville, le pays, toujours limité par la même mer, devient extrêmement montueux, s'avance en saillie dans le Pont-Euxin, et est habité par la nation Taurique. Il forme la presqu'île, qui porte le nom de Chersonnèse montueuse. Cette presqu'île confine aussi à une mer du côté de l'orient (*),

(*) C'est le palus Méotide.

car la Scythie a la mer pour limites, dans deux directions, l'une au midi et l'autre au levant, comme on le remarque pour l'Attique. Effectivement, ce peuple de la Tauride se trouve habiter une partie de la Scythie, à-peu-près comme si un autre peuple qui ne serait ni de l'Attique ni Athénien habitait le promontoire de Sunium, dont le prolongement dans la mer, depuis le bourg de Thorique jusques à celui d'Anaphlyste, est très-saillant : je compare ici un territoire borné avec un grand pays. Telle est la Tauride; et pour ceux qui n'ont pas eu l'occasion de naviguer autour de l'Attique, j'ajouterai qu'on peut se la représenter d'une autre manière, comme, par exemple, si un peuple distinct de la nation Japygienne habitait tout le promontoire formé par une ligne qui, commençant au port de Brindes, viendrait aboutir à Tarente, et détachait ce promontoire de l'Iapygie. A ces deux comparaisons, on en ajouterait facilement d'autres de même genre, qui donneraient une idée assez exacte de la figure de la Tauride.

C. En quittant la presqu'île, on retrouve les Scythes habitant la région bornée par la mer Orientale, et située au-dessus des Taures, ainsi que la contrée à l'occident du bosphore Cimmérien et du palus Méotide jusques au Tanaïs, qui se jette dans le fond de ce lac. Quant à la Scythie méditerranée qui, à partir de l'Ister, s'étend, en remontant dans les terres, entre ce

fleuve et le Tanaïs, elle a pour limites d'abord le pays des Agathyrses, ensuite celui des Neures, puis celui des Androphages (*), et enfin celui des Mélanchlænes (**).

CI. Ainsi la Scythie peut être considérée comme un grand quadrilatère, dont les quatre côtés sont égaux; deux aboutissant à la mer, tandis que le troisième, formé par le rivage, est parallèle au quatrième dans l'intérieur des terres. On compte, en effet, de l'Ister au Borysthène dix jours de chemin, et du Borysthène au palus Méotide dix autres jours (37). En même temps, on compte de la mer, en remontant dans les terres jusqu'aux Mélanchlænes, peuples qui habitent au-delà des Scythes, vingt jours de marche. Or, un jour de marche peut, suivant mon estimation, être évalué à deux cents stades. De cette manière, les côtés transversaux de la Scythie(***), seraient chacun de quatre mille stades, et les côtés perpendiculaires à la mer, et qui limitent le pays dans l'intérieur des terres, seraient de même longueur. C'est ainsi que l'étendue de la contrée est donnée.

CII. Les Scythes, après avoir délibéré entre eux, s'étant convaincus qu'ils n'étaient pas en état de se mesurer, seuls et en rase campagne,

---

(*) Mangeurs d'hommes.

(**) Manteaux noirs.

(***) C'est-à-dire les côtés parallèles à la mer.

avec les forces de Darius, envoyèrent des députés chez les peuples voisins, dont les rois se réunirent aussi pour délibérer sur les moyens de résister à l'invasion d'une armée si formidable. Les rois qui prirent part à cette délibération étaient ceux des Taures, des Agathyrses, des Neures, des Androphages, des Mélanchlænes, des Gélons, des Budins, et des Sauromates.

CIII. Ces divers peuples ont des coutumes particulières que je ne dois point taire. Les Taures sacrifient à une vierge ceux que la tempête jette sur leurs rivages, ainsi que tous les Grecs qui tombent entre leurs mains. Voici de quelle manière ils procèdent à ces sacrifices. Après avoir pris les auspices, ils immolent la victime en lui portant sur la tête un coup de massue. Ensuite, selon les uns, ils en séparent la tête pour l'attacher à une croix, et précipitent le corps du haut du rocher sur lequel le temple est bâti. D'autres sont bien d'accord sur ce que l'on fait de la tête de la victime, mais prétendent qu'ils ne précipitent point le corps et qu'ils l'enterrent. Les Taures disent que la divinité à laquelle ils offrent ces sacrifices est Iphigénie, fille d'Agamemnon. Leurs guerriers sont aussi dans l'usage de couper la tête aux ennemis qu'ils ont vaincus et la portent chez eux. Ils fixent ordinairement ces têtes sur un pieu très-élevé, qu'ils placent au-dessus de leurs maisons, particulièrement sur les conduits de la fumée, et disent que ce sont

les gardiens de leur habitation. Ce peuple ne vit, d'ailleurs, que de la guerre et du pillage.

CIV. Les Agathyrses ont, au contraire, des mœurs très-efféminées, et portent beaucoup d'ornements en or. Les femmes sont communes parmi eux; et, comme ce mélange établit entre tous les individus une fraternité et une parenté réciproque, ils vivent dans une parfaite union, sans jalousie et sans haine. Pour le reste, leurs coutumes sont assez semblables à celles des Thraces.

CV. Les Neures vivent à la manière des Scythes, et ont les mêmes institutions. Une génération avant l'expédition de Darius, ils avaient été forcés à quitter la contrée qu'ils habitaient, pour fuir le grand nombre de serpents qui s'y étaient répandus. Ces animaux, venus des déserts qui sont au-delà de leur pays, les avaient réduits à un tel état de misère, qu'ils avaient abandonné entièrement leurs terres pour se retirer chez les Budins. Les Neures passent, d'ailleurs, pour être très-adonnés à la magie. Les Scythes et les Grecs établis en Scythie, prétendent même que chaque individu de la nation prend, une fois tous les ans, la figure d'un loup, sous laquelle il demeure pendant quelques jours, et qu'il revient ensuite à sa première forme. Je suis loin d'ajouter foi à de tels récits, cependant ceux qui les font n'épargnent pas les serments pour les affirmer.

CVI. Les Androphages sont de tous ces peuples celui qui a les mœurs les plus féroces. Ils n'ont

point d'idée de justice ou d'obéissance à aucune loi. Ils sont nomades, et s'habillent comme les Scythes; mais ils ont un idiôme qui leur est propre. Parmi ces diverses nations, seuls ils mangent de la chair humaine.

CVII. Les Mélanchlænes portent tous habituellement des manteaux de couleur noire; et c'est de cet usage qu'ils ont tiré leur nom.

CVIII. Les Budins forment une nation nombreuse et puissante. Ils se peignent le corps en bleu ou en rouge. On trouve chez eux une ville bâtie en bois, qui porte le nom de Gélonus. Chaque côté de la muraille qui l'enferme a trente stades de longueur, et cette enceinte fort élevée est entièrement construite en bois. Toutes les maisons sont également en bois ainsi que les temples. Ces temples sont consacrés à des divinités grecques, et ornés à la manière des Grecs, de statues, d'autels et de chapelles en bois. On y célèbre tous les trois ans des fêtes en l'honneur de Bacchus et des Bacchanales; ce qui s'explique facilement, puisque les Gélons, d'origine grecque, sont d'anciens marchands qui, chassés des comptoirs de l'Euxin, sont venus habiter chez les Budins. Ils se servent d'une langue mêlée du scythe et du grec.

CIX. Les Budins ne parlent point la même langue que les Gélons, et n'ont pas les mêmes mœurs. Originaires du pays, ils sont nomades, et les seuls des habitants de ces contrées qui

mangent des poux. Les Gélons, au contraire, travaillent la terre, se nourrissent de pain, cultivent des jardins, et n'ont rien de commun avec les Budins, ni par la figure, ni par la couleur. Cependant les Grecs donnent aux Budins le nom de Gélons, mais c'est à tort. Le pays abonde en forêts épaisses; dans une des plus vastes on voit un grand lac très-profond, entouré d'un vaste marécage, couvert de roseaux. On y prend des loutres, des castors, et une autre espèce de bête sauvage dont la face est carrée (38). Les peaux de ces animaux servent à doubler les manteaux, et leurs testicules sont employés utilement pour la guérison des maladies de l'utérus.

CX. Quant aux Sauromates dont il me reste à parler, voici ce que l'on en raconte. Au temps où les Grecs firent la guerre aux Amazones (les Scythes donnent aux Amazones le nom d'*Oiorpata*, qui peut se rendre par le mot tueur d'hommes, car dans leur langue le mot *oior* signifie homme, et *pata* tuer), les Amazones ayant été vaincues dans la bataille donnée sur les bords du Thermodon, les Grecs revinrent dans leur patrie, ramenant avec eux, sur trois vaisseaux, toutes celles qu'ils purent faire prisonnières. Lorsqu'on fut en pleine mer, elles se révoltèrent et parvinrent à tuer tous les hommes qui montaient les vaisseaux; mais, comme elles ne connaissaient point les manœuvres, et qu'elles ne savaient se servir ni du gouvernail ni des voiles,

après s'être défaites de tous les matelots, elles furent obligées de s'abandonner aux vagues et au vent. Portées par les flots, elles entrèrent dans le palus Méotide, et vinrent aborder à un lieu nommé les Cremnes (*), dans la contrée habitée par les Scythes libres. Ces femmes y descendirent de leurs vaisseaux; puis, s'étant mises en chemin pour chercher quelque habitation, elles tombèrent sur le premier pâturage de chevaux qu'elles rencontrèrent, s'en emparèrent; et, montées sur ces chevaux, se mirent à dévaster les terres.

CXI. Les Scythes ne savaient comment expliquer cet évènement, et ne connaissant ni la langue, ni l'habillement de ces nouveaux ennemis, ni à quelle nation ils appartenaient, ne pouvaient que s'étonner de les voir, sans deviner d'où ils venaient. Ils les prirent d'abord pour des hommes de même âge et de même taille, en vinrent aux mains, et ce fut seulement à la suite du combat que les Scythes, en dépouillant les morts, connurent qu'ils avaient affaire à des femmes. Après cette découverte, ils convinrent de ne plus en tuer, et résolurent d'envoyer contre elles les plus jeunes d'entre eux, en nombre à-peu-près égal à celui auquel ils supposaient que la troupe des Amazones pouvait se monter. Ces jeunes gens eurent ordre de camper le plus près

(*) Les précipices.

possible de ces femmes, et d'agir suivant ce qu'elles feraient; si elles marchaient pour les attaquer, de ne point combattre et de se retirer; si elles s'arrêtaient, de s'arrêter eux-mêmes, et de camper encore plus près d'elles. Tel fut le résultat de la délibération des Scythes, qui voulaient se ménager les moyens d'avoir des enfants de ces femmes.

CXII. Les jeunes gens se mirent en marche, et se conformèrent aux instructions qu'ils avaient reçues. Lorsque les Amazones s'aperçurent que cette troupe ne venait point dans le dessein de les attaquer, elles la laissèrent faire ce qu'elle voudrait, et chaque jour les deux camps se rapprochaient de plus en plus. Les jeunes gens comme les Amazones n'avaient rien que leurs armes et leurs chevaux, et ne pouvaient par conséquent vivre qu'en fourrageant et en chassant.

CXIII. Dans leurs courses, les Scythes remarquèrent que les Amazones, vers l'heure de midi, se retiraient, ou séparément, ou au plus deux ensemble, dans des lieux ombragés, pour satisfaire à quelques besoins naturels. Sur cette observation, l'un d'eux se hasarda d'aborder une des Amazones qu'il vit tout-à-fait seule; elle ne le repoussa pas et s'abandonna à lui. Ensuite, comme elle ne pouvait point lui parler, puisque ni l'un ni l'autre n'entendaient réciproquement leurs langues, elle lui fit comprendre, par ses gestes, qu'elle desirait qu'il revînt le lendemain à la

même place, et amenât avec lui un de ses compagnons, lui indiquant, de la même façon, qu'elle amenerait de son côté une de ses compagnes, et qu'elles seraient deux. Quand le jeune homme fut de retour, il raconta aux autres son aventure, et le jour suivant il revint, avec un second, au lieu désigné, où il trouva l'amazone et sa compagne qui les attendaient. Le reste de la troupe, instruit de leur succès, suivit cet exemple, et parvint à apprivoiser toutes les Amazones.

CXIV. Enfin, les deux camps se confondirent, et habitèrent en commun, chaque homme conservant la femme avec laquelle il avait eu commerce le premier; mais les Scythes ne purent jamais apprendre la langue des Amazones, tandis que celles-ci se familiarisèrent promptement avec celle des Scythes. Lorsqu'ils furent parvenus à s'entendre ainsi réciproquement, les Scythes firent aux Amazones cette proposition: « Nous avons, leur dirent-ils, des parents et des « biens; cessons donc de vivre comme nous vi- « vons, et allons nous établir chez nos conci- « toyens. Vous serez nos épouses, et nous vous « promettons de ne point en prendre d'autres. » « Nous ne pourrons jamais, répondirent les Ama- « zones, vivre avec les femmes de votre nation, « nos mœurs sont trop différentes des leurs. Nous « sommes accoutumées à nous servir de l'arc, à « lancer le javelot, à monter à cheval; les ou- « vrages ordinaires à notre sexe nous sont in-

« connus. Vos femmes, au contraire, s'occupent « uniquement de ces sortes d'ouvrages, et de- « meurent assises dans un chariot, sans aller à « la chasse et sans se montrer ailleurs. Nous ne « saurons jamais prendre de telles habitudes; « mais si vous desirez nous conserver pour épouses, « et agir en même temps avec équité, allez près « de vos parents, demandez-leur la part qui vous « appartient dans ce qu'ils possèdent, et revenez « ensuite habiter avec nous et loin d'eux. »

CXV. Les jeunes gens, persuadés, firent ce qu'on leur demandait; et, après avoir reçu la part qui leur revenait dans les biens de leur famille, rejoignirent les Amazones qui, à leur tour, leur firent une autre proposition : « Nous ne pouvons, « leur dirent-elles, sans danger continuer à vivre « dans la contrée où nous sommes, après vous avoir « enlevés à vos parents et dévasté tant de fois « vos campagnes; mais, puisque vous mettez du « prix à nous avoir pour femmes, voici le parti « qu'il nous convient de prendre en commun. « Quittons le pays, passons le Tanaïs, et allons « nous établir au-delà de ce fleuve. »

CXVI. Cette nouvelle proposition fut également accueillie, et les Scythes, unis aux Amazones, passèrent le Tanaïs. Ils marchèrent ensuite pendant trois jours au-delà de ce fleuve, se dirigeant vers l'orient, puis trois autres jours à partir du palus Méotide vers le nord, et vinrent se fixer dans la contrée qu'ils habitent encore main-

tenant. Les femmes des Sauromates (c'est le nom que prit ce nouveau peuple) ont conservé leur manière de vivre. Elles montent à cheval, vont à la chasse avec les hommes et même sans eux, les accompagnent à la guerre et portent le même vêtement.

CXVII. Le fonds de la langue des Sauromates est scythe, mais ancien et mêlé de solécismes, parce que les Amazones n'avaient jamais appris parfaitement le scythe. Une loi particulière ne permet chez eux à une fille de se marier que lorsqu'elle a tué un ennemi. Aussi beaucoup de filles vieillissent avant de trouver un mari, parce qu'elles n'ont point eu l'occasion de remplir les conditions de la loi.

CXVIII. Ce fut à l'assemblée des rois des diverses nations, dont je viens de parler, que les députés des Scythes se présentèrent. Ils exposèrent qu'ils étaient instruits que le Perse, après avoir rangé sous ses lois le continent de l'Asie, avait jeté un pont sur le Bosphore pour passer dans l'autre continent; qu'il avait effectivement traversé le détroit sur ce pont, soumis la Thrace, et, qu'ayant établi un nouveau pont sur l'Ister, il projetait la conquête de tout le pays situé au-delà de ce fleuve. « Vous ne pouvez, ajou-« taient les députés, rester tranquilles specta-« teurs de ces mouvements, ni voir avec indif-« férence notre ruine. Réfléchissez-y donc, et « réunissez-vous à nous pour aller au-devant de

« celui qui vient nous attaquer. Si vous hésitez,
« et que vous nous laissiez accabler, il arrivera
« de deux choses l'une, ou que nous abandon-
« nerons le pays, ou, qu'en y restant, nous
« ferons la paix avec le vainqueur; car, que pour-
« rons-nous faire si vous refusez de nous se-
« courir? Mais vous n'aurez rien gagné à cela: le
« Perse, n'en doutez pas, ne marche pas plus
« contre nous que contre vous, et ne vous mé-
« nagera pas davantage: notre conquête seule
« n'aura pas satisfait son ambition. Nous pouvons
« même vous donner une preuve certaine de la
« vérité de ce que nous annonçons ici. N'est-il
« pas évident que, si le Perse ne voulait faire la
« guerre qu'à nous, pour se venger de la servi-
« tude honteuse que nous lui avons jadis imposée,
« il se serait abstenu d'inquiéter aucun autre
« peuple, et aurait déclaré hautement qu'il n'en
« veut qu'aux Scythes seuls? Cependant, vous le
« voyez: depuis qu'il a mis le pied sur notre con-
« tinent, il a soumis, par la force, tout ce qui
« s'est rencontré sur son chemin. Il s'est emparé
« de la Thrace; et vient de se rendre maître des
« Gètes, qui sont nos plus proches voisins. »

CXIX. Les rois qui étaient venus à cette assemblée, après avoir entendu les députés des Scythes, délibérèrent sur le parti qu'il convenait de prendre. Les avis se partagèrent. Les rois des Gélons, des Budins et des Sauromates, se déclarèrent unanimement pour secourir les Scythes, tandis que ceux

des Agathyrses, des Neures, des Androphages, des Mélanchlænes et des Taures, firent aux députés cette réponse: « Si, leur dirent-ils, vous n'aviez « pas été les premiers à attaquer injustement les « Perses et à commencer les hostilités, ce que « vous nous demandez aujourd'hui, et les raisons « dont vous appuyez votre demande, nous pa- « raîtraient justes; nous y prêterions volontiers « l'oreille, et nous suivrions l'exemple que les « autres rois nous donnent. Mais aujourd'hui qu'un « Dieu permet aux Perses de vous rendre ce que « vous avez fait contre eux en portant la guerre, « sans notre participation, dans leur pays, et en « l'occupant pendant tout le temps que ce même « Dieu vous a été favorable, par quelle raison « nous, qui jusqu'ici n'avons pas eu de torts « envers les Perses, commencerions nous à en « avoir? Du reste, s'ils veulent entrer sur notre « territoire et commencent les hostilités, nous « ne resterons pas oisifs; mais, tant que nous « ne les verrons pas paraître, nous demeurerons « chez nous : pour le moment, du moins, il nous « semble que ce n'est point contre nous qu'ils « marchent, mais contre ceux dont ils ont reçu « jadis des injures. »

CXX. Lorsque les Scythes eurent connaissance du résultat de la délibération, ils arrêtèrent de ne point se présenter à l'ennemi en rase campagne, puisque la plupart de ceux dont ils avaient demandé les secours les avaient refusés, mais de

se retirer dans l'intérieur avec leurs troupeaux, en prenant la précaution de combler les puits, d'obstruer les fontaines qu'ils laisseraient en arrière, et d'arracher l'herbe des pâturages. Ils convinrent de plus de se partager en deux divisions; que l'une, sous le commandement du roi Scopasis, se joindrait aux Sauromates, et que, dans le cas où les Perses tourneraient de son côté, elle se retirerait directement sur le Tanaïs et le palus Méotide, pour revenir ensuite sur les derrières de l'ennemi, et l'attaquer lorsque, las d'une poursuite inutile, le roi des Perses prendrait le parti de se retirer. Cette division comprenait la première partie des Scythes royaux, et sa marche fut ainsi tracée. La seconde division était composée des deux autres parties de Scythes royaux, dont la plus grande était sous les ordres d'Idanthyrse, et la dernière obéissait au roi Taxacis. Il fut décidé que l'une et l'autre, réunies aux Gélons et aux Budins, se tiendraient constamment à une journée de marche des Perses, se retirant toujours devant eux, en se conformant à ce qui allait leur être prescrit. Elles eurent donc l'ordre, d'abord de diriger leur retraite à travers le pays occupé par les peuples qui avaient refusé leur secours, afin de les forcer, puisqu'ils n'avaient pas voulu entrer dans cette guerre de bonne volonté, à y prendre part malgré eux; ensuite, de rentrer sur le territoire Scythe, pour pouvoir en venir aux mains avec

l'ennemi, si définitivement on prenait la résolution de combattre.

CXXI. Le plan de campagne ainsi déterminé, les Scythes marchèrent à la rencontre des Perses, en détachant sur eux leur meilleure cavalerie. Quant aux chariots, où étaient placés leurs femmes et leurs enfants, ils les laissèrent sur les derrières aussi-bien que le bétail, à l'exception de ce qui en pouvait être nécessaire à la subsistance de l'armée qu'ils menaient avec eux, et donnèrent l'ordre de mettre le reste en sûreté, en se retirant toujours vers le nord.

CXXII. Leurs coureurs trouvèrent les Perses à trois journées de distance de l'Ister. Lorsqu'ils eurent reconnu l'ennemi, les Scythes se tinrent à une journée de marche de distance, détruisant sur leur passage toutes les productions de la terre. Les Perses, ayant aperçu leur cavalerie, se mirent avec ardeur sur les traces des Scythes, qui continuaient à céder le terrain. La division contre laquelle les Perses marchaient alors était celle qui avait ordre de se retirer à l'orient, sur le Tanaïs. Parvenus à ce fleuve, les Scythes le passèrent; les Perses les suivirent au-delà, et, après avoir ainsi traversé le territoire des Sauromates, arrivèrent chez les Budins.

CXXIII. Tant que les Perses furent sur les terres des Scythes et des Sauromates, ils ne purent faire aucun mal au pays, le sol étant par-tout inculte; mais, dès qu'ils eurent gagné celles des

Budins, ils trouvèrent la ville de bois entièrement déserte, et la brûlèrent. Après ce dégât, ils se remirent sur les traces de l'ennemi, qu'ils continuèrent à poursuivre, en se portant toujours plus en avant, et arrivèrent enfin au désert. Ce désert, où l'on ne trouve absolument aucun habitant, commence à l'extrémité du pays des Budins, et s'étend sur une longueur de sept journées de marche. Au-delà, on trouve les Thyssagètes. De leur contrée descendent quatre grands fleuves qui, après avoir traversé le pays des Méotes, vont se jeter dans le palus Méotide. Ce sont le Lycus, l'Oarus, le Tanaïs, et le Syrgis.

CXXIV. Lorsque Darius eut atteint le désert, il abandonna la poursuite des Scythes, et fit camper son armée sur les bords de l'Oarus (39). Pendant ce séjour, il ordonna la construction de huit forts, distants entre eux chacun d'un intervalle égal de soixante stades environ : on en voyait encore des restes de mon temps. Mais, tandis qu'il était occupé de ces travaux, les Scythes, dont il avait suivi les mouvements, faisant un détour au-dessus de lui, rentrèrent en Scythie. Darius, qui les avait vus disparaître entièrement, et ne les rencontrait plus nulle part, abandonna ses travaux à moitié faits, et retourna vers l'occident, croyant que les Scythes qu'il avait eus devant lui composaient toute la force de la nation, et qu'ils fuyaient actuellement dans cette direction.

CXXV. Il se hâta donc de remettre en mou-

vement son armée, la fit marcher à grandes journées, et retourna en Scythie, où il trouva les deux autres corps de Scythes dont j'ai parlé plus haut. Dès qu'il les eut rencontrés, il s'attacha à leur poursuite sans pouvoir les atteindre, les ennemis se tenant toujours à la distance d'une journée de marche de son armée. Néanmoins, Darius s'attachant sur leurs traces, les Scythes, suivant ce qui avait été convenu, continuèrent à se retirer, et arrivèrent ainsi sur les territoires des peuples qui avaient refusé de les secourir. Le premier dans lequel ils entrèrent fut celui des Mélanchlænes, qui souffrirent beaucoup du dégât que le passage des Scythes et celui des Perses, qui étaient à leur poursuite, occasionnèrent chez eux. En quittant le territoire des Mélanchlænes, les Scythes se jetèrent sur celui des Androphages, où ils ne causèrent pas moins de ravages. De-là, ils vinrent porter l'alarme parmi les Neures; et, continuant toujours à fuir, ils atteignirent enfin le pays des Agathyrses. Les Agathyrses, qui voyaient leurs voisins désolés par la retraite des Scythes, n'attendirent pas qu'ils eussent pénétré sur leurs terres, et leur envoyèrent, par un héraut, la défense de passer la frontière; leur déclarant que, s'ils essayaient de la franchir, il fallait qu'ils commençassent par en venir aux mains avec eux. En même temps qu'ils faisaient cette déclaration, les Agathyrses pourvurent à la sûreté de leurs frontières, et s'affermirent dans

la résolution de repousser par la force l'invasion dont ils étaient menacés. Mais les Mélanchlænes, les Androphages et les Neures n'opposèrent aucune résistance aux Perses, qui pénétraient sur leur territoire, en même temps que les Scythes; ils oublièrent même leurs menaces, s'enfuirent en désordre vers le nord, et se retirèrent dans le désert. Cependant, les Scythes, arrêtés par le refus et la contenance des Agathyrses, ne dépassèrent pas leur frontière, et, en quittant le territoire des Neures, revinrent en Scythie, où ils précédèrent les Perses.

CXXVI. Comme le temps se consumait dans cette vaine poursuite, sans qu'on pût en prévoir le terme, Darius fit partir un héraut à cheval, qui parla ainsi au roi des Scythes Idanthyrse: « Misérable, pourquoi fuis-tu sans cesse? des « deux seuls partis que tu puisses prendre, ne « saurais-tu en choisir un? Si tu te crois des forces « suffisantes pour t'opposer aux projets du roi, « arrête-toi et combats. Si tu te reconnais inférieur, « envoie à ton maître, en hommage, de la terre « et de l'eau, et entre en négociation avec lui. »

CXXVII. A cette proposition, Idanthyrse répondit en ces termes : « O Perse, apprends à me « connaître. Jamais la crainte ne m'a fait fuir « devant aucun homme, et je ne fuis pas davan- « tage maintenant. Ce que je fais n'est point « nouveau : c'est ce que j'ai l'habitude de faire « même dans la paix, et je vais expliquer pour-

« quoi je n'en viens pas immédiatement aux « mains avec vous. Nous n'avons point de villes, « nous ne cultivons point de champs; nous n'avons « donc pas à nous défendre pour vous empêcher « de vous en rendre maîtres ou de les ravager. « Si cependant il vous faut absolument combattre, « il en est un moyen sûr. Les tombeaux de « nos pères existent; allez, trouvez-les, essayez « de les détruire, et vous verrez alors si nous « savons combattre ou non. Mais, avant qu'un « motif aussi raisonnable nous y détermine, n'es- « pérez pas que nous combattions. Voilà ce que « j'avais à dire sur ta première proposition. Sur « la seconde, mes maîtres sont Jupiter, de qui je « descends, et Vesta la reine des Scythes; je « n'en connais pas d'autres; et, à la place de la « terre et de l'eau que tu demandes, j'enverrai « d'autres présents beaucoup plus convenables. « Quant à ce titre de maître que tu as osé prendre « envers moi, il t'en coûtera des pleurs. » (C'était-là un vrai discours de Scythe (40)). Le héraut ayant reçu cette réponse, partit et la rapporta à Darius.

CXXVIII. Cependant les rois Scythes, à ce mot de servitude qui avait frappé leur oreille, frémirent de colère, et résolurent de détacher la division réunie aux Sauromates, et que commandait Scopasis, pour traiter avec les Ioniens chargés de la garde du pont de l'Ister. En même temps, il fut convenu que les autres corps qui restaient

en arrière, cesseraient d'égarer les Perses sur leurs traces, et se borneraient à les attaquer à l'improviste toutes les fois qu'ils voudraient enlever des vivres (41). Ils épièrent donc les mouvements de l'armée de Darius, et exécutèrent avec succès le nouveau plan qu'ils avaient adopté. Leur cavalerie avait constamment l'avantage contre celle des Perses, qui, mise en déroute, se repliait sous la protection de l'infanterie; mais, dès que celle-ci s'avançait au secours, les Scythes, contents d'avoir rejeté la cavalerie perse sur elle, retournaient en arrière, dans la crainte de se compromettre. Ces attaques des Scythes se faisaient communément pendant la nuit.

CXXIX. Une chose fort étonnante cependant favorisait les Perses, et en même temps nuisait aux Scythes dans les affaires qu'ils avaient avec l'armée de Darius; c'était l'effet que produisait la voix des ânes et la figure des mulets. On se rappelle que la Scythie ne nourrit ni ânes, ni mulets, comme je l'ai dit plus haut (*), et l'on ne voit dans le pays aucun de ces animaux, à cause du froid. Aussi le cri des ânes, sur-tout quand ils sentaient le voisinage de leurs femelles, effrayait les chevaux scythes à tel point, que souvent, dans une charge contre les Perses, si des ânes se faisaient entendre, les chevaux épouvantés s'arrêtaient tout court, dressant les oreilles, saisis, pour

(*) Livre IV, chap. 30.

ainsi dire, d'admiration par la voix et la figure de ces animaux qui leur étaient également inconnues. Cette circonstance quelquefois influait sur le sort des combats.

CXXX. Tandis que la guerre se faisait ainsi, les Scythes observèrent chez l'ennemi de grands mouvements qui semblaient annoncer sa retraite. Mais, comme il était de leur intérêt que l'armée des Perses s'affaiblît encore en prolongeant son séjour dans un pays où elle n'aurait aucun moyen de subsistance, les Scythes imaginèrent, pour la retenir, de laisser de temps à autre, en se retirant, quelques portions de leurs troupeaux en arrière, avec les bergers qui les conduisaient. Les Perses tombaient sur ces troupeaux, s'en emparaient aisément, et reprenaient confiance par ce succès.

CXXXI. Cette ruse fut souvent répétée; mais enfin, toutes les ressources étant épuisées, Darius se trouvait dans la plus grande incertitude sur le parti qu'il devait prendre, lorsque les rois Scythes, instruits de sa situation, lui envoyèrent un héraut chargé de lui offrir de leur part, en présent, un oiseau, un rat, une grenouille et cinq flèches (42). Les Perses demandèrent au héraut ce que signifiaient ces dons, mais celui-ci répondit: « Qu'on « l'avait seulement chargé de les remettre et de « revenir sur-le-champ; que cependant il serait « facile aux Perses de le deviner, pour peu qu'ils « eussent de sagacité. » Les Perses se mirent donc

à réfléchir sur cet envoi, et cherchèrent à en pénétrer le sens.

CXXXII. Darius fut d'abord d'opinion que les Scythes annonçaient par-là qu'ils se soumettaient, et se donnaient avec la terre et l'eau. Il voyait l'une sous la figure du rat, qui naît dans la terre, et qui se nourrit des mêmes aliments que l'homme, et l'eau dans la grenouille. L'oiseau lui représentait les chevaux, et les flèches la force des hommes, images de tout ce qui, chez les Scythes, constituait la puissance, qu'ils semblaient lui livrer par ces dons. Darius soutenait cet avis; mais Gobrias, un des sept conjurés qui conspirèrent contre les mages, en ouvrit un tout opposé, et donna une explication bien différente: « Si, dit-il aux Perses, « devenus oiseaux vous ne vous échappez pas en « volant par les cieux, ou changés en rats vous « ne vous enfoncez pas sous la terre, ou devenus « grenouilles vous ne sautez pas dans les marais, « frappés par ces flèches, il vous sera impossible « de retourner en arrière. » Telle fut l'interprétation que les Perses donnèrent à ce présent mystérieux.

CXXXIII. Cependant, la division des Scythes chargée, en premier lieu, de la défense du palus Méotide, et qui, depuis, avait été détachée pour conférer avec les Ioniens, préposés à la garde du pont de l'Ister, les avait joints. Elle entra en négociation, et leur parla en ces termes: « Ioniens, si vous voulez nous écouter, nous « vous apportons la liberté. Nous savons que

« Darius vous a ordonné de veiller pendant « soixante jours seulement à la conservation du « pont, et que, si après cet intervalle de temps « écoulé il ne reparaît pas, il vous a laissés maîtres « de retourner dans votre patrie : voici donc ce « que vous avez à faire pour être entièrement à « l'abri de tout reproche, et de sa part et de la « nôtre. Attendez que le terme fixé soit expiré; « mais, aussi-tôt qu'il le sera, promettez-nous de « partir sans hésiter. » Les Ioniens s'y engagèrent; et les Scythes, après avoir reçu leur parole, s'éloignèrent.

CXXXIV. Les autres corps de Scythes qui avaient envoyé à Darius le présent dont j'ai parlé, vinrent, après cette démarche, se former en bataille en face des Perses, se disposant à combattre à pied et à cheval, et comme résolus à engager l'attaque. Ils avaient pris leurs rangs, lorsqu'un lièvre se leva tout-à-coup devant eux, et à peine fut-il vu, que les Scythes se mirent à sa poursuite. Darius, qui aperçut leur armée s'ébranler en désordre, et qui entendait leurs cris, demanda ce qui excitait un tel tumulte chez les ennemis. On lui dit qu'un lièvre en était cause. « Ah! s'écria Darius, en parlant à ceux qui avaient « coutume de l'approcher, ces hommes-là font « bien peu de cas de nous, et je crains fort que « Gobrias n'ait eu raison dans l'explication qu'il « nous a donnée du présent des Scythes. Ainsi, « comme je vois par moi-même quel est le véri-

« table état des choses, ce dont j'ai le plus besoin « c'est d'un avis prudent sur le meilleur parti à « suivre pour assurer notre retraite. » Gobrias prit alors la parole, et dit à Darius : « O roi, « je savais déja, par les récits que j'avais en- « tendus, que la pauvreté de ces hommes fai- « sait leur véritable défense ; arrivé ici, j'en ai « été bien mieux convaincu en voyant comme « ils se jouent de nous. Mon opinion est donc « qu'il faut, aussi-tôt que la nuit sera venue, allu- « mer nos feux comme de coutume, abandonner « les hommes hors d'état de soutenir les fatigues « de la route (il nous sera facile de les tromper), « et, après avoir attaché tous les ânes au piquet, « comme à l'ordinaire, partir sans différer. Il « importe que nous puissions arriver sur l'Ister « avant que les Scythes ne tentent de détruire le « pont, ou qu'il ne vienne dans l'idée des Ioniens « de prendre une résolution qui pourrait nous « être fatale. » Tels furent les conseils que donna Gobrias.

CXXXV. Darius les suivit. Dès qu'il fut nuit, il abandonna dans le camp les malades et les hommes dont on comptait la perte pour peu de chose, et y laissa également tous les ânes, qu'on eut soin d'attacher. Il avait, en faisant ces dispositions, un double motif : d'abord il pensait que les ânes, par leurs cris, pourraient arrêter l'ennemi ; ensuite il se débarrassait réellement des hommes faibles qui auraient retardé sa marche ;

mais il se garda bien d'avouer la véritable raison, et donna pour prétexte que, se disposant à attaquer les Scythes avec l'élite de ses troupes, il confiait, à ceux qu'il ne menait pas avec lui, la garde du camp pendant le temps de l'expédition. Après avoir fait cette déclaration aux troupes qu'il laissait, Darius, aussi-tôt que les feux du camp furent allumés, partit et se dirigea en toute hâte vers l'Ister. Les ânes, ne voyant plus autour d'eux leurs conducteurs ordinaires, poussèrent des cris plus forts encore que de coutume; et les Scythes, qui les entendaient, ne doutèrent pas que les Perses ne fussent toujours en présence.

CXXXVI. Lorsque le jour parut, les hommes abandonnés par Darius s'aperçurent promptement qu'ils étaient trahis, et, tendant des mains suppliantes aux Scythes, leur racontèrent ce qui s'était passé. Dès que ceux-ci en furent instruits, les deux divisions se formèrent en un seul corps, auquel se réunirent les Sauromates, les Budins et les Gélons, et se mirent à la poursuite des Perses, en se portant directement sur l'Ister. Mais l'armée de Darius, composée de beaucoup d'infanterie, marchant par des chemins qu'elle ne connaissait pas, et qui n'étaient point tracés, tandis que les Scythes, au contraire, tous à cheval, et parfaitement instruits des routes, coupaient au plus court, il arriva que ni les uns ni les autres ne se rencontrèrent. Les Scythes parvinrent donc au pont de l'Ister bien avant les Perses; et, comme ils

apprirent, en y arrivant, que l'ennemi était encore derrière eux, ils interpellèrent les Ioniens, qui s'étaient retirés dans leurs vaisseaux, et leur parlèrent ainsi : « Ioniens, le terme des jours qui « vous avaient été fixés est expiré, et vous n'avez « pas rempli avec équité vos engagements puisque « vous prolongés votre séjour ici; mais, si vous « êtes demeurés jusqu'à ce moment par crainte, du « moins ne balancez pas aujourd'hui à détruire le « pont. Retirez-vous, heureux d'avoir recouvré la « liberté, et remerciez-en les Dieux et les Scythes, « car celui qui naguères était votre maître, sera « bientôt, grace à nous, hors d'état de soumettre « aucun peuple par les armes. »

CXXXVII. Les Ioniens délibérèrent sur cette proposition. Miltiade l'athénien, tyran de la Chersonèse Hellespontique, et qui avait pris le commandement des troupes qu'elle avait fournies à Darius, fut d'avis de faire ce que les Scythes leur conseillaient, et de rendre ainsi, d'un seul coup, la liberté à toute l'Ionie; mais Hystiée de Milet fut d'une opinion différente. Il fit remarquer aux autres chefs, que chacun d'eux, sous la protection de Darius, jouissait de l'autorité souveraine dans sa patrie, et qu'ils n'avaient plus à espérer, lui de régner à Milet, ni les autres ailleurs, si la puissance de Darius était renversée, puisqu'il était hors de doute que toutes les villes grecques préféreraient alors la démocratie à la tyrannie. Ces observations d'Hystiée firent revenir à son

avis tous ceux qui d'abord s'étaient rangés à celui de Miltiade.

CXXXVIII. Je crois devoir rapporter ici les noms de ceux qui donnèrent leurs suffrages dans cette délibération, et qui étaient en grande considération près de Darius.

Hellespontins : Daphnis, tyran d'Abydos,
Hippoclus de Lampsaque,
Hérophante de Parium,
Métrodore de Proconèse,
Aristagoras de Cyzique,
Ariston de Byzance :
Ioniens : Stratès, tyran de Chio,
Æacès de Samos,
Laodamas de Phocée,
Hystiée de Milet, celui qui parla contre l'opinion de Miltiade ;
Æoliens : un seul ; Aristagoras, tyran de Cyme.

CXXXIX. Après que tous ces chefs se furent déclarés en faveur de l'opinion d'Hystiée, ils mirent en délibération ce qu'il y avait à faire et à répondre ; et il fut arrêté que l'on détruirait le pont du côté des Scythes jusques à une certaine distance, telle qu'une flèche tirée du rivage ne pût y atteindre. Par cette mesure, ils avaient l'air de faire quelque chose de ce qu'ils avaient promis, quoiqu'ils ne fissent réellement rien, et en même temps ils empêchaient les Scythes d'essayer de forcer le pont pour traverser le fleuve ; et en effet, en rompant une partie de ce pont, ils

étaient en droit de répondre qu'ils avaient fait tout ce qui pouvait être au gré des Scythes. Ce subterfuge fut adopté avec le premier avis ouvert par Hystiée, que l'on chargea de répondre au nom de tous. Il le fit en ces termes : « Rien « ne saurait nous être plus avantageux, ô Scythes, « que les propositions que vous nous apportez; « elles ne pouvaient sur-tout arriver plus à pro- « pos, et autant tout ce qui nous vient de vous « nous convient, autant nous espérons que ce « qui vous viendra de nous vous sera également « agréable. Nous allons donc enlever le pont, et « nous y travaillerons avec toute l'ardeur que nous « inspire la volonté d'être libres; mais pendant « que nous serons occupés de cette opération, ne « devriez-vous pas, de votre côté, profiter du « temps qu'elle vous donne pour aller à la re- « cherche de l'armée des Perses, la joindre, et « venger, comme il convient, sur eux votre in- « jure et les nôtres. »

CXL. Les Scythes, se fiant pour la seconde fois aux Ioniens qu'ils croyaient sincères, retournèrent sur leurs pas pour se remettre à la recherche des Perses. Dans cette poursuite, ils se trompèrent de nouveau, mais ne purent que s'en accuser eux-mêmes, pour le soin qu'ils avaient pris de détruire tous les pâturages propres à la cavalerie et de perdre toutes les eaux. Sans cette précaution, ils auraient facilement rejoint les Perses, du moment

où ils l'auraient voulu; et ce qui, dans le début de la guerre, leur avait paru une résolution excellente, tourna à la fin contre eux. En effet, ils s'obstinèrent à chercher l'ennemi dans la partie du territoire où il devait trouver de l'eau et de l'herbe pour les chevaux, persuadés qu'il aurait fait sa retraite dans cette direction, tandis que les Perses, retournant sur leurs anciennes traces, ne s'en écartèrent pas, et revinrent, quoique avec beaucoup de difficultés, par le même chemin. Comme il était nuit quand ils atteignirent les rives de l'Ister, et qu'ils virent le pont enlevé, ils furent d'abord dans les plus vives alarmes, et ne doutèrent pas que les Ioniens ne les eussent abandonnés.

CXLI. Heureusement il y avait dans l'armée un Égyptien fameux par l'étendue et la force de sa voix. Darius lui ordonna de se placer sur le rivage du fleuve et d'appeler Hystiée de Milet. L'Égyptien obéit; Hystiée, l'ayant entendu au premier cri, fit avancer des bateaux, et rétablit immédiatement la communication du pont.

CXLII. Ainsi les Perses échappèrent, tandis que les Scythes, qui étaient à leur recherche, manquèrent une seconde fois de les joindre. Cet événement a établi parmi les Scythes l'opinion suivante sur le compte des Ioniens. Ils disent qu'à considérer les Ioniens comme un peuple libre, ce sont les plus vicieux et les plus lâches des hommes; mais qu'à les considérer comme esclaves, il n'y en

a pas de plus attachés à leur maître, ni de plus éloignés de chercher à s'enfuir.

CXLIII. Darius, continuant sa retraite par la Thrace, arriva à Sestos, dans la Chersonèse; de là, il repassa en Asie avec ses vaisseaux, et laissa en Europe une armée sous les ordres de Mégabaze, Perse de naissance, que jadis, en présence d'un grand nombre de témoins, il avait honoré d'une manière particulière, par des paroles bien remarquables; voici quelle en fut l'occasion: Darius se préparait à manger des grenades, et en avait déja ouvert une, lorsque son frère Artabane lui demanda « quelle était la chose qu'il voudrait « posséder en nombre égal à celui des grains que « contenait ce fruit: » « Je voudrais, répondit « Darius, avoir autant de Mégabazes, et je l'aimerais mieux que d'avoir fait la conquête de la « Grèce. » On ne pouvait, aux yeux des Perses, faire un plus grand honneur à un homme. L'armée que Darius lui donna était forte de quatre-vingt mille hommes.

BIBLIOTHÈQUE LYON *1893*

CXLIV. Ce même Mégabaze laissa de lui, chez les habitants des bords de l'Hellespont, un souvenir impérissable, par un mot heureux. Étant à Byzance, il apprit que, dix-sept ans avant l'arrivée des Byzantins, les Calchédoniens avaient bâti leur ville sur le rivage opposé à Byzance: « Il fallait, dit-il, que les Calchédoniens fussent « alors aveugles. Comment, en effet, s'ils avaient « eu des yeux, auraient-ils pu négliger le plus

« beau site du monde, et lui préférer le plus « laid? » Mégabaze, resté sur l'Hellespont avec son armée, acheva de soumettre les villes de cette contrée, qui ne s'étaient point encore rangées du parti des Mèdes.

CXLV. Tandis qu'il était occupé de ces soins, les Perses entreprenaient une autre grande expédition contre la Libye. J'en ferai connaître le motif après avoir donné d'abord quelques détails sur le pays.

Les petits-fils des Argonautes, expulsés de Lemnos par les mêmes Pélasges, qui avaient enlevé les femmes Athéniennes attirées à Brauron par la fête de Diane (43), firent voile pour Lacédémone, et vinrent placer leurs feux sur le mont Taygète. Les Lacédémoniens les ayant aperçus, envoyèrent reconnaître qui étaient ceux qui les avaient allumés, et d'où ils venaient. Les étrangers répondirent « qu'ils étaient Myniens d'ori- « gine, descendants des héros embarqués jadis sur « le navire *Argo*, et qui, après cette expédition, « étaient venus s'établir à Lemnos. » Les Lacédémoniens ayant appris par cette réponse, que les nouveaux venus étaient de la race des Myniens, leur députèrent un second envoyé pour leur demander quel motif les amenait dans le pays, et pourquoi ils y avaient allumé leurs feux. Les étrangers satisfirent encore à ces nouvelles questions; ils dirent « que, chassés par les Pélasges, ils ve- « naient au milieu de leurs pères, où il était juste

« qu'ils trouvassent un asile; qu'ils demandaient « donc qu'il leur fût permis d'habiter avec eux, « de participer aux honneurs publics, et d'entrer « dans le partage des terres. » Les Lacédémoniens y consentirent, déterminés principalement par cette considération, que les Tyndarides avaient été du nombre des Argonautes. Ils admirent donc les Myniens dans leur ville, leur assignèrent des terres, et distribuèrent les individus entre les différentes tribus. Les nouveaux citoyens se marièrent bientôt avec des femmes de Sparte, et cédèrent à d'autres époux celles qu'ils avaient amenées de Lemnos.

CXLVI. Peu de temps après, les Myniens se conduisirent mal à l'égard des Lacédémoniens, demandèrent la royauté, et élevèrent beaucoup d'autres prétentions aussi sacriléges. Les Lacédémoniens, irrités contre eux, résolurent de s'en défaire, et les ayant arrêtés tous, les jetèrent en prison. Il faut remarquer ici que, quand les Lacédémoniens condamnent à mort, ils font exécuter la sentence pendant la nuit, et jamais dans le jour. Lors donc que la condamnation des Myniens fut prononcée, et que l'on attendait le moment de l'exécution, leurs femmes, toutes citoyennes de Sparte, et filles des premiers de la ville, demandèrent la permission d'entrer dans la prison et d'avoir un entretien avec leurs maris. La permission fut accordée: on était loin de soupçonner que cette demande cachât une ruse. Les femmes

entrèrent ainsi dans la prison, et dès qu'elles y furent admises, elles donnèrent à leurs maris les vêtements qu'elles portaient, et prirent en échange les leurs. Les Myniens, passant sous ce déguisement pour des femmes, sortirent librement, et vinrent une seconde fois s'établir sur le mont Taygète.

CXLVII. Dans ce même temps, Théras, fils d'Autésion, et petit-fils de Tisamène qui avait eu pour père Thersandre, fils de Polynice, s'était mis à la tête d'une colonie lacédémonienne. Ce Théras, descendant de Cadmus, était frère de la mère d'Eurysthène et de Proclès, fils d'Aristodémus. Les deux enfants étant encore en bas-âge lorsqu'ils perdirent leur père, Théras, comme leur oncle maternel, eut, à la mort d'Aristodémus, la tutelle et l'administration de la royauté à Sparte. Mais quand ils eurent atteint leur majorité, et pris le gouvernement, Théras ne pouvant se déterminer à obéir après avoir goûté de l'autorité souveraine, déclara qu'il ne voulait plus demeurer à Lacédémone, et qu'il allait se retirer chez ses parents. A cette époque, l'île, connue aujourd'hui sous le nom de Théra, et qui portait alors celui de Caliste, était habitée par les descendants de Membliarès, fils de Pécilès, d'origine phénicienne; et voici comment il s'y était fixé. Dans le temps où Cadmus, fils d'Agénor, était à la recherche d'Europe, il aborda dans cette île de Théra; et, soit que le pays lui plût,

soit par tout autre motif, il y laissa plusieurs des Phéniciens qui le suivaient, du nombre desquels était Membliarès, un de ses parents. Les descendants de Membliarès habitèrent, pendant huit générations d'hommes, cette île, qui portait le nom de Caliste avant que Théras y arrivât de Lacédémone.

CXLVIII. Ce fut pour aller joindre les descendants de Membliarès que Théras, à la tête d'une troupe nombreuse tirée de toutes les tribus, partit de Sparte, non pas dans l'intention de chasser les habitants de l'île, mais avec le dessein de vivre parmi eux et de se les attacher. Au moment de son départ, les Myniens s'étaient retirés, comme on l'a vu plus haut, sur le mont Taygète, et les Lacédémoniens étaient toujours décidés à les faire mourir, lorsque Théras obtint que cette exécution n'aurait pas lieu, en promettant de les emmener hors du territoire de Sparte. Les Lacédémoniens consentirent à cette proposition, et Théras fit voile, avec trois navires à trente rameurs, pour se rendre chez les descendants de Membliarès: mais il ne réussit pas à emmener tous les Myniens, un petit nombre seulement d'entre eux le suivit; la plus forte partie se jeta sur le territoire des Paroréates et des Caucons. Elle en chassa les anciens habitants, et ensuite se divisa en plusieurs troupes, qui bâtirent dans ces contrées les villes de Léprée, Macistas, Phrixès, Pyrgos, Epium et Nudium, dont la plupart furent détruites de mon temps

par les Éléens. Quant à l'île de Caliste, elle prit le nom de Théra, de celui du fondateur de la nouvelle colonie.

CXLIX. Le fils de Théras n'avait point voulu s'embarquer avec lui, et son père, forcé de le laisser à Sparte, avait dit en le quittant : « Je « laisse la brebis au milieu des loups. » Ce mot fit donner au jeune homme le nom d'Oïolycus (44), et ce nom prévalut par la suite. Oïolycus eut pour fils Égée, et c'est de cet Égée que les Égides, une des plus grandes tribus de Lacédémone, ont pris leur nom. Ce fut pour les hommes qui la composaient, et qui ne pouvaient parvenir à élever aucun de leurs enfants, que, d'après le conseil d'un oracle, on bâtit le temple consacré aux Furies de Laïus et d'Œdipe. Depuis la construction de ce temple, les enfants nés dans la tribu atteignirent l'âge adulte. La même chose était arrivée aux autres membres de cette famille qui s'étaient établis dans l'île de Théra.

CL. Jusqu'ici les récits des Lacédémoniens et des Théréens s'accordent ; mais ce que je vais ajouter, n'est rapporté que par ces derniers. Grinus, fils d'Ésanius, descendant de Théras, et roi de l'île de ce nom, vint à Delphes, conduisant une hécatombe qu'il allait offrir au nom de la ville. Plusieurs citoyens, parmi lesquels se trouvait Battus, fils de Polymneste, descendant d'Euphémus, et l'un des Myniens, suivaient cette hécatombe. Grinus, après l'avoir offerte, ayant

consulté la Pythie sur divers objets, elle lui déclara : « qu'il devait bâtir une ville en Libye. » « Seigneur, répondit le roi des Théréens, je suis « vieux et trop pesant pour me déplacer : donnez « un tel ordre à un de ces jeunes gens, plus en « état que moi de l'exécuter. » En disant ces mots, il indiquait de la main Battus. Les choses se passèrent ainsi à Delphes ; mais, quand la députation fut de retour, on négligea l'oracle, et les habitants, qui ignoraient où la Libye était située, n'osèrent pas, dans cette obscurité, hasarder de faire partir une colonie.

CLI. Cependant il arriva que, dans le cours de sept années consécutives, il ne tomba point de pluie dans l'île de Théra, et que les arbres y séchèrent tous, à l'exception d'un seul. Les Théréens consultèrent de nouveau l'oracle sur cette calamité, et la Pythie, dans sa réponse, leur reprocha de n'avoir pas fondé une colonie en Libye. Convaincus alors qu'il n'y avait plus d'autre moyen pour eux d'échapper aux maux qui les pressaient, les Théréens se déterminèrent à envoyer des députés en Crète, pour s'informer si quelqu'un des naturels du pays, ou des étrangers qui y vivaient, était jamais allé en Libye. En parcourant l'île pour prendre ces renseignements, les députés arrivèrent dans la ville d'Itanos, et y rencontrèrent un teinturier en pourpre, nommé Corobius, qui leur dit que le vent l'avait porté une fois en Libye, et qu'il était même descendu dans

l'île de Platée, qui en est une dépendance. Ils lui offrirent un salaire pour les suivre à Théra, où ils le conduisirent. A leur arrivée, on fit partir des hommes chargés de reconnaître le pays, mais en petit nombre d'abord; Corobius leur servit de guide et les conduisit dans l'île de Platée, où ils le laissèrent avec des vivres pour un certain nombre de mois. Quant à eux, ils s'empressèrent de retourner, le plus promptement possible, dans leur patrie, et de donner à leurs concitoyens les détails qu'ils avaient recueillis sur cette île.

CLII. Mais les Théréens ayant différé, plus que le temps convenu, de revenir à Platée, Corobius, qu'on y avait laissé, vint à manquer totalement de vivres. Sur ces entrefaites, un vaisseau samien, dont le pilote se nommait Colæus, allant en Égypte, aborda à Platée, et les Samiens qui le montaient ayant appris de Corobius tout ce qui s'était passé entre lui et les Théréens, lui laissèrent des vivres pour un an. Ils remirent ensuite à la voile, et comme ils cherchaient à gagner l'Égypte, surpris par un vent d'orient très-fort qui ne cessa de souffler, ils furent portés au-delà des colonnes d'Hercule jusqu'à Tartessus (45), où un Dieu semblait les avoir conduits. En effet, ce port n'ayant été jusques-là fréquenté par aucun vaisseau, ils firent, sur les marchandises dont ils trafiquaient, le gain le plus considérable qu'aucun commerçant grec ait jamais fait, si l'on excepte

cependant Sostrate d'Égine, fils de Léodamas; car il n'est aucun marchand qui puisse lui être comparé. Ces Samiens prirent sur leurs bénéfices le dixième, qui montait à six talents, et l'employèrent à faire construire un monument en airain, de la forme des cratères argoliques, et orné sur les bords de têtes de gryphons en relief. Ce monument fut consacré dans le temple de Junon; il est supporté par trois figures colossales de sept coudées de haut, s'appuyant sur les genoux. C'est de cette époque et du service rendu à Corobius, que date l'étroite liaison qui se forma entre les Théréens, les Cyrénéens et les Samiens.

CLIII. Ceux des Théréens, qui avaient été envoyés en reconnaissance à l'île de Platée, revinrent, après y avoir laissé Corobius, et annoncèrent à leurs concitoyens qu'ils avaient commencé un établissement dans une île située sur la côte de la Libye. Les habitants de Théra arrêtèrent alors que, pour fonder la nouvelle colonie, ils prendraient dans toutes les familles, sur deux frères celui que le sort désignerait, et un certain nombre d'hommes tirés de chacun des cantons de leur domination : ces cantons étaient au nombre de sept. Battus fut déclaré le chef et le roi de la colonie, et deux navires à cinquante rameurs la conduisirent à Platée.

CLIV. Tel est le récit que les Théréens font de ces événements; et ils sont d'accord avec les

Cyrénéens, excepté seulement dans ce qui concerne Battus : ceux-ci racontent la chose d'une autre manière. Il existe, disent-ils, en Crète une ville nommée Axus, dont Étéarque était roi. Cet Étéarque, qui avait une fille nommée Phronime, dont la mère était morte, se remaria. Sa nouvelle femme devint pour Phronime une véritable marâtre, l'accabla d'une foule de mauvais traitements, et lui dressa toutes sortes d'embûches. Enfin, elle alla jusqu'à l'accuser d'impudicité, et finit par persuader son mari qui, séduit par cette femme, commit envers sa fille l'action la plus cruelle et la plus impie. Il avait dans ce moment pour hôte un marchand de Théra, nommé Thémison; il l'appela, et lui fit promettre, sous serment, d'exécuter pour son service ce qu'il lui demanderait, quelle que fût la chose qu'il exigeât. Lorsque Thémison se fut engagé, Étéarque lui livre sa fille en lui commandant de l'emmener et de la jeter à la mer pendant la route. Le Théréen, au désespoir de la supercherie qui lui avait arraché un serment inconsidéré, renonça à l'hospitalité d'Étéarque, et, ayant pris la jeune fille avec lui, mit à la voile. Mais quand il fut en mer, pour accomplir son serment, il imagina de faire attacher Phronime par des cordes et de la descendre ainsi suspendue dans l'eau : un moment après il la retira et la conduisit avec lui à Théra.

CLV. Phronime passa depuis dans la maison de Polymneste, un des citoyens les plus distin-

gués de l'île, et fut mise au nombre de ses femmes. Il en eut quelque temps après un fils bégue, auquel il donna à sa naissance le nom de Battus, comme les Théréens et les Cyrénéens le reconnaissent. Quant à moi je pense un peu différemment: je crois que Battus n'a porté ce nom qu'après son arrivée en Libye, et ne l'a pris que comme un titre d'honneur, sur une réponse de l'oracle; car les Libyens appellent dans leur langue un roi *Battus* (46), et c'est par cette raison que la Pythie prophétisant, l'appela de ce nom en langue libyenne, instruite à l'avance qu'il devait un jour régner en Libye. En effet, après avoir atteint l'âge viril, il était venu à Delphes consulter l'oracle sur le défaut de sa prononciation, et la Pythie lui avait répondu en vers.

« Battus, tu viens me consulter sur ta voix; « écoute ce que dit le roi Phœbus Apollon : il « t'ordonne d'aller fonder une colonie dans la « Libye, qui nourrit de nombreux troupeaux de « moutons. »

Comme si elle eût dit en langage ordinaire: « O roi, tu viens me consulter sur ta voix, etc. » « Seigneur, se récria Battus, s'il est vrai que je suis « venu ici pour vous consulter sur ma voix, pour- « quoi ne me prescrivez-vous que des choses im- « possibles, en m'ordonnant de fonder une co- « lonie en Libye. Quelle force puis-je déployer? « Quels bras peuvent m'aider? » Malgré ces représentations, il ne put obtenir de la Pythie d'autre

réponse; elle confirma ce qu'elle avait dit en premier lieu. Battus se retira donc, et s'en retourna dans l'île de Théra.

CLVI. Après son retour, la colère des Dieux se manifesta de nouveau contre lui et contre tous les habitants de l'île; et, comme ils ne pouvaient pénétrer la cause des calamités qui les affligeaient, ils envoyèrent encore consulter l'oracle de Delphes sur leurs malheurs actuels. La Pythie, pour toute réponse, leur dit : « Que les choses iraient mieux « s'ils se réunissaient à Battus pour fonder la « ville de Cyrène en Libye; » et ce fut d'après cette réponse que les Théréens se déterminèrent enfin à faire partir Battus avec deux navires à cinquante rameurs. Battus, et ceux qui l'accompagnaient, abordèrent en Libye, mais n'ayant pas les moyens de s'y établir, ils revinrent à Théra, où leurs concitoyens, au lieu de les recevoir, s'opposèrent à leur débarquement, les forçant à main armée de retourner sur leurs pas. Obligés de céder, ils remirent en mer, et vinrent fonder une colonie, dans une île dépendante de la côte de la Libye, qui est cette île de Platée dont il a déja été parlé. On dit que son étendue est égale à la surface actuelle de la ville de Cyrène.

CLVII. Ces Théréens habitèrent Platée pendant deux années; mais comme leur établissement ne prospérait pas, ils y laissèrent un seul d'entre eux, et tous les autres se déterminèrent à se rendre à Delphes. Quand ils y furent arrivés, ils

consultèrent l'oracle, et lui dirent : « Que bien « qu'ils eussent fixé leur demeure en Libye, les « choses n'en allaient pas mieux pour eux depuis « qu'ils y habitaient. » La Pythie leur fit cette réponse : « Vraiment je t'admire, et il faut que tu « sois bien habile, si n'ayant jamais été en Libye « tu prétends connaître ce pays mieux que moi « qui y suis allée. »

Après avoir entendu ce nouvel oracle, Battus et sa troupe retournèrent sur leurs pas, comprenant enfin que le Dieu ne les tenait point quittes de la colonie qu'il leur avait ordonné de fonder, tant qu'ils ne l'auraient pas établie dans la Libye même. Ils revinrent donc à l'île de Platée, y recueillirent celui d'entre eux qu'ils y avaient laissé, et allèrent bâtir une ville sur la côte opposée à cette île, dans un lieu nommé Aziris, entouré d'une chaîne de collines charmantes couvertes de bois, qui l'enveloppent de deux côtés, et arrosé par un fleuve qui lui sert de limite sur le troisième.

CLVIII. Les Théréens habitèrent cet heureux site pendant six années. Dans la septième, à la prière des Libyens qui leur promettaient de les conduire dans un emplacement plus favorable encore, ils se décidèrent à quitter leur séjour; ils partirent donc sous la conduite des naturels du pays. En les dirigeant au couchant, leurs guides mesurèrent le temps de la route de manière à traverser pendant la nuit la plus belle partie du

pays, afin de la dérober à la vue des Grecs : cette belle contrée se nomme l'Irasa. Enfin, ils arrivèrent à une fontaine consacrée à Apollon, près de laquelle ils firent arrêter les Grecs, en leur disant : « C'est ici, ô Grecs, qu'il vous convient « de fixer votre habitation, car au-dessus de ce « point de la terre le ciel est percé (47) ».

CLIX. Pendant la vie de Battus, le fondateur, qui régna quarante ans, et pendant la durée de celle de son fils Arcésilaüs, qui, après lui, régna dix-sept ans, les habitants de Cyrène n'étaient composés que des familles de ceux qui avaient dans l'origine formé la colonie, familles dont le nombre ne s'était point augmenté. Mais sous leur troisième roi Battus, surnommé *l'Heureux*, un oracle rendu par la Pythie, engagea tous les peuples grecs indistinctement à envoyer de nouveaux colons en Libye, pour se réunir aux Cyrénéens, qui les appelaient et offraient de leur partager des terres. L'oracle était ainsi conçu :

« Je prédis que celui qui arrivera le dernier « en Libye, pour prendre part à la distribution « des terres, s'en repentira. »

Cet oracle ayant attiré beaucoup de colons à Cyrène, on leur partagea des terres appartenant aux Libyens habitants la contrée limitrophe de cette ville. Ceux-ci, dépouillés de leurs propriétés et repoussés, ainsi que leur roi Adicran, par les Cyrénéens, qui reçurent avec mépris leurs représentations, prirent le parti d'envoyer en Égypte

et de se donner au roi Apriès. Il accueillit leur offre, et fit marcher contre Cyrène une armée nombreuse. Les Cyrénéens réunirent leurs forces dans l'Irasa, près de la fontaine de Thestes, et le combat s'engagea. Les Égyptiens, qui jusques-là ne s'étaient point encore mesurés avec les Grecs, faisaient très-peu de cas de l'ennemi auquel ils avaient affaire; mais ils furent si complètement battus, qu'à peine un très-petit nombre d'entre eux put revenir en Égypte. Ce fut au retour de cette expédition, dont le mauvais succès fut attribué à Apriès, que les Égyptiens se révoltèrent contre lui, comme on l'a vu plus haut (*).

CLX. Ce Battus laissa un fils, nommé Arcésilaüs, qui lui succéda. Le nouveau roi eut avec ses frères des différends, à la suite desquels ils se séparèrent de lui et allèrent habiter une autre contrée de la Libye, où, après s'être concertés ensemble, ils fondèrent une ville à laquelle ils donnèrent le nom de Barcé, qu'elle porte encore aujourd'hui. En même temps qu'ils formaient ce nouvel établissement, ils engagèrent les Libyens à faire la guerre aux Cyrénéens, et y réussirent. Arcésilaüs marcha contre les Libyens qui avaient donné asile à ses frères; mais ils craignirent d'en venir aux mains avec lui, et se retirèrent dans la Libye orientale. Arcésilaüs les y suivit et les joignit près d'une

(*) Livre II, chap. 161.

ville nommée Leucon, où il résolut de les attaquer. Les Cyrénéens furent vaincus, et tellement maltraités, que sept mille hommes de leur infanterie, pesamment armée, restèrent sur la place. Après cette défaite, Arcésilaüs, qui était tombé malade et venait de prendre un remède pour se guérir, fut étranglé par les ordres de son frère Léarque. Sa femme Éryxo le vengea, en faisant assassiner Léarque.

CLXI. A la suite de ces désastres, un autre Battus, fils d'Arcésilaüs, succéda à la royauté : ce Battus était boîteux. Sous son règne, les Cyrénéens, effrayés des revers qu'ils venaient d'éprouver, envoyèrent à Delphes consulter l'oracle sur les moyens qu'ils devaient employer pour rétablir leurs affaires. La Pythie leur prescrivit d'aller à Mantinée, en Arcadie, chercher un conciliateur. Les Cyrénéens obéirent, et les Mantinéens leur donnèrent un de leurs citoyens les plus distingués, nommé Démonax. Arrivé à Cyrène, et s'étant instruit en détail de l'état des choses, il partagea les habitants en trois tribus : l'une fut composée de tous les Théréens et de leurs voisins; la seconde comprit les Péloponésiens et les Crétois; enfin, la troisième se forma de tous les Grecs insulaires. Ensuite, après avoir séparé les terres consacrées et le sacerdoce qu'il réserva à Battus, il rendit au peuple tout le reste des propriétés et des fonctions publiques qui, jusques-là, avaient appartenu exclusivement au roi.

CLXII. Cette forme de gouvernement subsista pendant toute la durée du règne de Battus (*); mais sous celui de son fils Arcésilaüs (**) des troubles fréquents s'élevèrent pour la distribution des honneurs publics. Cet Arcésilaüs, fils de Battus le boîteux et de Phérétime, déclara qu'il ne se conformerait point à ce qui avait été réglé par Démonax le Mantinéen, et qu'il voulait rentrer dans tous les biens et tous les priviléges dont ses ancêtres avaient joui. Pour soutenir ses prétentions, il excita une sédition, dans laquelle son parti fut vaincu. Obligé de fuir, il se retira à Samos, et sa mère se refugia de son côté à Salamine de Cypre. Dans ce temps, régnait à Salamine Évelthon, le même qui a consacré à Delphes le magnifique encensoir que l'on voit dans le trésor des Corinthiens. Phérétime, arrivée à Salamine, demanda plusieurs fois à Évelthon de lui donner des troupes pour la ramener, elle et son fils, à Cyrène; mais le roi ne répondait jamais à cette demande, sans cesse renouvelée, qu'en lui faisant, chaque fois de riches présents, et ne lui accordait pas de troupes. Phérétime acceptait les dons du roi, et lui disait : « Sans doute « ce que vous me donnez est parfaitement beau, « mais il serait encore plus beau de me donner « les troupes que je vous demande. » Enfin, Ével-

(*) Battus, troisième du nom.

(**) Arcésilaüs, troisième du nom.

thon lui envoya un fuseau d'or et une quenouille garnie de laine ; et comme Phérétime, en les recevant, répéta le même reproche, Évelthon lui fit dire : « Que c'était de tels objets et non pas « d'une armée qu'il convenait de faire présent « à des femmes. »

CLXIII. Cependant Arcésilaüs, qui se trouvait à Samos, y rassemblait de toutes parts des hommes qu'il attirait par la promesse d'un partage de terres. Après avoir, de cette manière, formé une troupe considérable, il partit pour Delphes, dans l'intention de consulter l'oracle sur son retour à Cyrène. Voici ce que la Pythie lui répondit : « Quatre « Battus et quatre Arcésilaüs, en tout huit géné- « rations d'hommes, voilà tout ce que le dieu « Loxias accorde à ta famille pour régner sur « Cyrène, et il t'exhorte à ne rien tenter de plus. « Tu dois donc rester tranquille après être re- « tourné dans ta patrie ; et lorsque tu rencon- « treras un four rempli d'amphores, au lieu de « les faire cuire, retire-les pour les exposer à la « fraîcheur de l'air. Mais si tu mets le feu au four, « prends garde de ne point entrer dans le cou- « rant qui l'environne, autrement tu périras, toi « et le plus beau des taureaux. »

CLXIV. Arcésilaüs ayant reçu cette réponse de la Pythie, alla prendre les Samiens qu'il avait engagés à le suivre, et retourna à Cyrène. Il parvint, avec les forces qu'il amenait, à s'y rendre maître des affaires ; mais il oublia ce que l'oracle

lui avait recommandé, et voulut se venger de ceux qui avaient été la cause de sa fuite. Il chassa les uns entièrement du pays, et relégua les autres dans l'île de Cypre, avec ordre de les y faire mourir. Ces derniers furent sauvés par les Cnidiens, qui les menèrent d'abord chez eux, et qui ensuite les firent conduire à Théra. Il y eut aussi quelques Cyrénéens retirés dans une grande tour, appartenant en propriété à Anglomachus, qui périrent par les flammes, Arcésilaüs ayant fait entourer le pied de la tour de matières combustibles, auxquelles on mit le feu. Après cet acte de cruauté, les paroles de l'oracle revinrent dans sa pensée, et il se rappela que la Pythie lui avait prescrit de ne point faire cuire les amphores qu'il trouverait dans un four. Dès ce moment il s'abstint de rentrer dans Cyrène, craignant d'y trouver la mort dont l'oracle l'avait menacé, s'il entrait dans le courant qui environnait le four (Il se figurait que la ville de Cyrène était ce courant dont la Pythie avait parlé). Arcésilaüs, qui avait pour femme une de ses parentes, fille d'Alazir, roi de Barcé, se rendit près de son beau-père; mais les habitants de la ville, réunis à quelques Cyrénéens refugiés, le tuèrent un jour qu'ils le trouvèrent se promenant sur la place publique, et se défirent en même temps d'Alazir. Ainsi, Arcésilaüs en s'écartant, soit volontairement, soit poussé par une force supérieure, des ordres de l'oracle, termina sa destinée.

CLXV. Tant qu'Arcésilaüs demeura à Barcé, où il trouva une fin si funeste, sa mère Phérétime exerça dans Cyrène l'autorité de son fils, gouvernant le pays, et assistant même aux délibérations du sénat; mais dès qu'elle apprit sa mort, elle se refugia en Égypte, où elle se flattait d'être accueillie, par égard pour ce fils qui avait bien mérité de Cambyse, fils de Cyrus, en mettant Cyrène sous sa puissance, et consentant à lui payer un tribut. Phérétime, à son arrivée, alla donc s'asseoir en suppliante à la porte d'Aryandès, implorant son secours pour venger les injures qu'elle avait reçues, et prétextant, pour l'obtenir, que son fils n'avait péri que parce qu'il s'était déclaré en faveur des Mèdes.

CLXVI. Aryandès avait été établi par Cambyse gouverneur de l'Égypte. C'est le même qui, par la suite, fut mis à mort pour avoir voulu s'égaler à Darius; et voici quelle fut la cause de sa perte. Aryandès, instruit que Darius avait voulu laisser après lui un genre de monument auquel aucun autre roi n'avait encore pensé, osa faire la même chose, et en porta la peine. Darius, après avoir fait traiter par le feu une certaine quantité d'or, pour le porter au plus haut degré de pureté que l'on puisse atteindre, en avait fait frapper de la monnaie. Aryandès, qui commandait en Égypte, fit faire la même opération sur de l'argent, et en fit aussi fabriquer des pièces de monnaie, qu'on nomme aryandiques, et qui sont encore regardées

aujourd'hui comme l'argent le plus fin. Mais cette hardiesse choqua Darius, qui, supposant contre Aryandès un autre motif d'accusation, le fit condamner comme coupable de projets de révolte.

CLXVII. Pour le moment, Aryandès, touché des plaintes de Phérétime, s'engagea à lui fournir toutes les forces de terre et de mer qui se trouvaient en Égypte; et donna pour général à l'armée de terre Amasis, de la tribu des Maraphiens, et à celle de mer Barès, de la tribu des Pasargades (*). Cependant Aryandès, avant de faire mettre les troupes en marche, envoya un héraut à Barcé demander aux habitants qu'on lui fît connaître celui qui avait tué Arcésilaüs. « Ce « sont, lui répondirent-ils, tous les citoyens en« semble, fatigués des maux sans nombre qu'ils « en avaient soufferts. » Cette réponse n'ayant pas satisfait Aryandès, il fit partir ses troupes, et Phérétime les suivit. Elle était, suivant ce que l'on disait publiquement, le motif de l'expédition; mais au fond le véritable but était la conquête de la Libye, vaste pays, qui renferme beaucoup de peuples différents, dont une très-petite partie reconnaissait l'autorité des rois de Perse, tandis que le plus grand nombre en était indépendant.

CLXVIII. Je vais indiquer la situation de ces peuples. Les premiers Libyens qui habitent le pays limitrophe de l'Égypte, sont les Adyrma-

(*) Voyez livre I, chap. 125.

chides. Leurs mœurs sont assez semblables à celles des Égyptiens, mais ils ont le même habillement que les Libyens; leurs femmes portent des anneaux d'airain à chaque jambe; elles ont un grand soin de leur chevelure; lorsqu'elles y trouvent quelque vermine, elles lui donnent un coup de dent et la jettent à terre : cet usage leur est particulier. C'est aussi parmi les Libyens le seul peuple chez lequel toutes les filles à marier sont présentées au roi qui peut se réserver les premières faveurs de celles qu'il trouve à son gré. Les Adyrmachides occupent le territoire situé entre la frontière d'Égypte et le port de Plynos.

CLXIX. A la suite viennent les Giligammes: ils habitent au couchant le pays qui s'étend jusqu'à l'île Aphrodisiade; vers la moitié de cette côte on rencontre l'île de Platée, où les Cyrénéens ont conduit leur colonie; sur le continent est le port de Ménélas et la ville d'Aziris, que les Cyrénéens occupent. C'est dans ce pays que le silphium commence à paraître (48). Cette plante croît depuis l'île de Platée jusques à l'embouchure de la Syrte. Du reste, les Giligammes ont des mœurs à-peu-près semblables à celles de leurs voisins.

CLXX. Après eux, on trouve, en allant vers le couchant, les Asbystes; ils habitent au-delà de la Cyrénaïque, et ne sont point contigus à la mer : toute la côte appartient aux Cyrénéens. Les Asbystes sont de tous les Libyens les plus adroits

à conduire des chars à quatre chevaux ; et cherchent dans leurs mœurs à imiter celles des Cyrénéens.

CLXXI. A l'occident des Asbystes sont les Auschises. Leur territoire est situé au-dessus de celui de Barcé, et touche à la mer dans le voisinage des Évespérides. Au milieu des Auschises habitent les Cabales, petite peuplade qui s'approche de la mer dans les environs de Tauchire, ville dépendante de Barcé. Leurs coutumes sont les mêmes que celles de toutes les nations situées au-dessus de Cyrène.

CLXXII. Les Nasamons se présentent à l'occident des Auschises, et forment un peuple nombreux. Ils laissent pendant l'été leurs troupeaux sur les côtes, et remontent dans l'intérieur des terres, jusques à une contrée nommée Augila, où ils font en automne la récolte des dattes (49) sur les palmiers, qui croissent en abondance et portent tous des fruits. Ils vont aussi à la chasse d'une espèce de sauterelles qu'ils font sécher au soleil; ils la broyent ensuite et en saupoudrent le lait qu'ils boivent. Parmi eux, chacun a le droit d'épouser plusieurs femmes, et peut en outre habiter avec toutes les autres qui sont en commun. A cet égard, leurs coutumes sont assez semblables à celle des Massagètes dont j'ai parlé. Quand ils sont avec une femme, ils mettent un bâton en terre à la place qu'ils ont choisie, et ce signe est respecté. La première fois qu'un

Nasamon se marie, l'usage est que la mariée se livre, pendant la première nuit, à tous les hommes qui ont été conviés à sa noce, et reçoive de chacun d'eux un présent qu'il a apporté avec lui. Quant aux serments et à la divination, voici quelles sont leurs institutions particulières. Ils jurent par les hommes les plus respectables et les plus vertueux qui ont vécu parmi eux, en portant la main sur leurs tombeaux. Quand ils veulent recourir à la divination, ils vont se placer au milieu des sépultures de leurs ancêtres, y font leur prière, s'endorment, et regardent comme une prophétie de l'avenir tout ce qu'ils voient en songe. Ils confirment leurs serments en se donnant réciproquement l'un et l'autre à boire dans la main. S'ils n'ont rien de liquide, ils prennent de la poussière qu'ils se présentent mutuellement à lécher.

CLXXIII. Les Psylles sont limitrophes des Nasamons, mais ils ont tous péri par l'évènement que je vais rapporter. Un vent du midi avait tari les réservoirs d'eaux de la contrée (le pays situé entre les Syrtes est entièrement privé d'eau). Les Psylles, après avoir délibéré entre eux, imaginèrent, pour faire cesser un tel fléau, de déclarer la guerre à ce vent funeste et de marcher contre lui (Je répète ici uniquement ce que disent les Libyens). En poursuivant cette expédition, ils arrivèrent au milieu des sables, où ce même vent du midi, soufflant avec violence, les

engloutit tous. Après l'extinction de cette peuplade, les Nasamons se sont emparés du territoire qu'elle occupait.

CLXXIV. En remontant au-dessus des Psylles, vers le midi, les Garamantes (50) habitent dans la partie de la Libye fréquentée par les bêtes sauvages. Ils fuient les hommes et tout commerce avec eux. Ils n'ont point d'armes, aucun instrument de guerre, et ne savent point combattre.

CLXXV. Les Garamantes occupent, comme je l'ai dit, le pays au-delà des Nasamons, au midi; mais vers la mer, et au couchant, ce sont les Maces que l'on rencontre. Ils portent une sorte de houpe, qu'ils forment en laissant croître leurs cheveux sur le milieu de la tête, et en les rasant tout à l'entour jusqu'à la peau. Quand ils vont à la guerre, ils se servent des boucliers faits avec des peaux d'autruche. Leur pays est traversé par le fleuve Cinyps, qui sort d'une hauteur nommée *la Colline des Graces*, et va se jeter dans la mer. Cette colline est couverte de bois très-épais, tandis que le reste de la Libye, dont j'ai déja parlé, est tout-à-fait nu. On compte de la mer à cette colline deux cents stades.

CLXXVI. Les Maces ont pour voisins les Gindanes. Chez ces derniers, les femmes portent plusieurs bandelettes de cuir à la cheville des pieds; et l'on explique cette mode par l'usage où elles sont de se les entourer d'une de ces bandelettes chaque fois qu'elles ont commerce avec un

homme. Celle qui en montre le plus passe pour l'emporter en mérite sur toutes les autres, comme ayant été l'objet de l'amour d'un plus grand nombre d'hommes.

CLXXVII. La portion de la côte attenant au territoire des Gindanes, et s'avançant dans la mer, est habitée par les Lotophages, qui vivent en se nourrissant uniquement du fruit du lotus (51). Ce fruit est à-peu-près de la grandeur d'une baie de lentisque; sa saveur est douce et semblable à celle de la datte. Les Lotophages tirent du fruit du lotus une sorte de vin.

CLXXVIII. Les Machlyes confinent du côté de la mer aux Lotophages, et font usage, comme eux, du fruit du lotus, mais moins exclusivement. Ils habitent les bords d'un très-grand fleuve, qui porte le nom de Triton, et se jette dans un vaste lac (le lac Tritonis). Au milieu est une île appelée l'île de Phla, où les naturels du pays prétendent que les Lacédémoniens, sur la foi d'un oracle, devaient envoyer une colonie.

CLXXIX. Voici à ce sujet l'anecdote qu'ils rapportent. Lorsque le navire Argo eut été construit au pied du mont Pélion, Jason y fit embarquer une hécatombe avec un trépied d'airain, et mit à la voile pour porter à Delphes ces offrandes, en doublant le Péloponèse. Arrivé à la hauteur du cap Malée, un vent du nord porta le vaisseau sur les côtes de la Libye, et avant de découvrir la terre, il se trouva engagé dans les

bas-fonds du lac Tritonis (52). Tandis que Jason délibérait sur la direction à prendre pour en sortir et regagner la pleine mer, un triton lui apparut et lui demanda le trépied qui était à bord, promettant, à cette condition, de lui indiquer un passage sûr. Jason accepta la proposition : le triton lui montra l'issue du lac, et fit ensuite placer le trépied dans le temple qui lui était consacré. Puis, s'étant assis sur ce trépied, il prédit à Jason et à ses compagnons tout ce qui devait leur arriver : entre autres choses il leur annonça que « si par la suite un des descendants « de ceux qui se trouvaient alors embarqués sur « le navire Argo parvenait à s'emparer du tré- « pied, une fatale nécessité voulait que cent villes « grecques s'élevassent sur les bords du lac. » Les habitants, qui entendirent cette prédiction, s'étaient empressés de cacher le trépied.

CLXXX. Les Ausenses sont limitrophes des Machlyes, et habitent, comme eux, les environs du lac Tritonis ; le fleuve Triton sépare les deux territoires. Les Machlyes laissent croître leurs cheveux sur le derrière de la tête et les Ausenses sur le devant. Dans une fête annuelle qui a lieu en l'honneur de Minerve, les jeunes filles de chaque peuplade se battent les unes contre les autres à coups de pierres et de bâtons, et disent « qu'elles « s'acquittent d'un devoir institué par leurs pères « envers la déesse leur compatriote. » Elles prétendent que celles des jeunes filles qui meurent

de la suite de leurs blessures n'étaient pas vierges. Avant d'en venir aux mains, elles choisissent dans chaque peuplade la plus belle d'entre elles, et la revêtent publiquement d'un casque corinthien et d'une armure grecque très-ornée. Elles la placent ensuite sur un char qu'elles traînent autour du lac. Je ne saurais dire positivement de quelle manière ces jeunes filles s'habillaient avant que les Grecs se fussent montrés dans leur voisinage, mais je crois volontiers qu'elles avaient adopté anciennement l'armure des Égyptiens; et cela me paraît très-vraisemblable, car je suis persuadé que l'usage du casque et du bouclier a été transmis des Égyptiens aux Grecs. Les habitants du pays croient, au surplus, que Minerve est fille de Neptune et du lac Tritonis; et qu'ayant, je ne sais pour quel motif, à se plaindre de son père, elle s'était donnée à Jupiter, qui l'avait adoptée. Parmi ces peuples les femmes sont communes, et les deux sexes se mêlent publiquement comme les bêtes. Lorsque l'enfant auquel une femme a donné le jour est devenu adulte, les hommes se réunissent dans une assemblée, qui a lieu tous les trois mois, et déclarent que l'enfant appartient à celui d'entre eux auquel il ressemble le plus.

CLXXXI. Jusqu'ici, les peuples dont j'ai parlé sont les Libyens nomades, et habitent les bords de la mer. En remontant dans l'intérieur des terres, se trouve la partie de la Libye qui nourrit les bêtes

féroces; et au-delà de cette contrée est une vaste ceinture de sables qui s'étend de Thèbes d'Égypte jusques aux colonnes d'Hercule. De dix en dix jours de marche, au milieu de ces sables, on rencontre des tertres couverts de monceaux de sel, en gros fragments; et du sommet de chacun de ces tertres jaillit, au milieu du sel, une source d'eau fraîche et douce. Autour de ces sources vivent quelques nations qui sont les derniers des habitants de la Libye du côté du désert, et au-delà de la contrée habitée par les bêtes féroces. La première de ces nations, à-peu-près à dix journées de Thèbes, est celle des Ammoniens, chez laquelle se voit le temple de Jupiter élevé à l'imitation de celui de Jupiter Thébain; car c'est à Thèbes où se trouve, comme je l'ai dit, la statue de ce dieu à face de bélier. Les Ammoniens possèdent aussi une source dont les eaux sont tièdes le matin, plus fraîches vers l'heure du marché, tout-à-fait froides à midi, et ils s'en servent alors pour arroser leurs jardins. Lorsque le jour commence à décliner, la fraîcheur des eaux diminue jusqu'au coucher du soleil où elles deviennent tiédes : enfin, elles s'échauffent graduellement; et la chaleur augmentant de plus en plus, vers le milieu de la nuit elles entrent en ébullition; après minuit elles se refroidissent peu-à-peu jusques au lever de l'aurore. Cette source se nomme la Fontaine du Soleil.

CLXXXII. Après avoir dépassé les Ammoniens, à dix autres journées de marche de distance, on rencontre dans cette même enceinte de sables, un tertre de sel semblable à celui des Ammoniens, et de l'eau près de laquelle sont des habitations. Cette contrée porte le nom d'Augila, et les Nasamons y viennent pour faire la récolte des dattes.

CLXXXIII. A partir d'Augila, et encore après dix journées de marche, se trouve un nouveau tertre de sel, de l'eau et un très-grand nombre de palmiers qui portent des fruits, comme dans les autres contrées que je viens de décrire. Le peuple qui habite celle-ci porte le nom de Garamantes (*), nation forte et nombreuse. Elle est dans l'usage de répandre de la terre végétale sur la croûte de sel qui couvre le sol, et c'est de cette manière qu'elle sème et récolte des grains. Le chemin le plus court pour aller du pays des Garamantes chez les Lotophages, est de trente jours de marche. C'est aussi dans le même pays où se trouvent les bœufs qui paissent à reculons, à cause de la direction de leurs cornes saillantes en dehors de leur tête, et qui s'enfonceraient dans la terre s'ils marchaient devant eux en paissant. Du reste, ces animaux ne diffèrent en rien des autres bœufs, si ce n'est par cette particularité, et par la souplesse et l'épais-

(*) Ce sont ici les Garamantes nomades. Voyez la note sur le chap. 174 de ce livre.

seur de leur peau. Les Garamantes vont à la chasse des Troglodytes éthiopiens, sur des chariots attelés à quatre chevaux. Ces Troglodytes éthiopiens sont de tous les hommes dont nous avons pu entendre parler, les plus légers à la course. Ils se nourrissent de serpents, de lézards et de toutes sortes de reptiles. Leur langage ne peut se comparer à aucun autre, et ne consiste qu'en un sifflement assez semblable à celui des chauve-souris.

CLXXXIV. A dix journées de marche des Garamantes, on trouve un autre tertre de sel, de l'eau, et la peuplade des Atarantes. C'est la seule du monde, à ma connaissance, dont les individus ne soient pas distingués par un nom propre (53). Celui d'Atarante est commun à tous, et personne n'en porte d'autre. Ils maudissent le soleil au moment où il se lève sur leur horizon, et se répandent en injures et en imprécations contre cet astre dont les rayons brûlent et dessèchent eux et la contrée qu'ils habitent. Plus loin, et toujours à dix journées de marche, un autre tertre de sel se présente, et donne de l'eau; les environs en sont également habités. Près de ce dernier est la montagne à laquelle on a donné le nom d'*Atlas*. Ce mont étroit et de forme circulaire, a une telle élévation qu'il est impossible, à ce que l'on assure, d'en voir les sommets, que les nuages n'abandonnent jamais, ni pendant l'été ni pendant l'hiver. Les naturels du pays prétendent que l'Atlas est une colonne du ciel. Les

peuples qui habitent les flancs de la montagne en ont tiré le nom d'Atlantes. On assure qu'ils ne mangent rien de ce qui a eu vie, et qu'ils ne font jamais de rêves.

CLXXXV. Je viens de rapporter les noms des nations, y compris celle des Atlantes, qui vivent dans la ceinture de sables dont j'ai parlé; mais je ne puis pas les donner pour celles qui sont au-delà. Je sais seulement que cette ceinture s'étend jusques aux colonnes d'Hercule, et même plus loin, enfin que l'on y trouve toujours des mines de sel, de dix jours en dix jours de marche: les habitants s'y construisent des maisons avec des fragments de sel; ce qui prouve que, dans cette partie de la Libye, il ne tombe jamais d'eau du ciel, car ces murs ne pourraient subsister s'il venait à pleuvoir. La couleur du sel que l'on tire du sein de la terre est tantôt blanche, tantôt rouge. Au-delà de cette ceinture, en allant au midi, et en s'enfonçant dans l'intérieur de la Libye, on ne trouve plus qu'un désert sans eau de source, sans pluie, entièrement dépourvu de bois, et où ne vit aucun animal. Le sol même est tout-à-fait privé d'humidité.

CLXXXVI. Depuis la frontière d'Égypte jusques au lac Tritonis, le pays est donc habité par des Libyens nomades. Ils se nourrissent de la chair des animaux et boivent du lait; cependant, à l'imitation des Égyptiens, ils ne mangent point de vaches, et s'abstiennent aussi, comme eux,

du porc. Chez les Cyrénéens même, les femmes regardent comme un sacrilége de manger de la vache, par respect pour la déesse égyptienne Isis. Elles célèbrent en son honneur des fêtes accompagnées de jeûnes. Les femmes de Barcé, indépendamment des vaches, refusent encore de manger la chair du porc. Telles sont les mœurs particulières de cette contrée.

CLXXXVII. Au couchant du lac Tritonis, ce ne sont plus des Libyens nomades, ni les mêmes institutions, sur-tout à l'égard des enfants, qui ne sont point traités comme chez les nomades. Parmi ceux-ci, je ne dirai pas tous, mais au moins un très-grand nombre d'entre eux sont dans l'usage, quand les enfants ont atteint l'âge de quatorze ans, de leur brûler, avec de la laine grasse de brebis, les veines du sommet de la tête, et quelques-uns même de celles des tempes. On prétend, par cette opération, les mettre à l'abri des écoulements de la pituite, auxquels ils seraient exposés dans le cours de leur vie, et leur assurer une santé plus robuste. Il est vrai de dire que les Libyens sont, de tous les hommes que nous connaissions, les plus sains; mais je ne sais si on doit attribuer cet avantage au moyen qu'ils emploient. Pendant l'opération, si l'enfant éprouve des convulsions, on y remédie en l'arrosant avec de l'urine de bouc. Du reste, je ne fais que répéter ici ce que les habitants racontent eux-mêmes.

CLXXXVIII. Voici actuellement quelles sont les cérémonies qu'ils observent dans leurs sacrifices. Après avoir coupé l'oreille de la victime, comme prémices, ils la jettent sur la maison, et immolent ensuite l'animal, en lui tordant la tête en arrière. Ils ne sacrifient, au surplus, qu'au soleil et à la lune, les seules divinités auxquelles les Libyens rendent un culte. Cependant ceux qui vivent sur les bords du lac Tritonis sacrifient principalement à Minerve, et après elle à Triton et à Neptune.

CLXXXIX. C'est de l'habillement des femmes libyennes que les Grecs ont emprunté l'égide qu'ils donnent à Minerve, à l'exception, cependant, que chez les Libyennes ce vêtement est de peau, et que les franges qui tombent de l'égide ne sont point façonnées en serpents, mais consistent en simples courroies : d'ailleurs, tout est semblable. Le mot même d'égide prouve que le costume donné aux statues de Pallas vient de la Libye; car les femmes de cette contrée portent toutes par-dessus leurs vêtements des égées unies (*), ornées de franges et colorées en rouge, et c'est dela que les Grecs ont tiré le nom d'égides. Je crois aussi que l'usage de ces sortes de lamentations qui se font entendre dans quelques-unes de nos fêtes religieuses (54), nous est venu du même pays, où les femmes ont cette habitude,

(*) Peaux de chèvres.

et s'y livrent sans ménagement. Enfin, c'est aussi des Libyens que les Grecs ont appris à atteler quatre chevaux à un char.

CXC. Les Libyens ensevelissent leurs morts à la manière des Grecs, à l'exception cependant des Nasamons, qui les enterrent assis. Ces derniers ont même grand soin, au moment où un homme va expirer, de le tenir sur son séant, et de veiller à ce qu'il ne meure pas couché sur le dos. Les habitations sont construites en tiges d'asphodèles, tissues avec des joncs (55) : ces sortes de cabanes sont portatives. Telles sont en général les mœurs des nomades.

CXCI. A l'occident du fleuve Triton sont les Libyens cultivateurs contigus aux Ausenses. Les cultivateurs ont des maisons fixes. On les nomme Maxyes. Ils laissent croître leurs cheveux sur la partie droite de la tête, rasent la partie gauche, et se teignent le corps avec du minium. Ils se disent descendants des Troyens. La contrée qu'ils habitent est, comme tout le reste de la Libye occidentale, beaucoup plus couverte de bois, et plus fréquentée par les bêtes féroces que celle qui est habitée par les nomades. En général, toute la partie orientale de la Libye, séjour de ces nomades, est découverte, plate et sablonneuse, jusques au Triton; au contraire, celle qui est au couchant de ce fleuve, et où vivent les Libyens cultivateurs, est coupée de montagnes et de bois épais, retraites d'un grand nombre d'animaux

sauvages. C'est là que se trouvent des serpents d'une grandeur démesurée, des lions, des éléphants, des ours, des aspics, et des ânes à cornes. Si l'on en croit les rapports des Libyens, c'est aussi là que vivent les cynocephales (*), les acephales (**), dont les yeux sont placés sur la poitrine; des hommes et des femmes sauvages, et un grand nombre d'autres espèces d'animaux, qui ne seraient donc pas fabuleux.

CXCII. Chez les nomades, on ne voit rien de semblable; mais leur contrée donne naissance à d'autres animaux remarquables, tels que les pygargues, les dorcades, les buffles, les ânes, non pas les ânes à cornes, mais de l'espèce de ceux qui n'ont pas besoin de boire, et effectivement ces ânes ne boivent jamais; les urus, dont les cornes servent à faire les bras des lyres phéniciennes (l'urus est un animal de la grandeur du bœuf); les bassaries, les hyènes, les porcépics, les béliers sauvages, les dictyes, les loups-cerviers, les panthères, les boryes, des crocodiles terrestres de trois coudées de long, et semblables aux lézards, des autruches, enfin, de petits serpents qui ont une seule corne : tous animaux particuliers à la contrée, où il en existe encore beaucoup communs à d'autres climats, à l'exception cependant du cerf et du sanglier, qui ne

(*) Hommes à tête de chien.

(**) Hommes sans tête.

s'y trouvent pas, ni dans aucune partie de la Libye. Il existe aussi dans ce pays trois espèces différentes de rats : l'une se nomme dipode, l'autre zégerie ; mot libyen qui peut se rendre par celui de colline ; enfin, la troisième porte le nom d'échine. On y trouve, de plus, des belettes qui naissent dans le Silphium, et qui sont assez semblables à celles de Tartessus. Tels sont les animaux que nourrit la contrée des Libyens nomades, autant que nos recherches ont pu nous les faire connaître (56).

CXCIII. Aux Maxies confinent les Zaueces, chez lesquels les femmes servent de cochers pour conduire les chars de guerre.

CXCIV. Les Gyzantes suivent immédiatement. Dans la contrée qu'ils habitent, les abeilles donnent une très-grande quantité de miel naturel, et l'industrie des hommes en produit encore plus. Ils se teignent tous le corps avec du minium, et mangent des singes, qui naissent en très-grand nombre dans leurs montagnes.

CXCV. Les Carthaginois assurent qu'il existe, en face du pays des Gyzantes, une île à laquelle ils donnent le nom de Ceraunis, dont la longueur est de deux cents stades ; mais qui est très-étroite, et sur laquelle on peut facilement passer du continent. Ils disent que cette île est couverte d'oliviers et de vignes, et qu'on y voit aussi un lac dans lequel les jeunes filles du pays vont chercher des paillettes d'or, qu'elles retirent de la

vase avec des plumes d'oiseaux enduites de poix. Je ne sais si ce fait est vrai, j'écris seulement ce qui m'a été dit. Cependant, cela pourrait être, puisque j'ai vu moi-même, dans l'île de Zacynthe, retirer de la poix du fond de l'eau; il existe même dans cette île beaucoup de lacs qui en fournissent : le plus grand d'entre eux a soixante-dix pieds en tous sens, sur une profondeur de deux orgyes. On enfonce dans l'eau un long croc garni à son extrémité d'un faisceau de branches de myrte, et on retire la poix qui s'attache à ces branches. Elle a l'odeur de l'asphalte, et est supérieure à la poix de Piérie. On la jette, à la sortie de l'eau, dans une citerne pratiquée à portée du lac, et lorsqu'on en a rassemblé ainsi une grande quantité, on la fait couler de la citerne pour en remplir des amphores. Tout ce qui tombe dans ce lac passe sous terre, et va reparaître sur la mer, qui en est cependant éloignée de quatre stades. D'après ces observations, ce que les Carthaginois racontent du lac, situé sur la côte de la Libye, pourrait bien n'être pas dépourvu de vraisemblance.

CXCVI. Ces mêmes Carthaginois affirment qu'au-delà du territoire de la Libye, et en-dehors des colonnes d'Hercule, il existe des pays habités. Ils ajoutent qu'ils y abordent avec des vaisseaux de commerce, et que lorsqu'ils sont arrivés, ils déposent sur le rivage leurs marchandises; ils remontent ensuite dans leurs navires, et font paraître de la fumée. Les habitants du pays, avertis par

ce signal, accourent vers la mer, placent à côté des marchandises la quantité d'or qu'ils offrent en échange, et se retirent dans l'intérieur. Les Carthaginois reviennent, et si l'or qui leur est offert leur paraît payer la valeur de la marchandise, ils la laissent et emportent l'or. Si le prix ne leur paraît pas convenable, ils remontent dans leurs vaisseaux, et attendent tranquillement de nouvelles offres. Les naturels du pays reviennent et ajoutent une certaine quantité d'or, jusqu'à ce que l'on soit satisfait de part et d'autre. Dans tous les cas, on ne se fait aucun tort réciproquement; les uns ne touchent point à l'or tant que la quantité offerte n'est pas estimée égale à la valeur de la marchandise, et les autres ne touchent point aux marchandises tant que leur or n'a point été enlevé.

CXCVII. Tels sont les peuples de la Libye sur lesquels j'ai recueilli et pu donner quelques détails. La plupart, comme on le voit, étaient alors, et ils le sont encore aujourd'hui, hors de la domination du roi des Mèdes. Ce qui me reste enfin à dire sur ce pays, c'est que nous ne connaissons que quatre grandes nations d'où dérivent tous ses habitants: deux sont indigènes et deux étrangères. Les deux indigènes sont les Libyens et les Éthiopiens, les premiers au nord et les seconds au midi: les deux nations étrangères sont les Phéniciens et les Grecs.

CXCVIII. Au surplus, la Libye ne peut, en aucune manière, se comparer à l'Asie ni à

l'Europe pour la fertilité du sol, à l'exception seulement du Cynips, contrée dont le nom est le même que celui du fleuve qui la traverse. Elle ne le cède à aucun autre pays du monde pour l'abondance des graines céréales, et le reste de la Lybie n'offre rien de semblable. La terre y est noire, arrosée par un nombre infini de sources, et ne souffre jamais ni l'excès de la sécheresse ni la surabondance des pluies, car il pleut dans cette partie. Enfin, le produit des récoltes y est, avec la semence, dans le même rapport que sur le territoire de Babylone; et, en effet, quoique le sol cultivé par les Évespérides soit aussi très-fertile, cependant il ne rend, lorsque l'année est la meilleure possible, que cent pour un, tandis que dans le Cynips il donne trois cents pour un.

CXCIX. On observe que le territoire de Cyrène, situé dans la partie la plus élevée du pays habité par les Libyens nomades, se divise, pour l'ordre des saisons, en trois régions distinctes. Dans celle des bords de la mer les fruits mûrissent les premiers, et la moisson ainsi que la vendange s'y font de très-bonne heure. Quand elles y sont terminées, les fruits commencent à mûrir dans la région intermédiaire, qui s'élève en partant des bords de la mer, et que l'on appelle en général la Colline; et lorsque la récolte y est faite, les productions de la partie supérieure à la colline, et la plus haute de tout le pays, touchent à la maturité. Ainsi, quand les fruits donnés par les deux

premières récoltes ont été consommés, ceux de la dernière région viennent les suppléer, et les Cyrénéens ont, en quelque sorte, huit mois d'automne. Voilà tout ce que j'avais à dire sur la Libye; je reviens au récit des évènements.

CC. Les Perses, par les ordres d'Aryandès, s'étaient mis en mouvement, comme on l'a vu plus haut, pour venger les injures de Phérétime. Après avoir quitté l'Égypte, ils arrivèrent sous les murs de Barcé, dont ils firent l'investissement, et demandèrent qu'on leur livrât ceux qui étaient coupables de la mort d'Arcésilaüs; mais comme la ville entière avait pris part à ce meurtre, on ne put en venir à un accommodement. Le siége commença donc, et pendant huit mois les assiégeants creusèrent des galeries souterraines pour pénétrer dans la ville, en même temps qu'ils faisaient battre les murs par de fortes machines de guerre. Un ouvrier en airain trouva le secret de prévenir l'effet de ces galeries souterraines, qu'il découvrait au moyen d'un bouclier de cuivre placé sur le sol de la ville, en-dedans de la muraille. Observant alors que divers points où il le portait étaient sourds, tandis que l'airain du bouclier rendait un son dans quelques autres, il reconnut sans peine que ce frémissement avait lieu sur le terrain situé au-dessus des travaux. Les assiégés creusèrent donc dans cette direction et attaquèrent les mineurs perses, qu'ils tuèrent sur la place. De cette manière, les galeries furent découvertes,

et les habitants de Barcé n'eurent plus qu'à se défendre contre les efforts des machines, auxquels ils résistèrent de tous leurs moyens.

CCI. La durée du siége se prolongea ainsi, avec une grande perte d'hommes de part et d'autre: enfin, Amasis, qui commandait l'armée de terre des Perses, convaincu que l'on ne réduirait pas Barcé par la force, et que la ruse seule pouvait la faire tomber, eut recours à un stratagême. Il fit creuser, pendant la nuit, un large fossé qui fut couvert de traverses de bois très-faibles; sur ces traverses on jeta de la terre, de manière à ce que le plan de ce sol factice fût de niveau avec le reste de la plaine; et quand le jour parut, il proposa aux habitants de Barcé une conférence, à laquelle ils se rendirent avec empressement. Dans cette conférence on en vint à un accommodement, et les serments du traité furent prononcés sur le terrain qui recouvrait le fossé caché. Ces serments portaient: « Que tant que le sol sur « lequel ils se faisaient resterait tel qu'il était dans « ce moment, les serments resteraient aussi dans « toute leur force; que les Barcéens paieraient une « simple amende au roi de Perse, et que de leur « côté les Perses s'engageaient à ne plus rien tenter « contre eux. » Lorsque les serments, ainsi conçus, eurent été prêtés de part et d'autre, les habitants de Barcé, pleins de confiance sur leur exécution, commencèrent à sortir de la ville, dont ils tinrent les portes ouvertes, et laissèrent entrer dans l'in-

térieur des murs tous ceux qui s'y présentaient; mais les Perses, après avoir enfoncé le pont de bois qui couvrait le fossé, se jetèrent à l'improviste sur la ville, et s'en emparèrent. Ils avaient, comme on voit, détruit ce pont, afin qu'on ne les accusât pas d'avoir violé leur serment, dont l'effet devait durer tant que le sol, sur lequel il avait été prononcé, subsisterait; ils s'en regardaient comme dégagés dès que ce sol n'existait plus.

CCII. Lorsque les Perses furent maîtres de la ville, Phérétime obtint qu'on lui livrât ceux des habitants de Barcé considérés comme les plus coupables de la mort d'Arcésilaüs, et les fit mettre en croix le long des murs. Elle fit, en même temps, couper les mamelles de leurs femmes, et on les cloua sur les mêmes murailles. Ensuite elle engagea les Perses à s'emparer des biens et de la personne de tout le reste des habitants, à l'exception des descendants de Battus, qu'elle ne regardait point comme complices du meurtre, et auxquels elle remit la ville.

CCIII. Tous les autres Barcéens furent emmenés esclaves. L'armée perse revint, après cette expédition, sur ses pas, se présenta devant Cyrène, et les habitants, sur la foi d'un traité, consentirent à la laisser passer dans la ville. Tandis qu'elle la traversait, Barès, qui commandait la flotte, voulait que l'on s'en emparât, mais Amasis s'y opposa, objectant, qu'il n'avait été envoyé que

contre une seule ville grecque, celle de Barcé. L'armée sortit donc de Cyrène, et alla camper sur la colline du temple de Jupiter Lycéen. A peine y était-elle arrivée, qu'elle se repentit de ne s'être pas emparée de la ville, et essaya d'y rentrer; mais les Cyrénéens ne le voulurent point souffrir. Ce refus, quoiqu'il n'eût été suivi d'aucun combat, suffit pour inspirer aux Perses une terreur si singulière, qu'ils s'enfuirent et ne s'arrêtèrent qu'après avoir traversé en courant un espace de soixante stades. Pendant qu'ils campaient à cette distance de Cyrène, des ordres d'Aryandès, qui rappelaient les troupes, arrivèrent, et les Perses demandèrent alors aux Cyrénéens de leur fournir des subsistances pour leur route; les Cyrénéens y consentirent. L'armée, après les avoir reçues, partit donc, et retourna en Égypte, mais ce ne fut pas sans éprouver de grandes pertes, les Libyens, sur le territoire desquels elle passait, massacrant tous ceux qui restaient en arrière, pour s'emparer de leurs vêtements et de leurs armes.

CCIV. Au terme le plus éloigné de sa marche, l'armée perse, comme on voit, n'avait pénétré que jusqu'au pays des Évespérides. Quant aux Barcéens, qu'elles avait emmenés comme esclaves, ils furent envoyés au roi et relégués fort loin de l'Égypte. Darius leur permit d'habiter un village de la Bactriane, auquel ils donnèrent le nom de Barcé. Cette Barcé de la Bactriane

était encore de mon temps habitée par leurs descendants.

CCV. Du reste, Phérétime n'eut point une heureuse fin. A peine revenue en Égypte, après avoir tiré une si cruelle vengeance des habitants de Barcé, elle mourut misérablement, rongée par les vers, qui, de son vivant, s'étaient engendrés dans son corps : tant il est vrai que les dieux s'indignent contre les hommes qui portent à l'excès leur vengeance, comme avait fait Phérétime, femme de Battus (57), à l'égard des habitants de Barcé.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

NOTES

DU LIVRE QUATRIÈME.

1. (VI). *Les Scythes royaux, appelés Paralates.* — Au moyen d'une légère correction dans le texte, M. Larcher fait rapporter le mot βασιλῆας au plus jeune des trois frères, et traduit, *et du plus jeune qui fut roi, viennent les Paralates.* M. Jacobi a adopté la même correction; mais il me semble que sans rien changer au texte, on y trouve un sens très-raisonnable. Il est évident qu'Hérodote entend ici par le mot βασιλῆας, *les rois,* les Scythes royaux, dont il parle plus en détail dans le même livre (chap. 56). J'ai donc suivi ce sens tout naturel, et la leçon ordinaire que M. Schweighæuser a conservée.

2. (XII). *Telles que Porthméia et Cimmérium.* — Il y avait encore du temps de Pomponius Mela une ville de Cimmérium (*a*); il la place sur les bords du détroit qui réunit le palus Méotide au Pont-Euxin; d'autres l'ont mise plus avant dans les terres. Peut-être existait-il deux villes différentes, une sur le détroit, une dans l'intérieur de la presqu'île; et cela est d'autant plus probable que le mot de Porthméia ne peut s'appliquer qu'à une ville bâtie sur un passage d'eau. C'est le sentiment de M. Jacobi, et je l'ai suivi.

3. (XIII). *Poëte épique.* — Aristée ou Aristéas est mis par Tatien au nombre des poëtes antérieurs à Homère; mais il lui est postérieur d'au moins un siècle, suivant l'opinion des

(*a*) Pomponius Mela, liv. I, ch. 21.

meilleurs critiques. Vossius le fait vivre du temps de Crésus et de Cyrus (*a*).

Aristée était auteur d'un poëme épique en trois livres, sur la guerre des Arimaspes et des Gryphons. Longin, dans son Traité du Sublime, nous en a conservé six vers (*b*), et Tzetzes six autres (*c*). Suidas dit qu'il avait aussi composé une théogonie qui contenait mille vers (*d*).

4. (XIII). *La mer méridionale.* — Il faut entendre ici le Pont-Euxin, qui était effectivement la mer méridionale par rapport aux Arimaspes et aux Issédons.

5. (XVIII). *Hylée.* — Pays couvert d'arbres, par opposition avec le reste de la Scythie, qui en était complètement dépourvu. Il en a deja été question plus haut: c'était la contrée où les Grecs supposaient qu'Hercule avait fait la rencontre d'Échidna (*e*).

6. (XVIII). *Olbiopolites.* — Ce mot est grec, et signifie *citoyens riches.* Il est probablement la traduction de quelque mot scythe que cette peuplade s'était donné.

Cependant, je ne puis m'empêcher de remarquer que dans les livres précédents, lorsqu'il décrit l'Égypte, l'Assyrie, et d'autres pays, Hérodote ne traduit pas en grec les noms propres des peuples, des villes, des contrées, des fleuves, dont il parle, et qu'ici, au contraire, tous les noms donnés aux nations et aux rivières de la Scythie, sont en général grecs ou de forme grecque. Notre historien aurait-il changé de méthode, et ces noms seraient-ils de simples traductions des mots scythes; ou bien existait-il quelque analogie entre les racines de la langue des Scythes et celles du grec ancien,

---

(*a*) Fabricius, bibliotheca Græca, t. I, p. 10.

(*b*) Longin, de sublimitate, sect. 10, p. 82, ed. Tollii; Halm, 1694.

(*c*) Tzetzes, chiliad. VII, v. 688.

(*d*) Suidas, in voce Aristeas.

(*e*) Voyez ci-dessus chap. 9.

du Pélasge, dont la langue hellénienne est sortie? Suivant l'opinion de M. Adelung, que j'ai exposée ailleurs (*a*), la langue des Pélasges appartenait au tronc qu'il nomme thracique, et les Thraces étaient limitrophes des Scythes. De ce même tronc M. Adelung fait sortir les langues des Cimmériens, des Taures, et des autres peuples habitants les bords du Pont-Euxin ou du palus Méotide (*b*). D'après cela, doit-on être surpris que les mots scythes, qui nous sont conservés par Hérodote, aient avec le grec un certain air de famille qui ne peut échapper. Je ne veux donner, pour preuve de cette ressemblance, que les noms des divinités scythes, rapportés au chapitre 69 de ce livre, et ceux des rois ou des hommes remarquables qui se trouvent cités dans le même livre : tous ont une physionomie tellement grecque, qu'on les distingue à peine du reste de la phrase et qu'ils n'étonnent point l'oreille. Il n'en est pas ainsi des mots appartenant aux langues orientales, issues du tronc sémitique; ils conservent, dans les écrits des grecs, un caractère étranger très-frappant, et ne se prêtent que difficilement aux formes grecques. Ce rapprochement des langues grecque et scythe, que l'on pourrait pousser plus loin, me semble prouver, comme les observations géographiques l'indiquent, que les migrations par la voie de terre ont peuplé notre Europe long-temps avant que la navigation eût mis cette partie du monde en rapport avec l'Égypte, l'Arabie et l'Orient (*c*). Les traces de ces premières migrations se découvrent tous les jours, et à mesure que les observations se multiplient, les preuves en faveur de cette opinion s'accumulent. Il est presque hors de doute aujourd'hui que les nations venues de l'Asie, et connues jadis sous les noms de Massagètes, de Scythes, de Gètes, de Thraces, etc.,

---

(*a*) Note sur le ch. 57 du livre I, t. I, p. 184.

(*b*) Adelung; Mithridates, tom. I., pag. 351 - 353, etc. En allemand, Berlin, 1806.

(*c*) Voyez la note sur le chap. 57 du livre I, tom. I, p. 184.

qui avaient, par leurs anciennes migrations, peuplé une première fois l'Europe, l'ont, pour ainsi dire, peuplée une seconde fois, sous le nom de Goths, par leurs invasions au temps de la décadence de l'empire romain (*a*).

7. (XIX). *Quatorze journées de marche jusqu'au fleuve Gerrhus.* — M. Rennell croit qu'il y a ici une erreur de nombres, et qu'il faut diminuer de beaucoup cette distance; je suis tout-à-fait de son avis. En effet, du Borysthène, près de son embouchure, à la Taurique (aujourd'hui la Crimée), qui était contiguë au territoire des Scythes royaux, il ne peut y avoir quatorze jours de marche, on compte à peine trente à quarante lieues (*b*). D'ailleurs, cette étendue ne pourrait se concilier avec celle de la Scythie entière, à laquelle Hérodote ne donne plus bas, chap. 101, que vingt journées de chemin dans tous les sens (*c*).

8. (XXVI). *Génésies.* — Fêtes en l'honneur des morts. Il n'existe aucun doute sur la nature de ces fêtes. Tous les lexicographes sont d'accord que les génésies étaient des fêtes funéraires (*d*); mais avaient-elles lieu à l'anniversaire de la mort de celui que l'on pleurait, ou à l'anniversaire de sa naissance? c'est ce qui me paraît incertain. Le nom de la fête γενέσια, qui vient de γενέσις, et rappelle nécessairement l'idée de la naissance plutôt que celle de la mort, me ferait pencher pour la dernière supposition. Il me semble même que le lexicon d'Hedericus l'autorise. Voici ce qu'il dit au mot γενέσια : *Natalitia, et quidem propriè de mortuo cujus natalis celebratur.*

(*a*) Voyez Pinkerton. Recherches sur l'origine des divers établissements des Scythes et des Goths. Paris, Dentu, an XII, 1804, in-8°.

(*b*) Geographical system of Herodotus, p. 65-70-71.

(*c*) Voyez plus bas la note sur le ch. 101.

(*d*) Voyez Ammonius, de differentia verborum, et Phrynicus, eclogæ in voce γενέσια.

Pollux, Onomasticon, liv. III, segm. 102.

Hesychius, in voce γενέσια.

Kuhnius, dans sa note sur le passage de Pollux cité au bas de la page précédente, se rapproche aussi de ce sens : γενέσια, *Memoriæ mortuorum dicatum festum apud Ethnicos, ut natales martyrum apud veteres christianos.*

9. (XXVIII). *Les Sindes.* — On nommait ainsi un peuple qui habitait au midi du palus Méotide, et qui, suivant Étienne de Byzance, était un reste des anciens Méotes (*a*). Strabon en a parlé, et le place également dans les environs du palus Méotide (*b*). On lisait autrefois dans Hérodote Ἰνδούς, au lieu de Σινδούς, mais cette leçon était évidemment une faute de copiste. Holstenius est le premier qui l'ait remarquée (*c*). La correction a été admise depuis dans le texte d'Hérodote, et M. Schweighæuser l'a reçue.

10. (XXVIII). *Enfin, un tremblement de terre, soit en hiver, soit en été, est, dans l'opinion des Scythes, un prodige.* — Il est assez difficile de démêler si Hérodote entend, par cette manière de s'exprimer, que les tremblements de terre ne se faisaient sentir en Scythie que dans le printemps et dans l'automne, ou bien s'il veut seulement dire que ce phénomène y était inconnu même en été et en hiver, saisons où l'on avait observé qu'il avait seulement lieu dans d'autres climats. Nous manquons absolument de données positives pour résoudre cette difficulté. Les historiens anciens font, à la vérité, mention d'un grand nombre de tremblements de terre, et leurs récits prouvent que ce fléau n'était pas rare dans l'Asie mineure et dans la Grèce (*d*); mais les époques ne sont pas assez précises, ni les observations assez nombreuses

---

(*a*) Stephan. Bysant. in voce Σίνδοι, p. 670.

(*b*) Strabon, lib. XI, p. 757, ed. Amsteld, 1707.

(*c*) Holstenius, ad Steph. Bysant. in voce Σίνδοι, p. 293.

(*d*) Voyez Paul Orose, l. III, ch. 2, p. 155, et l. VII, ch. 12, p. 487, édit. Havercamp. — Suetone, vie de Tibère, ch. 48. — Pline, Histoire Naturelle, l. II, ch. 84.

et assez exactes pour en tirer aucune conséquence sur le retour de ces évènements dans certaines saisons de l'année, à l'exclusion des autres; et si cette opinion s'était répandue du temps d'Hérodote, elle était probablement la suite de quelque préjugé populaire. Il paraîtrait seulement, d'après ce que notre historien dit dans le même chapitre du climat de la Scythie et la comparaison qu'il en fait avec celui d'autres pays, que dans la Grèce et l'Asie mineure, qu'il a sans doute en vue comme objets de cette comparaison, les pluies étaient plus abondantes au printemps qu'en été, et qu'en hiver les coups de tonnerre n'y étaient pas rares.

11. (XXX). *Que c'est une malédiction particulière qui empêche les mulets de naître dans leur pays.* — On peut consulter sur ce fait singulier, qui probablement était tout-à-fait fabuleux quoique fort accrédité, Plutarque, Questions grecques, tom. VII, p. 209, éd. Reisk. Pausanias, Élide I, chap. 5, édition de Clavier, tom. III, p. 29.

12. (XXXVI). *Il doit exister aussi des Hyperaustraliens.* —Hyperaustraliens, Hypernotiens, par opposition aux Hyperboréens. Comme on n'avait du temps d'Hérodote aucune idée de la véritable figure de la terre, on s'imaginait qu'en allant toujours vers le midi on arriverait à des climats dont la chaleur serait excessive, comme en s'avançant vers le nord on arrivait chez les Hyperboréens, où le froid était excessif.

13. (XXXVII). *En Asie, la Perse est bornée par la mer du midi.* — Les mots *en Asie* ne se trouvent pas dans le texte d'Hérodote; M. Schweighæuser les a ajoutés pour plus de clarté, et j'ai adopté cette addition. Je ne dois pas cependant dissimuler qu'elle n'a point été approuvée par M. Letronne (*a*), qui la trouve contraire au style d'Hérodote, mais il m'a paru qu'elle était indispensable pour un lecteur français dont elle sert à fixer les idées.

(*a*) Journal des Savants, janvier 1817, p. 45.

14. (XXXIX). *Non pas réellement, mais par une sorte de convention adoptée.* — Il me semble qu'Hérodote veut dire ici qu'il n'y avait pas de ligne de démarcation bien précise, mais seulement une sorte de limite convenue et déterminée sous des rapports politiques. Il faut, en effet, entendre l'expression *se termine au golfe Arabique*, du fond du golfe; et entre ce fond et la mer Méditerranée, il se trouve un pays assez étendu, dont une partie appartient à l'Égypte, et l'autre à l'Asie, sans qu'il existe entre elles aucune séparation physique nettement prononcée : celle qui s'y est établie n'est fondée que sur l'usage et une sorte de convention.

M. Larcher a traduit, *en vertu d'une loi;* mais qui avait rendu cette loi? Était-elle l'ouvrage des rois de Perse, des rois d'Égypte, des chefs arabes? Je pense donc qu'il faut prendre le mot νόμος du texte, dans le sens d'usage, coutume, convention.

15. (XXXIX). *Le canal tiré du Nil.* — Voyez Hérodote, livre II, chap. 158.

Il paraît qn'Hérodote avait vu ce canal, et que, par conséquent, il existait encore de son temps, et portait ses eaux dans le golfe Arabique. Diodore de Sicile assure cependant que Darius s'était désisté de son entreprise, et qu'elle ne fut achevée que par le second des Ptolomées (*a*). A la rigueur, ces contradictions peuvent se concilier. Le canal du Nil à la Mer-Rouge demandait des soins continuels et de grands frais d'entretien : dans les révolutions politiques que l'Égypte a éprouvées, il aura souvent été négligé, et son lit se sera fréquemment comblé. Les Ptolomées, les empereurs romains, les califes musulmans, se sont tour-à-tour occupés de le rétablir, et les voyageurs auront attesté son existence, ou l'auront révoquée en doute, suivant les diverses époques de leur passage sur les lieux.

(*a*) Diodore de Sicile, l. I, §. 33, p, 39, éd. Wesseling.

Les historiens arabes ont aussi parlé de ce canal. Maqrysy, né au Caire en l'an 760 de l'hégire (1359 *de l'ère vulgaire*), prétend, selon l'usage des écrivains arabes qui rapportent tous les évènements anciens à leur patriarche, que ce canal fut creusé par un ancien roi d'Égypte, pour Hadjar (*Agar*), mère d'Ismaël, qui demeurait à la Mecque. Comme Maqrysy n'avait consulté aucun des historiens grecs ou latins, c'est tout ce qu'il dit de l'origine de ce canal, mais il entre dans de plus grands détails sur son rétablissement. Amrou, par les ordres d'Omar, le fit fouiller de nouveau en l'an 23 de l'hégire (642 *ère vulgaire*); les travaux furent même poussés avec une telle activité, qu'il fut achevé en six mois, et que dans le septième les vaisseaux purent y passer.

Du reste, la direction que lui donne Magrysy semble s'accorder assez bien avec celle que lui assigne Hérodote (liv. II, chap. 158). Il partait de la rive droite du Nil, au-dessous de l'emplacement où le Caire fut bâti depuis par les califes fatimites, passait à l'occident de cette ville et allait se jeter dans la mer de Qolsoum (*Mer-Rouge*), au lieu dit la Queue du Crocodile, dans les marais de Qolsoum (*a*). Ce canal portait le nom de *Canal du Prince des fidèles*. Les gouverneurs de l'Égypte cessèrent par la suite de l'entretenir, les sables l'encombrèrent, et la communication fut totalement interrompue; il y a tout lieu de croire qu'elle n'existait plus à l'époque où Maqrysy écrivait (*b*).

Il résulte de ces divers rapprochements que l'on ne peut révoquer en doute l'existence d'une communication du Nil à la Mer-Rouge, par un canal navigable, dont l'origine remonte à l'un des anciens rois d'Égypte, et qui est reculée, par

---

(*a*) Ancienne ville au fond du golfe Arabique, auquel elle donnait son nom chez les Arabes. Elle était située au-dessus de Suez; elle est actuellement ruinée.

(*b*) Voyez le savant extrait des écrits de Maqrysy, donné par M. Langlès dans le volume VI de la Notice des manuscrits.

les écrivains arabes, jusqu'aux temps fabuleux de leur histoire. Ce canal, rétabli successivement par Darius, fils d'Hystaspe, par les Ptolomées, par Adrien, qui lui donna, en l'honneur de Trajan, le nom de *Trajanus Amnis*, a été, à ce qu'il paraît, pour la dernière fois creusé de nouveau sous le califat d'Omar, vers l'an 642 de l'ère vulgaire. Depuis il a été totalement négligé et s'est perdu : on peut cependant encore en suivre quelques traces dans le désert.

16. (XLI). *La Libye comme contiguë à l'Égypte.* — Hérodote laisse toujours, comme on voit, indécise la question de déterminer à quelle partie du monde tient l'Égypte (*a*).

17. (XLII). *L'Europe seule, à la prendre en longueur, est aussi étendue que les deux autres.* — Il faut entendre par longueur la ligne tirée de l'extrémité de l'Espagne au fond du palus Méotide. Cette ligne était, pour les anciens, la longueur de l'Europe, qu'ils ne supposaient pas s'avancer autant dans le nord; ils croyaient donc sa largeur beaucoup moindre que celle de l'Asie et de la Libye.

18. (XLII). *Lorsque l'automne arrivait.* — M. Jacobi a traduit, *lorsque la disette de vivres se faisait sentir*, interprétation que peut fort bien recevoir le mot φθινόπωρον, en séparant les deux idées qui entrent dans sa formation. Mais je n'ai pas cru devoir adopter cette ingénieuse correction, parce qu'elle forcerait à supposer que les Phéniciens firent plusieurs stations de ce genre, et qu'il semble, d'après le texte, qu'ils n'en ont fait que deux dans leur voyage.

19. (XLII). *Qu'en faisant le tour de la Libye ils avaient le soleil à droite.* — Cette observation, qu'Hérodote révoque

---

(*a*) Voyez livre II, chap. 17.

On peut aussi consulter M. Rennell, Geographical system of Herodotus, page 411.

en doute, parce que les connaissances nécessaires pour la vérifier lui manquaient, est, positivement pour nous, ce qui prouve le voyage des Phéniciens autour de l'Afrique.

Il y a, à la vérité, deux manières d'entendre le fait énoncé, mais l'une et l'autre le confirment également.

1°. Il est évident que lorsque les navigateurs phéniciens eurent passé le tropique du capricorne, pour aller doubler le cap de Bonne-Espérance, ils voyaient, en se tournant en face du soleil, le mouvement apparent de cet astre le porter de droite à gauche; car alors ils avaient le nord devant eux, et par conséquent l'orient à droite et l'occident à gauche, tandis que les apparences sont tout-à-fait opposées pour les régions situées au-delà du tropique du cancer, comme la Phénicie et le bassin de la Méditerranée.

2°. La même conclusion peut se tirer d'une autre observation. Quand les Phéniciens naviguaient dans la Méditerranée, en allant de l'orient à l'occident, ils avaient constamment le soleil à leur gauche. Lorsqu'ils eurent passé le détroit de Babelmandel, et successivement la ligne et le tropique du capricorne, et que pour atteindre l'extrémité de l'Afrique ils faisaient voile à-peu-près de l'orient à l'occident, ils voyaient, au contraire, le soleil constamment à leur droite, et cette situation tout opposée, quoique leur route fût dans une direction semblable, a dû les frapper d'autant plus, que probablement ils ne pouvaient en concevoir ni en expliquer la cause.

Mais soit que la remarque faite par les Phéniciens doive s'appliquer au mouvement apparent du soleil, qui, pendant une partie de leur voyage, avait lieu pour eux de droite à gauche quand ils se tournaient vers cet astre, soit que l'observation doive s'entendre seulement de la situation du soleil à l'égard de la marche du vaisseau: de l'une et de l'autre manière le fait est, comme on le voit, parfaitement vrai. Il paraît donc certain que cette expédition, dont la date remonte à une époque si éloignée de nous, et qui a précédé de plus de vingt

siècles celle de Vasco de Gama, a réellement eu lieu. M. le major Rennell en a mis la possibilité hors de doute (*a*).

20. (XLIII). *Ce fut sans doute à la suite de ce voyage que les Carthaginois ont dit qu'ils la connaissaient* (la figure de la Libye). — Je crois avoir rendu le véritable sens de ce passage, en m'appuyant de l'autorité de M. Schweighæuser; car il est impossible d'attribuer, comme le fait M. Larcher, le récit du voyage de Sataspe aux Carthaginois. Quelle relation avaient-ils avec les Perses sous le règne de Darius? Comment supposer qu'Hérodote, qui ne parle jamais des Carthaginois qu'en passant, qui n'était point allé jusqu'à Carthage, ait appris d'eux un fait qui leur était étranger, puisque Sataspe, parti de l'Égypte, n'avait point relâché sur la côte septentrionale de l'Afrique? N'est-il pas beaucoup plus simple d'admettre que notre historien a recueilli ce fait comme une foule d'autres, des Perses qu'il a consultés sans cesse, et qui lui ont fourni tant de matériaux? Enfin, le sens direct de la phrase, dans le texte, s'oppose, à ce qu'il me semble, à toute autre interprétation que celle que j'ai admise, et la particule *puisque*, employée par Hérodote, le prouve clairement. Les Carthaginois n'ont pu connaître la figure de la Libye que par l'expédition phénicienne, *puisque* celle de Sataspe n'a pas réussi. Tout s'explique ainsi naturellement, et le texte est respecté.

M. Jacobi a mis, comme M. Larcher, le récit de Sataspe dans la bouche des Carthaginois.

21. (XLIV). *Toute l'Asie, à l'exception de la partie située à l'orient, au-delà de l'Inde.* — J'ai ajouté ces derniers mots *au-delà de l'Inde*, pour rendre le sens plus clair, et je m'appuie encore ici de l'autorité de M. Schweighæuser, qui les a reçus dans la version latine.

La ressemblance qu'Hérodote suppose ici entre la figure de

(*a*) Geographical system of Herodotus, p. 672 et suiv.

l'Asie et celle de l'Afrique, vient uniquement de ce que la portion de l'Asie, connue des anciens, se trouvait, à-peu-près comme l'Afrique, entourée par la mer. Ils prenaient donc l'Asie pour une grande presqu'île tenant d'un côté à la Libye, par l'Isthme de Suez, et de l'autre à l'Europe par un autre Isthme, qu'ils supposaient entre la mer de l'Inde et la mer du Nord, à laquelle quelques géographes anciens ont cru que la mer Caspienne touchait (*a*). D'après cela ils considéraient la mer de l'Inde et celle du Nord comme infiniment plus rapprochées qu'elles ne le sont réellement.

22. (XLV). *Qui forment les limites entre ces parties.* — Il me semble qu'il faut entendre ici les limites communes entre les trois parties du monde alors connues, et par conséquent faire rapporter dans le texte le pronom αὐτῇ au mot γῇ qui précède immédiatement, et non aux mots Europe ou Asie, qui sont très-éloignés. De cette manière le sens est clair; et l'on n'a pas besoin de la transposition que propose le président Bouhier (*b*). En effet, le Nil et le Phase, ou si l'on veut le Tanaïs, seront la limite entre les trois parties de l'ancien monde, le Nil séparant l'Afrique de l'Asie, et le Phase ou le Tanaïs l'Asie de l'Europe.

23. (XLV). *Et le détroit Cimmérien.* — Il y a dans le texte *Porthmeia Cimmeria*, mais il est évident que l'on ne peut entendre ces mots de la ville de *Cimmérium*, qui était dans la Chersonèse Taurique (*c*), et qu'il s'agit du détroit ou Bosphore Cimmérien, qui unit le palus Méotide au Pont-Euxin. Alors tout se conçoit bien : le Tanaïs, qui a son embouchure au fond du Palus, et le Bosphore Cimmérien qui peut être considéré comme la bouche du Tanaïs dans l'Euxin, forment une limite naturelle et tranchée. Elle est encore celle

(*a*) Voyez la note sur le ch. 203 du liv. I, t. I, p. 219.

(*b*) Dissertations sur Hérodote, ch. 18, p. 199.

(*c*) Voyez plus haut note 2, sur le ch. 12 de ce livre.

que nous reconnaissons aujourd'hui pour la séparation de l'Asie et de l'Europe dans cette partie.

24. (L). *Qui ne reçoit dans son cours ni rivières, ni même aucune source dont il puisse s'accroître.* — Cela est vrai de la vallée d'Égypte ; mais avant d'y entrer, le Nil reçoit divers affluens en Abyssinie et en Nubie. Le dernier de ces affluens est le Taçazzé, rivière venant de la chaîne de montagnes qui court à l'ouest du golfe Arabique. Cette rivière, qui a été vue par Bruce, tombe dans le Nil à peu de distance de la ville de Goos, par la latitude de 18 degrés nord.

25. (LIII). *De grands cétacées sans arêtes et propres à être salés.* — Il y a tout lieu de croire qu'Hérodote parle ici de la grande espèce d'esturgeon si commune dans les fleuves qui ont leur embouchure dans la Mer-Noire. On sait que les œufs de ce poisson, connus sous le nom de caviar, sont la principale nourriture des habitants des rives du Dnieper, du Dniester et du Bog. L'esturgeon qui fournit le caviar est *l'accipenser kuso* de Linnée ; il est de la classe des poissons cartilagineux et n'a réellement point d'arêtes comme l'indique Hérodote. L'observation est donc très-juste, et l'on ne peut s'empêcher de remarquer encore ici que dans les descriptions des animaux qu'il a été à portée d'examiner par lui-même, Hérodote fait généralement preuve d'une exactitude et d'une sagacité singulières. C'est une justice que lui rendent nos plus célèbres naturalistes modernes. J'ai cité dans les note sur l'ibis et sur le crocodile (*a*), les éloges donnés par MM. Cuvier et Geoffroi. Il n'est point de témoignage plus honorable et moins suspect.

26. (LIII). *Le Borysthène se mêle à l'Hypanis, et se jette avec lui dans les mêmes marais.* — M. Dureau de la Malle, qui rend le mot ἕλος de l'original, par celui de lac, croit qu'il

(*a*) Notes 33 et 37 du livre II, t. I, p. 396 et 398.

est ici question du palus Méotide (*a*); M. le major Rennell appuie cette opinion, en supposant que le Borysthène se jetait autrefois dans la partie occidentale du palus Méotide, et que le niveau du terrain s'étant élevé successivement de manière à combler cette embouchure, le fleuve aura été obligé par la suite de se diriger plus à l'ouest pour trouver un niveau plus bas (*b*). Mais dans l'un et l'autre cas, il faut toujours admettre que du temps d'Hérodote, le palus Méotide était beaucoup plus étendu qu'il ne l'est de nos jours : c'est le sentiment de M. Dureau de la Malle, et il a tracé, sur la carte qui accompagne son ouvrage, les limites successives de cette mer, particulièrement pour l'époque où vivait Hérodote. Je ne puis que renvoyer le lecteur à l'ouvrage même, il y trouvera le développement des preuves historiques et des témoignages géographiques sur lesquels cette opinion se fonde.

Quant à moi, en ne consultant que le récit d'Hérodote, je pense que si de son temps le Borysthène se fût réellement jeté dans le palus Méotide, l'historien se serait expliqué beaucoup plus positivement et n'aurait pas employé l'expression ἐς τὠυτὸ ἕλος, qui signifie littéralement dans le même marais, et non pas dans le même lac : ἕλος, suivant Hesychius et Suidas (*c*), ne doit s'entendre que d'un terrain couvert de plantes et d'eaux stagnantes, et je ne crois pas que l'on puisse l'appliquer à un amas d'eau, à un lac navigable tel que le palus Méotide. On peut remarquer, en effet, que lorsqu'Hérodote parle un peu plus bas (*d*) de l'embouchure du Tanaïs, *le Don*, dans le palus Méotide, il se sert de l'expression ἐς λίμνην καλεομένην Μαϊητιν. *Dans le lac appelé Méotis*, où le mot λίμνη lac est employé pour désigner le palus Méotide, et non pas le mot ἕλος marais.

(*a*) Géographie physique de la Mer-Noire, etc., p. 170 - 171, in-8°. Paris, Dentu, 1807.

(*b*) Geographical system of Hérodotus, p. 69.

(*c*) Hesychius et Suidas in vocibus, ἕλος et λη.

(*d*) Chapitre 57.

On peut voir aussi plus bas, chap. 109, une distinction très-claire des deux mots employés dans la même phrase (*a*). Ces rapprochements semblent ne laisser aucun doute sur le sens à donner au premier passage. Je crois donc que du temps d'Hérodote les bords de la Mer-Noire, voisins de l'embouchure du Borysthène, pouvaient être couverts de bas-fonds marécageux, dans lesquels ce fleuve, ainsi que l'Hypanis, venaient se perdre comme se perdaient jadis les quarante bouches de l'Araxe, dont Hérodote parle au livre I, chapitre 202; circonstance qu'il dépeint au surplus de la même manière, et en employant la même expression ἐς ἕλεα. Ainsi, l'interprétation que j'ai adoptée suffirait, du moins dans mon opinion, pour expliquer le passage d'Hérodote, sans recourir à une hypothèse fort ingénieuse à la vérité, mais qui n'est point encore prouvée. Il y a même tout lieu de croire qu'aucune des branches du Borysthène ne se rendait dans le Palus, puisque le Gerrhus, qu'Hérodote donne pour une de ces branches, se réunissait, suivant ce qu'il dit plus bas (*b*), à l'Hypacyris, qui avait son embouchure dans l'Euxin, au golfe Carcinitis. Or, le cours du Gerrhus et de l'Hypacyris est à l'est du Borysthène et de l'Hypanis; et si du temps d'Hérodote ces deux premiers fleuves même ne tombaient pas dans le Palus, comment les derniers, qui sont situés beaucoup plus à l'ouest, y seraient-ils tombés? Il est bien vrai que Ptolomée et Pline (*c*) indiquent un fleuve du nom de Gerrhus, qui se jetait dans le Palus; mais il est évident que, sous ce nom de Gerrhus, il est question, chez l'un et chez l'autre, d'un cours d'eau différent de celui qu'Hérodote désignait comme une branche du Borysthène; et, en effet, ni Pline, ni Ptolomée, ne rappellent cette origine du Gerrhus, et

---

(*a*) Ἐν δὲ τῇ ἴδῃ πλείστῃ ἐστὶ λίμνη μεγάλη τε καὶ πολλὴ, καὶ ἕλος καὶ κάλαμος περὶ αὐτήν.

(*b*) Chapitre 56.

(*c*) Ptolomée, l. III. Sarmatia. — Pline, Hist. Nat., l. IV, ch. 12.

en font un fleuve tout-à-fait distinct du Borysthène. Voyez la note suivante.

27. (LVI). *Ce fleuve* (le Gerrhus) *n'est qu'une branche du Borysthène.* — Comme Hérodote indique un peu plus bas que ce même fleuve se jette dans l'Hypacyris qui traverse le pays des Scythes nomades pour se rendre dans le golfe de Carcinitis, à l'ouest de la Tauride, M. Rennell trouve assez difficile de concevoir comment le Gerrhus qui, suivant Hérodote, sépare les Scythes royaux des Scythes nomades, va ensuite, comme Pline et Ptolomée le disent, se jeter dans le palus Méotide, à l'est de la Tauride. Il y a donc tout lieu de croire que le Gerrhus d'Hérodote n'est pas celui de Ptolomée et de Pline, ou que ce nom a été donné à différents cours d'eau. Il existe, selon M. Rennell, plusieurs lits de rivière qui ont un cours à-peu-près semblable à celui que les anciens donnaient au Gerrhus; mais aucun n'a de communication avec le Borysthène, et un seul va se jeter dans un grand lac nommé Molocznoe, très-voisin du palus Méotide (*a*).

Le temps et la confusion des noms ont amené dans la situation et dans la nomenclature de ces fleuves, des changements tels qu'il sera toujours impossible de démêler exactement ceux dont Hérodote parle dans cette description, surtout quand il s'agit de fleuves peu importants, dont le lit peut avoir beaucoup varié.

28. (LVIII). *Une herbe qui a la propriété de produire une très-grande quantité de bile chez les bestiaux.* — Quelques-uns traduisent une herbe très-succulente, et j'aurais volontiers adopté ce sens, qui même ne demande qu'un très-léger changement dans le texte, si la phrase suivante n'offrait pas alors une contradiction formelle. Comment, en effet, eût-il été nécessaire d'ouvrir les bestiaux pour s'assurer que les herbes dont ils s'étaient nourris étaient succulentes? mais ce n'était

(*a*) Geographical system of Herodotus, p. 70-71.

au contraire qu'en les ouvrant que l'on pouvait reconnaître à ces paturages, la propriété particulière de produire une excessive abondance de bile. J'ai donc laissé subsister le sens donné par le texte, que M. Schweighæuser a maintenu. MM. Larcher et Jacobi ont préféré l'autre.

29. (LIX). *Sous le nom de Papæus.* — Papæus, *pater*, *le père*, M. de Sainte-Croix prétend que ce n'est pas Jupiter, mais le ciel qui est ici désigné sous le nom de Papæus. Suivant lui, les Scythes ne reconnaissaient pas la première divinité (*a*).

30. (LXV). *Ont été remis en leur pouvoir par le jugement du roi.* — M. Larcher a traduit, *lorsqu'ils ont remporté la victoire sur leurs ennemis en présence du roi*, et M. Jacobi, *lorsque le roi a jugé le différent en leur faveur.* La première version dit plus, à ce qu'il me semble, que le texte, et la seconde moins. Si les duels judiciaires eussent existé chez les Scythes, je pense qu'Hérodote aurait fait une mention plus expresse d'un usage si singulier; et s'il n'eût été question que d'une décision entre deux plaideurs, comment celui qui gagnait le procès disposait-il du crâne de son adversaire? Je pense donc que le roi laissait la personne du Scythe auquel il donnait tort, à la disposition de celui dont le bon droit était reconnu, et qui pouvait alors mettre son adversaire à mort. Du reste, on pourra choisir: d'une manière ou d'autre, il s'agit d'une institution également barbare.

31. (LXXVIII). *De la ville d'Istros.*—C'était une ville située près de l'embouchure du Danube, dans la Mer-Noire (*b*). J'ai déja eu occasion d'en parler (*c*).

(*a*) Recherches sur les mystères du paganisme, par M. de Sainte-Croix, t. I, p. 14.

(*b*) Stephan. Bysant. Page 427.

(*c*) Voyez la note sur le ch. 33 du livre II, t. I, p. 386.

32. (LXXIX). *Un dard enflammé s'attacha à cette maison et la brûla tout entière.* — Il faut entendre par ce langage figuré, que le tonnerre tomba sur la maison et y mit le feu; mais j'ai cru devoir conserver dans la traduction l'image qui se trouve dans le texte.

33. (LXXXII). *Je termine ici ce que j'avais à dire sur le pays et sur les mœurs des Scythes.* — Cette description est un des morceaux les plus remarquables de l'histoire d'Hérodote. La précision et la variété des détails qu'il donne sur les lieuxet sur les mœurs des habitants ne permettent pas de douter qu'il n'ait vu par lui-même, sinon toute la Scythie, du moins la partie de cette contrée située sur les bords de la Mer-Noire, entre le Danube et la mer d'Azof. Il le fait d'ailleurs entendre lui-même dans le chapitre précédent, en parlant du vase d'airain qui lui avait été montré à Exampée, lieu situé entre le Borysthène et l'Hypanis où il s'était rendu; et l'on ne peut croire qu'il se fût avancé jusques-là sans avoir voulu visiter la Tauride et le Palus Méotide. M. Dureau de la Malle, M. le comte Potocki et le major Rennell, sont tous de ce sentiment (*a*). Enfin la nature des renseignements, d'après lesquels Hérodote détermine plus bas (ch. 86) les dimensions de la Mer-Noire, semble aussi annoncer qu'il s'était embarqué sur cette mer, et en avait parcouru la plus grande partie.

Mais, que la description de la Scythie, laissée par Hérodote, soit rédigée uniquement sur les matériaux et les documents qu'il avait rassemblés, ou bien qu'elle soit faite en partie sur ses propres observations, le temps n'a fait que confirmer les détails qu'il nous donne; les mœurs des habitants de ces climats, leurs habitudes, leurs goûts guerriers, leur manière de vivre, leurs chariots, leurs chevaux, leurs armes, leur tempérament, leurs infirmités, se sont re-

(*a*) Géographie physique de la Mer-Noire, p. 169, note 2.

trouvés constamment tels qu'Hérodote nous les décrit. La ressemblance est frappante, soit que l'on considère ces habitants comme des descendants des anciens Scythes, soit qu'on ne voie en eux que des peuples plus récents qui, de l'intérieur de l'Asie, sont venus habiter le Caucase et les bords de la mer Caspienne ou du Pont-Euxin. Ammien Marcellin, le meilleur des historiens latins du temps des invasions des barbares, en décrivant les mœurs des Alains, rappelle les principaux traits du tableau qu'Hérodote a tracé des mœurs des Scythes (*a*); les voyageurs modernes les ont retrouvées dans les Tartares Nogays. Enfin ces cosaques du Don, que les revers de nos armes ont amenés, à une époque de douloureuse mémoire, sur les rives de la Seine, ont offert à nos regards étonnés la vivante image de ces Scythes que nous n'eussions dû jamais connaître que par les écrits d'Hérodote et des historiens, ou des voyageurs qui lui ont succédé.

Ainsi, d'une part, en nous donnant ce qu'il a vu, Hérodote y joint les détails que l'on doit attendre d'un observateur exact, et de l'autre, nous transmet ce qu'il n'avait appris que traditionnellement avec toute la fidélité que l'on pouvait exiger d'un écrivain réservé et judicieux, qui met sous les yeux des

---

(*a*) Hoc transito (Tanai) in immensum extentas Scythiæ solitudines Alani inhabitant..... Per pagos ut nomades vagantur immensos..... Nec enim ulla sunt illisce tuguria, aut versandi vomeris cura; sed carne et copia victitant lactis, plaustris supersidentes..... Proceri autem Alani, pene sunt omnes et pulchri crinibus mediocriter flavis, oculorum temperata torvitate terribiles, et armorum levitate veloces. Hunnis per omnia suppares, verum victu mitiores et cultu..... Utque hominibus quietis et placidis otium est voluptabile, ita illos pericula juvant et bella..... Nec quidquam est quod elatius jactent quam homine quolibet occiso: proque exuviis gloriosis interfectorum avulsis capitibus detractas pelles pro phaleris jumentis accommodant bellatoriis. *Ammiani Marcellini rerum gestarum*, lib. XXXI, t. II, p. 247-248-249. Passim. Biponti; 1786.

lecteurs les faits ou les récits qu'il a recueillis, et les soumet toujours à leur jugement. On voit seulement, lorsqu'il parle de l'origine des Scythes, qu'il incline évidemment vers l'idée la plus saine, et que, rejetant à-la-fois la fable de l'or tombé du ciel et celle des juments d'Hercule, il adopte l'opinion raisonnable qui présente ces peuples comme une nation nomade de l'Asie, poussée au-delà de l'Araxe par d'autres, et venant s'établir dans la Cimmérie sur les bords du Pont-Euxin. Quant à l'antiquité de cette nation, on ne trouve dans Hérodote que ce qu'en disaient les Scythes eux-mêmes, et l'on ne remarque dans sa narration aucune trace de ce premier empire scythe dont parle Trogue Pompée dans Justin, et dont l'existence remonterait alors au-delà des temps fabuleux de Ninus (*a*); mais d'où Trogue Pompée, qui vivait plus de 450 ans après Hérodote, avait-il tiré ce fait historique? Sur quelle autorité, sur quelle recherche l'avait-il appuyé? C'est ce que nous ignorons. Justin, qui l'a inséré dans son abrégé, le donne sans réflexions : a-t-il négligé, pour être plus concis, celles dont Trogue Pompée l'avait accompagné, ou bien l'a-t-il trouvé dans l'original rapporté aussi simplement qu'il l'a fait dans l'abrégé? Ces questions ne peuvent être résolues directement : on est donc réduit à employer la comparaison de ce point du récit de Justin, avec ce qui le précède ou le suit, pour juger du degré de confiance qu'on peut lui accorder. Or, je le demande : la dispute des Égyptiens avec les Scythes, peut-elle être regardée comme un fait historique? Devant qui la cause a-t-elle été portée? Les arguments employés de part et d'autre, sur la température où les hommes peuvent vivre, sur la sagesse de la nature qui les fait naître avec le tempérament propre au climat sous lequel ils doivent habiter; les raisons mises en avant pour prouver que la Scythie a été habitable avant le Delta à peine sorti des eaux; tous ces arguments, dis-je,

(*a*) Justin, lib. II, ch. 3.

ne sont-ils pas évidemment des opinions modernes développées à la manière des Rhéteurs? et une telle dispute, rapportée comme un point d'histoire, doit ôter toute croyance au reste du récit (*a*). Enfin, comment, lorsqu'on voit les peuples si jaloux de reculer l'époque de leur origine et se faire, on ne sait trop pourquoi, un titre de gloire de cette antiquité, comment les Scythes que visitait Hérodote avaient-ils tout-à-fait perdu le souvenir d'un premier empire si glorieux pour leur vanité, et comment ce souvenir s'est-il retrouvé ensuite? Toutes ces considérations me font croire que le récit de Justin doit être rangé dans la classe des fables historiques, du moins par rapport aux époques. Pour les faits en eux-mêmes il sont possibles; j'y aperçois seulement une confusion de dates et une exagération dans la durée des temps. On voit effectivement dans Vexorès ou Vexoris une ressemblance assez marquée avec Sésostris, dont Justin ne parle pas, et dans les réponses des Scythes, une partie de ce qu'Hérodote leur fait dire dans d'autres circonstances à-peu-près semblables. Trogue Pompée, en écrivant une nouvelle histoire universelle, aura voulu en savoir, ou du moins en dire, plus que ceux qui l'avaient précédé dans cette carrière. C'est assez volontiers le sentiment qui guidait les historiens postérieurs à Hérodote, lorsqu'ils avaient à traiter les questions d'antiquité, ou l'histoire des nations éloignées et peu connues. Ils embrassaient le merveilleux comme ce qui devait leur donner le plus de crédit, et c'est par cette raison qu'il faut plus se défier d'eux.

Quoi qu'il en soit, je me range sans peine à l'opinion de M. Pinkerton, qui, en parlant des récits combinés d'Hérodote et de Justin, considère les Scythes comme venus de l'intérieur de l'Asie, probablement de la Perse, et voit en eux le même peuple qui depuis fut connu sous le nom de Goths; mais il n'est pas nécessaire d'admettre qu'il y ait eu

---

(*a*) Justin, lib. II, ch. 1.

un empire des Scythes antérieur au déluge, et à Ninus de près de quinze siècles, pour fonder une opinion qui s'appuie également sur la géographie, l'observation physique des lieux ou des races d'hommes, enfin sur des faits historiques non contestés, et que son auteur a développés avec beaucoup d'habileté (*a*).

34. (LXXXVI). *C'est ainsi que j'ai déduit les diverses dimensions du Pont-Euxin, du Bosphore et de l'Hellespont, telles que je les ai rapportées.* — De toutes ces mesures, la longueur assignée par Hérodote à la Mer-Noire est celle qui a fixé plus particulièrement l'attention; je m'y arrêterai donc un moment.

Hérodote, d'après le procédé qu'il emploie, et en comptant les jours de navigation, trouve cette longueur, qui est, dans le sens de la longitude, de onze mille cent stades. En supposant qu'il se sert ici du stade de onze cent onze un neuvième au degré à l'équateur, ces onze cent onze un neuvième sous le parallèle de 40 à 41°, où l'évaluation est faite, sont réduits au trois quarts ou à huit cent trente-trois stades par degré, et par conséquent les onze mille cent stades d'Hérodote donnent 13° 19′ de longitude. C'est à-peu-près la dimension que Danville assignait à la Mer-Noire, et elle ne s'éloigne pas même d'un degré de celle que M. Barbié du Bocage et M. le major Rennell lui donnent, en la fixant à 12° 30′ (*b*). Cette différence d'ailleurs peut aisément s'expliquer ou par la diminution de l'étendue de cette mer, diminution qui paraît un fait constant, ou par l'incertitude attachée nécessairement au mode d'évaluation.

(*a*) Pinkerton, Recherches sur l'origine des Scythes et des Goths, p. 40 et suiv. Paris, Dentu, 1804, in-8°.

(*b*) Voyez la carte des vingt satrapies de Darius. — Geographical system of Herodotus, page 129, et celle des marches et de l'empire d'Alexandre, par M. Barbié du Bocage. — Examen des historiens d'Alexandre, par M. Sainte-Croix.

Rien ne paraît donc plus en rapport avec la véritable longueur de la Mer-Noire que celle qui nous a été transmise par Hérodote.

Cependant M. Dureau de la Malle, ayant omis de tenir compte de la diminution des degrés du parallèle à mesure que l'on s'éloigne de l'équateur, n'a trouvé dans les onze mille cent stades d'Hérodote que 9° de longitude; il en a conclu que le stade employé ici était de 600 pieds, et qu'alors les onze mille cent d'Hérodote donneraient à la Mer-Noire 17° 30′ étendue, bien mieux d'accord avec les idées de l'auteur dont les recherches ont pour but de prouver que le Pont-Euxin aurait été beaucoup plus spacieux dans les temps antérieurs qu'il ne l'est de nos jours (*a*). Mais la même observation que j'ai faite plus haut sur l'évaluation des stades de onze cent onze un neuvième au degré de longitude, s'applique également à celle des stades de 600 pieds.

Le stade supposé de six cents pieds ou cent toises, aurait été de cinq cent soixante-dix au degré sous l'équateur, puisque ce degré est d'environ cinquante-sept mille toises. Mais sous la latitude de 40 à 41° le degré de longitude réduit aux trois quarts n'eût été que de quatre cent soixante-neuf trois quarts stades; donc les onze mille cent stades auraient donné 23° 45′ à-peu-près en longitude, au lieu de 17° 30′ que trouve M. Dureau de la Malle, et auraient porté la Mer-Noire au-delà de toutes les limites qu'on peut lui supposer dans quelque systême et dans quelque temps que ce soit. Enfin, dans cette supposition, le Pont-Euxin eût été confondu avec la mer Caspienne, puisque la Mer-Noire, suivant la carte de M. Barbié du Bocage, commence au 25e degré et demi de longitude est du méridien de Paris, et la mer Caspienne au 45e, et qu'il n'y a par conséquent entre l'origine de ces deux mers qu'un intervalle au-dessous de vingt degrés de longitude. Ainsi, il faudrait, pour rentrer dans l'hypothèse de M. Dureau de

(*a*) Géographie physique de la Mer-Noire, ch. 26, p. 177 et suiv.

la Malle, admettre un stade intermédiaire entre celui de onze cent onze un neuvième au degré et celui de cinq cent soixante-dix au degré sous l'équateur. Celui même que M. Rennell a pris pour la mesure des côtes de la Scythie, et qu'il suppose de sept cent trente-deux au degré, ne satisferait pas encore à l'hypothèse, puisque ce degré, réduit également aux trois quarts, ne serait encore sous le parallèle de 40 à 41° que de cinq cent quarante-neuf stades, et donnerait pour les onze mille cent d'Hérodote plus de vingt degrés en longitude à la Mer-Noire, au lieu de 13° 43' que M. Dureau de la Malle en a déduits.

Mais ce qui doit sur tout faire rejeter toute autre espèce de stade que celui de onze cent onze un neuvième au degré, c'est le mode d'évaluation employé par Hérodote, pour arriver à la connaissance des dimensions de la Mer-Noire. Il tire, comme on l'a vu, cette évaluation de la marche d'un vaisseau, qu'il suppose de sept cents stades pendant le jour, et de six cents pendant la nuit, ou treize cents stades en vingt-quatre heures, et ces treize cents stades de cinquante-une toises (valeur du stade de onze cent onze un neuvième au degré), reviennent à soixante-dix mille nautiques environ ou vingt-trois lieues marines un tiers, évaluation raisonnable d'une journée commune de navigation. En prenant au contraire les stades de cent toises, l'espace parcouru en vingt-quatre heures par un vaisseau aurait été de cent trente mille toises ou cent trente-six mille nautiques, plus de quarante-cinq lieues marines, vitesse qu'un vaisseau ne peut avoir que par un gros temps avec un vent très-favorable, et qui ne doit jamais être prise comme le terme moyen de la marche d'un navire. En effet, le voyage autour du monde, fait par le capitaine Marchand, sur le vaisseau le *Solide*, en 1790, 91 et 92, est remarquable par son extrême célérité. Dans ce voyage, le tour du monde a été fait en quatre cent quatre-vingt-huit jours, ou seize mois huit jours de navigation, pendant lesquels le vaisseau, suivant la table de loch, a parcouru qua-

torze mille trois cent vingt-huit lieues marines; et cependant cette vitesse ne donne pour moyenne que vingt-neuf lieues marines et quatre dixièmes. Enfin, quoique le même vaisseau le *Solide*, en revenant de l'île Bourbon en Europe, ait eu encore une traversée plus rapide, sa marche ne donne néanmoins que trente lieues et demie marines en vingt-quatre heures (*a*). On voit combien cette vitesse est loin d'atteindre celle qu'il faudrait supposer pour moyenne de la marche d'un vaisseau, si l'on calculait la journée de navigation donnée par Hérodote sur un stade de cent toises, et combien le résultat serait hors de toute vraisemblance, surtout en comparant les vaisseaux des anciens aux nôtres.

Il me paraît donc, d'après ces divers rapprochements, qu'il ne peut y avoir aucune difficulté à prendre le stade qu'Hérodote a employé, soit dans la mesure des dimensions de la Mer-Noire, soit dans l'évaluation de la marche d'un vaisseau, pour le stade de onze cent onze un neuvième au degré, dont il se sert le plus souvent.

35. (XCIV). *Un certain nombre de Gètes se rangent en ordre, chacun d'eux tenant en main trois piques.* — M. Larcher a traduit, *trois d'entre eux sont chargés de tenir une javeline.* J'ai suivi la leçon de M. Schweighæuser dont le sens est beaucoup plus naturel. Comment trois hommes pourraient-ils retenir sur la pointe de leurs javelines un homme qui tomberait de tout son poids? Comment ceux qui lancent le malheureux ambassadeur pouvaient-ils viser assez juste pour le faire retomber sur trois pointes de javelines. La chose s'entend mieux d'une forêt de piques, sur lesquelles l'homme lancé en l'air ne peut manquer de tomber, et c'est aussi de cette manière que M. Jacobi a entendu le passage.

36. (XCV). *Tels sont les détails que l'on donne sur Zal-*

(*a*) Voyage du capitaine Marchand autour du monde, édit. in-4°, t. I, p. 559-560.

moxis. — Ce Zalmoxis, quel qu'il fût, prêchait une véritable immortalité des corps; et de tous les systèmes que l'espoir d'échapper à la destruction a fait inventer aux hommes, celui-là sans doute devait avoir le plus de succès chez un peuple ignorant et grossier. La doctrine de Zalmoxis était moins subtile et bien plus attrayante encore que la métempsycose des Indiens, des Chaldéens, des Égyptiens et des Pythagoriciens; aussi a-t-elle été reprise long-temps après la mort de son auteur. Mais comme elle ne pouvait subsister dans toute sa simplicité, et que l'expérience l'eût trop aisément démentie sous sa première forme, on s'est contenté d'en tirer, quelque temps avant l'ère vulgaire, le dogme de la résurrection des corps, dogme sans lequel celui de l'immortalité de l'ame manquait d'un appui matériel, et qui seul pouvait enfin écarter complètement cette idée importune du néant, que l'homme repousse avec tant d'horreur. La religion chrétienne a consacré le nouveau dogme, et lui a prêté une grande autorité; l'islamisme, six siècles plus tard, l'a également admis; cependant, comme on voit, l'idée primitive et fondamentale avait précédé l'établissement de l'une et de l'autre religion. Il était en effet impossible qu'une doctrine si propre à flatter la vanité et la faiblesse humaine, si propre en même temps à exciter de nobles pensées ou à nourrir le fanatisme, ne vînt pas dans la tête des hommes livrés aux spéculations de la philosophie, ou occupés à trouver des moyens de dominer leurs semblables. Entre la résurrection des corps, entendue à la manière des chrétiens ou des musulmans, et l'immortalité des corps de Zalmoxis, je ne vois au fond qu'une seule différence, et la voici. Dans le premier système, les parties des corps séparées, et qui n'ont pas néanmoins cessé d'exister, doivent venir, à une époque déterminée, reprendre l'ordre et l'arrangement qu'elles avaient entre elles, et qui n'ont été que suspendus. Dans l'autre système, ou le plus ancien, cet ordre et cet arrangement ne sont pas interrompus même pour un seul moment; mais comme il était impossible qu'une doctrine

si absolue se soutînt, contre le témoignage de nos yeux qui nous prouve avec trop d'évidence la décomposition des corps, pour que des hommes sortis de la barbarie pussent la révoquer en doute, le système de Zalmoxis a été promptement abandonné. Celui qui a succédé, en remettant à un acte de la volonté de Dieu la réunion de toutes les parties dispersées des corps, sous la même forme qu'elles avaient au moment de leur dissolution, s'est rattaché aux idées que la religion nous donne de la puissance divine, qu'elle nous montre comme illimitée, et a pu, à la faveur de cette opinion, faire partie de la croyance des peuples les plus éclairés.

37. (CI). *De l'Ister au Borysthène, dix journées de chemin, et du Borysthène au Palus Méotide, dix autres jours* — Je me suis un peu écarté de la traduction littérale dans ce chapitre, et je dois faire connaître les motifs qui m'y ont déterminé.

Le mot tétragone employé par Hérodote signifie littéralement *une figure ayant quatre angles*, mais on nomme le plus souvent cette figure *quadrilatère*, d'après le nombre de ses côtés qui est aussi de quatre, et j'ai dit *quadrilatère ayant quatre côtés égaux*, pour rendre intelligible tout ce qui suit, et éviter de nombreuses répétitions. Ensuite je regarde, sans hésiter, la distance totale de l'Ister au Palus Méotide, comme ne formant, en laissant toutefois la Tauride endehors, qu'un des côtés de ce carré et non deux: seulement, au lieu de dire que la distance de l'embouchure de l'Ister au Palus Méotide était de vingt journées de marche, Hérodote l'a partagée en deux fractions, l'une de dix journées de marche de l'Ister au Borysthène, l'autre de dix journées du Borysthène au Palus. Alors tout le passage me semble clair. Les deux côtés du quadrilatère attenant à la mer seront ceux qui, bornant la Scythie à l'ouest et à l'est, dans l'intérieur des terres, viennent du nord au sud aboutir, l'un au Pont-Euxin, l'autre au Palus Méotide. Ces côtés parallèles entre eux seront chacun de vingt jours de chemin, comme le dit Hérodote, puisqu'ils représenteront l'enfon-

cement de la Scythie dans l'intérieur des terres en partant de la mer, pour atteindre à la hauteur du pays des Mélanchlænes, qui borne la Scythie au nord; enfin le quatrième côté sera la frontière entre ce même pays et la Scythie, et se trouvera nécessairement égal au premier côté, qui, formé, comme nous l'avons vu, par une ligne tirée de l'embouchure de l'Ister au fond du Palus Méotide, borne la Scythie au midi, en excluant la Tauride. Le quadrilatère enfermé dans ces limites est représenté par des lignes ponctuées, sur la carte jointe à cet ouvrage.

Telle était donc, suivant mon opinion, et ce qui résulte du texte de cet historien comme je l'entends, la Scythie du temps d'Hérodote. Elle n'allait pas au-delà de l'espace compris entre la rive gauche du Danube et la rive droite du Tanaïs, et s'enfonçait dans les terres vers le nord, ou mieux vers le nord-ouest, de vingt journées de chemin. Il est vrai que depuis Hérodote on a étendu le nom de Scythie à beaucoup d'autres pays situés particulièrement au-delà du Don, et même du Volga; mais nous n'avons point à nous occuper ici de cette extension: il s'agit seulement de préciser, aussi exactement qu'il est possible, la seule contrée à laquelle Hérodote donnait le nom de Scythie, et d'en rapporter l'étendue à nos mesures modernes.

La distance entre l'embouchure du Danube, dans la Mer-Noire, et celle du Tanaïs, dans le Palus, occupe sur la carte de M. Barbié du Bocage, l'espace compris entre le 26e et le 37e degrés de longitude est du méridien de Paris (*a*), ou onze degrés; et Bayer, qui fixe aussi à-peu-près la même étendue en longitude à la Scythie d'Hérodote (*b*), lui donne

---

(*a*) Carte des marches et de l'empire d'Alexandre, jointe à l'ouvrage de M. de Sainte-Croix. *Examen critique des historiens d'Alexandre.*

(*b*) Bayer place la Scythie entre le 45 et 55e degrés de longitude de l'Ile-de-Fer, et entre les 47 et 55e degrés de latitude. *Dissertatio de situ Scythiæ.* Mémoires de l'académie de Pétersbourg, ann. 1726, t. I, p. 400.

huit degrés de latitude de la mer vers le nord jusqu'à la hauteur où il plaçait les Mélanchlænes. Ces distances réduites en milles nautiques produisent pour les onze degrés de longitude, sous le parallèle de 46 à 47 degrés, quatre cent cinquante mille nautiques, et pour les huit degrés de latitude, quatre cent quatre-vingt mille, nombres assez rapprochés pour être considérés comme égaux dans une évaluation de cette nature. Divisant ensuite ces distances par les vingt jours de chemin qu'Hérodote assigne à chacune d'elles, la journée de route déduite des degrés de longitude sera de vingt-deux mille nautiques et demi, ou vingt-un mille trois cents toises, et celle que donneront les degrés de latitude se trouvera de vingt-quatre mille nautiques ou vingt-deux mille huit cents toises; terme moyen vingt-deux mille toises : distance qui, dans une région de plaine telle que la Scythie, peut être considérée comme une journée de marche ordinaire (*a*), même pour un homme à pied, quoiqu'il y ait tout lieu de croire qu'Hérodote, en parlant de journées de marche dans un pays où tout le monde allait à cheval ou en chariot, n'ait point entendu cette expression d'un homme de pied. Ainsi, toutes ces évaluations paraissent conformes à l'observation, et n'ont rien de choquant qui puisse les faire rejeter.

Mais il se présente une autre difficulté qu'il est impossible de ne pas apercevoir. Hérodote, fixant lui-même la journée de marche, l'évalue à deux cents stades, et par conséquent chaque côté du quadrilatère qui renferme la Scythie a quatre cents stades. Si ces stades étaient ceux de onze cent onze un neuvième au degré qu'il emploie ordinairement, la Scythie n'aurait occupé qu'un espace de cinq degrés de longitude et de trois et demi de latitude, et la journée

---

(*a*) Dans l'itinéraire d'Antonin, on trouve pour la Scythie des journées qui vont jusqu'à trente-six mille pas romains, plus de vingt-cinq mille deux cents toises.

de marche de deux cents stades n'aurait été que de dix mille toises environ; or, toutes ces dimensions se trouveraient tellement réduites et tellement en contradiction avec ce qu'Hérodote a dit plus haut en limitant la Scythie, d'un côté au Danube, et de l'autre au Tanaïs, qu'il est impossible d'admettre un moment qu'il soit ici question du stade de onze cent onze un neuvième au degré. Il faudrait donc supposer qu'il en eût employé un autre tel, par exemple, que le stade olympique, qui étant, selon sa valeur exacte, de six cents au degré, donnerait à-peu-près les mêmes résultats que ceux que nous avons trouvés par les calculs précédents. Cependant; comme Hérodote n'a pas l'habitude de multiplier les évaluations lorsqu'il croit se faire suffisamment entendre au moyen d'une seule, je présume que le chapitre finissait avant la dernière phrase qui contient le calcul en stades, et que cette dernière phrase n'est qu'une note rédigée par quelque commentateur qui aura voulu se rendre compte des distances marquées en journées de chemin par Hérodote, et aura fait son calcul sur le stade en usage dans le pays où il vivait, et qui probablement était le stade olympique. La note sera passée dans le texte, comme il est souvent arrivé, et aura jeté plus de confusion que de clarté. Si cette explication ne paraît pas plausible, il faudra en venir nécessairement à reconnaître qu'Hérodote s'est servi pour la Scythie d'un stade double de celui dont il a fait usage dans beaucoup d'autres parties de son histoire, et particulièrement de celui d'après lequel il avait fixé un moment auparavant la marche d'un vaisseau sur le Pont-Euxin, et les dimensions de cette mer; ce qui est assez invraisemblable.

38. (CIX). *On y prend des loutres, des castors et une autre espèce de bête sauvage dont la face est carrée.*

Le castor était autrefois commun sur les bords du Pont-Euxin, on lui a même donné le nom de *canis ponticus*. Il paraît cependant que ces animaux n'ont jamais été assez tranquilles sur les rives des fleuves qui se jettent dans cette

mer pour y construire des habitations, puisque aucun des anciens ne parle de leur société ni de leurs travaux (*a*).

Quant à l'animal à face carrée dont Hérodote parle ici, on ne sait quel il est.

39. (CXXIV). *Et fit camper son armée sur les bords de l'Oarus.* — Ce fleuve, que M. Rennell croit être le Volga, fut le terme de l'expédition de Darius. Les forts qu'il fit construire étaient situés, toujours suivant M. Rennell, sur la grande courbure que le Volga fait près de Saratow (*b*).

40. (CXXVII). *C'était un vrai discours de Scythe.* — Il paraît que depuis le voyage en Grèce du Scythe Anacharsis, qui s'était fait remarquer par la franchise et l'aspérité de son langage, on disait proverbialement chez les Grecs, toutes les fois qu'il était question d'une expression rude et hardie : *C'est un vrai discours de Scythe. C'est s'exprimer en vrai Scythe.* Hérodote applique ici cette sorte de proverbe au discours d'Idanthyrse, et sur-tout à ses dernières paroles, *il t'en coûtera des pleurs*, expression très-dure, et qui était particulièrement employée comme la menace ou le souhait d'un très-grand malheur (*c*). En ce sens, la phrase est claire et ne présente aucune difficulté ; elle contient une réflexion d'Hérodote parfaitement placée et qui lui est personnelle.

Un passage de Démétrius de Phalère, dans son Traité de l'Élocution, confirme l'interprétation que j'ai adoptée ; le voici :

« Il ne faut pas dire les choses directement comme elles se « sont passées. Il faut les raconter par degrés, tenir en suspens « l'auditeur, et l'amener insensiblement à partager votre anxiété. « Par exemple, Ctésias s'exprime ainsi, en parlant de la ma-

---

(*a*) Dictionnaire d'histoire naturelle, publié par Deterville, au mot Castor.

(*b*) Geographical system of Herodotus, page 103. — Voyez aussi M. Dureau de la Malle, Géographie physique de la Mer-Noire, p. 167.

(*c*) Diogene Laert., in Biante, §. 2.

« nière dont on annonça la mort de Cyrus à Parysatis. Lorsque « le courrier fut arrivé, il ne dit pas brusquement à Parysatis « que Cyrus était mort (c'eût été un vrai discours de Scythe); « mais il annonça d'abord que Cyrus avait été victorieux. Pa- « rysatis s'en réjouit et s'en émut. Puis, etc. (*a*). »

Que ces mots *c'eût été un vrai discours de Scythe*, soient de Ctésias, ou une simple réflexion de Démétrius, comme quelques critiques le pensent; dans l'une et l'autre supposition, on voit toujours qu'il s'agit d'une façon de parler proverbiale et en usage chez les Grecs. Elle se trouve dans plusieurs écrivains cités par Érasme, que l'on peut consulter (*b*).

41. (CXXVIII). *Toutes les fois qu'ils voulaient enlever des vivres.* — Je sais que jusqu'ici on a entendu différemment le texte, et qu'on l'a rendu par ces mots : *Toutes les fois qu'ils prenaient leur repas.* On cite, pour appuyer cette interprétation, deux autres passages d'Hérodote où la même forme de verbe est employée, et où la suite naturelle de la phrase ne permet pas de douter que cette forme n'ait le sens que les traducteurs lui donnent. Mais le premier de ces passages, l. III, ch. 26, présente le mot ἄριστον, qui signifie littéralement le dîner, et précise nettement un repas particulier, tandis que celui qui nous occupe offre l'expression σῖτα, qui signifie vivres en général, provisions, *annona, commeatus*, des latins, d'où il résulte une idée tout-à-fait différente; car on ne confondrait jamais dans le récit d'une expédition militaire ces deux expressions *prendre son dîner* et *prendre des vivres.* L'une s'entendra toujours d'un repas déterminé, et l'autre de la distribution ou de l'enlèvement des vivres. Le second passage cité se trouve liv. VII, ch. 120; on y lit, à la vérité, le mot σῖτον, comme au chapitre qui fait le sujet de cette note; mais je ne pense point qu'il y désigne, plus que dans ce dernier, un repas. Le sens na-

(*a*) Demetrii Phalerei de elocutione libellus, §. 223, ed. Oxonii, page 126.

(*b* Érasme, Adag. Chiliad. II, Centur. III, 25.

turel est, que Xercès exigeait qu'on fournît des vivres deux fois par jour à son armée, et que les Abdéritains qui entendaient, par cet ordre, qu'il fallait lui donner à dîner et à souper, ἄριστον et δεῖπνον (comme il est expliqué dans la phrase suivante où ces deux mots sont employés), demandent aux Dieux la faveur d'en être quittes pour la moitié de la dépense.

Je crois donc que l'interprétation que je donne ne répugne pas absolument au texte; et elle est, du moins dans mon opinion, la seule raisonnable, la seule qui puisse s'accorder avec ce qui suit. Comment concevoir que les Scythes eussent résolu de n'attaquer les Perses qu'à l'heure de leurs repas? Cette heure était-elle toujours la même? Ne devait-elle pas varier sans cesse suivant la longueur des marches et les divers mouvements de l'armée? De quelle manière les Scythes pouvaient-ils être instruits à temps de ces variations? La cavalerie ne mangeait donc pas en même temps que l'infanterie, puisque celle-ci se trouve prête à la recueillir quand elle est poussée par les Scythes? Enfin, si Darius s'était aperçu que l'ennemi choisissait l'heure des repas pour l'attaquer, n'y aurait-il pas remédié aisément en ne faisant manger ses troupes que par divisions? Toutes ces difficultés sont insolubles dans le sens adopté par les traducteurs. Mais tandis que les Perses faisaient des détachements de cavalerie pour se procurer des vivres dans un pays difficile, surprendre ces détachements, les replier sur l'infanterie qui les soutient et les rallie, se retirer quand cette infanterie s'avance; c'était la seule guerre que pouvaient faire les Scythes, puisqu'ils n'avaient que de la cavalerie; et c'est encore la manière de la faire des Cosaques qui leur ont succédé dans le pays, dans les mœurs, et dans l'emploi des mêmes armes. Nos dernières guerres et la funeste campagne de Russie, nous ont appris qu'Hérodote avait peint avec trop de vérité les Scythes dans les autres détails, pour nous permettre de supposer qu'il eût négligé ce trait particulier de leur conduite à la guerre, ou lui eût substitué une absurdité.

42. (CXXXI). *Un oiseau, un rat, une grenouille, et cinq flèches.* — Saint-Clément d'Alexandrie rapporte le même fait, et à-peu-près de la même manière; mais il cite, au lieu d'Hérodote, Phérécide de Syros (*a*).

43. (CXLV). *Les femmes athéniennes attirées à Brauron par la fête de Diane.* — Brauron, bourg de l'Attique, non loin de Marathon. Il était célèbre par un temple consacré à Diane. Cette déesse y avait une statue qui fut par la suite enlevée et portée dans la Chersonèse Taurique. Avant cet enlèvement, les femmes des Athéniens se rendaient tous les ans à Brauron, pour y célébrer une fête en l'honneur de Diane.

44. (CXLIX). *Oïolycus.* — Brebis-loup. La même comparaison se trouve dans l'évangile *Ecce mitto vos sicus oves in medio luporum.* Evangelium Math. X, ch. 16.

45. (CLII). *Tartessus.* — *San Lucar de Barameda*, à l'embouchure du Guadalquivir. Voyez ce qui a été dit note 44 du premier livre, tome I, page 203.

Les Phocéens n'établirent un commerce régulier avec Tartessus, que postérieurement à l'expédition des Samiens qui, sans doute, n'avaient pas su tirer parti d'une découverte qu'ils ne devaient qu'au hasard. Ainsi, ce sont véritablement les Phocéens qui ont fait connaître aux Grecs Tartessus. Hérodote ne contredit donc point ici ce qu'il avait dit au livre premier.

46. (CLV). *Battus.* — Ce Battus se nommait Aristote avant la réponse de l'oracle de Delphes, mais la Pythie lui donna ce nom de Battus qui, dans le langage libyen, signifiait *roi, seigneur.* Il est resté dans la langue grecque pour désigner le bégaiement, le vice de prononciation qui force à répéter

(*a*) Clement Alexand. Stromat, l. V, p. 567, ed. Parisi., 1641.

plusieurs fois la même syllabe. Battus était sujet à cette infirmité.

Voyez sur Battus et ses successeurs le président Bouhier (*a*).

47. (CLVIII). *Car au-dessus de ce point de la terre le ciel est percé.* — Il faut entendre de cette expression figurée qu'il pleuvait quelquefois dans ce canton. La pluie est, ainsi qu'on le sait, un phénomène assez rare en Afrique, rendant fertile un sol qui, sans elle, n'eût rien produit, elle était considérée comme un bienfait du ciel; il s'ouvrait en faveur de l'heureux coin de terre qu'il protégeait.

48. (CLXIX). *C'est dans ce pays que le silphium commence à paraître.* — Le silphium est le *laserpitium* de Dioscoride. Cette plante croissait en Syrie, en Arménie et en Libye; elle est représentée sur une améthyste antique, qui porte la tête d'un roi de la Cyrénaïque (*b*). On tirait de sa racine, après l'avoir scarifiée, un suc que l'on nommait *laseros* ou *laser;* ce suc était une drogue extrêmement précieuse; elle avait différents usages médicinaux, et on l'employait aussi pour assaisonner les aliments.

Le *laser* de la Cyrénaïque était le plus recherché; bien supérieur à celui qui venait de l'Arménie ou de l'Assyrie, et dont l'odeur était plus forte, ou même désagréable. On croyait que le silphium était né dans les champs de Cyrène, à la suite d'une pluie tombée aux environs du jardin des Hespérides, et cette plante était regardée comme un présent du ciel.

Du temps de Strabon le silphium ne se trouvait plus dans la Cyrénaïque, mais il croissait encore dans les contrées voisines. Pline attribue la destruction de cette plante aux publicains qui la laissaient manger aux bestiaux dans les pâturages où elle se trouvait (*c*). Elle était devenue d'une grande rareté

(*a*) Dissertations sur Hérodote, ch. 12, p 136 et suiv.

(*b*) Dissertation de l'abbé Belay. — Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. XXXVI, partie Histoire.

(*c*) Hist. Nat., l. XIX, ch. 3.

à l'époque où il écrivait. Sous Néron on en avait trouvé un seul pied dont on avait fait présent à cet empereur. Un morceau de laser, du poids de cent onze livres, avait été tiré par César, du trésor public où il était conservé avec l'or et l'argent (*a*).

La Perse fournissait un autre sorte de laser, mais très-inférieur pour l'odeur et le goût. Il paraît que ce laser de Perse était la drogue connue encore aujourd'hui sous le nom d'*assa fœtida*.

On rapporte le silphium à une espèce du genre férule, *ferula Tingitana*, férule de Tanger, et le laser de Perse à une autre espèce du même genre, *ferula assa fœtida*.

Le nom de silphium a été donné par Linnée à un genre de plantes à fleurs composées, de la division des corymbifères, et qui n'a aucun rapport avec le silphium ou le laserpitium des anciens (*b*).

49. (CLXXII). *Où ils font en automne la récolte des dattes sur les palmiers.* — Le même usage a lieu encore aujourd'hui sur la côte d'Afrique, chez les habitants de Derne (*c*).

L'ancien pays d'Augéla est encore connu aujourd'hui sous le même nom. Il est du petit nombre de ceux qui n'en ont point changé depuis qu'Hérodote a écrit (*d*).

50. (CLXXIV). *Les Garamantes.* — Hérodote parle plus bas de Garamantes, auxquels il attribue des mœurs bien opposées, et ne rappelle pas qu'il ait déja fait mention d'un peuple du même nom. Ce silence et le peu d'analogie qui se trouve entre les deux nations et pour le pays qu'elles habitaient, et pour les institutions, me porte à croire, avec plusieurs critiques, que le mot *Garamante*, dans le chapitre qui

(*a*) Pline, Hist. Nat, l. XIX, ch. 3.

(*b*) Dictionnaire d'histoire naturelle, deuxième édition, article de M. Léman, au mot *Silphium*.

(*c*) Geographical system of Herodotus, p. 613.

(*d*) *Id.*, *id.*

fait le sujet de cette note, est une erreur, et que peut être il est question ici d'une petite peuplade dont le nom avait quelque ressemblance avec celui de Garamantes qu'un copiste inattentif aura répété. Cependant tous les manuscrits d'Hérodote sont d'accord sur le mot *Garamantes*, et un seul, cité par M. Schweighæuser, porte *Garabantes*. D'un autre côté, Pline (*a*) et Pomponius Mela (*b*) paraissent avoir lu *Gamphasantes*, et désignent cette peuplade comme des hommes timides qui vont nus, c'est-à-dire sans armes, et qui ne font jamais la guerre, caractère qui se rapporte à la description d'Hérodote; mais Étienne de Bysance (*c*) et Eustathe (*d*) ont lu Garamantes et citent Hérodote.

Dans l'incertitude où jettent ces diverses autorités, on a cru pouvoir tout concilier en supposant deux nations de Garamantes; une sédentaire, dont Hérodote parle ici, et une belliqueuse et nomade, dont il parle au chap. 183. Cette solution a été adoptée par M. Larcher, mais elle me paraît peu satisfaisante; j'inclinerais volontiers vers le changement de nom, en lisant *Gamphasantes* avec Pline et Mela. Néanmoins, comme cette nouvelle leçon ne serait autorisée par aucun manuscrit, il ne m'a pas paru convenable de l'introduire dans le texte; je me suis donc borné à prévenir le lecteur de cette confusion de noms, sans me permettre de la faire disparaître.

51. (CLXXVII). *Se nourrissent uniquement du fruit du lotus.* — M. Desfontaines a fixé définitivement l'arbre auquel il faut rapporter le lotus. C'est une espèce de jujubier, *rhamnus lotus*. Linnée avait déja donné le nom spécifique de lotus à une espèce du genre *rhamnus*; mais comme il n'avait pas vu la plante, la description qu'il en donne est fautive. Celle

---

(*a*) Pline, Hist. Nat., liv. V, ch. 8, t. II, p. 472, éd. in-4°, de Poinsinet de Sivry.

(*b*) Pomponius Mela, de Situ orbis, l. I, ch. 8.

(*c*) Stephanus Bysant., in voce Garamantes.

(*d*) Eustathii, Commentaria ad Dionysium Perieget., in versu 217.

de M. Desfontaines, qui a voyagé dans la partie de l'Afrique habitée jadis par les Lotophages, est parfaitement exacte. Le *rhamnus lotus* est un arbrisseau épineux, son fruit a beaucoup de rapport avec celui du jujubier cultivé, *rhamnus ziziphus*, mais il en diffère en ce qu'il est sphérique et plus petit (*a*).

J'ai parlé, dans les notes sur le second livre d'Hérodote, du lotus des Égyptiens, *nymphæa lotus*, fort différent, comme on le voit du lotus des Lotophages (*b*).

52. (CLXXIX). *Du lac Tritonis.* — Il paraît que ce lac communiquait autrefois avec la petite Syrte. Il n'est donc pas surprenant qu'un vaisseau venant de la haute mer y ait été engagé (*c*).

53. (CLXXXIV). *Où les individus ne sont pas distingués par un nom propre.* — Il y avait, suivant Léon l'africain, dans la province de Bournou, un peuple dont les habitants n'avaient point de nom propre (*d*). Léon l'africain a écrit sa description de l'Afrique vers le commencement du seizième siècle.

54. (CLXXXIX). *Ces sortes de lamentations qui se font entendre dans quelques-unes de nos fêtes religieuses.*

Ces lamentations avaient lieu particulièrement dans les fêtes de Minerve (*e*).

55. (CXC). *En tiges d'asphodèle, tissues avec des joncs.* — L'asphodèle est une plante de la famille des liliacées, et croit en abondance sur les bords de la Méditerranée. Les tiges

---

(*a*) Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1788. Dissertation de M. Desfontaines sur le lotus.

(*b*) Note 46 du deuxième livre, t. I, p. 408.

(*c*) Geographical system of Herodotus, p. 663.

(*d*) Joannis Leonis africani, Africæ descriptio, liv. VII, ed. Elzevir, page 656.

(*e*) Homère, Iliade VI, v. 301.

de l'espèce connue sous le nom d'asphodèle rameux, la plus commune de toutes, sont assez élevées; elles peuvent, à la rigueur, servir à construire des habitations légères, ou du moins à les couvrir, comme on emploie ailleurs des tiges de roseaux pour le même usage.

L'asphodèle était consacrée aux cérémonies funèbres, et les anciens supposaient que les morts s'en nourrissaient. Les prés où apparaissent les ombres des héros dans le onzième livre de l'Odyssée, sont des prés d'asphodèle (*a*).

Il y a tout lieu de croire que l'on a quelquefois donné à cette plante le nom *d'anthericum*, adopté également par les botanistes modernes, pour désigner un genre de plante de la famille des liliacées, comme l'asphodèle, ou que du moins on appelait anthéric les fruits de l'asphodèle (*b*). Hellanicus, dans Athénée, dit que quelques-uns des peuples nomades de la Libye avaient coutume de se construire de petites maisons avec des tiges d'anthéric; qu'elles leur servaient pour se mettre à l'ombre, et que, dans leurs voyages, ils transportaient avec eux ces sortes de cabanes (*c*). C'est évidemment la même coutume que celle dont parle Hérodote.

56. (CXCII). *Tels sont les animaux que nourrit la contrée des Libyens nomades, autant que nos recherches ont pu nous les faire connaître.* — La plus grande partie de ces animaux est commune à d'autres climats : quelques-uns peuvent se rapporter à des genres connus. De ce nombre sont le *pygargue*, quadrupède à *fesses blanches*, comme son nom l'indique, qui paraît appartenir au genre des gazelles; l'*urus*, probablement l'*aurochs* ou *bœuf sauvage*, dont les cornes étaient employées à divers usages (On en faisait, comme le dit Hérodote, des bras de lyre; et, du temps de Végèce, une sorte de trom-

---

(*a*) Odyssée, XI, vers 538 et 572. *Idem*, XXIV, vers 13.

(*b*) Spanheim in Callimach. Hymn. in Delum, vers. 193.

(*c*) Athen. Deipnosoph., liv. XI, p. 462.

pette (*a*)); le *panther*, qu'il ne faut pas confondre avec la panthère (*felis pardus*, Linn.), et que l'on croit être le chacal (*canis mesomelas*) (*b*); le *bassaris* qui, suivant Hesychius, était le nom du renard chez les Cyrénéens (*c*). Les autres qu'Hérodote désigne sous les noms de dictyes, boryes, dipode, zégérie, échine, etc., nous sont totalement inconnus.

57. (CCV). *Femme de Battus.* — Valla avait traduit fille de Battus; et cette erreur, qui s'est propagée dans toutes les versions latines, a été relevée par le président Bouhier (*d*).

Elle subsiste encore par inadvertence dans la traduction qui accompagne le texte de l'édition de M. Schweighæuser.

M. Jacobi, dans sa traduction, dit simplement Phérétime, sans ajouter femme de Battus.

(*a*) Végèce, l. III, ch. 5.

(*b*) Dictionnaire d'histoire naturelle, aux mots Pygargue, Taureau, Panther et Chacal.

(*c*) Hesychius, in voce Βασσαρίς.

(*d*) Dissertation sur Hérodote, ch. 12, p. 146.

OBSERVATIONS CHRONOLOGIQUES

SUR LE QUATRIÈME LIVRE.

Les évènements rapportés dans ce livre peuvent se diviser en deux parties distinctes l'une de l'autre. La première comprend l'expédition de Darius en Scythie. A cette occasion, Hérodote entre dans des détails historiques sur l'origine et les mœurs des Scythes, et y joint une description géographique du pays. On voit, par son récit, que l'origine de ce peuple, comme celle de presque tous les peuples du monde, se perd dans une fabuleuse antiquité; et il est aussi inutile qu'impossible de fixer des époques à des faits qui n'ont point existé, ou qui ont été défigurés par de nombreuses absurdités. Ce qui appartient à l'histoire se borne donc à l'expédition des Perses contre les Scythes, entreprise en l'an 511 avant l'ère vulgaire; elle se termine dans la même année, et n'a aucun succès. Darius retourne précipitamment dans ses états en Asie.

La seconde partie du livre IV est relative à l'établissement des Grecs en Afrique, à la fondation ou à l'histoire des villes de Cyrène et de Barcé. Quoique l'origine de ces colonies soit aussi mêlée de fables; comme la suite des rois qui ont succédé aux premiers fondateurs est régulière, et que l'époque de leurs règnes se rattache à ceux des rois d'Égypte qui ont fait des expéditions en Afrique, on peut en déduire une chronologie assez exacte pour fixer la date des évènements dont parle Hérodote: je la donne ici telle qu'elle résulte des recherches du président Bouhier (*a*), et du Canon chronologique de M. Borheck (*b*).

(*a*) Dissertations sur l'histoire d'Hérodote, ch. 12, p. 134.

(*b*) Apparatus ad Herodotum, t. I, Canon chronologicus.

	Années avant l'ère vulgaire.
Battus occupe l'île de Platée, sur la côte d'Afrique, en.....	641.
Il passe sur le continent d'Afrique, et s'établit dans le territoire d'Azyris.....	639.
Après un séjour de six ans il en part et va fonder Cyrène. Il en est le premier roi sous le nom de Battus I.....	633.
Arcésilaüs I.....	591.
Battus II, surnommé *l'Heureux*.....	574.
Arcésilaüs II.....	557.
C'est sous son règne qu'Apriès, roi d'Égypte, tente une expédition en Afrique. Elle est malheureuse, et devient une des causes de la chûte d'Apriès (*a*).	
Le frère d'Arcésilaüs II fonde la ville de Barcé..	553.
Battus III, surnommé *le Boîteux*, succède à Arcésilaüs II, qui meurt de mort violente.....	544.
Arcésilaüs III.....	529.
Arcésilaüs III est chassé de Cyrène, se refugie à Samos, et sa mère Phérétime chez le roi de Cypre. Il est ramené à Cyrène par les Samiens; reprend l'empire, le quitte, et se retire ensuite à Barcé où il est assassiné, de.....	529 à 518.
Phérétime implore le secours des Perses alors maîtres de l'Égypte. Aryandès, qui gouvernait le pays au nom de Darius, fils d'Hystaspe, donne à Phérétime une armée. La ville de Barcé est prise. Phérétime y exerce de grandes cruautés pour venger la mort de son fils Arcésilaüs III. L'armée Perse est cependant obligée de rentrer en Égypte et d'abandonner ses conquêtes. Cette expédition a lieu pendant que Darius faisait celle de Scythie, en.....	511.

(*a*) Voyez liv. II, ch. 161.

LIVRE CINQUIÈME. — TERPSICHORE.

I. L'armée perse laissée en Europe, sous les ordres de Mégabaze, commença par soumettre, parmi les peuples de l'Hellespont, les Périnthiens, qui jusques-là n'avaient point voulu se reconnaître sujets de Darius, et qui, quelque temps auparavant, avaient été fort maltraités par les Pæoniens. Ceux-ci, habitants des bords du Strymon, avaient déclaré la guerre aux Périnthiens, sur la foi d'un oracle, qui leur avait prédit que si, au moment où les deux camps seraient en présence, ils étaient provoqués nominativement par l'ennemi, ils ne manquassent pas de l'attaquer; mais que si cette provocation n'avait point lieu, ils se gardassent bien de combattre. L'avis de l'oracle fut suivi : les Périnthiens campaient dans un faubourg de leur ville, en face des Pæoniens; pendant qu'ils s'observaient réciproquement, sur un défi des Périnthiens, un triple combat singulier eut lieu, homme contre homme, cheval contre cheval, chien contre chien, dans l'espace qui séparait les deux camps. Les Périnthiens eurent l'avantage dans deux; et, pour célébrer leur victoire, entonnèrent le pæan (1); mais les Pæoniens en entendant retentir leur nom

se disent : « Voilà l'oracle accompli, c'est à nous « maintenant à faire le reste. » Soudain, ils attaquent les Périnthiens, qu'ils surprennent au milieu de leurs chants de victoire, et leur tuent beaucoup de monde : un petit nombre échappa.

II. Malgré la victoire des Pæoniens, qui eut lieu comme je viens de rapporter, les Périnthiens, au moment où ils furent attaqués par les Perses, n'en défendirent pas moins leur liberté avec un grand courage, et ne cédèrent qu'à la supériorité du nombre. Périnthe prise, Mégabaze conduisit son armée dans la Thrace, et y rangea, sous l'autorité du roi, toutes les villes et tous les peuples : Darius lui avait particulièrement commandé de se rendre maître de ce pays.

III. Les Thraces forment, après les Indiens, la nation la plus nombreuse qui existe ; et s'il était possible qu'elle fût soumise à l'obéissance d'un seul, ou qu'elle agît d'après une volonté uniforme, elle serait, du moins suivant mon opinion, la plus puissante de toutes, et certainement invincible. Mais comme ce concours de volontés est très-difficile, ou, pour mieux dire, impossible, la Thrace est extrêmement faible. Les peuples dont elle est composée sont connus sous un grand nombre de noms différents, par suite de la diversité des régions qu'ils habitent ; mais en général les mœurs et les institutions sont les mêmes, si l'on en excepte cependant les Gètes,

les Trauses, et ceux qui habitent au-dessus des Crestoniens (2).

IV. J'ai déja parlé des Gètes, qui ont pris le surnom d'immortels. Les Trauses ont, dans le plus grand nombre de leurs institutions, beaucoup de rapport avec celles des autres Thraces, mais ils en diffèrent par les pratiques qu'ils observent à la naissance ou à la mort des individus. Lorsqu'un enfant vient de naître, tous ses parents, rangés autour de lui, pleurent sur les maux qu'il aura à souffrir depuis le moment où il a vu le jour, et comptent en gémissant toutes les misères humaines qui l'attendent. A la mort d'un de leurs concitoyens, ils se livrent au contraire à la joie, le couvrent, en plaisantant, de terre, et le félicitent d'être enfin heureux, puisqu'il est délivré de tous les maux de la vie (3).

V. Les Thraces, qui habitent le pays au-dessus de Crestône, ont aussi quelques usages particuliers. Un homme peut épouser plusieurs femmes, et quand il vient à mourir, il s'élève entre elles de grands démêlés, soutenus avec chaleur par leurs amis, pour décider laquelle a été le plus tendrement aimée du défunt. Celle qu'un jugement solennel a désignée, après avoir reçu les félicitations et les éloges, tant des femmes que des hommes, se rend sur le tombeau du mort où le plus proche de ses parents l'égorge; on l'enterre ensuite avec le corps de son mari. Les autres femmes regardent cette préférence comme

un sujet d'affliction, et même comme un très-grand affront pour elles.

VI. Voici actuellement quelles sont les mœurs communes aux autres Thraces. Ils vendent souvent leurs enfants à des marchands, qui les emmènent hors du pays. Ils ne surveillent pas les filles, et leur laissent la liberté de se livrer aux hommes qui leur plaisent; mais ils gardent étroitement les femmes mariées, qu'ils achètent très-cher de leurs parents. Ils estiment comme une marque de noblesse d'avoir la peau chargée de piqûres dont ils rendent l'empreinte ineffaçable (4), et l'absence de cet ornement est regardée comme la preuve d'une naissance obscure. Ne pas travailler est chez eux ce qu'il y a de plus honorable; labourer la terre, ce qu'il y a de plus avilissant, et vivre de la guerre et du butin, le métier le plus noble.

VII. Les seuls dieux qu'ils révèrent sont Mars, Bacchus et Diane; mais leurs rois, par exception aux autres citoyens, rendent un culte à Mercure: ils ne jurent que par ce dieu, et prétendent en descendre.

VIII. Les funérailles des gens riches se font avec des cérémonies particulières. On expose le cadavre trois jours de suite; et pendant ces trois jours, on ne cesse d'immoler toutes sortes de victimes, qui fournissent à des repas continuels, toujours précédés de lamentations en l'honneur du mort. On brûle ensuite le corps, ou bien on

l'inhume, et l'on élève au-dessus de la fosse un tertre, autour duquel se donnent des combats de diverse nature. Les vainqueurs reçoivent tous des prix, mais les plus considérables sont, comme de raison, attribués au combat singulier. Tels sont les usages admis dans les funérailles des Thraces.

IX. Personne ne connaît positivement quels sont les peuples qui habitent les pays situés au nord de la Thrace, et il paraît qu'on n'y trouve, après avoir passé l'Ister, qu'une contrée déserte, dont les limites sont inconnues. J'ai pu seulement apprendre qu'il existait par de-là ce fleuve un peuple qui porte le nom de Sigynnes, et s'habille à la manière des Mèdes. On rapporte de plus que leurs chevaux ont le corps couvert d'une sorte de poils épais, crépus, et qui ont jusqu'à cinq doigts de long (5). Du reste, ces chevaux sont de petite taille, ayant la tête applatie, peu propres à porter l'homme, mais très-vîtes quand ils sont attelés; et c'est par cette raison que les naturels du pays vont habituellement en chariots. Ce peuple confine aux Vénètes, qui habitent les bords de l'Adriatique. Il se dit une colonie mède; mais j'avoue que j'ai peine à comprendre comment cela peut être : cependant il ne faut pas se hâter de prononcer, le temps peut amener bien des choses. Il faut aussi observer que le nom de Syginnes n'est point étranger, et que chez les Liguriens, qui habitent la côte au-dessus de Marseille,

ce mot signifie des marchands, et chez les Cypriens des piques (6).

X. Les Thraces prétendent qu'au-delà de l'Ister le pays est occupé par une telle quantité de mouches à miel, qu'il est impossible d'y pénétrer; assertion qui me paraît tout-à-fait invraisemblable, puisque ces animaux redoutent beaucoup le froid. Je croirais plutôt que la rigueur de la température rend tout-à-fait inhabitables les pays situés sous l'ourse. Au surplus, voilà tout ce que je puis dire de la Thrace, dont Mégabaze avait rangé le littoral sous la domination des Perses.

XI. Darius, après avoir repassé l'Hellespont avec précipitation, arriva à Sardes. De retour dans cette ville, il se rappela les services que lui avait rendus Hystiée le Milésien, ainsi que les sages conseils de Coès de Mytilène, et les ayant fait venir l'un et l'autre, il leur laissa le choix de ce qu'ils voudraient obtenir. Hystiée, qui était tyran de Milet, ne demanda pas qu'on lui donnât un pouvoir dont il jouissait déja, mais qu'on annexât seulement à ses possessions le territoire de Myrcine, des Édoniens, où il voulait bâtir une ville : ce fut le choix qu'il fit. Quant à Coès, comme il n'était encore que simple citoyen, il demanda à être fait tyran de Mitylène. L'un et l'autre obtinrent ce qu'ils avaient desiré, et retournèrent ensuite chez eux.

XII. Peu de temps après, Darius fut témoin d'un spectacle qui lui fit concevoir la pensée d'or-

donner à Mégabaze de soumettre les Pæoniens, et de les enlever d'Europe pour les transporter en Asie. Voici quelle en fut l'occasion. Pigrès et Mantyès, tous les deux Pæoniens de naissance, et qui avaient formé le dessein de se faire donner la tyrannie dans leur patrie, avaient suivi Darius lorsqu'il était repassé en Asie, et étaient venus à Sardes, amenant avec eux leur sœur, femme d'une taille élevée et d'une grande beauté. Un jour, après avoir épié le moment où Darius venait s'asseoir dans le faubourg des Lydiens, ils imaginèrent de la parer des plus beaux habillements qu'ils purent se procurer et de l'envoyer chercher de l'eau, portant sur sa tête une cruche, en même temps qu'elle conduisait un cheval, dont la bride était passée dans son bras, et qu'elle filait une quenouille de lin. Quand cette belle femme parut, elle excita vivement l'attention de Darius, l'attirail dans lequel elle se montrait n'étant dans les mœurs ni des femmes perses, ni de celles de Lydie, ni enfin d'aucun peuple de l'Asie. Darius, pressé de satisfaire sa curiosité, ordonna à quelques-uns de ses gardes d'aller observer ce que cette femme ferait du cheval qu'elle conduisait. Les gardes la suivirent, et, lorsqu'elle fut arrivée près du fleuve, ils virent qu'elle commença par faire boire son cheval, qu'après l'avoir abreuvé, elle remplit d'eau sa cruche, et qu'elle reprit le même chemin, portant l'eau sur sa tête, tirant après elle

le cheval, dont elle repassa la bride dans son bras, et tournant son fuseau.

XIII. Darius, frappé du rapport de ses gardes, et de ce qui se passait sous ses yeux, ordonna qu'on amenât cette femme en sa présence. Lorsqu'elle y fut conduite, ses frères qui avaient tout observé de loin parurent avec elle, et Darius ayant demandé de quel pays elle était, les jeunes gens prenant la parole répondirent qu'ils étaient Pæoniens, et qu'elle était leur sœur. Et qui sont, reprit le roi, les Pæoniens? quelle partie du monde habitent-ils, et par quelle raison vous-mêmes êtes-vous venus à Sardes? Les jeunes gens satisfirent à ces questions. « Nous « sommes venus, dirent-ils, pour nous donner « au roi; la Pæonie est un pays situé sur les bords « du Strymon, et qui renferme plusieurs villes; « le Strymon est un fleuve peu éloigné de l'Hel- « lespont : enfin les Pæoniens, ajoutèrent-ils, se « regardent comme les descendants des Teucriens « et une colonie de Troie. » Après avoir écouté ces détails, Darius leur demanda encore : « Si « dans leur pays les femmes étaient toutes aussi « laborieuses que celle-ci? » Les jeunes gens s'empressèrent de répondre affirmativement, car c'était pour arriver à cette réponse qu'ils avaient tout combiné.

XIV. Sur le champ, Darius donna l'ordre à Mégabaze, qu'il avait laissé général de l'armée perse en Thrace, de faire sortir de leur pays

tous les Pœoniens, et de les lui envoyer avec leurs femmes et leurs enfants. Un courrier à cheval fut dépêché immédiatement pour porter ces ordres. Le courrier arriva sur l'Hellespont, le passa, et remit les lettres de Darius à Mégabaze qui, après les avoir lues, prit des guides en Thrace et marcha contre les Pæoniens.

XV. Les Pæoniens instruits que les Perses s'avançaient, réunirent leurs forces; ils se dirigèrent sur la mer, persuadés qu'ils devaient être attaqués de ce côté, et véritablement, ils étaient alors en mesure de repousser Mégabaze; mais les Perses informés à leur tour que les Pæoniens s'étaient rassemblés, et qu'ils défendaient l'entrée du pays vers la mer, prirent, avec le secours de leurs guides, et à l'insu des Pæoniens, la route par les montagnes, pour tomber à l'improviste sur les villes : ils les trouvèrent sans défenseurs, et s'en emparèrent facilement. Dès que l'armée pæonienne apprit que les villes étaient au pouvoir de l'ennemi, elle se dispersa; chacun se retira chez soi, et tout le pays finit par se soumettre aux Perses. Ainsi les Pæoniens, connus sous le nom de Siropæoniens et de Pæoples, et ceux qui habitent le pays qui s'étend jusques au lac de Prasias, furent arrachés à leurs demeures, et conduits en Asie.

XVI. Quant aux Pæoniens habitant les environs du mont Pangée, les Débores, les Agrianes, les Odomantes, et ceux du lac Prasias, ils ne

furent point soumis par Mégabaze, et ce fut même inutilement qu'il tenta de réduire les derniers, qui se trouvaient protégés contre ses attaques par la nature de leurs demeures. Je vais les faire connaître. Les Pæoniens du lac de Prasias se sont construit au milieu de ce lac, un sol artificiel, composé de planchers en bois, soutenus par de longs pilotis; et cet emplacement ne communique à la terre que par une chaussée très-étroite et un seul pont. Anciennement tous les habitants contribuèrent en commun à la fondation des pilotis qui soutiennent les planchers; mais ils ont pourvu depuis à leur entretien par une loi particulière, qui oblige tout homme, quand il épouse une femme, et il peut en épouser plusieurs, de fournir trois de ces pilotis, pris dans une montagne nommé l'Orbélus. Voici actuellement en quoi consistent leurs habitations. Chacun d'eux possède sur ce sol artificiel une cabane, dans laquelle il vit: à l'intérieur une sorte de porte ou de trappe qui se replie sur elle-même, donne accès dans le lac à travers les pilotis; et quand elle est ouverte, pour empêcher les enfants de tomber dans l'eau, ils ont soin de leur attacher un pied avec une corde. Ils nourrissent leurs chevaux et les autres bêtes de somme avec du poisson, qui abonde tellement, qu'il suffit pour le pêcher, d'ouvrir la trappe sur le lac, et de descendre dans l'eau une corbeille de jonc vide, que l'on retire un moment après entièrement pleine. Les

poissons de ce lac sont de deux genres; un que l'on nomme le Paprax et l'autre le Tilon. Les Pæoniens soumis furent, comme je l'ai dit, conduits en Asie.

XVII. Mégabaze, après cette expédition, envoya en Macédoine une députation composée de sept Perses, et choisie parmi ce qu'il y avait de plus distingué dans l'armée. Ils étaient chargés de se rendre près d'Amyntas et de lui demander, au nom de Darius, l'eau et la terre. Du lac de Prasias en Macédoine, la route est courte, et c'est près de ce lac que se trouve une mine d'argent (Alexandre (*) en retira dans la suite le poids d'un talent par jour). Après avoir dépassé cette mine, il ne reste plus qu'à franchir le mont Dysorus, et vous vous trouvez en Macédoine.

XVIII. La députation, conduite en présence d'Amyntas, lui demanda la terre et l'eau pour Darius : Amyntas les donna, et invita ensuite les députés à recevoir chez lui l'hospitalité. Un festin splendide fut préparé, et Amyntas y traita ses hôtes avec une grande cordialité. Lorsqu'on eut cessé de manger, et que l'on se fut mis à boire, un des Perses, s'adressant à Amyntas, lui dit : « L'usage est parmi nous, quand nous don-« nons un grand repas, d'y appeler et de faire « asseoir entre les convives, nos concubines et « même nos femmes légitimes. Vous, qui nous « recevez avec tant d'amitié, qui nous traitez

(*) Fils d'Amyntas.

« avec tant de magnificence, et qui enfin n'avez « point refusé la terre et l'eau au roi Darius, pour- « quoi ne suivez-vous pas aujourd'hui les usages « des Perses? » « Nos coutumes, répondit Amyn- « tas, sont bien différentes; elles veulent que les « femmes restent toujours séparées des hommes; « cependant puisque vos lois permettent le con- « traire, et que vous êtes actuellement nos maî- « tres, il faut bien vous satisfaire. » En disant ces mots, Amyntas ordonna que l'on fît entrer les femmes, qui vinrent se ranger et se placer vis-à-vis des Perses. A la vue de ces femmes, les députés frappés de leur beauté, reprenant la parole, dirent à Amyntas : « Ce n'est pas en « agir convenablement : il eût mieux valu ne pas « faire venir vos femmes que de les empêcher, « après les avoir appelées, de s'asseoir à nos « côtés, et les tenir en face de nous pour le tour- « ment seul de nos yeux. » Amyntas, forcé à ce nouvel acte de complaisance, ordonna aux femmes de se mettre près de ses hôtes : elles obéirent; mais à peine y étaient-elles que les Perses, pour la plupart pris de vin, portèrent leurs mains sur le sein de ces femmes, et essayèrent même de leur prendre des baisers.

XIX. Amyntas, témoin de ces insultes, quoiqu'irrité dans l'ame, ne laissa rien percer de son ressentiment, par la crainte que lui inspirait la puissance des Perses; mais Alexandre, son fils, qui était présent et voyait ce qui se passait, jeune

et sans expérience des maux qu'il pouvait attirer sur son pays, ne put se contenir; et, dans l'indignation qu'il éprouvait, dit à son père : « Laissez, « mon père, laissez cette jeunesse avec laquelle « il ne vous convient pas de vous commettre, et « allez prendre quelque repos; donnez ordre seu- « lement qu'on n'épargne pas le vin : je resterai « ici, et j'aurai soin de veiller à ce qu'il ne « manque rien à nos hôtes. » Amyntas comprit, par ces mots, qu'Alexandre avait conçu quelque projet extraordinaire, et lui répondit : « Vos dis- « cours sont d'un homme que la colère en- « flamme, et je vois très-bien que vous cherchez « à m'écarter pour exécuter un dessein que vous « méditez; mais, je vous en conjure, ne risquez « rien contre de tels hommes, si vous ne voulez « nous perdre; résignez-vous, et ne vous opposez « pas à ce qu'ils voudront faire : cependant je me « rends à votre avis, et je vais m'éloigner. »

XX. Amyntas s'étant en effet retiré après cette prière, Alexandre dit aux Perses : « Ces femmes « sont à vous, soit que vous souhaitiez les avoir « toutes à votre disposition, soit que vous choi- « sissiez seulement quelques-unes entre elles : « veuillez seulement nous faire connaître vos in- « tentions. Mais comme l'heure de se retirer ap- « proche, et que je vois que vous avez assez bu, « laissez-les, si vous l'avez pour agréable, aller « au bain; elles viendront vous retrouver ensuite. » Les Perses applaudirent à cette proposition; et

Alexandre ordonna aux femmes de se retirer dans leur appartement. Il fit en même temps habiller comme elles un nombre égal de jeunes gens encore imberbes, après leur avoir fait cacher à chacun un poignard sous ses vêtements, et les introduisit lui-même dans la salle du festin, en adressant aux Perses ces paroles : « Vous le voyez, « rien n'a été négligé pour vous recevoir avec la « plus grande magnificence. Non-seulement tout « ce que nous possédions, mais encore tout ce « qu'il nous a été possible de nous procurer est « à votre disposition ; et, pour mettre le comble, « voici que nous vous prodiguons nos mères et « nos sœurs. Vous ne douterez donc pas que « nous ne vous ayons traités comme vous êtes « dignes de l'être, et vous pourrez rapporter au « roi, qui vous envoie, qu'un Grec, actuellement « simple gouverneur de la Macédoine (7), a su « vous procurer tous les plaisirs que peuvent « donner la table et le lit. » Lorsque Alexandre eut cessé de parler, chacun des Macédoniens, qu'il était facile de prendre pour une femme, alla s'asseoir à côté d'un des députés, et au moment où les Perses voulurent porter les mains sur eux, les jeunes gens, tirant leurs poignards, les percèrent de coups.

XXI. Ainsi périrent les députés perses, et avec eux toute leur suite ; car ils avaient amené un nombreux domestique, beaucoup de bagages et de voitures, qui disparurent en même temps. Peu

après les Perses firent faire de grandes recherches sur cette députation dont ils n'avaient point de nouvelles; mais Alexandre arrêta, par son adresse, l'effet de cette poursuite : il donna en mariage, avec une grosse dot, sa propre sœur qui se nommait Gigée, à Bubarès, général perse, commandant les troupes chargées de la recherche des députés; et par ce moyen, le silence fut gardé sur cet évènement.

XXII. Du reste, j'ai été à portée moi-même de m'assurer que ces deux descendants de Perdiccas, Amyntas et Alexandre, sont réellement Grecs d'origine, comme ils le prétendaient : je le démontrerai clairement dans la suite de cette histoire, et de plus il est certain qu'ils ont été reconnus pour tels aux jeux olympiques. En effet, Alexandre étant descendu dans l'arène pour disputer un prix, les Grecs contre lesquels il allait se mesurer se récrièrent, afin de l'écarter, que les jeux étaient institués seulement pour des Grecs, et non pour des combattants nés barbares; mais Alexandre prouva qu'il était originaire d'Argos; et les juges l'ayant reconnu grec, il fut admis à la course du stade, où le sort le désigna pour le premier tour.

XXIII. Mégabaze, conduisant avec lui les Pæoniens, arriva sur l'Hellespont, et, après l'avoir traversé, partit pour Sardes. Dans ce moment Hystiée de Milet commençait déja à fortifier Myrcine sur le Strymon, qu'il avait obtenue comme

une récompense de sa fidélité à garder le pont de l'Ister; mais instruit des travaux entrepris par Hystiée, Mégabaze s'empressa de se rendre à Sardes avec ses Pæoniens. En arrivant, il alla trouver le roi, et lui parla de ces travaux. « Qu'avez-vous fait, seigneur, lui dit-il; comment « avez-vous pu consentir à donner à un Grec ha- « bile et prudent la permission de posséder une « ville en Thrace, dans un pays abondant en « bois propres soit à la construction des vaisseaux, « soit à la fabrication des rames; où se trouvent « des mines d'argent, et que fréquentent une « foule de Grecs et de barbares disposés à suivre « un tel chef jour et nuit, et à exécuter sans « balancer les ordres qu'il jugera à propos de « leur donner? Il faut absolument, si vous voulez « éviter une guerre domestique, empêcher cet « homme de continuer son entreprise; mais il « faut en même temps s'y prendre avec une ex- « trême douceur. Faites-le donc venir, et, après « que vous aurez su le mettre sous votre main, « prévenez, à quelque prix que ce soit, son re- « tour chez les Grecs. »

XXIV. Darius se laissa facilement persuader par les conseils de Mégabaze, qui lui paraissait lire dans l'avenir, et envoya à Myrcine un exprès chargé pour Hystiée d'une lettre conçue en ces termes : « Darius roi, à Hystiée. Plus j'y ai réfléchi, « plus je me suis convaincu qu'aucun homme ne « peut être, autant que vous, utile à ma personne

« et à mes affaires. C'est une vérité que les faits et « non de simples discours m'ont apprise. Aujour- « d'hui donc que je forme de grands desseins, « faites en sorte de vous rendre sur-le-champ « près de moi; j'ai besoin de vous les communi- « quer. » Hystiée croyant à la sincérité de cet écrit, et flatté d'ailleurs d'être le conseil du roi, s'empressa de se rendre à Sardes. Quand il y fut arrivé, Darius lui dit: « Hystiée, je vais vous in- « struire maintenant du motif réel qui m'a fait « vous appeler près de moi. Depuis que je suis « revenu de l'expédition de Scythie, et que vous « avez cessé d'être sous mes yeux, je n'ai for- « mé d'autre desir que celui de vous revoir et « de jouir de votre entretien. Je sens plus que « jamais qu'il n'est pas de bien plus précieux « qu'un ami prudent et affectionné, et ces deux « qualités je sais que vous les possédez; je puis « même rendre témoignage que vous les avez « employées pour le bien de mes affaires. Actuel- « lement donc que vous mettez un empressement « si louable à vous rendre près de moi, voici « ce que je vous propose. Laissez Milet et le « nouvel établissement que vous formez dans la « Thrace, et suivez-moi à Suze. Là, vous jouirez « de tous les biens que je possède, et vous y serez « à-la-fois mon commensal et mon conseiller. »

XXV. Après cet entretien, Darius établit Artapherne, son frère de mère, gouverneur de Sardes, et partit pour Suze en emmenant avec lui Hystiée.

Il déclara de plus Otane commandant de l'armée qui occupait les côtes de la mer. Otane avait eu pour père Sisamnès, un des juges royaux (8). Ce Sisamnès, convaincu d'avoir prononcé un jugement à prix d'argent, avait été mis à mort par l'ordre de Cambyse ; son corps avait été ensuite écorché, et de sa peau, coupée en lanières recousues ensemble, on avait formé une sorte de tapis que Cambyse fit étendre sur le siége où se rendait habituellement la justice. Il nomma en même temps le fils de Sisamnès successeur de son père, et lui recommanda de ne pas oublier, en prononçant ses arrêts, sur quel siége il était assis.

XXVI. C'est cet Otane, qui avait été forcé de rendre la justice sur un tel tribunal, que Darius choisit pour remplacer Mégabaze dans le commandement de l'armée. Otane soumit les Bysantins et les Calchédoniens, s'empara d'Antandre, ville de la Troade, et de Lamponium ; enfin, ayant rassemblé des vaisseaux que lui fournirent les Lesbiens, il se rendit maître des îles de Lemnos et d'Imbros, l'une et l'autre habitées encore en ce temps par des Pélasges.

XXVII. Les habitants de Lemnos combattirent d'abord avec beaucoup de valeur, et opposèrent une grande résistance ; mais ils finirent par succomber après avoir beaucoup souffert. Les Perses mirent à la tête du petit nombre qui fut épargné, Lycarète, frère de Méandrius qui régnait à Samos. Ce Lycarète, devenu gouverneur de Lemnos, y

mourut. Otane, après avoir pris Lemnos et Imbros, parvint à en faire tous les habitants esclaves, sous des prétextes différents, accusant les uns d'avoir déserté des troupes employées à l'expédition de Scythie; les autres, d'avoir fait beaucoup de mal à l'armée de Darius lorsqu'elle se retirait de la Scythie. C'est à cela que se bornent les principaux évènements qui eurent lieu tandis qu'Otane commandait l'armée.

XXVIII. Depuis, il y eut pendant quelque temps une sorte de suspension des maux de la guerre: elle dura peu, et de nouveaux malheurs, sortis de Naxos et de Milet, vinrent fondre sur les Ioniens. A cette époque, l'île de Naxos l'emportait en prospérité sur toutes les autres, et Milet, plus florissante par elle-même qu'elle ne l'avait jamais été, était à la tête de l'Ionie, quoique cette ville, tourmentée dans son intérieur, eût été le théâtre de fréquentes séditions pendant deux générations. Mais ces troubles avaient cessé depuis le moment où la paix lui avait été rendue par l'entremise des Pariens, que les habitants de Milet avaient choisis, parmi tous les autres peuples de la Grèce, pour arbitres de leurs différends.

XXIX. Les Pariens réussirent à les concilier, en envoyant à Milet plusieurs de leurs concitoyens choisis parmi les plus habiles. Lorsque ces commissaires furent arrivés, ils reconnurent tous les vices de l'administration publique; mais avant

de rien prononcer, ils déclarèrent qu'ils voulaient parcourir le pays, et visitèrent exactement le territoire de Milet. Toutes les fois qu'ils trouvaient dans la partie supérieure, moins négligée que la plaine, quelque champ bien cultivé (9), ils inscrivaient sur des tablettes le nom du propriétaire, et en eurent rarement l'occasion dans toute leur course. Cependant, après l'avoir terminée, ils s'empressèrent de redescendre à la ville, et convoquèrent une assemblée générale des citoyens, dans laquelle ils désignèrent, pour administrer la république, les propriétaires dont ils avaient trouvé les champs en bon état, persuadés, disaient-ils, que ceux qui avaient pris tant de soin de leurs propres affaires, n'en prendraient pas moins des affaires publiques. Ils ordonnèrent en même temps que les habitants, qui avaient pris part aux troubles, obéiraient à ces nouveaux chefs. C'est ainsi que les Pariens remirent l'ordre dans Milet.

XXX. Voici actuellement comment ces villes de Naxos et de Milet amenèrent de nouveaux malheurs sur l'Ionie. Quelques particuliers riches de Naxos, bannis par le peuple, vinrent se refugier à Milet. Aristagoras, fils de Molpagoras, gendre et neveu de ce même Hystiée de Milet, que Darius retenait à Suze, se trouvait alors à la tête du gouvernement. On sait qu'Hystiée était tyran de Milet, mais il était, comme je l'ai dit, déja rendu à Suze, dans le moment où ces

Naxiens, liés avec lui par les liens de l'hospitalité, arrivèrent à Milet. Ils s'adressèrent donc à Aristagoras, et lui demandèrent s'il pourrait leur procurer quelques troupes pour les aider à rentrer dans leur patrie. Aristagoras réfléchissant que, si les bannis revenaient à Naxos par son secours, c'était un moyen pour lui de se rendre maître de l'île, et, prenant occasion des rapports d'amitié qui existaient entre eux et Hystiée, leur parla en ces termes : « Je ne puis pas promettre de vous donner des forces suffisantes « pour vous ramener dans votre patrie contre la « volonté de ceux qui sont maîtres actuellement de « la ville. Je sais que Naxos peut fournir jusques « à huit mille boucliers (*), et dispose en outre « d'une marine nombreuse. Je ferai cependant « tout ce qui sera en mon pouvoir, et je vais « vous dire ce que j'imagine de mieux. Artapherne « est mon ami. Il est fils d'Hystaspe et frère du roi « Darius ; il commande sur toute la côte d'Asie, « et a sous ses ordres des forces considérables « de terre et de mer. Je crois que c'est là l'homme « propre à faire ce que nous désirons. » Sur cette insinuation, les bannis de Naxos croyant devoir s'en rapporter à ce qu'Aristagoras jugerait à propos de faire, le laissèrent maître d'offrir des présents à Artapherne, et de s'engager pour eux à subvenir aux frais de l'expédition. Ils avaient, en

(*) On désignait ainsi l'infanterie.

effet, l'espoir, en revenant à Naxos, de s'indemniser de leurs avances, après avoir forcé les habitants à reconnaître une autorité qu'ils se flattaient même d'étendre sur les autres insulaires. Aucune des Cyclades ne s'était encore soumise à Darius.

XXXI. Aristagoras se rendit à Sardes, et dit à Artapherne : « Que Naxos, à la vérité, n'était « point une île très-grande, mais qu'elle était « agréable à habiter et fertile, d'ailleurs très-voisine « de l'Ionie ; que les habitants en étaient riches « et possédaient de nombreux esclaves. Je pense « donc, ajouta-t-il, qu'il vous convient d'y en- « voyer des troupes pour y ramener les bannis ; « et si vous le voulez je suis prêt à vous remettre « tout l'argent que vous demanderez, indépen- « damment des frais de la guerre, qu'il est juste « que nous supportions, nous qui vous mettons « en mouvement. De plus, c'est un moyen sûr « d'acquérir au roi, non-seulement Naxos même, « mais encore les îles qui en dépendent, telles « que Paros, Andros, et beaucoup d'autres, con- « nues sous le nom de Cyclades. De là, il vous « sera facile de vous porter sur l'Eubée, île « grande et fertile, qui n'est point inférieure en « étendue à celle de Cypre, et dont vous vous « rendrez maître sans grande peine. » « On ne « peut, lui répondit Artapherne, indiquer rien « de plus utile aux intérêts du roi et de sa maison, « et tout ce que vous me proposez est bien, à

« l'exception cependant du nombre de vaisseaux « nécessaires à cette entreprise. Au lieu de cent, « j'en mettrai à votre disposition deux cents, « qui seront prêts au printemps; mais, avant « d'agir, il faut que je demande l'autorisation « du roi. »

XXXII. Aristagoras, charmé de cette réponse, retourna satisfait à Milet. Artapherne cependant écrivit à Suze pour donner connaissance des propositions d'Aristagoras, et Darius les ayant approuvées, on s'occupa des préparatifs. On mit en mer deux cents trirèmes; et une armée nombreuse, composée de Perses et de troupes auxiliaires, fut rassemblée. Artapherne en donna le commandement à Mégabate, Perse, de la famille des Achæménides, son neveu et celui de Darius. C'est lui, si l'on doit ajouter foi au bruit qui en courut, dont la fille avait été fiancée à Pausanias, fils de Cléombrote, lorsqu'il conçut avec tant d'ardeur le projet de s'emparer de la tyrannie de la Grèce entière. Artapherne, après avoir fait choix de Mégabate, l'envoya, avec l'armée qu'il commandait, joindre Aristagoras.

XXXIII. Mégabate s'étant réuni à Milet avec Aristagoras et les bannis de Naxos, joignit à son armée les troupes tirées de l'Ionie, et mit à la voile sous le prétexte de se rendre dans l'Hellespont. Mais quand il fut arrivé à la hauteur de l'île de Chio, il arrêta sa flotte aux Caucases (10), où il se proposa d'attendre un vent du nord pour

le porter sur Naxos. C'est pendant son séjour dans cette station (comme s'il eût été dans la destinée que les Naxiens ne devaient point succomber sous les efforts de cette flotte), qu'eut lieu l'évènement que je vais rapporter. Mégabate, faisant la visite des gardes placées à bord, trouva un vaisseau myndien qui n'en avait point. Irrité de cette faute de service, il ordonna à ses gens d'aller chercher le commandant qui se nommait Scylax, de s'en emparer, et de l'enchaîner sur son bâtiment, en lui passant la tête en-dehors d'une des ouvertures, par lesquelles sortent les rames du rang inférieur, et laissant son corps dans l'intérieur du navire. Un des témoins de la punition infligée à Scylax courut annoncer à Aristagoras quel indigne traitement ce capitaine myndien, qui était son hôte et son ami, subissait par l'ordre de Mégabate. Aristagoras s'empresse d'aller trouver le général perse, et implore le pardon de son ami; mais n'ayant pu rien obtenir, il va lui-même le mettre en liberté. Mégabate, instruit de ce qui venait de se passer, s'emporta vivement, et en demanda avec chaleur raison à Aristagoras. « Qu'avez-vous à faire dans tout ceci? répondit « Aristagoras : Artapherne ne vous a-t-il pas en- « voyé pour obéir à mes ordres et faire voile où « je vous ordonnerais d'aller ? De quel droit vous « mêlez-vous de ce qui ne vous regarde pas ? » Mégabate, plus irrité encore par cette réponse, aussitôt que la nuit fut venue, envoya à Naxos

un exprès chargé d'avertir les habitants de l'expédition qui se préparait.

XXXIV. Jusque-là ils ne s'étaient point doutés que cette flotte fût destinée à agir contre eux; mais aussitôt qu'ils connurent la vérité, ils s'empressèrent de faire rentrer dans l'enceinte des murailles ceux qui habitaient la campagne, et de rassembler dans la ville des vivres, du vin, et tout ce qui peut être nécessaire pour soutenir un siége. Ils étaient ainsi parfaitement préparés à la guerre lorsque leurs ennemis mirent à la voile de Chio pour se rendre dans l'île de Naxos; et l'armée en débarquant y trouva une ville fortifiée très en état de se défendre. Elle en fit le siége sans succès pendant quatre mois; déja même tous les fonds apportés par les Perses avaient été employés, et Aristagoras en avait ajouté beaucoup d'autres, mais il en fallait encore davantage pour le continuer. L'armée, très-maltraitée, se détermina donc à se retirer sur le continent, après avoir bâti dans l'île quelques châteaux fortifiés, pour servir de retraite aux bannis.

XXXV. Aristagoras n'avait pu, comme on le voit, remplir les promesses qu'il avait faites à Artapherne. De plus, pressé tous les jours pour acquitter les subsides que l'armée réclamait et qu'il s'était engagé à payer, il craignait encore la mauvaise humeur de cette armée et le ressentiment de Mégabate. Enfin, prévoyant que la souveraineté de Milet allait lui être enlevée, il

ne vit au milieu de tant de sujets de crainte, d'autre ressource que dans une révolte ouverte. Ce fut, d'ailleurs, dans ce temps qu'arriva de Suze un esclave envoyé par Hystiée, et sur la tête duquel on avait, par des piqûres, tracé des caractères renfermant l'avis donné à Aristagoras de se déclarer contre le roi. Hystiée, qui tenait beaucoup à faire parvenir cet avis, n'avait pas trouvé de moyen plus sûr de le soustraire à l'extrême vigilance avec laquelle les routes étaient observées. Il choisit donc un de ses esclaves dont la fidélité lui était connue, et, après lui avoir rasé les cheveux, il avait, à l'aide d'une pointe, imprimé des lettres sur la peau de sa tête; il attendit ensuite que les cheveux fussent repoussés, et le fit partir pour Milet, en lui donnant, pour toute instruction, l'ordre de dire en arrivant à Aristagoras de lui faire couper les cheveux et d'examiner ensuite sa tête; les caractères qui y étaient tracés indiquaient, comme je l'ai déja dit, qu'il fallait exciter une rebellion. Hystiée, pour qui le plus grand des malheurs était d'être obligé de résider à Suze, avait imaginé de susciter des troubles dans l'Ionie, dans l'espérance que si une révolte éclatait il pourrait être envoyé sur les côtes, au lieu que tant que Millet serait tranquille, il ne voyait aucune apparence d'y revenir jamais.

XXXVI. Hystiée ayant conçu ce projet, fit partir son messager, qui arriva au moment où

Aristagoras formait de son côté des desseins assez d'accord avec l'avis qu'on lui apportait. Aussitôt après l'avoir reçu, il rassembla ceux qu'il avait déja engagés dans la conspiration qu'il méditait, et leur exposa sa propre opinion, ainsi que le conseil qui lui était venu de la part d'Hystiée: tous manifestèrent les mêmes sentiments, et la révolte fut résolue. Hécatée seul, celui qui depuis écrivit l'histoire, pensait qu'il n'était pas raisonnable de déclarer la guerre au roi des Perses; et, pour appuyer son opposition, il passa en revue tous les peuples qui obéissaient à Darius, et les forces qui étaient à ses ordres. Cette opinion n'ayant pas cependant prévalu, il en ouvrit une autre, qui avait pour but « d'engager les « conjurés à aviser du moins aux moyens de se « rendre maîtres de la mer. Il ajoutait, que, con- « naissant le peu de ressources que Milet pouvait « offrir, il ne voyait pas d'autre moyen d'atteindre « ce but, que de s'emparer des trésors du temple « des Branchides, consacrés par Crésus le Lydien; « qu'avec un tel secours on pouvait aisément « s'assurer la supériorité par mer, et que d'ailleurs « en s'appropriant de tant de richesses, c'était pré- « venir l'ennemi, qui ne manquerait pas de les « piller. » Ces trésors étaient considérables, comme on a pu le voir par le détail que j'en ai donné au premier livre de cette histoire. Le second avis n'eut pas plus de succès que le premier, quoique l'on persistât toujours dans la résolution de se

déclarer contre le roi : on chargea même sur-le-champ l'un des conjurés de se rendre à Myunte, où se trouvait alors la flotte revenant de l'expédition de Naxos, et d'essayer d'y surprendre les chefs qui commandaient les troupes embarquées.

XXXVII. Iatragoras, désigné pour cette commission, réussit à s'emparer par ruse, d'Oliate, fils d'Inabolis, tyran de Mylasse; d'Histiée, fils de Timnès, tyran de Termère; de Coës, fils d'Erxandre, à qui Darius avait fait présent de la souveraineté de Mitylène; d'Aristagoras, fils d'Héraclide, tyran de Cyme, et enfin de beaucoup d'autres chefs. Après ce succès, Aristagoras se déclara ouvertement, et ne négligea aucun moyen d'animer la rebellion contre Darius. Une de ses premières démarches fut de se démettre, au moins en apparence, de l'autorité tyrannique qu'il exerçait à Milet, et de rendre à la ville l'isonomie, dans la vue d'engager les habitants à le seconder plus volontiers dans ses projets de révolte. Il en agit de même pour le reste de l'Ionie, dont il chassa tous les petits tyrans. Quant à ceux qui avaient été saisis sur la flotte venant de Naxos, comme il voulut faire quelque chose d'agréable aux peuples des villes où ils régnaient, il les leur livra tous.

XXXVIII. A peine ceux de Mitylène eurent-ils en leur pouvoir Coës, qu'ils le firent lapider hors de la ville; mais ceux de Cyme, et beaucoup d'autres, à leur exemple, se contentèrent de bannir

les tyrans sans leur faire aucun mal; et c'est ainsi que la tyrannie fut abolie dans toutes les villes de l'Ionie. Aristagoras demanda qu'à la place des tyrans qu'il avait chassés, chaque ville nommât un commandant militaire, et lui-même bientôt après se détermina à s'embarquer sur une trirème, pour se rendre à Lacédémone; car il sentait la nécessité d'engager dans sa cause quelque puissant auxiliaire.

XXXIX. Anaxandride, fils de Léon, n'était plus alors roi de Sparte; il venait de mourir. Cléomène, son fils, lui avait succédé, non pas par supériorité de mérite, mais par droit de naissance. Anaxandride avait épousé une fille de son frère, mais quoiqu'il l'aimât tendrement, comme il n'en avait point eu d'enfant, les Éphores l'avaient appelé et lui en avaient fait des reproches en ces termes: « Puisque vous n'y veillez « pas vous-même, c'est à nous de veiller pour vous « à ce que la race d'Eurysthène ne s'éteigne pas. « La femme que vous avez ne vous donne pas « d'enfants: épousez-en une autre, vous ferez ainsi « une chose agréable aux Spartiates. » Anaxandride répondit aux Éphores: « Qu'il ne pouvait « consentir à ce qu'ils exigeaient de lui; que ce « n'était pas lui donner un avis raisonnable que « de l'engager à renvoyer une femme qui n'était « coupable envers lui d'aucun tort, pour en « épouser une autre; et que jamais il ne suivrait « un tel conseil. »

XL. Sur ce refus, les Éphores et les anciens de la ville se réunirent, et, après en avoir délibéré, firent à Anaxandride une autre proposition. « Du moment, lui dirent-ils, que vous êtes « si fortement attaché à votre femme, faites ce « que nous allons vous proposer, et ne vous y « refusez pas, si vous ne voulez contraindre les « Lacédémoniens à prendre quelque résolution « rigoureuse contre vous-même. Nous ne vous « demandons plus de répudier votre femme : con- « tinez à être pour elle ce que vous avez été « jusqu'ici; mais prenez-en une seconde qui puisse « vous donner des enfants. » Anaxandride y consentit, et eut ainsi deux femmes et deux foyers domestiques, contre les usages de Sparte.

XLI. Peu de temps après, la nouvelle femme qu'il avait prise accoucha de ce Cléomène, dont il est ici question. Tandis qu'elle donnait ainsi un successeur à la royauté de Sparte, il arriva, par une sorte de fatalité, que la première femme d'Anaxandride, qui jusques-là avait été stérile, devint grosse; mais quoiqu'elle le fût bien réellement, les parents de la seconde épouse, affectant des doutes, prétendirent qu'elle se vantait à tort de sa fécondité, et qu'elle avait certainement le projet de supposer un enfant. Ces plaintes devenues plus sérieuses chaque jour, excitèrent la défiance des Éphores, qui, lorsque le terme de la grossesse approcha, surveillèrent soigneusement la femme, et se trouvèrent présents à

l'accouchement. Elle donna le jour d'abord à Doriée; devenue grosse de nouveau, elle eut ensuite Léonidas, et enfin Cléombrote. Quelques-uns prétendent même que Cléombrote et Léonidas étaient jumeaux. Quant à la seconde femme d'Anaxandride, mère de Cléomène, elle n'eut point d'autre enfant. Elle était fille de Prinétadès, fils de Démarménus.

XLII. Cléomène, s'il faut ajouter foi à ce que l'on rapporte, avait l'esprit peu sain, et même était sujet à des accès de manie. Doriée, au contraire, éminemment distingué parmi les jeunes gens de son âge, se flattait d'acquérir par ses qualités brillantes des droits à la royauté. Cependant, lorsqu'Anaxandride mourut, les Lacédémoniens, obéissant uniquement à la loi, prirent pour roi Cléomène, comme l'aîné. Doriée exclu, et ne pouvant soutenir l'idée d'être soumis à Cléomène, obtint qu'on lui confiât une petite troupe de Lacédémoniens, avec laquelle il résolut d'aller fonder une colonie. Mais dans l'indignation où il était, il ne consulta point l'oracle de Delphes, ne s'informa point de lui dans quelle terre il devait aller s'établir, et sans avoir rien fait enfin de ce qui se pratique ordinairement en pareille circonstance, mit à la voile avec sa troupe pour se rendre en Libye. Il y fut conduit par des Théréens, et débarqua dans une des plus belles contrées de la Libye, à Cynips, où il s'établit sur les bords du fleuve du même nom.

Trois ans après, chassé de cet établissement par les Maces, les Libyens et les Carthaginois, il revint dans le Péloponèse.

XLIII. A son retour, il trouva Anticharès, citoyen d'Éléon, qui lui conseilla, d'après un oracle de Laïus, d'aller fonder une ville d'Héraclée, en Sicile et dans le territoire d'Érix, lequel, suivant ce qu'il affirmait, appartenait en entier aux Héraclides, comme ayant été jadis acquis par Hercule même. D'après cette assurance, Doriée consulta l'oracle de Delphes, et lui demanda s'il était destiné à posséder le territoire qu'on lui proposait d'occuper. La réponse de la Pythie étant favorable, Doriée mit à la voile, et rangea les côtes d'Italie, sur la même flotte qui l'avait porté en Libye.

XLIV. Dans ce temps, les Sybarites, sous les ordres de Telys leur roi, se préparaient, comme ils le rapportent eux-mêmes, à faire la guerre aux Crotoniates. Ceux-ci, inquiets de l'évènement de cette guerre, engagèrent Doriée à les secourir, et en obtinrent ce qu'ils demandaient. Doriée combattit donc avec eux contre les Sybarites, et parvint à s'emparer de la ville même de Sybaris. C'est du moins de cette manière que les Sybarites racontent ce que Doriée et ses compagnons firent pendant cette guerre; mais les Crotoniates prétendent qu'ils n'eurent aucun auxiliaire dans les combats qu'ils soutinrent contre les Sybarites, si ce n'est le devin Callias, de la

ville d'Élée, issu de la famille des Jamides, qui était avec eux. Ce Callias avait d'abord exercé son art près de Télys, mais ayant déclaré que les auspices n'étaient pas favorables, dans un sacrifice offert par les Sybarites avant d'entrer en campagne contre les Crotoniates, il avait été obligé de s'enfuir et de se refugier à Crotone (11). Telle est la version des habitants de cette ville.

XLV. Voici actuellement les preuves que chacun apporte de son côté. Les Sybarites appellent en témoignage le temple et l'enceinte sacrée qui se trouve près du lit du Cratis, fleuve souvent à sec: ils disent que Doriée, après la prise de la ville, fit élever ce monument en l'honneur de Minerve, surnommée Cratienne. Ils invoquent en outre, comme un argument plus puissant encore, la mort de Doriée, qui périt pour n'avoir pas fait ce que l'oracle avait prescrit; tandis que s'il s'y fût conformé, il se serait emparé du territoire d'Érix, et l'aurait conservé en sa possession, au lieu de se perdre lui et son armée. Les Crotoniates opposent à ces témoignages les nombreuses concessions faites à Callias l'Éléen, dans le territoire de Crotone, concessions que ses descendants possédaient encore de mon temps, au lieu que l'on n'en voit aucune faite à Doriée ou à sa postérité, et que certainement les Crotoniates, s'il les avait aidés dans la guerre contre Sybaris, l'eussent traité plus favorablement que

Callias. Ce sont là les raisons que les uns et les autres font valoir en faveur de leur opinion : on peut choisir entre elles.

XLVI. Parmi les Spartiates qui suivaient la fortune de Doriée, et qui s'étaient embarqués sur sa flotte, se trouvaient Thessalus, Parébate, Céléas et Euryléon ; mais à peine arrivés en Sicile avec toutes leurs forces, ils furent défaits complètement dans un combat qu'ils eurent à soutenir contre les Phéniciens et les Égestiens. Tous les fondateurs de la colonie y périrent à l'exception d'Euryléon, qui, seul des chefs, survécut à ce revers. Il rassembla les débris de l'expédition, et parvint à s'emparer de Minoa, colonie des Sélinusiens. Il réussit de plus à délivrer les Sélinusiens de la tyrannie de Pythagoras qui régnait sur eux ; mais lui-même, après s'être rendu maître de leur ville, y prit l'autorité souveraine qu'il garda peu de temps ; car les habitants s'étant révoltés contre lui, le massacrèrent près l'autel de Jupiter Agoréen (*) où il s'était réfugié.

XLVII. Avec Doriée périt Philippe de Crotone, qui l'avait suivi. Ce Philippe, après avoir été fiancé à la fille de Télys de Sybaris, s'enfuit de Crotone, et son mariage ayant manqué, il se retira à Cyrène. Ensuite il partit de cette ville sur une trirème qui lui appartenait en propre, dont l'équipage même était à sa solde, et suivit les

(*) Statue élevée dans la place publique, dans le marché.

Spartiates. Souvent vainqueur aux jeux olympiques, il passait pour le plus beau des Grecs de son temps, et à ce titre les Égestéens lui ont rendu des honneurs que nul autre n'avait encore obtenus. Ils ont élevé sur son tombeau un monument héroïque, et lui offrent des sacrifices propitiatoires.

XLVIII. C'est ainsi que périt Doriée. S'il eût pu se déterminer à reconnaître l'autorité de Cléomène et consentir à rester dans Sparte, il en serait certainement devenu le roi; puisque Cléomène régna très-peu de temps, et mourut sans enfants mâles, ne laissant qu'une fille nommée Gorgo.

XLIX. Aristagoras, tyran de Milet, arriva donc à Sparte sous le règne de Cléomène. Les Lacédémoniens disent que dans ses entrevues avec le roi il apportait avec lui un tableau en airain, sur lequel étaient entaillés le contour entier de la terre, celui de la mer, et le cours de tous les fleuves (12). Dans la première conférence il s'expliqua en ces termes : « Cléomène, ne soyez pas « surpris de l'empressement que j'ai mis à me « rendre ici : je vais vous faire connaître quelles « sont les conjonctures où nous nous trouvons et « qui m'y amènent. Si c'est pour nous une honte « et un sujet de douleur de voir les enfants de « l'Ionie esclaves, eux qui devraient être libres, « c'en est encore un bien plus grand pour vous « que pour tout autre peuple, pour vous qui « êtes à la tête de la Grèce entière. Venez donc,

« au nom des dieux, venez affranchir de l'escla-
« vage les Ioniens nés du même sang que vous.
« Aucune entreprise n'est plus facile à exécuter.
« Les barbares ont peu de valeur, et vous, au
« contraire, vous l'emportez sur tous en vertus
« guerrières. Ils ne combattent qu'avec l'arc et
« le javelot court; se présentent dans la mêlée
« sans armes défensives, avec de longues chausses
« qui tombent sur leurs jambes, et n'ont la tête
« couverte que d'une espèce de bonnet en pointe:
« aussi est-il extrêmement aisé de les vaincre.
« De plus, le pays qu'ils habitent offre des ri-
« chesses telles qu'il ne s'en présente dans aucun
« autre: de l'or, car il faut commencer par ce
« métal, de l'argent, de l'airain, une variété in-
« finie d'étoffes et de vêtements, des bêtes de
« somme et de trait, enfin des esclaves; biens
« qui sont tous à vous du moment que vous
« voudrez vous en saisir. Les contrées habitées
« par ces divers peuples se touchent, comme je
« vais vous le faire voir (Aristagoras montrait
à mesure les points correspondants de la surface
de la terre, gravés sur la table d'airain qu'il avait
apportée). Contigus à l'Ionie, on trouve les
« Lydiens qui possèdent un excellent territoire
« renommé par ses mines d'argent. Après les Ly-
« diens, vers l'orient, sont les Phrygiens, qui
« nourrissent d'immenses troupeaux, et recueil-
« lent une grande abondance de fruits. A la suite
« des Phrygiens, on rencontre les Cappadociens,

« auxquels nous donnons le nom de Syriens. Les « Ciliciens leur sont limitrophes, et habitent les « bords de la mer où est située l'île de Cypre: » ils paient au roi cinq cents talents de tributs « par an. Après les Ciliciens sont les Arméniens, « également riches en troupeaux. Les Matiéniens « confinent aux Arméniens, et occupent cette « étendue de territoire que je vous indique. La « contrée qui touche à la Cilicie est la province « de Cissie, où se trouve, sur les bords du Choaspe, « la ville de Suze: elle est l'habitation du roi; « c'est là qu'il vit dans toute sa splendeur, et que « ses trésors sont renfermés. Après vous être rendus « maîtres de cette ville, vous pourriez le disputer « en richesses à Jupiter même; et cependant, au « lieu de tenter cette conquête, vous combattez « pour un morceau de terrain qui vous est inu- « tile, pour fixer les limites étroites de vos posses- « sions; vous combattez, dis-je, avec des peuples « vos égaux en talents militaires, avec des Mes- « séniens, des Arcadiens, des Argiens, qui ne « possèdent ni or ni argent, ni rien de ce qui « peut faire braver la mort au milieu des batailles. « Comment pouvez-vous préférer ce genre de « guerre, quand il vous est si facile de vous em- « parer de toute l'Asie?» Après qu'Aristagoras eut fini, Cléomène se borna à lui dire: « Citoyen de « Milet, dans trois jours je vous répondrai. »

L. La conférence n'alla pas plus loin. Lorsque le jour fixé pour rendre réponse fut arrivé, et

que l'affaire fut remise sur le tapis, Cléomène demanda à Aristagoras « combien il y avait de « chemin des bords de la mer d'Ionie à la ville « que le roi habitait? » Ici, Aristagoras, quoiqu'il fût un homme réellement habile et très en état de surprendre Cléomène, commit une grande faute; car s'il voulait engager les Spartiates à passer en Asie, il devait soigneusement leur cacher la vérité. Mais au lieu de le faire, il répondit, comme cela est réellement, qu'il y avait trois mois de chemin. A peine avait-il achevé que Cléomène, l'empêchant d'entrer dans les détails de la route qu'il s'empressait d'entamer, lui dit : « Citoyen « de Milet, avant le coucher du soleil vous sortirez de Sparte. Il est insensé de venir proposer « à des Lacédémoniens de s'éloigner de la mer à « une distance de trois mois de route. » En disant ces mots Cléomène se retira.

LI. Aristagoras prenant alors le costume de suppliant, se rendit à la maison de Cléomène. Admis dans l'intérieur, il le pria de l'entendre et d'éloigner, pendant qu'il lui parlerait, un enfant qui se trouvait présent. Cléomène, qui avait effectivement près de lui sa fille unique nommée Gorgo, âgée de huit à neuf ans, répondit à Aristagoras : « Qu'il pouvait parler librement, et que « la présence de l'enfant ne devait le gêner en « rien. » Aristagoras commença donc à lui proposer dix talents, s'il voulait se montrer favorable à ses propositions. Cléomène refusa, et Aristagoras

augmentant successivement ses offres, alla jusques à cinquante talents. La jeune fille entendant cette proposition, s'écria : « Mon père, cet étran-« ger vous corrompra si vous ne vous hâtez de « sortir d'ici. » Cléomène, charmé de l'avertissement de sa fille, passa dans une autre chambre, et Aristagoras fut obligé de quitter Sparte, sans qu'il lui eût été permis d'entrer en explications sur la route à faire pour arriver jusques à la résidence du roi de Perse.

LII. Voici cependant ce que l'on sait sur cette route : elle est divisée en stations, à chacune desquelles on trouve des maisons appartenant au roi, et de très-belles auberges. La route passe continuellement par des lieux habités : elle est parfaitement sûre. On compte pour traverser la Lydie et la Phrygie vingt stations, qui comprennent quatre-vingt-quatre parasanges et demi. Le fleuve Halys sert de limite à la Phrygie, et avant de l'atteindre, on rencontre des portes par lesquelles il faut nécessairement passer pour le traverser : ces portes sont gardées avec le plus grand soin. Après le passage du fleuve, on entre dans la Cappadoce ; puis jusqu'à la frontière de Cilicie, on compte vingt-huit stations et cent quatre parasanges. Parvenu à cette frontière, on trouve deux autres portes et une double garde à franchir (13). En continuant à s'avancer, on traverse la Cilicie, qui comprend trois stations, sur une route de quinze parasanges et demi. L'Euphrate sert de limite

entre la Cilicie et l'Arménie; on ne peut le passer qu'en bateau. On compte en Arménie quinze stations sur cinquante-six parasanges et demi, et il y a garnison dans chacune de ces stations. L'Arménie est arrosée par quatre fleuves, qu'on ne peut aussi passer qu'en bateau. Le premier de ces fleuves est le Tigre; le deuxième et le troisième portent aussi ce même nom, quoique ni l'un ni l'autre ne soit le même fleuve, et ne vienne pas de la même direction, car l'un descend de l'Arménie, et l'autre du pays des Matiéniens. Quant au quatrième, c'est le Gynde, que Cyrus saigna par trois cent soixante canaux. Après être sorti de l'Arménie, on arrive dans le pays des Matiéniens; on y trouve quatre stations: de là on entre dans la province de Cissie, où l'on compte onze stations sur quarante-deux parasanges et demi, jusqu'au Choaspe, fleuve qu'il faut également passer en bateau, et sur lequel la ville de Suze est bâtie. Il y a donc en tout cent onze stations pour monter de Sardes à Suze.

LIII. Si l'on évalue la longueur de cette route royale en parasanges, en prenant la parasange pour trente stades (comme c'est réellement sa valeur), on trouve de Sardes jusqu'au Memnonium royal (14), treize mille cinq cents stades, ou quatre cent cinquante parasanges (15), et à cent cinquante stades par jour, la durée du temps employé à faire la route sera juste de quatre-vingt-dix jours.

LIV. Ainsi, comme on le voit, Aristagoras avait

dit la vérité, en avouant à Cléomène qu'il y avait trois mois de chemin de Sardes jusques à la résidence du roi. Si l'on veut cependant pousser plus loin l'exactitude sur ce sujet, j'ajouterai à ce que je viens de dire, qu'il convient d'augmenter cette distance du chemin d'Éphèse à Sardes; et alors il y aura de la mer de Grèce jusqu'à Suze, autrement la ville de Memnon, quatorze mille quarante stades, puisque l'on compte d'Éphèse à Sardes cinq cent quarante stades. Par conséquent, la durée des trois mois de route serait augmentée de trois jours.

LV. Aristagoras, forcé de quitter Sparte, se rendit à Athènes, qui, à cette époque, venait de s'affranchir de ses tyrans, comme je vais le rapporter.

Aristogiton et Harmodius, tous deux Géphyréens d'origine, avaient tué Hipparque, fils de Pisistrate et frère d'Hippias qui leur succéda dans la tyrannie; mais Athènes n'en resta pas moins pendant quatre années aussi opprimée qu'elle l'avait été, et devint même plus esclave que jamais. Hipparque fut averti très-clairement par un songe du sort qui le menaçait.

LVI. Voici en quoi consistait ce songe. Hipparque avait vu, pendant son sommeil, la première nuit de la fête des Panathénées, un homme d'une grande taille et d'une figure agréable, qui, se tenant debout devant lui, lui dit en deux vers énigmatiques:

« Lion courageux, apprends à supporter, d'une « ame ferme, un sort inévitable. Jamais, avec le « temps, l'homme injuste n'échappe à la ven- « geance du ciel. »

Dès que le jour fut venu, Hipparque appela publiquement les interprètes des songes, leur raconta le sien, et, après avoir fait quelqu'acte religieux pour en détourner le présage, conduisit la pompe de la fête dans laquelle il fut tué.

LVII. Les Géphyréens, de qui descendaient les auteurs de la mort d'Hipparque, tiraient, à ce qu'ils prétendaient, leur origine d'Érétrie; mais je trouve, d'après les recherches que j'ai faites, qu'ils étaient Phéniciens, et descendants de ceux qui, à la suite de Cadmus, avaient abordé dans la contrée que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Béotie. Ils habitèrent depuis la partie de cette contrée appelée la Tanagrie, qui leur était échue par le sort. Dans la suite, les Argiens ayant d'abord chassé les descendants de Cadmus, les Géphyréens furent à leur tour chassés par les Béotiens, et vinrent se réfugier à Athènes (16). Les Athéniens les admirent au rang de citoyens, sous certaines conditions, et réglèrent particulièrement que ces nouveaux citoyens seraient exclus de quelques prérogatives, dont il est peu nécessaire de donner ici le détail.

LVIII. Au surplus, les Phéniciens venus avec Cadmus et fixés dans ces contrées, portèrent en Grèce des connaissances nouvelles, et entre autres

des lettres qui, suivant mon opinion, n'y étaient pas en usage auparavant. Les Grecs admirent d'abord ces caractères tels que tous les Phéniciens les employaient, mais par la suite ils en modifièrent le trait pour les approprier à la langue grecque à mesure des changements qu'elle éprouvait (17). Dans ce temps aussi les Grecs de l'Ionie, habitant un pays qui avoisine en grande partie la Phénicie, avaient également pris des Phéniciens les caractères dont ils se servaient, après y avoir introduit aussi des changements de forme; mais ils reconnurent toujours, comme il est de toute justice, que ces caractères étaient phéniciens, puisque réellement les Phéniciens les avaient introduits dans la Grèce. Les Ioniens appellent aussi de toute ancienneté les livres des diphthères (18), parce que manquant de papyrus, ils n'employaient pour écrire que des peaux de chèvre ou de brebis préparées, et même de mon temps beaucoup de nations barbares font servir ces peaux au même usage.

LIX. J'ai vu moi-même des lettres cadméennes, sculptées sur quelques trépieds qui existent dans le temple d'Apollon Isménien, à Thèbes de Béotie, et elles sont assez semblables aux caractères ioniens. Sur un de ces trépieds, on lit l'inscription suivante :

« Amphitryon, à son retour du pays des Télé-
« boens, m'a consacré. »

Ce qui fixe l'époque de cette consécration vers

le temps de Laïus, fils de Labdacus, et petit-fils de Polydore, fils de Cadmus.

LX. Un autre de ces trépieds porte, en deux vers hexamètres, cette inscription :

« Scæus, vainqueur au pugilat, m'a consacré « à toi, divin Apollon, dont les flèches atteignent « de loin ! offrande digne d'orner le temple qui « t'est dédié. »

Il a existé un Scæus, fils d'Hippocoon : si c'est lui qui a consacré ce monument, et non pas un autre qui aurait porté le même nom que le fils d'Hippocoon, l'époque de cette consécration se trouve remonter au temps où vivait OEdipe, fils de Laïus.

LXI. Enfin, sur un troisième trépied, on lit encore une inscription également en deux vers hexamètres. La voici :

« Laodamas, le monarque (19), a consacré ce « trépied à Apollon qui ne manque jamais le « but ; offrande digne d'orner son temple. »

C'est sous le règne de ce Laodamas, fils d'Étéocle, que les Argiens chassèrent les descendants de Cadmus, qui furent obligés de se refugier chez les Enchéléens. Peu de temps après, les Géphyréens, qui d'abord n'avaient point été inquiétés, furent aussi contraints par les Béotiens de se retirer à Athènes. Ces Géphyréens sont en possession dans la ville de quelques temples particuliers, qui n'ont rien de commun avec ceux des autres Athéniens. Ils ont aussi un temple et des

fêtes consacrés à Cérès Achéenne, et qui leur sont propres (20).

LXII. Après avoir fait connaître le songe d'Hipparque, et quelle était l'origine des Géphyréens, ancêtres de ceux qui l'assassinèrent, je vais reprendre la narration que j'avais commencée, et expliquer comment les Athéniens parvinrent à reconquérir leur liberté. Hippias, qui s'était emparé du pouvoir, irrité de la mort d'Hipparque son frère, traitait les Athéniens avec une extrême rigueur. Dans ce temps, les Alcmæonides, Athéniens d'origine, fuyant la tyrannie des Pisistratides, s'étaient réunis avec plusieurs citoyens exilés, comme eux, pour essayer de rentrer par force dans Athènes; mais leur tentative n'avait point eu de succès: ils avaient même essuyé une grande défaite près de Lipsydrion, position sur les hauteurs de Pæonia, qu'ils avaient fortifiée pour faciliter l'exécution de leurs projets. Cherchant ensuite toutes les occasions de nuire aux Pisistratides, ils avaient fait marché avec les Amphyctions pour la construction du temple de Delphes, tel qu'il existe aujourd'hui, et qui alors n'était point encore bâti. Le marché conclu, comme les Alcmæonides étaient riches par eux-mêmes, autant que d'une naissance distinguée, non-seulement ils élevèrent un temple beaucoup plus magnifique que le plan adopté, mais revêtirent encore de marbre de Paros toute sa partie antérieure, quoiqu'il eût été convenu que la totalité du monument ne serait qu'en pierre porine (21).

LXIII. Suivant le rapport des Athéniens, les Alcmæonides, établis à Delphes, parvinrent, par leurs largesses, à séduire la Pythie, et à lui faire ajouter toujours à ses réponses, lorsque des Lacédémoniens venaient la consulter, soit au nom de l'état, soit dans leur intérêt particulier, l'injonction de rendre la liberté à Athènes. Les Lacédémoniens ayant, en effet, dans toutes leurs consultations, constamment reçu cette même réponse, se déterminèrent à envoyer Anchimolius, fils d'Aster, citoyen très-considéré chez eux, avec des forces suffisantes pour chasser d'Athènes les Pisistratides, quoiqu'ils fussent les alliés de Sparte; mais les Lacédémoniens crurent que les droits de la divinité doivent passer avant ceux des hommes. Cette expédition fut dirigée par mer: Anchimolius arriva au port de Phalère, et y débarqua ses troupes. Les Pisistratides, instruits de ce débarquement, appelèrent des secours de Thessalie, et les Thessaliens, par un décret public, ayant accueilli cette demande, firent marcher mille hommes de cavalerie, sous le commandement de leur propre roi Cinéas, de Conium (22). Lorsqu'ils eurent reçu ce renfort, les Pisistratides commencèrent par dépouiller d'arbres et de haies toute la campagne des environs de Phalère, et l'ayant par-là rendue praticable pour les chevaux, détachèrent la cavalerie thessalienne contre le camp ennemi. Les Lacédémoniens, surpris, furent pour la plupart tués, et dans ce

nombre Anchimolius lui-même : le peu qui échappa fut obligé de se rembarquer précipitamment. Tel a été le sort de la première expédition des Lacédémoniens. Le tombeau d'Anchimolius se voit encore au bourg des Alopèces, près du temple d'Hercule, qui est dans le Cynosarge.

LXIV. Peu de temps après cette défaite, les Lacédémoniens mirent sur pied des forces plus considérables, et les envoyèrent contre Athènes, sous le commandement de leur roi Cléomène, fils d'Anaxandride : l'expédition au lieu d'être dirigée par mer le fut par terre. Dès que les Lacédémoniens parurent dans l'Attique, la cavalerie thessalienne les assaillit, mais, après un combat de peu de durée, elle fut mise tout-à-fait en déroute. Elle perdit quarante hommes, et le reste de la troupe se retira, par le plus court chemin, en Thessalie. A la suite de cette victoire, Cléomène arriva sur Athènes, avec ceux des Athéniens qui voulaient la liberté de leur patrie, et assiégea les tyrans réfugiés dans la citadelle derrière le mur pélasgique.

LXV. Cependant les Lacédémoniens n'étant point en état de forcer les Pisistratides à se rendre, n'avaient nullement l'intention d'entreprendre un siége contre des ennemis pourvus de vivres de toute nature. Ils songeaient donc à se retirer pour retourner à Sparte, après un blocus de quelques jours, lorsqu'un évènement imprévu amena la ruine des Pisistratides, et fut en même

temps un grand secours pour les Athéniens. Les enfants des Pisistratides, qui avaient été envoyés hors du pays pour leur sûreté, furent faits prisonniers, et ce malheur perdit entièrement les affaires de la famille. Les pères entrèrent en négociation avec les Athéniens, pour la rançon des enfants, et obligés d'en passer par les conditions que l'on voulut leur imposer, ils convinrent de sortir de l'Attique cinq jours après que les prisonniers leur auraient été rendus. Le traité conclu, les Pisistratides se retirèrent à Sigée, près du fleuve Scamandre, après avoir regné sur les Athéniens pendant trente-six ans. Ils étaient, par leur origine, Pyliens et Néléens, et avaient les mêmes ancêtres que Codrus et Mélanthus, qui furent, quoique étrangers, rois d'Athènes. On voit par-là qu'Hippocrate n'avait pensé à donner à son fils le nom de Pisistrate, qu'en mémoire du fils de Nestor. C'est de cette manière que les Athéniens se délivrèrent de leurs tyrans. Il me reste actuellement à dire ce qui se passa chez eux de plus remarquable en évènements heureux ou malheureux, depuis qu'ils eurent recouvré la liberté, jusqu'au moment où, l'Ionie s'étant révoltée contre Darius, Aristagoras de Milet vint à Athènes implorer des secours.

LXVI. Athènes, qui déja était une ville considérable, s'agrandit encore lorsqu'elle fut délivrée de ses tyrans. Deux de ses citoyens y jouissaient d'une grande autorité; l'un, Clisthène, de la famille

des Alcmæonides, celui qui, dit-on, avait suborné la Pythie; l'autre, Isagoras, fils de Tisandre, d'une maison distinguée. Je ne puis cependant pas dire positivement de qui il descendait: tout ce que je sais, c'est que sa famille sacrifiait à Jupiter Carien (23). Quoi qu'il en soit, chacun d'eux se disputait le pouvoir, mais Clisthène, vaincu dans cette lutte, se tourna alors vers le peuple, dont il chercha d'abord à se concilier la faveur; ensuite, il imagina de diviser en dix tribus les Athéniens, qui jusques-là ne l'avaient été qu'en quatre; puis, changeant les noms qu'elles portaient, et qu'elles tiraient des quatre fils d'Ion, Gélion, Ægicore, Argade et Hoplès, il leur donna ceux d'autres héros, tous indigènes, à l'exception d'Ajax, qu'il admit comme voisin et allié d'Athènes (24).

LXVII. En cela, il me paraît que Clisthène prit pour modèle son aïeul maternel, du même nom que lui et tyran de Sicyone. Ce Clisthène, étant en guerre avec les Argiens, défendit d'abord les combats de chant entre Rhapsodes, parce qu'ils y récitaient les vers d'Homère, où les louanges d'Argos et des Argiens se retrouvaient fréquemment. Ensuite, comme il existait dans le forum de Sicyone un monument héroïque d'Adraste, fils de Talaüs, et que l'on y voit encore, Clisthène voulut abolir le culte de ce héros, parce que Adraste était Argien. Il se rendit donc à Delphes pour consulter l'oracle sur son dessein; mais la

Pythie lui répondit : « qu'Adraste était le vrai roi « de Sicyone, et que lui n'était qu'un homme « bon à lapider (25). » Clisthène, après cette réponse de l'oracle, revint à Sicyone, et eut recours à la ruse pour chasser Adraste de la ville. Il envoya à Thèbes de Béotie demander qu'il lui fût permis de transporter à Sicyone les restes de Mélanippe, fils d'Astacus. Les Thébains y consentirent, et Clisthène les ayant fait amener dans la ville, assigna à Mélanippe une enceinte sacrée dans le prytanée, et une chapelle bâtie dans une position très-forte. Clisthène introduisit ce culte uniquement, je dois le dire ici, parce que Mélanippe avait été de son vivant l'ennemi d'Adraste, dont il avait tué le frère, nommé Mécistée, et le gendre, nommé Tydée. Lors donc que la chapelle et l'enceinte sacrée qui l'entourait furent établies, il ordonna, en l'honneur de Mélanippe, les fêtes et les sacrifices qui jusques-là avaient eu lieu pour Adraste et que les Sicyoniens étaient dans l'usage de célébrer avec beaucoup de magnificence. Les Sicyoniens regardent la contrée qu'ils habitent comme ayant été le domaine de Polybe ; et Adraste était fils d'une sœur de ce Polybe qui, mort sans enfants, avait légué la souveraineté à son neveu : c'est par ce motif qu'ils rendaient à sa mémoire les plus grands honneurs. Ils avaient même institué des chœurs tragiques pour perpétuer le souvenir de ses malheurs (26), détournant ainsi sur ce héros le culte de Bacchus.

Clisthène rendit au Dieu les chœurs, et réserva pour Mélanippe les sacrifices et le reste des fêtes. C'est ainsi qu'il en agit à l'égard d'Adraste.

LXVIII. En même temps, il changea les noms des tribus de Sicyone, afin que celles qui étaient doriennes n'eussent plus de noms communs avec celles d'Argos de même origine. Il fit même ce changement d'une manière insultante pour les Sicyoniens, empruntant des ânes et des porcs les nouvelles dénominations, auxquelles il donna seulement les terminaisons des anciennes. Il n'excepta que sa propre tribu, à qui il imposa un nom pris de l'autorité qu'il exerçait. Les membres de cette tribu furent donc appelés Archélaens; les autres eurent le nom d'Hyates, de Chœréates, d'Onates (27). Les Sicyoniens conservèrent ces noms de tribus pendant toute la durée du règne de Clisthène, et soixante ans encore après sa mort. A cette époque, ils les changèrent en ceux d'Hylléens, de Pamphyliens et de Dymanates, et donnèrent à la quatrième tribu le nom d'Ægialéens, d'Ægialée, fils d'Adraste.

LXIX. Tels furent les changements que fit le Clisthène de Sicyone. Celui d'Athènes, petit-fils par sa mère du premier, et qui en avait reçu le nom qu'il portait, imita son exemple, par mépris, à ce qu'il me semble, pour les Ioniens, et afin que les tribus d'Athènes ne portassent pas des noms semblables à ceux des tribus Ioniennes. Aussitôt donc qu'il eut su se concilier le peuple

d'Athènes, qu'on avait jusques-là toujours repoussé des affaires (28), il s'empressa de changer les dénominations des tribus, en multiplia le nombre, constitua dix phylarques au lieu de quatre, et répartit dans les dix tribus tous les habitants des bourgs de l'Attique (29). Enfin, fort de l'appui du peuple, il devint redoutable à ses adversaires.

LXX. Isagoras, vaincu à son tour par Clisthène, chercha à s'opposer aux progrès de son rival; et, dans cette vue, il invoqua le secours de Cléomène, roi de Sparte, devenu, pendant la guerre contre les Pisistratides, son hôte et son ami. Le bruit courait même que Cléomène avait eu une liaison intime avec la femme d'Isagoras. Cléomène ne refusa pas l'appui qu'on lui demandait, et fit partir pour Athènes un héraut, qui vint y publier un édit de bannissement contre Clisthène et plusieurs autres Athéniens, comme énagées (*). Cette démarche fut faite à l'instigation d'Isagoras, qui n'avait ni lui, ni ses amis pris aucune part au meurtre dont les Alcmæonides et ceux de sa faction étaient seuls complices.

LXXI. Voici à quelle occasion plusieurs Athéniens avaient été déclarés énagées. Cylon, citoyen d'Athènes, vainqueur aux jeux olympiques, forma le dessein de s'emparer de l'autorité souveraine; il associa à ses projets quelques jeunes gens de

(*) Souillé d'une profanation non expiée : sous l'anathême.

son âge, et tenta avec eux de surprendre la citadelle. Cette entreprise ayant manqué, Cylon, suivi des autres conjurés, chercha un asile sous la protection de la statue de la déesse. Ils étaient assis à ses pieds en suppliants, lorsque les Prytanes des Naucrares (30), qui gouvernaient alors la ville, vinrent les engager à se lever, en leur garantissant la vie. Cependant, malgré cet engagement, Cylon et ses complices furent mis à mort, et les Alcmæonides étaient accusés de ce meurtre sacrilége. Ces évènements se passèrent avant le temps de Pisistrate (31).

LXXII. Cléomène, sous ce prétexte, ayant, comme on a vu, fait proclamer par un héraut, le bannissement de Clisthène et des autres énagées, Clisthène obéit. Néanmoins Cléomène vint lui-même à Athènes avec quelques troupes, et fit en outre sortir de la ville sept cents familles athéniennes, qui lui furent désignées par Isagoras. Il essaya ensuite de dissoudre le sénat, et de confier les diverses magistratures à trois cents citoyens de la faction d'Isagoras; mais le sénat ayant opposé de la résistance, Cléomène, aidé d'Isagoras et des siens, s'empara de la citadelle, où le reste des Athéniens, qui avait pris le parti de ce corps, vint les assiéger. Le siége dura deux jours seulement, le troisième on entra en négociation, et l'on conclut un traité, d'après lequel tout ce qu'il y avait de Lacédémoniens dans la ville devait sortir du territoire d'Athènes. L'exécution de ce traité

devint, en quelque sorte, l'accomplissement d'une réponse prophétique faite à Cléomène. Lorsqu'il monta à la citadelle pour s'en emparer, il voulut entrer dans le sanctuaire de la déesse, sous prétexte de la consulter; mais au moment où il parut, la prêtresse se levant de son siége et avant qu'il eût passé la porte, s'écria : « Etranger Lacédémo-« nien, retourne en arrière et ne cherche point à « pénétrer dans ce temple : il n'est pas permis « aux Doriens d'entrer ici. » « Je ne suis point « Dorien, mais Achéen, » répondit Cléomène. Malgré ce présage qu'il méprisa, il occupa la citadelle, et fut, comme on vient de le voir, obligé d'en sortir peu de temps après, avec les autres Lacédémoniens. Les Athéniens vainqueurs mirent aux fers ceux de leurs concitoyens qui avaient servi les Lacédémoniens et les condamnèrent à mort. Du nombre de ceux qui périrent ainsi en prison, était Timésithée de Delphes; j'aurais de grands éloges à faire de sa valeur et des ouvrages sortis de ses mains.

LXXIII. Après l'exécution des partisans d'Isagoras, les Athéniens rappellèrent Clisthène et les sept cents familles que Cléomène avait bannies. Prévoyant ensuite qu'une guerre avec Cléomène et les Lacédémoniens était inévitable, ils envoyèrent des députés proposer aux Perses de contracter une alliance avec eux. Les députés arrivèrent près d'Artapherne, fils d'Hystaspe, alors gouverneur de Sardes, et lui exposèrent l'objet

de leur mission. Artapherne leur demanda qui ils étaient, et quel pays ils habitaient. Les envoyés ayant satisfait à ces questions, il repartit en deux mots, « que si les Athéniens voulaient faire à « Darius l'hommage de la terre et de l'eau, l'al- « liance aurait lieu; mais que s'ils s'y refusaient, « ils eussent à partir sans différer. » Les députés, qui avaient le plus grand desir de conclure cette alliance, après en avoir délibéré, se décidèrent à consentir à ce que l'on exigeait. A leur retour à Athènes, cette résolution devint le sujet d'une accusation criminelle contre eux.

LXXIV. Cléomène cependant, qui n'ignorait ni les démarches des Athéniens, ni les propos insultants qu'ils tenaient contre lui, tira un grand nombre de troupes du Péloponèse, sans faire connaître pour quel sujet il les rassemblait. Son projet était de se venger d'Athènes et d'y établir pour tyran Isagoras, qui était sorti avec lui de la citadelle. Il se porta donc, à la tête d'une armée considérable, sur Éleusis, tandis qu'en même temps les Béotiens, suivant ce qui avait été convenu avec eux, s'emparaient d'OEnoé et d'Hysiès, bourgs situés à l'extrême frontière de l'Attique, et que d'un autre côté les Chalcidiens ravageaient une partie du territoire de l'Attique. Les Athéniens, pressés par ce double danger, remirent à un autre temps à se venger des hostilités des Béotiens et des Chalcidiens, et prirent les armes

pour s'opposer avant tout aux Péloponésiens, qui déja étaient dans Éleusis.

LXXV. Les armées allaient en venir aux mains lorsque les Corinthiens, reconnaissant les premiers qu'ils faisaient une guerre injuste, changèrent de dessein et se retirèrent. Leur exemple fut suivi par Démarate, fils d'Ariston, second roi de Sparte, qui se trouvait, ainsi que Cléomène, à la tête des troupes tirées de Lacédémone, et qui, jusque-là, avait agi de concert avec lui. C'est cette dissidence d'opinion qui motiva la loi d'après laquelle il est défendu aux rois de se mettre ensemble à la tête d'une armée (ils y étaient autrefois l'un et l'autre). Actuellement comme l'un des deux se trouve ainsi dégagé du service militaire, on laisse aussi dans la ville l'un des deux Tyndarides (*). Auparavant il était censé que ces deux divinités accompagnaient les rois de Sparte à la guerre et leur servaient d'auxiliaires. Les autres chefs des troupes alliées, témoins de la retraite des Corinthiens et du dissentiment qui s'était manifesté entre les rois, se retirèrent également.

LXXVI. C'était la quatrième expédition des Doriens dans l'Attique. Deux fois ils y étaient entrés en ennemis; deux fois pour prêter leur secours au peuple d'Athènes. La première expédition hostile, car on peut justement l'appeler ainsi, eut lieu lorsqu'ils fondèrent une co-

(*) Castor et Pollux; sans doute il s'agit ici de leurs images.

lonie à Mégare, sous le règne de Codrus. La seconde et la troisième furent pacifiques, lorsqu'ils sortirent de Sparte pour contribuer à l'expulsion des Pisistratides. Enfin la quatrième est celle-ci, où Cléomène envahit l'Attique à la tête des Péloponésiens, et s'avança jusques à Éleusis.

LXXVII. Cette dernière expédition s'étant, comme on l'a vu, terminée honteusement, les Athéniens songèrent à se venger des insultes de leurs voisins, et firent marcher d'abord leur armée contre les Chalcidiens. Mais comme les Béotiens s'étaient avancés sur l'Euripe pour les secourir, les Athéniens se déterminèrent à attaquer d'abord ces auxiliaires; et le combat s'étant engagé, ils remportèrent sur eux une victoire remarquable. Un grand nombre de Béotiens resta sur le champ de bataille, et sept cents furent faits prisonniers. Le jour même de cette affaire, les Athéniens passèrent dans l'Eubée, et en vinrent immédiatement aux mains avec les Chalcidiens, qui furent également vaincus. Après cette seconde victoire, les Athéniens laissèrent dans l'Eubée quatre mille colons pour cultiver les domaines appartenants aux citoyens de la classe de ceux qui étaient en état de nourrir des chevaux (on les nomme Hippobotes, et ce sont les plus riches habitants de l'île). Quant aux prisonniers, ils les réunirent à ceux qu'ils avaient faits sur les Béotiens, et les retinrent dans les fers. Cependant, après quelque temps, ils les remirent en liberté pour une rançon

de deux mines par tête, et firent suspendre dans la citadelle les fers qui avaient servi à les enchaîner. On voyait de mon temps ces chaînes attachées au mur du temple bâti au couchant de la citadelle, et encore noirci par le feu qui l'atteignit lorsque les Mèdes incendièrent la citadelle d'Athènes. Les Athéniens consacrèrent la dîme de la valeur de cette rançon, et en firent construire un quadrige en airain; ce monument se trouve à main gauche en entrant dans les propylées de la citadelle, et porte l'inscription suivante:

« Les enfants d'Athènes, vainqueurs par leur « courage des Béotiens et des Chalcidiens, après « avoir étouffé dans les fers et l'obscurité des ca- « chots l'insolence de leurs ennemis, du dixième « des dépouilles conquises, ont consacré à Pallas « ces quatre juments. »

LXXVIII. Depuis cet évènement, Athènes ne cessa de s'accroître, et sa prospérité a prouvé chez elle, comme par-tout ailleurs, les avantages d'un état où chacun jouit des mêmes droits. En effet, tant que les Athéniens furent sous le joug des tyrans, on ne les vit pas supérieurs dans la guerre aux peuples qui les environnent; mais du moment qu'ils surent se soustraire à la tyrannie, ils les surpassèrent de beaucoup. On voit aussi que, tant qu'ils furent dépendants, et ne travaillant que pour un maître, ils n'eurent jamais la volonté de se distinguer; mais que du moment où ils devinrent libres, ils le voulurent, et y réussirent,

parce qu'alors chacun travaillait pour soi-même.

LXXIX. Athènes était dans cette heureuse situation, lorsque les Thébains, empressés de tirer vengeance du revers qu'ils venaient d'éprouver, envoyèrent consulter l'oracle de Delphes. La Pythie répondit aux envoyés : « Que ce n'était « point par eux-mêmes qu'ils pouvaient se venger; « mais qu'il fallait, après avoir rapporté l'affaire « en public, invoquer le secours de leurs proches. » Les députés revinrent, s'empressèrent de convoquer une assemblée générale du peuple, et lui communiquèrent la réponse de l'oracle. Les Thébains, apprenant qu'il était question de demander le secours de leurs proches, se dirent entre eux : « Les Tanagréens, les Coronéens, les Thespiens, « sont ceux qui habitent le plus près de nous, ils « ont toujours combattu dans nos rangs; ils ont « été pendant le cours de toutes nos guerres d'ex- « cellents alliés; qu'avons-nous donc de plus à « leur demander? Ce n'est certainement pas d'eux « que l'oracle veut parler. »

LXXX. Pendant qu'ils faisaient ces réflexions, un des citoyens de Thèbes, ayant bien écouté ce dont il s'agissait, prit la parole, et dit à l'assemblée : « Il me semble que je comprends ce que « l'oracle a voulu dire. N'assure-t-on pas que « Thébé et Égine étaient filles d'Asope? ainsi « elles sont sœurs : mon opinion est donc que « c'est aux Éginètes qu'un Dieu nous avertit de « demander des secours. » Personne n'ayant ouvert

d'avis qui parût préférable, les Thébains envoyèrent sur-le-champ demander l'appui des Éginètes, comme ceux qui, en qualité de leurs plus proches parents, étaient appelés par l'oracle à les secourir. Les Éginètes leur répondirent qu'ils leur envoyaient les Æacides (*) pour auxiliaires, et en remirent les images aux députés Thébains.

LXXXI. Les Thébains, malgré cette protection des Æacides, qui leur avait inspiré de la confiance, n'en furent pas moins très-maltraités dans leurs rencontres avec les Athéniens. Ils envoyèrent donc une seconde fois chez les Éginètes, et, en leur rendant les images, firent dire que c'était d'hommes qu'ils avaient besoin. Les Éginètes, dont les affaires étaient alors dans un état très-florissant, enflés de leur prospérité, et rappelant l'ancienne inimitié qui avait existé entre leur ville et Athènes, cédèrent aux sollicitations des Thébains, et se décidèrent à déclarer la guerre ouvertement. Ainsi, tandis que les troupes béotiennes pressaient les Athéniens par terre, les Éginètes, montés sur leurs vaisseaux longs, vinrent débarquer dans l'Attique, ruinèrent le port de Phalère, et ravageant ensuite plusieurs des bourgs situés sur la côte, firent beaucoup de mal aux Athéniens.

LXXXII. Je dois expliquer ici quelle fut l'origine de cette vieille inimitié entre les Éginètes et

(*) Pelée, Achille, Pyrrhus, etc., descendants d'Æacus.

les Athéniens. A une époque où la terre d'Épidaure frappée de stérilité refusait ses dons, les Épidauriens envoyèrent consulter l'oracle, et la Pythie répondit : « Qu'ils devaient élever des statues « à Damiès et à Auxésiès (32), et qu'ils se trou- « veraient bien de suivre ce conseil. » Les Épidauriens voulurent savoir de plus s'il fallait faire ces statues en marbre ou en airain : « Ni l'un, « ni l'autre, répliqua la Pythie, mais en bois d'oli- « vier cultivé. » Sur cette réponse, les Épidauriens demandèrent aux Athéniens la permission de couper quelques oliviers dans leur territoire, considérant ceux qui y naissaient comme sacrés (On dit même que dans ce temps il ne croissait d'oliviers que dans l'Attique). Les Athéniens répondirent : « Qu'ils consentaient à en laisser couper, à con- « dition que les Épidauriens s'engageraient à venir « offrir tous les ans un sacrifice à Pallas, gardienne « de la ville, et à Érechtée. » Les Épidauriens acceptèrent cette condition ; et, s'étant ainsi procuré le bois dont ils avaient besoin, élevèrent les statues en olivier comme la Pythie l'avait prescrit. Depuis ce moment leur territoire cessa d'être stérile, et ils s'acquittèrent religieusement de la convention qu'ils avaient faite avec les Athéniens.

LXXXIII. Dans ce temps, et même dans un temps plus reculé, les Éginètes étaient sujets des Épidauriens ; et, entre autres dépendances, ils étaient souvent obligés de se rendre à Épidaure pour faire juger les procès qui s'élevaient entre

eux; mais par la suite, ayant construit des vaisseaux, ils perdirent tout sentiment de modération et secouèrent le joug. Bientôt maîtres de la mer, ils devinrent ennemis déclarés des Épidauriens, et leur firent beaucoup de mal. Enfin, ils leur enlevèrent les statues de Damiès et d'Auxésiès, qu'ils transportèrent chez eux, et les établirent dans l'intérieur de l'île d'Égine, en un lieu nommé Oea, distant à-peu-près de vingt stades de la ville. C'est là qu'ils offraient à ces deux divinités, pour se les rendre favorables, des sacrifices que des chœurs de femmes accompagnaient en se disant réciproquement des injures. Ils avaient de plus établi, pour chacune de ces divinités, un collége de dix prêtres, qui conduisaient les chœurs. Du reste, dans ces chœurs on ne se permettait aucune raillerie contre les hommes; les femmes du pays en étaient seules l'objet. Ces diverses cérémonies furent une imitation de celles que l'on observait chez les Épidauriens qui, indépendamment de ce culte public, en avaient en outre un qu'ils ne pratiquaient qu'en secret.

LXXXIV. Les Épidauriens, ayant perdu les images qui leur avaient été dérobées, cessèrent de s'acquitter envers les Athéniens des engagements qu'ils avaient pris. Les Athéniens leur en firent des reproches, mais ils répondirent: « Qu'ils « n'en méritaient point; que tant que les statues « étaient restées en leur pouvoir ils avaient fi- « dèlement exécuté le traité; qu'actuellement

« qu'ils en étaient privés, il n'était pas juste qu'ils « continuassent à supporter les mêmes charges; « et que puisque les Éginètes possédaient les « statues, c'était d'eux que les Athéniens devaient « exiger l'accomplissement de la convention. » Les Athéniens envoyèrent donc à Égine redemander les statues, mais les Éginètes leur répondirent qu'ils n'avaient rien à démêler avec eux.

LXXXV. Les Athéniens rapportent qu'après avoir essuyé ce refus, ils firent partir, sur une seule trirème, quelques-uns de leurs citoyens, envoyés au nom de l'autorité publique, et qui, arrivés à Égine, essayèrent de détacher les statues de leurs piédestaux, pour les emporter comme faites avec un bois qui appartenait à Athènes. N'ayant pu réussir à les enlever de cette manière, ils employèrent des cordes pour les entraîner, mais dans le moment où ils étaient occupés à cette opération, le tonnerre se fit entendre, et on ressentit les secousses d'un tremblement de terre. Les gens de l'équipage du vaisseau, qui tiraient les cordes, en furent tellement effrayés que leur raison se troubla, et que, devenus furieux, ils s'attaquèrent comme des ennemis acharnés, et se tuèrent les uns les autres. Un seul survécut et rentra dans le port de Phalère.

LXXXVI. C'est ainsi que les Athéniens racontent cet évènement. Les Éginètes ont une tradition différente. Ils disent que les Athéniens ne se bornèrent pas à envoyer une seule trirème;

et effectivement, ajoutent-ils, s'ils n'en eussent envoyé qu'une, ou seulement quelques-unes, il nous eût été facile, lors même qne nous n'aurions pas eu de vaisseaux, de les repousser; mais si on les en croit, les Athéniens se présentèrent avec une flotte considérable devant laquelle les Éginètes se retirèrent sans combattre. Ici, on ne démêle pas clairement si les Éginètes, après avoir reconnu la force de la flotte athénienne, et se jugeant trop inférieurs pour en venir aux mains, cédèrent par cette raison, ou s'ils ne le firent que pour se mettre en mesure d'exécuter plus facilement ce qu'ils avaient projeté. Quoi qu'il en soit, toujours selon le même récit, les Athéniens voyant que personne ne se disposait à les combattre, descendirent de leurs vaisseaux et se dirigèrent vers le lieu où étaient les statues. Là, n'ayant pu les arracher de leurs piédestaux, ils se mirent à les tirer avec des cordes, et c'est pendant qu'ils cherchaient ainsi à s'en rendre maîtres, que chacune de ces statues offrit le même prodige, prodige auquel je suis loin d'ajouter foi, mais que quelques-uns peut-être pourront croire. Tandis que les Athéniens s'efforçaient de faire avancer les statues en tirant les cordes, l'une et l'autre tombèrent devant eux sur les genoux et restèrent depuis cet instant dans la même attitude, sans qu'il fût possible de les relever. Telle est la version des Éginètes. Ils disent encore que, lorsqu'ils surent que l'expédition des Athéniens était destinée

contre eux, ils avaient appelé les Argiens à leur secours; que ceux-ci, pendant que les Athéniens faisaient leur descente à Égine, s'étant embarqués très-secrètement à Épidaure, étaient passés dans l'île; qu'ils étaient tombés à l'improviste sur les Athéniens, alors occupés à s'emparer des statues ; et que c'est en ce moment que le tonnerre s'était fait entendre, et que le tremblement de terre avait eu lieu.

LXXXVII. Les Argiens, comme on peut le croire, sont d'accord avec les Éginètes sur ces faits; et le sont également avec les Athéniens sur ce qu'un seul homme de l'expédition revint en Attique, avec cette différence cependant que les Argiens prétendent que ce fut dans le carnage qu'ils firent de l'armée athénienne que cet individu échappa, tandis que les Athéniens attribuent cette circonstance singulière à une puissance surnaturelle. Au surplus, cet homme même ne survécut pas long-temps, et mourut d'une manière tragique. Arrivé à Athènes, où il annonça le désastre de l'armée, toutes les femmes de ceux qui avaient été de l'expédition d'Égine, indignées de voir qu'un seul se fût sauvé, se jetèrent sur lui, et chacune lui enfonça dans le corps l'aiguille dont elles se servent pour rattacher leurs robes, en lui demandant ironiquement: « Où est mon mari? » Il périt par ce supplice. Cet acte de cruauté parut aux Athéniens un malheur plus grand que les malheurs mêmes

de leur armée; mais, n'ayant pas d'autre manière de punir les femmes qui avaient commis ce crime, ils leur firent quitter l'habillement qu'elles portaient et prendre celui des Ioniennes. Jusque-là les femmes d'Athènes avaient porté le vêtement dorien, qui est assez semblable au corinthien. Elles adoptèrent donc alors la tunique de lin, pour laquelle elles n'ont pas besoin de se servir d'aiguille. Au surplus, à parler rigoureusement vrai, cet habit, quoiqu'il porte le nom d'ionien, n'est pas de toute antiquité ionien, mais carien. L'ancien habillement de toutes les femmes grecques, était celui que l'on connaît encore aujourd'hui sous le nom de vêtement dorien.

LXXXVIII. C'est d'après cet évènement que s'établit chez les Argiens et les Éginètes l'usage qui subsiste encore de faire les aiguilles à rattacher les robes de moitié plus grandes qu'elles n'étaient autrefois, et c'est pour cela encore que parmi eux les offrandes des femmes consistent principalement en ces sortes d'aiguilles, qu'elles consacrent. Une loi défend aussi à ces peuples de faire usage dans les cérémonies religieuses d'aucun ustensile fabriqué dans l'Attique, ni d'employer aucune poterie qui en sorte. On ne doit se servir pour boire que des vases du pays. Aujourd'hui même, les femmes d'Argos et d'Égine, pour insulter à celles d'Athènes, portent encore les aiguilles à rattacher leurs robes plus grandes qu'autrefois.

LXXXIX. Telle fut l'origine de l'inimitié qui

subsistait entre les Éginètes et les Athéniens. Lors donc que les Béotiens appelèrent les Éginètes à leur secours, ceux-ci, qui n'avaient point encore perdu le souvenir de l'aventure des statues, s'y portèrent avec beaucoup d'empressement, et ravagèrent tout le littoral de l'Attique. Pour les repousser, les Athéniens se disposaient à faire une expédition contre Égine, lorsqu'il arriva de Delphes un oracle conçu en ces termes. « Que les Athéniens s'abstiennent de toute guerre « pendant l'espace de trente ans, à compter de « l'époque où les Éginètes ont commencé les hos- « tilités; que dans la trente-unième année ils « entreprennent la guerre, après avoir toutefois « assigné une enceinte sacrée à Æacus, et ils « peuvent compter sur un succès complet; que « s'ils se mettent en campagne immédiatement, « ils auront dans le cours de la guerre des chances « diverses, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus; « mais ils finiront toujours par se rendre « maîtres d'Égine. » Dès que les Athéniens eurent connaissance de cet oracle, ils s'empressèrent de consacrer à Æacus la chapelle que l'on voit encore dans la place publique, mais ils ne purent soutenir l'idée d'attendre les trente années que l'oracle fixait pour commencer la guerre; l'impression des maux cruels que les Éginètes leur avaient causés, était trop forte et trop récente pour se concilier avec une telle patience.

XC. Au moment où ils se préparaient à entrer

en campagne, un obstacle suscité par les Lacédémoniens les arrêta. Les Lacédémoniens avaient fini par être instruits du moyen dont s'étaient servis les Alcmæonides pour suborner l'oracle de Delphes, et n'ignoraient plus comment la Pythie, séduite, avait engagé Sparte à se déclarer contre les Pisistratides. Ils se reprochaient doublement la conduite qu'ils avaient tenue; d'abord d'avoir chassé d'Athènes les Pisistratides, leurs hôtes et leurs alliés, et ensuite d'avoir rendu aux Athéniens un service dont ceux-ci ne leur conservaient aucune reconnaissance. Les Lacédémoniens étaient encore excités par divers oracles, qui les menaçaient d'avoir beaucoup à souffrir de la part des Athéniens; et ces oracles, jusqu'alors inconnus pour eux, venaient d'être rapportés à Sparte par Cléomène, qui s'était emparé de tous ceux que l'on conservait dans la citadelle d'Athènes. Les Pisistratides les avaient d'abord eus en leur pouvoir, et les laissèrent dans le temple lorsqu'ils furent chassés de l'Attique. Cléomène les y trouva et les enleva.

XCI. Les Lacédémoniens, possesseurs de ces oracles, considérant d'ailleurs que la force des Athéniens s'augmentait tous les jours, et qu'il devenait plus difficile que jamais de les tenir en bride, s'étaient convaincus, par leurs propres réflexions, que l'Attique libre deviendrait une puissance qui pourrait balancer celle de Sparte; tandis que, courbée sous la tyrannie, elle resterait nécessairement faible et toujours prête à retomber sous

leur joug. Cette considération les détermina à rappeler Hippias, de Sigée sur l'Hellespont, où il s'était réfugié lors du bannissement des Pisistratides : quand il fut arrivé, les Lacédémoniens réunirent les députés des nations alliées qu'ils avaient convoqués, et leur parlèrent en ces termes. « Alliés de Sparte, nous vous avouons à vous-« mêmes que nous avons agi contre l'équité. « Séduits par des oracles falsifiés, nous avons eu « le tort de chasser de leur patrie des hommes « qui, liés avec nous par l'hospitalité, nous ré-« pondaient de la soumission d'Athènes; et après « avoir commis cette faute, nous avons fait celle « de remettre l'autorité à un peuple ingrat, à un « peuple qui, n'étant devenu puissant que parce « que nous lui avons rendu la liberté, n'en a pas « moins chassé injurieusement notre roi et nos « troupes, et devient chaque jour plus vain de l'ac-« croissement de ses forces. Telle est la vérité dont « les voisins d'Athènes, les Béotiens et les Chalci-« diens, ont déja fait l'expérience, et que tout autre « peuple, s'il ne prend un parti convenable, sera « forcé de reconnaître dans peu; mais si nous avons « fait des fautes, essayons aujourd'hui, aidés de « votre secours, de les réparer et de nous venger. « C'est pour l'accomplissement de ce projet que « nous avons rappelé Hippias de sa retraite, et « que nous vous avons convoqués comme les re-« présentants des villes alliées; réunis dans un « même dessein pour une expédition commune,

« nous pourrons aisément rétablir Hippias dans « Athènes, et lui rendre le pouvoir que nous lui « avons ôté. »

XCII. Ce discours des Lacédémoniens n'entraîna pas le suffrage de la totalité des alliés. La plupart cependant gardait le silence, lorsque Sosiclès, de Corinthe, prit la parole, et parla ainsi. « Je ne serais plus surpris de voir le ciel au- « dessous de la terre, la terre suspendue au-dessus « des cieux, les hommes vivre dans le sein de « la mer, et les poissons habiter le séjour des « hommes, puisque je vous vois, ô Lacédémo- « niens, songer à détruire entre les citoyens « l'égalité des droits, et à rétablir la tyrannie dans « les villes de la Grèce; projet criminel et le plus « injuste que l'on puisse concevoir contre des « hommes! S'il vous paraît avantageux de fonder « la tyrannie dans nos cités, commencez donc « par vous donner à vous-mêmes un tyran, et « tâchez ensuite d'en donner aux autres. Mais si « vous avez su jusqu'ici vous soustraire aux tyrans, « si vous veillez avec tant de soin à les éloigner « de Sparte, pourquoi voulez-vous porter chez « vos alliés un joug que vous repoussez? Ah! si « vous saviez, comme nous, ce qu'est la tyrannie, « vous formeriez d'autres desseins. Apprenez donc « ce qu'elle est.

« La constitution du gouvernement de Corinthe « était jadis une oligarchie; ceux que nous appe- « lions les Bacchiades étaient seuls chargés de

« l'administration de l'état, et jamais ils ne se « mariaient qu'entre eux. Un d'eux cependant, « Amphion, eut une fille boîteuse; et, comme « aucun des Bacchiades ne voulut la prendre pour « femme, elle épousa Eétion, fils d'Échécratès, « né, à la vérité, dans le bourg de Pétra, mais « dont les ancêtres étaient Lapithes et de la fa- « mille de Cénée. Eétion n'ayant point d'enfants « de cette femme ni d'aucune autre, partit pour « consulter l'oracle de Delphes sur sa postérité; « et au moment où il entrait dans le temple, la « Pythie, parlant en vers, lui dit:

« On ne te rend pas, Eétion, les honneurs « que tu mérites: ta femme Labda est enceinte; « elle enfantera une pierre, qui dans sa chûte « désastreuse écrasera les monarques (33), et châ- « tiera Corinthe (34).

« Cette réponse faite à Eétion parvint par ha- « sard aux oreilles des Bacchiades, qui déja avaient « eu, par rapport à Corinthe, un autre oracle « assez obscur, et à-peu-près sur le même sujet « que celui d'Eétion. Cet oracle s'exprimait ainsi:

« L'aigle est fécondée parmi les pierres (35), « elle enfantera un lion puissant, avide de chair, « qui fera tomber bien des malheureux sur les « genoux. Réfléchissez à cet avertissement, ô « Corinthiens, vous qui vivez sur les bords de « la belle Pyrène, heureux habitants de l'orgueil- « leuse Corinthe!

« Tel était l'oracle peu intelligible, à la vérité,

« que les Bacchiades avaient d'abord reçu; mais « lorsque celui d'Eétion leur fut connu, ils com- « prirent le sens du premier par le rapport qui « se trouvait entre l'un et l'autre. Du reste, ils se « décidèrent à garder le silence sur le tout, et « se proposèrent seulement de détruire la des- « cendance d'Eétion. Effectivement, dès que sa « femme fut accouchée, ils envoyèrent dix d'entre « eux dans le bourg qu'elle habitait, pour faire « périr l'enfant. Arrivés à Pétra, ceux qui étaient « chargés de cette commission entrèrent dans la « cour de la maison d'Eétion, et demandèrent qu'on « leur livrât l'enfant. Labda n'ayant aucun soup- « çon du motif qui les amenait, et persuadée, au « contraire, que leur demande n'était qu'une « suite de l'affection qu'ils portaient au père, « s'empressa de remettre son fils à l'un d'eux. Ils « étaient déja convenus en route que celui qui « le premier l'aurait dans les mains le jetterait « immédiatement contre terre pour le tuer. Or, « il arriva, par un singulier hasard, que l'enfant « se mit à sourire à celui des Bacchiades qui le « reçut de Labda. Ému de pitié ce premier « donna l'enfant à un second, qui, touché éga- « lement, le remit à un troisième, et ainsi de « suite; de manière que, passant successivement « dans les bras de tous sans qu'aucun pût se « résoudre à lui donner la mort, il revint enfin « à sa mère. Les dix envoyés se retirèrent en- « suite, mais s'étant arrêtés sur la porte, ils

« commencèrent à s'accuser réciproquement, et « à reprocher particulièrement à celui qui le « premier avait tenu l'enfant, de n'avoir pas « exécuté ce qui avait été convenu. Après quel- « ques moments d'hésitation, ils arrêtèrent de « retourner et de prendre part, tous en même « temps, au meurtre dont ils s'étaient chargés.

« Mais la destinée voulait que la descendance « d'Eétion fût fatale aux Corinthiens. Labda qui, « derrière la porte de sa maison, avait entendu « toute la conversation des Bacchiades, craignant « qu'ayant ainsi changé de sentiments, si elle leur « livrait son fils une seconde fois, ils ne le missent « à mort sans pitié, s'empressa de l'emporter; et « alla le cacher dans un cypsèle (*), comme le lieu « le plus secret qu'elle pût imaginer; elle ne dou- « tait pas que les Bacchiades venant pour le re- « demander, ne visitassent tout scrupuleusement, « et c'est ce qui eut lieu en effet. Mais leurs re- « cherches furent vaines; et, l'enfant ne se re- « trouvant pas, ils se décidèrent à s'en retourner, « après être convenus de dire à ceux qui les « avaient envoyés, que leur commission était « exécutée. Ils partirent donc à la suite de cette « résolution, et firent leur rapport comme ils « l'avaient arrêté.

« Cependant, le fils d'Eétion grandit et reçut « le nom de Cypsélus, de l'asyle qui avait servi

(*) Cypsèle, coffre à blé.

« à le soustraire à un aussi grand danger. Par-
« venu à la virilité, il consulta l'oracle de Delphes;
« et sur une réponse ambiguë qu'il reçut, à
« laquelle néanmoins il ajouta foi, il entreprit de
« se rendre maître de Corinthe et y réussit : voici
« quelle était cette réponse :

« Heureux celui qui vient de descendre dans
« notre demeure! Heureux Cypsélus, fils d'Eétion!
« Il sera roi de l'illustre Corinthe, lui et ses fils;
« mais non pas les fils de ses fils (36).

« C'est en ces termes que l'oracle fut rendu.
« Cependant Cypsélus, devenu tyran de Corinthe,
« fut un méchant homme; il exila un grand nombre
« de citoyens, en dépouilla beaucoup d'autres de
« leurs biens, et en fit mourir encore plus.

« Après un règne de trente ans et une longue
« vie terminée dans la prospérité, il eut pour
« successeur son fils Périandre. Périandre, dans le
« début de son règne, fut plus humain que Cyp-
« sélus; mais à la suite d'une correspondance
« qu'il entretint avec Thrasybule, tyran de Milet,
« il devint plus cruel que Cypsélus même. Il avait
« envoyé à Thrasybule un homme de confiance
« chargé de lui demander son avis sur le mode
« de gouvernement qu'il devait adopter pour se
« maintenir à la tête de l'état. Thrasybule, au
« lieu de répondre directement, conduisit avec
« lui l'envoyé de Périandre hors de la ville, et des-
« cendit dans un champ cultivé. Ensuite dirigeant
« ses pas à travers la moisson, en même temps

« qu'il interrogeait l'envoyé sur le motif de son « voyage, et lui faisait répéter ce qu'il avait déja « entendu, il coupait tous les épis qu'il voyait « dominer au-dessus des autres et les jetait par « terre; continuant ainsi jusqu'à ce qu'il eut dé- « truit tout ce qu'il y avait dans la récolte de « meilleur et de plus beau : alors il sortit du « champ, et congédia l'envoyé. Quand celui-ci fut « de retour à Corinthe, Périandre lui demanda « avec empressement quelle était la manière de « penser de Thrasybule. L'envoyé répondit que « Thrasybule n'en avait manifesté aucune; et en « rapportant ce qu'il lui avait vu faire, il ajouta « seulement qu'il s'étonnait qu'on l'eût envoyé « consulter un homme assez extravagant pour « ruiner son propre bien.

« Mais Périandre, attentif à ce récit, entendit « parfaitement le sens de l'action de Thrasybule, « et comprit qu'il lui conseillait de se défaire de « tous ceux qui s'éleveraient au-dessus des autres « citoyens. Il agit en conséquence, et commença « à traiter ses concitoyens avec la plus grande « rigueur. Enfin, il acheva de perdre tous ceux « que l'exil ou le meurtre avaient épargnés « sous Cypsélus. Entre autres excès, on le vit, « dans un seul jour, faire dépouiller et mettre « nues toutes les femmes de Corinthe, en l'hon- « neur de sa femme nommée Mélisse; et voici à « quelle occasion. Il avait envoyé dans la Thes- « protie, sur les rives du fleuve Achéron, des

« députés consulter l'oracle par une évocation des « morts, au sujet d'un dépôt qu'un de ses hôtes « avait laissé chez lui. L'ombre de Mélisse ayant « apparu dans l'évocation, elle déclara ne pouvoir « rien répondre, ni indiquer dans quel lieu le « dépôt se trouvait, nue et transie de froid qu'elle « était, parce que les vêtements enterrés avec « elle ne lui servaient de rien, puisqu'ils n'avaient « point été brûlés. Enfin, elle ajouta que Pé- « riandre se convaincrait que c'était bien elle qui « parlait, en se rappelant qu'il avait fait entrer des « pains dans un four froid. Cette réponse fut « rapportée à Périandre, et elle lui parut d'autant « plus digne de foi, qu'il avait eu réellement com- « merce avec Mélisse, même après sa mort, « comme elle l'indiquait par l'allégorie dont elle « s'était servie. Il fit donc sur-le-champ procla- « mer un édit qui ordonnait à toutes les femmes « de Corinthe de se rendre dans le temple de « Junon, parées de leurs plus riches habits, comme « aux jours de fête. Cet ordre exécuté, il plaça « des gardes autour du temple, fit mettre nues « toutes ces femmes, libres et esclaves indis- « tinctement, et leurs vêtements jetés ensuite « dans une vaste fosse, y furent tous brûlés « en l'honneur de Mélisse. Après ce sacrifice, il « envoya une seconde députation à l'oracle, et « l'ombre de Mélisse satisfaite, déclara dans quel « lieu le dépôt était caché. Tel fut le tyran que nous « avons eu, ô Lacédémoniens! telle fut sa conduite!

« Quel doit être donc notre étonnement en vous « voyant rappeler Hippias, et quelle surprise en- « core plus grande pour nous, pour des Corin- « thiens, d'entendre la proposition que vous « nous faites. Non, nous vous en prenons tous « ici à témoin, non, nous en attestons les dieux « de la Grèce, jamais nous ne contribuerons à « rétablir la tyrannie dans aucune ville. Mais « si vous ne vous arrêtez pas; si vous persistez « à ramener Hippias à Athènes, contre toute « équité; sachez du moins que vous n'aurez ja- « mais l'approbation ni l'appui des Corinthiens. »

XCIII. C'est dans ces termes que s'exprima Sosiclès, un des députés de Corinthe. Hippias lui répondit, en invoquant les mêmes dieux, et protestant que les Corinthiens regretteraient les Pisistratides, lorsque viendraient les jours fixés par les destins où les Athéniens troubleraient le repos de Corinthe. On voit, par cette réponse, qu'Hippias connaissait parfaitement les oracles qui se trouvaient actuellement dans les mains des Lacédémoniens (37). Tout le reste de l'assemblée s'était tu jusques-là; mais dès que les autres députés eurent entendu Sosiclès parler aussi librement, chacun d'eux rompant le silence, déclara se ranger à son opinion, et tous supplièrent les Lacédémoniens de ne rien entreprendre contre aucune ville de la Grèce. C'est ainsi que se termina la conférence.

XCIV. Hippias partit de Lacédémone. Amyntas,

roi de Macédoine, lui avait offert pour retraite la ville d'Anthémunte, et les Thessaliens celle d'Iolcos; mais il n'accepta ni l'une ni l'autre, et préféra retourner à Sigée, que Pisistrate avait autrefois enlevé de force aux Mityléniens. Maître de cette ville, Pisistrate y avait établi pour tyran un fils naturel, nommé Hégésistrate, qu'il avait eu d'une femme d'Argos; mais ce n'était pas sans combats que ce fils avait pu s'y maintenir. La guerre durait depuis long-temps entre les Mityléniens et les Athéniens; ceux-ci occupant Sigée et les autres Achilléum, d'où ils faisaient réciproquement des incursions sur leurs territoires. Les Mityléniens réclamaient Sigée comme leur appartenant; mais les Athéniens ne voulaient pas reconnaître cette propriété, et cherchaient à prouver, par divers arguments, que les Æoliens n'avaient pas, sur les terres d'Ilium, plus de droit qu'eux-mêmes ou que tout autre des peuples de la Grèce qui s'associèrent pour aider Ménélas à tirer vengeance du rapt d'Hélène.

XCV. Pendant que cette guerre se continuait avec des succès divers, le poëte Alcée se trouva dans un combat où les Mityléniens furent vaincus, et, obligé de fuir, laissa ses armes au pouvoir des Athéniens, qui les suspendirent dans le temple de Minerve à Sigée. Alcée fit connaître cet évènement aux Mityléniens par des vers adressés à Mélanippe son ami, où il raconte et déplore son malheur. Enfin, la paix se fit entre les Mityléniens

et les Athéniens, par l'entremise de Périandre, fils de Cypsélus, que les uns et les autres avaient choisi pour arbitre. Les conditions du traité furent que chacun resterait en possession du pays dont il était maître, et c'est ainsi que les Athéniens conservèrent Sigée.

XCVI. Hippias, de retour en Asie, après avoir quitté Lacédémone, ne négligea rien pour calomnier les Athéniens près d'Artapherne, et mit tout en jeu pour faire tomber Athènes sous la domination de Darius, dans l'espoir d'y rétablir, sous le nom des Perses, son autorité personnelle. Les Athéniens, informés des intrigues d'Hippias, s'empressèrent d'envoyer des députés à Sardes pour dissuader les Perses d'ajouter foi aux discours des bannis d'Athènes; mais Artapherne leur répondit que, si les Athéniens voulaient conserver leur existence, il fallait qu'ils laissassent rentrer Hippias. Dès que les Athéniens connurent cette réponse, décidés à ne pas le recevoir, ils jugèrent qu'ils n'avaient d'autre parti à prendre que de déclarer ouvertement la guerre aux Perses.

XCVII. C'est au moment où ils prenaient cette résolution, et lorsqu'ils étaient déja si mal avec les Perses, qu'Aristagoras, le Milésien, chassé de Sparte par Cléomène, vint à Athènes, alors une des villes les plus puissantes. Admis dans l'assemblée du peuple, il répéta ce qu'il avait dit à Lacédémone sur les richesses de tout genre que possédait l'Asie, sur les avantages d'une guerre

avec les Perses, qui ne connaissent ni la pique ni le bouclier, et qu'on pouvait vaincre avec la plus grande facilité. De plus, les Milésiens étaient une colonie d'Athènes, et rien n'était plus naturel, ajoutait-il, que les Athéniens, parvenus à tant de grandeur, veillassent au salut de leur colonie. Enfin, il n'y eut aucun genre de promesses qu'Aristagoras n'employât, et il vint à bout de persuader les Athéniens. Ce succès pourrait prouver que la multitude est plus aisée à séduire qu'un seul individu, puisque Aristagoras, qui n'avait pas pu parvenir à surprendre Cléomène seul, réussit à séduire trente mille Athéniens. Une fois entraînés, les Athéniens décrétèrent que vingt vaisseaux seraient envoyés au secours des Ioniens, et nommèrent, pour commander cette flotte, Mélanthius, un de leurs citoyens les plus distingués. Ces vingt vaisseaux furent le principe de tous les malheurs des Grecs et des Barbares (38).

XCVIII. Aristagoras, parti d'Athènes avant la flotte, revint à Milet, et prit une résolution qui n'avait aucun but d'utilité réelle pour les Ioniens; aussi ce ne fut point dans cette vue qu'elle fut adoptée, mais uniquement pour susciter des contrariétés à Darius. Il détacha un émissaire en Phrygie, près de ces Pæoniens que Mégabaze avait fait esclaves, sur les bords du Strymon, et qui habitaient un territoire de la Phrygie où ils s'étaient bâti un village. « Pæoniens, leur dit cet « émissaire, Aristagoras, tyran de Milet, m'envoie

« vers vous pour vous indiquer une voie de salut « si vous voulez suivre ses avis. En ce moment « toute l'Ionie a secoué le joug du roi, et il ne « tient plus qu'à vous de retourner en sûreté « dans votre patrie. Il suffit que vous trouviez « par vous-mêmes le moyen de vous rendre jus- « qu'à la mer; ce sera à nous à prendre soin du « reste. » Les Pæoniens accueillirent avec joie cette proposition; et, emmenant avec eux leurs femmes et leurs enfants, s'empressèrent de se rendre au bord de la mer: quelques-uns cependant, effrayés d'une telle résolution, restèrent sur les lieux. Lorsque les Pæoniens eurent atteint la mer, ils s'embarquèrent et passèrent dans l'île de Chio. Ils y arrivaient au moment où un nombreux détachement de cavalerie envoyé à leur poursuite se montra sur le rivage, mais, comme ce détachement trouva les Pæoniens déja hors du continent, il ne put que leur adresser, dans l'île de Chio, l'ordre de revenir. Les Pæoniens n'ayant pas voulu obéir, les habitants de Chio les transportèrent dans l'île de Lesbos, d'où les Lesbiens les débarquèrent à Dorisque. De là ils retournèrent par terre en Pæonie.

XCIX. Les Athéniens parurent bientôt avec leurs vingt vaisseaux auxquels s'étaient réunies cinq trirèmes des Érétriens, qui prirent part à cette guerre, non pas à la sollicitation des Athéniens, mais par attachement pour les Milésiens, et pour reconnaître les services qu'ils en avaien

reçus. En effet, les Milésiens avaient autrefois donné des secours aux Érétriens dans la guerre qu'ils eurent avec les Chalcidiens, et dans le temps où les Samiens se joignaient à ces mêmes Chalcidiens contre les Érétriens et les Milésiens. Lorsque les forces navales d'Athènes et d'Érétrie furent arrivées, et que l'on eut réuni les troupes des autres peuples alliés, Aristagoras entreprit sur-le-champ l'expédition qu'il méditait contre Sardes; mais il ne se mit pas en campagne de sa personne, il resta à Milet, et nomma deux commandants choisis parmi les Milésiens, l'un, son propre frère Charopinus, et l'autre, Hermophante, l'un des simples citoyens de la ville.

C. La flotte Ionienne mit à la voile; parvenue à la hauteur d'Éphèse, les vaisseaux restèrent dans la rade de Coresse (39). Cependant l'armée, très-nombreuse, s'avançait par terre, sous la direction de guides Éphésiens, en remontant le Caystre; et, après avoir franchi le mont Tmolus, tomba sur Sardes, dont elle s'empara, aucun ennemi n'ayant tenté de s'opposer à sa marche. Elle se rendit donc aisément maîtresse de la ville et de tout ce qui s'y trouvait, à l'exception cependant de la citadelle qu'Artapherne lui-même occupait avec des forces assez considérables.

CI. La ville, quoique prise, ne resta pas au pouvoir du vainqueur; l'évènement que je vais rapporter s'y opposa. La plupart des maisons de Sardes étaient construites en roseaux; et le petit nombre de

celles qui étaient bâties en briques, avait des toits également de roseaux. Le feu fut mis par un soldat à l'une de ces habitations, et gagna si promptement de maison en maison, que l'incendie dévora la ville entière. Au milieu des ravages du feu, les Lydiens, et ce qui se trouvait encore de Perses dans l'intérieur, enfermés de tous côtés par le feu qui avait atteint les extrémités de la ville, et ne trouvant aucune issue pour en sortir, refluèrent en grand nombre dans la place publique, sur les rives du Pactole (cette rivière descend du mont Tmolus, d'où elle charrie des paillettes d'or, traverse le forum de Sardes, et va se jeter dans l'Hermus, qui a son embouchure dans la mer). Les Lydiens et les Perses réunis dans le forum, et refoulés sur les bords de la rivière, furent, malgré eux, obligés de se défendre; et les Ioniens voyant d'un côté cette résistance inattendue, et de l'autre le nombre des ennemis qui accouraient s'augmenter sans cesse, cédèrent à la crainte, et se retirèrent sur le mont Tmolus. Ils en partirent dans la nuit pour regagner leurs vaisseaux.

CII. C'est ainsi que Sardes devint la proie des flammes. Entre autres monuments qu'elle renfermait, le temple de Cybèle, déesse indigène de la Lydie, fut consumé; et ce fut sous le prétexte de venger cet attentat que les Perses incendièrent par la suite les temples de la Grèce. Cependant toutes les forces des Perses qui se trouvaient en-deçà du fleuve Halys, s'étaient réunies et accou-

rurent au secours des Lydiens; mais, comme les Ioniens avaient déja quitté Sardes, elles se mirent sur leurs traces, et les atteignirent près d'Éphèse, où elles les trouvèrent rangés en bataille. Le combat s'engagea. Les Ioniens furent vaincus, et les Perses leur tuèrent beaucoup de monde. Parmi les morts, on compte divers personnages célèbres, entre autres Evalcis, général des Érétriens, qui avait remporté plusieurs couronnes dans les jeux de la Grèce, et dont Simonide de Céos a célébré les louanges. Ceux qui échappèrent de la mêlée se dispersèrent dans les villes.

CIII. Telle fut l'issue de la bataille. A la suite de ce revers, les Athéniens abandonnèrent tout-à-fait les Ioniens, malgré les sollicitations d'Aristagoras, qui leur envoya inutilement plusieurs messages, et se refusèrent à lui porter aucun secours. Les Ioniens, privés de leurs alliés, ne s'en préparèrent pas moins à continuer la guerre, seul parti qu'ils eussent à prendre après ce qu'ils avaient fait contre Darius. Leur flotte entra donc dans l'Hellespont, et alla s'emparer de Byzance, ainsi que de toutes les autres villes de la côte. Après cette expédition, les Ioniens sortirent de l'Hellespont pour venir décider la majeure partie des villes de la Carie à se réunir à eux. La ville de Caune même qui d'abord, en apprenant l'incendie de Sardes, avait refusé leur alliance, finit par y entrer (40).

CIV. A l'exception des habitants d'Amathonte,

les Cypriens se rangèrent aussi dans ce parti de leur propre mouvement. Ils s'étaient même antérieurement déclarés contre les Mèdes, comme je vais le rapporter. Onésilus, frère puîné de Gorgus, roi des Salaminiens (41), était fils de Chersis, petit-fils de Siromus, et arrière-petit-fils d'Évelthon. Il avait souvent engagé Gorgus à secouer le joug du roi des Perses, et devint plus pressant que jamais lorsqu'il fut informé de la révolte de l'Ionie. N'ayant pu cependant le déterminer, il saisit le moment où Gorgus était sorti de la ville, et, avec l'aide de sa faction, en fit fermer les portes. Gorgus expulsé, s'enfuit chez les Mèdes; et Onésilus resté maître de l'autorité dans Salamine, engagea les habitants de Cypre à se déclarer avec lui contre les Perses. Il réussit pour tous, à l'exception de ceux d'Amathonte, qui ne voulurent point y consentir. Sur leur refus, il mit le siége devant leur ville.

CV. Pendant qu'Onésilus était occupé de ce siége, Darius apprit à-la-fois que la ville de Sardes avait été prise et incendiée par les Athéniens réunis aux Ioniens, et que l'auteur du complot, celui qui avait tout tramé, était Aristagoras de Milet. A cette nouvelle, on dit que le roi se mit fort peu en peine des Ioniens, sachant bien d'avance qu'ils ne se seraient pas impunément révoltés, mais demanda avec empressement ce qu'étaient les Athéniens. Lorsqu'on eut satisfait à sa demande, Darius saisit son arc, plaça sur la

corde une flèche, et la lança avec force vers le ciel en s'écriant, tandis qu'elle volait dans les airs : « O Jupiter, fais que je puisse me venger « des Athéniens. » Il ordonna en même qu'à chacun de ses repas un de ses domestiques lui répétât trois fois ces mots : « Seigneur, souvenez-vous des « Athéniens. »

CVI. Après avoir donné cet ordre, il fit venir Hystiée, que depuis long-temps il tenait près de sa personne, et lui parla ainsi : « Hystiée, je suis « informé que celui à qui vous avez laissé en « votre absence le gouvernement de Milet, vient « d'y susciter de grands mouvements. Je sais qu'il « a appelé contre moi des peuples d'un autre « continent, qu'il les a joints aux Ioniens (ceux-ci « ne tarderont pas à porter la peine de ce qu'ils « ont fait), qu'il a persuadé aux uns et aux autres « de le suivre, et qu'il est parvenu à m'enlever « Sardes. Maintenant, dites-moi, que vous semble « d'une si belle conduite? Comment tout ceci « s'est-il passé sans que l'on vous ait consulté? « Est-ce à vous que je dois en imputer la faute? » « Ah! seigneur, répondit Hystiée, quelles paroles « sont sorties de votre bouche? moi, j'aurais par « mes avis autorisé des résolutions qui devaient « vous causer quelque chagrin? Quel pourrait « être mon but? Que me manque-t-il, à moi qui « dispose de tout ce dont vous disposez, que « vous avez daigné admettre à tous vos conseils? « Si celui à qui j'ai confié l'autorité a fait ce que

« vous me dites, croyez qu'il n'a consulté que « lui pour le faire, bien que je ne puisse m'ex- « pliquer quel motif a pu le pousser à de si « étranges nouveautés. Si pourtant les choses sont « telles; si l'on vous a dit la vérité, considérez, « seigneur, ce que vous avez fait en m'obligeant « à quitter les bords de la mer. Vous le voyez, « les Ioniens semblent n'avoir attendu, pour en- « treprendre ce qui était depuis long-temps l'objet « de leurs desirs, que le moment où ils n'ont « plus été sous mes yeux. Tant que j'ai été pré- « sent en Ionie, aucune ville a-t-elle fait un mou- « vement? Laissez-moi donc y retourner aujour- « d'hui; j'y rétablirai par-tout votre autorité, et « je vous livrerai prisonnier le gouverneur de « Milet, qui a ourdi toute la trame. Si vous adoptez « ce parti, j'en jure par les dieux des rois de « Perse, je ne quitterai pas la tunique qui me « couvrira quand j'entrerai en Ionie avant de vous « avoir soumis la Sardaigne même, la plus grande « des îles connues (42). »

CVII. Hystiée cachait sous ses mots sa véritable pensée. Néanmoins, il persuada aisément Darius, qui le laissa partir, en lui ordonnant de revenir près de sa personne à Suze, dès qu'il aurait achevé ce qu'il promettait de faire.

CVIII. Dans le même temps que Darius apprenait la prise de Sardes, et qu'après avoir lancé une flèche vers le ciel, il avait avec Hystiée l'entretien que je viens de rapporter; enfin pendant

qu'Hystiée, congédié par Darius, se rendait sur les bords de la mer, voici ce qui se passait dans l'île de Cypre. Onésilus de Salamine, occupé du siége d'Amathonte, reçut la nouvelle qu'une armée très-nombreuse, commandée par Artybius, d'une famille distinguée en Perse, était destinée à agir contre l'île; et sur cet avis, il envoya des hérauts pour réclamer les secours des Ioniens. Ils ne se firent pas attendre : après une très-courte délibération, les Ioniens mirent en mer une flotte considérable, et arrivèrent en Cypre. Cependant les Perses, qui étaient venus par mer de la Cilicie, débarquèrent, et se rendirent par terre à Salamine, laissant les Phéniciens doubler, avec les vaisseaux, le cap que l'on nomme les Cléides de Cypre (*).

CIX. Les choses en étaient là, lorsque les tyrans des diverses cités de l'île de Cypre, réunis, appelèrent à une conférence les chefs de l'armée ionienne, et leur parlèrent ainsi. « Généraux des « troupes ioniennes, les Cypriens vous laissent « libres de choisir ce que vous préférerez, ou de « combattre les Phéniciens, ou de combattre les « Perses. Si vous êtes d'avis de vous mesurer avec « les Perses, il n'y a pas un moment à perdre « pour quitter vos vaisseaux et vous ranger en « bataille; nous vous remplacerons sur la flotte, « et nous irons à la rencontre des Phéniciens. Si,

(*) Les clés de Cypre.

« au contraire, vous voulez vous mesurer avec « ces derniers, nous combattrons les Perses; mais « quel que soit le parti que vous preniez, dé- « ployez tout ce que vous avez de moyens, et « faites que l'Ionie et l'île de Cypre vous doivent « leur liberté. » Les Ioniens répondirent : « Le « conseil général de l'Ionie nous a envoyés pour « défendre la mer et non pour remettre nos « vaisseaux aux Cypriens, et aller combattre « sur terre les Perses. Nous tâcherons, au sur- « plus, de nous conduire vaillamment dans le « poste que nous prenons. C'est à vous, de votre « côté, à vous rappeler les maux que vous avez « soufferts comme esclaves des Mèdes. Ce sou- « venir doit faire de vous des soldats intrépides. » Telle fut la réponse des Ioniens.

CX. Peu de temps après, les Perses ayant paru dans les plaines de Salamine, les rois de Cypre disposèrent leurs troupes de manière à tenir tête à celles qu'ils avaient à combattre, en opposant aux Perses l'élite des Salaminiens et des Soliens. Onésilus choisit sa place en face d'Artybius, général de l'armée ennemie.

CXI. Artybius montait un cheval qui avait été dressé à se tenir droit sur ses jambes de derrière, en présence d'un soldat armé. Onésilus, instruit de cette particularité, en parla à un de ses écuyers, Carien de naissance, homme très-expert dans l'art de la guerre, et d'une grande force d'ame. « Je « sais, lui dit-il, que le cheval d'Artybius est

« accoutumé à se tenir droit sur ses jambes de « derrière, et à attaquer de la bouche et des pieds « de devant, l'homme sur lequel on le porte. « D'après cela, consulte-toi promptement, et dis- « moi à qui du cheval ou d'Artybius lui-même tu « préfères d'adresser tes coups. » L'écuyer répondit : « Seigneur, je suis prêt à frapper l'un et « l'autre, ou l'un des deux seulement, à votre « volonté, et enfin à faire tout ce que vous or- « donnerez. Je vous dirai cependant ce que je « crois le plus convenable à vos intérêts. Comme « roi et général, je pense qu'il est dans l'ordre « que vous ayez à faire à un autre roi et à un « général : d'abord, parce que si vous faites tom- « ber sous vos coups un homme aussi distingué, « une grande gloire vous en restera ; et ensuite « parce que s'il doit l'emporter sur vous, ce qu'aux « dieux ne plaise, périr sous le fer d'un semblable « adversaire est un malheur moins grand de « moitié. Quant à nous, qui sommes de simples « serviteurs, il nous convient de nous mesurer « avec d'autres du même rang que nous, et avec « un cheval même quand il est nécessaire. J'atta- « querai donc celui d'Artybius, et je vous prie « de ne point redouter les talents singuliers de cet « animal : je vous réponds qu'il ne se lèvera plus « sur ses jambes contre qui que ce soit. »

CXII. Immédiatement après cette conversation, le combat s'engagea et sur terre et sur mer. Les Ioniens eurent dans cette journée une supério-

rité marquée, et battirent les Phéniciens. Parmi les vainqueurs, les Samiens obtinrent la palme du combat naval. Sur terre, les deux armées se chargèrent mutuellement et se mêlèrent : quant aux deux généraux, voici ce qui se passa entre eux. Lorsqu'Artybius, monté sur son cheval, se porta à la rencontre d'Onésilus, celui-ci, comme il en était convenu avec son écuyer, frappa le général des Perses; mais tandis que le cheval se dressant lançait ses pieds sur le bouclier d'Onésilus, le Carien saisit cet instant et coupe avec une faux, dont il était armé, les jarrets de l'animal qui tombe et entraîne dans sa chûte Artybius.

CXIII. Toutes les troupes Cypriennes combattaient vaillamment, lorsque Stésenor, tyran de Curium, trahit son parti, et passa du côté de l'ennemi avec les forces assez considérables qu'il avait sous ses ordres (Les Curiens sont, à ce que l'on dit, une colonie argienne). Cette défection fut imitée par ceux qui montaient les chars de guerre des Salaminiens; ils suivirent l'exemple des Curiens, et cette double trahison donna aux Perses l'avantage sur les Cypriens : leur armée fut mise en fuite et perdit beaucoup de monde. Dans le nombre des morts, se trouvèrent Onésilus lui-même, fils de Chersis, qui avait fomenté la rebellion des Cypriens, et Aristocyprus, fils de Philocyprus, roi des Soliens. Ce Philocyprus est celui que Solon l'Athénien, lorsqu'il visita l'île de Cypre, célébra dans les vers qu'il composa en

son honneur, et mit au-dessus de tous les autres tyrans (43).

CXIV. Les habitants d'Amathonte, qui avaient été assiégés par Onésilus, ayant trouvé son corps parmi les morts, lui coupèrent la tête, qu'ils emportèrent, et la suspendirent au-dessus d'une des portes de la ville. Avec le temps, cette tête étant devenue creuse, un essaim d'abeilles s'y retira et y déposa des gâteaux de miel. Les habitants consultèrent sur ce prodige l'oracle, qui leur répondit : « Qu'ils eussent à donner la sépulture à « cette tête ; que de plus ils devaient sacrifier « tous les ans à Onésilus, lui rendre les hon- « neurs héroïques, et qu'en faisant ainsi, ils s'en « trouveraient bien. » Ils obéirent à l'oracle, et exécutent encore de mon temps ce qu'il leur a prescrit.

CXV. Les Ioniens, qui avaient combattu sur mer, près de Cypre, apprenant que les affaires d'Onésilus étaient perdues, et que toutes les villes de l'île se trouvaient assiégées par les Perses, à l'exception de celle de Salamine, dont les habitants avaient ouvert les portes à leur ancien roi Gorgus, mirent à la voile sur-le-champ et revinrent en Ionie. De toutes les villes de Cypre, celle qui soutint le plus long siége, fut la ville de Sole, que les Perses ne prirent qu'au bout de cinq mois, et après avoir été obligés de miner toute la muraille d'enceinte.

CXVI. Ainsi les Cypriens, qui avaient joui

pendant un an de la liberté, tombèrent de nouveau dans l'esclavage. En ce même temps Daurisès, gendre de Darius, Hyméès, Otane, et plusieurs autres généraux perses, qui avaient également épousé des filles de Darius (44), après avoir poursuivi l'armée ionienne, à son retour de Sardes, l'avoir battue, comme on l'a vu, et forcé ses débris à se sauver sur la flotte, s'étaient partagé les troupes, et désolaient chacun de leur côté les villes de l'Ionie.

CXVII. Par suite de ces dispositions, Daurisès s'étant porté sur les villes de l'Hellespont, se rendit maître de Dardanus, d'Abydos, de Percote, de Lampsaque, et de Pæsos. Chacune de ces villes fut prise en un jour. Il marchait de Pæsos sur Paxium, lorsqu'il apprit en route que les Cariens, d'accord avec les Ioniens, s'étaient déclarés en état de rébellion contre les Perses. A cette nouvelle, il rebroussa chemin, et s'éloignant de l'Hellespont, conduisit son armée en Carie.

CXVIII. La marche de Daurisès fut connue des Cariens, avant qu'il parût sur leur territoire, et ils eurent le temps de rassembler leurs forces aux Colonnes Blanches. Le lieu connu sous ce nom est situé sur le Marsyas, rivière qui, après avoir arrosé le territoire d'Idrias, va se jeter dans le Mæandre. Lorsque les Cariens y furent réunis, il s'ouvrit, sur le parti à prendre, divers avis, parmi lesquels le meilleur, à mon jugement, fut celui que donna Pixodarus, fils de Mausole, de

la ville de Cindys, et qui avait épousé la fille de Syennésis, roi des Ciliciens. Il proposa de faire passer le Mæandre à toute l'armée, et de donner bataille ayant à dos le fleuve, afin que les Cariens, privés de tout moyen de fuir, et contraints de tenir ferme, se montrassent dans le combat encore supérieurs à ce qu'ils sont naturellement. Cet avis ne l'emporta pas, et les Cariens crurent qu'il valait mieux que les Perses eussent plutôt qu'eux le fleuve à dos. Il leur paraissait, disaient-ils, évident que si les Perses étaient vaincus et obligés de fuir, il ne pouvait en échapper aucun: tous étaient jetés dans le fleuve.

CXIX. Peu de temps après cette détermination, les Perses parurent, passèrent le Mæandre, et en vinrent aux mains avec les Cariens, sur les bords du Marsyas. Le combat fut sanglant et dura longtemps. Enfin, le nombre l'emporta, et les Cariens furent vaincus. Les Perses perdirent environ deux mille hommes, mais du côté des Cariens le nombre des morts s'éleva à dix mille. Ceux d'entre eux qui échappèrent furent poussés à Labranda, dans un vaste bois de platanes, consacré à Jupiter Stratius (*) (Les Cariens sont le seul peuple qui lui rende un culte sous ce nom). Les débris de leur armée s'étant donc rassemblés dans cette enceinte, on délibéra sur le parti à prendre pour le salut commun, et sur ce qui était préférable, ou

(*) Jupiter militaire, présidant aux campements.

de se rendre volontairement aux Perses, ou d'abandonner tout-à-fait l'Asie.

CXX. Pendant qu'ils délibéraient, les Milésiens avec d'autres troupes alliées arrivèrent à leur secours; la présence de ces forces décida les Cariens à rompre la délibération, et ils se préparèrent à attaquer de nouveau l'ennemi. Un second combat eut donc lieu, mais il leur fut plus funeste que le premier : presque tous restèrent sur le champ de bataille, et les Milésiens particulièrement furent les plus maltraités.

CXXI. Par la suite, les Cariens réparèrent, dans une nouvelle action, ces échecs, et guérirent, en quelque sorte, la blessure qu'ils avaient reçue. Instruits que les Perses marchaient pour s'emparer de leur ville, ils leur tendirent une embuscade sur le chemin qui mène à Pédase. Les Perses y tombèrent pendant la nuit, et leur armée y fut détruite. Leurs généraux Daurisès, Amorgès, et Sisimacès, périrent dans cette rencontre, ainsi que Myrsus, fils de Gygès, qui se trouvait avec eux. Héraclide, fils d'Inabolis de Mylasse, avait dressé cette embuscade où les Perses furent complètement battus.

CXXII. Hyméès, un des généraux qui avait contribué à la poursuite et à la défaite de l'armée ionienne après qu'elle eut surpris Sardes, se porta de son côté sur la Propontide, où il occupa la ville de Cios, dans la Mysie; mais lorsqu'il sut que Daurisès avait quitté l'Hellespont

pour aller faire la guerre aux Cariens, il abandonna la Propontide, et condnisit ses troupes sur l'Hellespont même. Là, il soumit tout ce qu'il y avait d'Æoliens occupant le territoire d'Ilium, et les Gergithes, reste des anciens Teucriens. Au milieu de cette expédition, Hyméès mourut de maladie dans la Troade.

CXXIII. Telle fut la fin d'Hyméès. A cette époque Artapherne, gouverneur de Sardes, et Otane, le troisième des généraux perses, marchaient pour porter la guerre en Ionie, ainsi que dans la partie de l'Æolie qui lui est limitrophe, et s'emparaient dans la première de Clazomène, et dans la seconde de Cyme.

CXXIV. Tandis qu'un si grand nombre de villes tombaient ainsi successivement au pouvoir des Perses, Aristagoras de Milet, celui qui avait mis l'Ionie en feu, homme, à ce qu'il paraît, d'un courage peu ferme, après avoir amené les affaires dans cet état de confusion, jugeant alors qu'il lui était impossible de résister à la puissance de Darius, ne songea plus qu'à fuir. Il rassembla donc ceux de son parti, et leur exposa dans une conférence : « Qu'il leur serait infiniment avan-
« tageux d'avoir une retraite assurée, dans le cas
« où ils seraient chassés de Milet ; qu'il fallait
« par conséquent savoir d'eux quel asyle ils pré-
« féreraient en quittant cette ville, ou de la Sar-
« daigne où ils pourraient aller fonder une colo-
« nie, ou de Myrcine des Édoniens, établissement

« que Darius venait de donner à Hystiée, qui « avait commencé à le fortifier. » Il voulait avoir leur opinion sur ce point.

CXXV. Hécatée l'historien, fils d'Hégésandre, déclara qu'il n'était d'avis ni de l'un ni de l'autre de ces deux établissements, qu'il pensait que l'on devait s'occuper de bâtir une forteresse dans l'île de Léros, où ils pourraient, si ils étaient contraints de quitter Milet, rester en sûreté jusqu'à ce que l'occasion se présentât d'en partir, et de revenir en force dans leur patrie. Telle fut l'opinion d'Hécatée.

CXXVI. Mais Aristagoras qui inclinait particulièrement pour se retirer à Myrcine, prit son parti. Il remit le gouvernement de la ville à Pythagore, un des citoyens les plus distingués, et, après avoir emmené avec lui tous ceux qui voulurent le suivre, fit voile pour la Thrace, où il vint occuper la contrée qu'il s'était proposé d'habiter. Par la suite il sortit de cet établissement pour une expédition militaire, et périt, ainsi que toute sa troupe, dans un combat contre des Thraces, qu'il tenait assiégés, et à qui il avait refusé une capitulation pour rendre la ville.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

NOTES

DU LIVRE CINQUIÈME.

1. (I). *Entonnèrent le pæan.* — Le pæan était un chant de victoire qui portait ce nom, parce qu'il commençait par ces mots: *Io pæan.* C'est de la ressemblance des mots *pæan* et *pæon* que les Pæoniens conclurent que leurs ennemis les provoquaient par leur nom, comme l'oracle l'avait annoncé.

2. (III). *Au-dessus des Crestoniens.* — Il y avait en Thrace, suivant Étienne de Bysance, une ville de Creston, que ce géographe croit être la même que celle de Crestone, dont parle Hérodote (*a*).

3. (IV). *Et le félicitent d'être enfin heureux puisqu'il est délivré des maux de la vie.* — Cette pensée se retrouve dans quatre vers du Cresphonte d'Euripide. Cicéron les a traduits en vers latins (*b*). On trouve aussi dans la Collection des Dissertations sur Épictète, par Arrien, une allusion à cette coutume des Trauses (*c*).

4. (VI). *Ils estiment comme une preuve de noblesse d'avoir la peau chargée de piqûres, dont ils rendent l'empreinte ineffaçable.* — On pratiquait cette sorte de tatouage sur le corps des enfants nobles (*d*), des femmes de condition libre; et

---

(*a*) Stephan. Bysant. De urbibus in voce *Creston.*

(*b*) Tuscul., liv. I, §. 48.

(*c*) Arrian. Dissertat. in Epictet., l. IV, ch. 5. Vide notam Uptoni, t. II, page 250.

(*d*) Artemidore. Oneirocritica I. 9.

celles qui avaient un plus grand nombre de ces empreintes étaient les plus considérées (*a*). Phanoclès, dans un poëme dont Stobée nous a conservé quelques vers, donne cependant à cet usage une origine peu honorable. Il prétend que les Thraces imprimèrent d'abord ces piqûres sur le corps de leurs femmes en punition du meurtre d'Orphée, qu'elles avaient impitoyablement massacré. Mais il n'est pas impossible que malgré cette origine, de telles marques soient, par la suite, devenues un titre de noblesse, en constatant l'antiquité des races. Ce n'est pas le seul exemple que puisse offrir en ce genre l'histoire des contradictions de l'esprit humain. On sait qu'une preuve irréfragable de noblesse était dans certains pays, et le serait probablement encore aujourd'hui, de démontrer, au défaut de chartes ou de parchemins, qu'un membre de sa famille, au lieu d'être pendu, a eu la tête tranchée pour quelque crime. Telle fille ne serait peut-être point entrée dans un chapitre noble de France, si cette heureuse circonstance n'était venue au secours de son arbre généalogique maltraité par le temps.

5. (IX). *Le corps couvert d'une sorte de poils épais, crépus, et qui ont jusqu'à cinq ou six doigts de long.* — Cette description s'applique parfaitement à ces chevaux couverts d'un poil long, frisé, et comme laineux, que nous avons vus dans les armées russes, et qui sont originaires à-peu-près des mêmes contrées dont parle ici Hérodote.

6. (IX). *Il faut aussi observer que le nom de syginnes n'est point étranger, et que chez les Liguriens ce mot signifie marchands, et chez les Cypriens des piques.* — MM. Larcher et Jacobi ont supprimé entièrement cette phrase; et il faut avouer qu'elle ne paraît pas avoir une relation bien intime avec ce qui précède. Cependant elle ne me semble pas inutile, elle jette une sorte d'incertitude raisonnable sur l'origine prétendue de ce peuple, en faisant remarquer que son nom de

(*a*) Dion Chrysostome. Orat. XIV, p 233, édit. Morelli. Paris 1604.

Syginnes n'est point étranger aux langues de la Grèce et de l'Italie, et qu'ainsi il est assez absurde d'aller chercher fort loin, et chez les Mèdes, sa filiation. C'est là probablement ce qu'Hérodote avait en vue, et ce qui doit décider à conserver la phrase. D'ailleurs, de telles digressions, et souvent aussi brusquement amenées, sont fréquentes chez notre historien; il aime à s'y livrer, et il a eu soin d'en prévenir. Si l'on en supprime une sous prétexte qu'on la suppose interpolée, je ne vois pas de raison pour ne pas les supprimer toutes : l'on y perdrait cependant beaucoup.

7. (XX). *Qu'un Grec actuellement simple gouverneur de la Macédoine.* — Ce titre de Grec que prend ici le fils d'Amyntas pouvait choquer la fierté des Grecs devant lesquels Hérodote lisait son ouvrage, et c'est par ce motif qu'il s'empresse un peu plus bas de démontrer qu'Alexandre avait droit de le prendre, et qu'on ne pouvait reprocher à l'historien de le lui conserver.

Rien n'est plus caractéristique des mœurs et des préjugés d'une nation que ces traits épars qu'il faut saisir avec soin, parce qu'ils instruisent mieux qu'une longue série de faits historiques sur des batailles gagnées ou perdues, dont les détails composent ordinairement l'histoire de toutes les sociétés humaines.

Sans doute, la vanité des Grecs était grande; mais combien elle était fondée! Et, si un tel défaut peut avoir une excuse, quelle nation a plus mérité qu'on le lui pardonnât? Jamais aucun peuple n'eut autant de droits à ce genre d'orgueil national, inspiré aux Grecs par le sentiment d'une supériorité acquise si rapidement et conservée si long-temps, même après que leur existence politique eut cessé, et que leur liberté fut perdue.

8. (XXV). *Juges royaux.* — Hérodote a expliqué leurs fonctions, liv. III, ch. 31 (*a*). On a dû remarquer comment

(*a*) Tome I, page 469.

ils se tirèrent en courtisans habiles d'un pas difficile, et surent concilier l'envie de plaire à Cambyse avec une apparence de sincérité. On voit, par la triste fin de celui dont il est ici question, qu'ils ne furent pas toujours aussi adroits.

9. (XXIX). *Toutes les fois qu'ils trouvaient dans la partie supérieure, moins négligée que la plaine, quelque champ bien cultivé.* — J'ai ajouté ces mots, *moins négligée que la plaine,* pour faire mieux entendre le sens du texte. Il me semble évident qu'Hérodote a voulu parler de la partie élevée du territoire des Milésiens, où les mœurs et l'habitude du travail s'étaient peut-être mieux conservées, puisqu'il dit plus bas que les commissaires pariens *descendirent* pour rentrer dans la ville. Je ne crois donc pas qu'on puisse donner à ces mots, ανεστηκυίῃ τῇ χώρῃ, le sens de *pays dévasté*, que leur donne M. Larcher, ni celui de *terres en friche*, comme a traduit M. Jacobi. D'ailleurs, les vices que les commissaires pariens avaient à corriger étaient plutôt, à ce qu'il paraît, dans l'administration des affaires publiques que dans un défaut absolu de culture. J'ai donc conservé le sens direct de l'expression employée dans le texte, que M. Schweighæuser a entendu comme moi; et, d'ailleurs, si je me suis trompé, l'erreur est peu importante.

Quant à la conséquence que les Pariens tiraient de la bonne culture des terres, en faveur des propriétaires qu'ils jugeaient, sur ce fait, plus propres que tout autre à l'administration des affaires publiques, c'était une opinion admise dans l'antiquité, mais que l'expérience en général, et sur-tout celle des temps modernes, n'a pas justifiée (*a*). Il existe sur ce sujet une jolie épigramme de Lucien, citée par Stobée (*b*). On la trouve aussi dans les Œuvres de Lucien (*c*).

(*a*) Voyez Montaigne, livre II, ch. 2.

(*b*) Stobée. Sermo 73, édit. Wechelian.

(*c*) Tome X, p. 73, édit. Bipont.

10. (XXXIII). *Aux Caucases.* — C'était probablement le nom de quelques îlots qui formaient une rade. Ce nom s'est perdu et ne se retrouve dans aucun géographe ancien. Aristide le rhéteur parle seulement d'une île Caucase (*a*).

11. (XLIV). *Il avait été obligé de s'enfuir et de se réfugier à Crotone.* — J'entends ici que Télys, mécontent de ce que le devin n'obtenait pas des auspices favorables, l'avait menacé, et que Callias avait pris le parti de s'enfuir. Cette version me paraît plus naturelle, et ne fait aucune violence au texte. Du reste, ce Télys était un assez méchant homme, si l'on en croit Diodore de Sicile (*b*), et il n'y a rien d'étonnant qu'il fût à-la-fois assez superstitieux pour s'alarmer d'un augure défavorable, et assez inconséquent pour en punir le devin qui le lui annonçait.

12. (XLIX). *Un tableau en airain sur lequel étaient entaillés le contour entier de la terre, celui de la mer, et le cours de tous les fleuves.* — On a cru trouver dans ce tableau l'origine des cartes géographiques. En ne considérant, en effet, les cartes géographiques que sous l'acception la plus simple, c'est-à-dire, comme la représentation, sur un plan, des rapports de situation plus ou moins exactement déterminés entre divers lieux de la surface de la terre, il est évident que le tableau d'Aristagoras était une carte géographique. De tout temps il a existé des dessins de cette nature, grossièrement faits; et l'on en a trouvé chez les peuples les plus sauvages, exécutés sur des pierres, sur des écorces, sur des peaux, ou tracés dans le sable sous les yeux des navigateurs européens.

Mais on ne peut voir dans ce tableau ce qu'Hérodote semble vouloir indiquer une sorte de mappemonde, une représentation des contours de la terre connue des anciens, et dont la position aurait été déterminée par des lignes telles que les parallèles et

---

(*a*) Aristide, édit. Jebb., t. I, p. 546.

(*b*) Diodore de Sicile, l. XII, §. 9, t. I, p. 483, édit. de Wesseling

les méridiens. Les connaissances que ce genre de construction de cartes exigeait, manquaient alors, et l'on ne peut, par conséquent, reporter à une époque aussi reculée une science et un art beaucoup plus récents. Les cartes construites par des procédés géométriques ne remontent pas au-delà de Ptolomée qui, le premier, a fait usage des parallèles et des méridiens, et commencé à se rapprocher de la vérité, en faisant converger ces derniers.

Ainsi, quoique l'on attribue à Anaximandre, disciple de Thalès le Milésien, d'avoir osé le premier décrire sur un tableau toute la terre habitable; quoiqu'Hécatée de Milet ait perfectionné cette tentative de manière à produire dans son temps une grande admiration (*a*), il est certain que ces premiers essais, quelque honorables qu'ils fussent pour leurs auteurs, ne constituaient pas ce que nous entendons par une mappemonde. Il y a tout lieu de croire, seulement, que la table de cuivre qu'Aristagoras avait apportée n'était qu'une copie de ce tableau d'Anaximandre ou de celui d'Hécatée, l'un et l'autre contemporains d'Aristagoras.

13. (LII). *On trouve deux autres portes et une double garde.* — Je n'ai pas cru devoir m'éloigner du texte, quoique le mot portes, *pylæ*, soit employé quelquefois pour signifier un défilé, et non pas des portes prises dans le sens rigoureux. D'ailleurs, il est très-possible qu'il existât réellement des portes à un passage étroit de la frontière, comme on en remarque encore de nos jours sur quelques communications dans les montagnes. Enfin, il m'a semblé qu'un mot employé plusieurs fois dans le même chapitre, et sur le même sujet, ne devait pas y prendre deux significations différentes.

14. (LIII). *Jusqu'au memnonium royal.* — On nommait ainsi le palais ou la partie de la ville de Suze qu'habitait le

(*a*) Agathemerus de Geographia, lib. I, cap. 1. Geographia antiqua. Leyde, Luchtmans 1700, in-4°, p. 172.

grand roi, et, par extension, la ville même, comme on le voit plus bas dans le chapitre 54.

On supposait que Suze avait été bâtie par Tithon, père de Memnon, ou, suivant Étienne de Bysance, par Memnon lui-même (*a*).

Il est assez remarquable que par la suite il y eut en Égypte des palais qui portaient également le nom de memnonium. Strabon en indique un à Abydos d'Égypte, dont il vante la magnificence, et un autre à Thèbes (*b*); mais ces monuments ou n'existaient pas du temps d'Hérodote, ou n'étaient pas encore connus sous ce nom. Serait-ce seulement après la conquête des Perses et sous leur domination, que ces noms de palais memnoniens, d'ouvrages memnoniens, se seraient introduits en Égypte pour flatter les rois de Perse, et leur rappeler le souvenir de leur pays? Une observation vient à l'appui de ce sentiment : l'on ne trouve quelque mention de la fameuse statue de Memnon et des sons qu'elle rendait, que depuis cette conquête, et même seulement lorsque l'Égypte fut devenue le partage d'un des successeurs d'Alexandre. Cependant si le colosse que l'on suppose être cette statue, et que l'on voit encore dans les ruines de Thèbes, eût existé sous ce nom du temps d'Hérodote, comment n'en fait-il point mention? Il n'ignorait pas qu'on voyait dans divers pays des statues de Memnon, puisqu'il dit livre II, chapitre 106, que l'on prenait, mais à tort, des statues de Sésostris élevées dans la Syrie pour celles de Memnon. Il me semble donc qu'il y a tout lieu de croire que lorsqu'Hérodote visita l'Égypte, le nom de ce Memnon y était encore inconnu, ou du moins n'était affecté à aucun monument, et que ce n'est que bien après qu'il s'y est introduit. La fable du colosse sonore serait alors tout-à-fait étrangère à l'histoire de l'Égypte proprement dite, et

(*a*) Stephanus Bysant. in voce *Susa*.

(*b*) Strabon, liv. XVII, p. 813 et 816.

seulement une fable grecque, puisqu'aucun historien antérieur aux Ptolomées n'en a parlé.

Du reste, les stations placées entre Sardes et Suze sont, à ce qu'il paraît, l'origine des caravanserails établis dans l'orient sur les routes, et dont la construction est due, soit au gouvernement qui en fait les frais, soit à de pieuses fondations des particuliers riches.

15. (LIII). *On trouve de Sardes jusqu'au memnonium royal, treize mille cinq cents stades ou quatre cent cinquante parasanges.* — Hérodote se sert ici évidemment du stade persan beaucoup plus long que celui dont il fait ordinairement usage. Le stade persan, suivant M. Jomard, contenait 147,78 mètres, par conséquent le parasange en valait 4433,40 (*a*), et la distance totale de Sardes à Suze se trouve ainsi de 1995000 mètres, ou mille fois milles toises et un peu plus. On employait quatre-vingt dix jours à faire cette route, à raison de onze milles toises et quelque chose par jour. Cette journée comprend, en effet, une distance convenable pour une marche dans un pays difficile, et sur une route coupée de montagnes, de défilés et de rivières considérables. Il n'est donc pas étonnant qu'elle diffère de celle qui résulte des dimensions attribuées à la Scythie dans le livre précédent. Mais j'ai fait observer que cette dernière était sans doute calculée pour des hommes allant en chariot ou à cheval, dans un pays de plaine, et qu'alors elle pouvait être estimée de vingt à vingt-deux mille toises sans choquer la vraisemblance (*b*).

16. (LVII). *Et vinrent se réfugier à Athènes.* — On peut voir dans Meursius (Lectiones Atticæ, l. V, ch. 31), plusieurs détails curieux sur l'étymologie du nom de ces Géphyréens, qui sont illustres pour avoir donné le jour aux libérateurs d'Athènes, Harmodius et Aristogiton.

(*a*) Système métrique des Égyptiens, tableau n° X, à la fin de l'ouvrage.

(*b*) Voyez plus haut la note 37 du livre IV, p. 170.

Suivant quelques critiques, il paraît que ce nom venait d'un pont (γέφυρα) que les Mystes étaient obligés de passer dans les mystères d'Éleusis.

Voir aussi Suidas in voce γεφυρίς, où il donne une origine différente au nom de Géphyréens; selon lui, géphyris signifie *advena*, *étranger*.

17. (LVIII). *Ils en modifièrent le trait pour les approprier à la langue grecque à mesure des changements qu'elle éprouvait.* — Le texte dit *le rythme*, expression qu'il nous est fort difficile d'entendre et de traduire. J'ai suivi le sens le plus naturel en me servant du mot *trait*, parce qu'il me semble qu'il ne peut être question que de la forme des lettres, de la manière de les tracer, et non de leur valeur ou de leur son, puisque les Grecs, en adoptant les lettres des Phéniciens, n'adoptèrent pas leur langue (*a*). Il y a même tout lieu de croire que dans les modifications que les Grecs firent subir aux caractères qu'ils empruntaient des Phéniciens, était compris le sens dans lequel on les traçait, qu'ils avaient changé pour conserver l'usage d'écrire de gauche à droite, qui leur venait probablement des anciens habitants de la Grèce, des Pélasges (*b*).

Il ne faut donc pas conclure du texte d'Hérodote que les Phéniciens apportèrent aux Grecs *les lettres* qu'ils ne connaissaient pas, mais seulement que les Grecs reçurent des Phéniciens *des lettres*, *des caractères*, *une forme d'écriture*, auparavant inconnus dans la Grèce; Hérodote, s'il avait eu la première idée, n'aurait pas manqué, pour l'exprimer, d'employer l'article, et aurait dit καὶ τὰ γράμματα, et non pas simplement καὶ γράμματα. L'impossibilité de rendre cette différence dans le latin qui n'a point d'article, fait que les versions écrites dans cette langue confondent les deux idées quoiqu'elles

(*a*) Voyez la note 22 sur le ch. 57 du liv. I, t. I, p. 184.
(*b*) *Id.*, *id.*

soient très-différentes; mais le français permet de les distinguer.

Cette distinction est même d'autant plus fondée, qu'il paraît certain, d'après Diodore de Sicile, que les Pélasges avaient des lettres, et que les anciens habitants de la Grèce, soit sous ce nom de Pélasges, soit sous celui d'Hellènes, en faisaient usage avant l'arrivée de la colonie phénicienne, conduite par Cadmus (*a*). Les Grecs du continent auront seulement admis les lettres phéniciennes comme plus commodes que celles dont ils se servaient, et suivi probablement en cela l'exemple des Ioniens et des autres Grecs d'Asie, voisins des Phéniciens.

18. (LVIII). *Diphthères.* — Peaux d'animaux, *membranæ*, parchemin, par opposition au papyrus, à l'écorce, au *liber* des plantes.

19. (LXI). *Laodamas, le monarque.* — Il me semble qu'il y a une différence entre l'expression employée ici et celle de *tyran*, et que M. Larcher n'aurait pas dû les confondre. Le tyran était celui qui s'emparait de l'autorité absolue, dans une cité qui jouissait, avant cette usurpation, de l'isonomie ou de l'isocratie. Le monarque était celui qui était placé à la tête de l'état comme roi, mais en vertu de la forme du gouvernement adopté par la cité, ou par succession, mais non par l'usurpation. Le tyran pouvait gouverner moins despotiquement que le monarque, mais il était toujours tyran. Le monarque pouvait, par la constitution de l'état ou par abus de la puissance qui lui était confiée, devenir despote, mais il n'était jamais tyran. Il fallait, je crois, maintenir cette nuance dans la traduction. Comme les usurpateurs du pouvoir dans les cités ne rougissaient nullement du nom de tyran, qui n'est devenu injurieux que par la suite, on ne peut supposer que ce fût par délicatesse ou par scrupule que Laodamas prit sur le trépied qu'il consacrait le nom de monarque au lieu de celui de tyran.

(*a*) Diodore de Sicile, liv. III, §. 66, et liv. V, §. 74.

On verra plus bas (ch. 92, §. 2 du même livre) que la Pythie appelle les Bacchiades, monarques et non tyrans, parce qu'ils gouvernaient Corinthe en vertu d'une constitution qui avait placé exclusivement l'autorité souveraine dans cette famille. Ils n'étaient donc pas tyrans puisqu'ils n'avaient pas usurpé le pouvoir. Cypsélus, qui leur succéda en violant l'ordre établi, fut tyran.

20. (LXI). *Des fêtes consacrées à Cérès Achéenne et qui leur sont propres.* — On donne diverses étymologies de ce surnom de Cérès. Le scholiaste d'Aristophane (*a*), le fait venir de l'écho, du retentissement des tympanons, et des cymbales en usage dans les fêtes de Cérès. Hésychius le tire du mot ἄχος, *douleur*, du chagrin que causait à la déesse la perte de sa fille Proserpine (*b*). Voyez aussi Meursius lect. atticæ, liv. V, ch. 31.

21. (LXII). *En pierre porine.* — Ou pierre pore : elle était semblable à celle de Paros pour la blancheur et la dureté, mais moins pesante. C'est tout ce que Pline dit de cette pierre, qui aurait eu, d'après cela, beaucoup de ressemblance avec le marbre de Paros (*c*). Il paraît cependant qu'elle était moins précieuse et moins chère, puisque l'on regarda comme une magnificence et une libéralité des Alcmæonides d'avoir exécuté en pierre ou marbre de Paros quelques parties du temple de Delphes, qu'ils ne s'étaient chargés de construire qu'en pierre porine.

Voyez au surplus, sur cette pierre, la note de M. Guettard, jointe à la traduction française de Pline, par M. Poinsinet de Sivry, tome XI, page 578. Cette note contient une dissertation sur la nature de la pierre pore qui, suivant l'auteur, serait assez semblable au tuffau, pierre tendre, qui se coupe

---

(*a*) In Acharnensibus ad vers. 709.

(*b*) Hesychius, in voce achaiâ.

(*c*) Pline, Hist. Nat, l. XXXVI, ch. 17.

facilement, mais qui se durcit à l'air, et devient susceptible d'une sorte de poli.

22. (LXIII). *Conium.* — Il y avait, suivant Pline (*a*), une ville de ce nom en Phrygie. Il n'était pas impossible que le Cinéas, dont il est ici question, y fût né, ou que du moins sa famille en fût originaire.

23. (LXVI). *Sacrifiaient à Jupiter Carien.* — Jupiter Carien était le patron des esclaves, qui lui offraient des sacrifices; aussi a-t-on vu dans cette observation un trait de satire contre Isagoras et sa famille, dont Hérodote semble ici rabaisser l'origine en lui donnant pour patron la même divinité que les esclaves honoraient. Plutarque n'a pas manqué de relever ce trait, et de le présenter comme une preuve de la malignité qu'Hérodote a mise dans ses écrits (*b*).

Il y a, je crois, beaucoup d'affectation dans ce reproche comme dans tous ceux que Plutarque adresse à notre historien, le plus souvent avec une insigne mauvaise foi. On a vu plus haut (liv. I, ch. 171), Hérodote parler très-honorablement du temple de Jupiter Carien, et citer comme un privilége des Mysiens, des Lydiens et des Cariens de le posséder en commun.

24. (LXVI). *Ajax qu'il admit comme voisin et allié d'Athènes.* — Ajax, fils de Télamon, donna effectivement son nom à la tribu Æantide.

Voici les noms des dix tribus d'Athènes, telles qu'elles furent désignées par Clisthène : Eréchthéïde, Ægéïde, Pandionide, Léontide, Acamantide, Œnéïde, Cécropide, Hyppothoontide, Æantide, Antiochide (*c*).

Ces noms étaient pris de ceux de dix héros grecs qui étaient par cette raison appelés les éponymes des tribus d'Athènes.

(*a*) Pline, liv. XXXVI, ch. 22, lect. 40.

(*b*) Plutarque de Hérodoteâ malignitate, t. X, edit. Reiskii, p. 415.

(*c*) Corsini. Fasti attici, t. I, dissert. IV, p. 154 et seq.

L'Etymologicon magnum les donne ainsi qu'il suit : Érechthée, Ægée, Pandion, Léon, Acamas, OEneus, Cécrops, Hippothoon, Ajax, Antiochus.

25. (LXVII). *Qu'il n'était qu'un homme bon à lapider.* — Je suis ici le sens donné par Suidas au mot λευστῆρ, *digne d'être lapidé, bon à être lapidé* (*a*). Je sais qu'avec une légère altération dans ce mot on l'a généralement rendu par celui de *brigand*, de *voleur*, mais j'ai peine à croire que la réponse de la Pythie puisse s'entendre en ce sens. Clisthène de Sicyone n'était pas un brigand : il était devenu tyran de son pays; mais ce n'est pas en cette qualité que la réponse de la Pythie est un reproche. Adraste, que Clisthène poursuivait, était un héros consacré, dont le culte avait été reconnu : en le privant de ses honneurs et des fêtes instituées pour lui, Clisthène faisait une action sacrilége; il violait des lois saintes, et ce crime était aux yeux de la Pythie punissable du dernier supplice, de la lapidation enfin, supplice des sacriléges.

26. (LXVII). *Ils avaient même institué des chœurs tragiques pour perpétuer le souvenir de ses malheurs.* — Ce passage est remarquable en ce qu'il semble faire remonter l'invention de la tragédie avant l'époque où vivait Thespis. Ceux qui ont voulu réserver aux Athéniens la gloire de l'invention, ont cru, et M. Larcher est de ce nombre, qu'Hérodote n'avait fait ici que donner, par anticipation, aux chants en l'honneur de Bacchus le nom de chœurs tragiques, quoiqu'ils ne l'eussent point alors (*b*).

D'autres ont vu dans ces premiers essais, si l'on peut s'exprimer ainsi, le véritable germe de la tragédie, que Thespis n'aurait fait que recueillir et développer (*c*). Cependant, en admettant cette opinion, ils ont reconnu que ces

---

(*a*) Suidas in voce λευστῆρ.

(*b*) Traduction d'Hérodote, t. IV, p. 303.

(*c*) Bentley opuscul. philologica, p. 310, edit. Lipsiæ.

chœurs tragiques des Sicyoniens ne consistaient qu'en vers improvisés, et non pas en compositions dramatiques, conçues et écrites à l'avance (*a*).

Quelle que soit celle de ces deux opinions que l'on adopte, il en est de la tragédie comme de toutes les découvertes humaines, dont il est fort difficile de fixer d'une manière précise le commencement, parce que ce commencement n'est jamais une chose absolue. Les premiers germes d'une invention n'ont souvent qu'un rapport très-éloigné avec l'invention en elle-même. Comment, en effet, aurait-on pu prévoir que les chœurs des fêtes de Bacchus, soit que les Sicyoniens, soit que les Athéniens leur aient les premiers donné le nom de tragiques; comment, dis-je, aurait-on pu prévoir que ces chœurs qui ne consistaient qu'en couplets improvisés répondus alternativement par divers groupes de chanteurs, dussent donner naissance à une des plus merveilleuses inventions et au plus noble délassement de l'esprit humain? Il est pourtant incontestable que cela fut ainsi: les poëtes eurent bientôt épuisé les louanges grossières du dieu qui préside aux vendanges; obligés de chercher hors de ce cercle étroit le sujet de leurs compositions pour mériter de nouveaux applaudissements, ils mirent en scène d'autres dieux, d'autres héros, enfin l'histoire de leur pays, et ce fut la tragédie. Aussi peu-à-peu le nom même de Bacchus disparut des chœurs et des compositions tragiques, et ce changement fut l'origine du proverbe : *Rien pour Bacchus*, qui se disait chez les Grecs de ceux qui parlaient de toute autre chose que de l'argument de leur discours. Il fut, pour la première fois, appliqué à Épigène de Sicyone, qui avait fait une tragédie de Bacchus, ou, pour mieux dire, un chœur tragique en l'honneur de ce dieu, où il n'en disait pas un mot (*b*).

27. (LXVIII). *Les autres* (tribus) *eurent le nom d'Hyates*,

---

(*a*) Freder. Crenzer commentationes Herodoteæ, p. 221, in notis.

(*b*) Suidas in voce, *nihil ad Bacchum*, t. II, p. 303, ed. Kusteri.

de Chœréates, d'Onates. — Ces trois noms dérivent de mots grecs, dont les deux premiers signifient un pourceau, et le troisième un âne. Le nom d'*Archélaens* que Clisthène conserve à sa tribu, vient d'un mot qui signifie *puissance*, *autorité*, et pourrait être rendu en français par *tribu princière.*

28. (LXIX). *Le peuple qu'on avait jusque-là toujours repoussé des affaires.* — Il me semble que c'est le seul sens raisonnable que l'on puisse donner à l'expression employée dans l'original. Hérodote a voulu dire, du moins je le pense ainsi, que jusques-là on avait toujours maltraité le peuple, qu'on l'avait compté pour rien, et que Clisthène fut le premier qui songea à le ménager, à le gagner, et réussit ensuite dans ses projets par la faveur populaire. Entendre les mots du texte, comme l'a fait M. Larcher, de la privation des droits du peuple par la tyrannie, c'est leur donner une trop grande extension; les faire rapporter à Clisthène, comme l'a fait M. Schweighæuser, et lire, *le peuple, auparavant mal disposé pour Clisthène*, etc., c'est, je crois, introduire dans le récit d'Hérodote une circonstance nouvelle, dont il ne fait aucune mention. On ne voit, en effet, dans tout ce qu'il dit sur Clisthène, rien qui annonce que celui-ci eût d'abord été mal avec le peuple et obligé de regagner sa faveur. Mais prendre ce passage comme une réflexion de l'écrivain, qui fait voir que Clisthène, plus habile que les autres, commença à compter pour quelque chose le peuple que l'on avait avant lui heurté sans ménagement, est un sens naturel et simple. M. Jacobi a aussi entendu le texte de cette manière.

29. (LXIX). *Il constitua dix phylarques au lieu de quatre*, etc. — Phylarques, chefs ou commandants des tribus.

30. (LXXI). *Les prytanes des Naucrares.* — C'étaient des magistrats qui avaient l'administration de la marine des Athéniens (*a*).

(*a*) Voyez Harpocration Lexicon, in voce Ναυκραριχὰ, et Hesychius in voce Ναύκλαροι.

Dans le récit de l'affaire de Cylon, que donne Thucydide, ce ne sont pas les prytanes des Naucrares qui s'engagent avec les réfugiés, mais les neuf archontes qui avaient la garde de la citadelle.

31. (LXXI). *Ces évènements se passèrent avant le temps de Pisistrate.* — On peut les lire plus en détail dans Thucydide, liv. I, ch. 126. Suivant ce dernier historien, Cylon et son frère s'étaient échappés, et leurs complices seuls avaient été mis à mort. Du reste, les faits sont semblables.

32. (LXXXII). *Damiès et Auxésiès.* — Ou Damia et Auxésia. Les mêmes divinités que Cérès et Proserpine, dont le culte mystérieux s'était étendu dans toute la Grèce, particulièrement depuis l'arrivée des colonies égyptiennes. On retrouve même dans les injures que les femmes se disaient aux fêtes de Damiès et d'Auxésiès, une particularité du culte égyptien dans les panégyries de Bubaste (*a*).

33. (XCII). *Les monarques.* — Les Bacchiades sont appelés ici monarques, parce qu'ils étaient la seule famille dont les chefs du gouvernement étaient tirés, quoique la forme de ce gouvernement fût cependant à ce qu'il paraît une sorte d'oligarchie (*b*).

BIBLIOTHÈQUE DE LYON *1893*

34. (XCII). *Et châtiera Corinthe.* — M. Larcher a traduit *gouvernera Corinthe;* M. Jacobi, *possédera Corinthe.* Le sens que j'ai suivi, et que M. Schweighæuser adopte également, semble le plus naturel. Les Corinthiens seront châtiés en passant de la monarchie, ou, pour mieux dire, de l'oligarchie sous la tyrannie.

35. (XCII). *L'aigle est fécondée parmi les pierres.* — Cette continuelle allusion du mot pierre, *petra*, pris au simple et

---

(*a*) Voyez liv. II, ch. 60, t. I, p. 270.

(*b*) Voyez la note sur le chap. 61 de ce livre.

au figuré, vient de ce que la femme d'Étion accoucha dans un bourg nommé *Pétra*, la pierre.

On voit que le jeu de mots sur la même expression qui se trouve dans l'Évangile (*a*), est beaucoup plus ancien que ce livre, et que le goût pour les allusions de ce genre, si fréquemment employées dans les réponses des oracles, dans les écrits des prophètes, remonte à la plus haute antiquité.

Du reste, l'allusion sur le nom de l'apôtre Pierre, appartient à la langue araméenne. Pierre était appelé dans cette langue Céphas (*b*), mot qui a la même signification que *petra* (*c*), en grec et en latin; elle se retrouve donc dans la version syriaque, mais elle a disparu dans l'arabe.

Pour achever tout ce qui, dans le chapitre d'Hérodote qui nous occupe, a rapport aux jeux de mots (et ils y sont nombreux), je ferai remarquer que le mot aigle qui commence la réponse de la Pythie est encore une allusion au nom d'Éetion, qui vient d'ἀετὸς *aigle;* et qu'enfin celui de sa femme *Labda* en est aussi une prise de la forme du lambda grec Λ. Labda était boîteuse, et avait probablement les jambes à-peu-près disposées comme les deux traits du lambda.

36. (XCII). *Mais non pas les fils de ses fils.* — L'oracle n'est pas exact, parce qu'il paraît qu'un certain Psammitichus, petit-fils de Cypsélus, régna après la mort de Périandre; mais le règne très-court de ce Psammitichus, dont la filiation n'est pas même bien établie, ne me paraît pas un motif assez puissant pour altérer le texte (*d*).

M. Coray, voulant sauver l'honneur de l'oracle grec, propose une légère correction qui ferait lire, *et encore les enfants de ses enfants.* Cette correction ingénieuse, appuyée par l'autorité d'un savant aussi éclairé que M. Coray, juge si excellent

---

(*a*) Math., ch. XVI, verset 18.

(*b*) Joann., ch. I, verset 42.

(*c*) Thesaurus linguæ sanctæ, in-folio, p. 465.

(*d*) Voyez Boubier, Dissertations sur Hérodote, ch. XV, p. 169.

dans la matière, a engagé M. Larcher à réformer sa traduction. Je n'aurais pas hésité à suivre son exemple, si la correction même ne m'eût pas paru amener une nouvelle difficulté; *et encore les enfants de ses enfants* ne peut se dire d'un seul des petits-fils de Cypsélus, qui régna à peine trois ans. Ainsi c'est tomber d'une contradiction dans une autre; et dans la nécessité de choisir, j'ai laissé subsister la plus vieille erreur comme la plus respectable.

Du reste, le lecteur peut se déterminer pour l'une ou l'autre leçon, rien n'est moins important.

M. Schweighæuser a conservé l'ancienne leçon, et M. Jacobi l'a également maintenue dans sa traduction allemande.

37. (XCIII). *Les oracles qui se trouvaient actuellement dans les mains des Lacédémoniens.* — J'ai ajouté ces derniers mots pour l'intelligence du texte. Il est ici question des oracles qui avaient appartenu aux Pisistratides, et dont les Lacédémoniens s'étaient emparés pendant qu'ils occupèrent la citadelle d'Athènes. Il en a été parlé plus haut chap. 90.

38. (XCVII). *Ces vingt vaisseaux furent le principe de tous les malheurs des Grecs et des Barbares.* — Rien n'est plus vrai et ne pouvait être exprimé plus simplement ni plus noblement. Hérodote est loin de faire un tort aux Athéniens, déja révoltés des prétentions des Perses, d'avoir cédé aux instances d'Aristagoras, d'avoir été généreux et sensibles aux maux des Grecs d'Asie; mais en homme supérieur, l'historien saisit et fait remarquer habilement l'influence que les résolutions précipitées, lors même qu'elles sont dictées par de nobles sentiments, ont sur la destinée des hommes et des nations.

La critique de Plutarque sur ce passage d'Hérodote est tout-à-fait sans fondement (*a*).

39. (C). *La rade de Coresse.* — Coressus, nom d'une

(*a*) Plutarch. de Herodoteâ malignitate, tom. IX, édit. Reiskii, p. 417.

montagne assez élevée, distante d'Éphèse de quarante stades environ. Il y avait au pied de cette montagne un bourg du même nom et une rade (*a*).

40. (CIII). *Qui d'abord en apprenant l'incendie de Sardes avait refusé leur alliance, finit même par y entrer.* — M. Larcher a traduit, *y entra aussitôt après l'incendie de Sardes.* Il me semble qu'il a suivi une ponctuation vicieuse, ainsi que M. Jacobi, qui a donné le même sens à ce passage. Ce n'était ni l'incendie de Sardes, ni les revers des Grecs, à la suite de cet évènement, qui pouvaient déterminer les habitants de Caune à entrer dans la ligue ionienne. Il est beaucoup plus naturel de supposer que dans les premiers moments de ces désastres, la ville de Caune s'y était refusée, et qu'elle n'a enfin cédé que dans la certitude de ne pouvoir échapper, même par la neutralité, aux dangers qui menaçaient alors tous les Grecs de l'Asie mineure.

M. Schweighæuser, en rétablissant la ponctuation, a fixé le sens que j'ai suivi et que je crois le plus raisonnable.

41. (CIV). *Roi des Salaminiens.* — Salamis, Salamine, était le nom d'une des villes de l'île de Cypre. Ces villes étaient, à ce qu'il paraît, presque toutes sous le commandement ou l'autorité d'un chef, qui portait le nom de roi, *Basileus.*

42. (CVI). *La Sardaigne même, la plus grande île connue.* — On a trouvé étrange qu'Hystiée parlât ici de la Sardaigne. Rollin a particulièrement fait cette observation : « La Sardaigne était, dit-il, un pays trop éloigné de l'Ionie (*b*); » mais M. Larcher a parfaitement justifié notre historien, dont le texte d'ailleurs ne peut être soupçonné d'altération en cet endroit La Sardaigne, la plus grande des îles, était parfaitement con

(*a*) Wesseling, ad Diodorum, l. XIV. 99.

(*b*) Histoire ancienne, tom. III, pag. 129, sa note, édition in-12. Paris 1735.

nue des Ioniens ; Bias leur avait même proposé d'aller s'y établir lorsque la liberté de l'Ionie fut menacée par les Perses (*a*). Cette circonstance ne pouvait être ignorée de Darius, à qui sans doute on l'avait racontée : rien n'était donc plus naturel et plus propre à séduire le roi que cette sorte d'engagement que prenait Hystiée (*b*).

43. (CXIII). *Dans les vers qu'il* (Solon) *composa en son honneur, et le mit au-dessus de tous les tyrans.* — Ces vers existent, et ont été insérés par Brunk dans un de ses recueils de poésies grecques (*c*).

44. (CXVI). *Et plusieurs autres généraux perses, qui avaient également épousé des filles de Darius.* — J'avoue que ce nombre indéfini de généraux qui tous ont épousé des filles de Darius me paraît suspect ; et je crois que cette qualité de gendre du roi n'appartenait qu'aux généraux Daurisès, Hyméès et Otane, qui sont nommés. Une légère transposition dans le texte aurait amené ce sens plus naturel ; il suffisait de placer avant les mots καὶ ἄλλοι Πέρσαι στρατηγοὶ, ceux-ci, qui les suivent immédiatement, ἔχοντες καὶ ὗτοι Δαρείου θυγατέρας, et toute l'invraisemblance qui résulte de la leçon actuelle disparaissait. Mais comme il est assez indifférent d'adopter l'une ou l'autre de ces deux interprétations, je n'ai pas voulu supposer la transposition : je me contente de l'indiquer comme un changement facile à faire par ceux qui seraient choqués de cette foule de gendres de Darius.

(*a*) Livre I, chap. 165 et 166.

(*b*) M. Larcher, note 288, sur le livre V de sa traduction d'Hérodote, t. IV, p. 366 de la seconde édition.

(*c*) *Gnomici poetæ Græci.* Strasbourg, 1784, pag. 81.

OBSERVATIONS CHRONOLOGIQUES
SUR LE CINQUIÈME LIVRE.

Ce livre contient, les évènements militaires qui suivirent l'expédition de Darius en Scythie, la révolte de l'Ionie, les démarches faites pour engager les Grecs à la seconder, la prise et l'incendie de Sardes; enfin, les revers des Ioniens, et la mort d'Aristagoras, le principal auteur de la rebellion. Le récit de ces faits se suit sans interruption. Les seuls évènements racontés épisodiquement sont relatifs à l'histoire de Corinthe et à l'établissement de la tyrannie dans cette ville par Cypsélus et Périandre. Ces derniers faits remontent à une époque antérieure au temps qu'Hérodote comprend dans son cinquième livre.

Cypsélus et Périandre, tyrans de Corinthe, sont placés par les chronologistes entre les annés 630 et 563 avant l'ère vulgaire. Périandre a régné soixante et dix ans.

Le reste de la narration porte entièrement sur les faits contemporains de l'expédition de Darius en Scythie, ou qui lui sont postérieurs. Ils sont racontés, à peu de chose près, dans l'ordre successif des temps, et peuvent être rangés par date ainsi qu'il suit:

	Années avant l'ère vulgaire.
Harmodius et Aristogiton tuent Hipparque, fils de Pisistrate et tyran d'Athènes.....	514.
Hippias, frère d'Hipparque, lui succède immédiatement.....	514.
Le temple de Delphes est rétabli par les Alcmæonides.....	512.
Darius revient de l'expédition de Scythie, et laisse Mégabaze en Europe.....	511.

	Années avant l'ère vulgaire.
Hippias est chassé d'Athènes où la tyrannie est abolie	510.
Guerre des Crotoniates et des Sybarites	510.
Mégabaze soumet les peuples de l'Hellespont, les Thraces, les Pæoniens, pendant les années 510, 509 et 508, et va rejoindre Darius qui était resté à Sardes	508.
Darius retourne à Suze avec Hystiée, qu'il emmène à sa suite, et laisse le commandement de l'armée à Otane	508.
Otane soumet les îles grecques	507.
Cessation des hostilités jusques en	504.
Commencement des troubles de l'Ionie; abolition de la tyrannie dans les villes de cette contrée	504.
Hécatée de Milet, l'historien, florissait en ce temps.	504.
Aristagoras se rend à Sparte et à Athènes pour demander des secours. Les Lacédémoniens refusent; les Athéniens se déclarent en faveur des Ioniens, et mettent en mer vingt vaisseaux	503.
Prise et incendie de Sardes	503.
Revers des Ioniens à la suite de ces évènements	503 à 498.
Mort d'Aristagoras	498.

LIVRE SIXIÈME. — ÉRATO.

I. C'est ainsi que finit Aristagoras, qui avait suscité la révolte de l'Ionie. Cependant Hystiée, tyran de Milet, ayant obtenu de Darius la permission de quitter Suze, se rendait à Sardes; lorsqu'il y fut arrivé, Artapherne, gouverneur de la province, lui demanda s'il connaissait les causes de la révolte de l'Ionie : il répondit qu'il les ignorait entièrement, et ajouta, comme s'il eût été tout-à-fait étranger à ce qui s'était passé, qu'il avait été, plus que personne, surpris de l'évènement; mais Artapherne, instruit de la vérité, et qui démêlait les artifices d'Hystiée, reprit la parole, et lui dit : « Voulez-vous, Hystiée, « savoir comment les choses ont eu lieu, le voici : « vous avez cousu le soulier et Aristagoras l'a « chaussé (1). »

II. Artapherne ayant, par ces mots, laissé voir qu'il était au fait des causes de la rébellion, Hystiée, à qui un homme aussi pénétrant devenait redoutable, s'échappa dès la nuit suivante, et s'enfuit vers la mer. On vit alors clairement qu'il avait trompé Darius, et qu'il n'avait promis de lui soumettre la grande île de Sardaigne que pour ménager l'occasion de se mettre à la tête

des Ioniens, dans la guerre qu'ils faisaient contre Darius même. Hystiée s'étant hâté de passer dans l'île de Chio, y fut d'abord arrêté par les habitants, comme soupçonné de venir au nom du roi exciter des troubles parmi eux; mais dès qu'il se fut expliqué et fait connaître comme ennemi de Darius, on le relâcha immédiatement.

III. Les Ioniens voulurent alors connaître quelle raison il avait eue pour faire passer à Aristagoras l'avis de se révolter contre le roi, et attirer par-là de si grands malheurs sur l'Ionie; mais Hystiée déguisa les véritables causes de sa conduite, et supposa, pour motif, « que Darius ayant « formé le projet de donner aux Phéniciens « l'Ionie à habiter, et de transporter les Ioniens « en Phénicie; l'objet de l'avis envoyé à Arista- « goras, était de prévenir l'effet de ce dessein ». Jamais le roi n'avait conçu une telle pensée, mais cette réponse augmentait les craintes des Ioniens.

IV. A la suite de cette explication, Hystiée employa un certain Hermippus d'Atarnée, comme courrier, pour porter à Sardes des lettres écrites par lui à quelques Perses, déja admis à la confidence du rôle qu'il jouait dans la rébellion. Cet Hermippus, au lieu de rendre les lettres à ceux à qui elles étaient adressées, les remit toutes entre les mains d'Artapherne, qui, après les avoir lues, complètement éclairé sur tout ce qui se passait, ordonna à Hermippus de les donner à

ceux à qui elles étaient destinées, d'en prendre les réponses et de les lui apporter. Ceux des Perses dont la trahison était ainsi dévoilée, furent mis à mort par l'ordre d'Artapherne, et cet événement excita dans Sardes de grands troubles.

V. Les espérances qu'Hystiée avait fondées sur cette intrigue étant deçues, les habitants de Chio, à sa prière, le ramenèrent à Milet; mais les Milésiens, déja charmés d'être délivrés d'Aristagoras, n'étaient nullement disposés à recevoir chez eux un autre tyran, après avoir goûté de la liberté. Hystiée, obligé de recourir à la force, fut blessé à la cuisse dans une tentative de nuit qu'il fit pour pénétrer dans Milet, et contraint de se retirer. Repoussé de sa patrie, il retourna dans l'île de Chio; et, n'ayant pu déterminer les habitants à lui donner des vaisseaux, il passa à Mitylène, où il vint à bout de persuader aux Lesbiens de lui en confier. Ils mirent en mer huit trirèmes, avec lesquelles Hystiée se rendit à Byzance. Ces bâtiments s'y tinrent en embuscade, s'emparant de tous les navires qui sortaient du Pont-Euxin, à l'exception de ceux dont les équipages consentaient à se ranger du parti d'Hystiée.

VI. Tandis que les Mityléniens dévoués à Hystiée en agissaient ainsi, la ville de Milet était menacée par une expédition formidable de terre et de mer, qui se préparait contre elle. Les généraux perses avaient réuni toutes leurs troupes pour en former

une seule armée, qu'ils dirigeaient sur Milet, laissant de côté la conquête des autres villes comme peu importante. Les Phéniciens, habiles à la mer, et qui montraient beaucoup d'ardeur, montaient la flotte des Perses, sur laquelle servaient encore, comme auxiliaires, les Cypriens récemment soumis, ainsi que les Ciliciens et les Égyptiens.

VII. Ces forces marchaient contre Milet et contre l'Ionie. Informés de leurs mouvements, les Ioniens convoquèrent, dans le Panionium, une assemblée composée des députés des différentes villes. Cette assemblée, après s'être réunie dans le lieu indiqué, arrêta qu'on ne formerait point d'armée de terre pour s'opposer à la marche des Perses, et que les Milésiens seraient chargés seulement de défendre leurs murailles; mais qu'on mettrait en mer une flotte la plus nombreuse possible, en n'exceptant du service aucun vaisseau, et que cette flotte se réunirait, dans le plus court délai, à Ladé, pour défendre Milet par mer. Ladé est une petite île située en avant de la ville.

VIII. A la suite de ces dispositions, les Ioniens parurent en mer avec un très-grand nombre de vaisseaux, auxquels s'étaient joints ceux des Æoliens qui habitent Lesbos. Voici l'ordre de bataille qu'ils adoptèrent. A l'orient les Milésiens, qui avaient amené quatre-vingts vaisseaux; à leur suite venaient les Priméens avec douze vaisseaux,

et ceux de Myonte avec trois ; les Teïens suivaient avec dix-sept vaisseaux ; près des Teïens étaient ceux de Chio avec cent vaisseaux ; les Phocéens et les Érythréens prenaient rang près de ceux de Chio, les Érythréens avec huit vaisseaux, et les Phocéens avec trois ; les Lesbiens avec soixante et dix vaisseaux venaient après les Phocéens ; enfin les Samiens avec soixante vaisseaux fermaient la ligne à l'occident. Le nombre total de ces vaisseaux s'élevait à trois cent cinquante-trois trirèmes : telle était la flotte des Ioniens.

IX. Celle des Barbares comptait six cents vaisseaux. Lorsqu'elle fut arrivée en face de Milet, et que l'armée de terre parut, les généraux perses ayant reconnu le nombre des vaisseaux ioniens, commencèrent à craindre de n'être point assez forts pour les combattre avec avantage, et ne se croyant pas en mesure de se rendre maîtres de Milet, dès qu'ils n'avaient pas une supériorité certaine sur mer, ils ne voulaient point courir le risque du ressentiment de Darius, s'ils venaient à échouer. Ces réflexions les décidèrent à convoquer les divers tyrans de l'Ionie, qui, chassés de leurs états par Aristagoras, s'étaient réfugiés chez les Mèdes, et se trouvaient alors dans l'armée marchant sur Milet. Lorsqu'ils furent rassemblés, les généraux perses leur parlèrent en ces termes. « Ioniens, voici pour vous tous « une occasion de manifester votre attachement au « roi et à sa maison. Que chacun de vous essaie de « détacher ses concitoyens du reste de la ligue ;

« et offrez-leur les conditions suivantes. Annoncez « qu'aucun ne sera recherché ni maltraité par « suite de la rébellion ; assurez-les que ni leurs « temples ni leurs maisons ne seront livrés aux « flammes, et qu'ils n'auront point à supporter « un joug plus dur que celui qu'ils supportaient « avant la guerre. Mais s'ils refusent de se sé- « parer, s'ils veulent courir les hasards du com- « bat, dites-leur que vaincus ils seront tous es- « claves, leurs enfants mâles faits eunuques, et « leurs filles transportées à Bactre ; qu'enfin « nous donnerons leur territoire à habiter à « d'autres nations. »

X. Les anciens tyrans de l'Ionie envoyèrent de nuit des exprès pour faire part à leurs concitoyens de ce qu'ils venaient d'entendre; mais ceux des Ioniens à qui ces propositions parvinrent, se refusèrent obstinément à les écouter, et ne se chargèrent pas de la trahison, parce que chacun d'eux se crut le seul auquel les Perses avaient fait parler. Ces choses se passaient au moment où les Perses arrivaient sous les murs de Milet.

XI. De leur côté les Ioniens, rassemblés sous l'île de Ladé, tenaient diverses conférences, dans l'une desquelles Denys, général des Phocéens, prononça le discours suivant. « Citoyens de « l'Ionie, nos affaires sont suspendues sur le « tranchant du rasoir (2); serons-nous libres ou « serons-nous esclaves; et, qui pis est, traités « en esclaves fugitifs? Si vous abordez courageu-

« sement le danger, si la fatigue ne vous effraie « pas, vous aurez, je le sais, beaucoup de peines « pour le moment; mais aussi, en vous mettant « en état de battre l'ennemi, vous avez la certi- « tude d'être libres. Si, au contraire, vous vous « laissez aller à la mollesse, si vous n'observez ni « discipline, ni ordre, je ne vois pour vous aucun « moyen d'échapper à la vengeance que Darius « voudra tirer de votre révolte. Laissez-vous donc « persuader par mes avis; confiez-vous à moi, et « je vous garantis, si les dieux restent neutres, « que je saurai ou empêcher l'ennemi d'en venir « aux mains, ou, s'il combat, assurer son entière « défaite. »

XII. Les Ioniens cédèrent à ces raisons, et se rangèrent sous le commandement de Denys. Investi de l'autorité, le général phocéen occupait chaque jour la flotte à manœuvrer. Après avoir disposé les vaisseaux sur deux rangs, en ordre de bataille étroit, il exerçait les rameurs à les faire avancer et à virer de bord pour traverser alternativement les lignes, tandis que la troupe se tenait sur les ponts avec ses armes et prête à combattre. Ces manœuvres duraient une grande partie de la journée, et le reste du temps la flotte se tenait à l'ancre. Quoique de semblables exercices, renouvelés tous les jours, donnassent beaucoup de fatigue aux Ioniens (3), ils la supportèrent néanmoins pendant sept jours, et exécutèrent ce qui leur était commandé; mais au bout de ce

terme, peu accoutumés à de si rudes travaux, épuisés de lassitude, et dévorés par la chaleur du soleil, ils commencèrent à murmurer, et se disaient entre eux : « Quel Dieu avons-nous offensé « pour être condamnés à de telles fatigues? N'est-« ce point avoir perdu la raison que de s'être mis « entièrement à la disposition d'un Phocéen pré-« somptueux, qui ne nous a amené que trois « vaisseaux, et nous accable de peines et de tour-« ments insupportables. Déja plusieurs d'entre « nous sont tombés malades, et le même sort me-« nace tout ce que nous avons d'hommes ro-« bustes. Il n'est pas de maux qu'il ne soit plus « aisé de souffrir que ceux que nous supportons « aujourd'hui; la servitude même, dont on nous « effraie, quelle qu'elle soit, est préférable à « notre situation actuelle. Allons, ayons le cou-« rage de prendre notre parti, et cessons d'obéir. » Tels étaient leurs discours, et bientôt personne ne voulut plus exécuter les ordres de Denys. Enfin, l'armée navale se transformant peu-à-peu en une armée de terre descendit dans l'île, y dressa des tentes, à l'ombre desquelles elle se reposait, et refusa de remonter sur les vaisseaux et de continuer à s'exercer.

XIII. Les chefs samiens, témoins de cette étrange conduite, revinrent sur les propositions qui, au nom des Perses, leur avaient été faites par Æacès, fils de Syloson, pour les engager à se séparer des Ioniens; et réfléchissant aux suites

de l'indiscipline qui se manifestait dans l'armée, résolurent d'écouter ces mêmes propositions qu'ils avaient d'abord rejetées. D'ailleurs, ils voyaient clairement qu'il devenait impossible de l'emporter sur les forces supérieures que le roi de Perse déployait; et qu'en supposant même que l'on battît la flotte qui était actuellement en présence, Darius ne manquerait pas d'en envoyer une autre cinq fois plus forte, s'il était nécessaire. Les Samiens saisirent donc, comme un prétexte, l'éloignement que les Ioniens montraient pour se soumettre à la discipline, et en profitèrent afin de mettre en sûreté leurs temples et leurs propriétés particulières. Æacès, par qui les Samiens avaient reçu les propositions des Perses, était fils de Syloson, et petit-fils d'un autre Æacès. Il avait été tyran de Samos, et privé de l'autorité par Aristagoras de Milet, comme tous les autres tyrans de l'Ionie.

XIV. La flotte de Darius, que montaient les Phéniciens (4), se mit alors en mouvement, et les Ioniens, pour la recevoir, se rangèrent en bataille en ligne et sur un front étroit. Les deux flottes s'approchèrent et le combat s'engagea. Je ne puis pas indiquer positivement ceux des Ioniens qui, dans cette journée, firent courageusement leur devoir, et ceux qui se conduisirent mal; les uns et les autres s'accusent réciproquement. Quoi qu'il en soit, on dit que les Samiens, suivant ce qui avait été convenu avec Æacès, déployèrent

leurs voiles et quittèrent l'ordre de bataille pour se rendre à Samos, à l'exception de onze de leurs vaisseaux, dont les capitaines, malgré les ordres des généraux, restèrent à leur poste et prirent part à l'action. Par la suite le peuple de Samos honora la fidélité et le courage de ces capitaines, en faisant inscrire leurs noms, avec ceux de leur famille, sur une colonne qui subsiste encore dans le forum de la ville. Les Lesbiens voyant les Samiens, près desquels ils étaient rangés dans l'ordre de bataille, prendre la fuite, les suivirent, et la plus grande partie des Ioniens imita successivement cet exemple.

XV. Parmi ceux qui demeurèrent et prirent part au combat, les habitants de Chio furent les plus maltraités, après cependant s'être conduits avec la plus brillante valeur, et n'avoir cédé qu'à la force. Ils avaient, comme on l'a vu plus haut, cent vaisseaux, sur chacun desquels étaient quarante combattants choisis parmi les citoyens de Chio. Spectateurs de la trahison de la plus grande partie de leurs alliés, ils ne voulurent point se rendre coupables de la même lâcheté; et restés presque seuls, avec un petit nombre d'auxiliaires, ils combattirent en perçant à plusieurs reprises la ligne ennemie avec un tel succès qu'ils enlevèrent un grand nombre de vaisseaux. De leur côté ils en perdirent plusieurs, et ramenèrent le reste dans leur île.

XVI. Mais quelques-uns de leurs vaisseaux,

trop maltraités pour faire la même route, et qui se voyaient suivis de près par l'ennemi, se réfugièrent à Mycale. Là, ceux qui les montaient les abandonnèrent, et se déterminèrent à continuer leur route par terre. Ils atteignirent ainsi le territoire d'Éphèse, et parvinrent à un lieu où des femmes célébraient les thesmophories (5). A leur aspect, les Éphésiens, qui ne soupçonnaient rien de ce qui était arrivé, et qui virent des hommes armés se jeter sur leurs terres, les prenant pour des brigands qui venaient enlever leurs femmes, coururent aux armes et les massacrèrent tous. Tel fut le triste destin de ces malheureux insulaires.

XVII. Lorsqu'il vit les affaires des Ioniens complètement ruinées, Denys le Phocéen, après s'être emparé de trois vaisseaux ennemis, fit voile, non pas pour Phocée, prévoyant bien que cette ville serait réduite en esclavage comme le reste de l'Ionie, mais en se dirigeant vers la Phénicie. Il trouva sur cette côte un grand nombre de vaisseaux marchands qu'il coula à fond; et, s'étant ainsi procuré beaucoup d'argent, il se rendit en Sicile, où il continua le métier de pirate, donnant la chasse aux vaisseaux carthaginois ou tyrrhéniens, et ne ménageant que ceux des Grecs.

XVIII. Les Perses, après la défaite des Ioniens dans le combat naval, firent par terre et par mer le siége de Milet. Ils minèrent les murailles, et employèrent contre elles des machines de guerre

de toute espèce ; enfin, ils s'en emparèrent ainsi que de la citadelle, dans la sixième année de la défection d'Aristagoras. Tous les habitants furent faits esclaves, et ce malheur accomplit l'oracle qui avait été rendu contre Milet, dans une circonstance que je vais indiquer.

XIX. Les Argiens étant venus consulter l'oracle de Delphes sur la conservation de leur ville, reçurent de la Pythie une réponse qui ne leur était pas exclusivement propre; une partie s'appliquait bien à eux, mais le reste, comme une sorte d'appendice, concernait entièrement les Milésiens. Pour ce qui, dans cette réponse, regarde les Argiens, j'en parlerai quand la suite de la narration m'y conduira; mais ce que l'oracle prononça sur Milet, quoiqu'il n'y eût eu aucun Milésien de présent, le voici.

« Pour toi, ô ville de Milet, artisan de tant de « maux, tes richesses serviront de récompense à « bien des gens, et fourniront aux frais de leurs « festins ; tes femmes laveront les pieds d'un « grand nombre d'hommes aux longs cheveux; « et mon temple de Didyme sera confié à d'autres « soins. »

Cet oracle se vérifia : les Milésiens tombèrent sous les coups des Perses, qui portent une longue chevelure ; leurs femmes et leurs enfants furent menés en captivité, et le temple de Didyme, ses bâtiments sacrés, ainsi que l'oracle qu'il renfermait, furent pillés et consumés par les flammes.

J'ai déja parlé plusieurs fois des richesses que renfermait ce temple.

XX. Les captifs faits à Milet furent conduits à Suze. Darius, sans leur faire aucun autre mal, les envoya habiter, sur les bords de la mer Érythrée, la ville d'Ampé, près de laquelle le Tigre, qui la traverse, a son embouchure dans cette mer. Quant au territoire de Milet, les Perses se réservèrent pour eux toute la plaine qui est dans le voisinage de la ville, et donnèrent la partie montueuse aux Cariens de Pédase.

XXI. Tandis que les Milésiens étaient frappés par tant de revers, les Sybarites, réfugiés à Laos et à Scidros, n'y prenaient pas autant d'intérêt que les Milésiens leur en avaient autrefois témoigné. (A la nouvelle de la prise de Sybaris par les Crotoniates, tous les Milésiens, sans distinction d'âge, s'étaient rasé la tête et avaient pris le deuil, tant les liens d'hospitalité qui unissaient ces deux villes étaient resserrés); mais les Athéniens ne montrèrent point la même indifférence. Lorsque le sort de Milet leur fut connu, ils manifestèrent leur douleur de diverses manières; et, entre autres Phrynicus, un de leurs poëtes, ayant composé sa tragédie de la prise de Milet, tous les spectateurs fondirent en larmes en la voyant représenter. Phrynicus fut même condamné à une amende de mille drachmes, pour avoir rappelé aux Athéniens des malheurs domestiques. On défendit en outre de faire représenter jamais cette pièce.

XXII. Ainsi dans la ville de Milet il ne resta aucun Milésien. Quant à Samos, ceux de ses habitants qui possédaient quelque fortune, n'approuvèrent pas le parti que leurs généraux avaient suivi, en se déclarant en faveur des Mèdes. Aussitôt donc qu'ils furent instruits de l'issue du combat naval, ils prirent, après en avoir délibéré entre eux, la résolution de ne point attendre le retour des vaisseaux, ni celui du tyran Æacès, et d'aller fonder une colonie, décidés à ne point demeurer pour subir le joug et des Mèdes et d'Æacès; d'ailleurs, il se présentait une conjoncture favorable à ce dessein. Dans le même temps les Zancléens de Sicile avaient envoyé des députés engager les Ioniens à venir occuper le Calé-Acté, où ces Zancléens avaient le desir de fonder une ville ionienne. Le Calé-Acté est une contrée de la Sicile, située sur la côte opposée à la mer Tyrrhénienne (6). De tous ceux des Ioniens invités à s'y rendre, les Samiens seuls, auxquels se réunirent quelques Milésiens qui étaient parvenus à se sauver, partirent pour s'y établir; voici ce qui leur arriva.

XXIII. Les Samiens se rendant en Sicile, avaient relâché chez les Locriens-Épizéphyriens; les Zancléens se trouvaient alors, ainsi que leur roi, dont le nom était Scythès, occupés, en Sicile, du siége d'une ville dont ils voulaient se rendre maîtres. Instruit de cette particularité, Anaxiléus, tyran de Rhegium, ennemi des Zancléens, eut des confé-

rences avec les Samiens pendant leur relâche, et leur persuada, de laisser de côté le projet de s'établir dans le Calé-Acté où ils se rendaient, et d'aller s'emparer de la ville de Zancle (7), qui, dans ce moment, était entièrement déserte par l'absence de ses habitants. Les Samiens adoptèrent cette résolution et réussirent. Quand les Zancléens apprirent que les Samiens occupaient leur ville, ils cherchèrent à la reprendre, et appelèrent à leur secours Hippocrate, tyran de Géla, qui était leur allié. Hippocrate se mit à la tête d'une troupe qu'il paraissait vouloir employer en faveur des Zancléens; mais au lieu de les seconder, il fit arrêter Scythès leur roi qui avait laissé prendre sa ville, ainsi qu'un de ses frères nommé Pythogène, et les envoya l'un et l'autre à Inycum. Ensuite, il céda le reste des Zancléens aux Samiens avec lesquels il contracta une alliance garantie par des serments réciproques. Pour prix de ce service, les Samiens abandonnèrent à Hippocrate la moitié de tous les esclaves et de tout le mobilier qui étaient dans la ville, et la totalité de ce qui était dans la campagne. De cette manière Hippocrate réduisit en esclavage la plus grande partie des Zancléens, et livra trois cents de leurs citoyens les plus distingués aux Samiens pour les faire mourir : mais ils s'y refusèrent.

XXIV. Cependant le roi des Zancléens, Scythès, parvint à s'enfuir d'Inycum et à gagner Himère. De là, il se rendit en Asie, et alla trouver Darius,

qui le considéra comme le plus consciencieux de tous les Grecs venus dans ses états, parce qu'ayant obtenu la permission d'aller en Sicile il revint à Suze, comme il s'y était engagé. Au retour de ce voyage, il demeura près du roi, et mourut en Perse, comblé de biens, et dans un âge très-avancé. Les Samiens restèrent possesseurs de la belle ville de Zancle, dont ils s'étaient emparés, comme on a vu, sans grande peine, en échappant aux Mèdes.

XXV. Après le combat naval de Milet, les Phéniciens, suivant l'ordre qu'ils en reçurent, ramenèrent à Samos Æacès, fils de Syloson, qui s'était acquis beaucoup de considération chez les Perses, auxquels il venait en effet de rendre de grands services. Les Samiens sont, de tous les peuples qui avaient pris part à la révolte de l'Ionie, le seul de qui les villes et les temples n'ont pas été livrés aux flammes; et ce fut le prix dont les Perses payèrent la défection des vaisseaux samiens dans le combat. Milet soumis, les Perses s'emparèrent bientôt de la Carie, où une partie des villes se rendit volontairement : le reste fut réduit par la force. C'est ainsi que les choses se passèrent.

XXVI. Hystiée apprit à Byzance, où il avait établi une croisière pour s'emparer de tous les vaisseaux marchands ioniens qui sortaient du Pont-Euxin, les événements de Milet. Dès qu'il en fut instruit, il remit à Bysalte l'Abydénien,

fils d'Apollophane, le soin de ses affaires sur l'Hellespont, et lui de sa personne, suivi des Lesbiens qui étaient à son service, fit voile pour Chio; mais la garnison de l'île n'ayant pas voulu le recevoir, il fut obligé d'en venir aux mains avec elle, près du lieu appelé les creux de Chio, et lui tua beaucoup de monde. Hystiée, toujours aidé de ses Lesbiens, s'étant ensuite rendu maître du poste de Polychna, d'où il se remit en campagne, vint aisément à bout du reste des habitants déja très-affaiblis par les suites du combat naval de Milet.

XXVII. Si l'on aime à croire que quelques signes extraordinaires semblent toujours annoncer à l'avance les maux qui doivent arriver à une ville ou à une nation, les habitants de Chio eurent en ce genre des présages bien remarquables. Ils avaient envoyé à Delphes un chœur de cent jeunes gens : deux seulement revinrent dans leur patrie; les quatre-vingt-dix-huit autres périrent en route, de la peste. Vers le même temps, et peu avant le combat naval de Milet, un toit s'écroula sur la tête de cent vingt enfants occupés à apprendre à lire; et, de ces cent vingt enfants, un seul échappa à la mort. Tels étaient les présages que la divinité envoyait; ils furent suivis du combat naval qui avait mis l'état sur le penchant de sa chûte : Hystiée, avec les Lesbiens, survint, et compléta facilement la ruine d'un peuple déja si maltraité.

XXVIII. De Chio, Hystiée, à la tête d'un grand nombre d'Ioniens et d'Æoliens qu'il rassembla, entreprit une expédition contre Thasos. Il faisait le siége de la ville, lorsqu'il apprit que les Phéniciens avaient mis à la voile, de Milet, pour se porter sur les autres villes de l'Ionie. Dès qu'il en eut connaissance, il abandonna le siége commencé, et se rendit à Lesbos, amenant avec lui toutes ses forces. De Lesbos, où il manquait de vivres pour son armée, il passa sur le continent, afin d'aller enlever les moissons de l'Atarnée et des champs dépendant de la Mysie, qu'arrose le Caïque; mais il se trouva que ce pays était alors occupé par Harpagus, général perse, qui avait sous ses ordres une armée considérable. Harpagus attaqua Hystiée au moment de son débarquement, battit et détruisit presque la totalité de son armée, et le fit lui-même prisonnier.

XXIX. Je vais donner quelques détails sur cet événement. Dans le combat qui s'était engagé entre les Grecs et les Perses, à Malène, sur le territoire de l'Atarnée, on combattit long-temps sans avantage marqué d'aucun côté. Enfin la cavalerie perse chargea les Grecs, et décida du sort de la journée. Ceux-ci ayant pris la fuite, Hystiée, poursuivi, fut atteint par un cavalier ennemi; et, dans le moment où il allait être percé, soit qu'il conçût quelqu'espérance que Darius l'épargnerait malgré les torts qu'il avait envers lui, soit que l'amour de la vie l'eût saisi,

il se découvrit lui-même, en s'écriant, dans la langue des Perses : « qu'il était Hystiée, le Milésien. »

XXX. Si ses jours eussent été respectés par ceux qui l'avaient pris et s'il eût été conduit devant Darius, je croirais volontiers qu'il ne lui serait arrivé aucun mal, et que le roi lui eût pardonné (8); mais par cette raison même, et pour empêcher qu'en échappant au danger, il ne reprît un nouveau crédit auprès de leur maître, Artapherne, gouverneur de Sardes, et Harpagus, qui avait fait Hystiée prisonnier, s'empressèrent, dès qu'il fut arrivé à Sardes, de le faire mettre en croix : son corps y resta, et sa tête, qu'ils firent saler, fut envoyée à Suze, pour être présentée au roi. Darius, informé de tout ce qui s'était passé, fit un crime à Artapherne et à Harpagus de ne lui avoir pas envoyé Hystiée vivant; et ordonna que sa tête, lavée avec soin, fût enterrée honorablement, comme celle d'un homme qui lui avait rendu à lui-même, et aux Perses, de grands services. Tel fut le sort d'Hystiée.

XXXI. L'armée navale des Perses passa l'hiver à Milet; et, ayant mis en mer l'année suivante, s'empara sans difficulté de toutes les îles voisines du continent, telles que Chio, Lesbos et Ténédos. A mesure qu'ils occupaient une île, les Barbares en prenaient tous les habitants comme au filet, et voici quel moyen ils employaient. Ils for-

maient une chaîne en se donnant la main d'homme à homme, et partant du bord de la mer, au nord, ils s'avançaient vers le midi. En marchant ainsi sur toute la longueur de l'île, rien ne pouvait leur échapper, et ils chassaient, comme du gibier les hommes qu'ils rencontraient. Les Perses se rendirent maîtres aussi des villes ioniennes de l'Asie, mais ne purent en prendre les habitants de la même manière, ce genre de chasse n'étant pas praticable sur le continent.

XXXII. A la suite de ces conquêtes les généraux perses ne manquaient point d'accomplir leurs menaces contre ceux des Ioniens qui avaient pris les armes. Dès qu'ils s'étaient emparés d'une ville, ils faisaient mettre à part tous les enfants d'une figure agréable, mutilaient les mâles pour en faire des eunuques, et envoyaient les plus belles filles au roi; ils mettaient ensuite le feu aux villes et même aux temples qu'elles renfermaient. C'est ainsi que l'Ionie fut soumise et réduite en esclavage trois fois. La première par les Lydiens, et les deux autres consécutivement par les Perses.

XXXIII. La flotte, ayant quitté les côtes de l'Ionie, parut dans l'Hellespont, et soumit tout le pays situé à la gauche du navigateur qui entre de la mer de Grèce dans ce détroit: la partie à droite, qui dépend du continent d'Asie, était déja au pouvoir des Perses. Sur celui d'Europe qui borde l'Hellespont, les lieux les plus remarquables sont,

la Chersonèse, où l'on trouve plusieurs villes : Périnthe, quelques forts dans la Thrace, Sélybria et Byzance. Ni les Byzantins, ni les Chalcédoniens (9) (ceux-ci habitent de l'autre côté du Bosphore), n'attendirent l'arrivée de la flotte perse, montée par les Phéniciens, et s'empressèrent d'abandonner leurs villes pour se réfugier plus dans l'intérieur du Pont-Euxin, où ils allèrent bâtir celle de Mésambria. Les Phéniciens, après avoir mis le feu dans tous les lieux qui avaient été abandonnés par les habitants, se portèrent sur Proconèse et Artacé, brûlèrent ces deux villes, et retournèrent dans la Chersonèse, où ils achevèrent de détruire le reste de celles qu'ils avaient laissé subsister lors de leur première invasion. Dans ces diverses expéditions, les Phéniciens ne firent rien contre Cyzique : avant leur arrivée, les Cyzicéniens s'étaient rendus au roi, et avaient traité des conditions de leur soumission avec Ebarès, fils de Mégabaze, gouverneur de Dascylium. Quant à la Chersonèse, toutes les villes qui s'y trouvent, à l'exception de celle de Cardia, tombèrent au pouvoir des Phéniciens.

XXXIV. Jusque-là, Miltiade, fils de Cimon et petit-fils de Stésagoras, avait exercé dans la Chersonèse l'autorité souveraine, dont un autre Miltiade, fils de Cypsélus, s'était autrefois emparé, comme je vais le rapporter. Les Thraces-Dolonces étaient maîtres du pays ; pressés par les Apsinthiens, avec lesquels ils étaient en guerre,

ils envoyèrent, à Delphes, consulter l'oracle sur l'issue de cette guerre. La Pythie répondit : « Qu'il « fallait emmener avec eux, pour fonder dans la « contrée une colonie, celui qui le premier, à « la sortie du temple, leur offrirait l'hospi- « talité. » Les députés dolonces, en s'en retournant par la voie sacrée (10), traversèrent le pays des Phocéens et des Béotiens; et, n'ayant reçu des habitants aucune offre d'hospitalité, se rendirent à Athènes.

XXXV. Dans ce temps Pisistrate exerçait la puissance souveraine à Athènes. Cependant Miltiade, fils de Cypsélus, y jouissait également d'une grande autorité, soit comme étant d'une maison assez riche pour entretenir un char à quatre chevaux, soit comme descendant d'Æacus et d'Égine. D'ailleurs, il n'était citoyen d'Athènes que par un droit assez récent, qu'il tenait de Philée, fils d'Ajax, le premier de cette famille qui ait été naturalisé Athénien. Ce Miltiade était assis sous le vestibule de sa maison lorsque les députés dolonces entrèrent dans la ville, et, jugeant à leur habit et à leurs armes qu'ils étaient étrangers, il les appela, et leur offrit un logement et l'hospitalité; les députés acceptèrent : reçus sous le toit de Miltiade, ils lui firent part de la réponse de l'oracle, et l'exhortèrent à accomplir ce que le dieu prescrivait. Cette proposition fut agréée sur-le-champ par Miltiade que le pouvoir de Pisistrate fatiguait, et qui cherchait à s'éloi-

gner. Il envoya néanmoins consulter de nouveau l'oracle de Delphes, pour savoir s'il devait faire ce que les Dolonces lui proposaient.

XXXVI. La Pythie ayant répondu affirmativement, Miltiade, fils de Cypsélus, et qui avait remporté auparavant le prix aux jeux olympiques, dans la course des chars à quatre chevaux, s'embarqua avec les Dolonces, emmenant tous ceux des Athéniens qui voulurent prendre part à cette expédition, et vint se mettre en possession de la Chersonèse, où ceux qui l'avaient suivi l'établirent tyran. Investi de l'autorité souveraine, il ferma l'isthme de la Chersonèse par un mur qu'il fit conduire de la ville de Cardia jusqu'à Pactye, pour défendre le pays contre les incursions des Apsinthiens. Cet isthme a trente-six stades de large, et la Chersonèse entière, à partir de l'isthme, quatre cent vingt stades de longueur.

XXXVII. Au moyen de ce mur, qui occupait les gorges de la Chersonèse, Miltiade, s'étant garanti des attaques des Apsinthiens, fit la guerre aux autres peuples voisins, et d'abord aux habitants de Lampsaque, qui, lui ayant dressé une embuscade, le firent prisonnier; mais, comme il était alors lié d'amitié avec Crésus, roi de Lydie, dès que celui-ci fut instruit de la captivité de Miltiade, il fit dire à ceux de Lampsaque : « De « le mettre en liberté, où, s'ils s'y refusaient, « qu'il les taillerait comme on taille les pins (11). » Les Lampsacéniens s'épuisaient en conjectures

sur ce que signifiaient ces mots, et ce que voulait dire la menace de Crésus : « tailler à la ma-« nière des pins », lorsqu'un de leurs vieillards leur en expliqua le sens, en leur apprenant que le pin était le seul, de tous les arbres, qui après avoir été coupé ne donne aucun rejeton et meurt complètement. Sur cette explication les Lampsacéniens, craignant l'effet d'une telle menace, laissèrent aller Miltiade.

XXXVIII. C'est ainsi qu'il échappa, par la protection de Crésus. Peu de temps après, il mourut sans enfants, et légua son pouvoir et ses richesses à Stésagoras, fils de Cimon son frère de mère. Les habitants de la Chersonèse, après la mort de Miltiade, lui ont décerné des fêtes, lui offrent des sacrifices comme à leur fondatenr; et ont, de plus, institué en son honneur des jeux gymniques et des courses de chevaux, dans lesquels aucun habitant de Lampsaque n'est admis à disputer le prix. La guerre avec les Lampsacéniens continua sous le règne de Stésagoras, qui mourut aussi sans enfants, d'un coup de hache à la tête que lui porta, dans le Prytanée, un homme qui se disait un transfuge, mais qui n'était réellement que son plus cruel ennemi.

XXXIX. Après la mort de Stésagoras, qui arriva comme je viens de le rapporter, Miltiade, fils de Cimon, et par conséquent frère de Stésagoras, fut envoyé d'Athènes, sur une trirème que lui avaient fournie les Pisistratides, pour venir prendre

possession de l'autorité. Ce n'était point la première obligation que Miltiade leur avait : déja les Pisistratides l'avaient traité avec beaucoup d'égards, pour faire croire qu'ils n'étaient point complices de la mort de Cimon, son père, dont je rapporterai les circonstances dans un autre lieu. Miltiade, en arrivant dans la Chersonèse, se tint renfermé chez lui, sous prétexte de vouloir rendre des honneurs à la mémoire de son frère Stésagoras. Instruits de son dessein, les habitants les plus distingués de toutes les villes de la contrée s'empressèrent de se réunir, et vinrent à-la-fois près de lui; mais à peine furent-ils arrivés, qu'il les fit tous jeter en prison. Il prit en même temps à sa solde une troupe de cinq cents étrangers, avec laquelle il sut contenir toute la Chersonèse, et épousa Hégésipyle, fille d'Olorus, roi de Thrace.

XL. Ce Miltiade, fils de Cimon, qui était revenu depuis assez peu de temps dans la Chersonèse, s'était vu, en arrivant, au milieu de conjonctures plus difficiles encore que celles où il se trouvait alors. Trois ans après les premiers faits que je viens de rapporter, il fut obligé de s'exiler pour se soustraire aux Scythes nomades, qui, irrités contre Darius, ravageaient tout le pays depuis leurs frontières jusques à la Chersonèse. Miltiade, n'osant les attendre, s'enfuit de la contrée; mais il fut ramené par les Dolonces dès que les Scythes se furent retirés; et il y avait à peine trois ans

que ces événements avaient eu lieu, lorsque ceux de l'époque dont je m'occupe actuellement survinrent (12).

XLI. A cette époque donc, dès qu'il fut informé que les Phéniciens étaient dans l'île de Ténédos, il s'empressa de charger cinq trirèmes de toutes les richesses qu'il possédait, et mit à la voile pour se rendre à Athènes. Parti du port de la ville de Cardia, il fit route par le golfe de Mélas; et, en côtoyant la Chersonèse, tomba au milieu de la flotte phénicienne. Il parvint pourtant à s'enfuir dans Imbros, avec quatre de ses vaisseaux; le cinquième, poursuivi par les Phéniciens, fut pris. Ce vaisseau était commandé par Métiochus, fils aîné de Miltiade, qui n'était point né de la fille d'Olorus, roi de Thrace, mais d'une autre femme. Les Phéniciens le firent prisonnier, et dès qu'ils surent que Miltiade était son père, l'envoyèrent à Darius, ne doutant pas que le roi ne leur en sût un gré infini. On se rappelle que Miltiade avait ouvert, parmi les Ioniens, l'avis de se rendre aux propositions des Scythes, et de se retirer chacun chez soi, après avoir rompu le pont de l'Ister. Mais Darius, ayant reçu Métiochus des mains des Phéniciens, loin de lui faire subir aucun mauvais traitement, lui accorda, au contraire, beaucoup de faveur. Il lui donna une maison, des terres et une femme du pays, dont il eut des enfants qui furent admis au rang des Perses. Quant à Miltiade, il quitta Imbros et se rendit à Athènes.

XLII. A compter de l'année qui suivit ces événements, les Perses mirent un terme aux hostilités qu'ils exerçaient contre les Ioniens, et commençèrent même, dans le cours de cette année, à faire quelques dispositions qui leur furent avantageuses. Artapherne convoqua près de lui des députés de toutes les villes de l'Ionie, et les obligea à signer une convention où ils s'engageaient réciproquement à faire juger par des tribunaux les procès qui pourraient s'élever entre les différentes villes, et à cesser de recourir à la force. Ensuite, il fit partager tout le territoire de l'Ionie en parasanges (mesure en usage chez les Perses, qui équivaut à trente stades), et régla sur cette mesure les contributions à payer au trésor du roi. Cette division du territoire, telle qu'elle fut établie par Artapherne, subsiste encore de mon temps : du reste, le montant des impositions fut à-peu-près ce qu'il était avant la rébellion. Tous ces réglements étaient propres à maintenir la paix chez les Ioniens.

XLIII. Au printemps, Darius ayant rappelé ses autres généraux de l'Ionie, envoya sur les côtes Mardonius, fils de Gobrias, et mit sous ses ordres une armée de terre très-forte avec une flotte considérable : Mardonius était jeune et venait d'épouser Artazostra, fille de Darius. Arrivé en Cilicie, il s'y embarqua, et prit le commandement de la flotte, laissant l'armée de terre s'avancer vers l'Hellespont, sous les ordres de ses

chefs particuliers. Mardonius, après avoir côtoyé l'Asie, descendit en Ionie, et ce que j'ai à dire sur la conduite qu'il y tint paraîtra très-surprenant à ceux des Grecs qui n'auront pas voulu croire que, dans la conférence des sept conjurés, après la mort des mages, Otane avait ouvert l'avis d'introduire le pouvoir populaire en Perse; car Mardonius chassa tous les tyrans des villes ioniennes, et y rétablit la démocratie. Ce changement fait, il mit à la voile pour l'Hellespont; y rassembla un grand nombre de vaisseaux, et lorsque l'armée de terre fut aussi réunie, la fit transporter en Europe, où il la destinait à agir contre Érétrie et contre Athènes.

XLIV. Ces deux villes étaient le but apparent de l'expédition; cependant, comme en réalité Mardonius avait le projet de s'emparer du plus grand nombre possible de villes grecques, il envoya la flotte soumettre les Thasiens, quoiqu'ils n'eussent fait aucun acte d'hostilité contre les Perses; et en même temps il employait l'armée de terre à réduire les Macédoniens pour les réunir aux autres conquêtes des Perses (13): toutes les nations qui se trouvaient entre la mer et la Macédoine étaient déja sous leur obéissance. De Thasos, la flotte traversa le canal, et rangea la côte du continent d'Europe, se dirigeant sur Acanthe. Elle partit ensuite d'Acanthe pour doubler le promontoire de l'Athos; mais au moment où elle arrivait sous cette montagne, elle fut

accueillie par un vent du nord furieux, contre lequel toute résistance fut impossible, et dont la violence jeta sur la côte un grand nombre de vaisseaux. On assure que, dans cette tempête, trois cents des navires de la flotte se perdirent, et qu'il périt vingt mille hommes; car la mer qui baigne l'Athos étant, plus que toute autre, fréquentée par dès monstres marins, une grande partie des hommes tombés à la mer devint la proie de ces monstres : d'autres furent brisés sur les rochers, ou se noyèrent, ne sachant point nager. Enfin le froid fit même périr la plupart de ceux qui s'étaient sauvés en nageant. Tels furent les désastres que la flotte eut à souffrir.

XLV. Cependant Mardonius, qui faisait l'expédition de Macédoine, à la tête de l'armée de terre, fut attaqué dans la nuit par les Bryges (c'est un peuple de Thrace), qui lui tuèrent beaucoup de monde : il fut même blessé dans l'action. Malgré cet événement, les Thraces mêmes n'échappèrent point au joug des Perses, Mardonius n'ayant pas voulu quitter ces contrées sans les avoir entièrement soumises; mais après les avoir subjuguées, il retourna sur ses pas, forcé à cette retraite par le revers que les Bryges avaient fait éprouver à l'armée de terre, et par celui bien plus grand encore que la flotte venait d'essuyer sous l'Athos, et qui l'obligeait à regagner honteusement la côte d'Asie.

XLVI. L'année suivante, Darius ayant commencé à prêter l'oreille aux calomnies des peuples voisins de Thasos, qui lui en avaient dénoncé les habitants comme disposés à se révolter, leur envoya, par un courrier, l'ordre de détruire les murs de leur ville, et de conduire à Abdère tous leurs vaisseaux. Depuis qu'Hystiée de Milet avait, comme on l'a vu, assiégé les Thasiens sans succès (14), riches de leurs revenus publics, qui étaient considérables, ils les avaient employés à construire des vaisseaux longs et à élever une muraille d'enceinte. Ces revenus provenaient des terres qu'ils possédaient sur le continent et des mines qu'ils exploitaient; celle d'or, de Scapté-Hylé, leur rendait jusqu'à quatre-vingts talents, et celles qui étaient dans l'île même de Thasos, rapportaient, habituellement, un peu moins, mais quelquefois autant; de manière que, bien que les Thasiens fussent libres de tout impôt sur les fruits de la terre, les revenus publics tirés, soit du continent, soit de leurs mines, montaient à deux cents talents par an, et même trois cents, lorsque les produits étaient portés le plus haut possible.

XLVII. J'ai vu moi-même ces mines, et j'ai sur-tout admiré celles qui furent découvertes par les Phéniciens, fondateurs de la colonie dans l'île, où ils abordèrent sous la conduite d'un de leurs chefs, nommé Thasos, de qui elle tient le nom phénicien qu'elle porte. Elles sont situées entre Ænyres et Cœnyres, vis-à-vis de

la Samothrace, au sein d'une montagne fouillée en tous sens, pour y chercher des veines métalliques, et presque détruite. Tel est l'état actuel des choses. Quoi qu'il en soit, les Thasiens obéirent aux ordres de Darius, détruisirent leurs murailles et conduisirent leurs vaisseaux à Abdère.

XLVIII. Avant d'aller plus loin, Darius voulut essayer de connaître quelles étaient les véritables résolutions des Grecs, et s'ils étaient décidés à faire la guerre ou à se soumettre. Pour s'en éclaircir, il envoya dans plusieurs parties de la Grèce des hérauts chargés de demander l'eau et la terre pour le roi; et en même temps il fit partir des courriers qui portaient à toutes les villes maritimes payant tribut, l'ordre de construire un grand nombre de vaisseaux longs et de bâtiments propres à embarquer des chevaux.

XLIX. Les villes maritimes s'empressèrent d'obéir à cet ordre. Quant aux hérauts qui vinrent en Grèce, ils obtinrent d'un assez grand nombre de villes du continent et de la totalité des îles où ils abordèrent ce que les Perses demandaient au nom du roi; quelques îles même où ils ne parurent pas, et entr'autres celle d'Égine, rendirent l'hommage de la terre et de l'eau. Instruits de ce qui se passait, les Athéniens attaquèrent alors sans ménagement les Éginètes, qui semblaient en effet ne s'être soumis que pour pouvoir, de concert avec les Perses, leur faire la guerre à eux-mêmes. Ils furent donc charmés de ce prétexte, et en-

voyèrent à Sparte accuser les Éginètes de trahison envers la Grèce.

L. Sur cette accusation, Cléomène, fils d'Anaxandride, roi de Sparte, se rendit à Égine, dans le dessein d'arrêter les plus coupables; mais lorsqu'il voulut se saisir d'eux, plusieurs des habitants s'y opposèrent. Dans le nombre se trouvait Crios, fils de Polycrite, qui montra le plus de résistance. « Nous ne souffrirons pas, disait-il, qu'on enlève « aucun de nos concitoyens. Ce n'est point d'après « les ordres de Sparte, que Cléomène agit; mais « comme vendu aux Athéniens : autrement, il se- « rait venu avec l'autre roi pour s'emparer de « ceux qu'il veut emmener. » Il parlait ainsi, d'après une lettre que Démarate lui avait écrite. Cléomène, forcé de quitter Égine sans avoir réussi, demanda à Crios comment il se nommait; celui-ci ayant répondu qu'il se nommait Crios (bélier) : « Eh bien! lui dit Cléomène, bélier, « songe à bien ferrer tes cornes, si tu veux re- « pousser les coups qui te menacent. »

LI. Démarate fils d'Ariston, l'autre roi de Sparte, mais d'une branche inférieure, et qui était resté à Lacédémone, avait effectivement accusé Cléomène. En disant ici que Démarate était d'une maison inférieure, je ne veux pas faire entendre qu'il fût d'une autre famille, car les deux rois sont toujours de la même; mais seulement que les descendants d'Eurysthène, dont Cléomène tirait sa naissance,

étaient considérés comme plus nobles, par le droit de primogéniture. Je crois nécessaire d'éclaircir ce point.

LII. Les Lacédémoniens prétendent, et en cela ils ne sont d'accord avec aucun poëte, que ce ne furent pas les fils d'Aristodémus, mais Aristodémus lui-même, fils d'Aristomachus, petit-fils de Cléodéus, et arrière-petit-fils d'Hyllus, qui les conduisit dans la contrée qu'ils possèdent aujourd'hui. Peu de temps après qu'ils y furent établis, la femme d'Aristodémus, qui se nommait Argia, fille, à ce qu'ils disent, d'Autésion, fils de Tisamène, petit-fils de Thersandre et arrière-petit-fils de Polynice, accoucha de deux enfants jumeaux, et Aristodémus, qui eut à peine le temps de les voir, mourut de maladie. A sa mort, les Lacédémoniens voulurent, comme la loi le prescrivait, prendre pour roi l'aîné de ces enfants; mais ne pouvant les distinguer et n'ayant conséquemment aucune raison pour choisir l'un de préférence à l'autre, ils résolurent de consulter celle qui les avait mis au jour. Elle leur répondit qu'elle était, elle-même, hors d'état de distinguer l'aîné, quoique peut-être elle sût parfaitement la vérité; mais elle la taisait, parce qu'elle desirait que ses deux enfants fussent reconnus pour rois. Les Lacédémoniens, restés dans le doute, se déterminèrent à envoyer consulter l'oracle de Delphes, sur le parti auquel il leur convenait de s'arrêter; et la Pythie leur ordonna de prendre

les deux enfants pour rois, mais cependant de rendre de plus grands honneurs au plus âgé. Par cette réponse, les Lacédémoniens se voyaient toujours dans la même incertitude, et ne trouvaient pas moins de difficultés qu'auparavant à discerner l'aîné, lorsqu'un Messénien, qui s'appelait Panitès, leur suggéra un moyen de savoir la vérité. Il leur dit « d'observer avec soin la « mère, et de remarquer quel était celui des « deux enfants qu'elle lavait le premier, et à qui « elle donnait à manger avant l'autre; que s'ils s'as- « suraient que ce fût toujours au même qu'elle « marquait cette préférence, ils découvriraient « infailliblement ce qu'ils cherchaient à savoir: « mais qu'au contraire, si elle faisait alternative- « ment la même chose pour l'un et pour l'autre « enfant, il était évident qu'elle n'en savait pas « elle-même plus qu'eux, et qu'il faudrait alors « chercher un autre moyen. » Les Lacédémoniens se rangèrent à l'avis de Panitès, et ayant fait suivre attentivement la mère des enfants d'Aristodémus, qui ne se doutait pas qu'elle fût épiée, ils reconnurent qu'elle montrait constamment plus d'égards pour un de ses enfants, et qu'elle le lavait ou le faisait manger toujours le premier. Ils s'emparèrent donc de celui que la mère distinguait ainsi, et le firent élever aux frais de l'état. Ils lui donnèrent le nom d'Euristhène; et à l'autre, qu'ils regardaient comme le puîné, celui de Proclès. On assure que les deux frères, devenus

grands, eurent de perpétuels débats, pendant toute la durée de leur vie, et que la même discorde est passée chez les descendants de l'un et de l'autre.

LIII. Au surplus les Lacédémoniens sont, parmi les Grecs, les seuls qui racontent les faits de cette manière; je dirai actuellement ce que, d'un commun accord, les autres Grecs rapportent sur le même sujet. Ils affirment que les rois Doriens, en remontant jusqu'à Persée, fils de Danaé, et, ne comptant pas dans cette série le dieu qui lui donna le jour, doivent être considérés comme Hellènes d'origine; et c'est avec raison, puisqu'ils étaient effectivement alors déja rattachés aux Hellènes (15). J'ai dit, en remontant jusqu'à Persée, sans prendre la série de plus loin, parce qu'on ne connaît aucun mortel qui ait porté le nom de père de Persée, comme Amphytrion à l'égard d'Hercule. Ainsi je m'explique convenablement, en disant jusqu'à Persée; mais si l'on voulait remonter plus haut, en partant de Danaé, fille d'Acrisius, on trouverait que les chefs des Doriens, de cette époque, étaient originaires d'Égypte. Telle est la généalogie adoptée par les Grecs.

LIV. Les Perses ont une autre tradition, d'après laquelle ce même Persée, d'origine assyrienne, serait, à la vérité, devenu Grec; mais ses ancêtres ne l'étaient pas. Pour ceux d'Acrisius, qui n'ont, au fond, aucune relation de parenté avec Persée, les Grecs

conviennent, avec les Perses, qu'ils étaient Égyptiens.

LV. C'est tout ce que j'avais à dire sur ce sujet. Quant à la manière dont ceux-ci, quoiqu'ils fussent Égyptiens, sont devenus rois chez les Doriens, comme d'autres en ont parlé, je tairai ces détails, pour faire mention seulement de ce qui ne se trouve pas ailleurs.

LVI. Les rois de Lacédémone ont des droits et des honneurs particuliers qui leur sont attribués. Ils exercent, exclusivement à tout autre, deux sacerdoces, celui de Jupiter Lacédémonien, et celui de Jupiter Céleste; ils peuvent porter la guerre dans quelque pays que ce soit, et aucun Spartiate ne saurait s'opposer à leur autorité sans se rendre coupable de sacrilége. Quand l'armée est en campagne, les rois marchent les premiers en allant à l'ennemi, les derniers en revenant. Ils ont, en guerre, une garde de cent hommes choisis (16), déterminent à leur gré le nombre des victimes, et ont le droit de se réserver les peaux et le dos de celles qui sont sacrifiées. Telles sont leurs prérogatives en campagne.

LVII. En paix, ils ont d'autres priviléges. Dans les sacrifices qui se font aux dépens du trésor public, les rois occupent la première place au festin; la distribution des portions commence par eux, et ils ont une part double de celle qui est attribuée aux autres convives. Ce sont eux aussi qui font les premières libations; et la

peau des animaux sacrifiés leur appartient. A chaque néoménie (*) et le septième jour de chaque mois, le trésor public leur fournit une victime légale (**), pour être sacrifiée dans le temple d'Apollon; un médimne de farine et un quart de vin, mesure de Sparte. Ils ont la première place dans les jeux : ils désignent pour Proxènes (17) ceux des citoyens qui leur conviennent et choisissent chacun deux Pythiens (On nomme ainsi ceux qui sont chargés d'aller à Delphes consulter l'oracle, et d'en rapporter les réponses.). Ces Pythiens sont, comme les rois, nourris aux dépens de l'état (18). Lorsque les rois ne veulent point assister aux repas publics, on leur envoie à chacun, chez eux, deux chénices de farine et un cotyle de vin; s'ils s'y trouvent, on leur sert une double portion de tout, et on leur rend les mêmes honneurs dans les repas privés où ils sont invités. Ce sont eux qui ont la garde des oracles, dont ils partagent la connaissance avec les Pythiens. Ils jugent seuls certaines matières. Par exemple, à l'égard d'une fille qui se trouve unique héritière des biens de son père, ils prononcent à qui elle doit se marier, lorsque le père ne l'a point fiancée avant de mourir. Ils jugent également toutes les difficultés qui peuvent s'élever sur la confection des chemins publics; et quand

(*) Nouvelle lune.

(**) Ayant les conditions nécessaires pour être sacrifiée.

un citoyen veut adopter un enfant, l'adoption se fait en présence des rois. Ils doivent assister aux délibérations du sénat, qui est composé de vingt-huit membres. Lorsqu'ils ne s'y trouvent pas, leurs droits sont exercés par les deux sénateurs, leurs plus proches parents, qui donnent d'abord deux suffrages, au nom des rois, et ensuite un troisième pour eux-mêmes (19).

LVIII. Telles sont les distinctions accordées aux rois de Sparte pendant leur vie; à leur mort, on leur rend les honneurs suivants. Des hommes à cheval vont annoncer l'événement dans toute la Laconie. A cette nouvelle, les femmes parcourent la ville en frappant sur des chaudières d'airain, et chaque maison doit fournir, sous peine d'une amende considérable, un homme et une femme de condition libre, revêtus d'habits de deuil. Au surplus, les usages que suivent alors les Lacédémoniens leur sont communs avec beaucoup de nations barbares de l'Asie, qui observent des cérémonies semblables à la mort de leurs rois; et c'est à leur exemple que, lorsqu'un roi de Lacédémone vient à mourir, un nombre déterminé d'habitants, non-seulement de Sparte même, mais de tout le territoire de Lacédémone, est obligé de suivre les funérailles. Tous ceux qui doivent s'y rendre, tant des Spartiates que des hilotes, dont le nombre s'élève souvent à plusieurs milliers, se réunissent avec un grand nombre de femmes qui se mêlent à la foule.

Ensuite la troupe se met en marche, tous se frappant le front de coups réitérés, qu'ils accompagnent de gémissements continuels, et s'écriant que le dernier roi qui vient de mourir était, comme il arrive toujours, le meilleur des rois. Si le roi meurt à la guerre, on en fait faire une figure ressemblante, que l'on place sur un lit funéraire très-orné. Pendant les dix jours qui suivent les funérailles, aucune assemblée, aucune réunion des magistrats n'a lieu : ces dix jours sont consacrés entièrement au deuil.

LIX. Il est encore un usage qui se rapporte à ceux des Perses. A la mort d'un roi de Sparte, celui qui lui succède remet à tous les Lacédémoniens les dettes qu'ils ont envers le roi ou le trésor public. La même chose a lieu chez les Perses ; le nouveau roi, à son avénement, remet à toutes les villes les impositions dont elles sont redevables.

LX. Enfin une autre institution est aussi commune aux Lacédémoniens et aux Égyptiens. Chez les uns et chez les autres, les hérauts, les joueurs de flûte et les cuisiniers exercent leur art de père en fils (20). Le joueur de flûte est fils d'un joueur de flûte, le cuisinier d'un cuisinier, le héraut d'un héraut. Parmi ces derniers, ce n'est pas, par exemple, le mérite d'une voix plus sonore qui fera admettre un concurrent; mais le fils tient toujours du père le droit de remplir les fonctions que celui-ci remplissait. Telles sont

les principales institutions des Lacédémoniens.

LXI. Je reprends actuellement le fil de ma narration, que j'ai interrompue. Cléomène, qui était venu à Égine, dans le dessein de servir sur-tout les intérêts communs de la Grèce, avait donc été, comme je l'ai dit, calomnié par Démarate, moins pour obliger les Éginètes, que pour satisfaire à la haine et à l'envie qu'il portait à son collégue. De retour à Sparte, Cléomène forma le projet de faire déposer Démarate de la royauté, et fonda sur une circonstance que je vais exposer, l'action qu'il voulait lui intenter. Ariston, roi de Sparte, avait épousé deux femmes qui ne lui avaient point donné d'enfants. Persuadé que leur stérilité ne pouvait lui être imputée, il en épousa une troisième; et voici de quelle manière se fit ce nouveau mariage. Ariston avait, parmi les citoyens de Sparte, un ami qu'il aimait beaucoup; cet ami était marié à une femme qui passait pour la plus belle de toutes les Lacédémoniennes, et qui l'était devenue après avoir été originairement très-laide. Née de citoyens riches (21), mais avec une figure repoussante, elle eut une nourrice qui, témoin de la peine qu'éprouvaient ses maîtres en voyant leur fille si disgraciée de la nature, imagina d'invoquer le secours d'une puissance surnaturelle. Elle portait donc chaque jour l'enfant au temple d'Hélène, situé dans le Thérapné, au-dessus de celui qui est consacré à Phébus, et toutes les fois qu'elle y ve-

nait, elle se plaçait en face de la statue de la déesse, la suppliant de changer les traits difformes de l'enfant. On dit qu'un jour, lorsque la nourrice se retirait du temple, une femme inconnue lui apparut, et lui demanda ce qu'elle portait dans ses bras; la nourrice répondit que c'était un enfant. L'étrangère voulut le voir; mais la nourrice s'y refusa, alléguant que le père et la mère avaient défendu de le laisser voir à qui que ce fût. La femme inconnue ayant néanmoins insisté, et témoigné un vif desir de satisfaire sa curiosité, la nourrice consentit enfin à lui montrer l'enfant : aussitôt qu'il fut découvert, l'inconnue lui toucha la tête, et, le caressant de sa main, prononça ces mots : « Cette fille sera la « plus belle femme de Sparte. » En effet, depuis ce moment la figure de la jeune fille changea : devenue nubile, elle épousa par la suite Agétus, fils d'Alcidas; et Agétus était cet ami d'Ariston, dont j'ai parlé plus haut.

LXII. La vue d'une si belle femme avait allumé l'amour dans le cœur d'Ariston, et, pour le satisfaire, il eut recours à un étrange artifice. Il fit avec son ami (celui à qui elle était mariée) une sorte de traité par lequel il s'engageait à lui céder un objet quelconque, pris à son choix, dans tout ce qu'il possédait, à condition qu'Agétus s'engagerait réciproquement à laisser exercer le même droit sur les biens qui lui appartenaient. Agétus, qui savait Ariston marié, et qui ne croyait pas

compromettre sa femme par ce marché, consentit au traité; et les serments furent donnés et reçus mutuellement. Les choses ainsi convenues, Ariston abandonna sans peine un de ses meubles, quel qu'il fût, qu'Agétus désigna; mais, se présentant à son tour chez celui-ci, pour user du même droit, il déclara que c'était sa femme qu'il choisissait, et voulut l'emmener. Agétus exposa en vain qu'il avait toujours entendu l'excepter du consentement qu'il avait donné pour tout le reste; trompé par cette ruse, et lié par son serment, il fut contraint de céder et de se la laisser enlever.

LXIII. C'est de cette manière qu'Ariston se maria pour la troisième fois, après avoir répudié sa seconde femme. Il n'y avait pas encore dix mois entiers que celle qu'il venait d'épouser était mariée, lorsqu'elle accoucha, dans un terme aussi court, de Démarate, dont il est ici question. Un des domestiques d'Ariston vint apporter cette nouvelle pendant qu'il siégeait en conseil avec les éphores, et lui annonça la naissance d'un fils; mais Ariston, qui se rappelait parfaitement l'époque de son mariage, calculant sur ses doigts les mois qui s'étaient écoulés, s'écria, en joignant même un serment à son exclamation : « L'enfant n'est pas de moi (22). » Les éphores entendirent ces paroles, mais ne parurent pas y attacher de l'importance pour le moment. Cependant l'enfant grandit, et Ariston commença à se repentir de ce qui lui était échappé, d'autant

plus qu'il s'était, depuis, convaincu que Démarate était réellement son fils. Il lui avait même donné ce nom de Démarate (23), afin de perpétuer la mémoire des prières publiques ordonnées par les Spartiates, avant ces événements, pour obtenir des dieux qu'Ariston, le plus estimé de tous les rois que Sparte avait comptés jusque-là, pût avoir un fils. Ce fut là l'origine du nom de Démarate (*).

LXIV. Dans la suite Ariston mourut, et Démarate lui succéda; mais il semble qu'il était dans la destinée que les paroles que l'on avait entendu prononcer au père, ôteraient la royauté au fils. En effet, elles servirent de prétexte aux poursuites de Cléomène qui en voulait beaucoup à Démarate, d'abord pour avoir fait retirer d'Éleusis l'armée lacédémonienne, lors de l'invasion de l'Attique, dont j'ai parlé plus haut (**); et ensuite pour avoir traversé, en dernier lieu, ses opérations, contre les Éginètes du parti des Mèdes.

LXV. Cléomène, dans le dessein de se venger, était convenu avec Léotychide, fils de Ménarès, petit-fils d'Agis (24) et de la même maison que Démarate, de le faire déclarer roi à la place de celui-ci, à condition qu'ils marcheraient ensemble contre les Éginètes. Léotychide était déja l'ennemi

---

(*) Prières du peuple; accordé aux prières du peuple.

(**) Livre V, chapitre 75, page 242,

déclaré de Démarate; et je vais dire quelle fut l'origine de cette inimitié. Léotychide s'était fiancé avec Percale, fille de Chilon et petite-fille de Démarmène, et allait l'épouser lorsque Démarate fit manquer ce mariage, en enlevant, dans une embuscade, cette Percale, dont il fit sa femme. Ainsi, d'une part, la haine, qu'une telle violence avait inspirée à Léotychide contre Démarate, et de l'autre les sollicitations de Cléomène, déterminèrent le premier à faire serment en justice: « que « Démarate n'était pas roi légitime de Sparte, parce « qu'il n'était point fils d'Ariston. » Le serment reçu (25), Démarate fut traduit en jugement, et l'on reproduisit au procès les paroles qu'Ariston avait proférées lorsqu'un de ses domestiques étant accouru lui annoncer la naissance d'un fils, il avait calculé les mois qui s'étaient écoulés depuis son mariage, et s'était écrié, même avec serment, « que cet enfant n'était pas de lui. » Léotychide insistait sur ces mots, comme une preuve évidente que Démarate n'était point fils d'Ariston, ni par conséquent roi légitime de Sparte, et appelait en témoignage les éphores qui se trouvaient présents dans le conseil, et les avaient entendus de la bouche même d'Ariston.

LXVI. Enfin, de vives contestations s'étant élevées sur cette accusation, les Lacédémoniens jugèrent à propos de consulter l'oracle de Delphes pour savoir si Démarate était véritablement fils d'Ariston. Ce parti paraissait pris subitement, mais

il était cependant suggéré par Cléomène (26), qui, en faisant renvoyer la discussion par-devant la Pythie, avait eu soin de se concilier un certain Cobon, fils d'Aristophante, citoyen de Delphes, où il jouissait d'une grande influence. Ce Cobon persuada à la prêtresse, qui se nommait Périalle, de faire une réponse conforme aux desseins de Cléomène; et, en effet, lorsque les envoyés de Sparte eurent interrogé la Pythie, elle déclara que Démarate n'était point fils d'Ariston. Par la suite, cette collusion fut connue, Cobon banni de Delphes, et Périalle déposée.

LXVII. Démarate, privé de la royauté, par cette intrigue, et ayant reçu, peu de temps après, un nouvel affront, quitta Lacédémone, et se réfugia chez les Mèdes : voici ce qui le détermina à prendre ce parti. Quoique destitué de l'autorité royale, il avait été nommé à une des magistratures de l'état : on célébrait, à Sparte, les jeux nommés gymnopædies (27), et il y assistait. Léotychide, qui déja l'avait remplacé dans la royauté, envoya un de ses domestiques lui demander, par raillerie, comment il se trouvait des fonctions qu'il exerçait après avoir rempli celles de roi. Démarate, blessé de la demande, répondit. « Qu'il savait, du moins, « ce qu'étaient les unes et les autres, et que celui « qui l'interrogeait l'ignorait; qu'au surplus, cette « question allait devenir pour les Lacédémoniens « ou le principe d'une foule de prospérités, ou

« la source de maux innombrables. » En achevant, il se voila la tête et sortit du théâtre pour retourner dans sa maison. Quand il y fut arrivé, il sacrifia un bœuf à Jupiter, et appela sa mère près de lui.

LXVIII. Dès qu'elle s'y fut rendue, il mit dans ses mains une partie des entrailles de la victime (28), et lui adressa cette prière. « O ma « mère, au nom de tous les dieux, et particu- « lièrement au nom de Jupiter Hercéen (29), dites- « moi, je vous supplie, la vérité ; dites-moi qui « est réellement mon père. Léotychide, dans le « procès qu'il m'a intenté, a soutenu que vous « étiez enceinte de votre premier mari quand « vous êtes entrée dans la maison d'Ariston ; « d'autres, écoutant des bruits plus ridicules, « vont jusqu'à dire que vous étiez grosse du « commerce que vous aviez eu avec un de vos « domestiques chargé d'avoir soin des ânes, et « que je suis l'enfant né de ce honteux com- « merce. Je vous en conjure donc, au nom des « dieux, ne me cachez pas la vérité : si les choses « se sont passées comme on le dit, c'est une « faute dont vous n'êtes pas seule coupable, et « que beaucoup d'autres ont commise : vous « pouvez l'avouer. Vous savez aussi que, suivant « le bruit très-répandu dans Sparte, on prétend « qu'Ariston était incapable d'avoir des enfants, « et que c'est par cette raison que sa première « femme ne lui en avait point donné. Que

« dois-je croire ? Ainsi parla Démarate. »

LXIX. « Mon enfant, répondit la mère, puis-
« que, dans un acte si solennel, tu m'interpelles
« de dire la vérité, la vérité tout entière te sera
« dévoilée. La troisième nuit, après mon entrée
« dans la maison d'Ariston, un phantôme m'ap-
« parut sous les traits de mon nouvel époux. Il
« partagea mon lit, et, en s'en allant, me laissa
« les couronnes qu'il portait sur la tête. A peine
« il m'avait quittée, qu'Ariston lui-même vint me
« trouver, et, voyant ces couronnes, me demanda
« qui me les avait données. Je lui répondis que
« je les tenais de lui; il le nia : je l'affirmai par
« serment, et j'ajoutai qu'il en agissait mal en
« soutenant le contraire, puisque lui-même, sor-
« tant de mon lit, m'en avait fait présent. Frappé
« de mon assurance, et de mes serments, il aper-
« çut quelque chose de merveilleux et, pour ainsi
« dire, de divin dans l'événement; et cette opinion
« était d'autant mieux fondée que les couronnes
« paraissaient être celles-là même qui avaient été
« supendues au monument héroïque situé près
« de la porte de la cour de notre habitation. Ce
« monument est, comme tu sais, celui d'Astrabacus:
« et, en effet, les devins que j'ai consultés m'ont
« répondu que c'était ce héros que j'avais vu.
« Ainsi, mon enfant, tu sais actuellement ce que
« tu voulais savoir : ou tu es fils d'un héros, et
« Astrabacus est ton père; ou tu es fils d'Ariston:
« car c'est dans cette nuit même que tu fus conçu.

« Pour ce qui est de l'argument que tes enne-
« mis font le plus valoir, et qu'ils tirent de ce
« qu'Ariston, lorsqu'on vint lui annoncer ta nais-
« sance, avait dit, en présence de plusieurs té-
« moins, que tu n'étais pas son fils, puisque dix
« mois ne s'étaient point encore écoulés depuis
« qu'il m'avait épousée ; c'est un argument qui ne
« prouve que leur ignorance. Les femmes peuvent
« accoucher au terme de neuf mois, et même de
« sept, et toutes ne vont pas jusqu'au dixième.
« Pour moi, mon enfant, je t'ai donné le jour
« après sept mois de grossesse ; et Ariston re-
« connut lui-même, peu de temps après, l'in-
« conséquence extrême des mots qui lui étaient
« échappés. Voilà la vérité. Les autres fables ré-
« pandues sur ta naissance ne méritent aucune
« attention ; et, puissent les femmes de Léoty-
« chide et de ceux qui l'ont secondé, leur donner
« des enfants qui aient pour pères des hommes
« d'une aussi basse condition que celui qu'ils t'ont
« supposé ! » Ainsi parla la mère de Démarate.

LXX. Quant à lui, dès qu'il fut instruit de ce qu'il voulait savoir, après s'être muni des vivres nécessaires en voyage, il partit pour l'Élide, sous le prétexte de se rendre à Delphes et d'aller consulter l'oracle ; mais les Lacédémoniens, soupçonnant qu'il méditait de fuir, envoyèrent sur ses traces. Ceux qu'ils avaient chargés de sa poursuite apprirent effectivement, en Élide, que Démarate en était parti pour Zacynthe. Ils l'y suivirent,

et l'atteignirent dans cette île, où ils s'emparèrent de ses domestiques, mais non pas de sa personne, les Zacynthiens n'ayant pas voulu le livrer. Démarate eut donc la faculté de passer en Asie, et de se rendre près de Darius, qui l'accueillit magnifiquement, et lui donna des terres et des villes. C'est ainsi, et par une telle combinaison d'événements, que Démarate vint en Asie, après avoir acquis beaucoup de célébrité chez les Lacédémoniens, tant par ses conseils que par ses actions, et sur-tout par la victoire qu'il avait remportée aux jeux olympiques, dans la course du quadrige, honneur que lui seul, de tous les rois de Sparte, avait obtenu.

LXXI. Léotychide, qui succéda à la royauté dont Démarate avait été dépossédé, eut pour fils Zeuxidémus, que plusieurs Lacédémoniens désignent aussi sous le nom de Cyniscus, mais qui ne régna point à Sparte, et mourut avant son père, laissant un fils, nommé Archidémus. Après la mort de Zeuxidémus, Léotychide épousa une seconde femme, du nom d'Eurydamé, sœur de Ménius et fille de Diactoride; elle ne lui donna pas d'enfant mâle, mais seulement une fille, nommée Lampito, qu'Archidémus, fils de Zeuxidémus, épousa du consentement de Léotychide.

LXXII. Du reste, Léotychide n'atteignit point dans Sparte un âge avancé, et porta promptement la peine de ce qu'il avait fait contre Démarate. Il commandait l'armée lacédémonienne en Thessalie,

et lorsqu'il pouvait aisément soumettre le pays, il se laissa corrompre par l'argent qui lui était offert; il fut même surpris en flagrant délit, dans le camp, où on le trouva assis sur un sac rempli d'argent. Mis en jugement à Sparte, condamné au bannissement et sa maison rasée, il se réfugia à Tégée, où il finit ses jours; mais ceci n'eut lieu que bien postérieurement.

LXXIII. Je reviens à l'époque qui m'occupait. Cléomène ayant, comme on vient de le voir, réussi dans ses projets contre Démarate, s'empressa de prendre avec lui Léotychide, et de marcher contre Égine, où il avait à se venger des injures qu'il avait reçues, dont il conservait un vif ressentiment; mais les Éginètes voyant les deux rois de Sparte en campagne, jugèrent qu'il n'y avait plus de résistance à opposer, et se soumirent. Cléomène et Léotychide se firent donner en ôtage dix habitants d'Égine, choisis parmi les citoyens les plus distingués par leurs richesses ou leur naissance, dans le nombre desquels ils comprirent Crios fils de Polycrite, et Casambus fils d'Aristocrate, qui avaient la plus grande autorité dans l'état : ils les envoyèrent en dépôt dans l'Attique, les mettant ainsi à la disposition des Athéniens, les plus cruels ennemis des Éginètes.

LXXIV. Quelque temps après cette expédition, les intrigues tramées contre Démarate furent découvertes, et Cléomène, craignant les effets du mécontentement des Lacédémoniens, se retira en

Thessalie. De là, il vint dans l'Arcadie, qu'il chercha à soulever contre Sparte, pour l'exécution des nouveaux desseins qu'il avait formés; et entr'autres serments qu'il exigea des Arcadiens, il en obtint celui de le suivre par-tout. Il voulait, en outre, conduire les plus riches citoyens à Nonacris, pour leur faire prêter le même serment par l'eau du Styx, que l'on y voit (du moins à ce que prétendent les Arcadiens), dans un fonds entouré de murailles, où le peu qui paraît de cette eau tombe goutte à goutte d'un rocher. La ville de Nonacris, dans laquelle se trouve cette source, est en Arcadie, et voisine de Phénée.

LXXV. Les Lacédémoniens, instruits des menées de Cléomène en furent intimidés, et le rappelèrent à Sparte, où ils le rétablirent dans la même autorité qu'il avait exercée auparavant. Mais à peine était-il de retour, qu'il fut saisi de la maladie connue sous le nom de manie furieuse; il avait été de tout temps d'un sens peu rassis, et souvent, dans ses accès, s'il rencontrait quelques Spartiates, il les frappait avec le sceptre qu'il portait à la main. Ses parents, témoins de ses folies, et convaincus qu'il était tombé en démence, prirent le parti de le faire lier et de l'assujétir par des entraves de bois. Un jour Cléomène, ainsi enchaîné, se trouvant seul avec un gardien, lui demanda un couteau : le gardien refusa d'abord; mais Cléomène l'ayant menacé de le punir rigoureusement par la suite, cet homme,

qui n'était qu'un Hilote, effrayé de la menace, se rendit, et lui donna le couteau. Quand il eut le fer dans les mains, Cléomène s'en servit pour se mutiler misérablement, en commençant par les jambes, dont il se coupa les chairs en longues lanières; des jambes, il vint aux cuisses, et des cuisses, aux reins et aux hanches, qu'il découpa de la même manière; enfin, il atteignit le ventre, qu'il se fendit en taillant dans tous les sens les intestins, et se donna la mort. La plupart des Grecs prétendent qu'il subit cette mort cruelle en punition de ce qu'il avait séduit la Pythie, pour la faire parler contre Démarate; mais les Athéniens, seuls à la vérité, soutiennent que ce fut pour avoir, dans l'invasion d'Éleusis, abattu un bois consacré aux déesses (*). Les Argiens ont aussi une version différente, et disent qu'il fut ainsi puni pour avoir arraché du bois sacré d'Argos des citoyens qui s'y étaient réfugiés à la suite d'un combat, et qu'il fit égorger (30); enfin pour avoir en outre, dans un accès de folie, fait mettre le feu à ce bois. Voici comment la chose s'était passée.

LXXVI. Cléomène, ayant consulté l'oracle de Delphes sur l'événement de la guerre qu'il méditait contre les Argiens, et reçu pour réponse qu'il prendrait Argos, arriva à la tête de l'armée lacédémonienne, sur les rives de

(*) Cérès et Proserpine.

l'Erosinus, qui, suivant ce que l'on raconte, sort du lac Stymphale; car on prétend que les eaux de ce lac tombent dans un vaste gouffre, pour reparaître ensuite dans l'Argolide, et que ce sont ces mêmes eaux qui forment le fleuve que les Argiens nomment l'Erosinus. Quoi qu'il en soit, Cléomène, campé sur ses bords, fit un sacrifice, et comme les entrailles des victimes ne lui paraissaient pas favorables pour le passage, il n'insista pas, et se borna à dire que « l'Erosinus « ne méritait que des éloges, puisqu'il ne vou- « lait pas trahir ses compatriotes; mais que, mal- « gré cela, les choses n'en iraient pas mieux pour « les Argiens. » Il se retira donc, et ramena l'armée à Thyrée, où, après avoir sacrifié un taureau à la mer, il fit embarquer ses troupes pour les conduire dans la Tirynthie, et la Nauplie.

LXXVII. Les Argiens, informés de ce mouvement, portèrent leurs forces du côté de la mer. Arrivés près de Tirynthe, dans un lieu nommé Sépia, ils campèrent en face des Lacédémoniens, laissant entre les deux armées un intervalle assez considérable. Dans cette position, les Argiens ne craignaient pas de courir les chances d'un combat à découvert; mais ils redoutaient d'être vaincus par la ruse. Cette crainte leur était inspirée par une réponse de la Pythie, dont j'ai déja parlé, et qui leur était commune avec les Milésiens. Voici ce qu'elle disait à l'égard des Argiens.

« Quand la femelle, après avoir vaincu le mâle,

« l'aura chassé, et acquis de la gloire parmi « les Argiens, alors un grand nombre de femmes « d'Argos se déchireront le visage de douleur, et « chacun des hommes qui viendront à naître par « la suite, dira : Le terrible serpent aux triples « replis est mort, blessé d'un trait mortel (31). »

Comme ces diverses circonstances semblaient se réunir pour inspirer de la terreur aux Argiens, ils prirent, après s'être consultés, la résolution de régler leurs mouvements sur ceux dont les hérauts lacédémoniens donneraient le signal; et, en effet, toutes les fois qu'un héraut lacédémonien se faisait entendre, les Argiens exécutaient de leur côté le même mouvement qu'il prescrivait de faire (32).

LXXVIII. Cléomène s'étant aperçu de cette imitation, ordonna que lorsque l'on donnerait dans son camp le signal du dîner, les troupes prendraient, au contraire, les armes et attaqueraient les Argiens. Cet ordre fut suivi de la part des Lacédémoniens, et les Argiens, qui, trompés par le signal, s'étaient mis à manger, attaqués à l'improviste, perdirent beaucoup de monde sur la place. Un nombre encore plus considérable d'entr'eux, qui s'était réfugié dans le bois sacré d'Argos, y fut cerné par les Lacédémoniens.

LXXIX. Pour les tirer de cet asyle, Cléomène eut recours à la ruse. Il avait dans son armée plusieurs déserteurs argiens, et, ayant appris d'eux les noms de ceux qui étaient réfugiés dans

le bois sacré, il envoya un héraut qui les appela individuellement, en leur annonçant que Cléomène avait reçu le prix de leur rançon (La rançon, suivant une ancienne convention entre les peuples du Péloponèse, était fixée à deux mines par homme fait prisonnier à la guerre). Cinquante Argiens, environ, qui sortirent sur cette assurance, furent égorgés par les ordres de Cléomène, et le massacre ignoré de ceux qui étaient restés dans le bois dont l'épaisseur les empêchait de voir ce qui avait lieu au-dehors, continua jusqu'à ce qu'un d'entr'eux, étant monté sur un arbre, vit les choses telles qu'elles se passaient, et empêcha le reste des Argiens, que l'on venait appeler, de quitter leur retraite.

LXXX. Cléomène, voyant que le moyen qu'il avait employé ne lui réussissait plus, ordonna aux Hilotes d'entourer le bois sacré de matières combustibles, et, après que ces ordres furent exécutés, il y fit mettre le feu. Pendant que les arbres brûlaient, Cléomène demanda à un des déserteurs à quel dieu ce bois appartenait, et sur la réponse qui lui fut faite qu'il était consacré à Argos, il s'écria : « O Apollon, qui rends « les oracles, tu m'as grandement trompé, en « m'annonçant que je prendrais Argos. Voilà, je « le crains bien, ton oracle accompli pour moi. »

LXXXI. Après cette expédition, Cléomène ayant renvoyé la majeure partie de son armée à Sparte, prit avec lui mille hommes de ses meil-

leures troupes, et se rendit au temple de Junon pour y sacrifier; mais, ayant voulu offrir le sacrifice sur l'autel de la déesse, le prêtre s'y opposa, en lui disant qu'il n'était point permis à un étranger de sacrifier sur cet autel. Cléomène, irrité de ce refus, ordonna aux Hilotes de s'emparer du prêtre, le fit battre de verges, et remplit lui-même les fonctions de sacrificateur; ensuite, il revint à Sparte.

LXXXII. A son retour, Cléomène fut traduit par ses ennemis devant les éphores, comme coupable de s'être laissé corrompre par de l'argent, et d'avoir manqué l'occasion de se rendre maître de la ville d'Argos, dont il eût été, suivant eux, facile de s'emparer. Il répondit à cette accusation (et je ne puis dire positivement si ce fut un mensonge ou une vérité), « que, de-
« puis que le bois sacré d'Argos était tombé entre
« ses mains, il avait regardé l'oracle d'Apollon
« comme accompli, et qu'il n'avait pas osé
« risquer d'attaquer la ville avant d'avoir, du
« moins, offert des sacrifices pour apprendre si ce
« même dieu voulait lui permettre de s'en rendre
« maître ou l'en empêcher; qu'ayant sacrifié, dans
« cette intention, au temple de Junon, des
« flammes étaient sorties de la poitrine de la
« statue, et qu'il avait vu clairement, par ce
« prodige, qu'il n'était point destiné à faire la
« conquête d'Argos; que si ces flammes fussent
« parties de la tête, il en aurait conclu qu'il

« pouvait prendre la ville et la citadelle ; mais « que puisque c'était sur la poitrine seule qu'elles « avaient brillé, il était évident que tout ce que « le dieu avait voulu lui accorder était accompli. » Les Lacédémoniens, trouvant ces raisons vraisemblables, y ajoutèrent foi, et Cléomène fut absous à une grande majorité.

LXXXIII. A la suite de ces revers, Argos se trouva tellement dépourvue de citoyens, que les esclaves s'y emparèrent de l'administration publique, et exercèrent toutes les magistratures, tant que les fils de ceux qui étaient morts à la guerre n'eurent pas atteint l'âge viril ; mais lorsque ceux-ci y furent parvenus, ils reprirent possession d'Argos, et en chassèrent les esclaves, qui, forcés de quitter la ville, occupèrent par force celle de Tirynthe. Après qu'ils s'y furent établis, ils restèrent en paix avec les Argiens jusqu'au moment où parut parmi eux un devin, nommé Cléandre, Arcadien d'origine, et né à Phigalia : il leur persuada d'attaquer leurs anciens maîtres, et excita une guerre qui dura très-long-temps. Il en couta même beaucoup de peine aux Argiens pour parvenir à soumettre ces esclaves.

LXXXIV. Ce que je viens de dire explique les causes auxquelles les Argiens attribuent la fin malheureuse de Cléomène. Les Spartiates, au contraire, n'y supposent rien de surnaturel; ils prétendent seulement que Cléomène, ayant beaucoup vécu avec des Scythes, avait pris l'ha-

bitude de boire du vin pur, et qu'il était tombé en démence par suite de ses excès. En effet, les Scythes nomades, après l'invasion faite par Darius, dans leur pays, desirant vivement d'en tirer vengeance, avaient envoyé des députés à Sparte pour former une alliance avec les Lacédémoniens. Suivant les conditions de cette alliance, les Scythes, habitants des rives du Phase, devaient passer ce fleuve et se jeter sur la Médie, tandis qu'un corps de Spartiates, partant d'Éphèse, s'avancerait, par la haute Asie, pour faire sa jonction avec eux dans un lieu convenu. Cléomène, qui eut, à ce sujet, avec les Scythes de longs entretiens, passés dans une familiarité plus intime qu'il n'était convenable, avait appris d'eux l'usage du vin pur; et les Spartiates prétendent que ce fut cet usage qui altéra sa raison. Au surplus, c'est de cette époque aussi que les Lacédémoniens ont coutume, lorsqu'ils veulent boire du vin pur, de dire à celui qui les sert: « Verse-moi « à la scythe. » J'ai dû rapporter ce que les Lacédémoniens pensent au sujet de Cléomène; quant à moi, je crois que sa mort fut la punition de ce qu'il avait fait contre Démarate.

LXXXV. Dès que Cléomène fut mort, les Éginètes envoyèrent des députés à Sparte porter plainte contre Léotychide, au sujet des ôtages retenus à Athènes. L'affaire fut plaidée devant l'assemblée des Lacédémoniens, qui prononcèrent que les Éginètes ayant été traités injurieusement

par Léotychide, lui-même leur serait livré, et envoyé à Égine, pour répondre des ôtages qui étaient à Athènes. Mais au moment où les députés d'Égine s'emparaient de Léotychide pour l'emmener avec eux, Théaside, fils de Léoprèpis, un des citoyens les plus distingués de Sparte, leur parla en ces termes : « Qu'allez-vous faire, « citoyens d'Égine? Quoi! vous voulez emmener un « roi de Sparte que ses concitoyens vous livrent! « Pensez-y bien : si, dans un moment d'indigna- « tion, les Lacédémoniens ont rendu un sembla- « ble décret, craignez, lorsque vous l'aurez mis à « exécution, qu'un jour ils ne veuillent venger une « telle injure en portant la guerre et la dévasta- « tion sur vos terres. » Cette réflexion retint les députés; et il fut seulement convenu que Léotychide les suivrait à Athènes pour faire rendre aux Éginètes leurs ôtages.

LXXXVI. Lorsque Léotychide fut arrivé à Athènes, il demanda qu'on lui remît le dépôt. Les Athéniens, qui ne voulaient pas le rendre, cherchèrent divers prétextes pour s'en dispenser, et représentèrent, entr'autres, que le dépôt leur ayant été fait par les deux rois de Sparte, il n'était pas régulier de le rendre à l'un en l'absence de l'autre. Sur ce refus, Léotychide leur adressa le discours suivant. « Athéniens, faites ce que « vous voudrez; mais, sachez que si vous resti- « tuez les ôtages, vous ferez une action louable « et religieuse; et que, si vous les retenez, vous

« ferez tout le contraire. Je ne veux, pour vous « le prouver, que vous raconter ce qui s'est passé « à Sparte, au sujet d'un dépôt. Nous autres, « Spartiates, nous savons par tradition, que, « trois générations avant moi, il y avait à Lacé- « démone un citoyen nommé Glaucus, fils d'Epi- « cyde, qui passe pour avoir été, dans son temps, « par ses bonnes qualités, et sur-tout par son « amour particulier de la justice, le plus distin- « gué de tous les citoyens de Lacédémone. « Voici, suivant ce que l'on raconte parmi « nous, ce qui lui arriva à une certaine « époque. Un Milésien se rendit à Sparte pour « conférer avec lui, et exposa, en ces termes, « l'affaire qu'il voulait traiter. Je suis, lui dit-il, « citoyen de Milet, et je viens près de vous, « Glaucus, profiter de votre probité et en récla- « mer un service important; car votre réputation « d'intégrité et d'amour pour la justice est ré- « pandue dans toute la Grèce, et même dans « l'Ionie : écoutez-donc ce dont il s'agit. J'ai « réfléchi souvent, que le Péloponèse jouit « d'une sécurité parfaite, tandis que l'Ionie « est exposée à des troubles continuels, et que « par conséquent, chez nous, les richesses ne « restent pas long-temps dans les mêmes mains. « Ces réflexions m'ont déterminé à convertir en « argent la moitié de mes propriétés, et à « vous en confier le dépôt, convaincu qu'il « me sera fidèlement conservé. Veuillez-donc,

« je vous prie, recevoir cet argent, et garder en « même temps cette marque : vous remettrez « l'argent à ceux qui vous en présenteront une « pareille. Telle fut la proposition du Milésien.

« Glaucus accepta le dépôt à ces conditions. « Un long temps s'était écoulé, lorsque les enfants « de celui qui avait déposé l'argent arrivèrent à « Sparte, et le redemandèrent à Glaucus, en lui « présentant la marque convenue, suivant ce qui « avait été stipulé. Glaucus refusa la restitution, « et motiva ainsi son refus. Je ne me rappelle « nullement, leur dit-il, l'affaire dont vous me « parlez, et il ne m'en est resté dans l'esprit « aucun souvenir. Cependant, pour peu qu'elle « revienne à ma mémoire, je veux faire ce que « la justice exige. Si j'ai reçu l'argent, il est de « droit que je le rende; mais si je n'en ai point « reçu, j'aurai recours aux lois de la Grèce pour « me défendre contre vous. Je vous remets donc « à quatre mois d'ici pour vous donner satis- « faction.

« Les Milésiens se retirèrent très-affligés, et « regardèrent leur argent comme perdu. Cepen- « dant Glaucus se rendit à Delphes pour consulter « l'oracle, et lui demander s'il pouvait s'appro- « prier l'argent, en faisant serment qu'il ne l'avait « point reçu. La Pythie lui répondit, en vers, ce « qui suit.

« Glaucus, fils d'Épicyde, ce qu'il y a de plus « sûr pour toi, c'est de gagner ton procès par un

« serment, et de t'approprier l'argent : jure donc.
« La mort frappe aussi celui qui jure d'après sa
« conscience ; mais le serment a un fils : ce fils
« n'a point de nom ; on ne lui distingue ni
« mains ni pieds : cependant il accourt à l'impro-
« viste ; il tombe sur la postérité du parjure, il
« la perd et détruit sa maison. La postérité de
« l'homme qui a juré selon sa conscience vit, au
« contraire, heureuse dans l'avenir.

« En entendant ces paroles, Glaucus pria le
« dieu de lui pardonner la demande indiscrète
« qu'il lui avait faite ; mais la Pythie lui répliqua :
« que tenter un dieu pour autoriser une mau-
« vaise action, ou exécuter cette action, était la
« même chose (33).

« Glaucus, de retour à Sparte, fit venir les
« Milésiens, et s'empressa de leur rendre l'argent.
« Actuellement, ô Athéniens, il me reste à vous
« dire pour quelle raison j'ai entrepris de vous ra-
« conter ceci. Sachez qu'aujourd'hui il ne subsiste
« pas un seul descendant de Glaucus ; qu'il n'est
« pas un seul foyer qu'on puisse croire avoir été
« la maison de Glaucus, et que sa famille entière
« a été, jusque dans ses dernières racines, anéantie
« à Sparte. Ainsi, vous le voyez, il n'est pas bien
« quand on a reçu un dépôt, de songer à autre
« chose qu'à le rendre à ceux qui le réclament. »

Léotychide, après avoir prononcé ce discours, voyant que les Athéniens ne changeaient point de résolution, se retira.

LXXXVII. Les Éginètes, avant de porter, comme on vient de le voir, la peine des premiers torts que, pour plaire aux Thébains, ils avaient eus envers les Athéniens (*), s'étaient rendus coupables de beaucoup d'autres. Emportés par leur haine contre les Athéniens, dont ils croyaient avoir à se plaindre, ils s'étaient préparés à satisfaire leur ressentiment dans toutes les occasions; et il s'en présenta une dont ils profitèrent. Les Athéniens tenaient, sous le cap de Sunium, le vaisseau sacré, à cinq rangs de rames, qui avait porté les Théores à Délos (34). Les Éginètes s'embusquèrent, et, s'étant emparés de ce vaisseau par surprise, jetèrent dans les fers un grand nombre de citoyens distingués d'Athènes, qui s'y trouvaient embarqués.

LXXXVIII. Les Athéniens, en recevant une si cruelle insulte, n'hésitèrent plus à employer contre de tels ennemis tous les moyens praticables pour se venger d'eux. A cette époque vivait dans Égine Nicodrome, fils de Chnœtus, un des habitants les plus distingués de la ville; mais extrêmement irrité contre ses concitoyens, qui l'avaient autrefois condamné à l'exil (35). Lorsqu'il connut les dispositions des Athéniens, il fit avec eux un traité, et promit de leur livrer Égine à un jour fixé, à condition que, ce même jour, ils arriveraient et le seconderaient dans son en-

(*) Voyez livre V, chap. 80 et 81, p. 245 et 246.

treprise. Les choses ainsi concertées, Nicodrome s'empara au jour dit de la partie d'Égine appelée la vieille ville.

LXXXIX. Mais les Athéniens ne parurent point à l'instant convenu : comme ils ne possédaient pas assez de vaisseaux pour risquer de se mesurer avec les Éginètes, ils avaient demandé aux Corinthiens de leur en prêter, et ce fut cet incident qui perdit les affaires. Les Corinthiens, alors très-liés avec les Athéniens, leur accordèrent ce qu'ils demandaient, et leur donnèrent vingt vaisseaux, qu'ils furent censés louer, à raison de cinq drachmes par navire, la loi ne permettant pas aux Corinthiens de les livrer, sans exiger un prix de location. Dès que les Athéniens les eurent à leur disposition, ils les réunirent à ceux qu'ils avaient déja, et formèrent une flotte de soixante vaisseaux, avec laquelle ils firent voile pour Égine : malheureusement, le temps s'était écoulé, et ils n'arrivèrent que le lendemain du jour convenu.

XC. Nicodrome, ne voyant point paraître les troupes athéniennes à l'époque fixée, monta sur un bâtiment et s'enfuit d'Égine. Les Athéniens lui donnèrent Sunium à habiter, avec ceux qui l'avaient suivi, et c'est de cet asyle que ces réfugiés partaient pour aller faire des excursions dans Égine, qu'ils mirent souvent au pillage ; mais cela n'eut lieu que par la suite.

XCI. Pour le moment, les plus riches habitants d'Égine, contre lesquels le peuple s'était soulevé,

à l'instigation de Nicodrome, demeurèrent vainqueurs, et condamnèrent au dernier supplice tous ceux qui tombèrent dans leurs mains. Cette cruelle exécution donna lieu à un sacrilége, qu'ils ne purent expier, ni par aucun sacrifice, ni par aucun autre acte religieux; et les coupables furent obligés de sortir de l'île avant que la divinité s'apaisât. Lorsque l'on menait au supplice les prisonniers, au nombre de sept cents, un d'eux s'échappant des fers courut se réfugier dans le vestibule du temple de Cérès thesmophore (*), où il saisit les anneaux qui servent à tirer la porte pour la fermer. Ceux qui conduisaient les prisonniers, n'ayant pas pu faire lâcher prise à cet homme, lui coupèrent les mains, et parvinrent ainsi à l'emmener. Les mains, séparées du corps, restèrent attachées aux anneaux.

XCII. Tandis que ces choses se passaient, la flotte des Éginètes, composée de soixante-et-dix vaisseaux, allait au-devant de celle des Athéniens, et le combat s'engagea entr'elles. Les Éginètes vaincus implorèrent le secours des Argiens, comme ils l'avaient déja fait anciennement; mais ceux-ci le refusèrent, encore irrités d'avoir vu des vaisseaux d'Égine, que Cléomène avait emmenés de force, aborder dans l'Argolide, où ils avaient fait une descente, de concert avec les Lacédémoniens. Des troupes de

(*) Cérès législatrice.

Sicyone, portées sur des vaisseaux de cette ville, ayant aussi pris part à cette expédition, les Argiens avaient imposé aux deux villes une amende de mille talents : cinq cents pour chacune. Les Sicyoniens, reconnaissant leur faute, obtinrent la remise du reste de la somme, en payant seulement cent talents. Les Égìnètes, au contraire, ne voulurent point avouer leurs torts, et s'obstinèrent à ne rien payer. Ce fut par ce motif que les Argiens se refusèrent à leur envoyer, aux frais de l'état et de son aveu, aucun secours; mais il se trouva mille hommes de bonne volonté pour s'y porter. Cette troupe était commandée par Eurybate, qui s'était exercé au Pentathle (36). La plupart de ceux dont elle était composée ne revirent point leur patrie; presque tous périrent, dans Égine, de la main des Athéniens, et leur chef, Eurybate, après avoir tué trois hommes en trois combats singuliers, fut tué lui-même dans un quatrième, par Sophanès de Décélée.

XCIII. Peu de temps après, les Argiens, ayant attaqué, sur mer, les Athéniens, dans un moment où leur flotte était en désordre, remportèrent la victoire, et leur prirent quatre vaisseaux, avec les équipages qui les montaient.

XCIV. Pendant que la guerre se faisait ainsi entre les Athéniens et les Éginètes, le roi de Perse suivait les projets qu'il avait conçus. Un de ses domestiques continuait tous les jours à

lui rappeler qu'il devait se souvenir des Athéniens, et les Pisistratides aigrissaient encore son ressentiment, en les calomniant sans cesse. Darius saisit donc l'occasion qui se présentait d'attaquer les villes de la Grèce et de les soumettre, sous prétexte qu'elles lui avaient refusé l'hommage de la terre et de l'eau. En même temps il retira le commandement de l'armée à Mardonius, qui avait agi mollement avec la flotte; nomma d'autres généraux, et envoya, contre Érétrie et Athènes, Datis, mède d'origine, et son neveu Artapherne, fils d'Artapherne. Il leur commanda de se rendre maîtres de ces deux villes, d'en faire les habitants captifs, et de lui envoyer ces esclaves, qu'il voulait voir de ses propres yeux.

XCV. Dès que les nouveaux généraux furent nommés, ils partirent de la résidence du roi, et se rendirent en Cilicie, conduisant une armée de terre nombreuse, parfaitement approvisionnée, et établirent leur camp dans les plaines d'Alée. Bientôt après, la flotte, composée des vaisseaux fournis par les diverses nations, parut, et, avec elle, les bâtiments que Darius avait, l'année précédente, ordonné aux villes maritimes qui lui payaient tribut, de préparer et d'équiper pour le transport des chevaux. La cavalerie fut embarquée sur ces bâtiments, l'infanterie sur les vaisseaux, et la flotte, composée de six cents trirèmes, mit à la voile pour l'Ionie. De là,

au lieu de se diriger sur l'Hellespont et la Thrace, en côtoyant le continent, elle fit route, en partant de Samos, par la mer Icarienne, à travers les îles, pour éviter, du moins selon mon opinion, de doubler l'Athos, navigation devenue redoutable après le grand désastre de l'année précédente. D'ailleurs, il fallait nécessairement prendre cette nouvelle direction pour s'emparer de Naxos, qui n'était pas encore soumise.

XCVI. La flotte, après avoir passé la mer Icarienne, arriva à Naxos; car les Perses, qui se souvenaient du passé, avaient, avant tout, le dessein de se rendre maîtres de cette île (37). A la vue des forces qui les menaçaient, les Naxiens ne songèrent point à résister, et s'enfuirent dans leurs montagnes. Les Perses réduisirent en esclavage ceux qu'ils purent joindre, et mirent le feu à la ville et aux temples. Cette expédition terminée, ils firent voile pour les autres îles.

XCVII. Tandis que ces événements avaient lieu, les Déliens abandonnaient Délos, et s'embarquaient pour se réfugier à Ténos. Cependant la flotte s'étant approchée de leur île, Datis, dont le vaisseau prit les devants, défendit aux troupes d'y descendre, les fit aborder dans celle de Rhénée, située en face; et aussitôt qu'il fut instruit du lieu où les Déliens s'étaient retirés, leur envoya un hérant, chargé de leur faire la déclaration suivante. « Hommes consacrés à un « culte religieux, pourquoi fuyez-vous, sans con-

« naître quels sont mes desseins? Sachez que, « d'après ma propre inclination et d'après ce « que le roi m'a prescrit, j'ai donné l'ordre « que la terre où les deux divinités (*) sont nées « fût à l'abri de toute hostilité, et que Délos « et ceux qui l'habitent, fussent également « respectés. Revenez donc sans crainte dans vos « maisons, et habitez en paix votre île. » A cette déclaration était joint un présent de trois cents talents d'encens qui furent brûlés sur l'autel.

XCVIII. Datis, suivi de toute l'armée, fit voile pour Érétrie, conduisant avec lui des troupes ioniennes et æoliennes. Au moment où il partit pour cette expédition, l'île de Délos éprouva une secousse de tremblement de terre, événement qui n'avait jamais eu lieu auparavant, selon ce que disent les Déliens, et qui ne s'est point répété depuis, du moins jusqu'au temps où nous vivons. Par ce prodige, la divinité sembla présager aux hommes les malheurs qui les attendaient dans l'avenir; et, en effet, sous le règne de Darius fils d'Hystaspe, de Xerxès fils de Darius, d'Artaxerxès fils de Xerxès, c'est-à-dire pendant trois générations successives, la Grèce eut à souffrir plus de calamités qu'elle n'en avait essuyé pendant vingt autres générations écoulées avant Darius; maux terribles, qu'elle dut en partie aux Perses, et en partie à quelques cités

(*) Apollon et Diane.

ambitieuses, se disputant entr'elles la domination. Ce ne fut donc point sans une cause puissante que l'île de Délos, jusqu'alors immobile, fut ébranlée par un tremblement de terre ; cet événement même avait été prévu par un oracle rendu sur Délos, où se trouvent ces mots :

« Je mettrai en mouvement Délos, quelque « immobile qu'elle soit. »

Au surplus, les noms des rois de Perse que je viens de citer ont tous une signification propre : Darius veut dire l'oppresseur, Xerxès le guerrier, Artaxerxès le grand guerrier ; et les Grecs rendent ainsi très-bien, dans leur langue, ces noms perses (38).

XCIX. Les barbares, en quittant Délos, abordèrent les autres îles, qui se rendirent à eux, et en tirèrent des troupes, ayant soin de prendre pour ôtages les enfants des principaux habitants. Enfin, après avoir dépassé ces îles, ils arrivèrent à Caryste, en Eubée ; mais les Carystiens ne voulurent ni donner des ôtages, ni combattre contre les villes de leur voisinage : ils entendaient sous cette désignation, celles d'Érétrie et d'Athènes. Les Perses furent donc obligés de faire le siége de la ville et de ravager la campagne, jusqu'à ce que les Carystiens eussent consenti à ce que l'on exigeait d'eux.

C. Les Érétriens, informés que l'armée des Perses marchait contre eux, firent de-

mander des secours à Athènes. Les Athéniens ne refusèrent point d'en accorder, et leur envoyèrent, comme auxiliaires, les quatre mille hommes auxquels ils avaient partagé les biens appartenant aux Chalcidiens hippobotes (*). Du reste, il n'y avait dans le conseil des Érétriens ni accord, ni sagesse. En même temps qu'ils appelaient les Athéniens à leur secours, ils étaient partagés entre deux opinions : les uns voulaient que l'on abandonnât la ville pour se retirer dans les montagnes de l'Eubée; d'autres, espérant tirer quelque avantage particulier de la générosité des Perses, préparaient une trahison. Eschine, fils de Nothon, l'un des principaux citoyens d'Érétrie, instruit des projets des deux partis, dévoila la véritable situation des affaires aux Athéniens qui arrivaient, et les conjura de retourner chez eux, s'ils voulaient échapper à une ruine certaine; les Athéniens se rendirent à cet avis, et, repassant promptement à Orope, surent se soustraire au danger qui les menaçait.

CI. La flotte perse vint aborder sur le territoire des Érétriens, vers Tamynes, Chærées et Ægilies. Aussitôt qu'elle se fût rendue maîtresse de ces points, les chevaux furent mis à terre, et l'on se prépara à marcher à l'ennemi. Les Érétriens

(*) Hippobote, homme assez riche pour nourrir un cheval. Voyez plus haut, Livre V, chap. 77, page 213.

avaient résolu de ne point sortir de l'enceinte de leurs murailles pour combattre, et de se borner à la défense de la ville, depuis que le parti qui voulait qu'on l'abandonnât n'avait point prévalu. La ville fut assiégée vigoureusement ; et comme la résistance ne fut pas moins animée, il périt beaucoup de monde de part et d'autre pendant les six premiers jours ; mais le septième, Euphorbe, fils d'Alcimachus, et Philagrus, fils de Cynéas, deux hommes très-considérés parmi leurs concitoyens, trahirent et livrèrent la ville. Les Perses y entrèrent, et, après avoir pillé les édifices sacrés, y mirent le feu, en représailles de l'incendie des temples de Sardes. Enfin, tous les habitants furent faits esclaves, comme Darius en avait donné l'ordre.

CII. Maîtres d'Érétrie, où ils s'arrêtèrent quelques jours, les Perses firent voile pour l'Attique qu'ils serrèrent de près, se figurant qu'ils feraient des Athéniens ce qu'ils venaient de faire des Érétriens. La plaine de Marathon, assez voisine d'Érétrie, est, de toute l'Attique, le terrain le plus favorable aux évolutions de la cavalerie ; et c'est là qu'Hippias, fils de Pisistrate, conduisit les Perses.

CIII. Lorsque les Athéniens furent instruits de ces mouvements, ils marchèrent à la rencontre de l'ennemi, en se dirigeant également sur Marathon. L'armée se trouvait sous les ordres de dix généraux ; et le dixième d'entr'eux était Miltiade

qui avait pour père Cimon fils de Stésagoras, banni d'Athènes par Pisistrate fils d'Hippocrate. Ce Cimon, pendant son exil, avait remporté le prix de la course des quadriges aux jeux olympiques, et avait abandonné l'honneur de cette victoire à un autre Miltiade, son frère utérin. Aux jeux suivants, ayant encore remporté le prix de cette course avec les mêmes chevaux, il l'avait cédé à Pisistrate, qu'il laissa proclamer vainqueur à sa place, et obtint par cette condescendance la permission de rentrer dans sa patrie, sous la garantie d'un traité conclu entre lui et Pisistrate. Enfin, vainqueur de nouveau, dans une troisième olympiade, et toujours avec les mêmes juments, il fut tué par les fils de Pisistrate (leur père ne vivait déja plus) qui apostèrent des hommes pour l'assassiner, pendant la nuit, dans les environs du Prytanée. Cimon est inhumé en avant de la ville, et l'on voit son tombeau au-delà de la route qui s'appelle le chemin de Cœlé (39). En face de ce tombeau, sont enterrées les quatre juments qui remportèrent le prix à trois olympiades consécutives. On connaît quatre autres juments qui ont eu la même gloire : ce sont celles d'Évagoras, le Lacédémonien; mais, après celles-ci, on n'en compte plus (40). A la mort de Cimon, l'aîné de ses fils, qui se nommait Stésagoras, était élevé dans la Chersonèse, près de son oncle paternel; Miltiade, le plus jeune, l'était, dans Athènes, près de son père,

et avait reçu son nom de son oncle Miltiade, le même qui fonda une colonie dans la Chersonèse.

CIV. Il y avait peu de temps que le Miltiade, fils de Cimon était revenu de la Chersonèse, après avoir risqué deux fois de perdre la vie, lorsqu'il fut nommé général des Athéniens. Poursuivi jusque dans Imbros par les Phéniciens, qui mettaient beaucoup d'importance à le prendre et à le conduire au roi, il s'en était peu fallu qu'il ne tombât entre leurs mains. Échappé à ce danger, à peine était-il rentré dans sa patrie où il se croyait en sûreté, que ses ennemis lui intentèrent un procès et le firent mettre en jugement, comme accusé d'avoir exercé la tyrannie dans la Chersonèse. Absous et délivré de cette poursuite, il fut élu général des troupes athéniennes par les suffrages du peuple.

CV. Avant de sortir d'Athènes, les généraux réunis dans cette ville, envoyèrent le héraut Phidippide à Sparte. Phidippide était d'Athènes, où il exerçait la profession d'hémérodrome (*), et c'est à lui, suivant ce qu'à son retour il raconta aux Athéniens, qu'apparut le dieu Pan, dans les environs du mont Parthénium, situé au-dessus du Tégée. Il rapportait que ce dieu l'ayant appelé à haute voix, par son nom de Phidippide, l'avait chargé de

(*) Courrier qui fait beaucoup de chemin en un jour.

reprocher, de sa part, aux Athéniens le peu de cas qu'ils faisaient de lui, malgré l'affection qu'il leur portait, et quoiqu'il leur eût rendu souvent de grands services, et se proposât de leur en rendre encore. Ce fut sur un tel rapport que les Athéniens, lorsque leurs affaires prospérèrent, ne doutant plus de la vérité du récit, firent élever un temple au dieu Pan, au-dessous de la citadelle. Chaque année, en mémoire de cet événement, ils offrent des sacrifices propitiatoires, et célèbrent, en l'honneur de cette divinité, des courses de flambeaux.

CVI. Phidippide, dépêché par les généraux, et qui avait fait cette rencontre du dieu Pan, arriva à Sparte le second jour de son départ d'Athènes, et s'étant rendu devant les magistrats, leur parla en ces termes : « Lacédémoniens, les « Athéniens vous demandent de les secourir, et « de ne point tolérer que la plus ancienne ville « de la Grèce soit réduite en esclavage par des « barbares. Déja Érétrie est captive, et la Grèce « se voit affaiblie de la perte d'une de ses villes « importantes. » Ainsi parla Phidippide, selon ce qui lui avait été prescrit. Les Lacédémoniens furent d'avis unanime de secourir les Athéniens; mais il leur était impossible de le faire sur-le-champ, sans transgresser une loi qu'ils voulaient respecter. On n'était qu'au neuvième jour de la lune, et cette loi ne leur permettait pas de se mettre en marche, avant que le cercle entier

de cet astre ne fût rempli. Ils attendirent donc jusqu'à la pleine lune (41).

CVII. Hippias, fils de Pisistrate, qui avait conduit les barbares à Marathon, eut, la nuit qui précéda leur débarquement, un songe remarquable : il rêva qu'il était couché avec sa mère. Il interpréta cette vision comme un présage heureux, lui annonçant qu'il allait rentrer dans sa patrie, qu'il y recouvrerait l'autorité et y finirait ses jours après une longue vieillesse. Tel était, du moins, l'augure qu'il tirait de son rêve pour l'avenir. Dans le moment, occupé de remplir les devoirs de général, il avait d'abord déposé dans l'île d'Ægilia, appartenant aux Styréens, tous les prisonniers faits à Érétrie, et réuni la flotte dans la rade de Marathon, où elle mouilla. Ensuite, l'armée des barbares étant descendue à terre, il la rangea en bataille dans la plaine. Tandis qu'il s'acquittait de ces soins, il fut saisi d'un accès de toux et d'éternuement plus violent que ceux auxquels il était sujet. Hippias, d'un âge avancé, avait la plupart des dents très-ébranlées; une d'elles se détacha dans les efforts de la toux, et tomba sur le sable, où elle s'enfonça. Il prit beaucoup de peine à la rechercher; mais malgré les soins qu'il se donna, la dent ne se trouva point. Alors se tournant vers ceux qui étaient près de lui : « Je vois bien, « leur dit-il en soupirant, que cette terre n'est « point à nous, et que nous ne parviendrons

« jamais à la soumettre : ma dent a pris posses-
« sion de tout ce qui m'en revenait. » Hippias regardait cet accident comme l'accomplissement de son rêve.

CVIII. Cependant, tandis que les Athéniens étaient de leur côté campés en ordre de bataille dans l'enceinte du temple d'Hercule, les Platéens leur amenèrent un secours fourni par toute la population de la ville. Les Platéens s'étaient donnés aux Athéniens, qui souvent avaient, à leur sujet, éprouvé de grands embarras; et voici quelle circonstance amena des relations entr'eux. Les Platéens, opprimés par les Thébains, eurent d'abord l'idée de se donner à Cléomène, fils d'Anaxandride, et aux Lacédémoniens; mais ceux-ci ne voulurent pas les recevoir. « Nous « demeurons, leur dirent-ils pour s'excuser, trop « loin les uns des autres, et nos secours vous par- « viendraient toujours trop tard. Il pourrait même « arriver, plus d'une fois, que vous eussiez subi « le joug, avant qu'aucun de nous sût seulement « que vous étiez attaqués. Nous vous conseillons « donc de vous remettre aux mains des Athéniens, « qui sont vos voisins et en état de vous défendre. » Les Lacédémoniens ouvraient cet avis, non pas par bienveillance pour les Platéens, mais dans le dessein de susciter des difficultés aux Athéniens, qui, en acceptant, se trouveraient nécessairement compromis avec les Béotiens. Quoi qu'il en soit, les Platéens suivirent le conseil des Lacédémo-

niens, et s'étant rendus à Athènes, au moment où l'on célébrait la fête des douze dieux, ils vinrent embrasser l'autel en suppliants, et se donnèrent aux Athéniens. Dès que les Thébains furent instruits de cet arrangement, ils attaquèrent Platée; mais les Athéniens coururent à son secours, et le combat était près de s'engager, lorsque les Corinthiens empêchèrent d'en venir aux mains; comme ils se trouvaient sur les lieux, ils furent pris pour arbitres par les deux parties, et les réconcilièrent. Les limites des territoires furent fixées, sous cette condition cependant, que les Thébains laisseraient ceux des Béotiens qui ne voudraient point être compris dans la confédération béotienne, maîtres de s'en séparer. Après cette convention, les Corinthiens s'éloignèrent; mais, des qu'ils furent partis, les Béotiens attaquèrent à l'improviste les Athéniens qui se retiraient de leur côté. Les Béotiens furent battus: les Athéniens, vainqueurs, étendirent les limites que les Corinthiens avaient fixées aux Platéens, et reculèrent jusqu'à la rivière d'Asope, et à Hysies même la frontière entr'eux et les Thébains. Les Platéens s'étaient donc donnés aux Athéniens, comme je viens de le rapporter, lorsqu'ils arrivèrent à leur secours à Marathon.

CIX. Les généraux d'Athènes se trouvaient divisés, en nombre égal, par deux opinions: les uns étaient d'avis qu'il ne fallait pas combattre. « On avait, disaient-ils, trop peu de forces

« pour risquer un engagement avec l'armée des « Mèdes; » les autres, au contraire, et Miltiade était de ce nombre, soutenaient qu'il fallait combattre. Les avis ainsi divisés, l'opinion la plus dangereuse était sur le point de l'emporter, et il ne restait plus qu'un onzième suffrage, que pouvait donner le polémarque (42). (Le polémarque est élu au scrutin des fèves par les Athéniens, et a, suivant une ancienne loi, le droit de donner son suffrage, comme les généraux). Callimaque d'Aphidnée, occupait alors cette place, et sa voix était décisive. Miltiade alla donc le trouver, et lui parla ainsi. « Il dé« pend de vous seul, Callimaque, de rendre « Athènes esclave ou de la maintenir libre, et de « laisser, dans la mémoire des âges futurs, un « souvenir de vous, tel qu'Harmodius et Aristo« giton eux-mêmes n'en peuvent espérer un « semblable. Jamais, depuis que les Athéniens « existent, ils n'ont été dans une alternative plus « périlleuse. Soumis aux Mèdes, il est évident « qu'ils sont livrés à Hippias; vainqueurs, Athènes « devient la première ville de toute la Grèce. « Actuellement, je vais vous expliquer comment « les choses en sont venues à un point si « critique, et comment c'est de vous seul que « dépend le sort des affaires. Nous sommes « dix généraux : deux avis nous partagent en « nombre égal; l'un est pour combattre, l'autre « pour éviter le combat. Si nous ne livrons pas

« la bataille, je ne doute point qu'un grand « mouvement n'ait lieu dans Athènes, qu'il ne « jette le trouble dans tous les esprits, et ne « finisse par les entraîner vers le parti des Mèdes. « Si, au contraire, nous en venons aux mains « avant que de lâches conseils n'égarent quelques-« uns d'entre nous, nous sommes, je le pense du « moins, en état de vaincre, si les dieux restent « neutres (43). Tout est donc en ce moment dans « vos mains, et dépend de vous. Si vous ajoutez « votre voix à l'opinion qui est la mienne, vous « avez une patrie libre; Athènes est la première « ville de la Grèce. Si vous vous rangez à l'avis « de ceux qui dissuadent de combattre, vous avez « tous les maux opposés aux biens que je viens « de vous présenter. »

CX. Le discours de Miltiade entraîna Callimaque, et, ayant comme polémarque ajouté son suffrage, l'opinion pour le combat l'emporta. Après cette décision, chacun des généraux qui s'étaient déclarés en faveur de l'avis de Miltiade, lui céda son jour de commandement. Miltiade accepta cette concession, mais sans en profiter, et attendit pour attaquer le jour où le commandement lui revenait de droit.

CXI. Ce jour étant arrivé, les Athéniens se rangèrent en bataille dans l'ordre suivant : Callimaque eut le commandement de l'aile droite; car, chez les Athéniens, la loi prescrivait que le polémarque commandât la droite. En partant de

ce point, toutes les tribus se rangèrent l'une après l'autre suivant leur ordre numérique ; et après elles se placèrent les Platéens, qui formaient l'aile gauche. C'est depuis ce combat que, dans les sacrifices solennels qui se célèbrent tous les cinq ans à Athènes, le héraut athénien associe les Platéens aux prières qu'il prononce en ces termes : « Fassent les dieux que tout soit heureux à-la-« fois et pour les Athéniens et pour les Platéens. » D'après l'ordre de bataille des Athéniens à Marathon, leur ligne égalait en longueur celle des Mèdes ; seulement les rangs étaient plus clairs et moins serrés au centre, ce qui le rendait le point le plus faible de la ligne. Leurs forces principales se trouvaient aux ailes où les rangs étaient très-épais.

CXII. L'armée entièrement rangée en bataille, et les entrailles des victimes reconnues favorables, les Athéniens, dès que le signal de se mettre en mouvement fut donné, coururent d'un seul trait sur les barbares, quoique l'espace qui séparait les deux armées ne fût pas au-dessous de huit stades (44). Les Perses, en les voyant ainsi arriver, se disposèrent à les recevoir; mais ils regardaient comme un acte de folie, qui menait les Athéniens à une ruine certaine, une attaque faite à la course par un si petit nombre de troupes dépourvues et de cavalerie et d'archers : telle était l'idée que se formaient les barbares. Cependant les Athéniens, après les avoir joints, ayant serré leurs

rangs, combattirent avec une valeur digne de tout éloge; ils étaient, du moins à ma connaissance, les premiers Grecs qui eussent risqué une attaque à la course; les premiers Grecs qui eussent osé envisager l'habillement mède et les hommes qui le portaient : jusque-là, le nom seul de Mède était pour tous les Grecs un objet de terreur.

CXIII. La bataille de Marathon dura long-temps; les barbares furent vainqueurs au centre; les Perses et les Saces qui s'y trouvaient, ayant percé la ligne des Athéniens, les poursuivirent dans les terres : les Athéniens et les Platéens furent au contraire vainqueurs aux deux ailes; mais après avoir défait l'ennemi et rompu ses rangs, ils le laissèrent fuir, et, réunissant alors les deux ailes, revinrent sur ceux qui avaient forcé le centre et les défirent complétement. Ils se mirent ensuite à la poursuite des Perses et les suivirent de si près l'épée dans les reins, qu'ils arrivèrent en même temps qu'eux sur le rivage, où ils attaquèrent les vaisseaux, en demandant à y mettre le feu.

CXIV. Le polémarque, après avoir déployé la plus grande valeur, fut tué dans le combat, ainsi qu'un des dix généraux, Stesilée fils de Thrasylée; Cynégyre fils d'Euphorion, au moment où il avait saisi la saillie de la poupe d'un des vaisseaux ennemis, reçut un coup de hache qui lui coupa la main et périt aussi. Enfin beaucoup d'autres Athéniens, non moins distingués, perdirent également la vie.

CXV. Les Athéniens, dans l'attaque qu'ils firent de la flotte ennemie, parvinrent à s'emparer de sept vaisseaux. Les barbares se sauvèrent sur le reste, en forçant de rames, sans prendre le temps de revirer; et après avoir été reprendre les captifs d'Érétrie, dans l'île où ils les avaient laissés, s'empressèrent de doubler le cap Sunium, pour arriver à Athènes avant que l'armée y fût rentrée et pût protéger la ville. Le bruit s'est répandu, depuis, parmi les Athéniens, que ce dessein fut conçu d'après la trahison des Alcmæonides, qui avaient donné un signal convenu en élevant un bouclier en l'air, lorsque les Perses étaient déja rembarqués.

CXVI. Cependant, tandis que ceux-ci doublaient le cap Sunium, les Athéniens, revenant à marche forcée au secours de leur ville, y devancèrent l'arrivée des barbares; et, partis du temple d'Hercule, près de Marathon, vinrent camper aux environs d'un autre temple de ce même dieu, dans le Cynosarge. Bientôt les vaisseaux des barbares se montrèrent en face de Phalère, qui était alors le port d'Athènes; mais après y être demeurée quelque temps en vue, la flotte vira de bord et retourna en Asie.

CXVII. Les barbares eurent, à la bataille de Marathon, environ six mille quatre cents hommes tués; les Athéniens n'en perdirent que cent quatre-vingt-douze : telle fut la perte de part et d'autre. Pendant la durée de l'action, il arriva un événe-

ment merveilleux que je ne dois point passer sous silence. Un Athénien nommé Épizélus fils de Cuphagoras, combattant à son rang avec beaucoup de courage, se trouva subitement privé de la vue, sans avoir ressenti sur aucune partie de son corps un seul coup qui l'eût frappé de près ou atteint de loin, et demeura depuis ce moment aveugle pendant tout le reste de sa vie. J'ai entendu dire qu'il racontait, en parlant de son malheur, qu'à l'instant où il l'éprouva, il lui avait semblé voir en face un homme armé dont la barbe épaisse ombrageait tout le bouclier, et que ce fantôme, qui ne fit que passer devant ses yeux, alla tuer le soldat combattant près de lui. C'est ainsi, d'après ce que l'on m'a dit, qu'Épizélus racontait son aventure.

CXVIII. Datis se retirant en Asie, avec l'armée, relâcha à Mycone. Là, il eut un songe dont on ne donne pas le détail, mais d'après lequel dès que le jour commença à paraître, il fit faire une visite générale de tous les vaisseaux de la flotte. Dans cette recherche, on découvrit sur un bâtiment phénicien une image dorée d'Apollon ; Datis voulut savoir d'où elle avait été enlevée, et ayant appris à quel temple elle appartenait, il fit voile sur son propre vaisseau pour Délos. Quand il fut arrivé, il trouva les habitants qu'il y avait rappelés déja rentrés dans l'île, et déposa l'image dans le temple d'Apollon, leur enjoignant de la transporter dans le Délium des Thébains

(c'est le nom d'un temple situé sur la côte, en face de Chalcis). Datis, après avoir donné ces ordres, se rembarqua; mais les Déliens ne ramenèrent point la statue, comme il leur avait été enjoint de le faire, et ce fut seulement vingt ans après que les Thébains vinrent, sur l'avis d'un oracle, la chercher pour la rétablir eux-mêmes dans le Délium.

CXIX. Lorsque Datis et Artapherne eurent abordé en Asie, ils firent partir pour Suze les captifs érétriens qu'ils conduisaient sur la flotte. Darius, qui regardait les Érétriens comme les auteurs de la guerre, avait, tant qu'ils ne furent pas soumis, manifesté contre eux un vif ressentiment; mais dès qu'il les vit amenés captifs près de lui, et qu'il fut le maître de disposer d'eux comme il lui plairait, il ne leur fit subir aucun mauvais traitement, et leur donna même des terres à habiter dans la province de Cissie, aux environs d'une de ces stations dont j'ai parlé, qui se nommait Ardérica. Cette station est éloignée de Suze de deux cent dix stades, et située à quarante d'un puits remarquable par la triple propriété qu'il a de fournir de l'asphalte, du sel et de l'huile. Pour y puiser, on se sert d'une roue à laquelle, au lieu de seaux, sont attachées des outres coupées par la moitié, qui, après s'être remplies, versent ce qu'elles contiennent dans un réservoir. La matière passe de ce premier réservoir dans un second, où elle se sépare promptement en trois

substances distinctes. L'asphalte et le sel se consolident sur-le-champ, et l'huile qui surnage est recueillie dans des vases. On donne à cette huile le nom de rhadinacé; elle est noire et d'une odeur forte (45). C'est dans cette contrée que Darius donna un établissement aux Érétriens. Ils l'occupaient encore de mon temps, et avaient même conservé leur ancienne langue. Tel fut le sort de ces captifs.

CXX. Les Lacédémoniens, au nombre de deux mille, s'étaient mis en marche, à la pleine lune, pour venir au secours d'Athènes. Ils avaient un si grand desir de prendre part à l'action et firent une telle diligence, qu'ils étaient entrés en Attique le troisième jour de leur départ de Sparte. Ils n'arrivèrent cependant qu'après le combat; mais comme ils voulurent au moins voir les Mèdes qui étaient restés sur le champ de bataille, ils se rendirent à Marathon, où ils purent contempler leurs cadavres. Après avoir satisfait leur curiosité et donné de grands éloges aux Athéniens, ils s'en retournèrent.

CXXI. Au surplus, je ne puis voir sans surprise, que l'on ait accusé les Alcmæonides d'avoir fait, par trahison, le signal du bouclier aux Perses, et je ne crois pas à cette accusation. Il faudrait supposer que les Alcmæonides eussent voulu livrer Athènes à Hippias, et cependant ils paraissent avoir été plus ennemis, ou du moins autant ennemis du tyran, que Callias fils de Phænippe et

père d'Hipponique. Or Callias fut le seul de tous les Athéniens qui, lorsque Pisistrate eut été banni d'Athènes, osa acheter ses biens, mis en vente au profit de l'état, et qui ne laissa échapper aucune occasion de lui nuire.

CXXII. De toute manière ce Callias mérite que l'on conserve de lui un souvenir honorable (46); d'abord par ce que je viens de dire, où l'on voit en lui un citoyen, ami prononcé de la liberté de sa patrie; ensuite, par la gloire qu'il acquit dans Olympie, où de tous les Grecs il déploya le plus de magnificence, où, vainqueur à la course des chevaux, il eut encore la seconde palme à celle des chars, après avoir déja remporté le prix aux jeux pythiques; enfin par la conduite pleine de bonté qu'il tint à l'égard de ses filles. Elles étaient au nombre de trois : lorsqu'elles furent nubiles, non-seulement il leur donna une riche dot, mais les laissa encore maîtresses de leur choix, et les accorda en mariage à ceux des citoyens d'Athènes que chacune d'elles voulut prendre pour époux.

CXXIII. Si donc les Alcmæonides étaient comme Callias, et autant que lui ennemis des tyrans, je ne puis assez m'étonner, et je regarde comme une calomnie qu'on leur ait imputé le signal du bouclier, à eux, qui, dans tous les temps, avaient fui les tyrans, et dont l'adresse seule était parvenue à arracher l'autorité des mains de Pisistrate. En cela même, ils ont, à mon avis, plus fait pour la liberté qu'Harmodius et Aristogiton. Ces géné-

reux citoyens, en tuant Hipparque, n'ont fait qu'aigrir le ressentiment des autres Pisistratides, et n'ont pas mis un terme à la tyrannie, tandis que les Alcmæonides ont véritablement délivré leur patrie, en persuadant, comme je l'ai rapporté plus haut, à la Pythie, d'imposer aux Lacédémoniens l'obligation de rendre la liberté à Athènes.

CXXIV. Mais, dira-t-on, n'avaient-ils pas quelque sujet de se plaindre des Athéniens, et ne serait-ce pas là le motif de leur trahison? La chose est impossible : de tous les citoyens d'Athènes ils étaient les plus considérés; personne n'y fut plus honoré qu'eux; rien ne peut donc expliquer raisonnablement par quel motif ils auraient donné ce signal. Du reste, il est certain qu'il a été donné, qu'un bouclier a été levé en l'air. C'est un fait; on ne peut le nier. Mais quel est celui qui a élevé le bouclier? Sur ce dernier point, je n'ai rien de plus à dire.

CXXV. La famille des Alcmæonides d'Athènes avait une origine très-illustre, mais elle tirait son plus grand éclat, d'abord d'Alcmæon, et ensuite de Mégaclès. Cet Alcmæon fils d'un premier Mégaclès, avait cultivé particulièrement l'amitié des députés lydiens envoyés par Crésus pour consulter l'oracle de Delphes, et les avait aidés à remplir leur mission. Crésus, instruit au retour de ses députés, des services qu'ils en avaient reçus, appela Alcmæon près de lui, à Sardes; il s'y

rendit, et le roi lui fit présent de la quantité d'or qu'il pourrait emporter sur son corps, en une fois. Alcmæon s'habilla, pour recevoir ce don singulier, de façon à en tirer le meilleur parti possible. Il s'était enveloppé d'une ample tunique, munie d'une poche profonde, et avait chaussé les cothurnes les plus larges qu'il put se procurer. On le conduisit, ainsi habillé, dans le trésor du roi, où il trouva un amas de paillettes d'or que l'on mit à sa disposition. Il commença à en accumuler autour de ses jambes autant que ses cothurnes purent en contenir; ensuite il en remplit toute la poche qu'il avait pratiquée dans sa tunique. Enfin, après en avoir poudré ses cheveux et fait entrer dans sa bouche tout ce qu'elle en put contenir, il sortit du trésor, traînant avec peine ses cothurnes derrière lui, la bouche et tout le corps boursoufflés, et ne ressemblant plus en rien à un homme. Crésus, en le voyant passer dans cet état, ne put s'empêcher de rire; mais il lui laissa tout ce qu'il avait pu emporter, et lui fit en outre beaucoup d'autres présents, qui n'avaient pas moins de valeur. C'est ainsi que la maison des Alcmæonides devint puissamment riche, et qu'Alcmæon lui-même fut en état de nourrir des chevaux pour la course des quadriges aux jeux olympiques, où il remporta le prix.

CXXVI. Dans le cours de la génération suivante, Clisthène, tyran de Sicyone, éleva cette

même famille tellement, qu'elle devint la plus illustre de toute la Grèce. Ce Clisthène, fils d'Aristonyme, petit-fils de Myron et arrière-petit-fils d'Andræas, avait une fille nommée Agariste, et il voulait la donner en mariage à celui des jeunes gens de la Grèce qui l'emporterait en mérite sur tous les autres. Dans ce dessein, pendant la durée des jeux olympiques, où il avait remporté le prix des chars, Clisthène fit publier, par un héraut, « Que tous ceux des Grecs qui se croiraient faits « pour prétendre à devenir son gendre, eussent « à se rendre dans l'espace de soixante jours, et « même plus tôt, s'ils le voulaient, à Sicyone, et « que, dans un an, à compter de ces soixante « jours, Clisthène déclarerait l'époux de sa « fille. » Tout ce qu'il y avait dans la Grèce de jeunes gens, enorgueillis ou de leur supériorité personnelle ou de celle de leur patrie, se rendirent à Sicyone, comme prétendants; et Clisthène leur fit préparer chez lui une lice et une palestre où ils pouvaient se mesurer entre eux.

CXXVII. Dans le nombre de ces prétendants, on vit arriver Smindyride (47), fils d'Hippocrate de Sybaris, le plus voluptueux des hommes (Sybaris était alors une ville très-florissante), et Damasus de Siris, fils d'Amyris surnommé le Sage : ces deux prétendants venaient de l'Italie. Du golfe ionien arriva Amphimneste d'Épidamne, fils d'Épistrophus, et de l'Ætolie, Malès frère de ce Titormus qui surpassait en force tous les

autres Grecs, et s'était retiré aux extrémités de l'Ætolie pour fuir le commerce des humains. Le Péloponèse donna Léocède fils de Phidon tyran d'Argos. Ce Phidon est l'auteur du système métrique en usage dans le Péloponèse, et passait pour le plus insolent de tous les Grecs, parce qu'il avait ôté aux Éléens le privilége de fournir les agonothètes des jeux olympiques, et s'en était constitué juge à leur place (48). Indépendamment de Léocède, on vit arriver aussi du Péloponèse Amiantus fils de Lycurgue de Trapézus, en Arcadie; Laphanès Azanien, du bourg de Pæos, fils d'Euphorion qui, suivant ce que l'on raconte en Arcadie, logea dans sa maison les Dioscures, et depuis ce temps offrit l'hospitalité à tous les voyageurs, et Onomastus d'Élide, fils d'Agæus. Athènes envoya Mégaclès, fils de l'Alcmæon qui avait été appelé près de Crésus, et Hippoclide fils de Tisandre, le plus distingué de tous les Athéniens par sa beauté et ses richesses. De la ville d'Érétrie, qui était alors dans sa splendeur, on vit venir Lysanias (il fut le seul de l'île d'Eubée), de la Thessalie Diactoride le Cranonien, de la famille des Scopades; et enfin du pays des Molosses, Alcon. Tels sont les noms des divers prétendants.

CXXVIII. Dès qu'ils furent tous arrivés, au jour fixé, Clisthène s'informa d'abord de leur patrie et de la famille de chacun d'eux; puis, les retenant près de lui une année entière, il eut le

temps de les bien observer et de mettre à diverses épreuves leurs forces, leurs passions, leur éducation et leurs mœurs. Tantôt il les entretenait en particulier, tantôt il les admettait tous ensemble à sa conversation; il conduisait lui-même les plus jeunes au gymnase : mais sur-tout il les examinait tous plus particulièrement dans les repas qu'il leur donnait; car, pendant tout le temps qu'ils furent près de lui, il exerça envers eux une magnifique hospitalité. De tous les prétendants, ceux pour lesquels il prit plus de goût, furent les deux Athéniens; et, entr'eux, il donnait la préférence à Hippoclide fils de Tisandre, qu'il distinguait tant à cause de sa force personnelle que pour sa naissance; ses ancêtres étaient parents des Cypsélides de Corinthe.

CXXIX. Lorsque le jour fixé où Clisthène devait prononcer son jugement définitif et faire célébrer le mariage fut arrivé, il offrit un sacrifice de cent bœufs, et donna un grand festin aux prétendants, ainsi qu'à tous les habitants de Sicyone. Après que les viandes furent desservies, tandis que les prétendants, cherchant à l'envi à déployer leurs moyens, se disputaient la supériorité de mérite en musique ou dans les talents cultivés ordinairement parmi les jeunes gens, et que l'on continuait à boire; Hippoclide, faisant taire tous les autres pour que l'on ne s'occupât que de lui, ordonna au joueur de flûte de jouer l'Emmélie (49), air de danse qu'il lui indiqua

Le musicien ayant obéi, Hippoclide se mit à danser, et parut s'admirer beaucoup dans tous ses mouvements; mais Clisthène, qui l'observait, voyait de mauvais œil ce qui se passait. Bientôt Hippoclide, après un court moment de repos, fit apporter une table; lorsqu'elle fut dressée, il monta dessus, et dansa d'abord sur des airs laconiques et ensuite sur des airs attiques; enfin, se tenant la tête en bas sur la table, il marqua la mesure avec ses jambes comme il l'eût fait avec ses mains. Clisthène, qui, à la première et la seconde danse, avait renoncé tout-à-fait à prendre pour gendre un homme capable de se livrer à un exercice si peu décent, mais qui s'était contenu, pour ne pas éclater, ne put maîtriser son indignation lorsqu'il le vit les jambes en l'air, et s'écria : « O fils de Tisandre, vous venez de « danser votre mariage » (50). « Eh bien, « Hippoclide ne s'en soucie guère », répondit sur-le-champ le danseur; et ce mot est passé depuis en proverbe.

CXXX. Alors Clisthène, ayant fait faire silence, parla à l'assemblée en ces termes : « Vous tous, « qui prétendez à la main de ma fille, je n'ai que « des éloges à vous donner, et je voudrais qu'il « fût en mon pouvoir de remplir les vœux de « chacun; mais comme je n'ai à prononcer que « sur le sort d'une seule fille, il m'est impossible « de vous satisfaire tous. Que chacun de ceux qui « seront exclus veuille donc accepter de moi un

« talent d'argent, en signe de reconnaissance de « l'honneur qu'il m'a fait en demandant la main « de ma fille, et pour l'indemniser des frais de « son voyage. Maintenant je déclare que je fiance, « selon les lois d'Athènes, ma fille Agariste à « Mégaclès fils d'Alcmæon ; » Mégaclès ayant répondu qu'il acceptait, Clisthène, sur-le-champ, ratifia le mariage.

CXXXI. C'est de cette manière que Clisthène se décida entre les prétendants, et c'est par le choix qu'il fit de Mégaclès que les Alcmæonides acquirent une si grande célébrité dans toute la Grèce. De cette union naquit le Clisthène qui divisa les Athéniens en tribus et établit chez eux la démocratie (*). Il tirait ce nom du Clisthène de Sicyone. Mégaclès eut aussi un autre fils nommé Hippocrate, qui donna le jour à un autre Mégaclès et à une Agariste, dont le nom fut pris d'Agariste femme de Mégaclès. Cette seconde Agariste, mariée à Xanthippe fils d'Ariphron, devenue grosse, eut un songe dans lequel il lui sembla qu'elle enfantait un lion. Peu de jours après, elle accoucha de Périclès fils de Xanthippe.

CXXXII. La défaite des Perses à Marathon ayant beaucoup accru la réputation de Miltiade, qui déja était très-considéré parmi les Athéniens ; il leur proposa de lui confier soixante-et-dix vaisseaux avec des troupes et de l'argent, sans leur dire quel

(*) Voyez, livre V, chap. 66.

était le but de cette expédition ; mais, se bornant à assurer qu'il les enrichirait et les menerait, s'ils voulaient le suivre, dans des pays dont ils tireraient aisément une immense quantité d'or. Les Athéniens, enflammés par une telle espérance, lui accordèrent ce qu'il demandait, sans le faire expliquer plus clairement.

CXXXIII. Miltiade, ayant donc pris le commandement de l'expédition, fit voile pour Paros, sous prétexte que les Pariens avaient les premiers déclaré la guerre aux Athéniens, en envoyant une trirème à Marathon, pour agir de concert avec les Perses. Ce fut du moins le motif apparent; mais le véritable était le ressentiment que Miltiade conservait contre Lysagoras, fils de Tisias, Parien d'origine, qui l'avait calomnié près du perse Hydarne. Descendu à terre avec ses troupes, il bloqua les Pariens qu'il avait forcés à se réfugier dans leurs murs, et envoya un héraut pour leur demander une contribution de cent talents, les menaçant, s'ils s'y refusaient, de ne se retirer qu'après avoir pris la ville. Les Pariens, loin de consentir à donner une pareille somme, ne songèrent qu'à se défendre ; et, entr'autres moyens qu'ils employèrent, ils firent, dans une nuit, élever du double les parties de la muraille qui leur paraissaient les plus faciles à escalader.

CXXXIV. Jusqu'ici tous les Grecs sont d'accord sur les faits; mais les Pariens seuls racontent

ce qui se passa ensuite. Ils disent que Miltiade, retenu devant Paros et incertain de ce qu'il avait à faire, avait eu un entretien avec une femme du pays, sa captive; que cette femme, prêtresse du temple des dieux infernaux, avait conseillé à Miltiade, qui mettait beaucoup d'importance à prendre Paros, de faire ce qu'elle allait lui indiquer; que Miltiade, ayant effectivement écouté ses avis, s'était rendu sur une hauteur, en avant de la ville, où il avait franchi les murailles de l'enceinte du temple de Cérès Thesmophore, n'ayant pas pu en ouvrir les portes; que de cette manière il était parvenu à entrer dans le sanctuaire, soit qu'il voulût pratiquer dans l'intérieur quelque cérémonie, soit qu'il eût le dessein d'en enlever quelques-unes des choses sacrées qu'il n'est pas permis de déplacer : mais, ajoute-t-on, à peine avait-il franchi le seuil de la porte, qu'une frayeur subite le saisit et le força de retourner en arrière par le même chemin qu'il avait suivi en venant; enfin, en franchissant de nouveau la muraille, il s'était démis la cuisse, ou, comme d'autres le prétendent, foulé le genou.

CXXXV. Quelle qu'en fût au surplus la cause, Miltiade tomba malade, et remit à la voile, n'ayant pu, ni procurer aux Athéniens aucune des richesses qu'il leur avait promises, ni se rendre maître de Paros, après l'avoir tenue bloquée pendant vingt-six jours, qu'il employa à ravager tout l'intérieur de l'île. Lorsqu'il se fut éloigné, les Pariens,

instruits de ce que Timo, la prêtresse des dieux infernaux, avait conseillé à Miltiade, voulurent l'en punir; mais avant de le faire, le siége étant levé, ils envoyèrent consulter l'oracle de Delphes, et lui demander : s'il leur était permis de condamner une prêtresse convaincue d'avoir indiqué aux ennemis les moyens de subjuguer la patrie, et d'avoir révélé à Miltiade des mystères interdits à tout être du sexe masculin? La Pythie répondit : « Qu'ils ne devaient pas la condamner; « qu'elle n'était pas coupable ; mais que, comme « il était dans la fatalité que Miltiade aurait « une fin funeste, elle avait obéi au destin, en « le menant à sa perte. »

CXXXVI. La conduite de Miltiade fut, après son retour à Athènes, le sujet de tous les entretiens, et trouva beaucoup de censeurs ; mais personne ne le poursuivit plus vivement que Xanthippe fils d'Ariphron, qui le traduisit devant l'assemblée du peuple pour avoir trompé la confiance des Athéniens, et s'être rendu par-là coupable d'un crime qui emportait la peine de mort. Malade de sa blessure à la cuisse, et hors d'état de paraître, Miltiade ne put se disculper par lui-même; mais tandis qu'il était dans son lit, ses amis entreprirent sa défense, et firent sur-tout valoir en sa faveur, et la victoire de Marathon, et la prise de Lemnos dont il s'était emparé pour tirer vengeance des Pélasges, et qu'il avait ensuite donnée aux Athéniens. Le peuple

lui remit la peine de mort, et le condamna seulement en réparation du dommage qu'il avait causé à l'état, à une amende de cinquante talents. Peu de temps après cette sentence, Miltiade mourut de la gangrène qui s'était mise à sa plaie. Son fils Cimon paya pour lui l'amende des cinquante talents.

CXXXVII. Puisque j'ai parlé de la prise de Lemnos, je dois dire comment Miltiade fils de Cimon, s'en était rendu maître. Les Pélasges avaient été chassés de l'Attique par les Athéniens (51) : je laisse aux autres à décider si cet acte fut juste ou injuste, et je me bornerai à répéter ce qui a été dit à ce sujet. Hécatée fils d'Hégésandre déclare dans ses écrits, que cette expulsion fut, suivant son opinion, une véritable injustice. « Athènes, dit-il, avait donné aux « Pélasges un territoire situé au-dessous du mont « Hymette, comme prix des travaux exécutés par « eux pour enceindre de murs la citadelle. Lors- « que les Athéniens virent parfaitement cultivé, « ce territoire, jadis en mauvais état et sans valeur, « la jalousie et le desir de se remettre en posses- « sion d'un sol productif s'empara d'eux, et c'est « par ce motif qu'ils chassèrent les Pélasges, sans « chercher d'autre prétexte. » Les Athéniens, au contraire, soutiennent qu'ils agirent avec équité. Ils prétendent : « Que les Pélasges, habitant au « pied de l'Hymette, sortaient de leur séjour « pour commettre divers excès ; que, particulière- « ment, lorsque les filles ou les jeunes gens

« d'Athènes allaient puiser de l'eau à la fontaine « nommée les Neuf-Sources (les Athéniens, « comme tous les autres Grecs, n'avaient alors « ni esclaves, ni serviteurs), les Pélasges in- « sultaient ces enfants et employaient la violence « contre eux : que, non contents de ces insultes, « ils avaient encore eu le projet de s'emparer de « l'autorité ; que cependant, malgré de telles « injures, les Athéniens s'étaient montrés si hu- « mains envers eux, qu'ayant le droit de mettre « à mort tous les Pélasges, puisqu'ils les avaient « surpris dans l'exécution de leur complot, ils « n'en avaient point usé, et s'étaient contentés de « les bannir du pays : qu'alors les Pélasges avaient « été habiter d'autres contrées, et, entr'autres, « l'île de Lemnos. » Voilà, d'une part, ce que dit Hécatée ; et, de l'autre, ce que les Athéniens répondent.

CXXXVIII. Quoi qu'il en soit, les Pélasges établis dans Lemnos voulurent se venger. Comme ils étaient parfaitement au courant des jours de fête des Athéniens, ils vinrent, avec plusieurs vaisseaux à cinquante rameurs, dresser sur la côte de l'Attique une embuscade contre les femmes athéniennes qui allaient célébrer, au bourg de Brauron, la fête de Diane. Ils enlevèrent ainsi un certain nombre d'entr'elles, qu'ils conduisirent à Lemnos, et dont ils firent leurs concubines. Ces femmes ayant eu des enfants, leur apprirent la langue des Athéniens, et leur donnèrent les

mœurs de leur patrie. Mais les enfants, ainsi élevés, ne voulurent point faire société avec ceux des femmes pélasges; et si l'un d'eux venait à être frappé par un Pélasge, tous allaient à son secours, et ils se soutenaient réciproquement: enfin, ces enfants grecs exerçaient une véritable autorité sur tous ceux du pays, et les avaient subjugués. Les Pélasges, instruits de ce qui se passait, et déja très-intimidés, conclurent, après en avoir délibéré entr'eux, que, si déja ces enfants s'entendaient pour se défendre mutuellement contre ceux de leurs femmes légitimes, et cherchaient à les dominer, il y avait tout à craindre de ce qu'ils pourraient faire avec une telle disposition d'esprit lorsqu'ils seraient devenus hommes. Ils se décidèrent donc à faire mourir non-seulement les enfants qu'ils avaient eus des femmes de l'Attique, mais encore les mères, et exécutèrent cette barbare résolution. C'est depuis cet acte de cruauté, et aussi d'après celui dont les femmes de Lemnos se rendirent coupables, en assassinant, sous le règne de Thoas, tous leurs maris et Thoas lui-même, qu'il est passé en usage, dans la Grèce, d'appeler actions lemniennes tous les faits atroces.

CXXXIX. Les Pélasges, au surplus, n'eurent qu'à se repentir d'avoir fait périr leurs captives, et les enfants qui en étaient nés. Après cet acte criminel leurs terres ne portèrent plus de mois-

sons, leurs femmes légitimes et leurs troupeaux cessèrent d'être féconds. Désespérés enfin de la famine qui les pressait, et d'une stérilité si funeste, ils envoyèrent consulter l'oracle de Delphes sur les moyens de mettre un terme à ces calamités. La Pythie leur répondit : « Qu'ils devaient donner « aux Athéniens la satisfaction, quelle qu'elle fût, « qu'ils leur demanderaient. » Sur cette réponse, les Pélasges envoyèrent déclarer à Athènes : qu'ils étaient prêts à donner satisfaction de tous les torts dont ils s'étaient rendus coupables. Les Athéniens firent alors établir dans le Prytanée, un lit orné avec toute la magnificence qu'ils purent déployer, et dresser une table abondamment chargée de toutes sortes de productions de la terre, puis montrant l'un et l'autre aux Pélasges, ils leur dirent : « Nous exigeons pour satisfaction, que « vous nous livriez le pays que vous habitez, « en aussi bon état que ce que vous voyez ici. » A cette proposition les Pélasges répondirent ironiquement : « Quand un vaisseau, parti de vos « côtes par un vent du nord, pourra dans un « seul jour aborder sur les nôtres, alors nous vous « livrerons notre pays. » En faisant cette réponse, ils regardaient l'exécution de cette condition comme impossible, puisque l'Attique située au midi de Lemnos, est à une grande distance de cette île.

CXL. Les choses en restèrent là pour le moment : mais plusieurs années après, lorsque les Athéniens

furent maîtres de la Chersonèse hellespontique, Miltiade fils de Cimon, profitant des vents étésiens, passa, en un jour, d'Éléonte de Chersonèse à Lemnos. Lorsqu'il y fut arrivé, il somma les Pélasges de sortir de l'île, suivant l'engagement qu'ils en avaient pris, et leur rappela l'oracle, dont ils avaient cru l'accomplissement impossible. Les habitants d'Héphæstia cédèrent; mais ceux de Myrine, n'ayant pas voulu convenir que la Chersonèse fût la même chose que l'Attique, refusèrent d'obéir, et Miltiade se vit obligé de faire le siége de leur ville : elle finit par se rendre, et c'est ainsi que les Athéniens devinrent possesseurs de l'île entière de Lemnos (52).

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

NOTES

DU LIVRE SIXIÈME.

1. (I). *Vous avez cousu le soulier, et Aristagoras l'a chaussé.* — Façon de parler proverbiale dont l'application est ici facile à saisir. Il m'a paru qu'elle pouvait être conservée littéralement dans la traduction. Ces expressions, qui n'ont rien de choquant, peignent vivement et avec énergie le sentiment d'Artapherne.

2. (XI). *Citoyens de l'Ionie, nos affaires sont suspendues sur le tranchant d'un rasoir.* — Autre façon de parler proverbiale, et plus énergique encore que celle qui précède : j'ai cru devoir également la conserver. Elle indique parfaitement la situation critique des affaires suspendues comme le serait un corps en équilibre sur le fil d'un rasoir, et que le moindre choc va faire tomber d'un côté ou d'un autre.

Cette figure vive et hardie se trouve fréquemment dans les écrits des Grecs et des Latins (*a*). Homère l'a employée le premier (*b*); mais Eustathe lui donne une origine différente de celle que je viens d'indiquer. Suivant lui, la métaphore serait tirée d'un blessé qui, sous le rasoir du chirurgien, va subir une opération dont sa vie dépend. Enfin le scholiaste de Théocrite la rapporte aux charlatans qui tournent entre les pointes de deux épées, ou entrent, en risquant de se percer, dans le cercle qu'elles forment (*c*).

(*a*) Lucien, in Jove tragœdo. — Sophocl. in Ajace flagellifero. — Théocrite, Idyll. 22. — Horace Satire IX, Liv. I.

(*b*) Iliad. X, v. 173.

(*c*) Voyez Erasme. Chiliad. I. Centurie I, p. 37 et 38. Voyez aussi Tollius, Notes sur Longin : *De Sublimitate*, ch. XXII, p. 140.

Quelle que soit, au surplus, celle de ces diverses origines que l'on adopte, l'expression peut passer dans une traduction, parce qu'elle donne une idée juste de l'original, sans blesser nos oreilles.

3. (XII). *Quoique de semblables exercices, renouvelés tous les jours, donnassent beaucoup de fatigue aux Ioniens.* — Au lieu de ces mots : *renouvelés tous les jours*, M. Larcher a traduit : *sans leur donner un seul moment de relâche dans toute la journée :* il se fonde sur ce que l'expression du texte, δι'ἡμέρης, ne permet pas d'admettre un autre sens, et M. Schweighaeuser a conservé la même interprétation dans la version latine. Mais, quel que soit le respect que l'on doive à ces autorités, il me semble qu'Hérodote, qui vient de dire qu'après les manœuvres fatiguantes que Denys faisait exécuter, la flotte demeurait le reste du temps à l'ancre, indique ce moment comme un repos, et ne peut pas ajouter sans se contredire, que le général ne donnait aux troupes aucun instant de relâche. J'ai donc pensé que l'on pouvait entendre, à la rigueur, l'expression δι'ἡμέρης, comme signifiant une suite, une succession de jours où les travaux se renouvelaient sans interruption, et non pas la durée absolue d'un jour. Entre l'inconvénient de prêter ce sens, peut-être un peu forcé, à une expression du texte, qui d'ailleurs a pu souffrir une légère altération, et celui de donner un sens absurde à la phrase, j'ai cru qu'il n'y avait pas à balancer pour prendre le premier parti.

4. (XIV). *Cependant la flotte de Darius, que montaient les Phéniciens, se mit en mouvement.* — On lit simplement dans l'original : *Cependant les Phéniciens mirent à la voile;* les mots que j'ai ajoutés ont pour but de préciser ce qu'Hérodote a voulu dire. Les Phéniciens formaient l'équipage des vaisseaux où les troupes des Perses étaient embarquées; car on a vu, en effet (L. I, ch. 143), que les Perses n'avaient point de marine avant qu'ils eussent subjugué les Phéniciens; ce qui n'a eu lieu qu'après la ruine de l'empire de Lydie:

du reste, comme peuple, les Phéniciens pouvaient ne pas être en guerre avec les Ioniens. Ils étaient seulement à la solde de Darius : ils fournissaient des matelots et des pilotes, et probablement aussi des vaisseaux. Ils étaient même, depuis la révolte des îles et des villes maritimes de l'Ionie, les seuls sur cette côte qui pussent faire ce genre de service; et c'est pour cela que, pendant la guerre, ils donnaient leur nom à la marine des Perses

5. (XVI). *Thesmophories.* — Fêtes que les femmes célébraient en l'honneur de Cérès. Ce culte s'était répandu dans les colonies grecques d'Asie, qui conservaient les usages et les cérémonies religieuses de leurs métropoles. C'est ainsi que la fête des Apatouries avait été portée en Asie par les colonies athéniennes.

6. (XXII). *Calé-Acté, situé sur la côte opposée à la mer Tyrrhénienne.* — Calé-Acté, *beau rivage*, partie de la Sicile sur la côte orientale de cette île. — *Mer Tyrrhénienne.* Il faut entendre ici cette expression comme désignant la mer d'Italie. L'Italie était souvent comprise généralement sous la dénomination de Tyrrhénie, ou Tyrsénie, qui est restée particulière à la Toscane (*a*).

7. (XXIII). *Et d'aller s'emparer de la ville de Zancle.* — Zancle a pris, depuis, le nom de Messine. On croit que ce nom de Zancle vient d'un ancien mot de la langue sicilienne, qui signifiait une faux, et que la ville a pris de la forme de l'emplacement où elle est située (*b*).

8. (XXX). *Je croirais volontiers que le roi lui eût pardonné.* — Cette opinion d'Hérodote était fondée sur le principe de droit public admis chez les Perses, qu'on ne pouvait jamais condamner un coupable avant d'avoir comparé les

---

(*a*) Geographiæ et uranologiæ Herodoteæ specimina, § IX, p. 24. — Helmstadt, 1804.

(*b*) Diodore de Sicile, livre IV., ch. dernier. — Stephanus Bysant. p. 370. — Strabon, liv. VI, p. 268,

services qu'il avait rendus avec les crimes qui lui étaient imputés, et reconnu de quel côté penchait la balance (*a*); doctrine humaine qui justifiait la clémence par l'équité.

9. (XXXIII). *Chalcédoniens.* — L'orthographe du nom de ce peuple paraît avoir varié. Hérodote les nomme ailleurs Calchédoniens (*b*). Les modernes ont adopté l'orthographe qu'il emploie ici; cependant j'ai cru devoir, comme M. Schweighæuser, conserver dans le Livre IV celle que notre historien y suit.

10. (XXXIV). *La Voie-Sacrée.* — On désignait ainsi probablement la route que devait suivre la députation, ou la pompe que les Athéniens envoyaient tous les ans à Delphes (*c*). Il y avait une autre Voie-Sacrée, très-célèbre, qui allait d'Athènes à Éleusis; mais ce n'est pas celle dont il est ici question (*d*).

11. (XXXVII). *Il les taillerait comme on taille les pins.* — Le pin ne repousse pas du pied comme les autres arbres quand on en a coupé le tronc : telle est l'origine de ce proverbe (*e*).

12. (XL). *Lorsque ceux de l'époque dont je m'occupe actuellement lui survinrent.* — Il se trouve beaucoup d'obscurité dans ce chapitre. Est-il question au commencement, de la première arrivée de Miltiade dans la Chersonèse, ou seulement de son retour après sa fuite? Si c'est de sa première entrée dans le pays, comment Hérodote peut-il dire que Miltiade venait d'y arriver récemment? puisque, depuis cette première entrée il y avait régné, ensuite avait été chassé par les Scythes nomades, était revenu, et qu'en outre, trois ans s'étaient écoulés

---

(*a*) Livre I, ch. 137.

(*b*) Livre IV, chap. 144.

(*c*) Strabon, livre IX, p. 646.

(*d*) Pausanias, l. I. Attiq. ch. XXXVI. — Athénée, l. XIII, p. 594.

(*e*) Voyez Erasm., Chili. II, Centur. VII, p. 647. — Ælian. V. H. L. VI, ch. XIII. — Aulu-Gel. Excerpt. L. VIII, ch. 4. — Et les paræmographes.

depuis que tous ces événements s'étaient passés, lorsque ceux de l'époque qui occupe Hérodote survinrent. Le mot *récemment* peut donc à peine s'appliquer au retour de Miltiade dans la Chersonèse, car ce retour avait déja au moins trois années de date. Cependant j'ai pris le parti d'y faire rapporter la phrase ambiguë du commencement du chapitre, comme le sens le moins choquant que l'on puisse lui supposer. Peut-être me suis-je trompé; mais, en tout cas, l'erreur serait peu importante.

13. (XLIV). *Réduire les Macédoniens et les réunir aux autres conquêtes des Perses.* — M. Larcher a traduit: *Ceux des Macédoniens qui n'avaient point encore été soumis.* — Cependant, depuis la tentative faite par les Perses envoyés à la cour d'Amyntas, il n'y avait eu aucune expédition des Perses en Macédoine, et le passage ne peut s'entendre que de la totalité des Macédoniens. Comment supposer aussi qu'une partie de la nation fût soumise et que l'autre ne le fût pas? Le sens naturel est donc, je le crois du moins, celui que j'ai suivi, et que M. Jacobi a également adopté.

Du reste, en parlant des nations subjuguées par les Perses, Hérodote se sert de l'expression, *en deçà de la Macédoine*, pour désigner celles qui se trouvaient entre la mer et la Macédoine. Cette expression est très-juste, par rapport aux Perses; mais comme elle eût pu laisser quelqu'incertitude dans l'esprit d'un lecteur français, j'ai traduit la phrase comme elle doit être entendue, et non comme elle est écrite dans le texte.

14. (XLVI). *Depuis qu'Hystiée les avait, comme on l'a vu, assiégés sans succès* (Voyez plus haut, ch. XXVIII de ce Livre). — Il m'a paru nécessaire d'ajouter au texte ces mots, *comme on l'a vu*, afin de ne pas laisser d'incertitude sur l'époque de cet événement.

15. (LIII). *Puisqu'ils étaient effectivement alors déja rattachés aux Hellènes.* — On a vu (Livre I, ch. LVI) que les Hellènes, qui s'étaient séparés des Pélasges, formaient la tige des

Doriens; et c'est ce qu'Hérodote rappelle ici : il ne faut donc pas traduire le mot Hellènes du texte, par celui de Grecs, mais par celui d'Hellènes. La dénomination d'Hellènes est, à la vérité, devenue, par la suite, commune à tous les peuples de la Grèce; mais à l'époque des faits que raconte Hérodote, elle ne l'était pas encore (*a*).

16. (LVI). *Ils ont, en guerre, une garde de cent hommes choisis.* — Suivant Thucydide, cette garde était de trois cents hommes (*b*). Il paraît, d'après cela, qu'elle s'était augmentée avec le temps.

17. (LVII). *Ils désignent ceux des citoyens qui leur conviennent pour proxènes.* — Les proxènes étaient chargés de faire les honneurs de la ville, de recevoir et de loger les ambassadeurs, les députés et les étrangers de distinction que la république traitait à ses dépens.

18. (LVII). *Ils sont, comme les rois, nourris aux dépens de l'état.* — Cette phrase, peu importante à la vérité, est oubliée dans la traduction de M. Larcher et dans celle de M. Jacobi : elle se trouve dans la traduction anglaise de M. Beloë.

19. (LVII). *Qui donnent d'abord deux suffrages au nom des rois, et ensuite un troisième pour eux-mêmes.* —Thucydide prétend que c'est une fausseté, et que les rois de Sparte ne mettaient pas deux boules ou deux cailloux dans l'urne des suffrages. Il cite même cette circonstance pour prouver combien une opinion fausse dans le principe, se propage par une suite de la paresse naturelle que l'on met à remonter aux sources (*c*). D'un autre côté, le Scholiaste de cet auteur prétend, qu'à la vérité, les rois de Sparte ne mettaient qu'une seule boule dans l'urne, mais que cette boule avait une

(*a*) Voyez la note sur le ch. 57 du livre I, note 22, p. 184. Volume I.

(*b*) Thucydide, L. V, § 72.

(*c*) Thucydide, L. I, § 20.

valeur double. Il me semble que l'on peut en conclure, que le suffrage des rois était seulement prépondérant, et l'emportait lorsqu'il y avait partage de voix; mais que cependant ils ne déposaient pas matériellement deux boules. C'est, au fait, ce que dit, à la lettre, Thucydide, et les deux autorités se concilieraient de cette manière.

20. (LX). *Les hérauts, les joueurs de flûte, les cuisiniers exercent leur état de père en fils.* — Hérodote a effectivement rapporté, dans le second livre de son ouvrage (*a*), que les Égyptiens avaient adopté des institutions semblables; mais, chez eux, elles s'étendaient à toutes les classes, tandis que, chez les Lacédémoniens, elles n'en atteignaient que quelques-unes. Du reste, cette séparation des divers états de la société était assez dans le caractère de l'aristocratie guerrière de Sparte, où toutes les fonctions étrangères au gouvernement et à l'art de la guerre étaient regardées comme au-dessous des membres du corps politique.

21. (LXI). *Née de citoyens riches.* — Comment y avait-il alors des gens riches à Lacédémone? Suivant Plutarque, l'argent monnayé ne s'y introduisit que du temps d'Agis, fils d'Archidamus; et la corruption se répandit ensuite, lorsque Lysandre, vainqueur d'Athènes, apporta dans sa patrie le goût des richesses et des plaisirs (*b*). Il faut cependant croire que, malgré la rigueur des institutions de Lycurgue, qui étaient encore dans toute leur force au temps où vivaient Cléomène et Démarate, il y avait des moyens d'éluder ces loix, et que des distinctions de fortune s'étaient déja glissées entre les citoyens.

22. (LXIII). *L'enfant n'est pas de moi.* — Les Grecs comptaient par mois lunaires de vingt-huit jours. Ainsi la durée de la grossesse des femmes était de dix mois, ou

(*a*) L. II, chap. 164.

(*b*) Plutarque, in Lycurgo, *t.* I, p. 229. Edit. Reisk.

deux cent quatre-vingts jours; ce qui équivaut à-peu-près aux neuf mois alternativement de trente et de trente-et-un jours qui fixent cette durée chez nous. Mais, comme on le sait, ni l'un ni l'autre de ces termes ne sont rigoureux; et l'accouchement les devance ou les suit avec des différences quelquefois très-remarquables. Ici, Ariston, calculant qu'il n'y avait pas encore tout-à-fait dix mois qu'il était marié, refuse de croire que l'enfant dont sa femme était accouchée soit de lui; et en effet, comme elle avait été séparée de son premier mari, il pouvait supposer qu'elle était déja enceinte lorsqu'elle passa dans sa maison. C'est cette idée seule qui devait exciter le doute en lui, et non pas le terme trop court de la grossesse, auquel, probablement, dans toute autre cas il n'aurait pas attaché autant d'importance. Il me semble donc que M. Larcher, en se bornant à traduire, comme la version latine, que la troisième femme d'Ariston accoucha dans un temps trop court et avant que les dix mois fussent accomplis, n'a pas rendu la véritable pensée de l'auteur. J'ai cherché à ne laisser aucune ambiguité sur la manière dont elle doit être entendue.

Quant au calcul qu'Ariston fait sur ses doigts, je ne vois là qu'un simple emploi des doigts pour retenir le nombre de mois que sa mémoire lui rappelle, et non pas l'usage de la méthode assez compliquée que les anciens avaient adoptée pour indiquer des nombres très-élevés, au moyen de diverses combinaisons faites avec les doigts des deux mains. Bède nous a conservé cette combinaison dans une dissertation particulière qui est assez curieuse (*a*). On parvenait à compter jusques à cent avec les seuls doigts de la main gauche, et pour les nombres depuis cent jusqu'à mille, on se servait de ceux de la main droite.

(*a*) Venerabilis Bedæ Tractatus de Computo vel loquela per gestum digitorum. Ce Traité a été imprimé pour la première fois, à Venise, en 1525. Il se trouve dans les OEuvres de Bède, Tome I, p. 572.

23. (LXIII). *Le nom de Démarate.* — Un très-grand nombre des noms propres en usage chez les anciens avait une signification relative à quelques circonstances de l'origine ou de la vie des individus. M. Creuzer, dans ses Dissertations hérodotéennes (*a*), cite un fragment de Proclus sur le Cratyle de Platon, où le commentateur entre à ce sujet dans quelques détails remarquables. Il range les noms attribués aux mortels en deux classes : les noms donnés sans dessein ou par hasard, et ceux qui le sont à dessein et par choix. Dans les noms donnés par hasard, ou sans dessein, il distingue cependant ceux qui semblent dériver d'une certaine fatalité, d'un pouvoir divin; et il cite, pour exemple, celui d'Oreste (habitant des montagnes, et, par extension, brigand, voleur) (*b*). Parmi ceux qui sont donnés par choix, ou à dessein, il fait trois divisions : 1° les noms destinés à exprimer quelque qualité du corps, existante dans l'individu; et il cite pour exemple le nom de Platon (Large, aux larges épaules) donné à Aristoclès; 2° ceux qui rappellent quelque fait honorable de la vie d'un homme, tel que le surnom de Philopator (ami de son père), donné à Aristoloque, qui s'était exposé pour sauver les jours de son père; 3° enfin ceux donnés à un enfant au moment de sa naissance, par une sorte de présage ou de pronostic de sa destinée future; et il cite le nom de Périclès (Illustre), qui fut donné à ce célèbre Athénien par ses parents, comme s'ils avaient deviné la gloire qu'il devait acquérir. D'après ces distinctions, on voit facilement dans quelle classe on doit ranger le nom de Démarate (accordé aux prières du peuple) qu'Ariston donne à son fils.

24. (LXV). *Petit fils d'Agis.* — M. Larcher a substitué le nom d'Agésilaüs à celui d'Agis, parce que cet Agis ne se trouve pas dans la généalogie de Léotychide, qu'Hérodote donne ailleurs (*c*). Je n'ai pas cru devoir admettre ces

(*a*) Freder. Creuzer, Commentationes Herodoteæ, p. 226 et seq.
(*b*) Suidas in voce Orestes.
(*c*) L. VIII, ch. 131.

corrections hardies, et j'ai eu l'occasion d'expliquer plusieurs fois les motifs de ma répugnance.

M. Schweighæuser a conservé le nom d'Agis, dans le texte et dans la version latine; MM. Jacobi et Beloë l'ont également maintenu dans leurs traductions.

25. (LXV). *Le serment reçu, Démarate fut traduit en jugement.* — On pourrait croire, d'après l'expression employée par Hérodote (κατωμοσία), qu'il serait ici question d'un second serment, qui aurait été celui de Démarate. Il était en effet d'usage chez les Grecs, ou du moins chez les Athéniens, que l'accusé prêtât, à son tour, un serment en opposition à celui de l'accusateur, et ce serment s'appelait ἀντωμοσία, ou quelquefois κατωμοσία, si l'on s'en rapporte à Eustathe (*a*). Il serait donc très-possible qu'Hérodote eût voulu parler ici de ce second serment. M. Creuzer, de qui j'emprunte cette note (*b*), n'a pas cru cependant devoir se prononcer; et comme ce changement, d'ailleurs peu important, n'est point admis par M. Schweighæuser, dans la version latine, j'ai suivi le sens qui a été donné jusqu'ici à ce passage. M. Jacobi ne l'a point traduit, probablement parce qu'il l'aura regardé comme une répétition de ce qui précède.

26. (LXVI). *Ce parti paraissait pris subitement, mais il était cependant suggéré par Cléomène.* — Je crois avoir saisi le véritable sens de l'expression employée dans le texte; car cette manière de la rendre semble s'accorder très-bien avec l'esprit d'intrigue que Cléomène déploya dans toute cette affaire; et elle lie, d'ailleurs, convenablement les faits entre eux. Enfin, il se pourrait que c'eût été dans la difficulté de concilier les deux serments opposés, de Léotychide et de Démarate (*c*), et de décider la question en justice, que les Lacédémoniens

(*a*) Ad. Odyss. Lib. X, v. 343, et seq.

(*b*) Freder. Creuzer, Commentationes Herodoteæ, p. 228, et seq.

(*c*) Voyez la note précédente.

eussent adopté cette proposition imprévue faite par Cléomène pour se tirer d'embarras; et, comme il arrive toujours lorsque l'on croit les lumières des hommes insuffisantes, on aura eu recours à la décision de la divinité. Cléomène, avait prévu qu'il serait très-facile d'amener le peuple de Sparte à ce résultat, et s'était ménagé les moyens d'en profiter; c'est ce qu'indique clairement le texte, et ce que justifie la suite de la narration.

27. (LXVII). *On célébrait les Gymnopædies.* — Les Gymnopædies étaient une fête instituée à Sparte : des chœurs de jeunes gens y chantaient des hymnes en l'honneur des Spartiates morts dans la guerre avec les Argiens pour le territoire de Thyrée (*a*) : telle est la définition que donnent Timée, le sophiste, et Suidas (*b*). L'Etymologicon Magnum dit que les Gymnopædies étaient des fêtes où des enfants nuds chantaient des hymnes à Apollon en l'honneur des trois cents Spartiates morts aux Thermopyles. Il se peut que, par la suite, on ait substitué aux Lacédémoniens morts dans les champs de Thyrée, ceux qui avaient péri encore plus glorieusement aux Thermopyles; mais à l'époque où Démarate assistait à ces jeux, le combat des Thermopyles n'avait pas encore eu lieu, et la fête était nécessairement en l'honneur des Spartiates morts à Thyrée. Cette circonstance a sans doute échappé à M. Larcher, puisque, dans sa note, il ne parle que de l'Etymologicon Magnum, et ne cite ni Timée, ni Suidas, qui donnent au mot *Gymnopædie* une explication plus convenable.

28. (LXVIII). *Il mit dans ses mains une partie des entrailles de la victime.* — C'était la manière la plus solennelle d'invoquer le témoignage de la personne qu'on interrogeait, et le

(*a*) Voyez L. I, ch. 82.

(*b*) Timæus sophista. Lexicon cum notis Rhunkenii. — Suidas, in voce Gymnopædia.

serment fait sur les entrailles d'une victime, passait pour le plus sacré de tous.

29. (LXVIII). *Jupiter-Hercéen.* — Jupiter gardien de l'enceinte de la maison. On regardait comme ayant droit de cité, tous ceux qui avaient dans leurs maisons un autel consacré à Jupiter-Hercéen (*a*). On peut, en effet, remarquer que c'est à Jupiter que Démarate offre le sacrifice dans lequel il invoque le témoignage de sa mère.

Il paraît au surplus que les Lacédémoniens rendaient un culte à Jupiter, sous différents noms, puisque l'on a vu, plus haut (*b*), que les rois s'étaient réservés exclusivement le sacerdoce de Jupiter-Lacédémonien et celui de Jupiter-Céleste ou Uranien. Il est assez difficile de démêler aujourd'hui quelle différence on supposait exister entre les attributions de chacune de ces divinités : il faut croire seulement que le Jupiter-Lacédémonien et le Jupiter-Céleste étaient d'un ordre beaucoup plus relevé que le Jupiter-Hercéen qui avait un autel dans toutes les maisons particulières.

30. (LXXV). *Pour avoir arraché du bois sacré d'Argos des citoyens qui s'y étaient réfugiés et qu'il fit égorger.* — On lit dans le texte : *pour avoir arraché de l'enceinte de l'Argos*, ou *d'Argos*, etc.; mais il est évident, par ce qui suit, qu'il est question ici du bois consacré au héros Argos (*Argus* des Latins), fils de Niobé, et qui avait près d'Argos une enceinte, un bois sacré que probablement on appelait l'Argos (*c*). C'est du double emploi de ce nom, appliqué à la ville même d'Argos, ou au bois sacré qui se trouvait dans ses environs, que dérive l'équivoque de l'oracle d'Apollon rapporté plus bas, et qui avait trompé Cléomène, en lui permettant de croire qu'il était destiné à faire la conquête de cette ville.

(*a*) Harpocrat., in voce Ἑρκεῖος Ζεύς.

(*b*) Chap. LVI de ce livre.

(*c*) Pausanias, liv. III, Laconic. chap. 4.

31. (LXXVII). *Le terrible serpent aux triples replis est mort blessé d'un trait mortel.* — Cet oracle était contenu dans la réponse de la Pythie, rapportée plus haut (ch. 19, p. 318). Il est fort obscur; mais Pausanias l'a un peu éclairci. Suivant ce dernier auteur, après la défaite des Argiens, les femmes d'Argos, ayant à leur tête Télésilla, défendirent la ville; et les Lacédémoniens, honteux de combattre des femmes et les esclaves qu'elles avaient armés, se retirèrent. Télésilla, indépendamment du courage qu'elle montra dans cette circonstance, était encore célèbre par ses poésies; et l'on voyait sa statue près du temple de Vénus, à Argos (*a*). Plutarque l'a mise au nombre des femmes dont il célèbre les vertus dans un traité particulier. Il dit que, née d'une famille distinguée d'Argos, elle était d'une constitution délicate, et qu'ayant consulté les dieux sur les moyens de recouvrer la santé, l'oracle lui avait conseillé de servir les muses : elle suivit ce conseil, et fut délivrée des maux qui l'affligeaient (*b*).

32. (LXXVII). *Les Argiens exécutaient de leur côté le même mouvement que le héraut prescrivait de faire.* — On peut voir dans Polyen un détail plus circonstancié de ce stratagême (*c*).

33. (LXXXVI). *La Pythie répliqua que tenter un dieu pour autoriser une mauvaise action, ou exécuter cette action, était la même chose.* — Cette décision de la Pythie et l'oracle qui précède, sur la sainteté du serment et les peines qui menacent le parjure, sont l'une et l'autre d'une grande beauté. J'ai eu soin de rendre, dans la traduction, le sens littéral de l'oracle, qui donne un fils au Serment; c'est-à-dire au dieu qui, selon les anciens, présidait aux engagements pris entre les hommes. Ce fils, ou l'action de la divinité, cachée sous ce

---

(*a*) Pausanias, Corinth., ch. XX.

(*b*) Plutarque : De Virtutibus Mulierum. Tome VII, p. 10, editio Reiskii.

(*c*) Polyæni, Stratagem., L. I, ch. 14.

voile allégorique, frappe la descendance du parjure, et respecte celle de l'homme qui a juré suivant la vérité; il détruit l'une, il protége l'autre. Rien n'est plus clair; rien n'est plus conforme à la morale. Il me semble donc qu'on ne peut donner une autre interprétation au texte de l'oracle que j'ai conservé et rendu religieusement.

On connaît les beaux vers que ce sujet a inspirés à Juvénal (*a*).

Stobée nous a aussi conservé l'histoire de Cydias de Ténédos auquel Archétime, son hôte et son ami, confie un dépôt, et qui refuse de le rendre. Appelé à faire un serment solennel, Cydias renferme la somme réclamée dans une férule creuse qu'il entoure d'une bandelette, afin de cacher l'ouverture qu'il y avait pratiquée. Le jour fixé pour prêter le serment devant le juge, Cydias se présente, et, feignant d'être malade, s'appuie sur la férule qui lui sert de soutien (*b*) : au moment de jurer, il remet son bâton dans les mains d'Archétime, et fait serment que, véritablement, il a reçu de lui de l'argent en dépôt, mais qu'il l'a restitué; il veut ensuite reprendre son bâton. Archétime indigné, au lieu de le remettre à Cydias, le jette

---

(*a*) *Spartano cuidam respondit Pythia vates :*
Haud impunitum quondam fore, quod dubitaret
Depositum retinere, et fraudem jure tueri
Jurando : quærebat enim, quæ numinis esset
Mens, et an hoc illi facinus suaderet Apollo ?
Reddidit ergo metu, non moribus et tamen omnem
Vocem adyti dignam templo veramque probavit :
Extinctus tota pariter cum prole, domoque,
Et, quamvis longa deductis gente, propinquis.
Has patitur pœnas peccandi sola voluntas.

JUVÉNAL, Satyr. XIII, v. 199 et seq.

(*b*) Les tiges de férule, à-la-fois très-légères et assez solides, servent encore à cet usage dans le midi de l'Europe, où cette plante acquiert une hauteur et une grosseur très-remarquables.

avec violence; la férule se brise, et la somme qu'elle renfermait se répand sur la terre (*a*).

Un trait à-peu-près semblable se retrouve dans Cervantes; mais l'auteur de Don Quichotte fait honneur de la découverte à la sagacité de Sancho-Pança, qui soupçonne la fraude, et fait briser le bâton (*b*).

34. (LXXXVII). *Qui avait porté les Théores à Délos.* — Il y a simplement dans le texte *le vaisseau de la Théorie.* La Théorie était une fête célébrée à Athènes, et qui durait pendant le temps que le vaisseau sacré se rendait à Délos. Ce vaisseau portait les Théores, ou députés athéniens chargés de faire dans cette île un sacrifice à Apollon, en accomplissement du vœu de Thésée.

35. (LXXXVIII). *Irrité contre ses concitoyens qui l'avaient autrefois condamné à l'exil.* — M. Larcher, sur la foi d'un manuscrit de la Bibliothèque du Roi, a changé le sens de ce passage, et traduit: *qui, mécontent de ses compatriotes, s'était d'abord banni lui-même de sa patrie:* mais outre que ce sens a quelque chose d'obscur, il justifie mal le vif ressentiment qui porte Nicodrome à se lier avec les Athéniens. Le souvenir et le desir de se venger d'une injure personnelle pouvaient seuls l'exciter à une telle démarche; un simple mécontentement n'aurait pas suffi. D'ailleurs comment était-il revenu à Égine après s'en être banni volontairement? J'ai donc suivi l'ancienne leçon que M. Schweighæuser a conservée.

36. (XCII). *Qui s'était exercé au Pentathle.* — Pentathle, les cinq combats, en usage aux jeux olympiques; savoir, le saut, la course, le disque, le javelot, la lutte: il y avait peu de combattants en état de disputer le prix dans tous les cinq

---

(*a*) Stobæi Sermo. CXVI, pag. 362, éditio Wecheliana.

(*b*) Dón Quixote, Tome V, ch. 45, p. 315. Emprenta real, Madrid, 1798.

et ceux qui avaient obtenu cette gloire jouissaient d'une grande célébrité dans la Grèce.

37. (XCVI). *Les Perses, qui se souvenaient du passé, avaient le desir de se rendre maîtres de l'île.* — (Voyez Livre V, ch. 34). Les Perses avaient été obligés de lever le siége de Naxos.

38. (XCVIII). *Les Grecs rendent ainsi très-bien dans leur langue ces noms perses.* — Si quelque passage, dans Hérodote, porte le caractère d'une interpolation, sans doute c'est celui-ci; et je le crois introduit par un glossateur, d'autant plus que l'on n'est nullement d'accord sur la vraie signification de ces noms dans la langue des Perses. D'ailleurs, comme on l'a vu, Darius s'appelait ainsi bien avant de monter sur le trône; et, si tous les noms des rois perses avaient eu quelque signification propre adaptée, soit à leur caractère, soit à leurs actions, comment celui de Cyrus ne se trouve-t-il pas compris dans la nomenclature de ceux dont notre historien donne la traduction? Cyrus était le personnage le plus important et le plus remarquable des souverains des Perses; il était le véritable auteur de leur puissance, et celui qui, par conséquent, avait préparé de plus loin les malheurs de la Grèce. On peut consulter, au surplus, sur les trois noms de rois dont il est question dans ce chapitre, la dissertation de Réland sur l'ancienne langue des Perses (*a*).

39. (CIII). *La route qui s'appelle le chemin de Cælé.* — J'ai suivi ici le texte littéralement, au lieu du sens que M. Schweighæuser a cru devoir adopter dans la version latine, où il rend le mot *Cælé* par *chemin creux.* Je me suis, en cela, rangé à l'opinion de M. Letronne, qui, dans ses savantes notes, a fait remarquer qu'il existait

---

(*a*) Relandus : De Veteri Linguâ Persarum. Dissertationes Miscellaneæ, Tom. II.

dans l'Attique un bourg du nom de Cœlé, et que c'est probablement de ce bourg qu'Hérodote veut parler ici (*a*).

40. (CIII). *On connaît quatre autres juments qui ont eu la même gloire; mais après celles-ci, on n'en compte plus.* — On conservait avec le plus grand soin la race des juments qui avaient remporté le prix de la course des chars aux jeux olympiques; et l'on donnait à ces juments le nom d'olympioniques (*b*). On espérait obtenir de leur descendance de nouvelles victoires.

Il paraît, par quelques passages de Pline et d'Ælien, que, pour l'attelage des chars, les anciens faisaient plus de cas des juments que des chevaux (*c*). Les Scythes les préféraient aussi pour la guerre, parce qu'elles pouvaient uriner en courant et sans s'arrêter (*d*).

41. (CVI). *Ils attendirent donc jusqu'à la pleine lune.* — Les Lacédémoniens, retenus par cette raison religieuse ne se mirent en marche que le jour de la pleine lune, et arrivèrent, comme on le verra plus bas, le 18 de cette même lune à Athènes, après avoir fait une diligence incroyable; mais la bataille de Marathon avait déja eu lieu, et les Lacédémoniens, dont le secours était devenu inutile par la victoire des Athéniens, ne purent que visiter le champ de bataille.

En actions de graces de cette victoire, les Athéniens instituèrent une fête, qui se célébrait tous les ans dans le temple d'Hécaté-Agrotéra, le six du mois de Boëdromion. Plutarque, en parlant de la date de cette fête, prétend qu'elle avait lieu le jour anniversaire de la bataille, et comme, cette année, le six de Boëdromion précédait de dix jours entiers la pleine lune du mois, il en conclut que l'accusation portée par

---

(*a*) Journal des Savants. Janvier 1817, page 39.

(*b*) Columella de Re rustica, L. III, ch. 9.

(*c*) Ælien de Animal., L. XI, ch. 36, p. 651.

(*d*) Pline, liv. VIII, ch. 42 : De natura equorum.

Hérodote contre les Lacédémoniens, qui avaient refusé de se mettre en marche avant la pleine lune, était fausse. Mais outre qu'on peut appliquer ici l'argument que nous avons employé plusieurs fois, qu'il était impossible qu'Hérodote eût avancé un fait de cette nature, encore récent à l'époque où il vivait, et eût osé lire publiquement l'ouvrage qui le contenait, devant la Grece assemblée, qui se serait sans doute levée toute entière pour le démentir, M. Fréret a démontré clairement, que le sacrifice célébré le six de Boëdromion n'a eu lieu que plusieurs jours après la bataille, et que c'est à la pleine lune du mois précédent qu'il faut rapporter la difficulté opposée par les Lacédémoniens. Les preuves qu'allègue ce célèbre chronologiste ne peuvent être révoquées en doute, et mettent dans un jour évident la mauvaise foi, ou du moins l'ignorance de Plutarque (*a*).

42. (CIX). *Le polémarque.* — Le polémarque (*général de l'armée en campagne*) était le troisième des neuf magistrats ou archontes d'Athènes. Le 1er était l'archonte éponyme qui donnait son nom à l'année, le 2e le roi, le 3e le polémarque. Les six thesmothètes complétaient le nombre des neuf archontes. Le polémarque avait, indépendamment de ses droits à l'armée, diverses fonctions dans la ville. Pollux en donne le détail (*b*).

43. (CIX). *Si les dieux restent neutres.* — C'est-à-dire ne penchant pas plus pour les Perses que pour nous. Hérodote dit, *partageant les choses également.* Il me semble que le sens du texte est ainsi fidèlement exprimé. Dans la traduction de M. Larcher, l'on trouve ces mots, *avec le secours des dieux :* mais, en donnant ce sens à la phrase, ce serait alors une faveur

---

(*a*) Voyez Fréret : Observations sur la date de la bataille de Marathon. Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Tome XVIII. Partie Histoire, p. 134. — OEuvres de Fréret, collection in-12. Tome II, Histoire, p. 192 et suiv.

(*b*) Voyez Pollucis Onomasticon. L. VIII, ch. 9, p. 85 et seq.

des dieux que Miltiade aurait attendue; et cette faveur, qui pouvait la garantir? En se bornant, au contraire, à demander que les dieux voulussent seulement consentir à rester neutres, il donnait une grande preuve de la confiance qu'il avait dans le courage des Athéniens et dans leurs propres ressources, et employait un argument bien plus fait pour déterminer le polémarque à se ranger à son avis.

La même expression se retrouve au chapitre 42 de ce Livre, et je l'ai rendue de même. M. Larcher avait traduit, *si les dieux tiennent la balance égale;* c'était, du moins à mon avis, mieux entrer dans le sens de l'original. J'ignore ce qui a pu le déterminer à rejeter ici cette interprétation.

44. (CXII). *Quoique l'espace qui séparait les deux armées ne fût pas au-dessous de huit stades.* — Les stades dont il est ici question étaient sans doute des stades de mille cent onze un neuvième au degré; ainsi l'espace parcouru pouvait être d'environ quatre cent quatre-vingts pas. Ce qu'Hérodote appelle ici *courir*, *course*, doit s'entendre, selon moi, d'un pas, ou d'un mouvement qui portait probablement ce nom dans les évolutions militaires; mais qui était soumis à des règles, pour éviter le désordre et empêcher que les rangs ne se rompissent. Il y a tout lieu de croire qu'il avait quelque rapport avec ce que nous appelons, dans les manœuvres modernes, *pas-de-charge.*

45. (CXIX). *On donne à cette huile le nom de* rhadinacée; *elle est noire et d'une odeur forte.* — Cette huile est évidemment le bitume, connu sous le nom de *pétrole* (huile de pierre), substance très-inflammable, qui est de couleur ambrée lorsqu'elle est pure, et porte alors le nom de naphte. On trouve du pétrole naturel dans divers lieux de la terre, en Perse, et particulièrement près de Bakou, sur le rivage nord-ouest de la mer Caspienne. L'asphalte est un autre bitume, qui se présente ordinairement en masse de couleur noire, opaque, mais dont les fragments très-minces deviennent translucides. Il existe en abondance sur les bords

du lac Asphaltite, où il est long-temps balloté par les eaux de ce lac extrêmement chargées de sel (*a*), circonstance qui se rapporte à celle qu'Hérodote indique pour le puits d'Ardérica, où le sel se rencontrait mélangé avec les substances bitumineuses que ses eaux contenaient.

Du reste, il ne faut pas confondre cet Ardérica avec le bourg de l'Assyrie, situé sur l'Euphrate, dont il est question dans Hérodote, Livre I, ch. 185. Il s'agit ici d'une de ces maisons ou auberges royales établies sur la route d'Éphèse à Suze, et que notre historien a décrites, Livre V, ch. 52.

46. (CXXII). *De toute manière, ce Callias mérite que l'on conserve de lui un souvenir honorable.* — M. Larcher croit que ce chapitre a été ajouté au texte d'Hérodote par quelque commentateur qui a voulu flatter un des descendants de Callias; mais il y a dans le cours de l'histoire d'Hérodote tant de digressions du même genre, et souvent moins motivées, qu'il est impossible de faire un choix, et de rejeter l'une après avoir admis les autres. D'ailleurs, j'en ai déja fait l'observation, il faut lire l'auteur avec ses défauts; et ce goût des digressions qu'avait Hérodote, et pour lequel il a demandé l'indulgence de ses lecteurs, jette souvent tant de variété et de charme dans son ouvrage, qu'on serait injuste de le lui reprocher trop sévèrement.

47. (CXXVII). *Smindyride, le plus voluptueux des hommes.* — C'est lui que le pli d'une feuille de rose empêchait de dormir (*b*). Athénée assure aussi qu'en se rendant chez Clisthène, pour se mettre au rang de ceux qui prétendaient à la main de sa fille, le même Smindyride avait amené avec lui mille domestiques, tant cuisiniers qu'oiseleurs (*c*). Athénée semble même

---

(*a*) Dictionnaire d'Histoire-Naturelle. Deterville, au mot *Bitume*. — Voyez aussi Volney : Voyage en Syrie, Tom. I, ch. xx, § 7.

(*b*) Ælien, L. IX, ch. 24. — Montesquieu a employé cette image dans le Temple de Gnide.

(*c*) Athénée, L. XII, p. 541.

croire que ce conte se trouve dans Hérodote; mais il n'en est pas question, du moins dans les manuscrits qui nous sont parvenus.

48. (CXXVII). *Avait ôté aux Éléens le privilége de fournir les agonothètes des jeux olympiques, et s'en était constitué juge en leur place.* — Les agonothètes étaient les juges qui présidaient aux jeux olympiques : on les prenait parmi les Éléens, qui furent privés de ces fonctions honorables par les intrigues des Piséens; ceux-ci amenèrent à Olympie le Phidon dont il est ici question, et firent célébrer les jeux sous sa présidence. Par la suite, cette querelle donna lieu à une guerre sanglante entre les deux peuples : elle fut tout au désavantage des Piséens, qui finirent par être chassés de leur pays. La ville de Pise fut même entièrement détruite. Du temps de Pausanias, il ne restait aucun vestige de ses murs ni de ses édifices, et le terrain que la ville avait occupé était planté de vignes (*a*).

49. (CXXIX). *L'Emmélie.* — L'Emmélie était, suivant Hésychius (*b*), une danse tragique. Platon, dans l'éloge qu'il fait de la danse honnête, en indique deux genres, la danse de guerre, ou pyrrhique; la danse de paix, ou Emmélie, et ajoute que l'on a donné justement à cette dernière le nom qu'elle porte et qu'elle tient, de la mélodie ou du chant musical qui l'accompagne (*c*). Il paraîtrait cependant qu'il y avait diverses espèces d'Emmélie, puisqu'Æschyle, au rapport d'Hésychius, emploie, dans une de ses pièces (*d*), le même nom, pour désigner la danse satyrique, appelée par les autres Sicinne. C'était probablement une de ces Emmélies satyriques qu'exécutait Hippoclide, car Clisthène paraît, en général,

(*a*) Pausanias. L. VI, Eliac. II, ch. 22.

(*b*) Hesychius, in voce Ἐμμέλεια.

(*c*) Platon : De Legibus, L. VII, p. 898.

(*d*) Les Argyriens, ou mieux les Argiens, pièce qui ne nous est pas parvenue. Fabricius. Biblioth. Græca. T. I, p. 609.

choqué de l'immodestie, ou de l'extrême liberté qu'Hippoclide avait montrées dans toutes les danses qu'il exécuta successivement.

50. (CXXIX). *Vous venez de danser votre mariage.* — J'ai risqué cette expression pour faire sentir, s'il est possible, l'énergie du texte. La réponse : *Eh bien! Hippoclide ne s'en soucie guère*, est devenue, comme le dit Hérodote, un proverbe. C'est par ces mots que Lucien termine son apologie pour les gens qui se mettent aux gages des grands (*a*).

51. (CXXXVII). *Les Pélasges avaient été chassés de l'Attique par les Athéniens.* — Il ne faut pas confondre ces Pélasges avec les anciens Pélasges qui, dans l'origine, avaient habité l'Attique en commun avec les Athéniens. Les Pélasges dont il s'agit ici, étaient un colonie nouvelle, ou plutôt un reste des anciens Pélasges, qui, repoussés des autres parties de la Grèce par les Hellènes, étaient venus offrir leurs services aux Athéniens, les avaient aidés à bâtir la citadelle d'Athènes, et particulièrement un des murs de cette forteresse, qui, de leur nom, avait retenu celui de mur pélasgisque (*b*). Les Athéniens, pour payer ce travail, leur avaient donné une partie du territoire d'Hymette à habiter; mais, jaloux de leur industrie, ils trouvèrent bientôt, comme on le voit, un prétexte pour les expulser et s'emparer du terrain qu'ils avaient cultivé et rendu fertile.

52. (CXL). *Et c'est ainsi que les Athéniens devinrent possesseurs de l'île entière de Lemnos.* — Il y avait dans l'île de Lemnos deux villes, Héphæstia et Myrine. Suivant Hérodote, les Athéniens s'emparèrent de l'une et de l'autre, et se rendirent ainsi maîtres de l'île entière; mais on remarque

---

(*a*) Luciani Apologia pro mercede conductis. T. III, p. 275. Edit. Bipontina.

(*b*) Voyez le président Bouhier, Dissertations sur Hérodote, ch. IX, p. 100.

quelque différence entre ce récit et celui de Cornelius-Nepos (*a*), qui ne parle pas de la résistance de Myrine. Il y a tout lieu de croire cependant qu'Hérodote, plus voisin de l'époque où ces événements ont eu lieu, était le mieux instruit. D'ailleurs Cornelius-Nepos, qui n'écrivait qu'une sorte d'abrégé de la vie des capitaines illustres, a pu négliger une circonstance, au fond peu importante.

(*a*) Cornelius-Nepos in Miltiad. ch. I.

OBSERVATIONS CHRONOLOGIQUES

SUR LE SIXIÈME LIVRE.

Les faits racontés dans ce livre suivent une succession régulière d'époques, à l'exception d'un petit nombre de digressions que j'aurai soin d'indiquer. Voici les événements rangés suivant l'ordre chronologique :

	Années avant l'ère vulgaire.
Arrivée d'Hystiée à Sardes.....	498.
Combat naval, sous Milet, entre la flotte de Darius et celle des Ioniens qui y sont défaits.	498.
Prise de Milet, six ans après le commencement de la révolte d'Ionie, suscitée par Aristagoras.	498.
On représente à Athènes la tragédie de Phrynicus sur la prise de Milet.....	497.
Fondation de Zancle en Sicile (aujourd'hui Messine) par les Samiens, qui parvinrent à se sauver après la perte de la bataille navale de Milet...	497.
Mort d'Hystiée.....	497.
Conquête des îles grecques à la suite de la prise de Milet. L'Ionie soumise de nouveau aux Perses.	497.
Conquête de la Chersonèse de Thrace et des villes grecques sur l'Hellespont, la Propontide et le Bosphore, faite par les Perses.....	497.

Au sujet de la conquête de la Chersonèse, Hérodote raconte épisodiquement les événements qui s'y étaient passés. Miltiade l'Athénien avait fondé, environ soixante ans auparavant, c'est-à-dire vers l'an 560, une colonie dans la Chersonèse, et y avait régné. Stésagoras lui succéda dans la

Années avant l'ère vulgaire.

puissance souveraine, et à sa mort, Miltiade fils de Cimon, descendant de la famille de Miltiade l'ancien, était venu recueillir l'héritage de Stésagoras, vers l'an 518. Ce Miltiade, célèbre dans la suite, par la victoire de Marathon, fut chassé de la Chersonèse par les Thraces; mais il y revint quelques années après, vers 507. Il s'était trouvé, avec les autres chefs ioniens, à l'expédition de Darius en Scythie, en 511, et avait donné le conseil de rompre le pont sur l'Ister. Il régnait dans la Chersonèse, lorsque les Perses y portèrent leurs armes. Obligé de fuir, après avoir essuyé beaucoup de revers, il retourne à Athènes, en..... 496.

Il est ensuite nommé un des dix généraux athéniens qui commandaient l'armée à Marathon.

Mardonius, général des Perses, arrive sur l'Hellespont, en..... 495.

Il soumet la Macédoine, en..... 495.

Il revient la même année en Asie..... 495.

L'Ionie est pacifiée entièrement; les Perses y établissent un nouveau système d'administration. 495.

Darius, méditant de nouveaux projets contre la Grèce, envoie demander dans toutes les villes l'hommage de la terre et de l'eau..... 493.

La plupart l'accorde, entre autres celle d'Égine. Les Athéniens profitent de cette occasion pour accuser les Éginètes à Sparte : Guerre entre les Athéniens et les Éginètes..... 493 à 492.

Hérodote raconte ici, épisodiquement, l'origine des inimitiés entre ces deux peuples. Il est inutile, et peut-être impossible, de fixer des dates aux événements qu'il rapporte à ce sujet, et qui sont mêlés de beaucoup de fables.

Années avant l'ère vulgaire.

Les Lacédémoniens prennent le parti des Athéniens contre les Éginètes..... 493.

Dans une autre digression, Hérodote donne des détails sur les dissensions qui existaient à cette époque entre les deux rois de Sparte, Cléomène et Démarate.

Cléomène force, par ses intrigues, Démarate à se démettre de la royauté..... 492.

Démarate se retire en Asie, près de Darius qui l'accueille..... 492.

Cléomène meurt misérablement..... 492.

Les Perses font de nouveaux préparatifs contre la Grèce, et particulièrement contre les villes d'Athènes et d'Érétrie..... 492.

Mardonius est rappelé par Darius, et le commandement est donné à Datis..... 491.

Bataille de Marathon..... 490.

Invasion de Miltiade dans les îles grecques après la victoire de Marathon..... 490.

Miltiade meurt, à Athènes, des suites d'une blessure qu'il s'était faite au genou en franchissant les murs du temple de Cérès-Thesmophore, à Paros..... 490.

La digression sur les Alcmæonides qui se trouve vers la fin de ce livre, se rattache à des temps qui précèdent l'époque des événements racontés dans le cours du livre. Alcmæon, auteur de cette famille, était antérieur à Crésus, puisque le petit-fils de cet Alcmæon, du même nom que lui, était contemporain du roi lydien. Ainsi le premier Alcmæon peut être placé vers l'an 630 avant l'ère vulgaire, et le second vers l'an 560. Mégaclès, fils de ce second Alcmæon, se met au rang des prétendants à la main d'Agariste,

Années avant l'ère vulgaire.

fille de Clisthène de Sicyone; ce qui fixe son mariage avec cette Agariste et l'aventure d'Hippoclide, une génération après Alcmæon, et, par conséquent, vers l'an 530.

LIVRE SEPTIÈME. — POLYMNIE.

I. Lorsque Darius, fils d'Hystaspe, reçut la nouvelle du combat de Marathon, sa colère contre les Athéniens, excitée d'abord par l'invasion de Sardes, ne connut plus de bornes; et, résolu plus que jamais à faire une guerre terrible à la Grèce, il envoya sur-le-champ aux différentes villes de son empire l'ordre de disposer tout ce qui était nécessaire à une nouvelle expédition, exigeant d'elles un bien plus grand nombre de vaisseaux, de chevaux, de vivres et de bâtiments de transport, que pour la première. L'Asie se trouva donc, pendant trois années de suite, agitée sans relâche, par l'enrôlement de ses meilleurs soldats, et les immenses préparatifs qui se faisaient contre la Grèce; mais dans la quatrième, les Égyptiens, soumis par Cambyse, s'étant révoltés contre les Perses, il fallut se décider à agir en Égypte en même temps qu'en Grèce.

II. Au moment où Darius allait mettre en mouvement ses armées contre Athènes et contre l'Égypte, des querelles sérieuses s'élevèrent entre ses fils sur l'exercice de l'autorité souveraine pendant son absence (Les lois de Perse veulent

que le roi, quand il doit marcher de sa personne dans une expédition, nomme un successeur). Darius, avant de monter sur le trône, avait eu trois fils de sa première femme, fille de Gobrias; et, depuis qu'il était roi, il en avait eu quatre autres d'Atossa, fille de Cyrus : Artabazane était l'aîné des premiers, et Xerxès des seconds. Issus de mères différentes, ils se disputaient l'empire; Artabazane faisait valoir ses droits, comme le premier-né de toute la descendance de Darius, et s'appuyait de l'opinion reçue chez tous les peuples, qui décerne aux aînés la succession au trône; Xerxès fondait ses prétentions sur ce qu'il était né d'Atossa, fille de Cyrus, de ce grand Cyrus, qui avait donné l'indépendance aux Perses.

III. Darius ne s'était point encore prononcé, lorsque Démarate, fils d'Ariston, privé, comme on l'a vu, de la royauté, et s'étant exilé volontairement de Sparte, arriva à Suze (*). Instruit du différend qui s'était élevé entre les fils du roi, il s'attacha, suivant ce que l'on rapporte, à Xerxès, et lui conseilla d'ajouter aux raisons qu'il avait fait valoir en sa faveur, celle-ci : « Qu'étant fils « de Darius, roi et maître de l'empire des Perses, « tandis qu'Artabazane était né de Darius, en- « core simple particulier, il ne serait ni conve- « nable ni juste que celui-ci fût préféré. De plus, « disait Démarate, on peut encore, à l'appui de

(*) Voyez livre VI, chapitre 70.

« ce raisonnement, citer l'exemple de Sparte, où « les fils nés avant que leur père soit parvenu à « la royauté, n'y ont aucun droit, lorsqu'un autre « vient au jour après que le père est devenu roi ; ce « dernier est toujours désigné pour successeur. » Les raisons suggérées par Démarate parurent décisives à Darius, qui déclara Xerxès roi. Du reste, en mettant même de côté les arguments fournis par Démarate, je crois que Xerxès aurait eu, dans tous les cas, la préférence, comme fils d'Atossa, qui avait tout pouvoir sur l'esprit de son époux.

IV. Darius ayant nommé Xerxès son successeur, était sur le point de partir pour se mettre à la tête de son armée, lorsque, dans l'année qui suivit celle où la révolte de l'Égypte éclata, la mort le surprit au milieu de ses préparatifs. Ainsi ce roi mourut, après un règne de trente-six ans, sans avoir pu ni tirer vengeance de la défection de l'Égypte, ni punir les Athéniens. A sa mort, l'autorité royale passa dans les mains de Xerxès son fils.

V. Xerxès, monté sur le trône, parut d'abord peu disposé à porter la guerre dans la Grèce, et réunissait ses forces pour agir de préférence contre l'Égypte ; mais Mardonius, fils de Gobrias, un des hommes qui avait le plus de pouvoir en Perse, comme fils d'une sœur de Darius et cousin de Xerxès, vint le trouver, et lui parla en ces termes. « Seigneur (1), je ne saurais m'imaginer « que vous puissiez jamais consentir à laisser les

« Athéniens impunis, et que vous ne tiriez pas « un jour vengeance des injures que les Perses « en ont reçues. J'approuve, toutefois, que vous « vous occupiez d'abord de ce qui est le plus « pressant; mais aussitôt que vous aurez fait « rentrer dans le devoir l'Égypte révoltée, tour- « nez vos armes contre Athènes. C'est là qu'il « faut aller, si vous avez le desir d'acquérir une « grande renommée parmi les hommes, et si « vous voulez que, par la suite, personne n'ose « mettre le pied dans vos états. » Tel fut le fonds du discours de Mardonius pour exciter Xerxès à se venger des Athéniens; mais il y mêlait encore d'autres considérations plus générales. « L'Europe, disait-il, est un beau pays, dont le « sol, fertile en arbres à fruits, est excellent, « et digne enfin de n'avoir pas d'autres maîtres « que le roi. »

VI. Mardonius parlait ainsi, parce qu'il était naturellement avide de nouvelles entreprises, et cherchait par ces insinuations sur-tout à se ménager le gouvernement de la Grèce qu'il ambitionnait d'obtenir. Avec le temps, il vint à bout d'entraîner Xerxès, et de le décider à agir selon ses vues. Il fut même aidé par diverses circonstances dans les arguments qu'il employait pour le persuader. Des députés des Aleuades arrivèrent de Thessalie pour engager le roi à hâter l'expédition contre la Grèce, promettant de le seconder avec empressement (Ces

Aleuades étaient rois de Thessalie). D'un autre côté, ceux des Pisistratides qui s'étaient réfugiés à Suze, appuyaient les instances des Aleuades, et avaient d'ailleurs pris une grande autorité sur l'esprit du roi, par la présence d'Onomacrite, d'Athènes, fameux devin qui a mis en ordre les oracles de Musée, et qu'ils menaient alors avec eux. Il y avait, au surplus, peu de temps qu'Onomacrite s'était réconcilié avec les Pisistratides; il était leur ennemi depuis qu'Hipparque, fils de Pisistrate, l'avait fait bannir d'Athènes, lorsque Lasus, fils d'Hermion, le surprit insérant dans le recueil de Musée un oracle qui prédisait que les îles situées dans le voisinage de Lemnos disparaîtraient, englouties par la mer. Hipparque, d'abord très-lié avec Onomacrite, s'était déterminé, par ce motif, à l'exiler; mais après leur réconciliation, il avait suivi les Pisistratides à Suze, et toutes les fois que ceux-ci étaient admis en présence de Darius, ils lui parlaient honorablement du devin. De son côté, Onomacrite récitait au roi ses oracles, ayant soin cependant de passer sous silence ceux qui menaçaient les barbares de quelques calamités, et choisissant au contraire tous ceux qui leur étaient favorables. Il produisait particulièrement celui qui annonçait qu'un Perse devait joindre les deux rives de l'Hellespont, et insistait sur toutes les prédictions où il était parlé de la conquête de la Grèce. Par ce moyen, en mettant

à toute occasion ses oracles en avant, Onomacrite appuyait les raisons dont les Pisistratides et les Alcuades se servaient près du roi.

VII. Xerxès, déterminé à porter la guerre en Grèce, voulut, avant d'entreprendre cette expédition, marcher d'abord contre les rebelles d'Égypte. C'est ce qu'il exécuta dans la seconde année qui suivit la mort de Darius. Après avoir battu ces rebelles, et réduit l'Égypte sous un joug beaucoup plus dur que celui qui lui avait été imposé par Darius, il en confia le gouvernement à Achæménès, fils de Darius, et son propre frère : c'est ce même Achæménès, gouverneur de l'Égypte, qu'Inaros, fils de Psammitichus, et né en Libye, assassina par la suite.

VIII. Xerxès ayant pacifié l'Égypte, et sur le point de faire marcher son armée contre Athènes, réunit les personnages les plus distingués de la Perse, pour avoir leur avis sur l'expédition qu'il méditait, et leur exposer lui-même ses propres opinions. Le conseil rassemblé, Xerxès prit la parole en ces termes (2). « Ce n'est pas pour « introduire de nouveaux usages parmi nous, « mais pour suivre l'exemple qui nous a été « laissé, que je vous convoque. Selon ce que « j'ai appris de ceux qui ont vécu plus long- « temps que moi, je sais que jamais les Perses « ne sont restés dans un repos honteux depuis « que Cyrus, vainqueur d'Astyage, a arraché l'em- « pire aux Mèdes; un dieu semble même s'être mis

« à notre tête pour nous guider, et nous avons,
« en le suivant, trouvé par-tout des succès. C'est
« ainsi que Cyrus, Cambyse, et Darius mon père,
« ont fait de si grandes choses, et soumis tant
« de nations; mais il est inutile de vous rappeler
« ces conquêtes; vous en connaissez trop bien
« l'histoire. Pour moi, dès que je suis monté sur
« le trône, j'ai cherché dans ma pensée comment
« je parviendrais à égaler la gloire de mes ancêtres,
« jaloux, comme je le suis, de ne pas ajouter
« moins qu'eux à la puissance des Perses. Après
« y avoir mûrement réfléchi, je me suis donc
« convaincu que nous pouvons accroître notre
« célébrité et augmenter notre territoire d'une
« contrée non moins étendue et plus fertile en-
« core que celle que nous possédons, en même
« temps que nous saurons tirer une juste ven-
« geance des outrages que nous avons reçus; et
« c'est pour vous communiquer mes desseins que
« je vous ai rassemblés.

« Je me propose, après avoir réuni les deux
« rives de l'Hellespont, de conduire, à travers
« l'Europe, une armée dans la Grèce, et d'aller
« punir les Athéniens du mal qu'ils ont fait aux
« Perses et à mon père. Vous avez vu Darius se
« disposant à marcher contre ce peuple; mais
« il n'est plus, et puisque le destin ne lui a pas
« permis de se venger lui-même, c'est à moi à
« le venger, lui et les Perses; je ne poserai donc
« pas les armes que je ne me sois rendu maître

« d'Athènes, et avant d'avoir réduit en cendres « cette ville coupable de tant d'outrages envers « mon père et moi. Ce sont, vous le savez, les « Athéniens qui, d'abord alliés avec Aristagoras « de Milet, un de nos esclaves, sont venus sur- « prendre Sardes, et livrer aux flammes ses temples « et ses bois sacrés ; et vous n'ignorez pas non « plus comment ils nous ont ensuite traités, « lorsque Datis et Artapherne, descendus sur « les côtes de l'Attique, ont porté la guerre dans « leur pays même.

« Tels sont les motifs qui me déterminent à les « attaquer. Que d'avantages, d'ailleurs, en y ré- « fléchissant bien, je vois résulter pour nous de « cette expédition ! Après avoir soumis Athènes « et les peuples voisins, héritiers du phrygien « Pélops (3), les possessions des Perses n'auront « plus d'autres limites que le séjour éthéré « du grand Jupiter ; le soleil n'éclairera plus de « contrée qui soit une de nos frontières (4), « puisqu'après avoir envahi avec vous l'Europe « entière, j'aurai fait de toute la terre un seul « empire. Et le succès d'une telle entreprise peut- « il être douteux ? Quelle sera la ville, quel « sera le peuple, dans le reste du monde, qui « osera se mesurer avec nous, si nous avons « vaincu d'abord la nation dont je viens de vous « parler ? Ainsi le joug de l'esclavage s'étendra « également et sur ceux qui sont coupables en- « vers nous et sur ceux à qui nous n'avons point de reproches à faire.

« Secondez-moi donc, si vous voulez me plaire; « et lorsque j'aurai fixé l'époque où la campagne « devra s'ouvrir, que chacun s'empresse de se « rendre au poste qui lui sera assigné. Ceux de « vous qui paraîtront avec les troupes les mieux « équipées, recevront de moi les récompenses « auxquelles on attache le plus de prix parmi « nous. Voilà ce que je me propose de faire. « Cependant, comme je ne veux pas qu'une ré- « solution si importante paraisse prise unique- « ment d'après ma seule opinion, je mets l'af- « faire en délibération, et je desire que chacun « de vous me fasse connaître son avis. » Après ces mots, Xerxès se tut.

IX. Alors Mardonius se leva, et parla ainsi. « Seigneur, il n'appartenait qu'au plus grand des « Perses qui aient existé jusqu'ici, et sans doute « de ceux qui naîtront à l'avenir, d'exposer dans « un discours si sage tant d'idées supérieures et « tant de vérités; mais sur-tout de ne pas vouloir « tolérer plus long-temps que ces Ioniens d'Eu- « rope, méprisables à nos yeux, osent se jouer « davantage de nous. Quoi! nous qui avons soumis, « seulement pour étendre notre empire, les Saces, « les Indiens, les Éthiopiens, les Assyriens, et « tant d'autres peuples dont nous n'avions reçu « aucune injure, nous ne nous vengerions pas « des Grecs qui nous ont tant outragés? Quelle « crainte peuvent-ils donc nous inspirer? quelles « sont leurs forces? quelles sont leurs richesses?

« Si nous avons, à la vérité, appris à connaître « leur manière de combattre, nous connaissons « aussi la faiblesse de leurs moyens; et déja nous « avons soumis leurs enfants, ces Ioniens, ces « Æoliens, ces Doriens, comme ils les nomment, « qui habitent notre continent. Moi-même, « d'après les ordres de votre père, j'ai marché « contre ces peuples; j'ai pénétré jusque dans la « Macédoine : il me restait peu de chemin à faire « pour arriver à Athènes, et je n'avais pas encore « rencontré un ennemi à combattre.

« Les Grecs, comme je l'ai entendu dire, n'ont « pas l'habitude d'apporter beaucoup de prudence « dans leur manière de faire la guerre : ils la con- « duisent, au contraire, presque sans réflexion, « et avec une folle opiniâtreté. En effet, dit- « on, lorsqu'ils prennent les armes les uns contre « les autres, ils choisissent toujours les plaines les « plus ouvertes et les plus unies pour en venir « aux mains; de sorte que les vainqueurs même « ne se retirent qu'après avoir infiniment souf- « fert : je ne dis rien des vaincus, qui sont tou- « jours entièrement anéantis. Singulier usage « pour des peuples qui, parlant la même langue, « devraient accommoder leurs différends par la « voie des hérauts et des négociateurs, ou de toute « autre façon, plutôt que de courir les risques « d'un combat. Enfin, s'il leur faut absolument en « venir aux mains, ils devraient du moins choisir « de préférence leur champ de bataille dans des

« lieux d'un accès difficile, et y tenter la fortune « des armes. Quoi qu'il en soit, malgré que les « Grecs aient une aussi vicieuse méthode de faire « la guerre, lorsque je me suis avancé jusques en « Macédoine, il ne vint dans la pensée à aucun « d'eux de chercher le combat.

« D'après cela, qui oserait, ô grand roi, s'op- « poser à votre marche, lorsqu'à la tête de cette « multitude innombrable, tirée de l'Asie, vous « paraîtrez, suivi de tous les vaisseaux qu'elle « peut fournir? Autant que j'en puis juger, l'audace « des Grecs n'ira pas jusque là; mais, en sup- « posant que je me trompasse, et qu'ils en « vinssent à cet excès de démence de vouloir « combattre; qu'ils apprennent à leurs dépens « que nous ne le cédons à personne dans l'art « de la guerre. Cependant, ne négligeons aucune « mesure pour assurer le succès; car rien n'arrive « de soi-même aux hommes, et le succès ne ré- « pond qu'à de nombreux efforts. » Mardonius ayant ainsi caressé l'opinion de Xerxès, cessa de parler (5).

X. Les autres conseillers présents demeurant dans le silence, ou, n'osant ouvrir un avis contraire à celui qui était proposé, Artabane fils d'Hystaspe, oncle paternel de Xerxès, et qui, à ce titre, avait plus de hardiesse, prit la parole, et s'exprima ainsi: « O roi, toutes les fois que, dans une question, « les deux opinions opposées ne sont point débat- « tues, il est impossible de déterminer celle qui doit

« être préférée, et il faut nécessairement se borner « à adopter la seule qui est exposée ; mais lorsque « l'opinion contraire est aussi avancée, la meilleure « des deux se fait connaître. Il en est comme « de l'or pur, qui ne se démontre pas par lui-« même, et qui se distingue aisément dès qu'on « le compare à un autre moins pur, en les frottant « tous les deux sur la pierre de touche. C'est moi « qui ai conseillé à Darius votre père, et mon frère, « de ne point faire la guerre aux Scythes, nation qui « n'habite jamais dans des villes : mais, persuadé « qu'on pouvait aisément soumettre un peuple « nomade, il ne voulut pas me croire, et il ne re-« vint de cette guerre qu'après avoir perdu la meil-« leure et la plus nombreuse partie de son armée. « Et vous, ô roi, vous allez faire la guerre à des « hommes bien supérieurs aux Scythes, à des « hommes qui, suivant l'opinion commune, sont « à-la-fois très-braves sur terre, et les plus habiles « gens de mer : il est donc de mon devoir de vous « exposer quels sont les dangers du projet que vous « avez formé.

« Vous dites qu'après avoir jeté un pont sur le « détroit, vous conduirez, à travers l'Europe, « votre armée dans la Grèce ; mais alors il peut « arriver que nous soyons vaincus, ou sur terre, « ou sur mer, ou peut-être même sur l'une et sur « l'autre. Les peuples de la Grèce ont une grande « réputation de courage, et l'on peut estimer ce « qu'ils valent, si l'on considère que les seuls

« Athéniens ont suffi pour battre Datis et Arta-
« pherne, descendus dans l'Attique avec des forces
« si considérables. Supposons cependant qu'ils ne
« tentent pas de résister, à-la-fois, sur terre et
« sur mer, mais qu'ils se bornent à monter sur
« leurs vaisseaux, et qu'après nous avoir vaincus
« dans un combat naval, ils viennent détruire le
« pont que vous aurez construit; à quel péril, ô
« roi, n'êtes-vous point exposé!

« Et ce n'est pas prudence ou timidité person-
« nelle qui me fait prévoir ce danger. N'ai-je pas
« l'expérience qu'il s'en est fallu de bien peu
« qu'un pareil malheur n'arrivât lorsque votre père,
« après avoir jeté des ponts sur le Bosphore de
« Thrace et sur l'Ister, est entré en Scythie! Les
« Scythes ne sont-ils pas venus conjurer les
« Ioniens de rompre celui de l'Ister, dont la garde
« leur avait été confiée; et si Hystiée, tyran
« de Milet, qui entraîna tous les autres chefs
« dans son opinion, ne s'y fût opposé, l'armée
« Perse n'était-elle pas perdue? Eh! qu'y a-t-il
« de plus épouvantable à dire et à entendre, que
« le salut du roi ait dépendu de la volonté d'un
« seul homme?

« N'allez donc point, je vous en conjure, chercher
« de tels dangers lorsque la nécessité ne vous y force
« pas; et, si vous m'en croyez, mettez fin au conseil.
« Après avoir pris du temps pour vous consulter,
« vous le rassemblerez de nouveau et vous décla-
« rerez votre dernière résolution. Il y a toujours

« un grand avantage à délibérer mûrement. Si, « lorsqu'une résolution a été sagement prise, « l'événement est contraire, c'est alors la fortune « qui l'emporte sur les conseils; mais si la réso- « lution est imprudente, lors même que la for- « tune est favorable et donne quelque heureux « résultat, c'est par hasard, et l'on n'en a pas « moins à rougir d'avoir mal raisonné.

« Voyez comme le ciel fait tomber sa foudre de « préférence sur les plus grands animaux, et ne « les laisse point s'enorgueillir de leur force, tan- « dis que les petits n'excitent jamais sa colère. « Voyez ses traits frapper toujours les palais ou « les arbres les plus élevés, et la divinité se plaire « à rabaisser tout ce qui prédomine. C'est ainsi « qu'une armée formidable peut être détruite par « une poignée d'hommes. Il suffit qu'un dieu « jaloux y jette la terreur, qu'il fasse tomber la « foudre au milieu d'elle, et vous la verrez périr « honteusement; car les dieux ne laissent rien « concevoir de grand que ce qu'ils inspirent.

« Précipiter les affaires, c'est donner lieu à de « grandes fautes, que suivent souvent de terribles « punitions. Se contenir, c'est au contraire s'as- « surer des biens qui, pour n'être pas sentis im- « médiatement, se retrouvent avec le temps. « Tels sont, ô roi, les conseils que je crois devoir « vous donner.

« Et vous, fils de Gobrias, Mardonius! cessez de « vous livrer à ces vaines déclamations contre les

« Grecs, qui ne méritent pas qu'on parle d'eux « avec tant de mépris. En les calomniant, vous ne « voulez qu'exciter le roi à leur faire la guerre; « et c'est vers ce seul but, à ce qu'il me semble, « que tendent vos desirs. Renoncez à un si hon- « teux moyen : la calomnie est ce qu'il y a de plus « odieux. Elle rend toujours deux personnes cou- « pables d'une grande injustice, et malheureuse « une troisième, sur qui retombe une double « injure : car le calomniateur, en accusant celui « qui n'est point présent pour se défendre, est « coupable aussi bien que celui qui croit l'accusa- « tion avant de s'être convaincu qu'elle est vraie; « et, en même temps, celui qui est l'objet de la « calomnie reçoit des deux autres une égale in- « jure, de l'un qui le calomnie, et de l'autre qui « croit le mal sur la foi du calomniateur qui l'a « débité.

« Enfin, s'il faut absolument combattre ces « Grecs, j'y consens; mais que le roi demeure « au moins en Perse. Et vous, Mardonius, après « avoir laissé vos enfants avec les miens en ôtage, « allez faire cette guerre. Choisissez les généraux « qui serviront avec vous; prenez une armée telle « que vous la voudrez composer; et si les affaires « tournent comme vous l'avez annoncé au roi, « que mes enfants soient mis à mort, et moi- « même avec eux : si au contraire l'issue est telle « que je la prévois, que vos enfants et vous soyez « traités aussi rigoureusement, pourvu toutefois

« que vous reveniez dans votre patrie. Que si vous « refusez de souscrire à ces conditions, en per- « sistant à vouloir faire passer toute l'armée du roi « dans la Grèce, je prédis qu'on entendra bientôt « dire parmi ceux qui seront restés ici, que Mardo- « nius, artisan des malheurs des Perses, est devenu « la proie des chiens et des oiseaux, dans les « champs d'Athènes ou de Lacédémone, peut- « être même en route avant d'y arriver, et après « avoir appris à ses dépens à quels hommes il avait « persuadé le roi de faire la guerre. »

XI. Artabane ayant fini de parler, Xerxès, irrité de son audace, lui répondit en ces mots: « Arta- « bane, vous êtes frère de mon père, que ce titre « vous sauve du juste châtiment que vos discours « insensés vous ont mérité; mais que le déshonneur « vous en punisse. Puisque vous montrez une « ame si lâche, vous ne m'accompagnerez pas « dans l'expédition de la Grèce, et vous resterez « ici avec les femmes; je saurai bien accomplir « sans vous tout ce que j'ai annoncé. Eh! serais- « je vraiment le fils des Darius, des Hystaspe, des « Arsame, des Ariaramne, des Teïpse, des Cyrus, « des Cambyse, des Achæmène, si je ne savais « pas me venger des Athéniens? Moi, sur-tout, « qui ne dois pas ignorer que ces Athéniens, quand « bien même je pourrais m'oublier dans un hon- « teux repos, ne resteront pas tranquilles de leur « côté, et viendront encore bientôt porter la « guerre dans mes états! N'est-il pas aisé du moins

« de le prévoir, et par ce qu'ils ont déja fait, et « par l'incendie de Sardes, et par leur première in- « vasion en Asie. Nous ne sommes donc plus libres, « ni les uns ni les autres de nous retirer de la « lice : il nous faut, nécessairement, donner ou « recevoir le combat, et il décidera à qui des « Grecs ou des Perses restera l'empire. Je ne vois « plus de moyen terme propre à concilier un tel « différend. Quoi de plus beau, d'ailleurs, que de « venger les injures que nos pères ont reçues? « Enfin, je veux reconnaître par moi-même quels « sont les grands dangers d'une guerre contre des « hommes que le Phrygien Pélops, un simple « esclave de mes ancêtres, a su tellement subju- « guer, que leur contrée et ses habitants ne « portent encore aujourd'hui que le nom de celui « qui les a soumis. »

XII. Tels furent les discours tenus dans le conseil. Cependant lorsque le soir arriva, l'opinion d'Artabane qui revint à l'esprit de Xerxès, troubla son repos; et après avoir passé une partie de la nuit à réfléchir, il finit par se convaincre qu'il n'était pas dans ses véritables intérêts de faire la guerre aux Grecs. Ayant donc changé de résolution, il s'endormit, et, si l'on en croit les récits des Perses, il eut pendant son sommeil un songe remarquable. Il lui sembla voir debout, devant lui, un homme d'une taille élevée et d'une belle figure, qui lui parla en ces termes : « Ainsi, « Xerxès, tu as changé d'avis, et tu es décidé à

« ne point faire la guerre en Grèce, quand déja « tes ordres sont donnés pour rassembler une « armée. Cette nouvelle résolution, crois-moi, « n'est pas sage, et tu trouveras difficilement « qui t'approuve. Tiens-toi donc à ce que tu « as déterminé d'abord, et continue à suivre « fermement la même route. » Après ces mots, le fantôme parut s'évanouir.

XIII. Le jour étant venu, Xerxès, sans tenir aucun compte de cette vision, rassembla de nouveau en conseil ceux qu'il avait réunis la veille, et prenant la parole, leur dit : « Vous saurez « me pardonner en me voyant si promptement « changer d'avis ; car je ne suis point encore « parvenu au degré de prudence que je desire « atteindre, et ceux qui m'excitent à agir selon « leurs vues ne me laissent pas un moment à moi-« même. D'un autre côté, l'ardeur de la jeunesse « m'a emporté hier pendant qu'Artabane parlait, « à tel point, qu'en lui répondant j'ai laissé échap-« per des expressions dont je rougis, et que je « ne devais pas adresser à un homme plus âgé que « moi ; mais, aujourd'hui, je reconnais ma faute, « et je me range à son avis. Ainsi, comme je re-« nonce au projet de faire la guerre en Grèce, « vous pouvez tous demeurer tranquilles. » Les Perses, satisfaits d'un si heureux changement, s'empressèrent de se prosterner devant le roi pour le remercier.

XIV. La nuit suivante, Xerxès revit en songe

le même fantôme, qui lui adressa ces mots : « Eh « bien, fils de Darius, tu as donc publiquement « déclaré aux Perses que tu renonçais à l'expé- « dition de la Grèce, sans faire plus de cas de ce « que je t'avais dit, que si tu ne l'avais pas en- « tendu; sois bien assuré pourtant que, si tu ne te « mets promptement en marche pour cette ex- « pédition, tu n'échapperas point au malheur qui « doit t'arriver; et apprends que, si en peu de « temps tu es devenu grand et puissant, tu seras « aussi promptement abaissé et humilié. »

XV. Xerxès, effrayé de cette nouvelle vision, se jeta hors de son lit, et fit appeler Artabane. « Je conviens, lui dit-il, que je suis sorti « des bornes de la sagesse et de la prudence, en « me servant avec vous d'expressions peu me- « surées, au moment même où vous me donniez « un conseil utile; mais je n'ai pas été long-temps « sans m'en repentir et sans reconnaître qu'il fal- « lait suivre vos avis : cependant il n'est point en « mon pouvoir de le faire. Depuis que je suis re- « venu sur mon premier dessein, un fantôme qui « me poursuit dans mes songes refuse d'approuver « ma nouvelle résolution, et va aujourd'hui jus- « qu'à me menacer. Si réellement c'est la divinité « qui m'envoie cette vision, et s'il est dans sa « volonté que je fasse l'expédition de la Grèce, « le même songe doit se manifester également à « vous, et vous prescrire ce qu'il me prescrit. « Essayons donc si vous verrez, comme je le suppose,

« les mêmes choses que moi, lorsqu'après avoir « revêtu mes habits royaux et occupé mon trône « pendant le jour, vous viendrez passer la nuit « dans mon lit. »

XVI. Artabane ne se rendit pas d'abord à la proposition de Xerxès; il n'osait, par respect, s'asseoir sur le trône du roi : cependant, forcé par les instances de Xerxès, il obéit, après lui avoir tenu le discours que je vais rapporter.

« Je regarde, ô roi, comme un mérite égal dans « un homme, de prendre de soi-même une sage « résolution, ou de céder sans peine à ceux qui « nous donnent un bon conseil (6). Ni l'un ni « l'autre ne vous manque; mais les insinuations « des méchants vous ont égaré, et vous ressem- « blez à la mer qui, habituellement bienfaisante « et utile aux hommes, sort de sa nature dès « qu'elle est troublée par le souffle des vents im- « pétueux. Pour moi, lorsque vous m'avez mal- « traité, j'ai été moins affligé de vos paroles que « de voir, qu'entre deux opinions, l'une qui tend « à augmenter l'orgueil de notre nation, et l'autre « qui, au contraire, a pour but de le diminuer, « et de montrer combien il est dangereux de « vouloir accroître sans cesse ce que l'on possède, « vous vous étiez déterminé en faveur de celle « que je regarde comme la plus pernicieuse pour « vous et pour la Perse.

« Actuellement que vous êtes revenu à de meil- « leures pensées, vous dites que depuis que vous

« avez renoncé à vos projets contre la Grèce, vous « êtes obsédé d'un songe envoyé par quelque « dieu qui vous défend de contremander cette « expédition : mais ces visions, ô mon fils, n'ont « rien de divin, et je vais vous dire, moi, qui « suis plus âgé que vous, ce qu'elles sont. Les « songes qui viennent errer autour de nous pen- « dant notre sommeil et les images fugitives qu'ils « nous peignent, ne font habituellement que rap- « peler aux hommes les idées qui les ont affectés « pendant la veille (7); et vous savez que tous les « jours qui ont précédé vos rêves, nous n'avons « cessé de nous occuper de l'expédition de la « Grèce.

« Si cependant ces songes n'étaient point l'effet « naturel de la cause que je vous indique ici, et « si réellement ils avaient quelque chose de divin, « vous avez trouvé un moyen raisonnable de vous « en assurer, et le fantôme doit, à ce qu'il me « semble, me prescrire la même chose qu'à vous; « mais je ne vois pas, pour cela, en quoi il peut être « nécessaire que je prenne vos habits, ni pourquoi « il vaut mieux que je sois couché dans votre lit « plutôt que dans le mien; car l'être, quel qu'il « soit, qui vous a apparu en songe, ne peut pousser « la stupidité au point de me prendre pour vous « lorsqu'il me verra endormi, parce que j'aurai « votre habit; et, s'il ne met aucune importance « à moi, il ne daignera pas plus m'apparaître « lorsque j'aurai pris vos vêtements, que si je con-

« serve les miens. Ce qu'il faut savoir, c'est s'il « veut se montrer à moi (8); et si véritablement « il m'apparaît, il faudra bien convenir qu'il y « a dans la vision quelque chose de surnaturel. « Au surplus, puisque vous avez décidé comment « cette épreuve doit avoir lieu, et que je n'ai pu « sur ce point vous faire changer d'avis, je me « soumets. Je dormirai dans votre lit, et ayant « ainsi exécuté ce que vous m'avez prescrit, « que le fantôme vienne et se montre à moi; « jusques-là, du moins, je persisterai dans mon « opinion. »

XVII. Après avoir cessé de parler, Artabane, dans l'espoir de démontrer à Xerxès le peu de fondement de toutes ses craintes, fit ce qui lui avait été ordonné. Il prit les vêtements royaux, s'assit sur le trône, et alla se coucher ensuite dans le lit du roi. Mais, à peine était-il endormi, qu'il eut le même songe que Xerxès : le fantôme parut au chevet du lit d'Artabane, et lui parla en ces termes : « C'est donc toi qui dissuades « Xerxès de faire la guerre en Grèce, comme « si tu étais chargé de le gouverner; mais, « crois-moi, ni par la suite, ni pour le moment, « tu n'auras pas impunément détourné le roi « d'accomplir ce qu'il doit faire. Quant à lui, il « sait déja à quoi il s'expose, s'il ne suit pas mes « avis. »

XVIII. Telles étaient les paroles menaçantes qu'Artabane crut entendre dans son rêve; et il

lui parut, en même temps, qu'on s'apprêtait à lui brûler les yeux avec des fers ardents. Effrayé, il s'élance hors du lit, jetant un grand cri, et Xerxès paraît à l'instant. Artabane lui raconta la vision qu'il venait d'avoir pendant son sommeil, et ajouta ces mots : « Avec l'expérience « d'un homme qui a déja vu de grandes puis- « sances succomber sous des forces bien infé- « rieures, j'avais cru devoir, ô roi, m'opposer au « projet qu'une jeunesse ardente vous faisait con- « cevoir. Instruit des maux auxquels une trop « grande ambition expose, la mémoire remplie de « l'issue funeste de l'expédition de Cyrus contre « les Massagètes, et de celle de Cambyse contre « les Éthiopiens ; enfin, compagnon de Darius « dans la guerre de Scythie, ma première opinion « fut qu'en restant en paix, vous seriez le plus « heureux des hommes. Mais puisqu'un démon « puissant vous entraîne, et que la divinité, à ce « que je vois, souffle la guerre et les ravages sur « les Grecs, je me rétracte, et change à mon tour « de sentiment. Déclarez donc aux Perses ce que « les dieux commandent : que les préparatifs que « vous aviez d'abord ordonnés se continuent, et « faites que, dans l'exécution de ce que veulent les « dieux, il ne manque rien de ce qui dépend de « notre concours. » Cet entretien fini, Xerxès et Artabane, également entraînés par la vision qu'ils avaient eue, exécutèrent, dès que le jour parut, ce qui était convenu entre eux. Xerxès fit

connaître aux Perses ses volontés, et Artabane, qui s'était montré d'abord le seul opposant, se déclara le plus ardent fauteur de l'entreprise (9).

XIX. Pendant que Xerxès hâtait le moment de l'expédition, il eut en songe une troisième vision. Les mages, à qui il en fit le récit, jugèrent qu'elle s'appliquait à la terre entière, et annonçait que tous les hommes devaient devenir les sujets de Xerxès : voici en quoi elle consistait. Il crut se voir, en dormant, couronné d'une branche d'olivier, et il lui semblait que des rameaux partis de cette branche s'étendaient sur toute la terre; la couronne disparut ensuite de dessus sa tête. Les mages ayant interprété ce songe, comme je l'ai dit plus haut, tous ceux des Perses que le roi avait convoqués en conseil, s'empressèrent de se rendre dans leurs domaines, et mirent la plus grande ardeur à exécuter ce qui leur était prescrit, chacun voulant mériter les récompenses qui leur avaient été promises. Ainsi le roi rassembla une armée, en fouillant, pour ainsi dire, tous les recoins du continent.

XX. Les quatre années qui suivirent la soumission de l'Égypte, furent employées tout entières à organiser cette armée, ou à réunir ce qui était nécessaire à son entretien; et dans le cours de la cinquième, Xerxès entra en campagne à la tête de cet immense rassemblement. De toutes les expéditions militaires dont la mémoire est venue jusqu'à nous, celle-ci fut sans contredit la

plus grande; toute autre n'est rien en comparaison : ni celle de Darius contre les Scythes, ni celle des Scythes qui vinrent, en poursuivant les Cimmériens, fondre sur la Médie et soumettre presque toute l'Asie, conquête dont, par la suite, Darius essaya de tirer vengeance; ni la célèbre entreprise des Atrides contre Ilion, ni l'invasion antérieure aux temps de Troie, faite par les Mysiens et les Teucriens, lorsqu'après avoir traversé le Bosphore, pour passer en Europe, ces peuples ravagèrent toute la Thrace et, descendant vers la mer Ionienne, s'avancèrent au midi jusqu'au fleuve Pénée.

XXI. Toutes ces expéditions, et s'il en est encore quelques autres du même genre, ne sont point dignes d'entrer un moment en parallèle avec une expédititition véritablement unique. Est-il une nation de l'Asie que Xerxès n'ait armée et conduite contre la Grèce? Est-il un fleuve, si l'on en excepte les plus grands, dont ses troupes n'aient dans leur passage épuisé les eaux pour étancher leur soif? Des peuples sans nombre procuraient, ici des vaisseaux, là des troupes de terre; les uns, d'après les ordres qu'ils avaient reçus, envoyaient de la cavalerie, les autres des soldats de marine et des bâtiments propres à embarquer des chevaux. Telle nation a fourni de grands navires pour la construction des ponts; telle autre les vivres et les bâtiments de transport.

XXII. Avant tout, comme les Perses avaient

déja éprouvé un grand désastre devant l'Athos, on s'était occupé, depuis trois ans, de ce qui concernait le passage de cette montagne; et l'on avait envoyé des trirêmes à Éléonte, dans la Chersonèse. Les troupes qu'elles amenèrent furent occupées à percer la montagne; on les forçait à travailler à coups de fouet, et les hommes qui succombaient étaient immédiatement remplacés par d'autres. Les peuples habitant dans le voisinage de l'Athos furent aussi employés à ce travail, qui s'exécutait sous les ordres de Bubarès fils de Mégabaze, et d'Artachéès fils d'Artée, l'un et l'autre perses de naissance. L'Athos est une montagne très-élevée et fort célèbre, qui s'avance dans la mer, et dont les flancs sont habités. Par l'extrémité opposée à celle qui touche à la mer, elle se rattache au continent, et constitue ainsi une presqu'île, dont l'isthme, qui peut avoir douze stades de long, est formé par une plaine semée de quelques hauteurs peu considérables, s'étendant de la mer d'Acanthium jusqu'à celle de Torone, qui est en face. Dans cet isthme, où se termine l'Athos, est située la ville grecque de Sané. Les autres, qui, après Sané, se trouvent dans l'intérieur même de la montagne, et dont les Perses voulaient dans ce moment faire des villes insulaires en les séparant du continent, sont celles de Dium, d'Olophyxos, d'Acrothoon, de Thysos et de Cléones. Toutes ces villes sont renfermées dans la presqu'île de l'Athos.

XXIII. Les travaux du percement de la montagne se suivaient de la manière que je vais rapporter. Les barbares s'étaient partagé par nation tout le terrain, sur une ligne tirée au cordeau, et partant de Sané. Quand la fouille eut atteint une certaine profondeur, des ouvriers, restés en bas, continuèrent à creuser, tandis que d'autres, se tenant à divers degrés, sur des échelles, recevaient la terre et se la donnaient de main en main jusqu'à ce qu'elle fût parvenue à ceux de l'extrémité supérieure de l'échelle, qui la jettaient en dehors. Tous ces ouvriers, à l'exception des Phéniciens, eurent un double travail à faire, à cause de l'éboulement des parois de la fouille; car, ayant donné au fond la même largeur qu'à l'évasement supérieur, ces parois, maintenues perpendiculaires, se renversèrent sur elles-mêmes; mais les Phéniciens, qui montraient dans tous leurs travaux beaucoup plus de connaissances et d'industrie que les autres nations, en firent également preuve dans cette circonstance. Dans la partie de la fouille qui leur était assignée par le sort, ils eurent soin de donner à l'ouverture une largeur double de celle qui avait été réglée pour le canal, et en s'enfonçant, ils diminuaient successivement cette largeur, de manière qu'en atteignant le fond, elle fût réduite à ce qu'elle devait être, et égale à celle que les autres travailleurs avaient donnée par-tout. Dans une prairie, voisine de leurs travaux, les Phéniciens avaient établi leur place

publique et leur marché; une grande quantité de farine, venant de l'Asie, y était exposée.

XXIV. En réfléchissant sur ces travaux, je suis convaincu que Xerxès n'a ordonné cette fouille que par ostentation, pour montrer sa puissance, dont il desirait laisser un monument, et non par un motif réel d'utilité. Ne pouvait-il pas, à moins de peines, faire, à force de bras, franchir par terre l'isthme à ses vaisseaux, au lieu de creuser, à partir de la mer, un canal dont la largeur était telle que deux trirêmes, marchant à-la-fois à la rame, pussent y passer de front. Indépendamment de cet immense travail, il avait aussi commandé à ceux qui le dirigeaient de jeter un pont sur le Strymon.

XXV. Tels furent les travaux préliminaires que Xerxès ordonna. Il fit, en outre, préparer une très-grande quantité de cables, en papyrus et en écorce d'arbres, pour la construction des ponts: les Égyptiens et les Phéniciens furent chargés de les fournir. Il ne négligea pas non plus de rassembler de grands magasins de subsistance, afin que les hommes et les animaux employés aux transports n'eussent point à souffrir de la disette, lorsqu'ils entreraient en Grèce; et ayant envoyé reconnaître les lieux les plus convenables pour leur établissement, il y fit passer successivement sur des vaisseux ou sur des bâtiments de transport les vivres qu'il tirait de toutes les contrées de l'Asie. La plus grande partie fut conduite de

cette manière dans le Leucé-Acté de Thrace (*). D'autres magasins furent cependant établis à Tyrodize des Périnthiens, à Dorisque, à Éion sur le Strymon, et dans la Macédoine même.

XXVI. Tandis que ces immenses préparatifs se faisaient, l'armée de terre, partie de Critalles en Cappadoce, où s'était réunie la totalité des troupes qui devaient marcher sous le commandement du roi, se rendait à Sardes. Quant à la récompense promise à celui des gouverneurs de provinces qui amènerait les plus belles troupes, je ne puis dire si le roi la décerna réellement; je n'ai point appris qu'il y ait eu quelque jugement prononcé à ce sujet. Quoi qu'il en soit, l'armée, après avoir passé le fleuve Halys, entra en Phrygie, et, en la traversant, arriva à Célænes, où sont les sources du Mæandre, et celles d'un autre fleuve qui ne lui est pas inférieur, que l'on nomme le Catarrhactés. Celui-ci prend naissance au milieu de la place publique de la ville, et va se jeter dans le Mæandre. On voit aussi, dans cette même ville, l'outre du Silène Marsyas, suspendue à une muraille. Cette outre est formée de la peau de ce Silène, qu'Apollon, suivant le récit des Phrygiens, avait écorché.

XXVII. Pythius, fils d'Atys et Lydien de naissance, reçut à Célænes Xerxès et son armée, qu'il

(*) La Côte-Blanche, sur la Propontide.

traita magnifiquement; et offrit une partie de ses richesses pour contribuer aux frais de la guerre. Frappé d'une si grande opulence, Xerxès demanda, aux Perses qui l'accompagnaient, quel était cet homme, et quelles richesses il possédait pour pouvoir offrir de tels dons? « O roi, lui répondit « un d'entre eux, cet homme est le même qui fit « présent à Darius, votre père, d'un platane et « d'une vigne en or. C'est l'homme le plus riche « que nous connaissions, après vous. »

XXVIII. Xerxès, encore plus émerveillé de ces derniers mots, voulut interroger Pythius, et savoir de lui ce qu'il possédait de biens. « O roi, « répondit Pythius, je ne vous cacherai rien, et « sans prétexter que je ne connais pas moi-même « toutes mes richesses, je vous dirai franchement « ce que je sais, d'une manière positive; car, « ayant appris que vous aviez le dessein de faire « une descente en Grèce, et desirant vous offrir « mes services pour cette guerre, j'ai procédé au « recensement exact de ma fortune. J'ai appris « ainsi que je possède en argent deux mille « talents, et en or quatre millions de statères « dariques (10), moins sept mille. Je puis vous « donner tout cet argent comptant. Ce qui me « restera ensuite en champs cultivés et en esclaves « suffit pour mon existence. »

XXIX. Telle fut la réponse de Pythius. Xerxès, charmé de ce discours, et, reprenant la parole, lui dit: « Mon cher hôte, depuis que j'ai quitté la Perse,

« à l'exception de vous, je n'ai trouvé personne « qui ait voulu donner l'hospitalité à mon armée « et à moi, ou qui, admis en ma présence, m'ait « fait l'offre de ses richesses pour contribuer aux « frais de la guerre : vous êtes le seul qui nous « ayiez reçus avec magnificence, et vous joignez à « cette hospitalité le don d'une grande somme « d'argent. Je veux, de mon côté, reconnaître de « tels procédés : soyez donc admis au nombre de « mes hôtes; et, de plus, pour compléter les quatre « millions de dariques, je vous donne les sept mille « pièces qui vous manquent, afin que vous puis- « siez vous dire véritablement possesseur de quatre « millions de dariques, et que ce soit moi qui aie « achevé cette somme. Du reste, continuez à jouir « des richesses que vous avez su acquérir jusqu'ici, « et soyez toujours le même : en vous conduisant « ainsi, vous n'aurez à vous repentir ni pour le « moment, ni dans la suite. »

XXX. Xerxès, ayant accompli ce qu'il avait promis à Pythius, se remit en marche; et après avoir passé près d'une ville de Phrygie nommée Anaua, et d'un lac dont on retire du sel, arriva à Colosses, grande ville de la Phrygie, où le fleuve Lycus se perd en se précipitant dans un gouffre. (Il reparaît, environ cinq stades plus loin, et se jette dans le Mæandre). En partant de Colosses, l'armée atteignit les frontières qui séparent la Phrygie de la Lydie, et vint camper à Cydrara. On voit dans cette ville une colonne érigée par ordre

de Crésus, et chargée d'une inscription qui indique la limite des deux pays.

XXXI. En sortant de la Phrygie pour entrer en Lydie, la route se partage en deux : une, à gauche, conduit dans la Carie ; l'autre, à droite, mène à Sardes. En prenant celle-ci, il faut nécessairement traverser le Mæandre, et passer par la ville de Callatébos, où l'on fabrique une espèce de miel tiré du myrica et du froment (11). Xerxès, en suivant cette dernière direction, trouva, sur sa route, un platane qu'il fit, à cause de sa beauté singulière, parer de divers ornements en or. Il confia, de plus, la garde de cet arbre à l'un de ces soldats que l'on nomme les Immortels. Enfin, le second jour après son départ de Cydrara, le roi entra dans la capitale des Lydiens.

XXXII. Arrivé à Sardes, Xerxès fit partir pour la Grèce des hérauts chargés de demander l'hommage de la terre et de l'eau, et d'avertir, en même temps, que l'on tînt par-tout des repas préparés pour recevoir le roi : ces hérauts eurent ordre de se rendre dans toutes les villes de la Grèce, à l'exception d'Athènes et de Lacédémone. Xerxès envoyait cette seconde sommation, parce qu'il supposait que la crainte forcerait ceux qui n'avaient point prêté hommage la première fois, à ne plus le refuser; et que, dans tous les cas, il voulait s'assurer, positivement, de leurs dispositions. Dès que ses hérauts se furent mis en route, il se disposa à partir pour Abydos.

XXXIII. Cependant ceux qui devaient réunir les rives de l'Hellespont pour passer d'Asie en Europe, avaient exécuté ce grand ouvrage. La côte de la Chersonèse, opposée à Abydos, et qui longe la mer, entre Sestos et Madytos, est extrêmement âpre. C'est sur ce même rivage que, peu de temps auparavant, Xanthippe fils d'Ariphron, et général des Athéniens, ayant fait prisonnier Artayctès, gouverneur de Sestos pour les Perses, l'avait ensuite fait clouer vif sur une planche, comme coupable d'avoir introduit des femmes dans le temple de Protésilas, à Éléonte, et d'y avoir eu avec elles un commerce sacrilége.

XXXIV. A partir d'Abydos, et en se dirigeant vers la côte d'Europe, dont je viens de parler, les ingénieurs avaient établi deux ponts; l'un, fait en cables de lin blanc, était l'ouvrage des Phéniciens; l'autre, en cordages de papyrus, était celui des Égyptiens. (L'espace entre Abydos et la côte opposée est de sept stades). mais, à peine la communication était-elle établie, qu'il survint une tempête terrible qui rompit les cables et ruina entièrement tous les ouvrages (12).

XXXV. Xerxès, instruit de cet événement, et transporté de colère, ordonna que l'on battît les eaux de l'Hellespont de trois cents coups de fouet, et qu'on jetât dans la mer une paire d'entraves. J'ai même entendu dire qu'il avait chargé des Grecs qu'il envoya sur les lieux, de

flétrir cette mer avec un fer rouge. Du moins, est-on certain qu'il prescrivit à ceux qui avaient ordre de la battre à coups de fouet, de prononcer, au moment de l'exécution, ces mots, non moins barbares qu'insensés : « Onde amère, « ton seigneur et maître te fait subir cette « punition, pour lui avoir fait injure, à lui, qui « ne t'en fit jamais aucune; au surplus, que tu y « consentes ou non, le roi Xerxès viendra tou- « jours bien à bout de franchir tes flots : mais aussi « à l'avenir aucun mortel ne t'offrira de sacrifices, « fleuve aussi trompeur que tes eaux sont « salées (13. » Tel fut le châtiment que Xerxès ordonna d'infliger à la mer. Il fit, en outre, couper la tête à tous ceux qui avaient eu la direction de ces travaux.

XXXVI. Ces ordres ridicules ayant été exécutés par ceux à qui la triste commission en avait été donnée, d'autres architectes furent chargés de jeter de nouveaux ponts, et voici quels moyens ils employèrent. On rassembla des navires, les uns à cinquante rameurs, les autres à trois rangs de rames, et on les disposa de manière que trois cent soixante furent employés à construire le pont qui faisait face à l'Euxin, et trois cent quatorze à construire le second. Les bâtiments étaient rangés dans une ligne oblique à la mer, du côté du Pont-Euxin, mais dans la direction du courant des eaux de l'Hellespont, afin que les cables fussent toujours

maintenus dans une égale tension. Lorsque tous ces navires furent bien liés les uns aux autres, on les arrêta par de fortes ancres, qui maintenaient ceux du premier pont du côté de l'Euxin contre les vents qui soufflent de cette mer dans le canal, et ceux du pont situé au couchant, vers la mer Égée, contre les vents du midi et du levant. On avait ménagé, dans la ligne formée par les navires à cinquante rameurs et les trirèmes, une triple ouverture, pour servir de passage aux embarcations légères, soit pour entrer du canal dans la mer qui mène au Pont-Euxin, soit pour sortir de cette mer et entrer dans le canal. Les navires ainsi disposés, on jeta d'un rivage à l'autre des cables fortement tendus par des machines en bois. Ces cables n'étaient pas simples, mais formés ou de deux cordages en lin blanc, ou de quatre en papyrus tordus ensemble. L'une et l'autre espèce de ces cordages avait la même épaisseur, et paraissait à l'œil d'une égale bonté; mais ceux de lin blanc, dont chaque coudée pesait un talent, étaient infiniment plus forts. Lorsque les deux rivages furent ainsi réunis, on travailla au plancher des ponts, et on le composa de madriers sciés d'une longueur égale à la largeur du pont : ces madriers, fixés sur les cables tendus, étaient couchés par ordre les uns à côté des autres, de manière à former en se touchant un plancher contigu, et l'on étendit dessus des branches d'arbre que l'on recouvrit de terre forte-

ment battue; enfin, on éleva de chaque côté, et dans toute la longueur des deux ponts, une palissade, pour empêcher les chevaux et les bêtes de somme, de s'effrayer à la vue de la mer (14).

XXXVII. Lorsque les travaux des ponts et du mont Athos furent terminés, et que l'on eut informé Xerxès que le canal qui coupait cette montagne était achevé, ainsi que les digues qui avaient été construites à ses deux embouchures dans la mer, pour empêcher que l'entrée du canal ne fût comblée par les effets du flux, le roi, après avoir passé l'hiver à Sardes, partit au printemps avec toute l'armée pour se rendre à Abydos. Au moment où il allait se mettre en marche, le soleil disparut de la place qu'il occupait dans le ciel (15), et quoique l'on n'aperçût aucun nuage, et que l'air fût parfaitement serein, la nuit prit la place du jour. Témoin de ce phénomène, Xerxès en conçut beaucoup de trouble, et voulut savoir des mages ce qu'un tel prodige pouvait présager. Les mages répondirent « qu'il annonçait aux Grecs la dis-« parition de leurs villes, parce que le soleil était « l'astre qui prophétisait aux Grecs les événements « futurs, comme la lune les annonce aux Perses. » Xerxès, satisfait de cette réponse, fit marcher l'armée.

XXXVIII. Au moment où les troupes se mettaient en mouvement, Pythius le Lydien, effrayé du prodige qui venait de se manifester dans le ciel, et se confiant dans la faveur que ses

services lui avaient acquise près de Xerxès, vint le trouver, et lui parla en ces termes : « Puis-je « espérer, seigneur, que vous m'accorderez une « grace que je desire vivement obtenir; grace « qui est peu de chose pour vous, et qui pour « moi est d'une grande importance? » Xerxès, se figurant que cette demande portait sur toute autre chose que ce que Pythius avait dans la pensée, lui répondit « qu'il l'accorderait volon- « tiers » et lui ordonna d'expliquer ce qu'il desirait. Pythius, encouragé par cette réponse, dit au roi : « Seigneur, j'ai cinq fils, et le sort a voulu que « tous fissent partie de l'expédition de la Grèce. « Je vous prie donc, ô roi, de prendre compassion « de mon âge avancé, et d'exempter du service « militaire l'aîné de mes fils, afin qu'il puisse avoir « soin de moi et de mes biens. Que les quatre « autres vous suivent; et, puissiez-vous, après « avoir heureusement réussi dans votre entreprise, « revenir promptement! »

XXXIX. A cette demande, Xerxès, transporté de colère, répondit ainsi : « Quoi, misérable, « quand tu me vois partir moi-même pour l'ex- « pédition de la Grèce, quand j'y conduis avec « moi mes enfants, mes frères, mes parents, mes « amis, tu oses penser à un de tes enfants? toi, « mon esclave; toi, qui devrais me suivre, avec « ta femme même et toute ta maison. Apprends « de moi que l'esprit de l'homme est dans son « oreille; entendons-nous l'expression des senti-

« ments vertueux, la satisfaction et la joie se ré-
« pandent dans tout l'individu; mais si le con-
« traire nous frappe, nous nous indignons. Na-
« guère, tu en as bien agi envers moi, tu m'as
« fait des offres magnifiques, et tu as vu que je
« n'ai pas voulu que tu pusses te vanter de sur-
« passer ton roi en générosité. Aujourd'hui, lors-
« que tu portes l'impudence à l'excès, je veux
« encore que la peine que tu mérites soit au-
« dessous de ton offense. Que l'hospitalité qui
« nous lie te sauve donc, toi et quatre de tes
« fils; mais que la vie de l'un de tes enfants,
« de celui que tu affectionnes le plus, paie
« pour les autres. » En finissant de prononcer ces mots, le roi donna l'ordre à ceux qni étaient près de lui, d'aller saisir l'aîné des fils de Pythius, et de le couper en deux par le milieu du corps (16). Cet ordre exécuté, il fit placer l'une des moitiés du corps à la droite, et l'autre à la gauche du chemin par lequel l'armée défila.

XL. Voici dans quel ordre cette armée marchait. Les équipages et les charrois occupaient la tête; ils étaient suivis des troupes tirées de toutes sortes de nations mêlées ensemble, et sans aucune distinction; elles faisaient à-peu-près la moitié de la totalité de l'armée. Un intervalle succédait, afin de ne point confondre ces troupes avec le corps d'armée où était le roi, et qui s'avançait ensuite. Mille cavaliers, choisis dans toute la Perse, marchaient en avant, suivis de mille lan-

ciers, également d'élite, ayant le fer de leurs lances tourné vers la terre (17). Après eux, on voyait paraître les dix chevaux, nommés les chevaux niséens sacrés, magnifiquement enharnachés (ces chevaux sont ainsi nommés, parce qu'ils se tirent d'une vaste plaine de la Médie, appelée la plaine de Nisée, qui nourrit des chevaux d'une très-haute taille) : à la suite de ces dix chevaux, on voyait le char consacré à Jupiter, traîné par huit chevaux blancs. Derrière, le cocher allait à pied, tenant les rênes des chevaux, car il n'est permis à aucun mortel de monter sur ce char. Immédiatement après, venait Xerxès, sur un char traîné par des chevaux niséens ; au côté du char, marchait le cocher du roi, nommé Patiramphès : il était Perse et fils d'Otane.

XLI. C'est dans cet ordre que Xerxès sortit de Sardes. Au surplus, il changeait de voiture quand il le jugeait à propos, et passait de son char sur un simple chariot couvert. Derrière le roi venaient mille lanciers, choisis entre tous les Perses, comme les plus braves et les plus distingués par leur naissance. A leur suite, mille autres cavaliers d'élite. Enfin, derrière cette cavalerie, dix mille hommes d'infanterie, choisis sur tous les Perses. Mille d'entre eux portaient à l'extrémité inférieure de leurs piques, au lieu de pointe de fer, une grenade d'or, et enveloppaient le reste de la troupe ; les neuf mille renfermés dans cette enceinte n'avaient à leurs piques qne

des grenades d'argent. J'ai oublié de dire que ceux qui tenaient le fer de leurs lances tourné vers la terre portaient aussi des grenades d'or, et ceux qui se trouvaient les plus rapprochés de Xerxès, des pommes de même métal. A ces dix mille hommes d'infanterie succédaient dix mille hommes de cavalerie perse. Derrière cette cavalerie, on avait laissé un intervalle de deux stades, après lequel venait le reste des troupes sans distinction de rang.

XLII. L'armée dirigea sa route de la Lydie sur le Caïque et la Mysie. En partant des bords du Caïque, elle laissa la montagne de Cane à sa gauche, et arriva, par l'Atarnée, dans la ville de Carine. De là, elle traversa la plaine de Thèbes, passant à côté des villes d'Atramyttium et d'Antandros des Pélasges; puis, laissant le mont Ida sur sa gauche, elle entra dans la campagne d'Ilion, où elle fut, la première nuit qu'elle passa au pied de l'Ida, assaillie par un violent orage : le tonnerre et la foudre lui tuèrent beaucoup de monde.

XLIII. Arrivée sur le Scamandre, ce fleuve fut de tous ceux que l'armée avait trouvés sur sa route, le premier dont elle épuisa les eaux, et qui ne put suffire à désaltérer les hommes et les animaux. Lorsque Xerxès en eut atteint les bords, il monta dans Pergame, l'ancienne demeure de Priam, pour satisfaire le desir qu'il avait de visiter ces lieux. Il les vit, en effet, dans un grand détail; et, après avoir tout examiné, sacrifia mille

bœufs à Minerve-Iliade, tandis que les mages firent des libations aux héros. La nuit qui suivit ce sacrifice, une terreur panique se répandit dans l'armée; mais, au jour, elle se remit en marche, laissant dans sa route, sur sa gauche, les villes de Rhœtium, d'Ophrynéum et de Dardanus, limitrophes d'Abydos, et sur sa droite le pays des Gergithes-Teucriens.

XLIV. Lorsque l'armée fut campée près d'Abydos, Xerxès voulut voir toutes ses troupes. On lui avait préparé, pour cette revue, un trône en marbre blanc, élevé sur un tertre qui dominait la plaine; et cette construction était l'ouvrage des habitants d'Abydos, qui en avaient reçu l'ordre à l'avance. Xerxès s'assit sur le trône, et, portant ses regards vers le rivage, il put embrasser d'un coup-d'œil toute l'armée de terre et la flotte. Pendant qu'il admirait ce spectacle, il desira voir la représentation d'un combat naval: on le satisfit. Les Phéniciens de Sidon furent vainqueurs, et le roi se montra également charmé de la vue du combat et de l'aspect de ses troupes.

XLV. En contemplant tout l'Hellespont, caché, pour ainsi dire, sous les vaisseaux, et tout le rivage de la mer et tous les champs d'Abydos couverts d'un nombre infini d'hommes, Xerxès se crut le plus heureux comme le plus puissant des mortels, et s'en félicitait; mais bientôt ses yeux se remplirent de larmes, et il pleura.

XLVI. Artabane, son oncle paternel, celui qui

avait déja si librement exposé son opinion, et n'avait point partagé celle du roi sur l'expédition de la Grèce, s'étant aperçu des pleurs de Xerxès, s'approcha, et lui dit : « O roi, que vous avez « mis peu d'intervalle entre deux actions bien dif- « férentes. Il y a un moment, vous vous félicitiez « de votre bonheur, et maintenant vous versez « des larmes. » — « Je pleure, répondit Xerxès, « de pitié sur la brièveté de la vie humaine, en « réfléchissant que, de cette foule immense, pas « un seul homme n'existera dans cent ans. » — « Hélas! répliqua Artabane, nous sommes dans le « cours de notre vie bien plus dignes encore de « compassion sous d'autres rapports. Par exemple, « pendant cette vie, si courte, il n'est pas « un homme, ni dans le nombre de ceux qui « sont ici, ni par-tout ailleurs, assez heureux pour « n'avoir point souhaité, je ne dis pas une seule fois, « mais souvent, d'être mort plutôt que de vivre. « Les adversités qui viennent nous accabler, les « maladies qui portent en nous le trouble et le « désordre, ne font-elles pas que cette vie, si « courte, en réalité, nous paraît encore trop « longue ; et, quand la vie est à charge, la mort « est l'asyle le plus sûr où l'homme puisse se ré- « fugier : tant il est vrai que la divinité ne nous « laisse goûter quelques douceurs dans la vie, « que pour mieux nous faire sentir combien elle « est jalouse de notre bonheur (18). »

XLVII. « Artabane, reprit Xerxès, j'en conviens,

« la vie humaine est telle que vous venez de la « dépeindre; mais, quittons ce sujet, et ne pen- « sons pas aux misères humaines, dans ce « moment où nous avons sous la main tant de « prospérités. Dites-moi seulement; si la vision « que vous avez eue en songe n'eût pas été aussi « décisive, persisteriez-vous encore dans l'opinion « que je ne devrais pas entreprendre l'expédition « de la Grèce, ou bien en auriez-vous changé? « Ne craignez rien, et répondez-moi franche- « ment sur ce point. » — « O roi, répondit Artabane, « puissent les suites de cette vision être telles que « nous les désirons l'un et l'autre; mais je n'en « suis pas moins encore rempli de crainte, et à « peine suis-je maître de moi, quand je calcule, « entre autres sujets d'inquiétude, que vous avez « contre vous deux obstacles bien forts. »

XLVIII. « Et quel sont, s'écria Xerxès, « homme merveilleux! ces deux obstacles si redou- « tables? Serait-ce que notre armée de terre est « méprisable par le nombre, et que celle des Grecs « semble devoir être plus forte, ou que notre « flotte est inférieure à la leur? Serait-ce par « hasard l'un et l'autre? Si cela est, et que « vous pensiez que le succès de nos affaires exige « de plus grandes forces, qui nous empêche de « rassembler encore une autre armée? »

XLIX. « O roi, répondit Artabane, quiconque « est dans son bon sens ne peut rien trouver à « redire, ni à la force de votre armée de terre,

« ni à celle de votre flotte, et si vous les augmen-
« tiez encore, vous ne feriez que rendre plus
« puissants les deux obstacles dont je vous
« parle. Ces deux obstacles sont la terre et la
« mer. La mer, parce que je n'y vois, dans le
« cas où une tempête s'élèverait, aucun port
« capable de contenir et de mettre en sûreté
« tant de vaisseaux; et ce port même, en sup-
« posant qu'il existât, ne suffirait pas, s'il était
« seul; il en faudrait beaucoup de semblables
« qui pussent recevoir la flotte sur toute la côte
« du continent. Si donc de tels ports nous man-
« quent, n'oubliez pas, qu'alors, ce sont les évé-
« nements qui commandent aux hommes, et non
« pas les hommes qui commandent aux événements.
« Après avoir parlé de ce premier danger, je vais
« actuellement vous parler de l'autre : il est sur
« le continent. La terre ne nous est pas moins
« redoutable que la mer, et l'est à tel point,
« qu'en admettant même que vous ne rencontriez
« aucune autre difficulté, elle vous deviendrait
« d'autant plus fatale, que, toujours séduit, sans
« y penser, par le plaisir d'aller en avant, vous
« auriez pénétré plus loin; car il n'est pas, vous
« le savez, dans le cœur de l'homme de se rassasier
« de prospérités (19). Je dis donc que, lors même
« que personne ne s'opposerait à vos progrès,
« plus vous vous étendriez sur le continent, plus
« vous y demeureriez, et plutôt vous y trouveriez
« la famine. Considérez bien ces inconvénients;

« l'homme le plus sage est celui qui, examinant « avec soin les conséquences d'une entre- « prise, hésite à prendre un parti, et qui se « montre ensuite le plus décidé dans l'exé- « cution (20). »

L. Artabane ayant cessé de parler, Xerxès lui répondit en ces termes : « Artabane, ce que vous « venez d'exposer ne manque point de justesse ; « mais il ne faut pas ainsi s'effrayer de tout, ni « tout peser trop scrupuleusement. Si l'on voulait « toujours considérer ainsi les affaires de la vie, « sous chacune de leurs faces, il serait impossible « de rien entreprendre. Il vaut mieux, plus hardi « dans ses résolutions, risquer, s'il le faut, la « moitié des dangers qu'elles présentent, que de « ne rien faire parce que l'on aura tout redouté. « D'ailleurs, si, en vous déclarant contre les opi- « nions des autres, vous ne parvenez pas cepen- « dant à démontrer rigoureusement que vous avez « trouvé la vérité, on doit en conclure que vous « avez pu vous tromper, comme celui qui soutient « l'avis contraire ; et alors, des deux côtés, il y a « égale incertitude ; car il me semble qu'il n'est « pas d'un mortel de connaître absolument le vrai. « Mais, du moins, ceux qui se déterminent pour « agir, ont l'espérance d'obtenir quelques avan- « tages ; tandis que ceux qui, après avoir tout « minutieusement considéré, reculent sans cesse « le moment de l'action, n'ont rien à attendre.

« Vous voyez à quel point de puissance la

« Perse est parvenue. Si les rois mes prédécesseurs « eussent eu les mêmes opinions que vous, ou « si, pensant différemment, ils eussent cédé à des « conseils semblables à ceux que vous me don- « nez, certes ils n'auraient point atteint ce haut « degré de prospérité : ils n'y sont arrivés qu'en « courant des hasards, et en se jetant dans les « périls. Les grandes choses ne se font qu'avec de « grands dangers. Imitons leur exemple, profitons « de la plus belle saison de l'année pour passer sur « l'autre continent; et, après avoir soumis toute « l'Europe, nous reviendrons vainqueurs, sans « avoir, croyez-moi, ni souffert de la famine, ni « éprouvé aucun accident funeste. N'avons-nous « pas, pour nous en garantir, d'abord les vivres « que nous portons avec nous, et ensuite les « ressources que nous fournira le pays même? « Car enfin les peuples chez lesquels nous allons « faire la guerre, sont des peuples agriculteurs, « et non pas des nomades. »

LI. Après que Xerxès eut fini, Artabane, reprenant la parole, dit au roi : « Seigneur, puisque « vous ne permettez aucun accès à la crainte, « veuillez seulement recevoir de moi un dernier « conseil : quand il s'agit de discuter tant d'objets « divers, il faut nécessairement multiplier les dis- « cours. Cyrus, fils de Cambyse, soumit toute « l'Ionie, à l'exception des Athéniens, et la rendit « tributaire de la Perse. Cependant, je vous con- « seille de n'employer en aucune manière ces

« Ioniens contre le peuple dont ils descendent,
« et je pense que, sans leur secours, nous serons
« suffisamment supérieurs à nos ennemis. Si les
« Ioniens nous suivent, ou ils seront les plus cri-
« minels des hommes, en nous aidant à réduire
« en esclavage leur métropole, ou ils seront fidèles
« à leurs devoirs en défendant sa liberté. Criminels,
« ils ne nous rendent qu'un très-léger service:
« fidèles, ils peuvent, au contraire, faire beau-
« coup de mal à votre armée. Pesez encore cette
« observation, et rappelez-vous cet ancien adage:
« que la fin d'une entreprise ne se montre pas en
« même temps que le commencement. »

LII. « Artabane, répliqua Xerxès, de toutes
« les opinions que vous avez mises en avant,
« celle où vous êtes que les Ioniens puissent se
« détacher de nous, me paraît la plus erronée.
« N'avons-nous pas, et vous en fûtes témoin,
« ainsi que tous ceux qui servirent sous Darius,
« dans la guerre contre les Scythes, n'avons-nous
« pas eu déja la plus forte preuve de leur fidélité
« lorsqu'il fut en leur pouvoir de perdre ou de
« sauver l'armée perse tout entière, et que, loin
« de nous nuire, ils nous donnèrent une si grande
« marque de leur foi et de leur droiture? Indé-
« pendamment de cette garantie, que nous trou-
« vons dans le passé, ne nous offrent-ils pas en-
« core, en laissant entre nos mains leurs femmes,
« leurs enfants et leurs biens, l'assurance qu'ils
« n'auront pas même la pensée de changer?

« Cessez-donc de vous effrayer, et, reprenant « une ame plus ferme, songez à veiller à la con- « servation de ma maison et de ma puissance: « c'est en vos mains que je laisse, en mon ab- « sence, mon sceptre et l'autorité souveraine. »

LIII. A la suite de cet entretien, Xerxès fit d'abord partir Artabane pour Suze, convoqua ensuite, près de lui, les personnages les plus distingués parmi les Perses, et, quand ils furent rassemblés, leur parla ainsi : « Je vous ai réunis « pour vous dire que, dans la guerre où nous « allons entrer, j'attends de vous de nouvelles « preuves de votre courage, et que vous ne ter- « nirez pas l'honneur des Perses qui vous ont « précédés, en restant au-dessous de leurs glorieuses « actions. Montrons, soit chacun séparément, « soit tous ensemble, la même ardeur pour le « succès, et que le bonheur commun soit le prix « de nos efforts. C'est pour atteindre ce but que « je ne puis trop vous recommander de déployer « toute votre valeur dans une lutte où nous « avons affaire, je le sais, à des hommes qui ex- « cellent dans la guerre; mais, si nous en sortons « vainqueurs, quelle autre nation osera jamais « s'armer contre nous? Maintenant, ne songeons « qu'à passer l'Hellespont, après avoir offert nos « sacrifices aux dieux à qui la Perse est échue en « partage (21). »

LIV. Le même jour, on fit les préparatifs du passage. Le lendemain, les troupes sous les armes,

avant le lever du soleil, attendirent le moment où cet astre paraîtrait : pendant ce temps, on purifiait les ponts avec des parfums de tout genre, et la route était semée de branches de myrte. Aussitôt que le soleil se montra, Xerxès fit, avec une coupe d'or, une libation dans la mer, et, tourné vers l'orient, demanda au dieu, « de ne rencontrer dans son « expédition aucun obstacle capable de l'arrêter « avant qu'il eût atteint les dernières limites de « l'Europe. » Après cette prière, Xerxès lança dans l'Hellespont le vase qu'il tenait en ses mains, et ensuite un cratère d'or et une épée perse, espèce de cimeterre. Au surplus, je ne puis dire positivement si, dans cette cérémonie, Xerxès, en jetant ces offrandes dans la mer, ne le faisait qu'en l'honneur du soleil, ou si, pressé par le repentir d'avoir fait battre de verges l'Hellespont, il adressait ces présents à la mer pour l'appaiser.

LV. Les sacrifices terminés, l'infanterie et la cavalerie passèrent sur le pont le plus près de l'Euxin, et les bagages, ainsi que les valets, sur le pont situé du côté de la mer Égée. En avant de l'armée paraissaient dix mille Perses, tous portant des couronnes sur leurs têtes : les troupes d'infanterie des diverses nations, confondues ensemble, marchaient après. Leur passage occupa le premier jour. Le second, la cavalerie passa la première, et après elle le corps de soldats qui tenaient la pointe de la lance tournée vers la terre :

ces derniers portaient aussi des couronnes : à leur suite, venaient les chevaux sacrés, le char du soleil, et enfin Xerxès lui-même, entouré de ses gardes et de mille cavaliers : le reste de l'armée suivait. En même temps les vaisseaux mettaient à la voile et se rendaient sur la côte opposée. J'ai ouï dire aussi que le roi avait passé le dernier de tous.

LVI. Arrivé en Europe, Xerxès vit défiler en sa présence l'armée, que l'on faisait avancer à coups de fouet ; et ce passage, quoiqu'il ne fût pas interrompu un seul moment, dura sept jours et sept nuits. On dit qu'un habitant des bords de l'Hellespont, en contemplant l'armée de Xerxès traverser le détroit, s'écria : « O Jupiter! quel « besoin avais-tu de prendre les traits d'un Perse « et de quitter ton nom de Jupiter pour celui de « Xerxès, si tu voulais détruire de fond en comble « la Grèce, en conduisant contre elle tout ce qui « existe d'hommes sur la terre? Ne pouvais-tu « sans cela remplir tes desseins? »

LVII. Lorsque la totalité de l'armée fut passée, et au moment où elle allait se mettre en marche, on vit une chose merveilleuse, que Xerxès ne sut point expliquer, quoiqu'il fût cependant facile de l'entendre : une jument enfanta un lièvre. Le sens d'un tel prodige était très-clair. Il signifiait que Xerxès, qui conduisait, dans ce moment, en Grèce une armée si pompeuse et si magnifique, fuirait bientôt, et, au péril de ses jours, revien-

drait en courant au même lieu d'où il partait. Déja on avait observé un premier prodige : dans le temps où le roi était à Sardes, une mule avait mis bas un poulain dont les parties génitales étaient doubles, les unes du sexe masculin et les autres du sexe féminin; les premières placées au-dessus des secondes.

LVIII. Cependant Xerxès, sans attacher aucune importance à ces événements merveilleux, continua à marcher en avant, à la tête de l'armée de terre. La flotte partit en même temps de l'Hellespont, et, suivant la côte dans une direction opposée à celle que tenait l'armée de terre, se dirigea, au couchant, sur le cap de Sarpedon, où elle avait l'ordre de s'arrêter. L'armée de terre faisait route au contraire, vers l'orient d'été, à travers la Chersonèse, laissant sur sa droite le tombeau d'Hellé, fille d'Athamas, et sur sa gauche la ville de Cardia. Dans cette marche, elle passa au milieu d'une ville nommée Agora (*). De là, se détournant, pour suivre le contour du golfe Mélas, elle arriva sur les bords du fleuve du même nom, dont les eaux ne purent suffire à la consommation de l'armée. Après avoir passé ce fleuve, qui donne son nom au golfe, elle se dirigea à l'occident, et laissant derrière elle la ville æolienne d'Ænos et le lac Stentoris, elle entra dans le Dorisque.

---

*) Le marché.

LIX. Le Dorisque est une vaste plaine contiguë au rivage de la Thrace, et traversée par un grand fleuve, l'Hèbre. On y avait bâti un château royal, qui portait le nom de château Dorisque : il était occupé par une garnison perse que Darius y avait établie dans le temps de son expédition contre les Scythes. Cette plaine parut convenable à Xerxès pour y mettre son armée en bataille et en faire le dénombrement. Les commandants de la flotte eurent aussi l'ordre de ranger le long de la plage tous les vaisseaux arrivés au Dorisque. C'est sur ce même rivage du Dorisque que l'on trouve la ville samothracienne de Salé, celle de Zoné, et à son extrémité le célèbre promontoire de Serrhium. Toute la contrée appartenait autrefois aux Ciconiens. Les vaisseaux, conduits près du rivage, furent tirés à terre pour les réparer, pendant que Xerxès faisait procéder, dans la plaine, au dénombrement de toutes ses troupes.

LX. Il m'est impossible de dire positivement quel fut le nombre des soldats que chaque nation avait fournis, parce que le détail ne s'en rencontre nulle part; mais la totalité de l'armée de terre se trouva monter à un million sept cent mille individus. On les compta de la manière suivante. On réunit dans un certain espace de terrain dix mille hommes, serrés le plus possible les uns contre les autres (22), et l'on traça un cercle autour de cet espace. On en fit sortir ensuite les dix mille

hommes qu'on y avait renfermés, et l'on éleva sur le tracé du cercle une muraille qui allait à la hauteur de la ceinture d'un homme. Lorsque cette enceinte fut construite, on y fit entrer le nombre d'hommes nécessaire pour la remplir, et l'on continua ainsi de suite, jusqu'à ce que la totalité de l'armée eut été comptée. Après ce dénombrement général, les troupes furent classées par nations.

LXI. Je vais actuellement donner le nom des peuples qui fournirent à la composition de cette armée :

Les Perses; leur tête était entourée de cette sorte de bonnets flexibles, qu'ils nomment des tiares (23); leur corps était couvert d'une tunique à manches allant jusqu'aux mains, faite en étoffe de dessins variés, et par-dessus d'une cuirasse de fer poli, façonné en écailles de poissons; ils avaient les jambes revêtues de chausses, et, au lieu de boucliers, ils tenaient au bras des gerrhes (*). Un carquois était suspendu sur leur dos. Leurs armes consistaient en une pique courte, un arc très-grand, des flèches faites en roseau, et un poignard attaché à la ceinture, du côté de la cuisse droite. Ils marchaient sous le commandement d'Otane, père d'Amestris, femme de Xerxès. Les Perses étaient autrefois appelés par les Grecs Céphènes, et eux-mêmes se donnaient

(*) Espèce de bouclier fait en osier.

anciennement le nom d'Artéens, sous lequel ils étaient aussi connus des peuples limitrophes; mais lorsque Persée, fils de Danaé et de Jupiter, arriva près de Céphée, fils de Bélus, et obtint sa fille Andromède en mariage, il eut d'elle un fils, auquel il donna le nom de Persès, et qu'il laissa près de son beau-père qui n'avait point d'enfant mâle. C'est de ce fils que les Perses ont pris, par la suite, le nom qu'ils portent aujourd'hui.

LXII. Les Mèdes; l'équipage de leurs guerriers était semblable à celui que je viens de décrire, qui est, au fait, d'origine mède, et non pas perse. Ils avaient pour chef Tigrane, de la famille des Achæménides. Les Mèdes s'appelaient autrefois Ariens (24); mais lorsque Médée de Colchos vint d'Athènes en Médie, ils changèrent de nom et prirent le sien : c'est du moins ce que les Mèdes disent eux-mêmes. Les Cissiens; leur habillement était semblable à celui des Perses, à l'exception cependant qu'au lieu de bonnets, ils portaient des mîtres : ils étaient sous les ordres d'Anaphès, fils d'Otane. Les Hyrcaniens; leur vêtement et leurs armes étaient tout-à-fait semblables à ceux des Perses. Ils étaient commandés par Mégapane, qui, par la suite, fut gouverneur de Babylone.

LXIII. Les Assyriens; ils portaient sur leurs têtes des casques d'airain, contournés d'une manière assez barbare, et dont il n'est pas

facile de donner une idée. Ils étaient armés de lances et de poignards à-peu-près de la même forme que ceux dont les Égyptiens font usage. Ils avaient, en outre, des massues de bois garnies de têtes de clous en fer, et des cuirasses de lin. Ce sont les barbares qui donnent à ce peuple le nom d'Assyriens, les Grecs ne les connaissent que sous celui de Syriens. Les Chaldéens se trouvaient mêlés avec eux : les uns et les autres marchaient sous le commandement d'Ostapès, fils d'Artachée.

LXIV. Les Bactriens; leur coiffure était à-peu-près semblable à celle des Mèdes : mais ils avaient des arcs faits avec une espèce de roseau (25), qui croît dans leur pays, et portaient une javeline courte. Les Saces, peuple de Scythie; ils portaient sur leur tête une sorte de bonnet qu'ils nomment cyrbasie, terminé en pointe solide, très-aiguë, et qui se tient droite. Leurs jambes étaient revêtues de chausses. Indépendamment de l'arc, à la mode de leur pays, et du poignard, ils étaient encore armés d'une espèce de hache appelée sagare (26). Les Saces sont les Scythes amyrgiens; mais ils étaient ainsi désignés parce que les Perses donnent indistinctement le nom de Saces à tous les Scythes. Les Bactriens et les Saces étaient sous le commandement d'Hystaspe, fils de Darius et d'Atossa, fille de Cyrus.

LXV. Les Indiens; leur habillement consistait en étoffe de coton : ils portaient des arcs faits en roseau, ainsi que leurs flèches, dont les pointes

étaient de fer. Tel était l'équipage des Indiens, qui marchaient sous les ordres de Pharnazathrès, fils d'Artabate.

LXVI. Les Ariens; ils se servaient de l'arc médique : du reste, leur armure était en tout semblable à celle des Bactriens. Ils étaient sous le commandement de Sisamène, fils d'Hydarne. Les Parthes, les Chorasmiens, les Sogdiens, les Gandariens, les Dadices, ne différaient en rien des Bactriens. Leurs chefs étaient, pour les Parthes et les Chorasmiens, Artabaze, fils de Pharnace; pour les Sogdiens, Azane, fils d'Artée, et pour les Gandariens et les Dadices, Artyphius, fils d'Artabane.

LXVII. Les Caspiens; ils étaient vêtus d'un manteau court, nommé sisyrne : leurs armes étaient l'arc, fait de roseaux indigènes, et le cimeterre. Ils avaient pour chef Ariomardus, frère d'Artyphius. Les Sarangéens; ils portaient des habits teints de couleurs agréables, et une chaussure qui montait jusqu'aux genoux. L'arc et la javeline des Mèdes étaient leurs armes. Ils avaient à leur tête Phérandate, fils de Mégabaze. Les Pactyices : leur vêtement était la sisyrne des Caspiens; leurs armes, l'arc de leur pays et le poignard. Ils avaient pour chef Artyntès, fils d'Itamatrès.

LXVIII. Les Outiens, les Myciens et les Paricaniens; leur habillement et leur armure étaient absolument semblables à ceux des Pactyices. Leurs chefs étaient, pour les Outiens et les My-

ciens, Arsamène, fils de Darius; et pour les Paricaniens, Sirométrès, fils d'OEbasus.

LXIX. Les Arabes; ils étaient vêtus d'une saye ample, connue sous le nom de zeira (27), et fixée par une ceinture: leur arme était un arc très-grand, qui pouvait se tendre dans les deux sens, et qu'ils portaient sur l'épaule droite. Les Æthiopiens; leur vêtement était composé de peaux de lion ou de panthère: ils étaient armés d'arcs longs, fabriqués avec des spathes de palmier (28), et qui n'ont pas moins de quatre coudées; mais les flèches, de roseau, étaient d'une petite dimension, et, au lieu de fer, armées d'une pointe très-aiguë (29), faite avec la même pierre sur laquelle ils gravent leur cachet. Ils portaient, en outre, des lances terminées par une corne aiguisée de gazelle qui en formait la pointe. Enfin, ils étaient encore armés de massues garnies de tête de clous. Lorsqu'ils vont à la guerre, ils se blanchissent la moitié du corps avec de la craie, et peignent l'autre moitié en rouge avec du minium. Arsamès avait le commandement des Arabes et des Æthiopiens qui habitent au-dessus de l'Égypte. Il était fils de Darius et d'Artystona, fille de Cyrus, celle de ses femmes que Darius aimait le plus tendrement, et dont il fit faire la statue en or battu au marteau.

LXX. Quant aux Æthiopiens orientaux (car les uns et les autres avaient fourni des troupes), ils marchaient avec les Indiens. Du reste, les deux

peuples ne diffèrent nullement entre eux par la figure et la forme du corps; mais ils diffèrent par l'idiome et la chevelure. Les Æthiopiens d'Orient ont les cheveux droits et lisses; les Æthiopiens libyens les ont plus crépus qu'aucune autre espèce d'hommes. Les premiers, qui sont aussi appelés Æthiopiens d'Asie, armés et vêtus à-peu-près comme les Indiens, portaient sur leur tête la peau de la partie antérieure de celle d'un cheval, détachée avec les oreilles et le sommet de la crinière. Cette crinière formait le haut de la coiffure, et les oreilles de cheval qui en dépendaient étaient tenues droites et fortement assujetties dans cette direction. Au lieu de boucliers d'airain, leurs armes défensives étaient des peaux de grues, dont ils se couvraient le corps.

LXXI. Les Libyens; ils étaient entièrement vêtus de cuir, et se servaient de javelots dont l'extrémité était durcie au feu. Massagès, fils d'Oarizus, les commandait.

LXXII. Les Paphlagoniens; ils avaient la tête couverte d'un casque en mailles de fer. Leur bouclier était petit, et leur pique de moyenne grandeur. Ils étaient, en outre, armés de javelots et de poignards, et portaient une chaussure qui embrassait le pied, en montant jusqu'à la moitié de la jambe. Les Ligyens, les Matiéniens, les Mariandyniens et les Syriens; tous portaient le vêtement et l'armure des Paphlagoniens (Il faut remarquer que les Perses donnaient aux Syriens

le nom de Cappadociens). Les Paphlagoniens et les Matiéniens étaient sous les ordres de Dotus, fils de Mégasidrus. Gobrias, fils de Darius et d'Artystona, commandait les Mariandyniens, les Ligyens et les Syriens.

LXXIII. Les Phrygiens; leur équipage ressemblait à celui des Paphlagoniens, dont il différait très-peu. Suivant ce que les Macédoniens rapportent, les Phrygiens portèrent le nom de Briges, pendant tout le temps qu'ils demeurèrent en Europe, et habitèrent dans le voisinage de la Macédoine. En passant en Asie, ils changèrent également de contrée et de nom, et prirent celui de Phrygiens. Les Arméniens; ils marchaient vêtus et armés comme les Phrygiens, dont ils ne sont qu'une colonie. Les uns et les autres étaient sous les ordres d'Artochmès, qui avait épousé une fille de Darius.

LXXIV. Les Lydiens; leurs armes étaient assez semblables à celles des Grecs. Ils portaient anciennement le nom de Méoniens, et le quittèrent pour prendre celui de Lydus, fils d'Atys. Les Mysiens; ils avaient la tête couverte d'une espèce de casque à la façon de leur pays, un bouclier petit, et des javelots dont l'extrémité était durcie au feu. Les Mysiens sont une colonie des Lydiens, et prennent aussi le nom d'Olympiens du mont Olympe qu'ils habitent. Artapherne, fils d'Artapherne, le même qui servait avec Datis, lors de la descente des Perses

à Marathon, commandait les Lydiens et les Mysiens.

LXXV. Les THRACES; à la guerre, ils portaient sur la tête un bonnet fait de peau de renard, et avaient le corps couvert d'une tunique, sur laquelle ils jettaient une zeira peinte de diverses couleurs. Ils avaient en outre des bottines de cuir de chevreau, qui leur cachaient les pieds et les jambes, et étaient armés de javelots, de boucliers et d'un poignard courts. Lorsque les Thraces passèrent en Asie, ils prirent le nom de Bithyniens. Ils portaient auparavant, suivant ce qu'ils disent eux-mêmes, celui de Strymoniens, comme habitants des bords du Strymon. Ils avaient été chassés de leur pays par les Tencriens et les Mysiens. Ces Thraces d'Asie étaient sous le commandement de Bassacès, fils d'Artabane.

LXXVI. Les***(30); ils portaient de petits boucliers de cuir de bœuf, et pour armes deux javelines semblables à celles qui servent à la chasse du loup (31). Leurs casques, en airain, étaient surmontés d'oreilles et de cornes de bœuf du même métal, et avaient, de plus, un cimier. Leurs jambes étaient enveloppées de bandes d'étoffe teintes en pourpre. Il existe chez ce peuple un oracle du dieu Mars.

LXXVII. Les CABÉLIENS MÉONIENS, connus sous le nom de Lasoniens; ils avaient le même vêtement et la même armure que les Ciliciens. Je les décrirai quand je serai arrivé à parler de

ces derniers. Les Milyens; ils étaient armés de lances courtes, et leur vêtement était rattaché avec des boucles : quelques-uns portaient l'arc lycien, et tous avaient la tête couverte d'un casque de cuir. Badrès, fils d'Hystane, commandait les troupes fournies par ces deux peuples.

LXXVIII. Les Mosques; ils portaient des casques de bois, de petits boucliers et des lances courtes, mais dont le fer était très-long. Les Tibaréniens, les Macrons, les Mosynoeques; leur équipage militaire était semblable à celui des Mosques. Leurs chefs étaient, pour les Mosques et les Tibaréniens, Ariomarde, fils de Darius et de Parmys, fille de Smerdis, fils de Cyrus : pour les Macrons et les Mosynœques, Artayctès, fils de Chérasmis, gouverneur de Sestos, sur l'Hellespont.

LXXIX. Les Mares; ils portaient des casques à la mode de leur pays, avec des petits boucliers de cuir, et étaient armés de javelots. Les Colchidiens; leurs casques étaient en bois, et leurs boucliers en cuir de bœuf, très-petits; ils avaient la lance courte, et une épée. Pharandate, fils de Théaspis, commandait les Mares et les Colchidiens. Les Alarodiens et les Saspires marchaient armés et vêtus comme les Colchidiens; ils étaient sous les ordres de Masistius, fils de Sirométrès.

LXXX. Les troupes fournies par les peuples habitant les îles de la mer Érythrée, et qui suivaient l'armée, après avoir été tirées de ces îles

que le roi assigne pour résidence aux déportés, avaient le vêtement et l'armure à-peu-près semblables à ceux des Mèdes. Ces insulaires étaient sous les ordres de Mardontès, fils de Bagée, qui, deux ans après, mourut au combat de Mycale, où il commandait.

LXXXI. Telles étaient les diverses nations qui avaient fourni les troupes d'infanterie destinées à faire la guerre sur le continent d'Europe : j'ai donné les noms de ceux qui les commandaient; leurs chefs les avaient d'abord distribuées sous le commandement particulier des myriarques et des chiliarques (*). Les myriarques avaient ensuite nommé, pour commander les subdivisions, des hécatonarques et des décarques (**). Il y avait, en outre, quelques officiers inférieurs attachés à ces divers corps ou à ces différentes nations; mais les commandants principaux étaient ceux que je viens d'indiquer.

LXXXII. Toute cette infanterie avait pour généraux, Mardonius, fils de Gobrias, Tritantæchmès, fils de cet Artabane qui avait été de l'avis de ne point faire l'expédition de la Grèce, Smerdoménès, fils d'Otane (Ces deux derniers étaient fils des frères de Darius, et, par consé-

---

(*) *Myriarque,* commandant dix mille hommes; *Chiliarque,* commandant mille hommes.

(**) *Hécatonarque,* commandant de cent hommes. *Décarque,* commandant de dix hommes.

quent, cousins de Xerxès), Masistès, fils de Darius et d'Atossa, Gergis, fils d'Arizus, et Mégabyse, fils de Zopyre.

LXXXIII. Ces généraux avaient, comme je l'ai dit, le commandement suprême de toute l'infanterie, à l'exception, cependant, du corps d'élite, de dix mille Perses, qui étaient sous les ordres particuliers d'Hydarne, fils d'Hydarne, et qu'on appelait les Immortels. Ils portaient ce nom, parce que jamais il ne manquait un seul homme à leur nombre, et que si l'un d'eux venait à mourir, soit dans les combats, soit de maladie, un autre était choisi immédiatement pour le remplacer, de manière que jamais ce corps ne se trouvait ni au-dessus ni au-dessous de dix mille hommes. Les Perses qui le composaient, remarquables par la richesse et l'élégance de leur tenue, étaient aussi les plus renommés par la valeur. Leur équipage, semblable à celui que j'ai décrit pour le reste des Perses, s'en distinguait, cependant, en ce qu'il brillait d'un grand nombre d'ornements en or. Ils avaient, à leur suite, des chariots couverts, qui conduisaient leurs concubines, et un nombreux domestique richement vêtu. Des chameaux et des voitures portaient leurs vivres et leurs provisions, qui n'étaient point confondues avec celles du reste de l'armée.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON *1893*

LXXXIV. Les diverses nations dont j'ai donné les noms, connaissent l'usage des chevaux; mais toutes cependant n'avaient point fourni de la ca-

valerie. Je vais indiquer les seules dont on en avait tiré.

Les PERSES ; leur cavalerie était équipée comme l'infanterie, à l'exception que quelques hommes portaient sur la tête une armure partie en airain et partie en fer battu au marteau.

LXXXV. Les SAGARTIENS NOMADES, peuple qui fait partie des Perses et qui parle la même langue; leur vêtement tient, en quelque sorte, le milieu entre celui des Perses et celui des Pactyices. Ils avaient fourni huit mille hommes de cavalerie; mais ces hommes ne portaient aucune arme en airain ou en fer, à l'exception d'un poignard. Ils font usage seulement de cordes composées de lanières de cuir tressées, et se présentent hardiment au combat avec cette seule arme: voici comment ils s'en servent. Lorsqu'ils se sont mêlés avec l'ennemi, ils lancent leurs cordes, qui ont à l'extrémité un nœud coulant, et, après avoir saisi soit un homme, soit un cheval, ils le tirent à eux et le tuent, tandis qu'il est embarrassé dans cette espèce de rêts. Telle est leur manière de combattre: ils marchaient avec la cavalerie des Perses.

LXXXVI. Les MÈDES, les CISSIENS, armés et vêtus comme l'infanterie. Les INDIENS, armés et vêtus également comme leur infanterie: ils montaient des chevaux de selle et des chars de guerre; ces chars étaient attelés de chevaux de trait ou d'ânes sauvages. Les BACTRIENS, les CASPIENS, avec le même équipage que l'infanterie. Les LIBYENS,

équipés aussi comme leur infanterie : ils montaient tous des chars, ainsi que les CASPIRES (32) et les PARICANIENS, qui, d'ailleurs, étaient tout-à-fait semblables, par l'armure et le vêtement, à l'infanterie. Les ARABES ; leur équipage ne différait en rien de celui des hommes de pied ; mais ils montaient tous des chameaux qui ne le cèdent point en vîtesse aux chevaux.

LXXXVII. Ces nations étaient les seules qui eussent fourni la cavalerie, dont la force montait à quatre-vingt mille chevaux, non compris les chameaux et les chars de guerre. Toute cette cavalerie était formée en corps séparés, et les Arabes fermaient la marche, pour ne pas effrayer les chevaux, qui ne peuvent soutenir la vue des chameaux.

LXXXVIII. Les généraux de la cavalerie étaient Harmamithrès et Tithée, tous les deux fils de Datis. Le troisième général de cavalerie, Pharnuchès, était resté malade à Sardes. En sortant de cette ville, il avait éprouvé un accident fâcheux : un chien s'étant jeté entre les jambes de son cheval, cet animal qui n'avait pas aperçu le chien, s'effraya, se cabra de toute sa hauteur, et renversa celui qui le montait. Pharnuchès vomit une grande quantité de sang, et, à la suite de cette chûte, tomba en phthisie. Ses domestiques, en exécution de ses ordres, punirent le cheval du malheur dont il était cause. Ils le reconduisirent sur le lieu où il avait jeté par terre son

maître, et lui coupèrent les jarrets. Pharnuchès fut mis ainsi hors d'état de prendre le commandement qui lui avait été donné.

LXXXIX. Le nombre des trirèmes qui composaient la flotte était de mille deux cent sept. Sur ce nombre, les PHÉNICIENS avec les SYRIENS de la Palestine en avaient fourni trois cents. Les hommes qui les montaient étaient vêtus et armés de la manière suivante. Ils portaient des casques d'une forme très-rapprochée de celle du casque grec, une cuirasse de lin, et des boucliers qui n'étaient point bordés d'un cercle de fer. Leur arme offensive était le javelot. Ces Phéniciens, suivant ce qu'ils rapportent eux-mêmes, habitaient anciennement les bords de la mer Érythrée. Ils les quittèrent, et vinrent ensuite se fixer dans la partie de la Syrie qui touche à la mer Méditerranée. Cette contrée de la Syrie et tout le pays, jusqu'à la frontière de l'Égypte, porte le nom de Palestine. Les ÉGYPTIENS avaient fourni deux cents vaisseaux. Les hommes qui les montaient avaient la tête couverte d'un casque en mailles de fer, et leurs boucliers creux étaient entourés d'un très-grand cercle de fer; ils portaient pour armes des lances propres aux combats de mer, et des haches de fer très-fortes. Le plus grand nombre avait des cuirasses et de longues épées. Telle était leur armure.

XC. Les CYPRIENS avaient fourni cent cinquante vaisseaux; la coiffure de leurs rois con-

sistait en une mître roulée autour de la tête : tous les autres portaient des cidares (33) (*). Du reste, ils avaient entièrement le costume grec. Les Cypriens se divisent en diverses peuplades; les uns, se disant issus d'Athènes et de Salamine, d'autres de l'Arcadie, de Cythnos, de Phénicie et même de l'Éthiopie ; c'est, du moins, ce qu'ils rapportent eux-mêmes.

XCI. Les Ciliciens amenèrent cent navires. Ils portaient tous des casques faits à la mode de leur pays, et au lieu de boucliers, des rondaches de cuir de bœuf cru : ils étaient vêtus de tuniques de laine. Chaque homme avait pour arme deux javelots, et une épée assez semblable à celle des Égyptiens. Les Ciliciens, anciennement connus sous le nom d'Hypachéens, ont pris celui de Ciliciens, de Cilix, fils d'Agénor, Phénicien. Cinquante vaisseaux avaient été amenés par les Pamphyliens. Leur costume était tout-à-fait grec. Ces Pamphyliens descendent de ceux qui, après la prise de Troie, furent dispersés par la tempête avec Amphyloque et Calchas.

XCII. Les Lyciens avaient fourni cinquante navires montés par des hommes qui portaient des cuirasses, des chausses, et pour armes offensives, des arcs faits en bois de cornouiller, des flèches de roseau sans plumes et des javelots. Ils avaient, de plus, une peau de chèvre rattachée

(*) *Cidare*, espèce de bonnet ou de chapeau pointu.

sur les épaules, et la tête couverte d'une sorte de bonnet orné d'une couronne de plumes. Enfin, ils étaient encore armés de poignards et de faulx. Les Lyciens, originaires de Crète, furent connus d'abord sous le nom de Termiles, et prirent ensuite celui qu'ils portent de Lycus, fils de Pandion l'Athénien.

XCIII. Les Doriens d'Asie, originaires du Péloponnèse, dont le vêtement et les armes étaient tout-à-fait grecs, avaient fourni trente vaisseaux. Les Cariens, soixante-dix; semblables aux Grecs dans tout le reste de leur équipement, ils étaient, en outre, armés de faulx et de poignards. J'ai dit, dans les premiers livres, quels noms ils avaient porté d'abord (*).

XCIV. Les Ioniens, qui ne différaient en rien des Grecs, dans leur vêtement et leurs armes, avaient fourni cent vaisseaux. Pendant tout le temps que les Ioniens habitèrent la partie du Péloponnèse, qui est aujourd'hui l'Achaïe, avant l'arrivée de Danaüs et de Xuthus, ils furent connus, selon le récit des Grecs, sous le nom de Pélasges Agialéens (**). Ils prirent ensuite celui d'Ioniens, d'Ion, fils de Xuthus.

XCV. Les Habitants des Isles avaient fourni dix-sept vaisseaux. Ces insulaires portaient le costume grec. Ils sont aussi de race pélasge, et furent appelés Ioniens, par la même raison qui fit prendre

(*) Livre I, chap. 171, tome I, page 137.
(**) Habitants des rivages de la mer.

ce nom aux douze villes de l'Ionie, d'origine athénienne. Les ÆOLIENS avaient fourni soixante vaisseaux. Le costume de ce peuple était le même que celui des Grecs; et, si l'on en croit ceux-ci, les Æoliens portèrent également le nom de Pélasges. Les HELLESPONTIENS, à l'exception cependant des Abydéniens, auxquels Xerxès avait donné l'ordre de demeurer pour la garde des ponts; les Hellespontiens, dis-je, avec les autres habitants des bords du Pont-Euxin qui se réunirent à eux, avaient fourni cent vaisseaux. Ils portaient le vêtement et l'armure des Grecs, comme étant tous des colonies ioniennes et doriennes.

XCVI. Sur tous les vaisseaux de la flotte, on avait embarqué des Perses, des Mèdes et des Saces, qui en formaient la garnison. Les bâtiments meilleurs voiliers étaient ceux des Phéniciens, et particulièrement ceux de Sidon, les plus estimés de tous. Ces vaisseaux, ainsi que les troupes que les diverses nations avaient fournies, étaient tous commandés par des chefs pris dans le pays, et dont je m'abstiens de donner les noms, d'abord parce que cette connaissance importe peu pour l'histoire que j'écris, et ensuite, parce qu'il y en avait autant que de villes, et que ces chefs particuliers, qui n'avaient aucun pouvoir réel, ne marchaient point comme des généraux indépendants, à la tête des forces de leur patrie, mais comme des esclaves forcés à un service militaire. J'ai, d'ailleurs, suffisamment fait connaître quels

étaient les véritables généraux, ceux à qui l'autorité était remise, et qui, pris uniquement parmi des Perses, commandaient à cette foule de nations.

XCVII. Les généraux de la flotte étaient Ariabignès, fils de Darius, Prexaspe, fils d'Aspatine, Mégabaze, fils de Mégabate, et Achæménès, fils de Darius. Arabignès, fils de Darius et de la fille de Gobrias, avait sous ses ordres les vaisseaux ioniens et cariens; et Achæménès, frère de mère et de père de Xerxès, les égyptiens. Le reste de l'armée navale obéissait aux deux autres généraux. Indépendamment de la flotte militaire, le nombre des vaisseaux de transport à trente ou à cinquante rameurs, des bâtiments légers et des navires propres à embarquer les chevaux, s'élevait à trois mille.

XCVIII. Les officiers les plus remarquables employés sur la flotte, et qui servaient sous les généraux perses que je viens de nommer, étaient Tétramneste, fils d'Anysus, Sidonien, Mapen, fils de Sironius, Tyrien, Merbal, fils d'Agbal, d'Arados, Syennesès, fils d'Oromedon, Cilicien, Cybernisque, fils de Sicas, Lycien, Gorgus, fils de Chersis, Timonax, fils de Timagoras, l'un et l'autre Cypriens, et les trois Cariens, Histiée fils de Tymnès, Pigrès fils de Seldome, et Damasithyme fils de Candaule.

XCIX. Je n'entrerai pas, sur les autres commandants inférieurs, dans un plus long détail; il

serait inutile. Je dois cependant faire mention d'Artémise; parce que ce n'est pas sans étonnement que je vois une femme prendre les armes contre la Grèce. Après la mort de son mari, elle lui avait succédé dans l'autorité souveraine; et quoiqu'elle eût un fils jeune, elle prit part à cette expédition uniquement par envie de se distinguer, et pour obéir à un instinct de courage naturel, sans qu'aucune nécessité l'y contraignît. Elle s'appelait, comme je l'ai dit, Artémise; fille de Lygdamis; elle était, par son père, originaire d'Halicarnasse, et de Crète, par sa mère. Elle avait sous ses ordres ceux d'Halicarnasse, de Coos, de Nysiros et de Calydnes, qui montaient cinq vaisseaux qu'elle avait armés. De toute la flotte, à l'exception des Sidoniens, ces cinq vaisseaux étaient les plus estimés, et de tous les alliés du roi, ce fut elle qui lui donna les meilleurs conseils. Les villes que j'ai comptées sous son obéissance étaient toutes d'origine et de nation dorienne; car les Halicarnassiens sont Trézéniens, et les habitants des autres villes Épidauriens. C'est à cela que je bornerai ce que j'avais à dire sur la flotte.

C. Xerxès, après que le dénombrement de l'armée fut terminé, et pendant qu'elle était rangée en bataille, voulut lui-même en faire la revue. Monté sur son char, il passa dans toutes les lignes des troupes fournies par chaque nation, leur adressa diverses questions, et fit écrire les

réponses par ses secrétaires. Il parcourut ainsi toute l'armée, depuis les premiers rangs de l'infanterie et de la cavalerie jusqu'aux derniers. Ensuite, ayant donné l'ordre que l'on remît les vaisseaux à flot, il quitta son char, et se rendit à bord d'un vaisseau sidonien, où il se plaça sous un dais d'étoffe d'or, et alla passer à la proue de tous les bâtiments de la flotte, adressant, comme pour l'armée de terre, des questions aux capitaines et prescrivant également de consigner par écrit les réponses. Les commandants de la flotte avaient fait jeter l'ancre à quatre plèthres environ du rivage, et rangé tous les bâtiments sur un seul front, la proue tournée vers la terre; les soldats de marine, qui les montaient, armés et à leur poste, comme au moment de combattre. Xerxès passa entre le rivage et les proues, et fit de cette manière l'inspection de toute la flotte.

CI. Après cette revue, le roi descendit du vaisseau, fit appeler près de lui Démarate, fils d'Ariston, qui servait dans cette expédition, et lui parla ainsi : « Démarate, le moment est « arrivé de vous interroger sur ce que je desire « apprendre de vous : vous êtes né en Grèce, « et d'après ce que j'ai su par vous et par plusieurs « de vos compatriotes, vous appartenez à l'une « des villes les plus grandes et les plus puis- « santes de cette contrée. Dites-moi donc, croyez- « vous actuellement que les Grecs oseront prendre « les armes contre moi, et se mettre en cam-

« pagne? Pour moi, je pense que tous les Grecs « et que tous les peuples même qui habitent « vers le couchant, ne sont pas en état de « se mesurer avec mon armée, sur-tout à cause « du peu d'accord qui règne entre eux. Néan- « moins je desire apprendre de vous ce que vous « en pensez. » — « Avant de m'expliquer, ré- « pondit Démarate, je veux savoir, seigneur, si « vous cherchez la vérité, ou une agréable im- « posture. » Xerxès l'assura qu'il ne lui serait pas moins cher qu'auparavant, s'il lui parlait avec sincérité.

CII. Sur cette assurance, Démarate reprit la parole, et s'exprima en ces termes : « O roi, puis- « que vous exigez que je n'écoute que la vérité, et « que je ne dise rien qui puisse, par la suite, me « faire accuser de mensonge, je vous obéirai. La « Grèce a de tout temps été nourrie dans l'habi- « tude de la pauvreté; mais elle tient de ses « doctrines, et de la force de ses lois, la vertu « dont elle est à-la-fois armée, et contre la pau- « vreté et contre la tyrannie. Cet éloge, je le fais « en général des Grecs qui habitent dans le voi- « sinage des Doriens, et qui le méritent. Je ne « prétends pas cependant vous parler de tous en « ce moment; je veux seulement vous entretenir « des Lacédémoniens. Il est d'abord certain qu'ils « n'entendront à aucune proposition de votre part, « si elle doit avoir pour résultat l'asservissement de « la Grèce; ensuite, il ne l'est pas moins qu'ils

« prendront les armes contre vous, quand même « tous les autres peuples de la Grèce seraient « passés dans votre parti. Au surplus, ne me de- « mandez pas en quel nombre il faut qu'ils soient « pour se conduire ainsi : ils ne pourraient mettre « que mille hommes en campagne, qu'ils com- « battraient ; fussent-ils même moins, ils le fe- « raient encore, comme s'ils étaient en plus grand « nombre. »

CIII. A ces mots Xerxès s'écria, en riant : « Que dites-vous, Démarate, mille hommes se « mesurer avec une armée telle que la mienne ! « Mais, parlez : n'avez-vous pas été roi de ce « peuple ? Eh bien, vous ne consentiriez pas, « sans doute, à combattre seul contre dix hommes ? « En supposant néanmoins que vos citoyens fussent « tous tels que vous me les avez peints, il faudrait « aussi croire que leur roi, qui doit, d'après « vos lois et vos institutions, leur être supérieur, « fût en état de se mesurer avec le double des « ennemis qu'un simple citoyen pourrait com- « battre. Si donc chacun d'eux est en état de « combattre dix hommes de mon armée, je de- « vrais penser que, seul, vous pourrez en com- « battre vingt ; et c'est donner le sens le plus rai- « sonnable à ce que vous avez avancé. Mais, en « admettant que vos concitoyens sont tous, « pour la force du corps et pour la taille, tels « que vous êtes vous-même, et tous les autres « Grecs que j'ai eu l'occasion de voir et d'entre-

« tenir, jugez combien, même dans cette hypo-
« thèse, la supériorité dont vous vous vantez
« serait vaine! et, pour le prouver, examinons
« toutes les probabilités: quelle résistance mille
« hommes, dix mille, cinquante mille, indépen-
« dants entre eux et non soumis à l'empire d'un
« seul, pourraient-ils opposer à une armée telle
« que celle-ci? car, en accordant aux Lacédémo-
« niens cinq mille combattants, nous serions
« toujours mille contre un. Encore s'ils étaient,
« comme dans nos mœurs et notre gouvernement,
« dépendants de la volonté d'un seul, il serait
« permis de croire que la crainte de la colère du
« maître saurait leur inspirer une valeur su-
« périeure à celle que la nature leur a départie,
« ou qu'il serait possible de les forcer, à coups de
« fouet, à marcher, quoique inférieurs en nombre,
« contre des ennemis plus nombreux; mais, in-
« dépendants comme ils le sont, ni l'un ni l'autre
« ne peut avoir lieu. Que serait-ce donc, si, comme je
« le pense, des Grecs, même en nombre égal, ne
« pouvaient que difficilement se mesurer avec des
« Perses? Croyez-moi, chez nous on trouve, non
« pas fréquemment, je l'avoue, mais enfin quel-
« quefois, des exemples de cette supériorité de
« force de certains hommes sur d'autres. Je con-
« nais, parmi les Perses de ma garde, tel homme
« qui ne craindrait pas de combattre contre trois
« Grecs à-la-fois (34): cette particularité, que vous
« ignoriez, démontre seule toute l'extravagance
« de votre proposition. »

CIV. « Je savais, avant de commencer à parler, « répliqua Démarate, qu'en vous disant la vérité, « je ne vous serais pas agréable; mais, puisque « vous l'avez exigée tout entière, j'ai dû vous « la faire connaître à l'égard des Lacédémoniens. « Je l'ai donc fait avec sincérité, quoique je sois, « dans ce moment, comme vous le savez très- « bien, sans aucune affection, et que je n'en « puisse conserver pour des hommes qui, après « m'avoir dépouillé de mes honneurs et de mes « dignités, m'ont exilé et privé de ma patrie. « Votre père m'a, au contraire, accueilli, m'a « donné un asyle; et certes il n'est pas vraisem- « blable qu'un homme de bon sens se plaise à « blesser ceux dont il a éprouvé la bienveillance « et ne s'attache pas à eux. Du reste, je ne pré- « tends, en aucune manière, être en état de com- « battre seul contre dix hommes, ni contre deux, « et même je n'en viendrais pas de propos déli- « béré aux mains avec un seul; mais, si la nécessité « m'y forçait, si quelque grand intérêt m'excitait, « je combattrais volontiers contre ceux-là même « dont vous dites qu'un seul est en état de se « mesurer avec trois Grecs. Quant aux Lacédé- « moniens, je ne les crois pas, seul à seul, infé- « rieurs aux autres hommes; mais, réunis en « troupe, ils l'emportent certainement sur tous « les peuples. Ils sont indépendants, à la vérité, « mais ne le sont pas en tout, comme vous le « croyez; ils ont, dans la loi, un maître redoutable

« dont ils craignent l'autorité, bien plus que « vos sujets ne vous craignent; car les Lacé- « démoniens exécutent toujours sans hésiter « ce que la loi leur commande, et elle leur « commande de ne jamais fuir devant quelque « nombre d'ennemis que ce soit, de demeurer « fermes dans leurs rangs, et d'y vaincre ou d'y « mourir. Mais je m'aperçois que je vous parais « encore extravaguer, comme vous le dites; je « me tairai donc sur le reste; souvenez-vous seu- « lement que je n'ai parlé que parce que vous m'y « avez contraint. D'ailleurs, puissent, ô roi, les « choses réussir selon vos desseins! »

CV. Telle fut la réponse de Démarate. Xerxès se contenta d'en rire, et, sans montrer aucune colère, le congédia amicalement. Cette conversation terminée, le roi, après avoir nommé pour gouverneur du château Dorisque, Mascame, fils de Mégadoste, et déposé celui que Darius y avait laissé, mit son armée en mouvement par la Thrace, pour se rendre en Grèce.

CVI. Ce Mascame fut le seul de tous les gouverneurs de province, établis sous Xerxès ou sous Darius, qui ait mérité, par sa conduite courageuse, de recevoir du roi une récompense annuelle, et cette récompense a été même continuée par Artaxerxès, fils de Xerxès, aux descendants de Mascame : en voici l'origine. Lors de l'expédition de Grèce, des gouverneurs avaient été placés dans la Thrace et sur les côtes de l'Hellespont;

après l'issue de cette entreprise, les Grecs les chassèrent tous ; mais, malgré diverses tentatives répétées, ils ne purent jamais forcer Mascame à abandonner le Dorisque. Ce fut cette valeureuse opiniâtreté qui lui mérita la récompense que lui et sa famille ont constamment reçue des rois de Perse.

CVII. Mais, de tous ces gouverneurs que les Grecs chassèrent successivement, celui dont Xerxès faisait le plus de cas, pour le courage, était Bogès, gouverneur d'Éion : il avait sans cesse ses louanges à la bouche, et témoigna les plus grands égards à ceux de ses enfants restés en Perse, qui avaient survécu à leur père. Bogès était réellement digne de ces éloges distingués. Assiégé par les Athéniens, sous le commandement de Cimon, fils de Miltiade, et, pouvant sortir de la place par capitulation, pour retourner en Asie, il ne voulut point recourir à ce moyen, dans la crainte que le roi ne crût qu'il avait cherché, par lâcheté, à sauver sa vie, et il tint jusqu'à la dernière extrémité. Enfin, lorsque les vivres manquèrent absolument, il fit construire un vaste bûcher, et, après avoir égorgé sa femme, ses enfants, ses concubines et tous ses domestiques, abandonna leurs corps aux flammes. Il ordonna ensuite que l'on jetât, par-dessus les murailles, dans le Strymon, tout l'or et tout l'argent que la ville renfermait, et quand ses ordres furent exécutés, il se précipita lui-même au milieu du feu. C'est donc à

juste titre que Bogès est, encore aujourd'hui même, l'objet des louanges des Perses.

CVIII. Xerxès, ayant quitté le Dorisque, s'avança vers la Grèce, forçant les peuples dont il traversa le territoire à s'armer pour lui. Déja, comme je l'ai dit, tout le pays dont la conquête avait été commencée par Mégabaze et achevée par Mardonius, était, jusqu'à la Thessalie, rangé sous les lois des Perses et tributaire du roi. En sortant des plaines du Dorisque, il trouva d'abord sur son chemin des forteresses appartenant aux Samothraciens, et dont la plus reculée, vers le couchant, forme une ville, nommée Mésambre, voisine de Strymé des Thasiens. Entre ces deux villes, coule le Lissus, fleuve dont les eaux ne purent suffire aux besoins de l'armée de Xerxès. Cette contrée portait anciennement le nom de Gallaïque; aujourd'hui, elle est connue sous celui de Briantique; mais si l'on s'en rapportait à des renseignements plus justes, elle dépendrait des Ciconiens.

CIX. Après avoir traversé le lit desséché du Lissus, Xerxès trouva dans sa route les villes grecques de Maronée, de Dicée et d'Abdère, que l'armée traversa, ainsi que les lacs célèbres qui sont aux environs. Ces lacs, situés entre Strymé et Maronée, sont, celui d'Ismaris, non loin de Dicée, et celui de Bistonis, dans lequel deux fleuves, le Trane et le Compsate, versent leurs eaux. Près d'Abdère, l'armée ne passa à côté d'aucun lac

remarquable; mais elle traversa le Nestus qui se jette dans la mer. Au-delà de cette contrée, Xerxès laissa derrière lui plusieurs villes du continent, et, entre autres, une près de laquelle existe un lac très-poissonneux, qui peut avoir au moins trente stades de tour, et dont les eaux sont saumâtres : ce lac fut mis à sec, seulement pour abreuver les bêtes de trait et de somme : la ville se nomme Pistyre. De là, il continua à s'avancer parallèlement aux villes grecques de la côte, les laissant toutes successivement sur sa gauche.

CX. Les peuples de la Thrace qu'il rencontra dans la direction de sa route, sont les Pætiens, les Ciconiens, les Bistoniens, les Sapæens, les Dersæens, les Édoniens et les Sâtres. De ces peuples, ceux qui habitaient les côtes suivirent sur leurs vaisseaux la marche de l'armée, et ceux de l'intérieur des terres, si l'on en excepte cependant les Sâtres, furent forcés à la suivre par terre.

CXI. Les Sâtres n'ont jamais été soumis, du moins à ma connaissance, et sont restés jusqu'à nos jours le seul peuple indépendant de la Thrace. Hardi à la guerre, il habite de hautes montagnes couvertes de neige et de forêts d'arbres de tout genre, et possède un oracle de Bacchus, situé sur une des plus élevées. Ce sont toujours des Besses qui, chez les Sâtres, interprètent les oracles (35); c'est aussi, comme à Delphes,

une femme qui les rend, et ils ne sont pas moins obscurs.

CXII. Xerxès, après avoir traversé le pays dont je viens de parler, vint passer ensuite près de deux châteaux appartenants aux Pières, dont l'un porte le nom de Phagrès et l'autre de Pergame. En côtoyant ces forteresses, il laissa dans sa route, sur sa droite, le Pangée, grande montagne très-élevée, qui renferme des mines d'or et d'argent que viennent exploiter les Pières, les Odomantes et particulièrement les Sâtres.

CXIII. Puis, longeant le pays des Pæoniens, des Dobères et des Pæoples qui habitent, vers le nord, les flancs du mont Pangée, il continua sa route au couchant, et atteignit enfin les bords du Strymon et la ville d'Éion, dont Bogès, qui vivait alors, et de qui j'ai parlé plus haut, était gouverneur. Le territoire des environs du mont Pangée se nomme Phyllis, et l'on comprend sous ce nom tout le pays situé, à l'orient jusqu'à l'Angitas, rivière qui se jette dans le Strymon, et au midi, jusqu'au Strymon même. Dans ce lieu, les mages sacrifièrent des chevaux blancs, et obtinrent d'heureux auspices.

CXIV. Ce sacrifice, qu'ils accompagnèrent de diverses cérémonies superstitieuses, pour se rendre le fleuve favorable, étant terminé, l'armée se dirigea vers le lieu appelé les Neuf-Chemins, dans le pays des Édoniens, en passant le Strymon sur des ponts qu'elle trouva construits. Lorsque les

Perses apprirent que le lieu où ils étaient portait le nom des Neuf-Chemins, ils y enterrèrent vivants un pareil nombre de jeunes gens et de jeunes filles du pays. Il paraît que cet usage d'enterrer des hommes vivants est originaire de la Perse (36); car j'ai appris qu'Amestris, femme de Xerxès, déja avancée en âge, avait fait prendre, dans les meilleures familles de la Perse, quatorze jeunes gens, pour les sacrifier ainsi à une certaine divinité que les Perses disent habiter sous la terre.

CXV. Au-delà du Strymon, l'armée suivit la côte qui se dirige vers le couchant, et où se trouve la ville grecque d'Argile, près de laquelle elle passa. Cette côte, et le pays qui s'élève au-dessus, porte le nom de Bisaltie. Ensuite, laissant à sa gauche le golfe dominé par un temple d'Hercule, elle traversa la plaine de Sylée, sans entrer dans la ville grecque de Stagire, et vint camper à Acanthe : elle était suivie des troupes de toutes les nations qui habitent le Pangée et de celles qui avaient été tirées des peuples dont j'ai parlé plus haut : les unes, fournies par les habitants des côtes, venaient par mer; et les autres, fournies par les pays qui en étaient éloignés, marchaient avec l'armée de terre. Les Thraces n'ont jamais voulu labourer ni semer le terrain de la route que suivit Xerxès dans leur pays, et l'ont conservé religieusement intact jusqu'au temps où je vis.

CXVI. Arrivé à Acanthe, le roi admit les

habitants aux droits de l'hospitalité, et leur fit présent de la robe médique, en reconnaissance de l'ardeur qu'ils avaient mise à le seconder dans ses projets. Il leur donna particulièrement de grandes louanges, en apprenant que le canal de l'Athos était terminé.

CXVII. Pendant le séjour que l'armée fit à Acanthe, Artachée, qui dirigeait les travaux de ce canal, vint à mourir, à la suite d'une maladie: Xerxès en faisait un très-grand cas. Il était de la famille des Achæménides, et d'une taille très-remarquable chez les Perses, pour sa hauteur, parce qu'elle atteignait cinq coudées royales moins quatre doigts; il avait aussi la voix plus forte et plus sonore qu'aucun autre homme. Xerxès, très-affligé de sa perte, lui fit faire de magnifiques funérailles, et toute l'armée contribua à élever un tertre sur sa sépulture. Les habitants d'Acanthe, obéissant à un oracle, rendent à la mémoire d'Artachée les honneurs héroïques, et l'invoquent sous son propre nom. Xerxès regarda la mort d'Artachée comme un très-grand malheur.

CXVIII. Les peuples grecs, obligés de recevoir l'armée des Perses, et qui donnèrent des repas à Xerxès, furent réduits à une si grande misère, qu'ils se virent obligés d'abandonner leurs maisons. Antipater, fils d'Orgès, homme très-distingué entre les Thasiens, et chargé par eux de recevoir, au nom des villes du continent qui leur appartiennent, l'armée de Xerxès, fit voir qu'il avait

été dépensé juste quatre cents talents d'argent pour lui donner à souper.

CXIX. Dans les autres villes, les commissaires nommés, pour le même objet, démontrèrent que la dépense n'avait pas été moindre : ces repas, annoncés long-temps d'avance, avaient été préparés avec la plus grande somptuosité. Dès que les hérauts, envoyés par Xerxès, eurent donné l'avis de la marche de l'armée, tous les habitants s'étaient partagé les grains qui existaient dans les villes, et avaient employé plusieurs mois à les convertir en farine. En même temps, ils avaient fait engraisser les meilleurs bestiaux que l'on put trouver, et rassembler les oiseaux de terre ou de marais les plus rares, qu'ils avaient nourris dans la basse-cour ou dans des volières, jusqu'au moment où l'armée arriva. Enfin, ils avaient fait fabriquer des coupes d'argent et un grand nombre de vases, ainsi que tous les ornements qui servent à parer les tables. Ces recherches particulières étaient pour les repas du roi et de ceux qu'il faisait manger avec lui. Quant à l'armée, elle ne recevait que les vivres nécessaires à sa subsistance. Toutes les fois que l'on arrivait à une station, on dressait une tente pour Xerxès; et les troupes couchaient en plein air. Lorsque l'heure du repas arrivait, ceux qui hébergeaient l'armée avaient toute la peine; tandis que les domestiques de la suite de Xerxès passaient la nuit à se reposer, après s'être pleinement rassasiés;

mais le matin, ils levaient la tente, s'emparaient de tous les meubles qui avaient été fournis, et ne laissaient absolument rien en partant.

CXX. A ce sujet, on rapporte de Mégacréon, citoyen d'Abdère, un trait d'esprit remarquable : il engagea ses concitoyens à se rendre tous, ainsi que leurs femmes, dans les temples, et à supplier les dieux de leur épargner du moins la moitié des maux qui les menaçaient. Leur prière fut exaucée, et après le passage de l'armée des Perses, ils eurent à rendre graces aux dieux de ce que Xerxès n'avait pas coutume de faire deux repas par jour. En effet, si les Abdéritains avaient été obligés de préparer un dîner semblable au souper seul qui leur fut commandé, il leur eût été impossible d'y pourvoir, et ils auraient été obligés ou de s'enfuir avant l'arrivée de Xerxès ou de s'exposer, en restant, aux plus grands malheurs. Mais ils purent heureusement exécuter l'ordre qu'ils avaient reçu, quoiqu'ils fussent encore extrêmement foulés pour y satisfaire.

CXXI. Xerxès se sépara de la flotte à Acanthe, et ordonna aux généraux qui la commandaient d'aller l'attendre à Therme, ville située sur le golfe du même nom : il s'était assuré qu'en se dirigeant sur cette ville, il prenait la route la moins longue. Depuis le Dorisque jusqu'à Acanthe, l'armée de terre avait marché dans l'ordre suivant. Divisée en trois colonnes, la première côtoya le rivage de la mer, en vue de la flotte ; elle était sous les

ordres de Mardonius et de Masistès; la seconde, qui formait le tiers de l'armée, comme la première, s'avança à travers l'intérieur des terres, commandée par Tritantæchmès et Gergis; la troisième, avec laquelle était Xerxès, fit route entre les deux autres; elle avait pour généraux Smerdoménès et Mégabyze.

CXXII. Séparée de Xerxès, la flotte traversa le canal creusé dans l'Athos. Ce canal communiquait au même golfe, sur les bords duquel sont situées les villes d'Assa, de Pilore, de Singos et de Sarta. Après avoir pris dans ces différentes villes les troupes et les vaisseaux qu'elles purent fournir, la flotte fit voile vers le golfe Thermaïque. Dans cette direction, elle doubla l'Ampélos, promontoire du golfe Toronéen, et passa devant les villes grecques de Torone, de Galepsus, de Sermyle, de Mecyberne et d'Olynthe, où elle recueillit également des hommes et des vaisseaux. Toute cette contrée est aujourd'hui connue sous le nom de Sithonie.

CXXIII. De là, coupant au plus court, la flotte se dirigea du cap Ampélos sur celui de Canastrum, qui est la pointe la plus avancée de la Pallène, et, rangeant ensuite la côte, alla prendre les troupes et les bâtiments fournis par Potidée, Aphytis, Néapolis, Æga, Thérambos, Scioné, Mendé et Sané, toutes villes situées dans la contrée connue aujourd'hui sous le nom de la Pallène, et jadis sous celui de Phlégra. Après

avoir dépassé ce cap, elle se dirigea sur le rendez-vous qui lui avait été donné, recueillant dans sa route les forces tirées des villes limitrophes de la Pallène, et situées sur les bords du golfe Thermaïque. Ces villes sont, Lipaxos, Combréa, Lisès, Gigonos, Campsa, Smila et Ænéa. La contrée où elles sont portait alors, et porte encore aujourd'hui, le nom de Crossæa. A partir d'Ænéa, la dernière des villes que je viens de nommer, la flotte, naviguant dans le golfe Thermaïque, proprement dit, et sur les côtes de la Mygdonie, arriva enfin à Therme, rendez-vous qui lui avait été assigné, et s'arrêta en face des villes de Sindos et de Chalestre, près de l'Axius, fleuve qui fait la limite entre la Mygdonie et la Bottiæïde; les villes d'Ichnée et de Pella, situées dans la partie étroite de la côte, appartiennent à la dernière province.

CXXIV. Parvenue à l'embouchure du fleuve Axius, et devant Therme et les autres villes situées entre Therme et le fleuve, la flotte mouilla, en ordre de bataille, et attendit Xerxès. Cependant l'armée de terre, avec laquelle il était parti d'Acanthe, coupa dans l'intérieur des terres pour se rendre à Therme, en traversant la Pæonique et la Crestonie, pays où coule l'Echidore, fleuve qui prend sa source chez les Crestoniens, arrose la Mygdonie, et va se jeter dans la mer près d'un marais que l'on trouve en remontant l'Axius.

CXXV. Pendant cette route, des lions vinrent

assaillir les chameaux qui portaient les vivres. Durant la nuit, ils sortaient fréquemment de leurs repaires habituels, mais ne couraient ni sur les hommes, ni sur les chevaux de trait ou de somme, et ne se jetaient que sur les chameaux (37), singularité qui excite ma surprise, mais dont je ne puis expliquer la cause. Je ne vois pas en effet quelle raison pouvait déterminer les lions à s'abstenir de toute autre proie, pour attaquer seulement le chameau, animal qu'ils n'avaient jamais vu, et avec lequel ils ne s'étaient jamais mesurés.

CXXVI. Ces contrées abondent en lions; on y trouve aussi beaucoup de bœufs sauvages; leurs cornes, remarquables par la grandeur, sont un objet de commerce, et se transportent en Grèce. La limite des lieux habités par les lions, est le Nestus, fleuve qui traverse la ville d'Abdère, et l'Archéloüs, qui arrose l'Acarnanie; car, il est certain qu'à l'orient du Nestus, personne n'a jamais vu de lions en Europe, ni dans le reste du continent, au couchant de l'Achéloüs; mais il s'en trouve dans l'espace compris entre ces deux fleuves (38).

CXXVII. Lorsque Xerxès fut arrivé à Therme, il y fit camper l'armée. Dans son ordre de bataille elle occupait tout le terrain situé le long de la mer, en commençant depuis la ville de Therme et la Mygdonie jusqu'au Lydias et à l'Haliacmon, qui font la limite entre la Bottiæïde et la Macédoine,

et confondent leurs eaux. Cet immense terrain était entièrement couvert par les barbares. De tous les fleuves que je viens de nommer, l'Echidore seul, venant de la Crestonie, ne put suffire aux besoins de l'armée, et fut mis à sec.

CXXVIII. Xerxès, qui, de Therme, apercevait parfaitement les montagnes de la Thessalie, et l'Olympe et l'Ossa, dominants au-dessus des autres monts, ayant appris qu'un vallon étroit, où coule le Pénée, séparait ces deux montagnes, et conduisait en Thessalie, conçut le désir de s'embarquer, pour aller voir l'embouchure de ce fleuve dans la mer. Comme son dessein était de faire suivre à l'armée la route d'en-haut qui traverse la Macédoine, par le pays des Perrhæbes, au-delà de la ville de Gonnos, route qu'il regardait comme la plus sûre, il voulait, avant de se mettre en marche, satisfaire sa curiosité. Il se rendit donc à bord du vaisseau sidonien sur lequel il montait toutes les fois qu'il allait en mer, et, ayant fait faire signal au reste de la flotte, de le suivre, il mit à la voile, laissant l'armée de terre sur le rivage. Lorsqu'il fut arrivé devant l'embouchure du Pénée, qui se déployait sous ses yeux, il parut frappé d'admiration, et, appelant les guides qui l'avaient conduit, il leur demanda : « s'il y avait quelque autre ouver-« ture par laquelle il fût possible, en détournant « le fleuve, de le rejeter dans la mer. »

CXXIX. Si l'on en croit quelques récits, la Thessalie fut autrefois un lac environné de tout

côté par des montagnes très-élevées; et l'on peut observer, en effet, que le pays est encore fermé à l'orient, par le Pélion et l'Ossa dont les racines se joignent, au nord, par l'Olympe, à l'occident par le Pinde, et au midi par l'Othrys. C'est au milieu de ces montagnes que se trouve la Thessalie, qui n'est qu'un bas-fonds, recevant les eaux d'un grand nombre de rivières et de ruisseaux, parmi lesquels, cinq sont particulièrement remarquables: le Pénée, l'Apidanos, l'Onochonos, l'Énipée, et le Pamisus, rivières qui tombent des montagnes où la Thessalie se trouve renfermée. Après en avoir arrosé les champs, elles se rendent toutes à la mer par une vallée très-étroite, où elles confondent leurs eaux en un seul fleuve; et le nom de Pénée, l'emportant sur les autres, est resté au lit qui les rassemble. Mais on prétend, qu'en des temps très-reculés, cette vallée, ainsi que l'issue qu'elle ouvre dans la mer, n'existaient pas; et que tous ces fleuves, auxquels il faut joindre le lac Bœbéis, qui ne portaient pas alors les noms qu'ils ont aujourd'hui, quoiqu'ils ne fussent pas moins considérables, formaient, par leurs eaux rassemblées, une espèce de mer de toute la Thessalie. Les Thessaliens disent, que ce fut Neptune lui-même qui creusa le vallon par lequel le Pénée s'écoule maintenant; et cette assertion ne manque pas de vraisemblance: c'est à Neptune que l'on attribue le pouvoir d'ébranler la terre; ainsi ceux qui regardent tous les grands éboulements

produits par des secousses de tremblement de terre, comme l'ouvrage de ce dieu, n'auront pas manqué de dire, en voyant celui-ci : « C'est Neptune qui a « fait cela » ; et avec d'autant plus de raison, qu'il me semble évident qu'un tremblement de terre a produit l'écartement des monts qui forme la vallée du Pénée (39).

CXXX. Les guides auxquels Xerxès avait demandé s'il existait quelque autre issue du Pénée dans la mer, parfaitement instruits de l'état des lieux, lui répondirent en ces termes : « O roi, « le fleuve n'a point d'autre embouchure que « celle que vous voyez ; car toute la Thessalie est « entièrement couronnée de montagnes. » Sur cette réponse, on dit que Xerxès s'écria : « En « vérité, les Thessaliens sont des gens bien sages, et « ils ont fait prudemment de se mettre de longue « main à l'abri, en se soumettant à moi ; puisque, « entre autres raisons qui ont dû les décider, ils « habitent un pays dont il serait bien facile de « se rendre maître en peu de temps. Il suffirait « de rejeter le fleuve dans leurs terres, en bar- « rant la vallée par une digue, qui le forcerait à « refluer sur le chemin même qu'il suit actuelle- « ment pour s'écouler ; et toute la Thessalie se- « rait bientôt, à l'exception de ses montagnes, « noyée sous les eaux. » Cette réflexion s'adressait aux fils d'Aleuas, qui, les premiers des Grecs (comme Thessaliens, ils étaient Grecs), s'étaient soumis aux Perses ; et le roi croyait que l'al-

liance qu'ils avaient faite avec lui était consentie par toute la nation. Après cette conversation, et quand il eut tout examiné, Xerxès remit à la voile pour retourner à Therme.

CXXXI. Il s'arrêta un assez grand nombre de jours dans les environs de la Piérie, pendant que le tiers de l'armée était employé à aplanir une montagne de la Macédoine, pour donner à la totalité des troupes la facilité d'atteindre le pays des Perrhæbes. Dans cet intervalle de temps, les hérauts qu'il avait envoyés en Grèce, pour y demander l'hommage de la terre et de l'eau, revinrent, les uns les mains vides, les autres le rapportant.

CXXXII. Voici les noms des peuples qui consentirent à prêter hommage : les Thessaliens, les Dolopes, les Éniénes, les Perrhæbes, les Locriens, les Magnètes, les Méliens, les Achéens-Phthiotes, les Thébains, et tout le reste de la Béotie, à l'exception des Thespiens et des Platéens. Les autres Grecs, au contraire, décidés à faire la guerre aux barbares, s'unirent, dans une alliance commune, contre les peuples que je viens de nommer, et sanctionnèrent cette alliance par un serment dont la formule était ainsi conçue. « Tout peuple compté « parmi les Grecs, qui, en état de se défendre, « aura rendu hommage aux Perses, sans y avoir « été contraint par la force des armes, paiera une « amende du dixième de ses biens, et ce dixième « sera consacré au dieu de Delphes (40). » Tel fut le serment par lequel les Grecs se lièrent.

CXXXIII. Par les motifs que je vais expliquer, Xerxès n'avait fait demander l'eau et la terre, ni à Athènes ni à Sparte. Les hérauts envoyés une première fois dans ces deux villes, par Darius, avaient été indignement traités. Ceux qui vinrent à Athènes furent jetés dans le Barathre (41), et les Lacédémoniens firent précipiter les autres dans un puits, en leur disant qu'ils pourraient y prendre à leur gré de la terre et de l'eau pour porter à leur roi. C'est par cette raison que Xerxès ne voulut pas en envoyer de nouveaux; mais une telle violation du droit des gens ne devait pas rester impunie. Je ne puis dire, cependant, quelle fut la punition que les Athéniens subirent, à moins qu'on ne la trouve dans le ravage de leurs terres, et la destruction de leur ville qui eut lieu par la suite, quoique peut-être ce ne fut pas la véritable cause de ces malheurs.

CXXXIV. Quant aux Lacédémoniens, il est certain que, pour le même crime, la colère de Talthybius, le héraut d'Agamemnon se déclara contre eux. Il existe, à Sparte, une enceinte consacrée à Talthybius : on voit même encore, dans la ville, des descendants de ce héraut, qui portent le nom de Talthybiades, et qui ont conservé le privilège de remplir les missions auxquelles le ministère des hérauts est employé. Depuis l'époque où les Spartiates avaient violé les droits des envoyés de Darius, ils n'avaient obtenu d'auspices favorables dans aucun sacrifice, et cet état de choses dura

long-temps. A la fin, désolés d'une telle calamité, les Spartiates, après beaucoup d'assemblées publiques tenues à ce sujet, firent proclamer : « Que « si quelque Lacédémonien voulait consentir à « mourir pour le salut de Sparte, il eût à se pré- « senter. » Sphertiès, fils d'Anériste, et Bulis, fils de Nicolaüs, l'un et l'autre d'une naissance distinguée, et jouissant d'une grande fortune, s'offrirent volontairement à subir la peine que Xerxès, fils de Darius, voudrait leur imposer en expiation du meurtre de ses hérauts, et les Spartiates, en les envoyant chez les Mèdes, crurent les envoyer à une mort certaine.

CXXXV. Le dévouement courageux de ces deux citoyens est digne d'admiration, et leurs discours, que je vais rapporter, n'en méritent pas moins. En se rendant à Suze, ils arrivèrent près d'Hydarne. Hydarne était perse de naissance, et commandait sur toute la côte maritime d'Asie. Il donna l'hospitalité aux deux Lacédémoniens, et les ayant reçus à souper, leur adressa, pendant le repas, ces mots : « Citoyens de Sparte, quelle raison « avez-vous de fuir avec tant de soin l'amitié « du roi? si vous voulez considérer ma puissance « et ma fortune, vous verrez qu'il sait honorer « les hommes de mérite; en vous donnant à « lui, vous seriez traités de même. Il a de vous « deux une haute opinion, et chacun de vous pour- « rait, avec sa faveur, régner sur une partie du « territoire de la Grèce. » A cette proposition les

Lacédémoniens répondirent : « Hydarne, le con-
« seil que vous nous donnez, n'est pas d'un
« homme qui a pesé également le pour et le
« contre. En nous engageant à prendre un parti
« dont vous avez éprouvé les avantages, avez-
« vous l'expérience de celui auquel il nous fau-
« drait renoncer ? Vous savez ce que c'est que
« d'être esclave ; mais vous n'avez jamais goûté
« de la liberté, et vous ignorez si elle a des dou-
« ceurs ou si elle n'en a pas. Ah ! si vous la con-
« naissiez, vous nous conseilleriez de combattre
« pour elle, et si la pique ne suffisait pas, d'em-
« ployer la hache même pour la défendre. » Telle
fut la réponse qu'ils firent à Hydarne.

CXXXVI. Lorsqu'arrivés à Suze, on les conduisit en présence du roi, et que les gardes voulurent les obliger à se prosterner pour l'adorer, ils déclarèrent, d'abord, qu'ils ne le feraient pas, quand même on leur prendrait la tête de force ; que leurs lois leur défendaient de se prosterner devant quelque homme que ce soit, et que ce n'était pas pour cela qu'ils étaient venus. Ensuite, après avoir montré, à ce sujet, une résistance obstinée, ils parlèrent au roi en ces termes : « Roi des Mèdes, les
« Lacédémoniens nous envoient, pour vous
« donner satisfaction de la mort des hérauts qu'ils
« ont fait périr. » — « Je n'imiterai pas, leur
« répondit Xerxès avec une noble générosité, je
« n'imiterai pas l'exemple des Lacédémoniens. Ils

« ont violé les droits les plus sacrés parmi les « hommes, en faisant mourir mes hérauts; et je « ne ferai pas, moi qui leur reproche ce sacri- « lége, ce qu'ils ont fait. Je ne veux pas, en vous « ôtant la vie, acquitter les Lacédémoniens du « crime qu'ils ont commis. »

CXXXVII. Cependant la conduite des Lacédémoniens suspendit la colère de Talthybius, qui parut s'apaiser, quoique Sperthiès et Bulis fussent revenus à Sparte; mais, du moins, suivant ce que disent les Lacédémoniens, long-temps après, cette même colère se manifesta avec une nouvelle force, dans la guerre du Péloponèse, contre les Athéniens; et il me semble qu'il y eut en cela une sorte de fatalité bien extraordinaire (42). Certes, rien de plus juste que le ressentiment de Talthybius se portât sur les envoyés des Lacédémoniens, et ne cessât pas avant d'être satisfait; mais qu'il soit tombé sur les fils de ceux qui furent envoyés près du roi de Perse pour apaiser ce ressentiment; qu'il ait atteint Nicolaüs, fils de Bulis, et Anériste, fils de Sperthiès (Je parle ici de cet Anériste qui, embarqué sur un vaisseau de transport où se trouvait un nombreux équipage, s'empara des pêcheurs de Tirynthe), il est évident pour moi que cela ne pouvait arriver que par l'effet du courroux de quelque dieu. Quoi qu'il en soit, ces fils de Bulis et de Sperthiès, chargés par les Lacédémoniens de se rendre en Asie comme députés, trahis par

Sitalcès, fils de Térès, roi des Thraces, et par Nymphodore, fils de Pythéas, citoyen d'Abdère, faits prisonniers dans les environs de Bisanthe, sur l'Hellespont, et transportés en Attique, furent mis à mort par les Athéniens. Avec eux périt aussi Aristéas, fils d'Adimante, Corinthien. Au surplus, cet évènement eut lieu long-temps après l'expédition du roi de Perse en Grèce (43).

CXXXVIII. Je reviens actuellement à la narration que j'ai interrompue. Lorsque tous les peuples de la Grèce ne doutèrent plus que l'invasion du roi, quoique dirigée en apparence contre Athènes, menaçait en réalité la Grèce entière, ils furent loin de voir des mêmes yeux cet évènement. En se déterminant à rendre aux Perses l'hommage de la terre et de l'eau, les uns, pleins de confiance, se croyaient certains de n'avoir rien à redouter de la part des barbares; mais les autres, qui l'avaient refusé, étaient livrés aux plus vives inquiétudes, d'abord parce qu'ils ne voyaient pas, en Grèce, un nombre de vaisseaux propres au combat qui fût suffisant pour soutenir les attaques de l'ennemi, et ensuite, parce que la populace, peu disposée à faire la guerre, inclinait ouvertement en faveur des Mèdes.

CXXXIX. Ici, je me trouve nécessairement obligé de manifester une opinion qui, je le sais, pourra déplaire à beaucoup de monde; mais que je ne puis cependant taire, parce que je la crois vraie. Si les Athéniens, effrayés des dangers qu'ils

couraient, eussent abandonné leur pays, ou si, pour obtenir d'y rester, ils se fussent décidés à se soumettre à Xerxès, aucun autre peuple de la Grèce n'eût osé se montrer sur mer contre les Perses, et si on ne leur eût pas opposé de marine, voici ce qui se serait passé sur le continent. Malgré les nombreuses enceintes de murailles que les Péloponésiens eussent élevées pour barrer l'isthme, les Lacédémoniens, abandonnés de leurs alliés, non pas volontairement, mais par nécessité, lorsque les villes seraient tombées l'une après l'autre au pouvoir de la flotte des Perses, les Lacédémoniens, dis-je, se seraient trouvés seuls, et, après les plus beaux faits d'armes, ils n'auraient pu que périr noblement : c'était là le sort qui les attendait (44), à moins qu'avant de prendre une telle résolution, et voyant tous les autres peuples de la Grèce passer du côté des Mèdes, ils ne fussent aussi entrés en négociation avec Xerxès. Mais, quel que fût le parti qu'ils eussent pris, l'un ou l'autre faisait également tomber la Grèce sous le joug des Perses; car je ne vois pas quelle défense pouvaient offrir les fortifications élevées dans l'isthme, dès que Xerxès eût été absolument maître de la mer. Les choses étant ainsi, donner aux Athéniens le nom de sauveurs de la Grèce, est-ce, je le demande, s'écarter de la vérité? C'était de la résolution que les Athéniens allaient prendre, que dépendait l'événement ; en se déterminant pour

celle qui maintenait la liberté, ils ont échauffé le courage de tous ceux qui, dans le reste de la Grèce, ne s'étaient pas prononcés en faveur des Mèdes, et ont su les amener, avec l'aide des dieux, à repousser Xerxès. Quelque effrayantes qu'elles fussent, et quelque crainte qu'elles dussent leur inspirer, les réponses des oracles, venues de Delphes, ne purent même les décider à abandonner la Grèce; demeurés inébranlables, ils ont attendu et reçu courageusement l'ennemi qui envahissait leur territoire (45).

CXL. Les Athéniens avaient envoyé à Delphes, consulter le dieu. Leurs députés, après avoir satisfait à toutes les cérémonies prescrites, allèrent s'asseoir dans le temple, et la Pythie (elle s'appelait Aristonice) rendit, en vers, l'oracle que je vais rapporter :

« O infortunés, pourquoi venir vous asseoir ici?
« Quittez, quittez vos demeures, et le sommet
« des collines qu'enferme l'enceinte circulaire de
« votre ville : fuyez aux extrémités de la terre.
« Rien ne subsistera d'Athènes, ni la tête, ni le
« corps, ni les pieds, ni les mains, ni rien de ce
« qui se trouve au milieu; tout sera misérable-
« ment ruiné; tout deviendra la proie des flammes.
« Le farouche Mars s'avance, monté sur un char
« syrien. Il ravagera vos biens, brisera les tours,
« et livrera au feu dévorant les temples mêmes des
« immortels. Déja, vos monuments sacrés dé-
« gouttent d'une sueur froide; déja, sensibles à

« la peur, ils semblent ébranlés, et du faîte de « leurs toits découle un sang noir, triste présage « des malheurs inévitables qui vous menacent. « Sortez donc de l'enceinte de ce temple, et ne « cherchez que dans votre courage un appareil « salutaire à vos maux (46). »

CXLI. A cette réponse, les députés Athéniens tombèrent dans la plus grande affliction. Timon, fils d'Androbule, un des citoyens de Delphes les plus distingués, voyant l'extrême abattement où les plongeait l'annonce de tant de maux, leur persuada de prendre entre leurs mains des rameaux d'olivier, et de consulter une seconde fois l'oracle en suppliants. Les Athéniens suivirent ce conseil, et adressèrent au dieu leur prière en ces termes : « Daigne, ô Apollon roi, « daigne, en honorant les rameaux que nous « portons dans nos mains suppliantes, nous « donner une réponse plus favorable à notre « patrie ; autrement, nous ne sortirons pas de « ce sanctuaire, et nous y demeurerons jus- « qu'à la mort. » La Pythie répondit par ce second oracle :

« Pallas ne peut fléchir Jupiter, maître de « l'Olympe, ni par ses nombreuses prières, ni par « l'adresse de ses discours; il m'est permis cepen- « dant de te répondre encore une fois; mais sou- « viens-toi que ces dernières paroles sont in- « flexibles comme le diamant. Quand tout ce qui « est renfermé entre la montagne de Cécrops

« et les flancs du mont sacré de Cythéron sera « envahi, Jupiter, dont la vue s'étend par-tout, « consent à la prière de Minerve-Tritonie, qu'un « mur de bois soit seul inexpugnable, et te « sauve, toi et ta postérité. N'attends donc « point tranquillement la nombreuse armée « de cavalerie et d'infanterie qui arrive par le « continent ; retire-toi, au contraire, et tourne-« lui le dos. Le temps viendra où tu pourras « résister. O divine Salamine, que tu seras « funeste aux fils de la femme, soit tandis que « les dons de Cérès seront étalés sur la terre, « soit après qu'ils auront été recueillis! »

CXLII. Les députés, ayant mis par écrit cette réponse qui leur parut plus douce que la première, retournèrent à Athènes, et lorsqu'ils eurent fait leur rapport dans l'assemblée du peuple, diverses opinions s'élevèrent sur la manière d'interpréter l'oracle. Entre ces opinions, voici les deux qui se disputèrent le plus l'assentiment général. Parmi les citoyens les plus âgés, les uns disaient qu'il leur semblait que le dieu prescrivait de conserver la citadelle; car la citadelle d'Athènes avait été autrefois entourée d'une palissade, et ils entendaient que cette palissade était le mur de bois dont l'oracle parlait. Les autres pensaient que le dieu indiquait clairement les vaisseaux, et qu'il fallait s'occuper uniquement de les armer, en abandonnant tout

le reste. Mais ceux-là mêmes qui voulaient que, par un mur de bois, l'on entendît la flotte, étaient embarrassés d'expliquer les dernières paroles de la Pythie :

« O divine Salamine, que tu seras funeste « aux fils de la femme, soit tandis que les « dons de Cérès seront étalés sur la terre, « soit après qu'ils auront été recueillis! »

Ces mots troublaient l'esprit de ceux qui, dans les murs de bois, voyaient des vaisseaux; car les interprètes des oracles prenaient ces expressions comme présageant que les Athéniens devaient être battus près de Salamine, s'ils en venaient à un combat naval.

CXLIII. Il y avait alors à Athènes un homme qui depuis quelque temps s'était placé au rang des premiers citoyens de la ville. Il se nommait Thémistocle, et on l'appelait aussi le fils de Néoclès. Il se lève et prétend que les interprètes des oracles ne saisissent pas bien le sens de celui de la Pythie. « Si, dit-il, les « mots dont il s'agit étaient dirigés contre les « Athéniens, l'oracle ne se serait pas exprimé « avec autant de douceur. Il eût dit : O mal- « heureuse Salamine, et non pas : O divine « Salamine; et l'on aurait pu alors en conclure, « qu'il menaçait de la mort les habitants de « l'Attique; mais au contraire en l'interpré- « tant dans le sens vrai, il est évident que ces « mots se rapportent aux ennemis, et non pas

« aux Athéniens. » Partant de cette interprétation, il conseilla de faire tous les préparatifs nécessaires pour se défendre par mer, et parvint à convaincre ses concitoyens que leur flotte était le mur de bois dont la Pythie avait parlé. Entraînés par l'opinion de Thémistocle, les Athéniens trouvèrent son explication préférable à celle que les interprètes ordinaires avaient donnée. Ceux-ci, en effet, ne s'attachaient au sens qu'ils attribuaient à l'oracle, que parce que, ne voulant laisser ni armer les vaisseaux, ni seulement lever la main pour opposer la moindre résistance, ils ne songeaient qu'à déterminer les Athéniens à quitter l'Attique, et à venir habiter une autre contrée.

CXLIV. Quelque temps auparavant, une première opinion, émise par Thémistocle, avait aussi très-heureusement triomphé. Les Athéniens, qui conservaient, dans le trésor commun, beaucoup d'argent, provenant particulièrement des mines de Laurium, étaient au moment de décider que, sur ces fonds, on distribuerait à tous les citoyens adultes dix drachmes par tête, quand Thémistocle sut leur persuader de renoncer à ce partage, pour en employer l'argent à construire deux cents vaisseaux propres à soutenir la guerre (Il entendait parler de celle qui se faisait contre les Éginèthes). Ainsi cette guerre, alors flagrante, sauva la Grèce, en forçant les Athéniens à s'occuper de leur marine. Si les vaisseaux qu'ils construi-

sirent alors ne servirent pas à l'objet auquel ils étaient destinés, ils se trouvèrent prêts au moment où la Grèce en eut le plus grand besoin, et les Athéniens, déja en possession d'une flotte, n'eurent plus qu'à en augmenter encore la force. L'assemblée décréta donc, après avoir délibéré sur les réponses de la Pythie, que les Athéniens, obéissant aux ordres des dieux, attendraient, sur leurs vaisseaux, les barbares qui venaient envahir la Grèce, et les combattraient, réunis aux autres peuples qui prendraient le même parti. Voilà ce qui se passa à Athènes, au sujet des oracles qui y furent portés.

CXLV. A la suite de cette déclaration, tous les Grecs qui avaient conservé l'amour de la patrie, s'étant réunis dans un même lieu, commencèrent, après avoir conféré, par se donner réciproquement leur foi; puis convinrent, comme le préliminaire le plus important, de mettre fin aux inimitiés qui pouvaient subsister entre eux, et de cesser toute hostilité. Il y avait, en effet, alors, de peuple à peuple, d'assez grands démêlés, parmi lesquels le plus animé était la guerre des Athéniens et des Éginètes. Ces conventions réglées, dès que les Grecs surent que Xerxès était arrivé à Sardes, ils arrêtèrent de faire passer en Asie des espions qui devaient les instruire des desseins du roi. En même temps, ils résolurent d'envoyer des députés, les uns à Argos, pour décider les Argiens à entrer dans la ligue contre les Perses; les autres en Sicile, près de

Gélon, fils de Dinomène, et dans les îles de Corcyre et de Crète, pour demander des secours. Enfin ils ne négligèrent aucune des mesures qui pouvaient contribuer à faire de tout ce qui portait le nom de Grec un seul faisceau, propre à agir d'un commun accord contre un ennemi également redoutable à tous. On disait, d'ailleurs, que Gélon avait de grands moyens, et que sa puissance l'emportait beaucoup sur celle de tout autre peuple de la Grèce.

CXLVI. Lorsque ces résolutions eurent été prises en commun, et qu'il fut convenu de mettre un terme à toute dissension intérieure, on commença par faire partir trois espions pour l'Asie. Ils parvinrent jusques à Sardes, et examinèrent en détail l'armée du roi; mais, découverts et arrêtés, ils furent mis à la question par ordre des généraux perses, et condamnés à mort. Comme on allait les conduire au supplice, Xerxès instruit de ce qui se passait, désapprouva la conduite de ses généraux, et envoya quelques-uns de ses gardes, avec ordre de s'emparer des espions, s'ils étaient encore vivants, et de les lui amener. Les gardes, les ayant joints avant que la sentence fût exécutée, les conduisirent en présence du roi. Après avoir appris d'eux-mêmes le motif qui les amenait, Xerxès ordonna de leur faire voir, en détail, toute l'armée, tant l'infanterie que la cavalerie, et de les renvoyer ensuite dans leur pays, sans leur faire aucun mal, dès qu'ils

auraient tout examiné et pleinement satisfait leur curiosité.

CXLVII. Xerxès expliquait ainsi les motifs de sa conduite. Il disait « que, s'il eût fait mourir « ces espions, les Grecs n'auraient pas connu la « véritable situation de ses forces, qui surpassaient « de beaucoup tout ce que la renommée pouvait en « publier. Que trois hommes de moins n'auraient « pas été une grande perte pour ses ennemis, « et qu'au contraire, ces trois hommes, de retour « chez eux, et rendant compte de l'état de ses « affaires, pouvaient déterminer les Grecs qui les « entendraient à résigner leur propre liberté de- « vant une si formidable expédition, sans qu'il « fût même besoin d'aller leur faire la guerre. » Cette opinion de Xerxès est assez d'accord avec celle qu'il manifesta dans une autre occasion. Pendant son séjour à Abydos, on vit plusieurs vaisseaux chargés de vivres, venant du Pont-Euxin, qui traversaient l'Hellespont pour se rendre à Égine et dans le Péloponèse. Ceux qui se trouvaient en ce moment près du roi, ayant su que ces navires étaient des bâtiments ennemis, se préparaient à se mettre en mer pour s'en emparer, et, regardant le roi, attendaient qu'il leur en donnât le signal, lorsque Xerxès leur demanda « où allaient ces vaisseaux? » — « Ils vont, lui « répondirent-ils, Seigneur, porter des vivres chez « vos ennemis. » — « Eh bien! reprit le roi, « n'allons-nous pas nous-mêmes où ils vont; et,

« entre autres choses nécessaires à la guerre, n'y « conduisons-nous pas aussi des vivres? Pour- « quoi donc ferions-nous quelque mal à ceux « qui nous portent des subsistances? » Ainsi les trois Grecs congédiés, après avoir tout vu repassèrent en Europe.

CXLVIII. Aussitôt que leurs espions s'étaient mis en route, les peuples de la Grèce ligués contre les Perses avaient fait partir les députés pour Argos. Voici comme les Argiens racontent ce qui se passa alors chez eux. Ils disent que, dès l'origine, ils furent instruits de l'invasion dont la Grèce était menacée; qu'ayant su, en même temps, que les Grecs voulaient les entraîner dans la ligue commune contre les Perses, ils avaient envoyé consulter l'oracle de Delphes, et que, lui ayant demandé ce qu'ils avaient à faire sur cette proposition, eux à qui les Lacédémoniens, sous la conduite de Cléomène, fils d'Anaxandride, venaient de tuer six mille de leurs concitoyens, la Pythie avait répondu en ces termes :

« Haï de tes voisins, mais cher aux dieux « immortels, tiens ferme ton épieu en dedans du « corps (47); mais reste tranquillement assis, en « te gardant avec soin. Sur-tout défends la tête; « car c'est la tête qui sauvera le corps. »

C'est ainsi que les Argiens rapportent les paroles de la Pythie: ils ajoutent que, lorsque les envoyés des Grecs, arrivés à Argos, et admis dans

le sénat, eurent exposé l'objet de leur mission, ils reçurent pour réponse : « Que les Argiens « étaient prêts à faire ce qu'on leur demandait, à « condition qu'une trève de trente années serait « conclue et jurée avec les Lacédémoniens, et « que, de plus, les Argiens partageraient, par « moitié, le commandement de toutes les troupes « alliées. Ils voulaient bien, quoiqu'il fût de droit « qu'ils eussent la totalité du commandement, se « contenter de la moitié. »

CXLIX. Telle fut la réponse du sénat, quoique l'oracle eût défendu de se joindre à la ligue des Grecs; mais, malgré la terreur qu'il pouvait inspirer, les Argiens mettaient une trop grande importance à une paix de trente ans, qui donnerait à leurs enfants le temps de parvenir à l'âge viril, pour ne pas braver une telle crainte. De plus, ils considéraient que, s'ils ne concluaient pas cette trève, quelque nouvelle calamité, causée par la guerre de Perse, venant à se joindre à celles qu'ils avaient déja éprouvées, ils avaient à redouter de devenir tout-à-fait sujets des Lacédémoniens. Parmi les députés des Grecs, ceux qui s'y trouvaient, au nom de Sparte, prirent la parole, et répliquèrent : « Que sur la trève de- « mandée, ils en référeraient à l'assemblée géné- « rale; mais que, sur l'article du commandement, « il leur était ordonné de répondre, que les « Lacédémoniens avaient deux rois, tandis que « les Argiens n'en avaient qu'un, et que, suivant

« la proposition qui était faite, il faudrait « qu'un des rois de Sparte n'eût point de « commandement (48); que, cependant, si les « Argiens voulaient consentir à ce que le leur « n'eût qu'un droit égal à celui de chacun des « deux rois Lacédémoniens, rien ne s'opposerait à « cet arrangement. » Sur cela, les Argiens disent qu'ils ne purent supporter cette prétention ambitieuse, et qu'ils aimèrent mieux passer sous l'empire des barbares, que de céder aux Lacédémoniens. Ainsi, le sénat déclara aux envoyés qu'ils eussent à sortir du territoire d'Argos avant le coucher du soleil, et qu'autrement ils seraient traités en ennemis.

CL. J'ai répété jusqu'ici ce que les Argiens racontent; mais les choses sont rapportées bien différemment dans le reste de la Grèce. On y prétend qu'avant de partir pour l'expédition de la Grèce, Xerxès avait envoyé aux Argiens un héraut, qui, étant arrivé dans leur ville, tint le discours suivant. « Citoyens d'Argos, le roi de « Perse vous parle en ces termes : Nous croyons « que Persès, de qui nous tirons notre origine, « fut fils de Persée, fils de Danaé, et que Céphée, « fille d'Andromède, lui donna le jour (*). Ainsi, « nous sommes enfants d'Argos, et il n'est « pas plus vraisemblable que nous ayons le des- « sein de faire la guerre contre la ville de nos

(*) Voyez chapitre 61 de ce livre.

« ancêtres, qu'il ne le serait que vous-mêmes, « pour secourir d'autres peuples, eussiez songé « à vous armer contre nous. Restez donc en paix « chez vous; et, si le succès couronne mes des- « seins, croyez qu'il n'est point de peuple pour « qui j'aie plus d'égards que pour vous. » On ajoute que les Argiens attachaient beaucoup de prix à cette déclaration, et que, depuis, ils ne voulurent, ni s'engager avec les Grecs, ni rien leur proposer spontanément; mais que, lorsque ceux-ci vinrent ensuite les solliciter de se réunir à eux, sachant fort bien, à l'avance, que les Lacédémoniens ne céderaient point le commandement, ils en avaient demandé le partage, ainsi qu'on l'a vu, afin d'avoir un prétexte de ne point agir.

CLI. Quelques Grecs ajoutent, pour confirmer ces faits, une circonstance qui se présenta plusieurs années après, et qui concourt parfaitement avec la dernière version. Dans le même temps, où se trouvaient, au Memnonium de Suze, des députés Athéniens, chargés d'une négociation particulière, et du nombre desquels était Callias, fils d'Hipponicus, il arriva dans la même ville des envoyés d'Argos, et l'on a su que ces derniers, admis à l'audience d'Artaxerxès, fils de Xerxès, lui ayant demandé « s'il regardait l'amitié qui liait « autrefois les Argiens avec Xerxès comme sub- « sistant dans toute sa force, ou s'il les considé- « rait comme ses ennemis, » le roi leur avait

répondu : « Que certainement elle subsistait en-
« core, et qu'il ne croyait aucune ville plus
« attachée à lui que celle d'Argos. »

CLII. Je ne puis néanmoins donner pour certain, ni l'envoi du héraut de Xerxès à Argos, et ce qu'il fut chargé de dire, ni la question faite à Artaxerxès, par les envoyés des Argiens, sur l'amitié qui existait entre Argos et le roi; je n'ai, à cet égard, d'autre opinion à manifester que celle que les Argiens eux-mêmes mettent en avant. Mais ce que je sais parfaitement, c'est que, si tous les hommes venaient déposer dans un même lieu toutes leurs fautes, avec le projet de troquer de fardeau entre eux, chacun, en examinant les fautes des autres, indulgent pour lui-même, finirait toujours par remporter sa propre charge, comme la plus légère (49); ainsi donc, il est possible que la conduite des Argiens ne soit pas aussi déshonorante qu'on l'a représentée. Quant à moi, mon devoir est de ne rien taire de ce qui s'est dit, mais non pas d'ajouter une foi égale à tout : que cela soit entendu de mon ouvrage entier. J'ajouterai donc, que l'on prétend encore que ce sont les Argiens qui ont appelé les Perses dans la Grèce après la funeste issue de la guerre qu'ils avaient soutenue contre les Lacédémoniens, préférant tout au malheur de leur position présente. Voilà ce que j'avais à dire sur le compte des Argiens.

CLIII. Les députés chargés par les alliés de traiter

avec Gélon, arrivèrent en Sicile. Syagrus, envoyé des Lacédémoniens, se trouvait du nombre. Un des ancêtres de ce Gélon, était citoyen de Géla, et originaire de Télos, île située en face du promontoire Triopium. Il avait accompagné les Lindiens de Rhodes, qui, sous la conduite d'Antiphémus, fondèrent la ville de Géla, et ses descendants, devenus, avec le temps, hiérophantes des déesses infernales (*), étaient restés en possession de cette dignité, par succession de Télinès, un autre de leurs ancêtres, qui s'en était emparé, comme je vais le rapporter. Quelques citoyens de Géla, à la suite d'une sédition dans laquelle ils avaient succombé, s'étaient réfugiés à Mactorium, ville située au-dessus de Géla. Télinès fit rentrer ces émigrés dans leur patrie, sans avoir avec lui aucune troupe, et seulement par le secours des images sacrées des déesses. Je ne puis pas dire positivement où il les avait trouvées, et comment il s'en était mis en possession; ce qui est certain seulement, c'est que, plein de confiance en leur protection, il ramena les émigrés dans Géla; mais il mit à ce service la condition que ses descendants seraient hiérophantes de ces mêmes divinités. Ce n'est pas d'ailleurs sans éprouver quelque surprise que je vois attribuer à Télinès une de ces actions, qui, suivant mon opinion, ne sont point ordi-

(*) On nommait ainsi le grand prêtre de Cérès et de Proserpine, les déesses infernales.

nairement le fait du commun des hommes, et supposent une ame courageuse et beaucoup de force corporelle; puisque, suivant ce que les habitants de la Sicile rapportent, ce Télinès passe pour avoir été un homme très-faible et de mœurs efféminées. Quoi qu'il en soit, c'est de cette manière qu'il obtint la dignité d'hiérophante.

CLIV. Cléandre, fils de Pantarès, étant mort, assassiné par un citoyen nommé Sabyllus, après avoir été pendant sept ans tyran de Géla, le pouvoir suprême passa dans les mains d'Hippocrate, son frère. Sous le règne de cet Hippocrate, Gélon, descendant de Télinès l'hiérophante, servait dans la garde royale, ainsi que beaucoup d'autres citoyens, parmi lesquels se trouvait Ænésidémus, fils de Pataïcus. Avec le temps, ce même Gélon parvint, par son mérite, à la place d'Hipparque, commandant toute la cavalerie. Il s'était fait remarquer, par sa valeur brillante, dans les guerres qu'Hippocrate soutint contre les Callipolites, les Naxiens, le Zancléens, les Léontins, et sur-tout contre les Syracusains et plusieurs nations barbares. De toutes les villes habitées par les peuples dont je viens de faire l'énumération, aucune n'échappa au joug d'Hippocrate, à l'exception pourtant de Syracuse; les Corinthiens, réunis aux Corcyréens pour secourir les Syracusains, qui venaient d'être battus par Hippocrate, sur les bords du fleuve Clorus, ayant négocié la

paix entre eux et le vainqueur, sous la condition qu'ils céderaient à ce dernier la ville de Camarine, depuis long-temps dans la dépendance des Syracusains.

CLV. Hippocrate régna autant d'années que son frère Cléandre, et périt sous les murs de la ville d'Hyblé, dans la guerre qu'il faisait aux Sicules. A sa mort, Gélon s'empara de l'autorité, d'abord sous le prétexte de défendre les droits d'Euclide et de Cléandre, fils d'Hippocrate, dont les citoyens d'Hyblé ne voulaient plus se reconnaître sujets; mais ensuite ayant défait les Géléens, il la garda pour lui, et en dépouilla les enfants d'Hippocrate. Après avoir réussi dans ce dessein, Gélon fit rentrer de force, dans Syracuse, les Gamores (*), qui, chassés de la ville par le peuple et par leurs propres esclaves, les Cyllyriens, s'étaient réfugiés dans la ville de Casmène (50). En les ramenant, Gélon s'empara de Syracuse; car les habitants, sans essayer de lui résister, allèrent au-devant de lui, et remirent entre ses mains, et la ville et eux-mêmes.

CLVI. Maître de cette ville, il attacha moins d'importance à la possession de Géla, et la donna à gouverner à son frère Hiéron; quant à lui, il s'occupa de fortifier Syracuse, qui, étant l'objet unique de ses soins, devint en peu de temps florissante, et s'accrut rapidement, surtout

(*) Gamores, possesseurs de terres, de propriétés rurales.

lorsqu'il y eut fait entrer tous les habitants de Camarine, qu'il en déclara citoyens, après avoir détruit de fond en comble leur ville. Il fit la même chose pour une grande partie des Géléens, qu'il rendit également citoyens de Syracuse. D'un autre côté, après avoir assiégé et pris la ville de Mégare, en Sicile, il envoya à Syracuse les plus riches habitants, qui, ayant suscité la guerre contre lui, s'attendaient à perdre la vie, et leur donna aussi le droit de cité. Quant au reste de la population qui, n'étant nullement coupable de cette guerre, croyait n'avoir aucun mauvais traitement à craindre, il la fit venir également à Syracuse, mais il la vendit esclave hors de l'île. Enfin, il traita de la même manière les Eubéens de Sicile, qu'il partagea en deux classes, comme les Mégariens. Il en agit ainsi à l'égard des uns et des autres, parce qu'il croyait dangereux pour lui de réunir dans la ville une populace trop nombreuse. C'est en suivant de telles méthodes que Gélon fonda une puissante tyrannie.

CLVII. Les envoyés grecs arrivés à Syracuse, et admis à conférer avec lui, s'expliquèrent en ces termes : « Les Lacédémoniens et les Athéniens, « ainsi que leurs alliés, nous ont députés vers « vous pour vous inviter à vous réunir à eux contre « les barbares. Sans doute, vous êtes déja instruit « que les barbares sont prêts à envahir la Grèce, « et vous n'ignorez pas que le Perse, après avoir

« réuni les deux rives de l'Hellespont, s'avance « en armes, et, quittant l'Asie, vient, à la tête « de tout l'Orient, porter la guerre dans la Grèce. « C'est Athènes seule, à la vérité, qu'il semble « menacer; mais, de fait, c'est la Grèce entière « qu'il a dessein de soumettre à son empire. « Vous donc, ô Gélon, dont la puissance est si « étendue; vous qui, régnant en Sicile, avez « sous vos lois une partie si importante de la « Grèce, venez au secours de ceux qui défen- « dent son indépendance; venez travailler avec « eux à la maintenir libre. Si toute la Grèce s'unit « et rassemble ses forces, nous sommes en état « de combattre nos agresseurs; mais si, parmi « nous, les uns trahissent notre cause, si d'autres « nous refusent leur secours, si c'est enfin la « moindre partie qui résiste à la corruption, « la Grèce entière, il y a tout à le craindre, va « succomber. Je dis la Grèce entière; car n'espérez « pas, lorsque le Perse nous aura vaincus et dé- « truits, n'espérez pas, dis-je, qu'il hésite à marcher « contre vous-même; et prenez déja vos mesures « pour vous défendre. En nous secourant, vous « ne ferez donc que garantir votre propre sû- « reté; et, d'ailleurs, une résolution prudente et « généreuse est toujours suivie d'un heureux « succès. »

CLVIII. Tel fut le discours des députés. Gélon, dans sa réponse, les traita avec beaucoup de dureté: « Quoi, leur dit-il, citoyens de la Grèce,

« c'est en des termes si hautains que vous osez venir « me proposer de m'allier avec vous contre les bar- « bares ; et vous, lorsque je réclamai votre appui « contre une armée de barbares, à l'époque où la « guerre eut lieu entre les Carthaginois et moi, vous, « lorsque je desirai m'associer à vous, pour venger « la mort de Doriée, fils d'Anaxandride (*), assassiné « par les Égestæens, vous, enfin, lorsque j'offris « de vous aider à rendre libres ces marchés dont « vous tirez tant de ressources et de si grands reve- « nus, vous ne voulûtes ni venir à mon secours, ni « vous réunir à moi, pour venger la mort de Doriée, « et vous m'auriez laissé, si la chose eût dépendu « uniquement de vous, tomber, avec tout ce que « je possède, au pouvoir des barbares. Aujourd'hui, « seulement, que j'ai rétabli ma fortune, que ma « prospérité s'est accrue, et quand la guerre qui « s'est éloignée de moi va pénétrer chez vous, le « souvenir de Gélon vous est revenu. Néanmoins, « quoique traité par vous avec tant de mépris, « je ne vous imiterai pas ; et je suis tout prêt « encore à vous servir. Je vous fournirai donc deux « cents trirèmes, vingt mille hommes d'infanterie « pesamment armés, deux mille hommes de grosse « cavalerie, deux mille archers, deux mille fron- « deurs, deux mille hommes de cavalerie légère, « et je m'engage, de plus, tant que la guerre durera, « à pourvoir à la subsistance de toutes les troupes

(*) Voyez livre V, chap. 46.

« que la Grèce tiendra sur pied; mais j'y mets « cette condition, que je serai le chef de l'armée « grecque contre les barbares; autrement, je ne « marche point, et ne vous envoie pas un seul « homme. »

CLIX. A ces mots, Syagrus ne put se contenir, et s'écria : « Dieux! quels profonds gémissements « ferait entendre le descendant de Pélops, le grand « Agamemnon, s'il apprenait que les Lacédémo- « niens ont été dépouillés du commandement de « la Grèce par Gélon et les Syracusains (51)! « Ne parlez donc jamais, ô Gélon, de cette « condition; car jamais nous ne vous céderons le « commandement. Sachez, que, si vous voulez « venir au secours de la Grèce, vous devez être « commandé par les Lacédémoniens; et si vous « ne consentez pas à marcher sous leurs ordres, « ne songez pas à nous secourir. »

CLX. Gélon, jugeant par les paroles de Syagrus, de toute l'aversion qu'inspirait sa demande, finit par offrir d'autres conditions : « Spartiate, lui dit-il, ordinairement des expres- « sions injurieuses excitent la colère dans l'ame « de ceux à qui elles s'adressent; cependant, « malgré tout ce que les vôtres renferment d'of- « fensant, vous ne me ferez mettre, dans ma ré- « ponse, rien dont j'aie à rougir. Si vous attachez « tant d'importance à conserver le commande- « ment, il est naturel que je desire encore plus « vivement que vous de l'obtenir, moi, qui viens

« à la tête de l'armée et de la flotte la plus « considérable ; mais puisque ma première « proposition rencontre chez vous tant d'oppo- « sition, je consens à m'en départir. Vous « conserverez donc le commandement de l'ar- « mée de terre, et moi, je prendrai celui de « l'armée navale, ou, si vous l'aimez mieux, com- « mandez sur mer, et je commanderai sur terre. « Vous avez le choix ; mais il faut consentir à « l'un ou l'autre, sinon, vous décider à partir « sans alliés et sans secours. »

CLXI. A cette nouvelle proposition, le député d'Athènes, prévenant celui de Sparte, répondit ainsi : « Roi de Syracuse, ce n'est pas pour de- « mander des généraux, mais pour demander des « soldats, que la Grèce nous a envoyés près de « vous. Vous avez d'abord déclaré que vous ne « donneriez pas des troupes, si le commande- « ment de l'armée entière ne vous était remis, « et vous n'avez pas dissimulé l'ambition qui vous « presse. Sur cette première proposition, et tant « qu'il n'a été question que du commandement « général, nous, députés d'Athènes, nous avons « gardé le silence : nous savions que l'envoyé « de Sparte suffirait pour répondre, et pour lui « et pour nous ; mais du moment que vous aban- « donnez cette prétention pour vous restreindre « au commandement de l'armée navale, c'est à « nous de parler. Sachez donc que, lors même « que Sparte consentirait à céder le comman-

« dement maritime, nous ne vous le céderions « pas : il nous appartient, si les Lacédémoniens « y renoncent. Tant qu'ils voudront le garder « pour eux, nous ne refuserons pas de leur obéir; « mais nous ne souffrirons point qu'aucun autre « le prenne. Quoi donc, ce serait inutilement « pour nous, et pour en céder le commandement « aux Syracusains, que, de tous les peuples de « la Grèce, nous aurions fourni pour sa défense « les plus grandes forces navales! nous Athéniens, « nous qui vantons justement la haute antiquité « de notre nation! nous seuls, de tous les Grecs, « qui n'avons jamais changé de sol (52)! nous, « enfin, de qui Homère, le poëte épique dit : « Qu'Athènes avait envoyé, sous les murs de Troie, « le guerrier valeureux, le plus habile à ordonner « et à mettre en bataille une armée (*)! Fiers d'un « tel témoignage, nous croyons pouvoir, sans « mériter de reproches, soutenir ce que nous « avançons ici. »

CLXII. « Citoyen d'Athènes, répliqua Gélon, « il me paraît qu'en Grèce vous ne manquez pas « de chefs, mais que vous avez peu de gens « pour leur obéir. Puis donc que vous ne cé- « dez rien, et que vous voulez tout garder, ne « tardez point; partez au plutôt, et allez annoncer « à la Grèce qu'elle s'est laissé enlever le printemps « de l'année (53). » Voici ce que Gélon entendait

(*) Iliade II, v. 554. Ce héros est Ménesthée.

par ces mots. Comme le printemps est la plus belle saison de l'année, il supposait que ses troupes auraient formé la plus belle partie de l'armée, et il comparaît la Grèce, privée de son alliance, à une année privée de son printemps.

CLXIII. Après cette conférence, dont on vient de voir le résultat, les députés mirent à la voile pour retourner en Grèce. Cependant Gélon, qui craignait que les Grecs ne fussent pas en état de repousser les barbares, en même temps qu'il regardait comme une chose indigne de lui, et tout-à-fait impossible, d'être sous les ordres des Lacédémoniens, lui, tyran de la Sicile, abandonna ses premières idées, et suivit un autre plan de conduite. Dès qu'il fut instruit que Xerxès avait passé l'Hellespont, il fit partir Cadmus, né à Cos et fils de Scythès, pour Delphes, avec trois navires à cinquante rameurs, chargés de riches présents en argent, et de lettres amicales. Il lui ordonna d'attendre l'issue du combat; et, dans le cas où les barbares seraient vainqueurs, de remettre les présents au roi, en lui offrant l'hommage de la terre et de l'eau, pour les états de Gélon. Dans le cas contraire, il lui prescrivit de revenir sur-le-champ.

CLXIV. Avant ces événements, Cadmus, héritier de son père dans l'autorité souveraine, à Cos, et dont la puissance était parfaitement affermie, avait, de son plein gré, sans que per-

sonne eût songé à l'attaquer, et seulement par un sentiment de justice, résigné cette autorité entre les mains des habitants, et s'était retiré en Sicile. Il y occupait, avec les Samiens, la ville de Zancle, qui changea depuis de nom, pour prendre celui de Messène (*), et en avait fait sa demeure. C'est ce Cadmus, venu de cette manière en Sicile, que Gélon, qui connaissait sa réputation de probité, choisit pour l'envoyer à Delphes. Entre les autres traits de vertu et de justice qui honorent sa vie, je vais en rapporter un qui n'est pas le moins remarquable de ceux dont il a laissé le souvenir. Maître des sommes considérables que Gélon lui avait confiées, et dont il pouvait s'emparer, il ne le voulut point. Aussitôt qu'il eut appris que les Grecs avaient été vainqueurs sur mer, et que Xerxès fuyait avec son armée, il retourna sur-le-champ en Sicile, et y rapporta toutes les richesses remises à sa foi.

CLXV. Les habitants de la Sicile prétendent aussi que Gélon, quoiqu'il eût dû se trouver sous le commandement des Lacédémoniens, aurait porté des secours aux Grecs, si, dans ce temps, Térille, fils de Crinippe, tyran d'Himère, qui avait été chassé de cette ville par Théron, fils d'Ænésidémus, roi d'Agrigente, n'eût appelé en Sicile une armée de trois cent mille hommes, composée de Phéniciens, d'Ibériens, de Libyens, de Ligyens,

(*) Aujourd'hui Messine.

d'Hélisyciens, de Sardoniens et de Cyrniens (*), sous le commandement d'Amilcar, fils d'Annon, et alors roi de Carthage. Amilcar entreprit cette expédition à la sollicitation de Térille, qui avait fait valoir près de lui, pour en obtenir des secours, les droits de l'hospitalité qui les unissait, et, plus encore, séduit par le zèle empressé que montrait Anaxilas, fils de Crétinas, tyran de Rhégium, qui lui avait donné ses deux fils en ôtage, pour le déterminer à embrasser la querelle de son beau-père. Anaxilas avait épousé une fille de Térille, nommée Cydippe. Ce fut là, suivant les Siciliens, le véritable motif qui empêcha Gélon de donner des secours aux Grecs, et qui le décida à envoyer, comme je l'ai dit, de l'argent à Delphes.

CLXVI. Ils ajoutent que Gélon et Théron remportèrent, en Sicile, une victoire sur Amilcar (54), le même jour que les Grecs remportèrent celle de Salamine sur les Perses. On m'a, de plus, raconté que cet Amilcar, qui était Cartaginois par son père, mais qui du côté de sa mère était Sicilien, et que les Carthaginois avaient choisi pour roi, à cause de sa valeur, disparut dans le combat, dès que la bataille fut perdue, et que l'on ne l'avait revu nulle part, ni vivant, ni mort, malgré toutes les recherches que Gélon fit faire.

(*) Sardoniens, habitants de la Sardaigne; Cyrniens, habitants de la Corse.

CLXVII. A ce sujet, le bruit s'est répandu chez les Carthaginois (et ce bruit ne paraît pas dénué de vraisemblance), que le combat qui eut lieu, en Sicile, entre les barbares et les Grecs, commença au point du jour et dura jusqu'au soir; que, pendant cette longue bataille, Amilcar, demeuré dans le camp, avait offert des sacrifices, et obtenu des augures favorables, en faisant consumer par les flammes les corps entiers des victimes, jetés sur un vaste bûcher; mais, qu'instruit de la défaite des siens, au moment où il faisait des libations, il s'était précipité lui-même dans le feu, et avait ainsi disparu. Au surplus, qu'Amilcar ait disparu de cette manière, comme les Phéniciens le rapportent, ou de toute autre, comme les Syracusains le disent, les Carthaginois lui offrent des sacrifices, et lui ont fait élever des monuments dans toutes leurs colonies; celui qui se voit, à Carthage même, est le plus magnifique. Voilà ce que j'avais à dire sur la Sicile.

CLXVIII. En quittant cette île, les envoyés des Grecs, se rendirent chez les Corcyréens, auxquels ils firent les mêmes propositions qu'ils avaient faites à Gélon. Les Corcyréens leur répondirent d'une manière et agirent d'une autre. Ils promirent sur-le-champ d'envoyer des secours : « Ils ne pouvaient, disaient-ils, voir avec indiffé-
« rence la Grèce détruite; car, si elle périssait, il
« ne leur restait plus qu'à tomber eux-mêmes,
« au premier jour, dans l'esclavage; ils étaient donc

« décidés à faire, autant qu'il était en leur pou-
« voir, des efforts pour donner un secours. »
Mais après cette réponse, qui paraissait favorable, lorsqu'il fut question de faire partir le secours, ils changèrent d'avis. A peine avaient-ils rassemblé et mis à la mer soixante vaisseaux, que, s'étant approchés du Péloponèse, ils abordèrent entre Pylos et Ténare, territoire appartenant aux Lacédémoniens, et se tinrent sur cette côte, attendant aussi l'issue de la guerre. Comme bien loin d'espérer que les Grecs pussent repousser l'ennemi, ils étaient dans l'opinion que les Perses, déployant une si grande puissance, devaient nécessairement finir par se rendre maîtres de toute la Grèce, ils s'arrangeaient pour pouvoir, après l'événement, dire à Xerxès : « O roi, bien que
« les Grecs aient essayé de nous entraîner dans
« la guerre, nous, dont la puissance doit encore
« être comptée, et qui, après les Athéniens, pou-
« vons mettre le plus grand nombre de vaisseaux
« en mer, nous n'avons pas voulu nous armer
« contre vous, ni faire quelque chose qui pût vous
« déplaire. » Ils se flattaient, en employant ce langage, de se faire mieux traiter que les autres, et il en eût été probablement ainsi, à ce qu'il me semble. En même temps, ils s'étaient ménagé une autre excuse envers les Grecs, et s'en servirent en effet. Lorsque ceux-ci se plaignirent de ce qu'ils ne leur avaient point envoyé de secours, les Corcyréens répondirent : « Qu'ils avaient réuni

« jusqu'à soixante vaisseaux; mais qu'ayant mis à « la voile, les vents étésiens ne leur avaient pas « permis de doubler le cap Malée; que, par cette « raison, ils n'avaient pu gagner Salamine, et « que ce n'était point par mauvaise volonté qu'ils « avaient manqué de se trouver au combat. » C'est ainsi qu'ils trompèrent les Grecs.

CLXIX. Il me reste actuellement à parler du parti que prirent les Crétois. Lorsque les envoyés chargés de les engager à entrer dans la ligue grecque furent arrivés chez eux, ils dépêchèrent, aux frais de l'état, des députés à Delphes, pour demander à l'oracle, s'il était de leur intérêt d'aller au secours de la Grèce, et la Pythie leur répondit en ces termes :

« Insensés, songez que vous vous reprochez « encore les malheurs que Minos irrité vous a fait « éprouver, et ce qu'il vous en a coûté de pleurs « pour avoir aidé Ménélas à tirer vengeance du « barbare qui vint, à Sparte, enlever sa femme, « tandis que les Grecs vous avaient refusé de faire « cause commune avec vous pour punir le meurtre « commis sur Minos même, à Camicos. »

Les députés étant revenus avec cette réponse, les Crétois ne donnèrent aucun secours.

CLXX. Je vais entrer dans quelques détails sur les suites du meurtre dont parle l'oracle dans sa réponse. On dit que Minos, étant à la recherche de Dédale, vint dans la Sicanie, aujourd'hui la Sicile, et y mourut de mort vio-

lente (55) ; que, quelque temps après cet événement, un oracle ayant excité les Crétois à venger cette mort, tous, à l'exception cependant des Polichnites et des Présiens, s'étaient réunis, et qu'après avoir fait, avec une flotte considérable, une descente en Sicanie, ils y avaient assiégé, pendant cinq ans de suite, la ville de Camicos, actuellement habitée par les Agrigentins ; que, n'ayant pu parvenir à la prendre, et hors d'état de prolonger le siége, par le défaut de vivres, ils avaient été obligés d'y renoncer et de quitter la Sicile. A leur retour, faisant voile dans les environs de l'Iapygie, ils furent assaillis par une tempête violente, et forcés de se jeter à la côte, où leurs vaisseaux se brisèrent. Privés ainsi de tout moyen de retourner en Crète, ils bâtirent dans cette contrée la ville d'Hyria, où ils se fixèrent. Là, changeant de nom, au lieu de Crétois, ils prirent celui d'Iapyges-Messapiens, et, d'insulaires, devinrent habitants du continent. De cette ville d'Hyria, sortirent d'autres colonies que, par la suite, les habitants de Tarente essayèrent de détruire; mais ils furent repoussés et éprouvèrent une défaite sanglante, telle même, qu'évaluant le nombre de ceux de Tarente et de Rhégium, qui succombèrent, l'on ne connaît pas de combat où plus d'hommes d'origine grecque aient péri. Parmi les Rhégiens que Micythus, fils de Chœros, avait forcés de venir au secours des Tarentins, trois mille

restèrent sur la place. Quant aux Tarentins, il fut impossible de connaître au juste le nombre de leurs morts. Ce Micythus, un des domestiques d'Anaxilas, avait été laissé par lui gouverneur de Rhégium : c'est le même qui, chassé, dans la suite, de cette ville, vint habiter Tégée, en Arcadie, et consacra un grand nombre de statues à Olympie (56).

CLXXI. Je ne parle ici qu'en passant des Rhégiens et des Tarentins; sur le reste, j'ajouterai seulement quelques mots. Suivant ce que rapportent les Présiens, la Crète, que l'expédition de Sicanie avait laissée en quelque sorte déserte, fut peuplée de nouveaux habitants, et particulièrement de colonies grecques, qui se rendirent dans cette île. Trois générations après la mort de Minos, survint la guerre de Troye, dans laquelle les Crétois ne paraissent pas avoir été les moindres auxiliaires de Ménélas; mais, à leur retour, en punition des secours qu'ils avaient donnés à la Grèce, la famine et la peste détruisirent les hommes ainsi que les troupeaux. Par suite de ces fléaux, la Crète devint une seconde fois déserte: ainsi, c'est aujourd'hui, en quelque sorte, une troisième race de Crétois, qui, réunie aux débris des anciennes, habite cette île. Ces divers événements furent cause que la Pythie, qui en rappelait le souvenir, arrêta les Crétois dans le dessein qu'ils avaient formé d'envoyer des secours aux Grecs.

CLXXII. Les Thessaliens ne s'étaient d'abord rangés que par force du parti des Mèdes, et avaient même laissé voir combien ils désapprouvaient les intrigues que tramaient alors les Aleuades pour les entraîner. Aussi, dès qu'ils furent instruits que les Perses étaient sur le point de passer en Europe, ils firent partir des envoyés pour l'Isthme de Corinthe, où se trouvaient réunis ceux de toute la Grèce choisis par les villes liguées pour la défense commune de la patrie, et qui étaient chargés de délibérer sur les meilleures mesures à prendre. Les envoyés Thessaliens, admis dans leur assemblée, parlèrent en ces termes : « Députés de la Grèce, « il est indispensable de garder les passages de « l'Olympe, pour mettre à couvert de l'invasion « la Thessalie et la Grèce entière. Nous sommes « prêts à contribuer à la défense de ces positions ; « mais il est de toute nécessité que vous envoyiez « sur les lieux des forces considérables. Si vous « vous y refusez, nous vous déclarons que nous « nous accommoderons avec les Perses. Serait-il « juste, en effet, que placés, comme nous le « sommes, aux avant-postes de la Grèce, nous « fussions seuls exposés à une ruine certaine « pour votre salut? Ainsi dans le cas où vous ne « nous accorderiez pas de secours, vous ne « pouvez nous imposer aucune obligation : il « n'en est point qui ne cède à l'impossibilité; « et ce sera à nous de chercher quelque moyen « de nous sauver nous-mêmes. »

CLXXIII. Sur cette demande, les Grecs arrêtèrent d'envoyer, par mer, une armée dans la Thessalie, pour en défendre les passages. Dès qu'elle fut réunie, elle mit à la voile, et, traversant l'Euripe, alla débarquer à Alos, en Achaïe (*), où elle quitta les vaisseaux. De là, elle se rendit, par terre à sa destination, et vint occuper la vallée de Tempé et la route qui, de la basse Macédoine, conduit dans la Thessalie, en suivant le cours du Pénée, entre les monts Olympe et Ossa. L'armée grecque, forte de dix mille hommes d'infanterie pesamment armés, campa dans le défilé avec la cavalerie thessalienne, qui l'avait jointe; les Lacédémoniens, sous les ordres d'Évémétus, fils de Carénus, pris parmi les polémarques (**), mais qui n'était point de la race royale, et les Athéniens, commandés par Thémistocle, fils de Néoclès; mais elle ne demeura que quelques jours dans ce lieu. Des envoyés d'Alexandre de Macédoine, fils d'Amyntas, vinrent de sa part conseiller aux Grecs de se retirer et de ne point rester dans le défilé, où ils seraient nécessairement écrasés par l'armée perse qui s'approchait; et ces envoyés donnèrent en même temps le détail des forces de terre et de mer qui la composaient. D'après ce conseil, qui leur parut salutaire, et qu'ils regardèrent comme une preuve de la bienveillance des Macédoniens,

(*) Achaïe de Thessalie.

(**) Commandants militaires sous les ordres des rois.

les Grecs se retirèrent. Mais, quant à moi, je crois qu'ils furent plutôt déterminés par la crainte qui les saisit, dès qu'ils surent qu'il existait sur les confins du pays des Perrhæbes, dans les environs de la ville de Gonnos, une autre route pour pénétrer en Thessalie, par la haute Macédoine; et en effet Xerxès y fit passer son armée. Quoi qu'il en soit, les Grecs revinrent prendre leurs vaisseaux, et retournèrent dans l'isthme.

CLXXIV. Ce mouvement avait eu lieu en Thessalie, à la même époque où le roi de Perse allait se porter, avec son armée, en Europe, et lorsque déja il se trouvait à Abydos. Les Thessaliens, abandonnés à eux-mêmes, se rangèrent alors dans le parti des Mèdes, avec tant de zèle et si peu d'hésitation, qu'ils devinrent les plus utiles partisans du roi, et le servirent en toutes les occasions.

CLXXV. Dès que leur armée fut de retour dans l'isthme, les Grecs mirent en délibération, d'après les renseignements qu'ils avaient reçus d'Alexandre, de quelle manière ils conduiraient la guerre, et dans quelle partie de la Grèce ils en porteraient le théâtre. L'opinion qui prévalut fut de défendre le passage des Thermopyles, qui leur paraissait avoir le double avantage d'être plus étroit que le défilé de Thessalie et en même temps plus rapproché de leur territoire. Ils n'apprirent d'ailleurs, que lorsqu'ils furent arrivés sur les lieux, l'existence du sentier

par lequel les Grecs furent, dans la suite, tournés : les Trachiniens leur en donnèrent connaissance. Les alliés se déterminèrent donc à défendre les Thermopyles, afin d'empêcher les barbares d'entrer en Grèce, et décidèrent en même temps, que la flotte ferait voile par l'Artémisium (*), sur la côte de l'Histiæotide. Comme les deux positions sont voisines, l'armée de terre et celle de mer se trouvaient ainsi près l'une de l'autre, et à portée de s'avertir réciproquement de ce qui se passerait à chacune d'elles. Je vais donner la description de ces lieux.

CLXXVI. L'Artémisium, partant de la mer ouverte de Thrace, se resserré continuellement, et finit par former un canal fort rétréci entre l'île de Sciathos et la côte de Magnésie. Le rivage de l'Eubée, sur lequel est construit le temple de Diane, commence ensuite, et borne le détroit de ce côté. Le défilé qui, au sortir de la Trachinie, donne entrée dans la Grèce, n'a, dans sa partie étroite qu'un demi plèthre de large. Il existe même, dans la longueur de la gorge, un certain espace encore plus resserré, et qui se trouve un peu en avant et un peu en arrière des Thermopyles. La partie de cet espace qui est en arrière, du côté des Alpènes, n'a que la largeur nécessaire pour le passage d'un chariot, et celle

(*) C'est le nom d'un bras de mer entre l'Eubée et le continent de la Grèce.

qui est en avant, où coule le Phœnix, près de la ville d'Anthela, n'a aussi que cette même largeur. Les Thermopyles touchent, du côté du couchant, à une montagne absolument impraticable, remplie de précipices, et qui se rattache à l'Œta. Du côté de l'orient, le chemin est borné par la mer et des marais. Dans l'intérieur du défilé, on trouve des bains d'eaux chaudes, que les naturels du pays appellent les Chytres (*), et l'on voit, près de ces bains, un autel consacré à Hercule. La route était jadis coupée par un mur, dans lequel on avait pratiqué une porte : il avait été bâti par les Phocidiens, pour se garder contre les Thessaliens, lorsque, de la Thesprotie, ils étaient venus s'établir dans l'Æolide, qu'ils possèdent aujourd'hui. C'est à cette époque où ils projetaient en effet de soumettre les Phocidiens, que ceux-ci, cherchant tous les moyens possibles d'interdire aux Thessaliens l'entrée du pays, élevèrent le mur, et détournèrent en même temps les eaux des sources chaudes, pour les jeter dans le défilé, dont le fond marécageux devint tout-à-fait impraticable. Le mur, très-délabré, et anciennement construit, était en partie tombé en ruines; mais on jugea utile de le relever, comme un moyen de défense de plus, pour empêcher les barbares de pénétrer en Grèce. Près du chemin

(*) Les Chaudières, les Baignoires. Ces sources ont donné leur nom au défilé ; *Thermopyles*, portes des eaux chaudes.

est le village nommé les Alpènes, où les Grecs établirent leurs magasins de vivres.

CLXXVII. Une telle situation parut très-convenable aux Grecs. Ayant donc pourvu à tout, et choisi leur position, de manière que l'immense multitude des barbares ne pouvait la forcer, et qu'ils n'avaient rien à craindre de la cavalerie, ils résolurent d'y attendre l'armée qui marchait contre la Grèce. Ainsi, dès qu'ils furent instruits que les Perses étaient dans la Piérie, ils levèrent le camp de l'isthme et partirent; l'armée de terre pour se rendre aux Thermopyles, et l'armée navale pour se porter dans l'Artémisium.

CLXXVIII. Tandis que les Grecs faisaient en toute hâte ces dispositions, les habitants de Delphes, vivement inquiets pour eux-mêmes et pour le salut de la Grèce, ayant consulté l'oracle, la Pythie leur conseilla d'adresser des prières aux vents, les plus puissants auxiliaires que la Grèce pût avoir. Les Delphiens s'empressèrent d'abord de faire parvenir cette réponse à tous ceux des Grecs qui s'étaient ligués pour la défense de la liberté, et en l'annonçant aux peuples effrayés alors de l'approche des barbares, ils s'acquirent des droits à leur éternelle reconnaissance. Ensuite ils élevèrent un autel aux vents dans Thyia, où se trouve l'enceinte consacrée à la fille de Céphise (57), qui a donné son nom à ce lieu, et offrirent sur cet autel des sacrifices. C'est par une suite de cet oracle que les Delphiens rendent

encore aujourd'hui un culte aux Vents pour se les rendre propices.

CLXXIX. Cependant la flotte de Xerxès en partant de Therme, détacha, sur l'île de Sciathos, dix de ses vaisseaux, les meilleurs voiliers. La côte de cette île était gardée par trois vaisseaux grecs, un de Trézène, un d'Égine et un de l'Attique, qui prirent la fuite dès qu'ils apperçurent les vaisseaux ennemis.

CLXXX. Les barbares s'étant mis à leur poursuite, parvinrent à s'emparer sur-le-champ du vaisseau de Trézène, que commandait Préxinus. Après s'en être rendus maîtres, ils firent monter sur la proue le plus bel homme de l'équipage et l'égorgèrent, regardant comme un heureux présage pour leurs armes, le sacrifice du premier Grec tombé entre leurs mains, et d'un homme d'une beauté remarquable. Celui qui fut ainsi égorgé, se nommait Léon (*), et son nom aura peut-être contribué à sa mauvaise fortune.

CLXXXI. Le vaisseau d'Egine, trirème que commandait Asonide, donna plus de peine aux barbares par la conduite valeureuse de Pythéas fils d'Ischenoüs, qui servait sur ce vaisseau, et qui montra, dans cette journée, le plus grand courage. Après même que le bâtiment se fut rendu, il continua à se battre avec tant d'acharnement qu'il se fit, pour ainsi dire, tailler en morceaux; cepen-

(*) Le Lion.

dant quoique tombé, il respirait encore. Les Perses, frappés de sa valeur extraordinaire, firent tout ce qu'ils purent pour lui conserver la vie, pansèrent ses blessures avec la myrrhe, et les enveloppèrent de bandelettes de byssus (58). Après lui avoir prodigué ces soins, ils s'empressèrent lorsqu'ils eurent rejoint leur flotte de le montrer à toute l'armée, comme un objet d'admiration, et eurent pour lui les plus grands égards; quant aux autres prisonniers qu'ils avaient faits sur le vaisseau, ils les traitèrent en esclaves.

CLXXXII. Deux vaisseaux furent ainsi pris; le troisième, autre trirème que commandait Phormus l'Athénien, alla dans sa fuite s'échouer aux embouchures du Penée, où les barbares s'emparèrent du bâtiment. Quant aux Athéniens qui le montaient, ils s'étaient hâtés d'en sortir aussitôt qu'il fut échoué, et parvinrent à regagner Athènes en traversant la Thessalie. La flotte grecque qui était dans l'Artémisium, instruite de l'événement par les signaux allumés sur l'île de Sciathos, effrayée de ce premier revers, se retira de l'Artémisium vers Chalcis pour défendre toujours l'Euripe, ayant eu soin de laisser des guetteurs sur les montagnes de l'Eubée.

CLXXXIII. Des dix vaisseaux détachés de la flotte des barbares, trois vinrent aborder un écueil, situé entre l'île de Sciathos et Magnésie: on le

nomme le Myrmex (*), et pour en écarter leurs vaisseaux, les Perses y élevèrent une colonne de pierre qu'ils avaient apportée; ensuite, comme rien ne pouvait plus présenter d'obstacle à leur navigation, la flotte entière mit à la voile de Therme, onze jours après que le roi en était parti avec l'armée de terre. (L'écueil situé dans la passe entre Sciathos et Magnésie, avait été particulièrement indiqué aux Perses par un habitant de Scyros nommé Pammon). Les barbares ayant navigué tout le jour atteignirent la côte de Magnésie qu'ils rangèrent au-dessus du cap Sepias, en suivant le rivage situé entre ce cap et la ville de Casthanée.

CLXXXIV. Jusqu'à l'arrivée de la flotte à Sepias et de l'armée de terre aux Thermopyles, les troupes de Xerxès n'avaient essuyé aucune perte, et le nombre des hommes qui les composaient se trouvait encore celui qui résulte du calcul que je vais faire. Il était parti d'Asie mille deux cent sept vaisseaux; j'en conclus que tout ce que les diverses nations avaient fourni d'hommes pour monter les vaisseaux qu'elles armèrent, s'élevait à deux cent quarante-un mille quatre cent, en comptant deux cents hommes par navire. Sur chacun de ces vaisseaux, indépendamment des soldats nationaux, on avait embarqué trente combattants Perses, Mèdes ou Saces, ce qui donne

(*) La Fourmi.

trente six mille deux cent dix hommes. J'ajouterai encore à ce dernier nombre et au précédent, celui des hommes embarqués sur les vaisseaux à cinquante rameurs, qui, l'un dans l'autre contenaient quatre vingts hommes. Or le nombre des bâtiments de ce genre était, comme je l'ai déja dit plus haut, de trois mille, et par conséquent celui des hommes qui les montaient s'élevait à deux cent quarante mille; ainsi la totalité des hommes embarqués sur la flotte partie d'Asie, était de cinq cent dix-sept mille six cent dix. Quant à l'armée de terre, elle était, comme on l'a vu, d'un million sept cent mille hommes d'infanterie et de quatre vingt mille de cavalerie, auxquels il convient d'ajouter les Arabes qui montaient les chameaux et les Libyens qui conduisaient les chars de guerre, que j'estime à vingt mille. En réunissant donc l'armée de terre et la flotte, on trouve deux millions trois cent dix-sept mille six cent dix hommes (59). Telle était la force de l'armée tirée de l'Asie, sans y comprendre, ni la domesticité qui suivait, ni les vaisseaux employés au transport des subsistances, et ceux qui les montaient.

CLXXXV. Il faut actuellement ajouter au nombre que nous venons de trouver, celui de toutes les forces tirées d'Europe, sur lequel cependant je ne puis que donner mes propres conjectures. Les vaisseaux amenés par les Grecs de Thrace, et par les habitants des îles adjacentes, étaient au

nombre de cent vingt, ce qui donne vingt-quatre mille hommes pour les monter. Quant aux troupes de terre qui avaient été fournies par les Thraces, les Pæoniens, les Eordes, les Bottiéens, la nation Calchidique, les Bryges, les Pières, les Macédoniens, les Perrhæbes, les Éniènes, les Dolopes, les Magnètes, les Achéens et tout ce qui habite les côtes de la Thrace, je les estime à trois cent mille hommes. Donc, en réunissant l'un et l'autre nombre à celui des troupes d'Asie, on trouve pour le total des combattants deux millions six cent quarante-un mille six cent dix.

CLXXXVI. Le nombre des combattants ainsi déterminé, je pense que l'on ne peut pas évaluer celui des domestiques et des hommes employés au service des bâtiments destinés au transport des subsistances, ou qui montaient les autres vaisseaux à la suite de l'armée, au-dessous de celui des combattants, si même il ne l'excédait. En le supposant donc seulement égal, la totalité des hommes que Xerxès, fils de Darius, conduisit avec lui jusqu'à Sepias et aux Thermopyles, était de cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt (60).

CLXXXVII. Tel est le nombre des hommes qui composaient l'armée de Xerxès. On ne sait rien de certain sur celui des femmes employées à faire le pain, des concubines, des eunuques, et l'on ne peut pas non plus estimer la foule des bêtes de trait et de somme qui servaient

au transport des subsistances, ni la quantité de chiens indiens qui suivaient. Je ne suis donc nullement surpris que les eaux de certains fleuves n'aient pas suffi aux besoins d'une telle multitude; et je ne puis au contraire trop admirer, comment on a pu rassembler assez de vivres pour subvenir à sa consommation; car si la distribution journalière eut été seulement d'une chénice de froment par tête, il s'en serait consommé dans un jour, cent dix mille trois cent quarante medimnes (61) (je ne fais entrer dans ce calcul ni les femmes ni les eunuques). Et parmi tant de milliers d'hommes, il n'y en avait pas un qui, par l'élévation de la taille et la beauté de ses traits, l'emportât sur Xerxès, et sous ce rapport parût plus que lui, digne de la suprême puissance.

CLXXXVIII. Lorsque l'armée navale des Perses, qui avait mis à la voile de Therme eut atteint, comme je l'ai dit, les côtes de Magnésie, vers le rivage qui s'étend entre le cap Sepias et la ville de Casthanée, les premiers vaisseaux s'amarrèrent au rivage; les autres restèrent sur leurs ancres, l'espace étant trop étroit pour les contenir tous, et se rangèrent sur huit de hauteur, la proue tournée vers la haute mer. Au point du jour, le temps ayant été jusque-là serein et calme, la mer grossit, et un vent d'orient, que les habitants de ces parages appellent l'Hellespontias, s'étant élevé, amena une forte tempête. Les commandants des vaisseaux,

qui s'aperçurent à temps de l'augmentation du vent, et dont les bâtiments étaient placés de manière à pouvoir manœuvrer, en les faisant tirer à terre, prévinrent les effets de l'orage, et se sauvèrent ainsi; mais tous les vaisseaux que le vent pût prendre en mer furent jetés, les uns sur les rochers du mont Pélion, connus sous le nom des Ipnes (*), et sur les rivages voisins. Quelques-uns échouèrent sur le promontoire même de Sépias; d'autres allèrent se briser près des villes de Mélibée ou de Castbanée. La violence de la tempête était irrésistible.

CLXXXIX. On dit que les Athéniens, qui, sur la réponse d'un oracle, autre que ceux que j'ai rapportés, et qui leur prescrivait de réclamer le secours de leur gendre, invoquèrent Borée. Borée, suivant l'opinion répandue parmi les Grecs, avait épousé Orithye, fille d'Érechthée, née en Attique; et c'est d'après cette sorte de parenté, dont la mémoire s'était conservée, que les Athéniens considéraient Borée comme le gendre de qui l'oracle parlait. Quoi qu'il en soit, tandis qu'ils étaient en observation avec leurs vaisseaux, vers Calchis d'Eubée, ayant vu la tempête se déclarer, ou, peut-être même auparavant, ils avaient offert un sacrifice à ce dieu, pour invoquer sa protection, ainsi que celle d'Orithye, et supplier l'un et l'autre de

(*) Les Fours.

détruire les vaisseaux des ennemis, comme ils les avaient déja perdus une fois près de l'Athos. Je ne puis pas cependant affirmer que ce soit à la prière des Athéniens que Borée exerça ses fureurs contre les barbares; mais les Athéniens le prétendent. Ils disent même que ce dieu leur avait déja rendu d'autres services, et ce fut par reconnaissance qu'à leur retour, ils lui élevèrent un temple sur les bords de l'Ilissus.

CXC. Suivant l'évaluation la plus modérée, les Perses perdirent, dans cette tempête, au moins quatre cents vaisseaux, une multitude innombrable d'hommes, et une si immense quantité de richesses, que ce naufrage fit la fortune d'un habitant de la Magnésie, nommé Aminoclès, fils de Crétinès, qui possédait des terres dans les environs du cap Sépias. Quelque temps après l'événement, il ramassa sur le rivage beaucoup de vases d'or et d'argent, qui y avaient été jetés. Il trouva aussi, par la suite, des caisses remplies d'effets précieux appartenant aux Perses, et des sommes en or dont on ne peut apprécier le montant. Mais quoique singulièrement enrichi par un tel hasard, il n'en fut pas plus heureux; devenu, par un fatal accident, le meurtrier de son propre fils, un noir chagrin le consumait au milieu de ses richesses (62).

CXCI. On ne cite pas le nombre des bâtiments employés au transport des vivres ni des embarcations de tout genre qui furent détruits; mais

le désastre fut tel que les généraux de l'armée navale, craignant que les Thessaliens ne profitassent du désordre où la jetait un si cruel malheur pour venir l'attaquer, firent élever autour du camp des Perses un retranchement d'une grande hauteur avec les débris des bâtiments naufragés et portés sur la côte. Cette tempête dura trois jours. Enfin les mages ayant offert des victimes aux Vents et pratiqué, pour les apaiser, diverses cérémonies superstitieuses, puis ayant également sacrifié à Thétis et aux Néréides, ils parvinrent le quatrième jour à calmer la violence de la tempête, ou, ce qu'il est plus naturel de croire, elle s'apaisa d'elle-même. Les mages avaient sacrifié à Thétis, d'après l'opinion des Ioniens, qui pensent que c'est dans ces parages qu'elle fut enlevée par Pelée, et que toute la côte de Sépias lui est consacrée, ainsi qu'aux autres Néréides. Quelle qu'en soit au surplus la cause, il est de fait que le vent tomba le quatrième jour.

CXCII. Le second jour de la tempête, les guetteurs qui étaient restés dans l'Eubée, descendant en toute hâte des hauteurs, vinrent donner les détails du naufrage des Perses. Aussitôt que les Grecs les connurent, après avoir rendu grâces à Neptune-Sauveur et fait des libations dans la mer, ils s'empressèrent de retourner dans l'Artémisium, espérant ne rencontrer qu'un petit nombre de vaisseaux en état de s'opposer à

leur marche; et vinrent une seconde fois y prendre leur station, pour observer les mouvements de l'ennemi. Depuis ce jour, Neptune a conservé chez les Grecs, et porte encore aujourd'hui le nom de Sauveur.

CXCIII. Lorsque les vents eurent cessé de souffler et que les flots furent calmés, les barbares remirent leurs vaisseaux en mer, et firent voile, d'abord en rangeant la côte du continent; ensuite, ayant doublé le cap de Magnésie, ils se dirigèrent en droite ligne sur le golfe qui conduit aux Pagases. Dans ce golfe et à la côte de Magnésie est, dit-on, situé le lieu où Jason et ses compagnons qui montaient le navire Argo, pour se rendre à Æa, en Colchide, à la conquête de la Toison-d'Or, abandonnèrent Hercule, sur le rivage où ils l'avaient descendu, et envoyé à la découverte d'une source. Comme c'est de ce point de la côte qu'ils durent remettre en mer, après avoir embarqué leur eau, on lui donna le nom d'Aphètes (*), et c'est là que la flotte de Xerxès vint mouiller.

CXCIV. Dans ce trajet, quinze vaisseaux qui étaient restés en arrière, ayant gagné le large, aperçurent d'abord les bâtiments grecs, qui étaient dans l'Artémisium, les prirent pour des vaisseaux perses, et, continuant à faire voile, vinrent se jeter dans la flotte ennemie. Ces quinze vaisseaux étaient sous les ordres de

(*) Lieu de départ.

Sandoce, fils de Thamasius, et gouverneur de Cyme d'Æolie. C'est ce même Sandoce, que Darius, qui régnait alors en Perse, avait condamné à périr en croix, pour s'être laissé gagner en exerçant les fonctions de juge royal, et avoir vendu à prix d'argent une sentence injuste. Déja il l'avait fait attacher, lorsque, calculant en lui-même, et trouvant que Sandoce avait rendu à la maison royale plus de services qu'elle n'avait de torts à lui reprocher, Darius reconnut qu'il avait agi avec plus de précipitation que de raison, et ordonna de le détacher. Sandoce, échappé au supplice et à la colère du roi, avait ainsi survécu; mais en tombant dans la flotte ennemie, il ne sut pas sauver sa vie une seconde fois. Aussitôt que les Grecs s'aperçurent de la méprise des Perses, ils se mirent en mouvement pour les attaquer, et vinrent aisément à bout de s'emparer des quinze bâtiments.

CXCV. On fit prisonnier, sur l'un de ces vaisseaux, Aridolis, tyran d'Alabande en Carie; sur un autre, Penthylus, fils de Démonoüs, et général des Paphiens. De douze vaisseaux que ce chef avait amenés de Paphos, onze avaient péri dans la tempête, sur la côte de Sépias, et le seul qui lui restât fut pris dans l'Artémisium. Les Grecs, après avoir tiré de ces deux prisonniers tous les renseignements qu'ils desiraient obtenir sur l'armée de Xerxès, les envoyèrent enchaînés à l'assemblée de l'isthme de Corinthe.

CXCVI. Cependant toute l'armée navale des Perses, à l'exception des quinze vaisseaux commandés par Sandoce, était arrivée aux Aphètes. D'un autre côté, l'armée de terre sous les ordres de Xerxès, après avoir traversé la Thessalie et l'Achaïe, était, depuis trois jours, parvenue aux frontières des Méliens. En passant par la Thessalie, Xerxès avait fait lutter sa cavalerie avec celle des Thessaliens, qu'on lui avait dit être la meilleure de toute la Grèce, et dans cette épreuve les chevaux grecs avaient eu le dessous. De tous les fleuves de Thessalie, l'Onochonos fut le seul dont les eaux ne purent suffire aux besoins de l'armée; mais parmi ceux de l'Achaïe, aucun ne fut assez abondant, à l'exception de l'Épidanos, le plus grand de tous, qui encore put à peine fournir l'eau nécessaire.

CXCVII. Lorsque Xerxès se rendait à Alos, en Achaïe, ses guides, qui voulaient ne lui rien laisser ignorer de ce qui concernait le pays où il se trouvait, lui parlèrent d'une tradition reçue par les naturels du pays, au sujet du temple de Jupiter-Laphystien. Ils lui racontèrent qu'Athamas, fils d'Æole, ayant conspiré avec Ino, pour faire périr Phryxus, les Achéens, quelque temps après, sur la réponse d'un oracle, avaient imposé aux descendants de cet Athamas une punition particulière, et voici en quoi elle consistait (63). L'entrée de leur Prytanée, que, dans leur langue, ils nomment le Léitus (64), était interdite aux aînés

de la famille : les Achéens veillaient eux-mêmes avec soin au maintien de cette loi ; et si l'un des proscrits entrait dans le Léitus, il n'en devait plus sortir que pour être sacrifié. Suivant la même tradition, ceux qui pouvaient être ainsi exposés à périr, craignant pour leur sûreté, avaient pris le parti de se réfugier dans une autre contrée. Cependant la loi subsistait toujours, et lorsque quelqu'un d'entre eux était saisi dans le Prytanée, on le conduisait en grande pompe à l'autel, et le front orné de bandelettes, pour le sacrifier. Cette même loi s'étendait aux descendants de Cytissore, fils de Phryxus, qui, revenant d'Æa, en Colchide, au moment où les Achéens, pour purifier leur territoire, allaient sacrifier Athamas, fils d'Æole, l'avait sauvé de leurs mains, et attiré par là sur sa postérité, la colère du dieu. Xerxès, après avoir entendu ce récit, ayant atteint le bois sacré, ne voulut point y pénétrer, et fit publier dans l'armée la défense d'y entrer, respectant ainsi la demeure des descendants d'Athamas et l'enceinte religieuse qui l'entoure.

CXCVIII. Voilà ce qu'il y eut de plus remarquable pendant le passage de l'armée perse en Thessalie et en Achaïe. En quittant ces contrées, Xerxès arriva dans le pays des Méliens, sur un golfe où la mer est chaque jour sujette au flux et au reflux. Le long de ce golfe est une plaine, tantôt assez large, tantôt très-resserrée, au-delà de laquelle, sont des montagnes très-élevées et

impraticables, nommées les Roches Trachiniennes, qui renferment tout le pays appartenant aux Méliens. La première ville, en arrivant par l'Achaïe, est Anticyre, près de laquelle coule le Sperchius, qui, descendant du pays des Éniènes, va se jeter dans la mer à peu de distance de la ville. Plus loin, et à vingt stades environ, on trouve un autre fleuve, le Dyras, qui, suivant la tradition du pays, sortit de terre pour secourir Hercule, lorsque le feu excité par la tunique du Centaure le consumait. Enfin, à vingt stades encore plus loin, est un autre fleuve nommé le Mélas.

CXCIX. La ville de Trachis, située à cinq stades du Mélas, est bâtie sur l'espace le plus large, qui se trouve entre les montagnes et la mer: il forme une plaine de vingt-deux mille plèthres. Dans la chaîne de montagnes dont le territoire de Trachis est entouré, on remarque au midi de la ville une anfractuosité d'où sort l'Asopus, qui coule au pied de la montagne.

CC. On trouve ensuite, au midi de l'Asopus, le Phœnix, autre rivière peu considérable, qui descend des montagnes et se jette dans la première. Près du Phœnix, le défilé devient extrêmement étroit, et la route qui le traverse ne laisse de passage que pour une seule voiture. Au-delà du Phœnix, à quinze stades de distance, sont les Thermopyles; et entre la rivière et les Thermopylès, le bourg d'Anthéla, près duquel coule l'Asopus. Autour de ce bourg, le terrain

s'élargit; et c'est dans cet espace qu'est bâti le temple de Cérès-Amphictyonide. On y voit aussi les siéges des Amphictyons, et le temple d'Amphictyon lui-même.

CCI. Xerxès vint camper dans le territoire des Méliens, près de la ville de Trachis, et les Grecs dans le défilé même; ce lieu porte chez la plus grande partie des Grecs le nom de Thermopyles, mais les habitants du pays et des environs le nomment simplement les Pyles (*); telle fut la position des deux armées. Xerxès occupait tout le pays situé au nord, jusques à Trachis, et les Grecs toute la partie du continent située au midi.

CCII. Dans cette position, ils attendaient les Perses : leurs forces consistaient en trois cents Spartiates pesamment armés, mille Tégéates et Mantinéens, cinq cents de chaque peuple; cent vingt hommes d'Orchomène d'Arcadie, et mille du reste de la contrée (c'est tout ce que l'Arcadie avait envoyé); quatre cents de Corinthe, deux cents de Phliunte, et quatre-vingts de Mycène (le Péloponèse n'avait rien fourni de plus); sept cents Thespiens et quatre cents Thébains de la Béotie.

CCIII. Indépendamment de ces forces, les Locriens opuntiens avec toutes leurs troupes, et mille Phocidiens étaient venus, sur l'invitation de la ligue Grecque, qui leur avait envoyé une dépu-

(*) Les Portes. (Voyez la note au bas de la page 569.)

tation; cette députation, entre autres motifs, pour les décider à fournir des secours, leur avait exposé : « que déja les Grecs ligués s'étaient mis eux-mêmes « en campagne pour former l'avant-garde ; que « d'un jour à l'autre ils seraient joints par le reste « des alliés, que d'ailleurs on avait pourvu à la « sûreté de la mer, suffisamment défendue par les « Athéniens, les Éginètes, et les autres peuples qui « composaient l'armée navale; qu'enfin, il ne fallait « pas s'exagérer le danger; que ce n'était point « un dieu, mais un simple mortel, qui attaquait « la Grèce, et qu'on ne devait pas oublier qu'il « est sans exemple qu'aucun homme, quel qu'il « soit, n'ait jamais été frappé par l'adversité dans « le cours de son existence; que c'était surtout les « plus puissants que les grands revers atteignaient, « et que celui qui marchait en ce moment contre « la Grèce, devait comme homme tomber un jour « de ce haut point de gloire où il s'était élevé. » Ces motifs avaient décidé les Locriens et les Phocidiens; ils entrèrent donc dans l'alliance et se rendirent à Trachis.

CCIV. Chaque détachement fourni par les différentes cités, était sous les ordres d'un chef particulier; mais le plus distingué de tous, et celui auquel le commandement général avait été conféré, était Léonidas de Lacédémone, fils d'Anaxandride, et qui, en remontant depuis Léon son aïeul, avait pour ancêtres Eurycratides, Anaxandre, Eurycrate, Polydore, Alcamène, Té-

léclus, Archélaüs, Agésilas, Doryssus, Léobote, Echestratus, Agis, Eurysthène, Aristodémus, Aristomachus, Cléodeus, Hillus et enfin Hercule. Il était devenu roi de Lacédémone, par une circonstance imprévue.

CCV. En effet, comme il avait deux frères plus âgés que lui, Cléomène et Doriée, il était fort éloigné de prétendre au rang suprême; mais Cléomène mourut sans enfants, et Doriée n'étant déjà plus (il était mort en Sicile), la royauté fut dévolue à Léonidas, qui se trouvait l'aîné de Cléombrote, le plus jeune des fils d'Anaxandride et qui de plus avait épousé la fille de Cléomène. Lorsqu'il partit pour les Thermopyles, il choisit parmi les hommes d'un âge convenable à la guerre (65), et ayant tous déja des enfants, les trois cents Spartiates qu'il devait emmener. Il y réunit aussi, avant d'arriver aux Thermopyles, les Thébains dont j'ai fait connaître le nombre plus haut, et qui étaient commandés par Léontiade fils d'Eurymachus. Ils furent les seuls Grecs que Léonidas prit avec lui, et il s'était empressé de les emmener, parce qu'on accusait les Thébains de pencher pour le parti des Perses. Il les somma donc de se mettre immédiatement en marche, pour s'assurer par lui-même, s'ils se décideraient à envoyer un secours, où s'ils oseraient refuser ouvertement l'alliance de la Grèce. Ce moyen réussit, et quoique les Thébains eussent au fond d'autres sentiments, ils donnèrent le secours.

CCVI. Les Spartiates avaient fait partir d'abord ces premières troupes avec Léonidas, dans l'espoir que les alliés, apprenant leur départ, se mettraient aussi en mouvement, et ne seraient point tentés, en accusant leur lenteur, de passer dans le parti des Perses. Ils devaient marcher ensuite sans perdre de temps, avec la totalité de leurs forces, aussitôt après la fête des Carnies (*), qu'ils célébraient alors, et ne laisser à Sparte qu'une simple garde; mais le reste des alliés fit la même chose que les Lacédémoniens, et fut retenu par la solennité des jeux olympiques qui tombaient au milieu de ces grands événements. Ne pouvant se figurer que les affaires dussent être si promptement décidées aux Thermopyles, ils se bornèrent également à envoyer une avant-garde: telles furent les résolutions prises de part et d'autre.

CCVII. Cependant les Grecs rassemblés aux Thermopyles, frappés de crainte lorsqu'ils eurent connaissance de l'arrivée des Perses à l'entrée du défilé, commencèrent à mettre en délibération s'ils ne se retireraient pas. Ceux qui étaient venus du Péloponèse résolurent d'y retourner et de se borner à défendre l'Isthme de Corinthe, mais Léonidas ainsi que les Phocidiens et les Locriens, indignés d'une telle résolution, arrêtèrent

(*) Fêtes instituées en l'honneur d'Apollon-Carnien, de l'Acarnanie.

en conseil, de rester à leur poste, et d'envoyer dans les villes de la Grèce des courriers pour demander de prompts secours, en exposant qu'ils étaient en trop petit nombre pour arrêter l'armée des Mèdes.

CCVIII. Tandis qu'ils prenaient cette résolution, Xerxès fit partir un homme à cheval pour les reconnaître et observer en quel nombre ils étaient et ce qu'ils faisaient. Il avait déja entendu dire en traversant la Thessalie, qu'un petit corps de troupes dont les Lacédémoniens étaient la principale force, s'était réuni aux Thermopyles, et qu'un descendant d'Hercule, Léonidas le commandait. L'espion de Xerxès s'étant avancé, observa et reconnut le camp, mais non pas toutes les troupes qui le composaient, car il ne pouvait apercevoir celles qui étaient en dedans du mur, que les Grecs venaient de relever dans la vue d'augmenter leurs moyens de défense. Il distingua donc seulement ceux qui étaient en dehors de ce mur sous les armes; et le hasard ayant voulu que dans ce moment les Lacédémoniens y fussent de garde, il vit les uns se livrer aux divers exercices du gymnase, et les autres occupés à peigner leur chevelure. Ce spectacle le frappa d'étonnement, et après avoir compté en quel nombre ils étaient, et tout examiné avec soin, il revint tranquillement sur ses pas, sans être poursuivi, personne n'ayant daigné faire attention à lui. A son retour, il rendit compte en détail à Xerxès, de ce qu'il venait de voir.

CCIX. En écoutant ce récit, le roi ne put se figurer ce qui était vrai pourtant, que ces Grecs s'attendaient bien à périr, mais ne voulaient perdre la vie qu'après l'avoir ôtée au plus grand nombre possible d'ennemis, et ne vit que de l'absurdité dans leur conduite. Il appela donc près de lui Démarate fils d'Ariston, qui suivait comme je l'ai dit l'armée des Perses. Démarate ayant obéi, Xerxès lui adressa diverses questions, et desira savoir de lui ce qu'il croyait que les Lacédémoniens voulussent réellement faire. « Vous avez, lui répondit Démarate, entendu ce que je vous ai dit, en partant « pour l'expédition de la Grèce, au sujet de ces « Lacédémoniens, et vous m'avez jugé insensé, « parce que je prévoyais ce qui arrive aujourd'hui. « C'est donc, ô Roi, une tâche très-pénible pour « moi, d'avoir à dire encore des vérités qui blessent « votre opinion; cependant veuillez m'entendre. « Ces hommes sont venus certainement avec le projet de combattre, pour défendre contre nous le « défilé, et je n'en doute pas, parce que leur « usage est de parer leur tête, toutes les fois qu'ils « doivent exposer leur vie. Mais aussi, si vous êtes « vainqueur des ennemis que vous avez en présence « et ensuite de tous les Spartiates, qui jusqu'ici « sont demeurés chez eux, il n'est alors aucune autre nation qui ose prendre les armes « contre vous, dès que vous vous serez mesuré « avec la ville la plus célèbre, avec la plus puissante royauté de la Grèce, et avec les plus

« braves des hommes. » Xerxès ne voulut ajouter aucune foi à ce discours, et interrogeant de nouveau Démarate, lui demanda : « comment une « si petite poignée d'hommes s'y prendrait pour « combattre contre toute son armée. O Roi, ré- « pondit Démarate, tenez-moi, j'y consens, pour « un menteur, si les choses arrivent autrement « que je le dis ».

CCX. Malgré cette assurance, Xerxès ne fut pas persuadé. Il laissa donc passer quatre jours, espérant que les Grecs se retireraient : le cinquième, comme ils ne s'éloignaient pas, il crut qu'ils ne s'obstinaient à demeurer que par une sorte de folie et, s'irritant de ce qui lui paraissait un excès d'impudence, il envoya contre eux les Mèdes et les Cissiens, leur ordonnant de les faire tous prisonniers et de les lui amener vivants. Les Mèdes obéirent et attaquèrent les Grecs, mais ils furent repoussés et perdirent beaucoup de monde; d'autres succédèrent, et quoiqu'ils tinssent ferme plus long-temps, malgré les pertes qu'ils éprouvaient, l'événement de ces attaques fit connaître à tous ceux qui en étaient témoins et au roi lui-même, qu'il y avait dans l'armée perse beaucoup d'hommes et peu de soldats. Le combat dura tout le jour.

CCXI. Les Mèdes, de plus en plus maltraités, étant revenus en arrière, le corps des Perses, à qui le roi a donné le nom d'immortels, commandé par Hydarne, prit leur place,

comme la troupe la plus propre à terminer avec facilité cette lutte. Mais quand ils eurent joint les Grecs, et que la mêlée fut engagée, ils n'en firent pas plus que n'avaient fait les Mèdes, et eurent le même sort. En combattant dans un défilé très-étroit où la supériorité du nombre ne pouvait leur servir, ils avaient encore le désavantage des armes; les piques qu'ils maniaient étant plus courtes que celles des Grecs. Les Lacédémoniens, dans cette journée, s'acquirent une grande gloire; et entre autres faits remarquables, montrèrent bien toute la supériorité que leur donnait la connaissance de l'art de la guerre sur des ennemis ignorants. De temps en temps ils tournaient le dos comme s'ils allaient prendre tous la fuite, et les barbares voyant ce mouvement s'abandonnaient à leur poursuite, poussant de grands cris et frappant sur leurs armes; mais au moment où ils allaient atteindre les Lacédémoniens, ceux-ci, se retournant subitement, faisaient tête et, renouvelant le combat, jetaient sur la place un nombre infini de Perses : les Spartiates n'éprouvèrent qu'une perte légère. Enfin, les Perses voyant, après ces inutiles tentatives, qu'il leur était impossible de s'emparer d'aucun point du défilé, prirent le parti de se retirer.

CCXII. On rapporte que le roi, témoin de ces combats, et tremblant pour le salut de son armée, s'élança trois fois de son trône. Cependant après tant d'attaques, les barbares persua-

dés que les Grecs, en si petit nombre devaient nécessairement être tous blessés et hors d'état de se servir de leurs bras, en tentèrent encore une le jour suivant; mais elle n'eut pas un plus heureux succès que les autres. Les Grecs rangés par ordre de peuples, prirent part tour à tour à ces divers combats, à l'exception cependant des Phocidiens, qui placés sur la montagne en gardaient les sentiers. Enfin les Perses n'ayant pas mieux réussi le dernier jour que le premier, rentrèrent dans leur camp.

CCXIII. Tandis que Xerxès balançait sur le parti à prendre, un Mélien, nommé Épialte, fils d'Eurydémus, étant venu le trouver, dans l'espoir d'en tirer une grande récompense, lui apprit qu'il existait dans la montagne un sentier qui conduisait aux Thermopyles; et par une si funeste révélation causa la perte de tous les Grecs placés à la défense du défilé. Cet Épialte, craignant, à la suite de sa trahison, la vengeance des Lacédémoniens, s'enfuit en Thessalie; et, dans une assemblée générale des amphictyons réunis aux Pyles, sa tête fut mise à prix par les Pylagores (66). Quelque temps après cette proscription, Épialte revint à Anticyre où il fut tué par un habitant de Trachis, nommé Athenade, mais pour un motif étranger à sa trahison, et que j'aurai par la suite l'occasion de faire connaître (67). Cependant Athenade n'en reçut pas moins des Lacédémoniens le prix fixé.

Tel fut le sort d'Épialte, dont la mort suivit de près ces évènements.

CCXIV. Si l'on en croit d'autres récits, ce fut Onétès fils de Phanagoras, habitant de Caryste, et Corydallus d'Anticyre, qui vinrent trouver le roi, et conduisirent l'armée perse par la montagne; mais cette tradition ne me paraît mériter aucune croyance, et pour le prouver, il suffit de lui opposer que les Pylagores, qui sans doute connaissaient parfaitement la vérité, n'ont pas mis à prix les têtes d'Onétès et de Corydallus, mais seulement celle d'Épialte de Trachis; et l'on sait de plus que ce fut par ce motif qu'Épialte prit la fuite. Il serait à la vérité possible qu'Onétès, quoiqu'il ne fût pas Mélien eût eu connaissance de ce sentier, s'il avait beaucoup fréquenté le pays; mais je n'en persiste pas moins à établir que ce fut Épialte qui guida l'ennemi par la montagne, et c'est lui que j'accuse.

CCXV. Xerxès enchanté de ce qu'Épialte venait de lui apprendre, s'empressa de détacher Hydarne, qui, suivi de la troupe qu'il commandait, partit du camp à l'heure où l'on allume les feux. Le sentier de la montagne avait été jadis découvert par les naturels du pays, les Méliens, et ils y avaient fait passer les Thessaliens, marchant contre les Phocidiens à l'époque où ces derniers, menacés de l'invasion des Thessaliens élevèrent le mur qui fermait l'entrée de leur pays. On voit donc que déja dans ce temps les Méliens firent un mauvais usage de leur découverte.

CCXVI. Voici au surplus quelle est la direction de ce sentier. Il commence à l'Asopus, vers l'endroit où ce fleuve sort de l'ouverture de la montagne, et porte comme cette partie de la montagne le nom d'Anopée; passe sur la crête du mont et vient se terminer aux environs du bourg des Alpènes, le premier des Locriens du côté des Méliens, non loin de la roche Melampyge (67), qui sert de retraite aux Cercopes (*). C'est le point où il est le plus étroit.

CCXVII. Ce fut par ce sentier, tel que je viens de le décrire, que les Perses, après avoir passé l'Asopus, marchèrent pendant toute la nuit, ayant à leur droite le mont OEta, et à leur gauche les montagnes de Trachis. Au moment où l'aurore parut, ils en avaient atteint le point le plus élevé. Sur ce sommet, ainsi que je l'ai déja dit, étaient placés mille Phocidiens pesamment armés, qui, en gardant le sentier, défendaient ainsi l'entrée de leur propre pays. Le défilé du bas était occupé par les troupes grecques, dont j'ai donné le détail, et Léonidas avait remis la garde du sentier aux Phocidiens, qui avaient demandé à s'en charger.

CCXVIII. Pendant le temps que les Perses gravissaient la montagne, les Phocidiens n'avaient pu les apercevoir, la grande quantité de chênes

(*) Nom donné à des brigands, qui probablement occupaient cette montagne.

qui la couvrent les dérobant à la vue. Cependant comme l'air était tranquille, le bruit des feuilles foulées aux pieds étant probablement parvenu jusqu'aux oreilles des Phocidiens, ils prirent les armes et accoururent. Dans ce moment les barbares paraissent et, voyant devant eux des soldats, sont saisis d'étonnement de tomber dans une armée, quand ils s'étaient flattés de ne rencontrer personne, qui pût s'opposer à leur marche. A cet aspect imprévu, Hydarne craignant que les Phocidiens ne fussent des Lacédémoniens, demanda à Épialte de quelle nation était la troupe qui s'offrait à ses yeux, et ayant, par la réponse du guide, appris la vérité, il disposa les Perses au combat. Les Phocidiens accablés par les traits et les flèches dirigés contre eux lâchèrent pied, s'enfuirent et gagnèrent l'extrême sommet de la montagne, où ne doutant pas que l'ennemi n'eût pour objet principal de les attaquer, ils s'attendaient à perir tous; mais les Perses ne crurent pas devoir s'amuser à les poursuivre et s'empressèrent de descendre l'autre revers.

CCXIX. Quant aux Grecs, qui étaient aux Thermopyles, le devin Mégistias, en examinant les entrailles des victimes, leur avait prédit que la mort les menaçait au lever du jour. Bientôt arrivèrent quelques transfuges qui leur annoncèrent le détour que les Perses devaient faire: il était encore nuit. Enfin pour troisième avis, des sentinelles descendirent en courant des hauteurs et

vinrent confirmer cette nouvelle : le jour paraissait alors. Les Grecs délibérèrent sur ce qu'ils avaient à faire, et les opinions se partagèrent; les uns étaient d'avis qu'il fallait rester en ligne et se défendre; les autres insistaient pour le parti opposé. Les opinions n'ayant pu se réunir, une partie des troupes se sépara, et se mit en marche pour retourner dans ses foyers : une autre se décida à rester avec Léonidas.

CCXX. On prétend cependant que Léonidas lui-même donna aux troupes qui se séparèrent, l'ordre de partir, pour les sauver d'une perte assurée, mais en annoncant d'ailleurs : « qu'il « ne convenait ni à lui, ni aux Spartiates « de déserter, sous quelque prétexte que ce « fût, le poste qu'ils étaient chargés de dé- « fendre. » Quant à moi, je crois plutôt que Léonidas, ayant bien reconnu que les alliés voulaient l'abandonner, et n'étaient nullement disposés à partager le danger qui se présentait, avait pris le parti de leur donner l'ordre de s'éloigner, en même temps qu'il avait jugé que l'honneur ne lui permettait pas de se retirer. En restant, il s'acquérait une gloire immortelle, et assurait à Sparte toute la prospérité qui lui était promise. En effet la Pythie, consultée par les Lacédémoniens au commencement de la guerre, avait répondu que Sparte, ou serait détruite par les barbares, ou perdrait son roi. Cette réponse, en vers hexamètres, était ainsi conçue :

« Habitants de Sparte et de son vaste territoire, « votre ville, si grande et si célèbre, sera dévastée « par les enfants de Persée (*), ou, s'il n'en « arrive pas ainsi, Lacédémone pleurera la mort « de son roi, descendant d'Hercule. La force des « lions et des taureaux n'opposerait qu'une ré- « sistance inutile, car la colère de Jupiter subsiste « encore, et je prédis qu'elle ne s'apaisera pas, « avant que l'une de ces deux choses ne soit ar- « rivée. »

Je pense donc que Léonidas, en réfléchissant sur cet oracle, et voulant qu'une si grande gloire fût le partage des Spartiates seuls, aura donné l'ordre aux alliés de se retirer, plutôt que de les laisser agir de leur propre résolution, et se déshonorer en partant sans ordre.

CCXXI. Une autre preuve, qui n'est pas sans quelque poids, vient encore à l'appui de mon sentiment. C'est que non-seulement Léonidas fit partir les troupes alliées, mais qu'il voulut aussi renvoyer Mégistias l'acarnanien. (Ce devin passait pour être un descendant de Mélampus, et, d'après l'inspection des victimes, avait prédit le sort qui menaçait la Grèce). C'était l'arracher à la mort, qu'il ne pouvait fuir en restant avec les Lacédémoniens; mais, quoique maître de s'éloigner, Mégistias refusa de quitter Léonidas, et se

(*) Les Perses. Voyez, ci-dessus, chap. 150, et livre VI, chap. 54.

borna à faire partir son fils unique qui était dans l'armée.

CCXXII. Obéissant aux ordres de Léonidas, les alliés se mirent donc en marche. Les Thespiens et les Thébains seuls demeurèrent ; les Thébains contre leur gré, car Léonidas les retint comme des ôtages, mais les Thespiens de leur propre volonté. Ceux-ci déclarèrent même qu'ils n'abandonneraient ni Léonidas ni ses compagnons, et qu'ils préféraient rester et mourir avec eux. Les Thespiens étaient sous les ordres de Démophile, fils de Diadromas.

CCXXIII. Cependant, au lever du soleil, Xerxès ayant fait des libations, attendit l'heure du marché plein pour se mettre en mouvement : c'était celle qui avait été convenue avec Épialte, et calculée sur la descente de la montagne, qui demandait moins de temps que la montée. D'ailleurs, le chemin en allant vers les Thermopyles est beaucoup plus court que cette montée jointe au détour qu'il avait fallu faire du côté opposé. Xerxès, ayant donc fait avancer l'armée à l'heure dite, les Grecs, sous le commandement de Léonidas, sortirent de leur camp, pour marcher sans hésiter à une mort certaine, et s'étendant beaucoup plus qu'ils n'avaient fait encore, parurent dans une partie plus large du défilé. Jusque-là, ils s'étaient couverts par la muraille, et pendant tous les jours précédents avaient combattu dans l'espace le plus étroit. Pour cette fois, ils en vinrent aux

mains avec les barbares, au-delà du rétrécissement, et un nombre infini d'ennemis trouva la mort dans ce combat. Indépendamment de ceux qui succombèrent sous le fer des Grecs, comme il y avait derrière les rangs des barbares, des chefs de peloton armés de fouets, sans cesse occupés à pousser à grands coups les soldats en avant, beaucoup d'entre eux, ainsi pressés, tombèrent dans la mer et s'y noyèrent; d'autres, et en plus grand nombre encore, furent, sans qu'on y fît aucune attention, écrasés tout vivants sous les pieds de la foule des leurs qui se succédaient sans interruption. Enfin, on ne peut se faire une juste idée de tout ce qui périt dans cette mêlée; car les Lacédémoniens, instruits d'avance que les troupes qui avaient franchi les montagnes leur portaient la mort, ne songeant plus à se ménager, et, pour ainsi dire, hors d'eux-mêmes, déployèrent des forces surnaturelles contre les barbares.

CCXXIV. La plus grande partie d'entre eux ayant brisé leurs piques, continuèrent à combattre avec l'épée. Léonidas, couvert de gloire, tomba dans l'action, et près de lui les plus illustres Spartiates, hommes que l'on ne peut trop louer, et dont j'ai recueilli avec soin les noms: je connais même ceux de tous les trois cents. Du côté des Perses, il périt aussi beaucoup de personnages remarquables: entre autres deux fils de Darius, Abrocome et Hyperanthe, qu'il avait eus de Phratagune, fille d'Artane. Artane était frère de

Darius, et comme lui fils d'Hystaspe et petit-fils d'Arsame. En donnant sa fille à Darius, il lui avait donné tous ses biens, n'ayant qu'elle d'enfant.

CCXXV. Ainsi moururent, les armes à la main, les deux frères de Xerxès. Cependant un combat furieux s'était engagé autour du corps de Léonidas, et dans ce combat les Grecs se surpassèrent eux-mêmes en valeur. Après avoir repoussé quatre fois l'ennemi, ils parvinrent à retirer le corps de leur général, et se maintinrent jusqu'au moment où les barbares, sous la conduite d'Épialte, parurent. Dès que les Grecs furent instruits de leur arrivée, ils changèrent le terrain du combat, et se retirèrent plus en arrière, dans la partie étroite du chemin. Ils repassèrent donc la muraille, et s'arrêtèrent tous, à l'exception des Thébains, sur une hauteur qui est à l'entrée du défilé, où l'on voit actuellement le lion de marbre élevé en l'honneur de Léonidas. C'est dans cette position qu'après s'être encore défendus, ceux à qui il restait des armes, avec ces armes, les autres avec leurs mains et leurs dents, tous tombèrent enfin sous les traits dont les barbares les accablèrent, et qu'ils leur lançaient, soit de front, après avoir renversé la muraille, soit en les tournant et les enveloppant de tous côtés.

CCXXVI. Quoique les Lacédémoniens et les Thespiens restés avec eux, aient déployé le plus grand courage dans cette journée, un d'entre eux, Diénécès, de Sparte, est cependant cité comme

méritant la palme. C'est de lui que l'on rapporte un mot remarquable, avant la bataille. Un habitant de Trachis ayant dit en sa présence : « que « lorsque les barbares feraient usage de leurs arcs, « la quantité de flèches qu'ils lanceraient serait « si considérable, qu'elle déroberait la vue du « soleil. » — « Eh bien »! s'écria, sans s'étonner, Diénécès, qui voulait montrer le peu de cas qu'il faisait de cette immense multitude : « Eh bien, « c'est une bonne nouvelle que nous annonce « notre hôte de Trachis; si les Mèdes prennent « soin de nous cacher le soleil, nous combat- « trons à l'ombre. » Ce mot est resté dans la mémoire des Lacédémoniens, ainsi que plusieurs autres aussi heureux du même Diénécès.

CCXXVII. Après lui, deux Lacédémoniens frères, Alphée et Maron, fils d'Orsiphantus, passent pour avoir montré le plus de valeur; et, parmi les Thespiens, celui qui se distingua davantage fut Dithyrambus, fils d'Armatidas.

CCXXVIII. Tous les Grecs reçurent les honneurs de la sépulture dans le lieu même où ils avaient péri en combattant. Sur le monument de ceux qui étaient morts avant que Léonidas eût donné l'ordre aux alliés de se retirer, on plaça l'inscription suivante :

« Quatre mille hommes, sortis du Péloponèse, « ont jadis combattu ici contre trois millions « d'hommes. »

Sur le monument des Lacédémoniens, on lit celle-ci :

« Passant, va dire aux Lacédémoniens que nous « sommes couchés ici pour avoir obéi à leurs ordres. »

Enfin sur la tombe du devin Mégistias, on a gravé ces mots :

« C'est ici le tombeau de l'illustre Mégistias, « qui tomba sous les coups des Perses lorsqu'ils « eurent passé le Sperchius, de ce devin fameux, « qui, malgré qu'il sût parfaitement quel sort lui « était réservé, ne put supporter l'idée d'aban- « donner le chef des Spartiates. »

Ces inscriptions et les colonnes qui les portent, à l'exception de celle du devin, furent décernées par les Amphictyons. Quant à celle de Mégistias, elle est l'ouvrage de Simonide, fils de Léoprepès, qui la fit graver en mémoire des liens d'hospitalité qui les avaient unis.

CCXXIX. On raconte que, des trois cents Spartiates, deux, Eurystus et Aristodémus, auraient pu, s'ils eussent été d'accord sur la conduite à tenir, ou revenir l'un et l'autre sans danger à Sparte, ayant été envoyés sur les derrières, aux Alpènes, pour se guérir d'une violente ophtalmie dont ils étaient atteints, ou, s'ils n'avaient pas voulu se décider à s'en retourner, mourir tous les deux honorablement, avec leurs compagnons d'armes ; mais ils ne purent s'accorder sur aucun de ces deux partis, et se divisèrent d'opinion. Eurystus, instruit du détour que les Perses avaient fait par la montagne, demanda ses armes, et s'en étant revêtu, ordonna à un Hilote de le conduire

parmi les combattants. Cet Hilote lui ayant obéi, le mena sur le champ de bataille, et s'enfuit ensuite, laissant Eurystus dans la mêlée, où il fut tué. Aristodémus au contraire, n'ayant pas eu le même force d'ame, resta aux Alpènes. Or, si Aristodémus eût été seul infirme, et fût retourné par cette raison à Sparte, ou si les deux, également infirmes, y fussent revenus ensemble, les Spartiates, suivant mon opinion, n'auraient pu raisonnablement voir un crime dans cette conduite; mais l'un des deux ayant préféré périr, et l'autre, dans la même situation, ayant refusé de partager un tel sort, je trouve que les Lacédémoniens ont eu le droit de montrer un vif ressentiment contre Aristodémus.

CCXXX. C'est ainsi que quelques-uns expliquent le retour d'Aristodémus à Sparte. D'autres lui donnent un motif différent : ils prétendent qu'ayant été envoyé hors du camp pour porter quelque message, il aurait pu revenir à temps pour prendre part au combat; mais qu'il était resté en chemin, et que, de cette manière, il avait sauvé ses jours, tandis que celui qui l'accompagnait lors de sa mission était revenu dans la mêlée et y avait perdu la vie.

CCXXXI. Quoi qu'il en soit, Aristodémus, de retour à Sparte, y fut accablé de reproches, de marques de mépris et regardé comme déshonoré, à tel point qu'aucun Spartiate ne voulut ni lui donner du feu, ni lui parler : il reçut même le

nom injurieux d'Aristodémus le trembleur. Par la suite, il sut, à la bataille de Platée, effacer entièrement la faute qu'il avait commise.

CCXXXII. On prétend encore qu'un autre des trois cents, qui avait été envoyé en Thessalie, survécut aussi. Il s'appelait Pantitès; mais étant tombé dans le mépris, lorsqu'il vint à Sparte, il s'étrangla de désespoir.

CCXXXIII. Quant aux Thébains, qui étaient sous les ordres de Léontiade, ils combattirent avec les Grecs contre l'armée du roi, tant qu'ils furent forcés de le faire; mais quand ils virent que les Perses avaient pris entièrement le dessus, et au moment où les Grecs de la troupe de Léonidas se retiraient sur la hauteur dont j'ai parlé, ils se séparèrent d'eux; puis tendant la main en suppliants, s'approchèrent des barbares et les implorèrent, en s'écriant: « qu'ils avaient toujours été du parti « des Mèdes; qu'ils étaient les premiers qui eussent « rendu au roi l'hommage de la terre et de l'eau; « qu'ils n'étaient venus que par force aux Ther- « mopyles, et qu'ils étaient innocents de tout le « mal que les troupes du roi avaient souffert. » Comme ils avaient les Thessaliens pour garants de la vérité de ce qu'ils disaient, ils parvinrent à se sauver; tous cependant n'eurent pas le bonheur de conserver la vie, car les barbares les voyant venir, en tuèrent un assez grand nombre au moment où ils se mettaient en mouvement pour s'approcher. Quant à ceux qui

échappèrent, Xerxès ordonna qu'on leur imprimât, avec un fer chaud, la marque des esclaves royaux, à commencer par Léontiade. C'est lui dont le fils, Eurymachus, fut tué, plusieurs années après, par les Platéens, lorsqu'il commandait les quatre cents Thébains qui occupaient la ville de Platée.

CCXXXIV. Tels sont les détails du combat que les Grecs soutinrent aux Thermopyles. Lorsqu'il fut terminé, Xerxès fit venir Démarate et lui dit : « Je reconnais que vous êtes un homme « sincère, et j'en ai maintenant une preuve con- « vaincante : tout ce que vous m'avez prédit m'est « arrivé ; mais puisqu'il est ainsi, dites-moi, « Démarate, à quel nombre peut se monter le « reste des Lacédémoniens? et, dans ce nombre, « combien s'en trouve-t-il qui égalent ceux-ci « en valeur guerrière? » — « O roi, répondit « Démarate, les Lacédémoniens, à les prendre en « totalité, forment un peuple nombreux qui « possède beaucoup de villes ; mais il est quelque « distinction à faire pour répondre à votre de- « mande. Dans le territoire des Lacédémoniens « est la ville de Sparte ; elle peut fournir à-peu- « près huit mille hommes, et ces huit mille hommes « sont entièrement semblables à ceux qui viennent « de combattre ici : les autres Lacédémoniens sont « inférieurs, quoiqu'ils soient encore d'excellents « soldats. » — « Mais, répliqua Xerxès, quels « seraient donc les moyens de venir plus aisé-

« ment à bout de soumettre de tels hommes? « Dites-moi, sur cela, votre pensée; vous devez « parfaitement connaître leurs affaires, puisque « vous avez été leur roi. »

CCXXXV. A cette nouvelle question, Démarate répondit en ces termes : « O roi, puisque vous « me demandez sérieusement mon avis, la pro- « bité veut que je vous dise sans détour ce que « je crois être le mieux pour vous. Détachez de « votre flotte trois cents vaisseaux, et envoyez- « les sur les côtes de la Laconie; qu'ils s'y « emparent de l'île de Cythère; de cette île, « dont Chilon, un de nos sages, disait : qu'il « serait plus avantageux pour les Lacédémoniens « qu'elle fût abymée dans la mer, que de sub- « sister. Il fondait son opinion, sur ce qu'il était « persuadé qu'un jour cette même île pourrait « être fatale à ses compatriotes; et elle le sera, « en effet, si vous suivez mon avis. Sans prévoir « que votre flotte dût un jour paraître sur nos « côtes, Chilon redoutait, une expédition entre- « prise sur ce point par des ennemis; justifiez sa « crainte : faites partir de cette île un détachement « de votre armée navale; qu'il aille porter l'effroi « chez les Lacédémoniens. Pressés par une guerre « qui leur serait personnelle, sur leur propre « frontière, ils cesseraient d'être redoutables pour « vous, et vous n'auriez plus à craindre qu'ils « vinssent au secours des autres peuples grecs. « Votre armée de terre soumettrait alors ceux-ci

« sans beaucoup de peine; et tout le reste de la « Grèce, une fois asservi, la Laconie isolée « demeurerait sans force et hors d'état de ré- « sister. Si vous n'exécutez pas ce plan, voici « à quoi vous devez vous attendre. L'isthme qui « sépare le Péloponèse est extrêmement étroit, « et je vous prédis que vous aurez à y soutenir « un grand nombre de combats sanglants contre « tous les peuples du Péloponèse ligués pour vous « faire la guerre. Si vous prenez au contraire le « parti que je vous propose, l'isthme même et les « villes du Péloponèse tombent sans combat. »

CCXXXVI. Un des frères de Xerxès, et commandant-général de la flotte, Achæménès qui se trouvait présent au discours de Démarate, craignant que Xerxès ne se rendît à son avis, prit la parole, et s'exprima ainsi : « O roi, je vous « vois prêt à écouter les conseils d'un homme « jaloux de votre prospérité et qui trahit vos in- « térêts, car tous les Grecs se plaisent à en agir « ainsi; ils portent toujours envie à ceux qui sont « heureux, et haïssent la puissance. Si dans la « circonstance où nous nous trouvons, après « avoir perdu par le naufrage quatre cents vais- « seaux, vous en détachez encore trois cents « autres sur les côtes du Péloponèse, vous met- « trez les ennemis en état de combattre sur mer « contre nous. Si au contraire la flotte entière « reste réunie, il leur sera plus difficile de l'atta- « quer, et ils ne seront jamais assez forts pour

« nous combattre. De plus, la flotte sert d'appui « à l'armée de terre, comme l'armée de terre en « est un pour la flotte, quand elles agissent de « concert. Divisés, de quelle utilité serez-vous à « votre armée navale, et à quoi ce qui en res- « tera vous sera-t-il bon? Je pense donc qu'après « avoir arrêté convenablement vos résolutions, « vous ne devez pas vous occuper de ce que font « vos ennemis, ni rechercher trop curieusement « sur quel terrain ils voudront transporter la « guerre, et quels sont leurs desseins, ou quelles « sont leurs forces : qu'ils s'occupent de leurs « affaires, et nous des nôtres. Quant aux Lacé- « démoniens, lors même qu'ils oseraient revenir « au combat contre les Perses, je ne crois pas qu'ils « puissent réparer le revers qu'ils viennent d'é- « prouver, ni guérir une telle blessure. »

CCXXXVII. « Achæménès, reprit Xerxès, vos « observations me paraissent justes, et j'agirai en « conséquence; mais je n'en pense pas moins que « Démarate, dans le conseil qu'il m'a donné, a eu « en vue ce qu'il croyait le plus avantageux pour « moi : ainsi, quoique votre opinion l'emporte « dans mon esprit sur la sienne, je n'admettrai « point pour cela qu'il ne soit pas dévoué à mes « intérêts; j'en ai la preuve dans tout ce qu'il m'a « déja dit antérieurement, et même dans ce qu'il « vient de me dire. Je conçois en effet qu'un ci- « toyen peut porter envie à la prospérité d'un de « ses concitoyens, et soit en secret mal intentionné

« pour lui; je conçois aussi qu'étant consulté « par l'un d'eux, il peut ne pas lui suggé- « rer toujours le meilleur parti, à moins qu'il « ne soit fort avancé dans la pratique de la vertu, « et de tels hommes sont rares; mais un « hôte ne peut jamais qu'être bienveillant pour « son hôte dans la prospérité, et quand il est « consulté, ne peut jamais manquer de lui donner « ce qu'il croit le meilleur conseil. D'après cela, « j'ordonne que chacun s'abstienne dans ses dis- « cours de toute maligne insinuation contre Dé- « marate, qui est mon hôte. »

CCXXXVIII. Après cette conférence, Xerxès se rendit sur le champ de bataille. Il passa au milieu des cadavres étendus à terre, et ayant trouvé le corps de Léonidas, il ordonna, dès qu'on l'eût reconnu pour celui du roi et du chef des Lacédémoniens, qu'on lui coupât la tête et qu'on le suspendît à une croix. Cette rigueur, et beaucoup d'autres renseignements que j'ai pris, me prouvent d'une manière évidente, que Léonidas était, pendant sa vie, celui des Grecs contre lequel Xerxès avait nourri le plus de ressentiment, autrement se serait-il jamais porté à un aussi criminel excès contre son corps, sur-tout les Perses étant de tous les peuples, comme je n'en puis douter, ceux qui honorent le plus la bravoure et les talents militaires? Cependant, la sentence de Xerxès fut exécutée.

CCXXXIX. Je reviens actuellement à la narra-

tion que j'ai interrompue plus haut. Les Lacédémoniens ont été, de tous les Grecs, les premiers instruits de la marche de Xerxès, et ce fut d'après cela qu'ils envoyèrent, à Delphes, consulter l'oracle, qui leur fit la réponse que j'ai rapportée; l'avis de cette marche leur était parvenu d'une manière assez merveilleuse. Démarate, fils d'Ariston, en s'exilant de sa patrie, et, comme il me paraît très-vraisemblable de le supposer, fort irrité contre les Lacédémoniens, s'était réfugié chez les Mèdes : ainsi on sera libre d'attribuer ce que je vais rapporter de lui, soit à un reste d'affection, soit au projet d'insulter ses compatriotes. Quoi qu'il en soit, il est de fait que Xerxès s'étant décidé à porter la guerre en Grèce, Démarate, qui se trouvait alors à Suze, instruit de ce dessein, desira l'apprendre aux Lacédémoniens. Très-embarrassé des moyens de faire parvenir une telle nouvelle, dont la révélation pouvait lui devenir funeste, il imagina un artifice singulier; il prit des tablettes à deux feuilles, et ayant gratté la cire qui les recouvrait, il grava sur le bois l'avis des desseins du roi; ensuite il enduisit ce bois d'une nouvelle couche de cire, afin que les gardes chargés de veiller à la sûreté des routes, ne pussent en chemin inquiéter le porteur des tablettes. Lorsque l'homme à qui il les avait confiées fut arrivé à Lacédémone, on ne put deviner le motif de cet envoi, jusqu'à ce que Gorgo, fille de Cléomène, et femme de Léonidas, ayant con-

seillé d'enlever la cire, on trouvât sur le bois les caractères que l'on y avait tracés. Après avoir lu ce qui était écrit, les Lacédémoniens informés, par cette voie extraordinaire des mouvements des Perses, s'empressèrent d'en faire part au reste des Grecs; c'est ainsi, suivant le bruit public, que les choses se passèrent.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.

NOTES

DU LIVRE SEPTIÈME.

1. (V). *Seigneur.* — On a déja pu remarquer que le mot seigneur, par lequel j'ai toujours rendu celui de *despota* de l'original, est un titre que les nations orientales seules attribuaient à leurs rois. Les Grecs ne les appelaient pas de ce nom; ils leur donnaient seulement celui de *Basileus* ou d'*Anax*, et réservaient le titre de seigneur *despota* pour les dieux seuls. C'est d'après cette distinction que, dans la tragédie d'Euripide, un des serviteurs d'Hippolyte ne donne à son maître que le nom d'*Anax*, et ajoute : car, on ne doit donner qu'aux Dieux le nom de *despote (seigneur)*. Cette réflexion est d'accord avec le langage d'Hippolyte lui-même qui, dans la prière qu'il adresse à Diane, vient de l'appeler *despoina (madame)* (*a*).

Xénophon, dans le discours qu'il tient aux Grecs, au l. III de son Histoire de l'expédition de Cyrus, ou de la Retraite des Dix-Mille, rappelle le mot d'Euripide que je viens de citer. « Vous n'adorez pas, dit-il, un homme comme un maître; « mais seulement les dieux (*b*).

2. (VIII). *Xerxès prit la parole en ces termes.* — Le discours de Xerxès est très-beau, très-insinuant, et dispose merveilleusement les Perses à seconder ses projets. L'art de flatter

---

(*a*) Euripide, Hippolytus-Stephanophorus, v. 88.

(*b*) Xénophon de Cyri expeditione, l. III, p. 211 de l'édition de Hutchinson, in-4°. Oxford, 1735

la vanité des peuples y est adroitement employé. Il faut remarquer en général, dans tout ce livre, avec quelle pompe et quelle magnificence d'expressions Hérodote fait parler les Perses, et lui-même parle d'eux. Rien ne pouvait faire une plus forte impression sur l'esprit des Grecs. Quelle orgueilleuse satisfaction! Quels sentiments de fierté devaient exciter en eux un tableau si animé de tant de puissance et de grandeur déployées au fond de l'Asie pour venir expirer aux pieds de quelques peuplades de la Grèce qui n'avaient pas désespéré de la liberté de leur patrie!

Denys d'Halicarnasse a fait, en rhéteur, l'éloge du discours de Xerxès; il trouve que la diction y tient le milieu entre l'harmonie sévère et l'harmonie douce et caressante du langage (*a*); mais, sans contester un genre de mérite dont nous ne pouvons pas être de justes appréciateurs, j'aurais voulu qu'il eût fait plus attention à l'adresse que je crois y découvrir et qui me frappe davantage. Elle est à mes yeux la preuve d'un talent bien supérieur à celui du style.

3. (VIII). *De Pélops le Phrygien.* — La Phrygie était, avec l'Asie mineure, tombée sous l'empire des Perses. Xerxès, souverain de ce pays, se regardait donc comme succédant aux droits de Pélops sur le Péloponèse, et qui avaient dû passer à ses héritiers. Nous avons vu beaucoup de guerres modernes qui n'ont pas eu d'autre origine que des prétentions aussi bien fondées.

4. (VIII). *Le soleil n'éclairera plus de contrée qui soit une de nos frontières.* — M. Larcher a traduit: *Le soleil n'éclairera pas de pays qui ne nous touche;* mais il me semble que cette interprétation est le contraire de la pensée qui se trouve dans le texte d'Hérodote. Les Grecs de son temps ne considéraient pas la terre comme une sphère, mais comme une

(*a*) Denys d'Halicarnasse. *De admiranda vi dicendi in Demosthenem.* Tome II de l'édition de Leipsick, p. 189, (1691).

surface qui s'étendait jusqu'à la rencontre du ciel visible. En soumettant tous les peuples qui habitaient la surface de la terre, les Perses arrivaient nécessairement à cette limite, et par conséquent, n'auraient plus eu d'autres frontières que le ciel même, séjour supposé de leurs divinités. C'est de cette fausse géographie que Xerxès emprunte la figure emphatique dont il se sert.

5. (IX). *Mardonius, ayant ainsi caressé l'opinion de Xerxès, cessa de parler.* — M. Larcher a traduit : *ayant adouci ce que l'opinion de Xerxès avait de trop dur.* Je ne pense pas que ce dernier sens soit le véritable. L'opinion de Mardonius est beaucoup plus prononcée, beaucoup plus insultante pour les Grecs que celle de Xerxès; et, loin de chercher à adoucir l'esprit du roi, tend évidemment à l'aigrir encore davantage. Mardonius, qui était le grand promoteur de l'expédition contre la Grèce, et qui parvient à la faire résoudre, malgré l'opposition d'Artabane, avait un grand intérêt à flatter Xerxès, et c'est ce qu'il fait. Je pense donc que l'on doit entendre le texte comme je l'ai rendu, et je ne crois pas que ce soit lui donner un sens forcé.

6. (XVI). *Je regarde, ô Roi, comme un mérite égal dans un homme de prendre de soi-même une sage résolution, ou de céder sans peine à ceux qui nous donnent un bon conseil.* — Cette pensée paraît empruntée à Hésiode : *Opera et Dies,* vers 293 — 295. Elle se retrouve aussi dans Cicéron, dans Tite-Live, et dans les Pensées de Marc-Aurèle (*a*).

7. (XVI). *Les rêves ne font habituellement que rappeler aux hommes les idées qui les ont affectés pendant la veille.*— Cette doctrine sur les rêves, très-bonne en elle-même, paraît

---

(*a*) Cicero pro Cluentio, § XXXI, t. V, edit. Oliv. p. 67. — Tite-Live, l. XXII, § 29, t. III, p. 604, edit. Drakenborg. — Marci-Antonini, Imper. IV, 12.

bien supérieure aux idées superstitieuses que les anciens attachaient à ce genre de visions; et il fallait bien, puisqu'Hérodote la produit ici, qu'elle eût déja quelque crédit de son temps. Les efforts de l'esprit humain pour se dégager des erreurs, sont, comme on le voit, bien anciens; mais le triomphe est lent. Voilà certes une preuve authentique que le préjugé qui faisait croire aux songes comme à un avertissement de la divinité sur les événements futurs, est depuis plus de vingt siècles attaqué par la raison; et il n'est pas encore entièrement détruit.

8. (XVI). *Ce qu'il faut savoir, c'est s'il veut se montrer à moi.* — J'ai suivi, dans le sens que je donne à cette phrase, une très-heureuse correction. M. Schweighæuser qui, au lieu de la négation οὐδὲ, dans la phrase οὐδὲ καὶ ἐπιφοιτήσει, lit: εἰ δὲ καὶ ἐπιφοιτήσει. Cette leçon, fondée sur un changement si léger, et cependant très-important, lie beaucoup mieux la phrase, non-seulement avec ce qui précède, mais avec ce qui va suivre (*a*).

9. (XVIII). *Se déclara le plus ardent fauteur de l'entreprise.* — Il est évident que ces rêves, ces apparitions sont une machine que Mardonius fait jouer pour entraîner Xerxès et Artabane. Il semble même étonnant qu'Hérodote n'en fasse pas l'observation; mais comme il parlait à des Grecs, dont la plupart, malgré les réflexions de quelques esprits plus avancés, croyaient aux prédictions tirées des songes, opinion dont lui-même peut-être n'était pas exempt, il ne voulait pas d'abord attaquer un préjugé généralement répandu. Ensuite il entrait dans son plan d'admettre toujours comme vrai ce qui pouvait flatter la vanité de ses compatriotes; il avait donc fallu l'ordre des dieux, des prodiges, des apparitions surnaturelles, pour déterminer le roi de Perse, le grand roi, à faire la guerre aux Grecs, et surmonter la terreur qu'ins-

(*c*) Voyez Varietates Lectionis. Tome III, pars II, p. 84.

pirait à une nation aussi puissante, aussi nombreuse que celle des Perses, la seule valeur militaire et l'habileté sur mer, d'une poignée de Grecs. L'historien, toujours occupé de faire ressortir ce contraste si frappant, devait rejeter tout ce qui pouvait l'affaiblir.

10. (XXVIII). *Deux mille talents d'argent et quatre millions de statères dariques.* — On pourra voir l'évaluation de ces monnaies dans les Tables, à la fin de l'ouvrage. En supposant ici des talents attiques, les deux mille feraient environ dix millions sept cent mille francs, et les quatre millions de statères dariques, soixante-quinze millions; en tout, quatre-vingt-cinq millions.

11. (XXXI). *On fabrique une espèce de miel tiré du myrica et du froment.* — Le myrica des anciens est certainement notre tamarix, plante qui croît spontanément en France, en Italie, en Espagne et dans le Levant. Telle est l'opinion de M. Desfontaines qui a bien voulu me communiquer une note sur cet objet. « Mais, ajoute ce célèbre botaniste, j'ai consulté « Théophraste, Pline, les Bauhins, Sprengel et autres, et aucun « de ces auteurs ne parle du miel fait avec le myrica ou tamarix; « il me paraît même bien difficile qu'on en puisse retirer des « feuilles, des tiges ou des fruits de cet arbre. Le myrica « d'Hérodote serait-il une autre plante? c'est ce qu'il n'est pas « aisé de savoir; ou bien le même arbre produirait-il une « substance analogue au miel sous un autre climat? »

D'après les observations qui terminent cette note, j'ai conservé dans la traduction française le mot de l'original, *myrica,* afin de laisser la question indécise, comme elle paraît l'être encore à M. Desfontaines. En adoptant le mot tamarix tel que M. Schweighæuser l'a admis dans sa traduction latine, j'aurais induit le lecteur français en erreur; puisqu'il est évident que le myrica des Grecs postérieurs à Hérodote, ou le tamarix des Latins, n'a jamais pu fournir de miel, et que le climat auquel le récit d'Hérodote rapporte ce fait singulier est celui de

l'Asie mineure, trop analogue aux autres parties des côtes de la Méditerranée, où croit spontanément le tamarix, pour permettre de supposer que cette plante puisse y avoir éprouvé de grandes modifications.

Pollux range le myrica parmi les arbres stériles et qui ne portent aucun fruit bon à manger (*a*). Hesychius se borne à dire que le myrica est une espèce d'arbre, et ajoute qu'on le nomme ainsi, parce qu'il a servi à embaumer le corps de Myrrha; mais il y a certainement confusion dans le texte, et cette dernière phrase ne se rapporte point au mot myrica: elle a été corrigée par Alberti (*b*).

12. (XXXIV). *Il survint une tempête terrible qui rompit les cables, et ruina entièrement tous les ouvrages.* — M. Larcher a traduit, *qui rompit les cordages et brisa les vaisseaux.* Comme l'auteur n'a point encore expliqué de quelle manière les ponts étaient construits, il me semble qu'il faut suivre sa marche, et ne pas parler ici de vaisseaux, puisqu'il n'en est point question dans le texte.

13. (XXXV.) *Fleuve aussi trompeur que tes eaux son salées.* — Il existe dans le détroit des Dardanelles un courant si rapide, que les anciens le considéraient comme un fleuve. Æschyle lui donne le nom de *courant* ou de *fleuve divin*: « Et Xerxès se flatta d'enchaîner, tel qu'un esclave, l'Hellespont « sacré, ce Bosphore rapide, rapide courant des dieux (*c*). »

14. (XXXVI). *Enfin on éleva de chaque côté, et dans toute la longueur des deux ponts, une palissade pour empêcher les chevaux et les bêtes de somme de s'effrayer à la vue de la mer.* — La construction de ces ponts a été le sujet de beaucoup de controverses; et le texte d'Hérodote a paru difficile à entendre dans quelques endroits. J'ai tâché de le rendre

---

(*a*) Pollux: Onomasticon, l. I, segm. 234.

(*b*) Voyez Hesychius, in voce Μυρίκη.

(*c*) Æschyle. Persæ, vers 690, 691.

aussi intelligible qu'il m'a été possible, en suivant les leçons les plus accréditées; je vais, en outre, essayer d'expliquer ici ce qui peut y rester d'obscurité, en exposant l'idée que je me suis formée de ces travaux et de la manière dont ils ont été exécutés.

L'Hellespont, aujourd'hui le détroit des Dardanelles, est un canal de largeur inégale; ses eaux viennent de la Propontide, coulent avec rapidité, et le courant porte tantôt vers une rive, tantôt vers l'autre : il n'est, par conséquent, jamais entièrement parallèle à la côte, dont les détours sont sinueux. Tels sont les détails que M. Amédée Jaubert, un de nos plus habiles orientalistes, qui a plusieurs fois traversé ce détroit, a bien voulu me donner.

Le point choisi par les architectes de Xerxès pour le passage de l'Hellespont, est parfaitement indiqué par Hérodote, entre Abydos et Sestos, un peu au-dessous de ce dernier lieu. C'est effectivement là où le détroit est le plus resserré; mais on remarque une grande différence entre la largeur de cette partie de l'Hellespont, telle qu'Hérodote la fixe, et celle que les observations modernes lui assignent.

L'historien énonce positivement (ch. XXXIV) que cette largeur est de sept stades. D'Anville, qui lui donnait seulement trois cent soixante-quinze toises environ (*a*), en avait conclu très-justement que le stade employé était le stade de mille cent onze un neuvième au degré, ou de cinquante-une toises cent soixante-dix-neuf millièmes (*b*), dont sept donnent effectivement trois cent cinquante-neuf toises un quart, valeur très-rapprochée de celle de trois cent soixante-quinze. Cette évaluation a été admise par l'auteur du Voyage d'Anacharsis (*c*),

---

(*a*) D'Anville, Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, t. XXVIII, p. 334.

(*b*) Voyez M. Jomard, Système Métrique des Égyptiens.

(*c*) Note 6 de l'Introduction, t. I. Cette note se retrouve encore sans aucune observation dans l'édition de l'an VII (Paris, Didot),

quoiqu'il lui eût été assez difficile d'expliquer comment on aurait pu disposer dans un espace aussi resserré le grand nombre de vaisseaux employés à former les ponts et ménager entre eux les trois ouvertures dont parle Hérodote.

La distance que donneraient les autres stades, tels que le stade persan ou le stade olympique, serait, pour le premier, de cinq cents toises environ, et pour le second, le plus grand de tous, de six cent soixante-douze. Mais aucune de ces évaluations ne peut s'accorder avec les mesures modernes.

La carte de l'Hellespont, insérée dans l'édition de l'an VII du Voyage d'Anacharsis (*a*), et qu'a dressée M. Barbié du Bocage, d'après celle qui avait été levée par M. l'amiral Truguet et d'après les observations de M. Tondu, insérées dans la Connaissance des Temps de l'année 1789, fixe la distance entre le cap de Nagara ou d'Abydos, le plus occidental de la côte d'Asie, et la côte d'Europe située en face, à onze cent vingt-cinq ou onze cent trente toises. Cette même distance, prise également entre la pointe de Nagara et la batterie de Boali, peu loin de Sestos, a été, pendant l'ambassade de M. le général Sébastiani, relevée de nouveau par le colonel Boutin, et portée à onze cent cinquante toises, évaluation qui diffère très-peu de celle que donne la carte de M. l'amiral Truguet, faite avant que l'on eût élevé la batterie de Boali, dont la situation peut aisément expliquer la différence peu importante, qui existe entre les deux résultats (*b*).

---

quoique les Cartes de l'Atlas joint à cette édition, et revu par M. Barbié du Bocage, assignent à la distance des deux rives du détroit une largeur presque deux fois plus grande.

(*a*) Voyez Analyse critique des cartes géographiques du Voyage d'Anacharsis, par M. Barbié du Bocage, et la carte n° 9 de l'Atlas, édition de Didot, an VII.

(*b*) Je dois ces renseignements précieux à M. Barbié du Bocage, qui a bien voulu me les donner avec une extrême obligeance.

Cependant, M. Juchereau de Saint-Denis (*a*), qui a été également sur les lieux, n'estime qu'à huit cent toises la distance entre les forts de Kelidit-Bahar et de Soultanié-Calessi, qu'il regarde comme situés dans la partie la plus étroite de l'Hellespont. Mais lors même que l'on adopterait cette simple estime, de préférence à des mesures prises par des procédés rigoureux, ce qui ne peut se supposer, la distance serait encore bien plus considérable que celle qui résulterait des sept stades d'Hérodote, quel que fût le choix que l'on fît parmi les stades en usage de son temps.

Ainsi, il me semble qu'il est de toute impossibilité de concilier les expressions d'Hérodote avec le résultat des observations modernes; et l'on n'a pas même la ressource de supposer dans le texte une interpolation ou une de ces erreurs si communes lorsqu'il s'agit de la notation des valeurs numériques en lettres de l'alphabet, puisque Pline, qui écrivait cinq cents ans après Hérodote, ne donne à l'Hellespont, dans sa partie la plus étroite, que sept stades. Il ajoute à la vérité ces mots: *Ut dictum est* (comme on dit); mais ils prouvent seulement qu'il suivait une ancienne tradition dont on n'avait point, de son temps, cherché à vérifier l'exactitude (*b*). Il faut donc encore reconnaître ici une de ces difficultés que l'on doit renoncer à expliquer.

Mais en admettant comme une chose actuellement hors de doute, que la largeur du détroit, au point où Xerxès le passa, est beaucoup plus considérable qu'on ne le croyait anciennement, et même à la fin du siècle dernier, il convient d'examiner si l'on peut néanmoins concevoir que les rives en aient été réunies par un ou plusieurs ponts; car l'existence de ces ponts est, depuis une longue succession de siècles, un fait reçu qui a tout le caractère des vérités historiques, et je ne sais plus

---

(*a*) Révolution de Constantinople en 1807 et 1808, t. II, p. 54. Paris, 1819.

(*b*) Pline, l. IV, ch. 12.

celles qu'il faudrait reconnaître, si l'on rejetait cette dernière. Aussi les observations qui ont fixé la véritable largeur du détroit, loin de démentir le fait de la construction des ponts, me semblent au contraire se concilier aisément avec ce fait même, et le récit d'Hérodote me servira de guide pour le prouver.

Suivant cet historien, deux ponts, du moins c'est ainsi qu'il faut entendre le texte d'après l'opinion des meilleurs critiques que j'ai suivie (*a*); deux ponts, dis-je, ont été jetés sur l'Hellespont, dans la partie la plus étroite de ce canal, qui a cependant encore, comme on vient de le voir, de onze cent trente à onze cent cinquante toises de large. L'un de ces ponts, le plus voisin de la Propontide, était formé de trois cent soixante navires; et le second, situé au-dessous du premier, de trois cent quatorze seulement. Ces vaisseaux étaient, les uns des navires à cinquante rameurs, et les autres des trirêmes; ils étaient placés parallèlement et lors même qu'on ne leur supposerait qu'une largeur moyenne de dix à douze pieds (M. Rennell leur donne onze pieds anglais (*b*)), ils devaient occuper au moins un espace, dans l'un des ponts, de six cents toises, et dans l'autre de cinq cent vingt-huit. Il y avait donc un intervalle moyen dans le premier, de neuf pieds au plus entre chaque navire, et dans le second, d'environ dix à douze pieds; et comme ces intervalles étaient encore diminués, pour ménager dans la ligne des vaisseaux les trois grandes ouvertures dont parle Hérodote, il s'ensuit que l'espace entre les navires était assez resserré pour que les cables qu'ils soutenaient, et qui probablement reposaient sur quelque saillie extérieure au corps du bâtiment, n'eussent pas, entre chaque navire, une portée trop grande, nuisible à la solidité du pont, et qu'en même temps la séparation d'un bâtiment à l'autre fût assez large

(*a*) M. Schweighæuser, le major Rennell, Barthelemy, etc.

(*b*) Geographical System of Herodotus, p. 126.

pour les empêcher de se toucher dans le mouvement des vagues.

Ces deux files de navires étaient placées sur une ligne oblique; *mais ils se trouvaient dans la direction du courant du canal, afin que les cables fussent maintenus dans une égale tension.* Telles sont les expressions d'Hérodote. Cette disposition était, à ce qu'il me semble, un perfectionnement que les constructeurs avaient donné aux derniers ponts, et qui sans doute manquait à ceux que la tempête venait de détruire. Les premiers architectes en voulant faire les deux ponts directs et dans la ligne la plus courte, n'avaient pu placer les navires dans le fil de l'eau, puisque le courant est oblique à la côte; il prenait donc une partie des vaisseaux par leur travers, et cette position, qui probablement fut aussi une des causes de leur destruction lors de la tempête, nuisait encore à la solidité des ponts, puisque les cables, partant du rivage et portés par les navires, devaient être inégalement tendus, suivant que ces navires avaient leur quille plus ou moins dans le fil de l'eau et se trouvaient plus ou moins entraînés par le courant.

Dans la seconde construction, on avait remédié à ces inconvénients, en plaçant tous les bâtiments dans le fil de l'eau, et il en était résulté que leur position, et par conséquent la ligne que décrivait le pont, étaient obliques l'une et l'autre à la direction du canal. C'est en ce sens que l'on peut entendre l'expression d'Hérodote, *obliques à la mer du Pont-Euxin.* Il doit seulement paraître assez singulier que notre historien ait été chercher, pour terme de comparaison de la direction des ponts, une mer aussi éloignée, séparée du canal de l'Hellespont par la Propontide et le Bosphore de Thrace, et je serais porté à croire qu'il se trouve quelque lacune ou quelque altération dans le texte de ce passage. Quoi qu'il en soit, la largeur du canal n'était pas, comme on voit, un obstacle absolu au succès de l'entreprise, et le nombre des vaisseaux qui furent employés répond à cette largeur.

Le reste du système de la construction s'entend très-facile-

ment. Les navires, peu distants entre eux, portaient les cables, qui, d'une rive à l'autre, étaient tendus par des cabestans pour recevoir le plancher des ponts. Ces cables n'étaient pas simples, mais formés de deux cordages de lin blanc, ou de quatre de papyrus tordus ensemble; et la différence entre les deux espèces de cables s'explique par ce qu'Hérodote ajoute plus bas, où il dit que les cordages de lin blanc étaient d'une qualité bien supérieure à ceux de papyrus. En effet, une coudée des premiers pesait un talent; et l'on conçoit ainsi qu'un cable composé de deux cordages de lin blanc pouvait rendre le même service qu'un cable composé de quatre cordages de papyrus. C'est ainsi que j'ai cru devoir entendre le texte pour lui donner un sens intelligible.

Le plancher des ponts était composé de madriers contigus. On avait chargé la surface de fascines et de terre, pour en rendre l'usage plus facile, et élevé de chaque côté une sorte de palissade, ou de parapet, qui empêchait les animaux de s'effrayer à l'aspect de la mer.

Telle est l'idée que je me suis formée de cette construction, qui a pu s'exécuter et subsister, pour un temps très-court, dans une saison et dans des circonstances favorables, sur un trajet de onze cent à onze cent cinquante toises : je n'y vois rien qui excède ce que l'état des arts, à cette époque, et les moyens dont Xerxès disposait, pouvaient lui permettre d'entreprendre et d'achever.

15. (XXXVII). *Le soleil disparut de la place qu'il occupait dans le ciel.* — En consultant les astronomes, on ne trouve, aux environs de l'époque du passage de Xerxès en Grèce, d'éclipse visible, dans l'Asie mineure, que pour les années 481 et 479 avant l'ère vulgaire. La première au printemps, la seconde en automne; mais comme les chronologistes fixent l'invasion des Perses à l'année 480, il faudrait avancer ou reculer cette époque d'une année, pour la mettre d'accord avec les observations astronomiques; or ce changement, qui ne pourrait

se faire sans déranger en même temps l'ordre chronologique d'une foule de faits antérieurs ou postérieurs au passage de Xerxès, et dépendants de la date qu'on lui assigne, entraînerait de nouvelles difficultés. Une solution plus simple se présente : l'éclipse de l'année 481 s'appliquerait facilement à l'époque du départ de Xerxès de Suze, départ qui a eu lieu effectivement au printemps de cette même année ; et l'on pourrait croire qu'Hérodote, induit en erreur par quelques récits, a indiqué ce phénomène pendant la marche de Xerxès de Sardes à Abydos, au lieu de le placer dans l'année précédente pendant la route de Suze à Sardes. Cette explication très-naturelle rétablirait sans peine l'ordre chronologique; mais alors il serait difficile d'expliquer l'aventure de Pythius, qui ne se détermine à demander la faveur de conserver un de ses fils, que par la crainte que lui inspire l'éclipse. et comme cette éclipse aurait eu déjà une année de date, Pythius devrait en avoir entendu parler avant le temps même où il reçoit avec tant de magnificence Xerxès et son armée.

Je ne vois donc aucun moyen de résoudre cette dernière difficulté, à moins que l'on ne suppose encore qu'Hérodote, trompé par le récit qu'il suivait et qui déplaçait le phénomène, ne l'ait été également sur les motifs qui avaient décidé Pythius à faire près du roi la démarche qui lui a si mal réussi, et n'ait attribué cette démarche à une cause différente de celle qui l'avait réellement motivée. Je laisse le lecteur se décider.

16. (XXXIX). *Ordonna d'aller saisir l'aîné des fils de Pythius et de le couper en deux par le milieu du corps.* — Cette atrocité est racontée un peu différemment par Sénèque (*a*); il suppose que Xerxès laissa Pythius maître de choisir celui de ses enfants qu'il voulait conserver près de lui, et que ce fut sur le fils qu'il désigna que le roi fit exercer le traitement cruel rapporté par notre historien.

(*a*) Senec. *De ira*, L. III, ch. XVII.

Quelle que soit celle des deux versions que l'on adopte, l'action en elle-même est également barbare. Je trouve seulement, dans le récit de Sénèque, un de ces raffinements de cruauté qui sont assez dans le caractère des despotes. On en a vu un exemple plus haut (*a*), au sujet d'Œobasus, que Darius trompe indiguement par une équivoque : il se pourrait bien que Xerxès eût voulu imiter ici son père. Sénèque rapporte aussi l'aventure d'Œobasus (*b*).

17. (XL). *La pointe tournée vers la terre.* — Était-ce marque de respect? Était-ce défiance? J'inclinerais assez pour le dernier motif. On peut, en effet, remarquer ici, que la plupart des corps de troupes qui forment le cortége de Xerxès avaient la pointe de leurs piques tournées vers la terre, ou portaient même à l'extrémité, au lieu du fer ordinaire, des boutons en forme de pommes ou grenades d'or et d'argent, qui rendaient ces armes inutiles. On ne craignait pas ainsi qu'ils les tournassent contre celui qu'ils étaient chargés de défendre. Ce genre de précaution a eu lieu dans quelques cours modernes, où les hommes qui montaient la garde dans l'intérieur avaient la batterie du fusil tournée en arrière.

M. Larcher a traduit : *La pointe en haut, suivant l'usage ;* mais il n'indique pas d'après quelle leçon ou quelle autorité il fait un si notable changement dans le texte. Cette interprétation est d'ailleurs un contre-sens manifeste avec le passage qui suit, et que M. Larcher a rendu : *La pique baissée.*

18. (XLVI). *Ne nous laisse goûter quelques douceurs dans la vie que pour mieux nous faire sentir combien elle* (la Divinité) *est jalouse de notre bonheur.* — Cette idée revient, comme on voit, fréquemment dans Hérodote; et, à ce qu'il paraît, elle était de son temps un principe religieux. Dans la

---

(*a*) L. IV, ch. LXXXIV.

(*b*) Senec. *De Ira*, L. III, ch. XVI.

difficulté de prendre un parti sur la grande question de l'origine du bien et du mal, et d'admettre deux puissances opposées, les raisonneurs de cette époque supposaient, dans la Divinité, prise en général, soit un penchant à la malignité, soit une envie de faire du mal, de tromper les espérances, et sur-tout d'endormir les hommes dans la prospérité, de les élever même pour rendre leur chute plus terrible (*a*); soit enfin, le besoin de venger, comme les despotes de la terre, son orgueil blessé par les prétentions ridicules de quelques faibles mortels qui croyaient pouvoir dans leurs œuvres s'égaler à elle, ou se passer de son secours dans leurs entreprises. En admettant ces penchants comme inhérents à la Divinité, et faisant partie de son essence, les anciens raisonnaient juste dans les conséquences qu'ils tiraient d'une telle hypothèse. On pouvait espérer de détourner les effets de cette malignité par des prières, des soumissions, une résignation absolue, et par des flatteries; car, puisque cette malignité était une faiblesse, elle en supposait d'autres. Si l'on ne réussissait pas par ce moyen, il fallait recourir à des sacrifices, offrir en échange de la tête menacée une autre victime sur laquelle la mauvaise humeur de la Divinité pût s'exercer; et ces sacrifices lui étaient d'autant plus agréables que la victime était plus pure, plus innocente, plus précieuse à celui qui l'offrait. De là, ces horribles holocaustes, et l'accomplissement de ces vœux exécrables qui ont déshonoré l'espèce humaine pour plaire à un Dieu que l'homme imaginait d'après lui.

Une plus juste et plus grande idée de l'Être-Suprême, acquise par un meilleur emploi de notre raison et les vives clartés répandues par une saine philosophie, auraient dû bannir entièrement des systêmes religieux plus récents cette antique et dégradante opinion de la Divinité; mais elle s'est tellement

---

(*a*) ..... Tolluntur in altum
Ut lapsu graviore ruant.
(Claudianus in Rufinum, L. I, v. 22-23.)

identifiée avec notre propre faiblesse, elle convient tellement à des passions que nous ne pouvons excuser qu'en y associant Dieu même, qu'elle se retrouve debout, au milieu des préceptes plus purs et des dogmes plus majestueux des religions modernes. On dit encore qu'il faut à ce Dieu, que nous reconnaissons si puissant, si juste, et sur-tout si parfaitement bon, des victimes, et des victimes innocentes pour apaiser sa colère; c'est encore lui qui punit les nations des fautes de leurs chefs, et les chefs des empires des fautes des peuples; qui suscite ces conquérants, ces insatiables ambitieux, ces fléaux de l'humanité, qu'il charge de ravager la terre et de venger sur la foule innocente, écrasée, les grands crimes des grands coupables.

Que ces actes émanent d'une Divinité telle que les anciens la supposaient, maligne et jalouse par essence, je le conçois; ils n'étaient que la conséquence d'un principe admis : mais comment pouvoir les associer à l'idée que la raison, la philosophie et la religion même nous donnent de Dieu? C'est ce qui serait tout-à-fait inexplicable, si l'esprit de l'homme n'était pas l'asyle de toutes les contradictions.

19. (XLIX). *Et il n'est pas, vous le savez, dans le cœur de l'homme de se rassasier de prospérités.* — La même pensée se trouve dans Æschyle : « Tout mortel est insatiable de prospé-« rités, » [illegible]e chœur dans *Agamemnon*, vers 1326-1327.

20. (XLIX). *Le plus sage est celui qui hésite à prendre un parti, et qui se montre ensuite le plus décidé dans l'exécution.* — Démosthène et Salluste disent la même chose : « Dé-« libérez beaucoup avant de commencer; mais, quand vous au-« rez résolu, exécutez promptement (*a*).

21. (LIII). *Aux dieux à qui la Perse est échue en partage.* — C'est le sens littéral du texte, et j'ai cru devoir le conserver :

(*a*) Démosthènes. Philipp. I. — Salluste, Bellum Catilinar., p. 3, edit. varior. Hack, 1654.

il semble même que l'expression employée par Hérodote jette quelque clarté sur les opinions théologiques du temps. Les Perses, suivant lui, ne reconnaissaient qu'un petit nombre de dieux (*a*), ne leur élevaient ni temples, ni autels, et se rapprochaient beaucoup plus que les Grecs du monothéisme et de la spiritualité; mais ils croyaient en même temps leurs dieux des dieux propres à la Perse, exclusivement attachés à ce pays, et qui ne se mêlaient que de ses affaires, sans s'occuper de celles des autres nations. Quand les Perses étaient victorieux, leurs dieux avaient été plus forts que ceux de leurs ennemis; quand ils étaient battus, leurs dieux avaient été plus faibles. C'est, à ce qu'il paraît, la première idée que les hommes se sont faite de la Divinité : elle était pour chaque société primitive un génie, un protecteur, qui avait affaire aux génies et aux protecteurs des autres sociétés, à-peu-près comme les rois qui font la guerre ou la paix entre eux. La notion d'un Dieu unique, créateur, maître et ordonnateur de l'univers, n'est venue qu'après.

Il ne paraît pas que les Hébreux même fussent, avant la captivité, très-fermement attachés à cette notion d'un Dieu unique (*b*); et le stoïcien Cléanthe, qui, le premier, dans un hymne justement admiré, a célébré Jupiter comme le seul dieu de l'univers, ne vivait que deux cent cinquante ans avant l'ère vulgaire.

Je me suis occupé de cette question dans la note 29e du Livre II (*c*).

22. (LX). *On réunit dans un espace de terrain dix mille hommes serrés le plus possible les uns contre les autres.* — J'ai

---

(*a*) Voyez Liv. I, ch. CXXXI et CXXXII.

(*b*) So dass, das Volk (die Hebræer) auch vor dem Exil den Begriff, eines einzigen Gottes, nie fest halten konnte (Adelung, Mithridates, T. I, p. 357.)

(*c*) Voyez Tome I, page 392.

suivi dans ce passage la correction de M. Schweighæuser, qui propose de lire : συννάξαντες, au lieu de συναξάντες, quoique M. Letronne trouve le mot substitué insolite (*a*); mais comme ces expressions, *serrés le plus possible*, qui résultent de la nouvelle leçon, entrent parfaitement dans l'esprit du reste de la phrase, tandis que l'ancienne n'offre, suivant l'opinion même de M. Letronne, qu'une répétition inutile du premier membre de cette même phrase, j'ai cru devoir exprimer dans ma traduction une idée qui complète en quelque sorte celle que l'on doit se former de l'opération qu'Hérodote nous décrit, sans me permettre, toutefois, de décider entre deux autorités l'une et l'autre très-respectables pour moi.

23. (LXI). *Leur tête était entourée de cette sorte de bonnets flexibles, qu'ils nomment tiares.* — M. Mongès, dans un Mémoire sur l'habillement des Perses (*b*), traduit l'expression du texte d'Hérodote, par *bonnet fait d'étoffe molle.* La tiare des Perses aurait été alors une sorte de turban.

Quoi qu'il en soit, le mot de *tiare,* et celui de *mître,* que l'on verra employé plus bas (ch. XC), pour désigner un autre genre de coiffure dont les rois cypriens faisaient usage, sont passés dans nos langues modernes; mais ils ont été donnés à des coiffures qui ne rappellent, à ce qu'il me semble, aucune idée de celles qui portaient ces noms chez les anciens.

24. (LXII). *Les Mèdes s'appelaient autrefois Ariens.* — Il paraît, d'après l'opinion de M. de Sainte-Croix (*c*), qu'il ne faut pas confondre ce nom d'*Ariens,* ἄριοι, avec celui des *Aréiens,* ἄρειοι, qui, dans le dénombrement des satrapies, font partie de la seizième (*d*). Ces Aréiens s'y trouvent compris

---

(*a*) Journal des Savants. Janvier 1817, page 49.

(*b*) Tome IV des Mémoires de l'Institut, page 7.

(*c*) Examen critique des Historiens d'Alexandre, page 727.

(*d*) Voyez Livre III, chapitre XCIII, Tome I, p. 524.

dans un même gouvernement avec les Parthes, les Sogdiens et autres peuples très-reculés vers l'est et voisins de la Bactriane. Ce sont aussi probablement ces mêmes Aréiens, qui, plus bas, au chapitre LXVI, reparaissent, quoiqu'avec une orthographe différente (ἄριοι, Ariens), comme ayant fourni un corps de troupes dans l'armée de Xerxès, puisqu'ils sont placés à la suite des Indiens, et précèdent les Parthes; ce qui les range selon l'ordre géographique qu'ils ont occupé dans le dénombrement des satrapies.

Cependant le nom d'Ariania, donné par Étienne de Bysance à une petite province de la Perse, et conservé par les géographes persans, sous celui d'Aran, au pays situé entre l'Aderbedjan et la Géorgie (*a*), prouve que le nom d'Arie était resté à une partie de l'ancienne Médie. En effet, Diodore de Sicile (*b*) fait mention d'un peuple d'Aréianiens, auxquels il donne pour législateur un certain Zathraustes, qui, suivant M. Anquetil du Perron, est évidemment Zoroastre (*c*); or, d'après l'opinion la plus généralement reçue, Zoroastre était né dans l'Atropatène, partie de la Médie septentrionale, aujourd'hui l'Aderbedjan (*d*). Ces Aréianiens, qui eurent Zoroastre pour législateur, étaient donc des Mèdes, comme les Ariens d'Hérodote; et la différence qui existe entre les deux noms tient seulement à la manière de les écrire et de les prononcer. Enfin les inscriptions grecques, trouvées à Naschi-Roustang, portent plusieurs fois le mot Arianon; et M. Sylvestre de Sacy pense qu'il doit s'appliquer à la Perse en général, à l'Iram,

---

(*a*) Mémoires sur diverses Antiquités de la Perse, et sur les Médailles des Sassanides, par M. Sylvestre de Sacy. Paris, 1793. Imprimerie Royale, page 47 et suiv.

(*b*) Livre I, ch. xcv.

(*c*) Recherches sur les anciennes langues de la Perse. Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, T. XXXI, p. 376.

(*d*) Adelung, Mithridates, T. I, p. 260.

mot qui a été altéré par l'orthographe et la prononciation des Grecs (*a*).

Ainsi les traces du nom d'Ariens, traces qui ont subsisté si long-temps dans les contrées occupées par la Médie, et la savante interprétation que M. Sylvestre de Sacy donne de ce mot, ne permettent pas de douter que les Mèdes n'aient porté, dans une antiquité très-reculée, le nom d'Ariens; par la suite, il a été changé en celui de Mèdes, non pas, comme le dit Hérodote, parce que les Ariens le prirent de Médée de Colchos, étymologie que l'on doit, ainsi que beaucoup d'autres, attribuer à l'ignorance des Grecs dans les langues étrangères, mais parce qu'ils l'ont puisée à quelque autre source qui nous est inconnue.

Aujourd'hui l'emplacement de l'ancienne Médie est occupé par les provinces persanes d'Aderbedjan, Schirwan, Ghilan, Masandéran, qui ont formé plus tard l'Irak adgémy ou Irak persan (*b*). De ces provinces, la plus remarquable est l'Aderbedjan ou Terre de Feu (*c*), l'Atropatène des anciens. Ce nom d'Atropatène paraît même n'être qu'une corruption du mot persan, quoique d'Anville lui attribue une origine différente, et le fasse dériver de celui d'un roi qui s'appelait Atropatès (*d*). Dans l'Aderbedjan se trouvent la ville de Tauris et celle d'Urmia, que quelques-uns regardent comme la patrie de Zoroastre. M. Amédée Jaubert, à qui j'ai l'obligation de plusieurs remarques dont j'enrichis cette note, et qui a été sur les lieux, a observé, dans les environs d'Urmia, des débris de volcan,

---

(*a*) Mémoires sur les Antiquités de la Perse, p. 47 et suiv.

(*b*) Adgemy est le nom donné par les Arabes aux Persans. Il signifie qui a de la peine à parler, et par extension, barbares. Il est assez remarquable que les Arabes aient, comme les Grecs, désigné par le même nom les peuples qui ne parlaient pas leur langue.

(*c*) Adelung, Mithridates, Tome I, p. 260.

(*d*) D'Anville, Géographie ancienne; Médie.

des sources d'eaux chaudes abondantes; et le pays passe en outre pour être exposé fréquemment à des tremblements de terre, circonstances qui semblent toutes justifier le nom qu'il a porté dans l'antiquité et qu'il conserve encore aujourd'hui. Elles peuvent même jeter quelque jour sur l'origine du culte du feu, puisque Zoroastre, que l'on regarde comme l'auteur de ce système religieux, était né dans cette contrée; fait sur lequel les meilleurs critiques sont tous d'accord, soit qu'ils fassent remonter son existence jusqu'à 1250 ans avant l'ère vulgaire, ainsi que M. de Volney, qui appuie son opinion de toutes les preuves qu'une critique éclairée et les plus savantes recherches peuvent fournir, a essayé de le démontrer (*a*), soit qu'ils la rapprochent jusqu'à l'année 520, comme l'ont fait plusieurs autres, et particulièrement M. Adelung (*b*).

Je ne dois pas, au surplus, négliger d'avertir mes lecteurs que les détails que je donne ici sur l'emplacement de l'ancienne Médie, trouvent une nouvelle autorité dans l'ouvrage que M. de Saint-Martin a publié sous le titre de Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie (*c*), ouvrage également remarquable par la nouveauté du sujet et les recherches qu'il contient. Un de ces Mémoires, faussement attribué à Moyse de Chorène, sous le nom de Livre de Géographie, et que M. de Saint-Martin a publié en arménien, avec une traduction française, contient sur la Médie le passage suivant.

« La Médie, qu'on appelle K'housdi-K'habgokh, est voisine « de l'Arménie; on y trouve les provinces d'Aderbadagan, de « Rhé, de Kilan, de Mougan, de Tiloum, d'Ahmadan, de « Tampwar, de Sbarasdan, d'Amí, de K'hschosch et de « Rhovan : elle renferme des montagnes, des fleuves, le lac

(*a*) Recherches nouvelles sur l'Histoire Ancienne, IIe partie, p. 276.

(*b*) Mithridates, T. I, p. 256.

(*c*) Paris, Imprimerie Royale, 1819.

« K'habodan, et beaucoup de villes, parmi lesquelles est « Kansag-Schahasdan (*a*). »

On reconnaît évidemment dans plusieurs de ces noms, altérés par la prononciation ou l'orthographe arménienne, ceux des provinces persanes qui occupent de nos jours l'emplacement de l'ancienne Médie. M. de Saint-Martin en a fait le rapprochement, et retrouve, particulièrement dans l'Aderbadagan des Arméniens, la province d'Aderbedjan, ou Terre de Feu des Persans, et dans le lac K'habodan celui d'Urmia (*b*).

25. (LXIV). *Des arcs faits avec une espèce de roseau.* — Ce roseau est probablement le bambou, dont les Indiens se servaient pour fabriquer leurs arcs et leurs flèches. (Voyez ce qui a été dit sur cette plante, à la note 29 du livre III, tome Ier, page 588).

26. (LXIV). *La sagare.* — Espèce de hache à deux tranchants; elle était aussi l'arme des Massagètes (Voyez, Livre Ier, ch. CCXV). Cette arme, donnée à un peuple scythe, est une nouvelle preuve que les Massagètes n'étaient eux-mêmes qu'un peuple d'origine scythe.

27. (LXIX). *D'une saye ample, connue sous le nom de zeira.* — C'était, à ce qu'il paraît, le nom grec donné à un vêtement très-large et très-ample, qui se jetait sur les épaules. Hésychius et Harpocrate (*c*) en font une sorte de manteau semblable à l'*éphaptis*, ou manteau qui se portait par-dessus la tunique.

Timée, le sophiste, dans son Lexicon, s'éloigne de cette idée ; il rend le mot *zeira* par ceux de χιθῶνες ἀνακεκολλαμένοι, qui signifient à la lettre, *tuniques plissées*, ou mieux,

---

(*a*) Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie, p. 371.

(*b*) *Id. ibid.* Note 83, p. 390.

(*c*) Hésychius, et Harpocrate, in voce Ζειρὰ.

tuniques dont les plis sont collés ensemble. On pourra choisir. Je pense pourtant que l'interprétation donnée par Hésychius et Harpocrate est bien plus vraisemblable ; du moins elle se rapproche beaucoup du vêtement actuel des Arabes, et même de celui que portent encore de nos jours les paysans du royaume de Valence, qui le tiennent des Maures.

28. (LXIX). *Des arcs fabriqués avec des spathes de palmier.* — Les botanistes donnent le nom de *spathe* à une enveloppe membraneuse qui, dans la famille des palmiers, renferme le régime auquel sont attachées les fleurs des deux sexes. Cette enveloppe se déchire à l'époque de la fécondation de la plante : elle est coriace, assez forte ; mais elle n'a ni le volume, ni la rigidité convenable pour en tirer un arc, et sur-tout des arcs de six pieds. Il faut donc croire qu'Hérodote désigne ici, sous le nom de *spathe*, une partie de l'arbre différente de celle à laquelle les botanistes ont conservé ce nom ; mais comme je n'en vois aucune qui puisse être employée à faire des arcs, et que, s'il n'eût été question que du bois du palmier, Hérodote aurait simplement dit, des arcs faits en palmier, je croirais qu'il a voulu seulement parler de la corde de ces arcs, que l'on peut concevoir tirée des filaments du spathe. C'est la seule manière raisonnable d'entendre ce passage.

29. (LXIX). *Leurs flèches en roseau, d'une petite dimension, et très-aiguës.* — Quelques critiques ont lu, au lieu du mot μικροὺς *petits*, de l'original, μακροὺς *grands*, qui se trouve aussi dans quelques manuscrits. L'erreur est facile, et la correction légère : cependant, M. Schweighæuser n'a pas cru devoir admettre cette leçon ; et je pense qu'il a eu raison. Il faut d'abord remarquer que le texte dans lequel on lit ἐπὶ δὲ, annonce, par l'emploi de cette dernière particule, qu'il s'agit d'une observation qui doit fixer l'attention ; et en effet, c'est par opposition avec la grandeur des arcs des Arabes, que l'on fait observer que leurs flèches étaient

petites. Hérodote n'eût pas employé cette tournure de phrase, s'il eût voulu dire seulement que les flèches étaient grandes.

Ensuite, il ne s'agit pas ici d'une grandeur absolue; et les flèches des Arabes pouvaient être petites, par rapport à celles que les autres nations employaient, sans être pour cela disproportionnées avec les arcs dont ils se servaient.

Enfin la conséquence que l'on tire de la grandeur de l'arc pour conclure que les flèches devaient être nécessairement grandes, ne me paraît pas rigoureuse : on ajustera très-bien sur un arc de six pieds une flèche de deux à trois pieds, si la tension que l'on peut faire subir à l'arc ne présente pas une ouverture plus grande : ainsi l'arc des Arabes pouvait être plus long, par comparaison à celui dont les autres nations faisaient usage, tandis que la flèche était, au contraire, plus petite; et je ne vois rien qui implique contradiction. J'ai donc traduit conformément au texte maintenu par M. Schweighæuser.

M. Jacobi, dans sa traduction allemande, a suivi la correction de M. Larcher et de Paulmier de Grantmenil (*a*).

30. (LXXVI). *Les* ***. — Il est évident qu'il existe ici une lacune dans le texte, ainsi que Paw l'avait indiquée; car il est impossible de rapporter, comme quelques-uns l'ont fait, tout ce chapitre aux Thraces d'Asie, les seuls dont il peut être question dans le dénombrement, et dont Hérodote vient de décrire l'habillement et les armes : ainsi tous les nouveaux détails qu'il donne s'appliquaient nécessairement à un autre peuple dont le nom aura échappé aux copistes, et se sera perdu.

M. Wesseling avait supposé qu'on lisait dans ce passage le nom des Chalybes, peuple voisin des nations dont l'historien vient de parler, et qui n'est pas compris dans le reste du dénom-

(*a*) Exercitationes in Herodotum ad libr. VII p. 32.

brement; mais cette correction fort ingénieuse portant sur une simple conjecture, je n'ai pas cru devoir l'admettre, et j'ai préféré laisser en blanc le mot omis.

31. (LXXVI). *Des javelines semblables à celles qui servent à la chasse du loup.* — La conformité des mots λύκιος, Lycien, et λύκος, loup, a fait croire qu'il s'agissait ici seulement de javelines faites en Lycie, à la mode des Lyciens, et ce sens a été suivi par MM. Larcher, Beloë et Jacobi. Cependant, comme dans tout le reste de la description, lorsqu'Hérodote compare les armes d'un peuple avec celles d'un autre, il ne se sert jamais d'une expression analogue à celle qu'il emploie ici (προβόλους λυκοεργέας), j'ai pensé, comme M. Schweighæuser, que c'était véritablement une arme de chasse qu'il voulait désigner. D'ailleurs le mot προβόλος est particulièrement appliqué aux instruments de vénerie (*a*).

Il faut remarquer aussi que, dans le chapitre suivant, Hérodote, en parlant d'arcs lyciens, dit : τόξα λύκια, et non τόξα λυκοεργέα.

32. (LXXXVI). *Les Caspires.* — On lit dans le texte : *les Caspiens*, mais comme Hérodote vient de les nommer un peu plus haut, il y a tout lieu de croire qu'il parle ici d'un autre peuple. M. Schweighæuser soupçonne que ce sont *les Caspires*, dont il a déja été question (L. III, ch. XCIII). Cette conjecture est très-vraisemblable, et je l'ai adoptée. M. Jacobi a supprimé le mot, et ne parle que des Paricaniens.

33. (XC). *La coiffure de leurs rois consistait en une mître roulée autour de la tête; tous les autres portaient des cidares.* — Je lis, dans le texte, κιτάριας au lieu de κιθῶνας, par opposition aux mîtres, que les rois seuls portaient. La cidare était une sorte de coiffure. (Voy. Pollux, L. X, segm. 162.)

(*a*) Pollux, Onomastic. L. V, segm. 23.

MM. Larcher et Jacobi ont adopté cette correction qui est très-raisonnable. M. Schweighæuser ne l'a pas introduite dans le texte, mais l'indique dans la version latine.

Quant à la manière dont la coiffure nommée *mître* était roulée autour de la tête des rois cypriens qui en faisaient usage, nous avons de la peine à l'expliquer d'après la forme que les modernes ont donnée aux mîtres dont les évêques se servent; mais j'ai déja fait observer, dans une note précédente (*a*), que les mots de *tiare* et de *mître* ne rappellent en aucune manière les coiffures auxquelles ils s'appliquaient chez les anciens, et pourraient être plus justement rapportés aux turbans des Turcs.

34. (CIII). *Je connais parmi les Perses de ma garde tel homme qui ne craindrait pas de combattre contre trois Grecs à la fois.* — Pausanias raconte que, par la suite, sous le règne de Darius, fils naturel d'Artaxerxès, qui venait de détrôner Sogdianus, un Grec, nommé Polydamas, appelé à Suze, avait combattu seul contre trois de ces Perses, nommés *les Immortels*, et les avait tués tous les trois, quoiqu'ils l'eussent attaqué ensemble. Il y a tout lieu de croire que ce fut le souvenir du discours de Xerxès à Démarate et le desir de venger l'honneur des Grecs, qui avaient amené ce combat, ou du moins qui ont servi de texte à ce conte, si le fait est controuvé (*b*).

35. (CXI). *Ce sont toujours des Besses qui chez les Satres interprètent les oracles.* — Ces Besses étaient un autre peuple de la Thrace Méditerranée, encore plus barbare que les Satres. Les prêtres du temple de Bacchus étaient probablement choisis parmi cette nation féroce.

(*a*) Note 23 sur le ch. LXI de ce Livre.

(*b*) Voyez Pausanias, L. VI, Elide II, ch. V.

36. (CXIV). *Il paraît que cet usage d'enterrer les hommes vivants est originaire de la Perse.* — Hyde, dans son savant ouvrage sur l'ancienne religion des Perses, ne leur dispute pas le mérite de l'invention de ce genre barbare de supplice; mais, entraîné par ses opinions, il croit que l'usage de sacrifier des hommes à la Divinité vient de l'histoire du sacrifice d'Abraham, mal entendue par les payens (*a*). Je ne sais si cette opinion est bien fondée, et sur-tout bien honorable pour les Juifs; ce que je sais seulement, c'est qu'il n'est que trop avéré pour l'honneur de l'humanité, que cette affreuse superstition avait fait de grands progrès en Asie et en Afrique. La peinture, si animée et si philosophique, que Plutarque nous a laissée des maux causés par la superstition, prise en général, contient, sur les excès de barbarie qu'elle a enfantés quelques détails qu'on ne peut lire sans frémir : « N'aurait-il pas été, « s'écrie Plutarque, plus heureux pour les Carthaginois d'avoir « pris pour législateur un Critias, un Diagoras qui ne croyaient « ni à l'existence des dieux, ni à celle des génies ou des dé- « mons, que d'aller offrir à Saturne, non pas, comme le dit « Empédocle, qui se moque de ceux qui immolent des ani- « maux, des sacrifices où un père égorge, sans le connaître, « son fils bien-aimé, sous une forme différente, et l'offre stu- « pidement aux dieux; mais des sacrifices où des parents « égorgent leurs propres enfants, les connaissant très-bien, « et parfaitement instruits de ce qu'ils font? Et, ce qu'il y a « de plus inconcevable, ceux qui n'en avaient point à eux, en « achetaient à des pauvres, comme on achète des agneaux ou « des chevreaux. De plus, il fallait que la mère, elle-même, « assistât sans pleurer au sacrifice (*b*); et si elle poussait

(*a*) Nam ex malè intellectâ Abrahami historia, Ethnici elicuerunt, quod si aliquis grande aliquid à cœlo petendum haberet, id obtineret per holocaustum humanum. Hyde, ch. II, p. 28 et suiv. edit. Oxford, 1760.

(*b*) On lit dans la traduction d'Amyot : *la mère qui a vendu l'enfant;* mais ces derniers mots ne sont pas dans le texte : ce qui me fait penser

« quelque gémissement, on la condamnait à une amende, et « l'enfant n'en était pas moins immolé (*a*). »

Les Romains n'ont point été exempts de cette indigne superstition : dans les grandes calamités, ils enterraient des hommes vivants. Tite-Live rapporte qu'après la bataille de Cannes, on enterra, dans le Forum, un Gaulois et une Gauloise, avec un Grec et une Grecque (*b*).

Au surplus, ces pratiques révoltantes dérivaient toujours de ce préjugé religieux, absurde en lui-même, mais généralement répandu dans l'antiquité, qui supposait la Divinité maligne, jalouse du bonheur des mortels, et qui ne s'apaisait dans sa colère, ou ne vendait ses faveurs aux hommes qu'au prix du sacrifice de ce qu'ils possédaient de plus précieux. J'en ai parlé plus haut (*c*).

Les barbaries exercées chez les nations modernes, par principe religieux, ne découlaient pas, à la vérité, du même préjugé; mais l'humanité n'en a pas moins à gémir, et elles ne sont pas moins insultantes pour la Divinité : les auto-da-fé et les hommes enterrés vivants dans la Perse et à Rome, pour apaiser la colère divine; les sacrifices à Saturne, et l'enfant qu'une femme condamnée à être brûlée vive comme hérétique, sous le règne de Marie d'Angleterre, met au jour dans les douleurs d'un horrible supplice, et que le magistrat qui préside à l'exécution fait rejeter dans les flammes, sont des barbaries qui peuvent aller de pair. Ainsi, nous n'avons rien en ce genre à envier à ceux qui nous ont précédés.

Les Grecs seuls paraissent avoir échappé à cette horrible contagion, et il faut remarquer comme une honorable excep-

---

que Plutarque entend que ce raffinement de barbarie était applicable à toutes les mères.

(*a*) Plutarque : De Superstitione, Tom. VI, edit. Reisk., p. 654.

(*b*) Tit.-Liv., Lib. XXII, ch. LVII.

(*c*) Voyez ci-dessus, note 18 de ce livre.

tion, que leurs annales positives n'offrent aucun exemple de sacrifices humains. L'histoire d'Iphigénie, et celle du meurtre commis par Ménélas, en Égypte, sur deux enfants du pays, pour se rendre les vents favorables (*a*), appartiennent l'une et l'autre aux temps fabuleux : la première, d'ailleurs, n'est qu'une magnifique allégorie de l'ambition punie.

37. (CXXV). *Et ne se jetaient que sur les chameaux.* — Les anciens étaient persuadés que les lions recherchaient particulièrement la chair des chameaux, et la préféraient à toute autre. Ælien, qui rapporte aussi cette observation, trouve qu'Hérodote montre peu d'instruction, puisqu'il s'étonnait que les lions se jetassent sur les chameaux, quoiqu'ils n'en eussent jamais vu ; et il croit expliquer parfaitemeut le fait en l'attribuant à ce que l'appétit naturel des animaux suffit pour éveiller en eux le desir de s'emparer d'une nourriture qui leur a été jusqu'alors inconnue, lorsqu'elle leur est propre (*b*) : mais c'est positivement cet instinct qui excite justement la surprise d'Hérodote; et l'explication que donne Ælien n'en découvre nullement la cause. Du reste, elle nous est aussi inconnue aujourd'hui qu'elle l'était des anciens, et fait partie de ces secrets qu'il faut se borner à admirer ou à observer, sans prétendre les approfondir. Ælien, comme beaucoup d'autres, se contentait de mots ; Hérodote était plus difficile.

38. (CXXVI). *Mais il se trouve des lions dans l'espace compris entre ces deux fleuves (le Nestus et l'Achéloüs).* — Depuis long-temps on ne voit plus de lions en Europe ; mais il y en avait encore du temps d'Aristote (*c*). Du moins il confirme ce qu'Hérodote dit ici sur les lions qui habitaient entre le

---

(*a*) Hérodote, Liv. II, ch. CXIX.

(*b*) Ælian. Hist. Animal., Lib. XVII, ch. XXXVI.

(*c*) Aristot. Hist. Animal., Lib VI, ch. XXXI.

Nestus (Aristote le nomme Nessus) et l'Achéloüs. Ces animaux avaient cependant disparu promptement de la Macédoine : on n'y en trouvait plus à l'époque où écrivait Dion Chrysostôme (*a*) ; c'est-à-dire vers la fin du premier siècle de l'ère vulgaire.

Il paraît, au surplus, que le pays compris entre l'Achéloüs qui traverse l'Épire, et le Nestus qui a son embouchure près d'Abdère, était célèbre, du temps d'Hérodote, par des races d'animaux très-puissants qui s'y trouvaient. Indépendamment des lions, notre historien cite encore des bœufs sauvages dont les cornes étaient d'une grandeur démesurée; mais ces races ont disparu ou sont dégénérées. M. Pouqueville en a fait la remarque dans son Voyage ; il dit, en parlant de l'Épire, que les espèces animales de ce pays, qu'Hérodote nous peint comme colossales, ont beaucoup dégénéré (*b*).

39. (CXXIX). *Il me semble évident qu'un tremblement de terre a produit l'écartement des monts qui forme la vallée du Pénée.* — Cette opinion n'a rien que de très-probable, et les Thessaliens conservaient le souvenir d'un événement de cette nature qui avait ouvert une issue aux eaux du Pénée. On voit, par un passage d'Athénée (*c*), que la fête en l'honneur de Jupiter Pélore, avait pour objet d'en perpétuer la mémoire. Cette fête tirait, à ce qu'il paraît, son nom de Pélorie de celui d'un Pélasge, nommé Pélorus, qui avait le premier annoncé ce grand bouleversement.

Boulanger, dans son Antiquité dévoilée par ses usages, n'a pas négligé de profiter de cette tradition, comme d'un fait qui venait à l'appui du systême qu'il avait embrassé (*d*).

(*a*) Dion-Chrysostôme. Orat. XXI, p. 269.

(*b*) Voyage dans la Grèce, tome II, p. 182. Paris, Didot, 1820.

(*c*) Athénée. Deipnosophist., Lib. XIV, ch. x.

(*d*) Boulanger : Antiquité dévoilée par ses usages, Liv. Ier, ch. v.

Quelques critiques ont cru, d'après le passage d'Athénée, cité plus haut, pouvoir fixer l'époque de l'éruption des eaux du Pénée, et l'ont placée dans l'année 1885 avant l'ère vulgaire (*a*); mais M. Dureau de la Malle, qui attribue la rupture des monts de la Thessalie aux secousses produites par le Déluge de Deucalion, qu'il considère comme la même chose que l'éruption du Pont-Euxin dans la Méditerranée, ne recule cet événement que jusqu'en l'année 1541 avant l'ère vulgaire (*b*).

40. (CXXXII). *Paiera une amende du dixième de ses biens, et ce dixième sera consacré au dieu de Delphes.* — L'expression du texte est beaucoup plus forte, et pourrait s'entendre de la décimation corporelle. M. Creuzer, dans ses Fragments des anciens historiens grecs (*c*), a élevé cette controverse, et M. Schweighæuser, à qui j'emprunte cette citation a fait à ce sujet des réflexions très-judicieuses. En supposant, dit-il, que l'expression du texte (δεκατεῦσαι) pût s'entendre du dixième des hommes réservé pour le consacrer à Delphes, quel usage eût-on fait de ces hommes? Les aurait-on employés comme esclaves à labourer les champs du territoire sacré de Delphes? Auraient-ils été remis simplement à la diposition du Dieu qui devrait prononcer sur leur sort? D'après cela, il insiste peu sur cette interprétation (*d*): je l'ai donc écartée de ma traduction, et je me suis borné à faire porter le serment sur les biens du peuple qui aurait trahi la cause commune.

(*a*) M. Larcher, Note 184 du Livre VII de sa traduction d'Hérodote, 2e édition, tome V, p. 348.

(*b*) Géographie physique de la mer Noire, ch. XXIX, p. 207, et suiv.

(*c*) Historicorum Græcorum antiquissim. fragmenta, pag. 178.

(*d*) M. Schweighæuser: Note sur le CXXXIIe chap. du VIIe livre d'Hérodote, Tom. VI, pars prima, p. 373.

41. (CXXXIII). *Ceux qui vinrent à Athènes furent jetés dans le Barathre.* — Barathre, fosse profonde où l'on jetait les criminels condamnés à mort; il paraît, d'après Suidas, qu'elle était située dans la tribu hippothoontide.

42. (CXXXVII). *Et il semble qu'il y eût en cela une sorte de fatalité bien extraordinaire.* — M. Larcher a traduit : *Je ne trouve dans cet événement rien de divin;* mais il convient que la leçon qu'il a adoptée pour trouver ce sens est fort incertaine. Il me semble que l'on ne doit rien changer au texte, et que la négation qu'on a voulu y introduire n'est pas nécessaire pour entendre ce passage : M. Schweighæuser ne l'a pas admise.

Les anciens attribuaient toujours à la fatalité les événements dont les causes naturelles leur échappaient. La colère du héraut Talthybius n'avait point atteint les deux Lacédémoniens qui s'étaient dévoués; mais elle atteignait leurs fils : c'était une injustice révoltante; et il n'y avait qu'un dieu, qu'une divinité maligne qui pût s'écarter aussi ouvertement des règles de l'équité. Ainsi cette divinité, cette fatalité extraordinaire pouvait seule être l'auteur de la mort injuste de Nicolaüs et d'Améristé. C'est toujours la même conséquence, tirée du principe religieux que les anciens avaient adopté, et sur lequel j'ai déja eu plusieurs fois l'occasion de revenir. Voyez particulièrement la note 18 de ce livre.

43. (CXXXVII). *Au surplus cet événement a eu lieu longtemps après l'expédition du roi de Perse.*—Dans la LXXXVIIe olympiade, quatre cent trente-deux ans avant l'ère vulgaire, cinquante-deux ans après l'expédition de Xerxès.

44. (CXXXIX.) *C'était là le sort qui les attendait.* — Il me semble évident qu'Hérodote ne présente ici que deux alternatives pour les Lacédémoniens : ou de mourir noblement les armes à la main, ou de se rendre aux Perses comme les autres peuples de la Grèce. M. Larcher, d'après une légère correction indiquée par M. Coray, et qui consiste à changer

dans la phrase ἢ ταῦτα ἂν ἔπαθον, le pronom ταῦτα en ταὐτά, trouve pour les Lacédémoniens une troisième chance, c'est-à-dire, qu'ils auraient pu encore *éprouver le même sort que ceux de leurs alliés qui avaient traité avec Xerxès.* Mais cette manière d'entendre la phrase jette beaucoup de lenteur dans le récit, et y ajoute peu d'intérêt. Placer les Lacédémoniens entre l'alternative de périr les armes à la main, ou de traiter, lorsque l'impossibilité de sortir victorieux de la lutte leur eût été démontrée, me paraît suffisant pour confirmer la proposition avancée par Hérodote. J'ai donc lu le texte tel qu'il était avant cette correction, et tel que M. Schweighæuser l'a maintenu.

45. (CXXXIX). *Ils ont attendu et reçu courageusement l'ennemi qui envahissait leur territoire.* — Cet éloge des Athéniens, exprimé d'une manière si simple et si noble en même temps, fait le plus grand honneur à l'impartialité d'Hérodote. Ce n'est point une flatterie, ce n'est point une exagération; c'est la simple vérité, et la vérité démontrée par l'exposition des dangers inévitables que la Grèce courait si les Athéniens eussent manqué de résolution. Plus on avance dans la lecture d'Hérodote, moins on s'étonne de l'enthousiasme que dut exciter la lecture de son Histoire aux Jeux Olympiques. Avec quelle avidité, avec quel silence, interrompu seulement par des cris involontaires d'admiration, la Grèce entière devait entendre le récit de tant de faits glorieux pour elle, et si récents! mais aussi jamais panégyrique ne fut plus digne de l'assemblée qui l'écoutait.

46. (CXL). *Et ne cherchez que dans votre courage un appareil salutaire à vos maux.* — Le texte dit mot à mot: *Et répandez le courage sur vos maux;* image vive, énergique et brillante, qui compare le courage dans l'adversité à ces poudres salutaires que le médecin répand sur les plaies pour les guérir. Notre langue ne peut la rendre. M. Jacobi a traduit: *Et garnissez d'acier votre cœur contre l'adversité.* Mais c'est

une tout autre idée. Dans l'impossibilité de traduire la figure hardie de l'original, j'ai tâché de la rendre par une expression qui eût quelque analogie avec elle, et ne blessât pas pourtant notre oreille délicate.

47. (CXLVIII). *Tiens ferme ton épieu en dedans du corps.* — Il y avait différentes manières de tenir l'épieu, et de s'en servir, soit pour attaquer, soit pour parer les coups et se mettre sur la défensive : cette dernière manière est celle que l'oracle indique aux Argiens, et il leur prescrit ainsi de se borner à garder la neutralité dans la guerre entre les Perses et les Grecs. L'interprétation donnée à ce passage, et qui jette un jour très-clair sur une expression du texte, auparavant fort obscure, est due à M. Coray : elle a été adoptée par M. Schweighæuser, dans sa version latine (*a*), et je l'ai suivie.

48. (CXLIX). *Les Lacédémoniens avaient deux rois, et qu'il faudrait nécessairement qu'un des deux n'eût pas de commandement.* — Les rois de Sparte ne pouvaient aller en même temps à la guerre ; l'un d'eux devait toujours rester dans la ville (*b*) ; mais cet usage n'implique pas contradiction avec ce que dit ici Hérodote, comme M. Larcher a cru le voir. Les deux rois pouvaient commander les armées, tour à tour dans la même année ; et, pour ne pas leur enlever cette prérogative, les Lacédémoniens ne voulaient céder que le tiers du commandement et non la moitié. Autrement, si les Argiens avaient eu le commandement pendant six mois, les deux rois de Sparte n'auraient eu que les six autres mois à se partager, et, par conséquent, l'un des deux n'en aurait point eu, ou chacun d'eux eût commandé pendant moins de temps

---

(*a*) Voy. les notes jointes à l'édition d'Hérodote de M. Schweighæuser, tome VI, partie première, page 393.

(*b*) Voyez livre V, ch. LXXV.

que le général argien; c'est à quoi les Spartiates ne voulaient pas consentir.

49. (CLII). *Finirait toujours par remporter sa propre charge, comme la plus légère.* — Ce passage sera difficile à comprendre, ou du moins paraîtra déplacé, si l'on entend par le fardeau que les hommes étaient appelés à mettre en commun, celui de leurs misères, de leurs maux, comme l'a cru Valère-Maxime, qui attribue du reste cette pensée à Solon (*a*). En la prenant dans ce sens, on n'y voit rien qui ait un rapport, même éloigné, avec la conduite des Argiens, qu'Hérodote veut excuser jusqu'à un certain point; mais si l'on conçoit, au contraire, qu'il est question du fardeau des fautes que chaque homme a commises, et si l'on traduit le mot κακά de l'original, non pas par *misère* ou *malheur*, mais par *fautes*, *mauvaises actions*, sens que lui donne Plutarque, qui, en citant le passage d'Hérodote, rend ce mot par celui d'Ἐγκλήματα (*b*), *crimes*, *fautes*, tout devient parfaitement clair, et l'application de la pensée d'Hérodote se présente naturellement. Elle se réduit à ceci : en général les hommes considèrent leurs propres fautes comme plus légères, parce qu'ils y trouvent facilement des excuses, et sont par conséquent peu disposés à troquer avec d'autres ce genre de fardeau. Ainsi les Athéniens regardaient les torts des Argiens envers eux comme très-graves, et ne s'en croyaient au contraire que de très-légers à l'égard des Argiens.

J'ai traduit dans ce sens : M. Larcher et M. Jacobi ont entendu de même la pensée d'Hérodote.

50. (CLV). *Chassés par leurs propres esclaves les Cillyriens s'étaient réfugiés dans la ville de Casmène.* —

(*a*) Valer.-Maxim. Lib. VII, ch. II. — On trouvera ce sujet traité avec beaucoup d'esprit dans le Spectateur, N° 558.

(*b*) Plutarq. : De Malignitate Herodoti, tome IX, p. 426, édit. Reisk.

M. Larcher, d'après l'autorité d'Hésychius, a traduit Cillicyriens (*a*), et cette version peut être la meilleure. Cillicyriens pourrait se rendre par *ceux que le maître appelle*, et serait un nom convenable d'esclaves; mais comme M. Schweighæuser n'a pas introduit cette correction dans le texte, et que la chose est peu importante, j'ai suivi l'ancienne leçon.

51. (CLIX). *S'il apprenait que les Lacédémoniens ont été dépouillés du commandement par Gélon et les Syracusains.* — M. Larcher en considérant que, dans le texte, les noms de *Gélon* et de *Syracusains* ne sont pas précédés de l'article, en a conclu que cette forme entraînait une idée de mépris, et a cru devoir la faire sentir dans le français ; il a donc traduit : *un Gélon et des Syracusains ;* mais il me semble que c'est prêter à Hérodote une sorte d'affectation qui n'est point dans le génie des anciens écrivains. D'ailleurs comment l'orateur spartiate aurait-il pu employer une manière de parler si choquante, vis-à-vis d'un roi dont il reconnaissait la puissance, qu'il considérait comme Grec, et dont enfin il venait implorer le secours? Un juste orgueil pouvait bien lui faire rejeter la demande du commandement que Gélon avait faite; mais cette prétention au commandement était un droit que Sparte réclamait sur tous les peuples de la Grèce, sur les Argiens, sur les Athéniens même, que certainement elle était loin de mépriser; et il n'était ni nécessaire, ni convenable de l'appuyer près des Syracusains par une si grande marque de mépris : rien n'eût été moins adroit et plus nuisible au succès d'une démarche qui intéressait toute la Grèce.

52. (CLXI). *Nous seuls, de tous les Grecs, qui n'avons jamais changé de sol.* — On se rappellera ici que les Athéniens avaient la prétention d'être Autochthones.

(*a*) Hesychius in voce Κιλλικύριοι.

53. (CLXII). *Allez annoncer à la Grèce qu'elle s'est laissé enlever le printemps de l'année.* — On sait quel heureux emploi Périclès a fait de cette figure dans l'oraison parentale qu'il prononça en l'honneur des Athéniens morts la première année de la guerre du Péloponèse : elle ne se trouve cependant pas dans le discours que Thucydide lui attribue (*a*); mais elle est rapportée par Aristote, qui en fait honneur à Périclès : « Enlever la jeunesse à Athènes, c'est « enlever le printemps à l'année (*b*). »

54. (CLXVI). *Ils ajoutent que Gélon et Théron remportèrent en Sicile une victoire sur Amilcar.* — Plutarque raconte que c'est à la suite de cette victoire que Gélon exigea des Carthaginois de renoncer à la coutume barbare de sacrifier des enfants (*c*) « Gélon, ayant vaincu les Carthaginois, n'ac- « corda la paix à leurs prières qu'après qu'ils eurent con- « senti à insérer dans le traité une clause par laquelle ils s'en- «gageaient à ne plus sacrifier, à l'avenir, des enfants à Saturne (*d*).

55. (CLXX). *Et y périt de mort violente.* — Zenobius rapporte que Minos fut étouffé au bain par les filles de Cocalus, qui régnait dans la partie de la Sicile où il avait abordé. Elles jetèrent de la poix bouillante dans l'eau du bain (*e*).

56. (CLXX). *Et consacra un grand nombre de statues à*

(*a*) Thucydid., L. II, ch. xxxv et suiv.

(*b*) Aristot. Rhetoric. I, ch. VII, in fine. Edit. Duval, T. II page 529.

(*c*) Voyez ci-dessus, note 34 de ce livre.

(*d*) Plutarq. : *De sera numinis Vindicta.* Tom. VIII. Edit. Reisk., p. 181.

(*e*) Zenobius. Centuriæ, T. IV, p. 110. Edit. Plantin, 1612. — Voyez aussi Diodore de Sicile, liv. IV, ch. LXXIX:

Olympie. — Pausanias en donne la description. Micythus avait fait toutes ces offrandes en accomplissement d'un vœu pour la guérison de son fils, attaqué d'une maladie de langueur (*a*).

57. (CLXXVIII). *Thya, fille de Céphise.* — On la croyait mère de Delphus, qu'elle avait eu d'Apollon (*b*).

58. (CLXXXI). *De bandelettes de Byssus.* — Je ne sais pas s'il faut entendre, sous ce nom de *byssus*, le coton. Le duvet de la pinne-marine et de quelques espèces de moules porte le nom de *Byssus*, et l'on en fabrique encore aujourd'hui, à Tarente, des étoffes très-fines et assez recherchées. Serait-ce une de ces étoffes que les Perses employaient en bandelettes ou en compresses dans le pansement des blessures? Il est assez difficile de prononcer.

59. (CLXXXIV). *En réunissant donc l'armée de terre et la flotte, on trouve deux millions trois cent dix-sept mille six cent dix hommes.* — Cette phrase entière a échappé à M. Larcher dans sa traduction.

60. (CLXXXVI). *Le nombre des hommes que Xerxès, fils de Darius, conduisit avec lui jusques à Sépias et aux Thermopyles, était de cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt.*

Voici, dans un seul tableau, le détail de cette immense multitude, tel qu'Hérodote nous le donne:

	Nombre d'hommes.
Douze cent sept vaisseaux, à deux cents hommes d'équipage	241,400
Garnison de ces vaisseaux, à trente hommes par vaisseau	36,210
Trois mille navires à quatre-vingts hommes	240,000
Total de l'armée navale	517,610

(*a*) Pausanias Eliac. Prior., ch. XXVI. T. III, p. 207. Edit. de Clavier. Paris, Bobée, 1820.

(*b*) Pausanias. Phocic., ch. VI. *Ibid.* T. V, 1re partie, p. 292.

		Nombre d'hommes
	Report.....	517,610
Armée de terre :	infanterie.....	1,700,000
	cavalerie.....	80,000
	chars de guerre et chameaux.	20,000
	Total des forces venues de l'Asie.....	2,317,610
Forces navales tirées de la Thrace et provinces adjacentes.....		24,000
Troupes de terre tirées également de la Thrace et du continent d'Europe, à mesure que Xerxès s'avançait.....		300,000
	Total de toutes les troupes tirées de l'Asie et de l'Europe.....	2,641,610
Domestiques suivant l'armée, et hommes employés sur les bâtiments destinés au transport des subsistances, qu'Hérodote estime au moins en nombre égal à celui des combattants.....		2,641,610
	Total....	5,283,220

61. (CLXXXVII). *Il s'en serait consommé par jour cent dix mille trois cent quarante médimnes.* — Le chénice était la quarante-huitième partie du médimne.

Cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt divisés par quarante-huit, donnent	110,067
Différence en moins sur le calcul d'Hérodote.....	273
	110,340

Cette différence est peu de chose et ne doit pas arrêter.

62. (CXC). *Devenu par un fatal accident le meurtrier de son propre fils, un noir chagrin le consumait au milieu de ses richesses.* — Plutarque, qui ne néglige aucune occasion de dire du mal d'Hérodote, semble lui reprocher de n'avoir amené cet Aminoclès sur la scène, qu'afin de l'accuser du meurtre de son

fils (*a*). Ce reproche, comme presque tous ceux que contient le Traité de la Malignité d'Hérodote, ouvrage si peu digne d'un écrivain ordinairement sage et judicieux, est véritablement absurde. Je ne vois rien de plus philosophique que ces sortes de rapprochements qui nous montrent les hommes comblés de richesses, exposés néanmoins à de grandes adversités, dont les faveurs de la fortune ne les ont pas mis à l'abri. C'est une leçon utile qu'il est du devoir de l'historien de donner à ses lecteurs toutes les fois que l'occasion s'en présente.

63. (CXCVII). *Avaient imposé aux descendants de cet Athamas une punition particulière, et voici en quoi elle consistait.* — Cette digression présente un sens fort obscur. On voit par ce qui est dit plus bas, que la punition infligée aux descendants d'Athamas devient commune à ceux de ce même Phryxus qu'Athamas avait voulu assassiner, et cela parce que Cytissore, fils de Phryxus, est venu délivrer l'ennemi de son père, Athamas, au moment où les Achéens allaient le sacrifier. Rien ne semble moins conséquent, et les faits s'enchaînent très-mal dans tout le récit. J'avais d'abord pensé qu'il ne fallait faire rapporter la punition conseillée par l'oracle qu'à la postérité de Phryxus et non pas à celle d'Athamas, et le texte laisse la liberté du choix ; mais il naîtrait de cette interprétation une autre invraisemblance, non moins choquante, puisque l'oracle aurait ainsi prononcé la punition des descendants de l'offensé, au lieu de celle de la postérité de l'offenseur. J'ai donc laissé subsister dans la traduction, le sens que tous ceux qui m'ont précédé ont adopté, malgré l'obscurité qui en résulte pour la suite. Du reste cette aventure appartient aux temps fabuleux, et il est fort peu important de l'éclaircir.

Les Achéens, dont il est ici question, ne sont pas les habi-

(*a*) Plutarque : De Herodoti malignitate. T. IX, p. 456. Edit. Reisk.

tants de l'Achaïe proprement dite, mais les Achéens de Thessalie : j'en ai déja fait la remarque.

64. (CXCVII). *Leitus.* — Probablement du mot λαὸς, ληὸς, qui signifie peuple. Les Prytanées étaient ce que sont parmi les modernes les maisons communes, les hôtels de ville.

65. (CCV). *Il choisit parmi les hommes d'un âge convenable à la guerre, et ayant tous déja des enfants, les trois cents Spartiates qu'il devait emmener.* — Il n'y a aucun doute que ce ne soit là le véritable sens du texte. Le choix que fait ici Léonidas ne pourrait s'accorder avec l'existence d'un corps fixe et permanent, comme le suppose M. Larcher, et comme il a traduit; aussi cette interprétation a-t-elle été abandonnée par tous les traducteurs.

On pourrait reprocher à l'auteur de l'admirable tableau de Léonidas, qu'il n'a pas eu présente cette circonstance particulière du récit d'Hérodote, puisqu'il a peint les compagnons du général lacédémonien sous la figure de jeunes gens qu'on ne peut prendre pour des hommes mariés, sur-tout à Sparte, où l'on ne se mariait que très-tard.

66. (CCXIII). *Pylagores.* — On donnait ce nom aux principaux membres de l'assemblée des Amphictyons, qui se réunissaient aux *Thermopyles*, défilé que l'on a souvent désigné simplement par le mot *Pyles*, ou *Portes*; et l'assemblée même se nommait aussi quelquefois *Pylée*. Les Pylagores étaient députés par chacune des villes grecques qui avaient droit de séance dans le conseil amphictyonique (*a*).

(*a*) Voyez Sainte-Croix, Gouvernements fédératifs de la Grèce, page 36. Paris, Jansen, an VII, in-8°. — Potter, Archæologia græca, lib. I, ch. XVI, p. 76. Edit. in-folio. Leyde, 1702. — Harpocrate in voce πύλαι.

67. (CCXIII). *Que j'aurai l'occasion de faire connaître par la suite.* — Cette promesse n'est pas remplie, du moins dans ce qui nous reste des écrits d'Hérodote.

68. (CCXVI). *La roche Mélampyge.* — La roche de l'Homme aux fesses noires. Le nom de *Mélampyge* était un des surnoms d'Hercule.

OBSERVATIONS CHRONOLOGIQUES

SUR LE SEPTIÈME LIVRE.

Ce livre, un des plus remarquables de ceux qui composent l'histoire qu'Hérodote nous a laissée, et le plus riche en faits, en récits, en descriptions, ne renferme néanmoins qu'un espace de temps très-court, depuis la mort de Darius jusques au combat des Thermopyles, c'est-à-dire environ quatre années. Quelques événements y sont en outre racontés épisodiquement, et remontent à des temps antérieurs; ils sont en petit nombre, et j'aurai soin de les indiquer, en donnant la série successive des faits historiques qui font le sujet principal du livre.

Les voici tels qu'ils se présentent dans l'ordre chronologique.

	Années avant l'ère vulgaire.
Préparatifs faits par Darius pour porter la guerre dans la Grèce. Trois années y sont employées, à commencer de 489, année qui suit celle de la bataille de Marathon.....	489.
L'Égypte se révolte contre la puissance de Darius, dans la quatrième année de ces préparatifs....	486.
Darius meurt l'année suivante, après un règne de trente-six ans,.....	485.
Xerxès lui succède.....	485.
Il pacifie l'Égypte, et délibère avec ses généraux	

207

Années avant l'ère vulgaire.

et les grands de la Perse sur le projet de faire la guerre en Grèce..... 485.

La guerre est résolue, et les quatre années qui suivent la pacification de l'Égypte sont employées aux nouveaux préparatifs de l'expédition, qui comprennent les travaux pour le percement de l'Athos et la construction des ponts sur le détroit. Ces travaux et ces préparatifs occupent donc l'intervalle de l'année 485 à..... 481.

Xerxès part de Suze au mois d'avril..... 481.

Il passe l'hiver à Sardes, de 481 à..... 480.

Les Grecs, menacés par la puissance formidable des Perses, se préparent de leur côté à lui résister, et envoient demander des secours aux Argiens, à Gélon, tyran de Syracuse, et aux Crétois, qui tous les refusent. Ces députations ont lieu au printemps de l'année..... 480

A l'occasion des démarches faites par la ligue grecque, Hérodote rapporte divers faits épisodiques sur l'origine de la puissance de Gélon, qui s'était rendu maître de Syracuse, quatre années auparavant (en 484), et avait en partie peuplé cette ville avec les habitants de Camarine. En parlant des Crétois, notre auteur entre aussi dans quelques détails relatifs à l'histoire de leur pays; mais ces détails où se trouvent la mort violente de Minos, et les tentatives faites par les Crétois pour se venger des habitants de la Sicile, qui s'en étaient rendus coupables, remontent à des temps très-reculés, et même aux temps fabuleux. M. Borheck place la mort de Minos, en l'an 1353 avant l'ère vulgaire, et

Années avant l'ère vulgaire.

l'expédition des Crétois en Sicile dans l'année 1351.

A la suite de cette digression, qui est très-courte, le récit des faits continue sans interruption.

Xerxès, après avoir fait construire de nouveaux ponts sur le détroit pour remplacer ceux que la tempête avait détruits, part de Sardes au printemps de l'année, ... 480.

Revue générale de ses troupes dans les plaines d'Abydos, ... 480.

Il passe l'Hellèspont, ... 480.

Suivant Hérodote, il y eut une éclipse de soleil peu de temps avant ce passage; elle aurait donc eu lieu en l'année 480. Cependant, il parait constant qu'il n'y a pas eu cette année d'éclipse de soleil visible dans l'Asie mineure, mais seulement dans l'année précédente, 481, et dans la suivante, 479. J'ai parlé, dans ma note 15 sur le chapitre XXXVII, de cette difficulté chronologique.

Xerxès, arrivé en Europe, continue sa marche par la Macédoine et la Thessalie, ... 480.

Combat dans l'Artémisium, entre la flotte grecque et celle des Perses, ... 480.

Combat des Thermopyles, ... 480.

Dans la même année, Gélon remporte en Sicile une victoire sur les Carthaginois commandés par Amilcar, ... 480.
(Voyez chap. CLXVI.)

FIN DU TOME DEUXIÈME.